
VOYAGE
EN
SUISSE
LENEGRE REL.
LIEBHERRE SC.


THE LIBRARY OF CONGRESS
1800



VOYAGE

PITTORESQUE

EN SUISSE

EN SAVOIE ET SUR LES ALPES

Paris — Imprimerie de G. Gratiot, 11, rue de la Monnaie.



GENÈVE

VOYAGE

PITTORESQUE

EN SUISSE

EN SAVOIE ET SUR LES ALPES

PAR

ÉMILE BÉGIN

> Je dirai : J'étais là, telle chose m'avint ;
> Vous y croirez être vous-même.
>
> LA FONTAINE, *Les deux Pigeons*

ILLUSTRATIONS DE MM. ROUARGUE FRÈRES

PARIS

BELIN-LEPRIEUR ET MORIZOT, ÉDITEURS

RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 3

1852.

Mon cher éditeur,

Votre rêve, le mien; celui des amis de la nature, qui se complaisent à l'interroger; le rêve d'une femme cherchant des émotions en dehors de la sphère où d'habitude elle pose; le premier rêve du jeune homme aspirant après l'inconnu; le dernier rêve de l'homme désabusé, qui préfère aux vains tumultes du monde, aux lueurs trompeuses de l'ambition, l'azur d'un lac, la froide immobilité d'un champ de neige ou la voix sonore d'une cascade, ce rêve, nous l'avons réalisé.

Artistes, éditeur, écrivain, nous nous sommes entendus comme s'entendent les oiseaux voyageurs qui partent après s'être orientés, et qui, sans autre soutien qu'une main providentielle invisible, arrivent ensemble au même but, malgré la longueur du chemin, malgré les turbulentes agitations de l'air, image des mouvements sociaux d'ici-bas.

Au crayon délicat, au gracieux burin de MM. Rouargue frères, l'écrivain doit le complément de sa pensée; à l'élégance que donne un somptueux éditeur, véritable chambellan littéraire, le livre devra son entrée facile dans le beau monde; solidarité réciproque, dont la Suisse a formé le nœud, consolidé l'harmonie.

Sorte de laboratoire où d'antiques débris, ossements du globe,

puisent en de secrètes combinaisons le privilége d'une reproduction constante; nourrice aux fécondes mamelles d'où s'échappent les grands fleuves qui vont fertiliser l'Europe; reine douairière sur le front glacé de laquelle des ravins de plusieurs lieues laissent à peine entrevoir quelques rides, la Suisse, appuyée contre les Alpes, n'a jamais fait un mouvement qu'aussitôt les assises et la charpente tout entière du continent ne se soient ébranlées. L'étudier, c'est donc étudier ce continent; c'est pénétrer les lois d'une étrange architecture, variant ses matériaux à chaque étage; c'est surprendre les raisons mystérieuses des températures variables du vieux monde, efflorescent d'abord sous une chaleur tropicale, puis enseveli sous un manteau de glace jusqu'à ce que, affranchi du froid de la mort, il eût reconquis la vie.

Au sein des Alpes bouillonnent encore les fournaises régulatrices de leurs oscillations; sur leurs crêtes se montrent des moraines, des blocs erratiques, des fossiles géants, témoins accusateurs de plusieurs cataclysmes, entre lesquels se partage l'histoire primitive de l'univers; vrais signets du livre éternel dont chaque feuillet s'écarte au souffle de Dieu, mais pour la lecture duquel cent générations s'épuisent devant une seule page.

D'énormes couches de granit et de porphyre; des grès, des marbres de toutes nuances; des schistes, du gypse et de l'albâtre; des bancs de craie, de marne, de glaise, de houille et de sel; du minerai de fer, de plomb, de cuivre, de manganèse et de zinc; des filons d'argent mêlés avec des filons d'or, concourent, en des proportions différentes, à constituer la chaîne des Alpes auxquelles la Suisse doit principalement son attitude et ses formes.

Sur le faîte de cet inépuisable réservoir, cent trente lieues d'océan neigeux maintiennent la fraîcheur et l'abondance des nombreuses rivières qui s'en écoulent, tandis qu'un foyer de laves incandescentes et de combinaisons moléculaires communique à quatre cents sources différentes leur caractère médical.

Depuis la région des vignes jusqu'à la région des neiges éternelles (552 mètres à 2,508 mètres), toutes les expositions possibles, tous les climats, tous les produits imaginables se partagent l'enveloppe des Alpes; dix-huit cents espèces de plantes, mille espèces de cryptogames les tapissent; deux cent quatre-vingts espèces d'oiseaux animent leurs solitudes, et quantité d'excellents poissons peuplent les lacs et les rivières.

Si les céréales ne suffisent point à la consommation des habitants, le lait de deux cent cinquante mille vaches laitières y supplée; si les forêts dépeuplées accusent une administration imprévoyante, l'amélioration des routes facilite leur défrichement; si les races de bétail paraissent généralement petites, elles sont fortes et multipliées au point que le chiffre des bêtes à cornes atteint presque un million; si le grand commerce reste incompris des masses, l'industrie spéciale, loin de diminuer, s'étend.

Pour le bonheur, la richesse, la sécurité de la Suisse, le ciel a tout fait : aux époques lointaines de l'histoire, en appelant dans ses vallées diverses peuplades venues du Nord et du Midi, apportant avec elles leur langue, leurs divinités, leur costume, leurs habitudes, il les a placées toutes sur un sol en harmonie avec le sol qu'elles abandonnaient; en permettant que des conquérants farouches, Romains, Francs, Huns, Vandales et Bourguignons, traversassent victorieusement l'Helvétie, Dieu n'a point permis que le caractère national reçût d'eux quelque atteinte; et quand le *Volk* ou peuple se fut déclaré libre, le *Volk* conserva pendant cinq siècles l'immense avantage de régler et de modifier, selon les temps, la forme gouvernementale qui paraissait devoir lui convenir. L'aristocratie, la démocratie ont dominé tour à tour. Aujourd'hui, la démocratie déborde, et, dans la balance des intérêts généraux, les passions vulgaires pèsent malheureusement plus que l'intelligence et la modération des véritables patriotes. Berne, devenue le siége exclusif du pouvoir fédéral, aura-t-elle la tête

assez forte, la main assez ferme, la raison assez froide pour résister au double courant d'idées politiques et religieuses qui menacent la tranquillité du pays? L'heure de la justice réparatrice a-t-elle sonné, ou le régime des spoliations soi-disant légales se poursuivra-t-il encore? Marche-t-on vers la consécration de l'individualisme, ou vers la conquête de l'unité?... Répondez, hommes d'État, et, parmi ces populations inquiètes que nous venons de visiter, puissiez-vous, du moins, répandre le baume consolateur de vos espérances!

En abaissant du haut des Alpes nos regards sur la Suisse, nous trouvions une frappante analogie entre l'histoire convulsive de son sol et l'histoire morale de ses aborigènes; nous avions déjà fait la même remarque pour l'Écosse, la Sicile et la Grèce; tandis que les pays à larges vallées, à vastes plaines, rentrent tôt ou tard dans les conditions normales d'où certaines circonstances politiques ont pu les faire sortir. Voyez l'Espagne, grandissant au milieu de ses catastrophes, donnant à l'Europe étonnée l'exemple d'une régénération puisée en son propre sein. Cette Espagne, que nous avons habitée, bientôt nous la reverrons chez elle, et lui offrirons, l'année prochaine, le tribut de notre admiration et de nos sympathies.

ÉMILE BÉGIN.

Genève, 22 août.

VOYAGE PITTORESQUE

EN SUISSE

EN SAVOIE ET SUR LES ALPES



I

Si, partant de Paris pour vous rendre directement en Suisse, vous gagnez Neufchâtel par la Franche-Comté, ou bien Genève par la Bourgogne, vous ne trouvez, dans l'aspect ni de l'une ni de l'autre de ces deux provinces, des nuances transitoires qui vous permettent de pressentir le spectacle nouveau dont vos regards vont être frappés. Rideau gigantesque, le Jura s'interpose entre deux natures différentes ; et quand de ses hauts sommets on descend vers les plaines d'Helvétie, la France semble déjà fort loin, quoique l'on vienne seulement de la quitter.

Telle n'est pas l'impression qu'éprouve le voyageur arrivant d'Alsace : depuis Strasbourg jusqu'à Bâle, depuis les premières ondulations montagneuses de la chaîne vosgienne, tout concourt à lui annoncer d'autres sites, d'autres mœurs, d'autres habitudes ; langue, costumes, bâtisse, paysages, reflets d'horizon, teintes accidentées du sol, rien de ce qui apparaît ne se détache brusquement de ce qui précède ; les formes sont graduées, les transitions douces, et, dans ce charmant panorama, l'effet a d'autant plus de magie qu'on franchit l'espace avec une rapidité plus grande.

Défi sublime jeté aux artistes futurs, la cathédrale de Strasbourg se cache au milieu des brumes lointaines; derrière elle cheminent, comme les âges, des milliers d'églises, des milliers de châteaux gothiques, des villages populeux, des villes non moins industrieuses que florissantes. Ici, Schélestadt ornée d'élégants pignons, de toits capuchonnés, de monuments byzantins; Colmar, où résonnaient jadis, sur la place du dôme, les chants harmonieux des ménestrels, troubadours allemands, amis de la gaie science; Thann et son église, thème biblique taillé par Erwin de Steinbach; Mulhouse, appendice du corps helvétique, alliée des Bâlois et solidaire de leurs doctrines avant son incorporation à la France...

Quelle merveilleuse, quelle étonnante histoire serait celle de l'immense vallée que nous parcourons, s'il devenait jamais possible d'y suivre la trace des peuples qui l'ont habitée, des bandes voyageuses qui l'ont foulée, des germes d'indépendance, de patriotisme et de poésie qui ont reçu là leur fécondation ou leur culture! Nulle part ailleurs l'observateur philosophe n'apprécierait mieux le système d'échange, de réciprocité mutuelle et d'éducation mixte qu'introduit la force des choses entre des nations riveraines; il verrait les municipes d'Alsace et les municipes de l'Helvétie opposant les mêmes armes aux prétentions du despotisme seigneurial; les exilés, les victimes d'un pays demandant au pays voisin une hospitalité protectrice pour leurs personnes ou pour leurs idées; les architectes, les peintres verriers et décorateurs du moyen âge, porter des bouches du Rhin au pied des Alpes leurs hardies conceptions, tandis qu'en retour les alchimistes suisses donnaient à l'Europe étonnée les merveilleux produits de leurs fourneaux; et que la charpenterie, grandissant avec l'impossible, s'asseyait triomphante sur les abîmes.

Au moyen âge, deux principes d'association dominent ici les populations incertaines : la charpenterie, point de départ de toutes les confréries d'arts et métiers, de tous ces *hans* ou *ghildes* qui ont sauvegardé l'intérêt industriel; et le monachisme, qui, venu d'Irlande à la suite de saint Colomban, peupla les solitudes, convertit en champs de culture des terres où jamais semence utile n'avait germé. L'action réciproque de ces deux principes fondamentaux explique et résume le mouvement progressif de l'humanité à travers les vallées alpestres, mouvement que d'affreuses catastrophes ont pu faire osciller, mais qu'elles n'ont jamais

interrompu, pas plus qu'elles ne pouvaient interrompre le cours d'un fleuve, le souffle du vent, la chute des avalanches.

Or, il fut une époque où les plaines qu'on voit aujourd'hui resplendir sous la magnificence de leur riche végétation, offraient partout l'image de la plus affreuse misère. Là des monceaux de ruines, témoignages d'inondations ou d'ébranlements souterrains; des campagnes désertes, des villages vides, abandonnés; plus loin, le souffle pestilentiel d'épidémies terribles poursuivant jusqu'au sein des forêts une foule égarée; lugubres caravanes, à moitié deshéritées de la vie, qui s'arrachent d'ignobles pâtures, qui luttent avec la mort dès qu'elles cessent de lutter entre elles. Leur souvenir inspirait sans doute le pinceau d'Holbein lorsqu'il imagina son branle-bas funéraire, son *Todtentanz*, satire impitoyable du passé mise en action, enseignement moral du présent et de l'avenir.

Quand naquit l'imprimerie, quand gronda la réforme, quand retentit la voix tonnante du seizième siècle évoquant la vengeance des siècles écoulés, et faisant au rationalisme un appel qui ne fut que trop bien entendu, la Suisse et l'Alsace, spontanément éveillées, y répondirent. Semblables à deux sœurs endormies côte à côte, elles s'imprimèrent sur les lèvres un baiser d'intelligence ou de fraternité; et pendant trois siècles résonnèrent les mêmes voix, apparurent les mêmes hommes, s'élaborèrent les mêmes principes, pétilla l'étincelle des mêmes idées sous le niveau protecteur d'une concordante simultanéité d'efforts.

Soit donc que la Suisse vienne s'offrir à votre imagination prévenue, tantôt comme un vaste palais taillé dans le granit et couronné de glaces, tantôt comme un poëme chanté par des générations séculaires; soit qu'elle rapproche les conditions les plus opposées pour résumer, en un point circonscrit, l'image pittoresque de l'Europe, l'Alsace lui servira de premier plan si c'est un tableau, d'introduction si c'est un poëme, de vestibule si c'est un palais[1].

[1] C'est pour nous un devoir de signaler au touriste, comme le meilleur Guide pratique dont il puisse se munir, le *Nouvel-Ébel-Guide du voyageur en Suisse et en Tyrol*, 1 fort vol. in-12, enrichi de la carte de Keller. Paris, L. Maison, éditeur.

II

CANTON DE BALE

Généralités géographiques et statistiques. — Histoire. — Mœurs. — Habitudes. — Ville de Bâle. — Son aspect ancien. — Sa physionomie moderne. — Holbein, Luther, Érasme. — Caractère des habitants. — L'université et l'âne du poëte Loritz. — Le Lalli. — Environs de Bâle. — Bâle-campagne.

Lié au système géologique sur lequel repose une grande partie de la Forêt Noire, offrant des couches de grès rouge, de calcaire gris, de marnes irisées, analogues à celles qu'on observe dans les Vosges, et qui impriment au sol des nuances énergiques, à la bâtisse une crudité notable, le canton de Bâle (Bâle-ville et Bâle-campagne) semble continuer l'Alsace plutôt que commencer la Suisse. Il a huit lieues de long, six de large, une surface totale de vingt-trois lieues carrées; il est limité à l'ouest par la France et par une prolongation du canton de Berne; à l'est par les cantons de Soleure et d'Argovie; au nord par le duché de Baden. Le Rhin, la Birse, l'Ergoltz, la Viesen, lui portent le tribut de leurs eaux. Il possède de riches prairies, des forêts magnifiques, des houillères, des sources minérales, quelques vignobles. Sa population ne dépasse pas soixante-dix mille âmes, dont six mille catholiques, répartis presque tous dans le Birseck, ou district de la Birse, démembrement de l'ancien évêché. L'industrie manufacturière cantonale embrasse principalement la confection des soieries, des rubans, des gants. A peine s'il se trouve, dans la campagne, une ferme, une maison, un chalet qui n'ait son atelier. L'aisance villageoise s'en accroît, mais on regrette de sentir que des occupations étrangères aux travaux d'agriculture amoindrissent la valeur du

sol, entravent sa production et compromettent la santé des générations futures. Les teintureries, les tanneries, les papeteries, l'orfévrerie, l'imprimerie ont aussi quelque activité, tandis que la bonneterie, jadis florissante, décline chaque jour davantage. Bâle absorbe et centralise les grandes affaires commerciales.

Ce fut en 1501 que le canton de Bâle fit partie de la fédération helvétique. Il comprenait six districts, Bâle, Liestall, le district inférieur, Sissach, Waldenbourg et Birseck. Chaque district avait ses tribus ou colléges électoraux. Les domestiques, les mineurs, les faillis, les interdits en étaient seuls exclus. Au grand conseil, composé de cent cinquante membres, appartenait le pouvoir législatif. Pour être éligible, il fallait avoir vingt-quatre ans et posséder au moins cinq mille livres de Suisse. Le peuple jouissait du privilége de nommer soixante membres du grand conseil, lequel s'assemblait chaque deux mois, délibérait sur les impôts, examinait, ratifiait les comptes, nommait les membres de la diète, etc. Le petit conseil, ou pouvoir exécutif, formé de vingt-cinq membres pris dans le grand conseil, constituait un tribunal supérieur, sorte de conseil d'État, opérant en dehors de l'assemblée législative, mais sans cesser de lui appartenir. La présidence des conseils était ordinairement dévolue à deux bourgmestres choisis par le grand conseil dans le sein du petit. Il existait, en outre, un tribunal d'appel composé de douze membres du corps législatif; en sorte que le système électoral rendait abordables toutes les fonctions publiques. Bâle jouissait de priviléges considérables, d'immunités basées sur l'influence que donnent la richesse, l'instruction et l'éducation. La campagne, au contraire, languissait opprimée.

Dans le dix-huitième siècle, trente ou quarante personnes, issues de sept à huit familles, gouvernaient cette petite république. On les voyait, soit conseillers, soit bourgmestres, siéger en casaquins noirs, en larges fraises blanches, et terminer presque toutes leurs harangues par des vœux pour la paix et la neutralité, *friede*, *neutralität*, mots de ralliement d'un peuple qui a la conscience de sa faiblesse.

Notre première révolution fut accueillie avec enthousiasme par les Bâlois; mais, lorsqu'après la bataille de Zurich Masséna leur demanda l'emprunt fraternel d'un million, hypothéqué sur la loyauté française, l'enthousiasme diminua beaucoup. Le général Chabran, frère défroqué

de la doctrine chrétienne, chargé de percevoir la recette, éprouva des résistances telles qu'il doubla la contribution. On se soumit. Seul, Philippe de Mérian, parent de la célèbre sibylle de Mérian, tint tête au proconsul; aussi frère Chabran le fit-il arrêter et conduire, sous bonne escorte, dans les prisons d'Huningue.

Cet abus de la force contrista profondément la bourgeoisie bâloise, en même temps qu'il exalta la démocratie *populacière*, jalouse d'amoindrir les priviléges, de comprimer l'orgueil des citadins. Appuyée par notre gouvernement révolutionnaire, Bâle-campagne obtint quelques avantages; mais peu à peu l'aristocratie ressaisit son influence, et trente années s'écoulèrent avant que le peuple osât lever la tête. Enfin, au mois de janvier 1831, les paysans prirent les armes; une administration populaire s'établit à Liestall, et d'une lutte acharnée résulta la séparation définitive du canton de Bâle en deux parties, appelées aujourd'hui Bâle-ville et Bâle-campagne, possédant chacune à la diète un demi-suffrage.

« La souveraineté de la ville, dit M. de Golbéry, réside dans l'assemblée des citoyens, qui ne reconnaît aucun privilége de naissance ou de famille; tous sont égaux devant la loi et éligibles aux emplois; nul ne peut être enlevé à ses juges naturels; le service étranger est interdit. On a proclamé le droit de pétition et la liberté de la presse, ainsi que la tolérance religieuse, quoique le culte réformé soit celui de l'État. On renouvelle périodiquement les membres du grand et du petit conseil, mais les tribunaux sont permanents. Le grand conseil ou pouvoir législatif, composé de cent dix-neuf membres, est élu, comme autrefois, par les citoyens répartis en tribus; le petit n'en compte que quinze, tous membres du grand. A chaque décade annuelle une commission, nommée par ce dernier conseil, délibère sur les changements qu'il paraît convenable d'introduire dans la constitution. Bâle-campagne a poussé plus loin l'application du principe de la souveraineté du peuple; si, dans les quinze jours de la publication d'une loi faite par le conseil, les deux tiers des citoyens protestent contre elle, la loi demeure sans effet. Les communes ont des droits très étendus; toute autorité agit au nom du peuple souverain, et sous la réserve de l'appel à ce peuple. Les fonctions ne sont que temporaires; mais, dans les limites de leur durée, on n'en peut être

privé que par un jugement. Le *landrath*, ou conseil du pays, composé de cinquante-huit membres, exerce le pouvoir législatif; ils sont nommés pour six ans, et cinq citoyens forment le conseil du gouvernement. Ceux-ci sont choisis par le landrath, qui les prend indistinctement parmi les citoyens actifs. La constitution doit être révisée tous les six ans par un conseil législatif, investi, à cet effet, d'un mandat spécial. Les quatre districts de Bâle-campagne sont Waldenbourg, Sissach, Liestall et Arlesheim, comprenant soixante-quatorze communes, sans compter celles qui appartiennent encore à la ville, district *extrà muros*. Bâle fournit à la fédération quatorze mille cent quarante-cinq francs; la campagne, huit mille huit cent cinq francs; la ville, une compagnie d'artillerie avec quatre pièces de canon et une compagnie d'infanterie; la campagne, trente-deux cavaliers, cinq compagnies d'infanterie et l'état-major du bataillon. Les collections, les établissements publics sont partagés entre les deux demi-cantons. »

Les Bâlois avaient jadis un costume particulier; mais actuellement rien ne les distingue des habitants du duché de Bade ou du Sundgau. Plus fidèles aux traditions, les femmes se font remarquer par un choix de couleurs tranchées. Leur jupe écourtée, de coutil noir, à plis serrés, recouvre un jupon rouge qui la dépasse de quelques centimètres, et qui laisse voir une jambe épaisse, massive, chaussée d'un bas rouge. Leur corset, de couleur sombre, échancré par derrière, contraste avec la blancheur éclatante de larges manches empesées. Elles s'entourent le cou d'un mouchoir de soie, et se tressent les cheveux, tandis que la jeune fille laisse flotter les siens.

LA VILLE DE BALE.

Ceinte d'élégantes murailles, décorée d'édifices majestueux qui, tout modernes qu'ils soient, portent sur leurs façades des réminiscences byzantines, la ville de Bâle est coupée par le Rhin en deux parties inégales : l'une, espèce de bourg, occupant la rive droite, s'appelle le *petit Bâle;* l'autre, bâtie le long de la colline, à travers des pentes plus ou moins raides, présente, à côté de rues parallèlement ouvertes, un

grand nombre de rues étroites ou de rampes d'escalier qu'il faut grimper, non sans peine, pour gagner la plate-forme supérieure.

Un large pont, bâti en pierre sur les deux rives, en bois au milieu du fleuve, sert de promenade intérieure, et présente le seul mouvement d'animation qu'il soit possible d'observer dans cette cité monotone, aux allures compassées et régulières. Comment se fait-il que toujours impatient, toujours irrité contre ses bords qui l'encaissent, contre les rochers qui l'entravent, le Rhin n'imprime point aux Bâlois quelque chose de son active énergie, et que sa voix grondeuse, ici sans échos, bouillonne ailleurs parmi des populations qu'il entraîne et qu'il inspire?

Le vieux Bâle, le Bâle du douzième siècle, détruit par des convulsions souterraines et par des incendies, a disparu : un seul monument lui reste, monument grandiose, bien propre à faire regretter les constructions des anciens âges, c'est la cathédrale.

Assise sur une plate-forme d'où l'œil embrasse le petit Bâle, le cours du Rhin, les hauteurs d'Huningue, les sommets grisâtres du grand duché et les premiers escarpements de la Suisse, le *Münster-Kirche,* cathédrale, aujourd'hui simple temple protestant, pose avec une majesté tranquille, élevant aux nues sa double tête, étalant les naïves sculptures de son comble et de ses ailes. Le portail, œuvre du quinzième siècle, mutilé par la réforme, ne présente rien de remarquable; mais la porte du nord, dite de Saint-Galles, admirable fragment de l'édifice primitif, dont la construction est attribuée à l'empereur Henri II, mérite qu'on s'arrête devant elle. Dans un ensemble de cintres ornés qui s'encadrent les uns par les autres, figurent les six œuvres de la miséricorde, selon saint Matthieu, xxv, 31-45; l'histoire des dix Vierges, d'après le même, xxv, 1-13; saint Jean-Baptiste; saint Jean l'Évangéliste; une résurrection des morts, conception originale représentant les trépassés occupés à se revêtir de leurs habits pour répondre à l'appel suprême; enfin le Christ, juge du monde, entouré de la cour céleste. Beaucoup d'autres figurines complètent cet ensemble, que surmonte une fenêtre en rosace dont les meneaux, accompagnés de personnages symboliques, forment une roue de fortune, à travers laquelle pénètre la lumière qui éclaire cette branche septentrionale de la croix latine.

Malgré d'incroyables profanations; malgré le fanatisme qui s'en est

pris aux images, qui n'a pas même respecté les ravissantes peintures d'Holbein appliquées sur les orgues; malgré sa nudité, l'intérieur du *Münster-Kirche* offre encore d'intéressants débris. On y voit quelques écussons armoriés, pâle reflet d'orgueil héréditaire; quelques tombes dont l'intérêt s'efface en présence de l'intérêt soulevé par la tombe d'Érasme, qui s'endormit du sommeil éternel avec le regret de ne point avoir accompli la réunion des deux Églises.

Ne quittons point ce temple, sans visiter la salle en cintre surbaissé, où pendant treize années, depuis 1431 jusqu'en 1444, siégea, sur des bancs de bois qui existent encore, le mémorable concile de Bâle; et soyons juste envers une époque, remplie d'abus sans doute, mais dont les adversaires de Rome ont assurément exagéré les prodigalités fastueuses. Près de la salle du concile s'en trouve une autre consacrée naguère aux exercices publics, aux lectures de l'université. On y remarque, contre l'un des pupitres en chêne qui la garnissent, le profil d'Érasme, d'une parfaite ressemblance; croquis au couteau exécuté par quelque malin écolier.

Autour de la cathédrale, sous les sombres arceaux d'un vaste cloître, dernier asile des *domherrn* du sanctuaire, sont venus prendre place les Œcolampade, les Grynæus, les Hoffmann, les Passavant, les Buxtorf, les Bernouilli, etc., illustre phalange d'hommes éminents, plus humbles en leur vie d'étude, qu'ils ne le paraissent sur le marbre de leurs épitaphes. La seule, la véritable gloire de Bâle est ici, dans la triste hospitalité du néant[1].

Depuis le siècle dernier, les mérites réels ayant fait place aux mérites du coffre-fort, l'inégalité de la vie est venue, jusque sur ces dalles funéraires, lutter contre l'égalité de la tombe. C'est ce qu'a parfaitement exprimé un homme de beaucoup d'esprit, le comte de Salse, dans un petit poëme[2] très rare et très peu connu :

[1] Un ouvrage spécial a été consacré au recueil de ces épitaphes : *Basilia sepulta, auctore J. Toxiola.* Basil. In-4°, 1661.

[2] *Les Balois, poëme, avec des notes.* Metz, v[e] Verronais, imprimeur, 1820, 3 feuillets, 42 pages. Cet opuscule, tiré à 25 exemplaires, et qu'on ne trouve cité nulle part, présente un mérite typographique spécial, c'est d'avoir été composé et mis en pages par l'auteur lui-même.

Ici règne un lugubre, un éternel silence;
C'est le dernier séjour de l'avide opulence.
Un vieux cloître, au trépas dès longtemps consacré,
De monuments confus est deux fois entouré.
Ces écussons bourgeois, ces massifs cénotaphes,
Ces flambeaux renversés, ces tristes épitaphes,
Me disent que Mondor, Turcaret, Grapignan,
Tous gens pleins de savoir, de mérite et d'argent,
Relégués pour toujours dans le fond d'une bière,
Sont ici rentrés nus au sein de la poussière.
Sans ces marbres couverts de grosses lettres d'or,
Qui de leurs noms obscurs se souviendrait encor?

Pauvres morts, à quoi bon? Dans ce lieu solitaire
Il n'est plus ni profits, ni grands projets à faire.
L'or, l'argent, les billets, par vos soins amassés,
Ne circuleront plus entre vos doigts glacés.

En me parlant ainsi, de ces caveaux j'approche :
Quelque argent par hasard s'échappe de ma poche;
Et son bruit, en roulant sur l'enclos souterrain,
Par l'écho de la tombe est répété soudain.
Leurs tombeaux à l'instant devant moi se soulèvent;
Des spectres ténébreux tout à coup s'en élèvent,
Qui, se précipitant sur mes écus épars,
S'empressent à l'envi d'en attraper leurs parts.
Au jour, au fameux jour du jugement suprême,
Les sons retentissants de la tempête même
Sauront-ils ranimer plus vite ces débris?
Trois Bâloises surtout poussaient de petits cris,
Et toutes, me faisant une étrange grimace,
Vers un brillant ducat tendaient leur main rapace.
Au moment où j'allais ramasser mon doublon,
L'une, dans sa fureur, me mordit au talon.
Sous son épais linceul je crus voir l'Avarice;
De ma bourse en tremblant je fis le sacrifice :
Trop heureux de n'avoir, dans ce fâcheux réveil,
Perdu que mon argent à troubler leur sommeil.

Après la cathédrale, nous recommandons de visiter l'hôtel de ville, la porte Saint-Paul, *Spahlentor;* la porte *Riehen*, la Douane, édifices du quinzième siècle.

L'hôtel de ville, remarquable par sa façade peinte à l'huile, par ses vitraux, sa distribution intérieure, ses galeries, ses bahuts et ses tableaux, présente, au rez-de-chaussée, sous le vestibule, la statue en bronze de Munatius Plancus, fondateur d'*Augusta Rauracorum.* Quelques peintures murales sont un témoignage d'opposition religieuse, car on y a fait figurer des prélats, des moines voués aux diables.

La porte Saint-Paul, surmontée de deux tours rondes, de meurtrières, de galeries superposées et d'un pignon triangulaire, constitue, comme la plupart des anciennes portes urbaines, une véritable forteresse. Il en est de même du *Riehen*, porte du Rhin, bâtie avec les pierres du château d'Istein.

La Douane, par son porche et ses arcades en tiers-point, peut donner l'idée, malgré certaines transformations devenues nécessaires, de l'apparence et du mode de distribution des monuments du moyen âge consacrés à l'utilité publique.

Beaucoup de maisons, ou des parties de maison, avec leurs niches encastrées, leur façade surplombant la chaussée, leur toiture pyramidale et grimpante, leur teinte grisaille ou lie de vin, leurs scènes grotesques d'Holbein, malheureusement ensevelies sous des couches de badigeon, sentent encore leur quinzième et leur seizième siècles; maisons sales, obscures, étroites, chagrines si vous le voulez, aspirant d'en haut la lumière et la vie; mais enfin maisons à caractère, disant à l'esprit quelque chose, racontant je ne sais quelles histoires, chantant je ne sais quelles ballades...

Combien de fois, le soir, arrêté devant ces demeures patriciennes ou marchandes, n'ai-je point évoqué du passé toutes les ombres qui animaient l'ancienne ville! Tantôt il me semblait voir Paracelse entouré d'écoliers nombreux qu'il charmait de ses promesses enivrantes, de ses rêves d'or, de ses inventions merveilleuses et de l'expression originale de sa pensée; Paracelse, pressentant l'homœopathie, ouvrant à la chimie, à la médecine expérimentale des voies nouvelles; trop aimé, trop craint, pour être brûlé comme sorcier; trop prodigue pour devenir riche; trop

ingénieux pour rester pauvre. Tantôt m'apparaissait Holbein, Holbein le débauché, sortant d'une taverne, rentrant dans une autre, et le jour, payant de quelques traits de son pinceau, qu'on hésitait d'accepter comme valeur marchande, les incartades de la nuit. Tantôt j'entendais Luther au printemps de sa vie, alors qu'il rêvait la gloire, la gloire facile, sans ruines, sans haines; Luther poëte, musicien, occupé des belles, amoureux peut-être. On montre le banc privilégié où le futur sectaire et ses joyeux compagnons s'asseyaient d'habitude; on cite quelques jeunes personnes qu'il affectionnait; on se rappelle encore leur domicile, tant le génie empreint d'immortalité tout ce qui l'approche!

Lorsqu'au lieu des bureaucrates de la banque, Bâle nourrissait dans son sein un millier d'écoliers universitaires, tourbe bruyante s'il en fut jamais; lorsqu'à la fin du quinzième siècle, une vingtaine d'ateliers typographiques donnaient à l'imprimerie bâloise une réputation européenne; lorsque des artistes, des savants du mérite de Rodt, de Richel, de Wenzlar, d'Ammerbach, de Froben, etc., naturalisaient sur ce point le commerce des livres et les recherches philologiques, certes on y menait une tout autre existence qu'aujourd'hui; on tolérait les élans d'hilarité, les joies naïves, les orgies tumultueuses; et le savant professeur Loritz osait répondre à un riche seigneur qui l'interrogeait sur sa manière d'être : — « Je fais comme vous; je mange, je bois et j'ai force dettes. » — Ce fut ce même Loritz qui, fatigué d'une interminable discussion entre ses collègues, relativement à la question de savoir quel rang lui serait assigné dans les cérémonies publiques, arriva un jour à l'école, en grand costume, monté sur un âne. Le président de l'université, croyant Loritz frappé d'aliénation mentale, courut au devant de lui et le conjura, pour l'honneur de sa robe, d'abandonner cette ignoble monture. — « Non pas, s'écria Loritz, en présence des élèves; je viens prendre séance au sanctuaire des Muses : vous me trouvez trop petit pour me ranger parmi les docteurs; eh bien! je veux vous surpasser tous de la hauteur de mon âne. » Des applaudissements unanimes retentirent. Les élèves de Loritz le portèrent dans sa chaire, de sa chaire à son domicile, le revêtirent du bonnet doctoral, et l'université confuse fut obligée de ratifier cette consécration du talent par l'admiration et la gratitude. Peu à peu, la froide réserve inhérente au nouveau culte

modifia profondément les mœurs, et la population bâloise eut l'air de s'ensevelir sous une atmosphère d'accablante monotonie. Au dernier siècle, cette condition sociale existait déjà depuis longtemps. Tous les voyageurs sont unanimes pour la signaler; Roland, Rivarol, Lantier, miss Williams parlent dans le même sens. Le comte de Salse, qui habitait Bâle, fait les remarques suivantes, auxquelles cinquante années de progrès n'ont apporté que de légères modifications :

« Les Bâlois, dit-il, ont formé différentes sociétés appelées *tabagies* ou clubs à fumer. Dans chaque tabagie il ne se rassemble que des personnes à peu près du même âge; ce qui, par l'habitude d'une société sans contrainte, en exclut nécessairement les égards et la politesse. On compte à Bâle jusqu'à douze de ces tabagies, qui chacune ont une soixantaine de membres. Toutes les après-midi ils y vont de bonne heure prendre le thé, humer les vapeurs du tabac, parler d'affaires commerciales et former des projets de spéculation. Abandonnées par les hommes, les dames établissent de leur côté des coteries. Il n'est pas rare de voir des assemblées de vingt femmes sans un seul cavalier, réunions formées, soit de femmes mariées, soit même de jeunes filles, se rassemblant tour à tour, vers trois heures, chez l'une d'entre elles. Le tricot et les médisances occupent leurs loisirs. Quant aux amusements publics, ils étaient alors suspendus par ordre des magistrats. Néanmoins, une fois la semaine, on permettait un concert; mais on interdisait toute espèce de danse, à tel point qu'une troupe de chiens dansants furent considérés comme *étrangers inutiles*, et congédiés sans pitié par la *commission des six*. »

Malgré la présence dans leurs murs d'hommes éminents, tels que les Bernouilli; malgré le séjour forcé qu'y faisaient beaucoup d'hommes de lettres proscrits, les Bâlois s'occupaient très peu de science, d'art ou de littérature. Le conseiller d'État Ochs, le ministre Bridel, le colonel Frey, qui jouissaient parmi eux d'une certaine réputation littéraire, ne l'eussent jamais justifiée dans Paris. Ce fut à Frey que le poëte Delille répondit un jour : « Oui, monsieur Frey, oui, nous vivrons encore après nous, moi dans les vers que j'ai produits, et vous dans ceux que vous produirez. »

Aujourd'hui, comme l'ont très bien remarqué MM. Raoul Rochette et

le comte de Walsh, Bâle, ville de banque et d'industrie, n'a plus rien d'antique que l'amour du gain, et d'héroïque que le commerce des idées libérales. L'existence sociale y végète endormie; en été, les affaires une fois terminées, banquiers, spéculateurs, gros marchands se font voiturer à leur maison de campagne où ils passent la soirée; en hiver, rien ne remplace pour eux les charmes de l'estaminet. Quant aux femmes, leur activité consiste à passer du salon d'été au salon d'hiver, du salon de gala au salon de famille, où les mariages, les naissances, les fiançailles font le thème ordinaire de la conversation. Une Bâloise millionnaire ne pouvant porter ni diamants, ni cachemires, et la somptuosité des vêtements étant interdite par les lois, peut-être l'article toilette préoccupe-t-il moins les femmes ici qu'ailleurs.

Pour rester juste tout en demeurant sévère, signalons comme témoignage d'appréciation, comme sentiment des belles et bonnes choses, le musée d'histoire naturelle ouvert en 1821, avec sa bibliothèque; la bibliothèque des pasteurs, *Geistlichkeit*, riche en manuscrits; la collection de *Frey-Crinaïschen;* le cabinet d'histoire naturelle de MM. Bernouilli et Dienast; la collection d'anciennes éditions, de gravures, de tableaux et d'objets divers de M. Speyr l'aîné; le musée de tableaux de la famille Fesch; les collections de peinture de MM. Vischer, Burkhard, Bachofen; les cabinets de MM. Fischer, Ryhinier et Rebecq.

L'arsenal, riche en armes modernes fort bien rangées, fort bien conservées, possède une armure qu'on dit avoir été portée par Charles le Téméraire; plusieurs cuirasses d'armagnacs tués au quinzième siècle, à la bataille de Saint-Jacques; des masses d'armes étoilées et divers autres objets curieux.

Au jardin botanique se trouvent un herbier intéressant et une collection assez riche d'ouvrages sur les sciences naturelles. Le jardin Forcard, ouvert à l'étranger, mérite aussi d'être vu, surtout à cause des morceaux d'antiquité romaine qu'il renferme.

Mais, de tous les établissements destinés à la conservation d'objets rares, la Bibliothèque de la ville mérite surtout qu'on s'y arrête. Elle possède environ trente mille volumes, dont mille manuscrits, parmi lesquels un Évangile grec sur vélin, sans abréviations; un saint Grégoire de Nazianze, texte grec du douzième siècle, sur papier coton; un exem-

plaire complet de la *Biblia pauperum*, avec quarante figures gravées sur bois; onze volumes d'actes pour servir à l'histoire du concile de Bâle, cent trente volumes de lettres autographes d'hommes célèbres, presque tous des quinzième, seizième et dix-septième siècles.

Les antiques, réunis à la Bibliothèque, ont peu d'importance; ce sont généralement des figurines et divers débris trouvés parmi les ruines d'*Augusta* ou de *Vindonissa*. La suite des médailles grecques et romaines laisserait beaucoup à désirer, si l'on devait, en Suisse, se préoccuper des Romains ou des Grecs.

D'ailleurs, archéologie, monuments calligraphiques, livres, organes muets du passé, tout cela perd de son intérêt à côté des vivantes peintures d'Holbein, dont la Bibliothèque possède une galerie précieuse. On y voit ses huit tableaux de la passion, le portrait d'une femme jouant avec son enfant, les portraits de Thomas Morus et de sa fille; ceux d'Érasme, de Luther, d'Œcolampade, de Zwingli, etc., biographie passionnée, caractéristique, plus vraie, plus saisissante mille fois que l'histoire. En présence de toutes ces œuvres on peut suivre pied à pied les gradations du talent de l'artiste, et connaître sa manière, d'abord empreinte du cachet paternel, prenant de l'indépendance à mesure qu'il acquiert de la force. Divers dessins à la plume du même maître, certains petits meubles d'Érasme, son cachet, son écritoire, sa plume, se trouvent épars, mêlés et confondus parmi quantité d'autres choses, comme le sont les pensées des hommes de génie au milieu des pensées vulgaires de la foule ignorante.

Nonobstant les prétentions de Bâle-campagne pour obtenir l'université, *hochschule*, cet établissement, véritable lettre morte, est demeuré à la ville, qui n'en a que faire, car il languit sans élèves. Jamais l'or des Bâlois ne le relèvera de sa chute. Il faudrait plus que de l'or, il faudrait des hommes, et les hommes manquent. L'organisation universitaire comprend, sur le papier, l'enseignement de la théologie, du droit, de la philosophie et de la médecine. Il existe en outre, à Bâle, comme moyens d'instruction libérale, un *pædagogium* ou collége, érigé en 1817, et un collége *alumnorum*, appelé collége d'Érasme, *collegium Erasmianum*. Tout cela chemine faiblement. Des *sociétés biblique*, *littéraire*, *artistique*, une *société de lecture* qui possède vingt mille volumes, sont aussi dans une

voie de prospérité relative, en harmonie avec les tendances des habitants.

Au contraire, le régime hospitalier, les établissements de bienfaisance, dont la conduite n'exige qu'une administration économique, jouissent à Bâle d'une prospérité, nous pourrions même dire d'un éclat remarquable, car l'asile du pauvre, construit récemment, ressemble aux palais de l'opulence.

Deux monuments, détruits depuis plusieurs années, *la Danse macabre*, retouchée en 1568 par le peintre Klauber, et *la Tour du pont*, captivaient naguère l'attention publique. La danse que décréta le concile, *Todtentanz*, afin de perpétuer la mémoire d'une peste affreuse survenue au quinzième siècle, occupait le pourtour intérieur du cloître des Jacobins, et représentait, grands comme nature, des squelettes de diverses professions, monarques, paysans, prélats, guerriers, industriels, dansant avec leur costume distinctif. Quant à la tour, dont l'horloge devait constamment avancer d'une heure, elle était surmontée du *Lalli*, figure grimaçante qui tirait et retirait sa langue à chaque oscillation du pendule. Cette provocation permanente, adressée par les citadins du grand Bâle aux habitants du petit Bâle, fit élever, dit-on, par ces derniers, en face de l'horloge, un objet fort peu décent que la pudeur nous interdit de décrire. « Je ne sais, dit M. Raoul Rochette, si c'est pour soutenir l'honneur ou pour suivre l'exemple de son horloge, que la ville de Bâle donna la première le signal de l'insurrection helvétique. » Quoi qu'il en soit, l'horloge, d'abord remise à l'heure sans révolution nouvelle, eut ensuite le sort du Lalli et de la tour, qu'on démolit.

Ce fut sur le pont du Rhin qu'en l'année 1681 M. de Chamilly remplit une mission singulière. — « Partez ce soir même pour Bâle, lui avait dit Louvois; vous y serez dans trois jours; le quatrième jour, après midi, tenez-vous au milieu du pont, notez exactement ce que vous y verrez; montez en voiture à quatre heures et revenez en toute hâte me faire connaître le résultat de votre mission. » — Chamilly part, arrive à Bâle, se place sur le pont à l'heure convenue, enregistre ce qu'il voit passer, savoir : un char de paysan, une laitière, un mendiant, un homme en veste et culotte rouges, frappant le parapet de trois coups et s'éloignant aussitôt. Cela fait, Chamilly, confus de n'en avoir pas vu davantage,

revient à Versailles, va trouver Louvois, et s'excuse d'un voyage si complétement inutile. Louvois saisit le calepin de Chamilly, le parcourt, saute de joie, puis, sans répondre un mot, vole chez le monarque qui dormait, le fait réveiller, expédie de nombreux courriers tenus prêts depuis le matin, et assure l'envoyé de toutes ses bonnes grâces. Huit jours après, Strasbourg, cerné par les troupes de Louis XIV, capitulait, et l'Alsace devenait un des plus brillants fleurons de la couronne. Les trois coups donnés par l'homme rouge indiquaient que les négociations ouvertes entre la cour de France et la ville de Strasbourg avaient réussi; mais l'homme rouge n'en savait pas plus que Chamilly.

Du point choisi par l'artiste, notre collaborateur, pour représenter Bâle, on aperçoit ce pont *qui coupe*, disait Montaigne, *la ville en deux pièces;* on voit étagées, le long du fleuve, plusieurs époques, des murailles verdoyantes, des maisons bariolées, nichées à travers les feuilles comme des nids de perruches, et sur les parapets une foule de têtes aspirant la lumière et l'air. Changez de siècle, c'est presque toujours le même paysage; les têtes seules varient : au dix-neuvième, Victor Hugo, Émile Souvestre et la société mobile qu'ils traînent à leur suite; au dix-huitième, l'Allemagne rêveuse représentée par Goethe; la France folâtre par Boufflers; les émigrés politiques, les émigrés littéraires, apôtres d'une liberté dont ils sont les premières victimes; au dix-septième, de graves penseurs, d'illustres savants, les Bauhin, les Boissard, une partie du protestantisme studieux fuyant l'édit de Louis XIV. Au seizième siècle, parmi de majestueuses figures, la majesté d'Érasme, dont la robe frôla si souvent le cloître du *Munster-Kirche;* et remontant plus haut, d'âge en âge, une quantité prodigieuse d'artistes, de chevaliers et de prélats : ceux-ci, vieillards chauves et graves, tenant pour bouclier une Bible, pour épée une plume, passant au creuset la foi, la pesant sur leur balance, et dictant les arrêts du ciel aux monarques inclinés devant eux; des chevaliers qui, dans le *Pfalz,* échangent de grands coups d'épée, qui caracolent à l'envi, et s'élancent hardiment du pont dans le fleuve; des artistes dont le génie s'incruste sur la pierre et sur le bois, et qui, d'une chapelle, d'une galerie, d'une chaire à prêcher, font un livre de poésie vivante... Des milliers de voyageurs, facteurs officiels de la pensée humaine, sont venus ici, les uns avec manteau d'hermine, les autres

avec grossier surtout; les uns en litière, les autres à pied, attirés tous par cette électricité morale dont le Rhin forme le fil conducteur, par ce rayonnement d'idées qu'on voit irradier sans cesse de l'Allemagne à l'Italie.

ENVIRONS DE BALE ET BALE-CAMPAGNE.

Les environs de Bâle sont fort agréables; la nature n'y présente rien de saisissant ou de grandiose, mais on jouit d'aspects variés, de routes largement ouvertes à travers de jolies campagnes, de riches cultures, le long de belles forêts, et d'eaux limpides que l'industrie sait utiliser.

En traversant le pont du Rhin, on peut jeter un coup d'œil sur les ruines d'une chartreuse, fondée en 1405 par le premier maître des corps de métiers bâlois, avec le pieux concours de Vynand, prieur des chartreux de Strasbourg; on peut visiter l'église Saint-Théodore, et gagner la frontière badoise, distante d'une demi-lieue. De la porte de Steinen, *Steinenthor*, en suivant le Birsig, qui coule au milieu d'un bois charmant, on arrive, par des pentes faciles, à plusieurs jolis points de vue. La porte Saint-Blaise, ouverte sur le petit Huningue et sur la Maison-Neuve, y conduit à travers des bosquets disposés comme le serait un jardin anglais. La porte du Rhin, *Riehenthor*, mène aux rives accidentées du fleuve. Enfin, de la porte d'Aesch, *Aeschenthor*, et de la porte de Saint-Alban, on gagne, soit par la délicieuse forêt de *Gundeldingen*, soit par le canal de la Birse, la célèbre plaine de Saint-Jacques, Thermopyles du moyen âge, où, le 26 août 1444, quelques Suisses intrépides arrêtèrent cinquante mille hommes sous les ordres de Louis XI, alors dauphin. Dix mille Français y périrent, et parmi eux beaucoup d'officiers distingués, entre autres l'Alsacien Burkhard, guide et conseiller du dauphin. Le célèbre Æneas Sylvius, pape sous le nom de Pie II, alors secrétaire du concile de Bâle, a peint, dit M. Raoul Rochette, la valeur des seize cents Suisses par un mot presque aussi énergique que leur courage : *Ils ne succombèrent que parce qu'ils s'étaient épuisés à force de vaincre.*

Nous ne visiterons point Liestall, cette capitale bicoque de Bâle-campagne où siégent le radicalisme et l'ignorance; où nous avons vu des artisans conseillers d'État, un boucher, un boulanger ministres, critique vivante

du gouvernement démocratique pur, dans lequel les incapacités surgissent à proportion des prétentions qui s'élèvent. Nous n'irons point à Richen, malgré l'intérêt qu'inspire son église-forteresse, témoignage de la double puissance exercée jadis par le catholicisme. Nous ne ferons qu'indiquer les sources minérales de Sissach, *In der alp*, auxquelles on arrive en suivant la délicieuse vallée de l'Ergolz, ainsi que les sources de Bubendorf déjà connues des Romains; nous nous réservons de visiter plus tard le bourg d'Arlesheim, sa basilique chapitrale, ses jardins, fondés à grands frais par le ministre badois d'Andlau; nous négligeons les promenades du Neubad, du Bruderholz, de Sainte-Marguerite · leur charme s'efface devant l'intérêt que soulèvent les ruines d'Augst, l'*Augusta Rauracorum*, qui nous appellent de leur voix antique et solennelle.

Patrie d'Holbein, des Bernouilli, d'Euler, ville sérieuse et froide, mais qu'on aurait tort de croire inintelligente, Bâle, reçois le tribut de notre estime pour une partie de ton passé, et l'expression de nos espérances pour ton avenir, du moment qu'au sentiment du bien-être matériel développé chez toi tu sauras joindre le sentiment des grandes choses.

En deux heures de marche, le long de la rive gauche du Rhin, on arrive à *Basel-Augst* et *Kaiser-Augst*, territoire de l'*Augusta* des Rauraques, fondée par Munatius Plancus, et détruite au cinquième siècle par l'invasion.

Une vaste enceinte, des monuments épars, des restes qui conservent encore, sur certains points, leur aspect primitif, attestent la grandeur de cette capitale. Deux murailles circulaires, unies entre elles par d'énormes piliers carrés avec lesquels alternent intérieurement des tours rondes, témoignent de l'existence d'un théâtre dont les gradins pouvaient recevoir douze mille spectateurs : des arbres et des broussailles tiennent la place de l'orchestre et des vomitoires. Plusieurs temples, un gynécée, des thermes, de nombreux palais ont été restaurés en partie sur le papier par M. Parent-Réal; mais il faudrait les coordonner après des fouilles qu'un gouvernement seul pourrait exécuter.

III

CANTON D'ARGOVIE

Le Rhin. — Rheinfelden, Lauffenburg, Zurzach, Kaiserstuhl. — Généralités géographiques et statistiques. — Baden, Mellingen, Wendisch. — L'empereur Rodolphe de Habsburg et le bon curé. — Brugg. — Le médecin Zimmermann. — Schintznach et ses bains. — L'empereur Albert d'Autriche. — Son assassinat. — Vengeances de la reine Élisabeth et de la reine de Hongrie. — Lenzburg. — Aarau, ses monuments, son territoire. — L'historien Zschokke. — Sempach et son champ de bataille. — Zoflingen, Aarburg. — Caractère des Argoviens.

Le Rhin, que Rome a divinisé, n'est point de ces fleuves qu'on abandonne facilement après s'être identifié avec l'esprit de ses rivages, avec la couleur et le murmure de ses ondes : il vous parle de tant de choses vieilles comme la terre; en traversant le canton de Bâle, il a déjà mouillé tant de domaines, franchi tant d'espace, lutté contre un si grand nombre d'obstacles; il a vu réfléchies, par son mobile miroir, des ruines si célèbres, des populations si différentes, qu'il s'offre tout imprégné de souvenirs, tout vivant d'actualités.

Mais, que lui a donc fait le pays de Bade pour laisser de la sorte sa rive droite inféconde, lorsqu'au contraire il semble caresser avec amour les rivages suisses? Pourquoi, d'une part, des témoignages d'aridité, et de l'autre, une luxuriante végétation? Le Rhin attribuerait-il à Bade l'accumulation des rochers qui, devant Rheinfelden, devant Lauffenburg, tourmentent et retardent son cours; et les sables qu'il rejette, les cailloux qu'il promène vers la rive droite seraient-ils le résultat de sa colère?

Rheinfelden est une petite ville d'environ quinze cents âmes, bâtie sur la rive gauche du Rhin, vis-à-vis les ruines féodales du château de Stein, qui occupent une île formée par le fleuve. En 1445, les Suisses

confédérés détruisirent ce château, et, deux siècles plus tard (1638), Rheinfelden conquit sa place dans l'histoire, lors de la mémorable bataille qu'y gagna le duc Bernard de Saxe-Weymar. Six années après, les Français démolirent ses fortifications, et, comme si le Rhin eût voulu s'en venger, ce fut là qu'en 1815 il se prêta au passage des armées coalisées contre nous.

Le grand et le petit Lauffenburg, que séparent les eaux du fleuve et que réunit un pont de bois, ont vu, par une coïncidence étrange d'événements déplorables, périr, au milieu des flots, le dernier rejeton mâle de l'illustre famille Montague, le jour même qu'un incendie dévorait le château de ses ancêtres. A l'imitation des bateliers qui se font remorquer pour descendre les courants (*Lauffen*), lord Montague voulut braver leur impétuosité, et demeura victime de son imprudente audace.

En continuant de remonter le Rhin, on arrive au confluent, *Coblentz*, où l'Aar écumeuse, grossie du tribut que lui ont versé les lacs de Brienz et de Thun, la Saahe, l'Ilfer, la Reuss, la Limmat et d'autres affluents moins considérables, vient mêler aux eaux du fleuve ses eaux cristallines.

On traverse Rhingnau; on s'arrête à Zurzach, l'ancien *Certiacum* des Romains; on en visite l'hôtel de ville et la collégiale qui conserve, dans une châsse d'argent, les précieuses reliques de sainte Vérène; et, si l'on porte quelque intérêt aux ruines, si l'on aime les sites romantiques, ce ne sera pas perdre son temps que d'aller voir le vieux château de Küsenberg.

Kaiserstuhl, petite ville bâtie sur l'emplacement du *Forum Tiberii* de l'itinéraire d'Antonin, est rattachée, par un pont, aux restes du château de Rotelen, demeure des anciens baillis de l'évêché de Constance.

Le canton d'Argovie, que nous venons de suivre pendant l'espace de dix lieues, qui commence à Augst et se termine à Kaiserstuhl, présente au nord, pour limite, le pays de Bade; à l'est, les cantons de Zug et de Zurich; au sud, le canton de Lucerne; à l'ouest, les cantons de Berne, Soleure et Bâle. Il a soixante-seize lieues carrées de surface, et possède cent quatre-vingt-dix mille habitants, dont cent mille appartiennent à la communion catholique. On n'y parle qu'allemand.

Dépendance du Jura, embrassant, dans sa partie culminante, le *Mons Vocetius* des Romains, aujourd'hui Bœtzberg, où Cæcina força l'Helvétie rebelle de reconnaître Vitellius pour empereur; ayant, comme toutes

les contrées jurassiques, du marbre, de l'albâtre, du minerai ferrugineux, des sources salées, minérales et thermales, l'Argovie possède en outre quelques belles forêts, des prairies abondantes, des champs fertiles et des vignobles le long de la Reuss et de la Limmat. Un règlement, qui prescrit à chaque couple fiancé de planter six jeunes arbres sur les communaux de sa paroisse, et d'y ajouter deux nouveaux arbres par tête d'enfant, procure annuellement au canton douze à quinze mille arbres, et consacre d'agréables anniversaires.

Sans compter les grands cours d'eau que nous avons signalés, l'Argovie, arrosée par l'Aa, la Bunz, la Suhr, la Weyen, la Wigger, par le lac d'Alwyl et celui de Nagel, fournit pour la pêche, le flottage et la navigation, des ressources importantes, en même temps qu'elle peut alimenter beaucoup d'usines, et permettre d'élever de nombreux troupeaux. Filatures, fabriques d'étoffes de coton, d'indiennes, de rubans, de soieries, de chapeaux de paille, tanneries, coutelleries, produits chimiques, blanchisseries, telles sont les principales industries cantonales.

Formée d'une partie détachée du Bernois, de l'ancien comté de Baden, de divers bailliages libres, et d'une terre considérable, le Frickthal, qui appartenait à l'Autriche, l'Argovie n'est entrée qu'en 1798, comme canton, dans la confédération suisse. Elle renferme onze districts : Aarau, Baden, Bremgarten, Brugg, Kulm, Lauffenburg, Lenzburg, Müry, Rheinfelden, Zoffingen et Zurzach. Ces districts se subdivisent en quarante-huit cercles ou justices de paix.

Le clergé protestant forme deux décanats, et se réunit, chaque année, en chapitre général, présidé par un membre du gouvernement. Le clergé catholique obéit à l'évêque de Soleure.

Dans les âges primitifs, avant que la Limmat, la Reuss et l'Aa, descendues des Alpes, eussent péniblement creusé leur lit, l'Argovie tout entière devait être un lac au sein duquel apparaissaient, de distance en distance, plusieurs îles qui acquirent de l'extension, et qui finirent par se lier aux territoires voisins. Baden et Brugg, posés sur les crètes montagneuses au pied desquelles murmurent irritées toutes ces ondes, semblent avoir été témoins des derniers efforts de leur lutte.

Baden, *Thermæ Helvetiæ*, ville fréquentée déjà du temps des Romains, ravagée, détruite par Cœcina, située à gauche de la Limmat, dans un

étroit défilé, était surmontée jadis d'un formidable château, qui la rendait une des places les plus fortes de la Suisse. Aussi les princes, les gouverneurs autrichiens y faisaient-ils leur résidence quand ils possédaient le pays. En 1415, les Suisses s'étant rendus maîtres de cette ville la brûlèrent. Grâce à sa position, comme point stratégique, comme point commercial, elle eut bientôt recouvré quelque opulence, et continua de jouer un rôle assez considérable. Ce fut dans l'hôtel de ville de Baden (*Rathauss*), qu'en l'année 1712 le prince Eugène et le maréchal de Villars signèrent les préliminaires du traité de paix de la succession. Baden n'a rien de remarquable que son église, couverte de tuiles de différentes couleurs, et certaines façades de maisons peintes dans un style original. Sa population est de deux mille âmes.

Situé au nord, à un kilomètre de la ville, l'établissement thermal de Baden couvre, sur ce point, les deux rives de la Limmat. Les *grands bains*, fréquentés par la haute société, sont à gauche; les *petits bains*, par les classes inférieures, à droite. Leurs eaux sulfureuses portent une température de trente-huit degrés Réaumur et jouissent d'une grande réputation, surtout parmi les Suisses, qui les fréquentent depuis le mois de juin jusqu'au mois de septembre.

Les bains de Baden sont peut-être les plus anciennement fréquentés de toute la Suisse septentrionale. Leur disposition actuelle rappelle encore certaines habitudes romaines. Au moyen âge, ils jouissaient d'une telle renommée, comme souverainement efficaces pour féconder les femmes stériles, qu'une jeune fille riche, en se mariant, stipulait dans son contrat de mariage qu'elle irait deux fois l'année prendre les eaux à Baden. Une source, dite le trou de Sainte-Vérène, avait surtout de la réputation : la femme stérile se plaçait au-dessus de lui pendant quelques heures et les chroniques assurent qu'elle en revenait féconde. On a beaucoup écrit sur les eaux de Baden; la célèbre lettre du Florentin Pogge à son ami Léonard d'Arezzo (1416) suffirait seule à leur illustration.

Des promenades agréables, des excursions pittoresques offrent aux baigneurs de salutaires distractions. S'ils sont antiquaires, ils trouveront autour de Baden, notamment dans le Champ-de-Dés, *Würfel-Wiese*, beaucoup de débris romains; s'ils recherchent les monuments du moyen âge, ils pourront voir, au couvent de Wettingen, situé dans une courbe

formée par la Limmat, une église du treizième siècle, riche en vitraux peints, en boiseries sculptées, et où reposent les premiers comtes de Habsburg et de Kyburg, tige de la maison impériale d'Autriche. Ils pourront aussi visiter le champ de bataille de Tettwill, où mille Zuricois ont triomphé, en 1341, de quatre mille Autrichiens qui les avaient surpris.

Une excursion pédestre non moins intéressante serait celle de Baden à Mellingen, bourg situé près de la Reuss; puis, en remontant cette rivière, on gagnerait Windisch. Ce misérable petit village occupe le centre de la *Vindonissa* romaine. Formidable établissement militaire, lié au vaste système de fortifications organisé le long de la Moselle, de la Meuse et du Rhin, pour arrêter les barbares, Vindonissa comprenait une vaste étendue. Ce fut dans ses environs, entre l'Aar et le Rhin, que Constance Chlore battit les Germains; mais un siècle plus tard ils prenaient leur revanche, et Vindonissa succombait accablée par le nombre. A cette grande époque de rénovation sociale, la semence évangélique s'élevait du sein des ruines; un évêque vint s'asseoir sur le même siége où naguère s'asseyait le préteur de Vindonissa, et, pendant un siècle, les populations terrifiées goûtèrent quelque quiétude. Mais, vers l'année 579, une nouvelle invasion fit transférer à Constance l'autorité cléricale de Vindonissa; des seigneurs farouches se disputèrent tous ces débris, s'arrachèrent tous ces lambeaux, jusqu'à ce que de l'antique enceinte romaine, accumulation de temples et de palais en cendres, la féodalité réparatrice eût fait surgir Windisch, Altemburg, Brugg et Kœnigsfelden.

Les comtes de Windisch et d'Altemburg, formidables suzerains auxquels appartenaient Habsburg, Kyburg et presque tout le territoire au centre du coude que forme l'Aar et la Reuss, n'en étaient guère plus opulents, car ce territoire, presque veuf d'agriculteurs, demeurait improductif.

C'est du nid étroit que vous apercevez là-bas, au sommet d'une vigie lézardée, dernier reste du château d'Habsburg, que s'éleva jusqu'au trône impérial un bien modeste seigneur, vivant à la solde des municipalités suisses, et si pauvre, dit-on, qu'il fut souvent obligé de raccommoder lui-même ses harnais et ses chausses. Mais laissons parler la légende; sur ce fait, elle en sait bien plus que nous-même :

« Un bon curé, allant quelque part porter le viatique, fut arrêté par une rivière qu'il ne savait comment traverser. Dans son embarras, le digne prêtre s'adressait à Dieu, lorsque Rodolphe de Habsburg vint à passer. Il était à cheval et seul.

« — Qu'avez-vous, mon père ?

« — Seigneur, un malade m'attend de l'autre côté, et je ne vois ni gué ni bateau.

« Rodolphe met pied à terre.

« — Prenez ce cheval, dit-il ; souvent il a porté la mort et le désespoir dans les bataillons ; qu'il porte l'espérance et la vie au pauvre qui vous demande ; je vais vous attendre ici.

« Le curé ne se laissa point prier. Avec l'aide du sire de Habsburg, il enfourcha le noble coursier, et fit hâte : le cas pressait. Rodolphe le regarda s'éloigner ; et, lorsqu'il l'eut perdu de vue, de son gantelet bardé de fer il essuya une larme qui troublait ses yeux. — Hélas ! hélas ! dit-il en soupirant, celui-là n'est pas un riche capitaine ni un riche baron, mais combien de vaillants n'auront point sa gloire, et combien de puissants seront moins heureux que lui ! — Le curé revint bientôt après, et retrouvant Rodolphe sur le bord de la rivière où il l'avait laissé, son premier mouvement fut de descendre de sa monture.

« — Restez, mon père, lui dit Rodolphe, et gardez ce cheval, il est à vous. C'est un vieux serviteur auquel je veux épargner désormais les fatigues des mêlées. Je ne suis pas riche, mais je puis encore faire ce don aux pauvres que vous servez. Seulement, n'en dites rien ; s'il est bon que Dieu le sache, il l'apprendra sans que nous en parlions. Adieu, mon père ; je me recommande à vos prières.

Puis le guerrier se sépara du prêtre ; le prêtre bénissant Dieu de cette aventure providentielle, le comte priant et rêvant à pied plus doucement qu'il ne l'avait jamais fait à cheval. — Le lendemain, Rodolphe va visiter l'abbaye de Farh, qu'il aimait beaucoup. Il y trouve sœur Berthe de Hasel, religieuse d'une éminente piété, qui, s'avançant vers lui, le salue du nom d'empereur.

« — Que voulez-vous dire ? s'écrie Rodolphe étonné.

« — Je veux dire, reprend Berthe, que vous avez fait hier une noble

action, et qu'en récompense vous et vos descendants vous vous assiérez sur le trône impérial.

« — Dieu m'y garde, s'il le veut ainsi, réplique le comte; mais de l'empereur au curé de village il y a loin. Qui de nous deux servira mieux le ciel ?

« — Sire comte, l'un et l'autre peuvent le servir saintement. »

Du faîte des ruines d'Habsburg ou d'*Habichtburg*, l'œil embrasse l'ancien patrimoine de cette maison souveraine; Schintznach, Kœnigsfelden; Braunegg, château qu'habita le fils du tyran Gessler; Birr, lieu de naissance et de sépulture du philanthrope Pestalozzi, et la ville de Brugg.

Brugg, autrement appelée Bruck, petite localité fermée de portes monumentales, accolées à de hautes tours, et contre le flanc de laquelle, dans un profond ravin, roulent avec fracas les flots de l'Aar écumeuse, possède un souvenir devant lequel devraient s'effacer tous ses autres souvenirs, c'est celui de Zimmermann; médecin philosophe, observateur judicieux, âme honnête et sensible, Zimmermann possédait les qualités précieuses qui font la gloire, la félicité des autres, mais le tourment de soi-même. Dans son admirable livre sur la *Solitude*, nous lisons :

« Au milieu de cet enchaînement de passions et de malheurs dont je « fus le jouet et la victime, je ne connus jamais d'heures plus heureuses « que celles où j'oubliois le monde, et où j'en étois oublié. Ces heures de « repos je les trouvois dans le silence des champs. Tout ce qui m'oppres- « soit dans les villes, tout ce qui, dans le tourbillon du monde, ne m'ins- « piroit que dégoût, effroi, contrainte, étoit alors loin de moi. J'admirois « le calme de la nature; j'en jouissois et je n'éprouvois plus que des « sensations douces et délicieuses... Au milieu des grandes scènes dont « j'étois frappé, mes yeux se baissoient involontairement sur la vallée « profonde qui s'étendoit à mes pieds, et se reposoient sur la petite ville « qui m'a vu naître. J'en fixois toutes les maisons, j'en distinguois les « fenêtres. Quand je réfléchissois sur mes sensations actuelles, sur mes « anciennes sensations, et que je les comparois ensemble, je me disois : « Pourquoi donc, au milieu de tant d'objets dignes d'inspirer des pen- « sées grandes, mon âme se rétrécit-elle ainsi? Pourquoi cet hiver si

« beau, si serein, m'a-t-il paru si sombre? Pourquoi là bas ai-je éprouvé « tant de déplaisirs et de chagrins, tandis qu'aujourd'hui devant l'im- « posant spectacle d'une nature grandiose, je ne sens qu'amour et tran- « quillité, je pardonne tous les jugements faux et j'oublie toutes les « injustices? Comment se fait-il que ce petit tas d'hommes rassemblés à « mes pieds soit si peu tranquille et si peu d'accord? Pourquoi la vertu « gémit-elle épouvantée? Pourquoi celui qui gouverne est-il si grand, « et celui qui est gouverné si petit? Pourquoi si peu de liberté, si peu « d'indépendance? Pourquoi si peu de gens sachant se connaître et « s'apprécier? Quelles raisons rendent tel homme si fier, tel autre si « rampant? Enfin, expliquez-moi les motifs qui, parmi des êtres « nés égaux, excitent tant d'orgueil et de jalousie, tandis que l'on « voit les oiseaux de ces bocages placés indistinctement sur leurs ra- « meaux, unir leurs chants pour célébrer les louanges du Créateur... « Après ces réflexions, satisfait et paisible, je descendois de la hauteur « où je m'étois placé; je faisois à MM. les bourgmestres de profondes « révérences; je tendois amicalement la main à chacun de mes inférieurs, « et je conservois une heureuse tranquillité d'âme, jusqu'à ce que j'eusse « oublié de nouveau parmi les hommes, et la sublimité des montagnes, « et le charme des vallons, et le gazouillement des oiseaux. »

On le voit, et nous en offrirons plus d'un exemple, dans les États démocratiques de la Suisse, il n'existait point d'asile assuré contre les petites intrigues et les petites passions humaines. A la cour, où son génie fut apprécié des grands, où les premiers souverains de l'Europe l'honorèrent de distinctions flatteuses, à Brugg, à Baden, à Zurich, la retraite, l'isolement, le cœur d'amis non moins illustres que dévoués, la caressante affection d'une fille chérie, ange gardien descendu pour lui du ciel, rien ne sauva Zimmermann des malignes influences de la haine. Ayant perdu sa fille après une lente agonie, cette douleur déchirante, ajoutée aux mille douleurs dont il était abreuvé depuis longtemps, usa son corps débile et précipita sa fin.

Une route agréable, plantée d'arbres touffus, et côtoyant la rive gauche de l'Aar, conduit de Brugg à Schintznach. Sur cette route, non loin de Brugg, on rencontre Kœnigsfelden, le champ du roi, aujourd'hui simple ferme, hospice et maison de fous, jadis l'une des plus opulentes demeures

abbatiales de la Suisse. Ainsi vont les choses humaines. La fondation de Kœnigsfelden est la contre-partie d'une histoire singulièrement tragique, d'un long drame dont tous les auteurs, punis les uns par les autres, agissent sous le vertige qui frappe les grands coupables.

C'était en l'année 1308. Prince avide, d'humeur altière et froidement ironique, l'empereur Albert d'Autriche apprend que ses baillis sont chassés des trois cantons. Il court aussitôt à Baden, pour y organiser des forces, y prendre des mesures contre la révolte, et son neveu, Jean de Souabe, dont il retenait injustement le patrimoine, l'accompagne à ce commun rendez-vous de hauts barons. Les soins de la guerre n'entravaient point le plaisir; quelquefois même ils en devenaient l'occasion ou le prétexte. Un jour qu'à table avec ses fils, son neveu et plusieurs grands vassaux, Albert noyait dans des flots de vin le sentiment rongeur de ses injustices, il eut tout à coup l'idée, outrageante ironie, de faire apporter des couronnes de fleurs, et d'en couvrir le front de ceux qu'il maintenait dépossédés. Jean de Souabe broya la sienne avec rage et sortit. Quelques instants après, cinq barons hautains et résolus, qui détestaient Albert, rejoignirent Jean de Souabe, et prirent avec lui leur fatale résolution. Ils se nommaient Walther d'Eschenbach, de Wart, de Palm, de Tegerfelden et de Finstingen.

Ce jour-là même, 1er mai, l'empereur devait aller à Rheinfelden voir sa femme, Élisabeth. Il se mit en route, accompagné de Jean de Souabe, des cinq barons conjurés et d'un écuyer fidèle, le seigneur de Castelen. Arrivés au-delà de la Reuss, près de Windisch, « Sire! dit Jean de Souabe à son oncle, veuillez me rendre mon héritage; je vous en supplie par tout ce qu'il y a de plus sacré. — Laissons cela, mon neveu, répond dédaigneusement le monarque. Je vous engage à ne plus m'en parler. — Sire, il y va de votre vie. — Eh! qui peut te l'avoir dit? — N'importe qui; je le sais; et vous-même n'ignorez pas son nom, car c'est vous qui êtes le détenteur de ses domaines. — Prends garde; tu menaces, reprend aussitôt Albert en portant la main sur le pommeau de son épée. — C'est à toi de prendre garde, réplique Jean de Souabe, et d'un coup de poignard il lui ouvre la gorge en s'écriant : « Tiens, reçois le prix de tes forfaits. » L'empereur pousse un cri, puis s'affaisse; d'Eschenbach lui fend la tête; Palm, Tegerfelden, Finstingen lui percent les entrailles;

de Wart seul reste immobile spectateur du crime. Quant à Castelen, ne pouvant défendre son maître, il prend la fuite, et arrive dans la ville de Baden jeter l'épouvante parmi la cour et l'armée; l'empereur, demeuré seul, se mourait pendant ce temps-là entre les bras d'une paysanne que le hasard conduisit près de lui.

En apprenant l'assassinat de son époux, Élisabeth jura d'en tirer une vengeance éclatante; mais, non moins avare que vindicative et sanguinaire, elle vit dans cet événement un moyen d'enrichir sa maison; et, d'accord avec ses enfants, elle s'empressa d'en profiter. Agissant comme si la plus grande partie de la noblesse helvétique eût été complice de l'assassinat, ils firent mettre au ban de l'empire, non-seulement Jean de Souabe et les cinq barons conjurés, mais encore tous leurs parents, leurs amis, leurs voisins, même leurs vassaux, et beaucoup de gentilshommes dont les fiefs tentaient la rapacité de ces vautours couronnés. Une grande quantité de châteaux furent brûlés et rasés. On détruisit de fond en comble la ville fortifiée de Maschwanden, capitale des beaux domaines d'Eschenbach, et l'on dispersa ceux des habitants auxquels les vainqueurs daignèrent accorder la vie. Cinquante hommes, la plupart nobles, qui défendaient la tour d'Altburen, s'étant rendus à discrétion, Léopold (le vaincu de Morgarten) les fit tous décapiter en sa présence. Une foule de gentilshommes, réfugiés dans la forteresse de Farwangen, près du lac de Halwil, espéraient s'y maintenir jusqu'au jour où ils pourraient se justifier devant la diète de l'empire; vain espoir; au mois de mai 1309, Élisabeth elle-même alla les assiéger avec toutes ses forces réunies. Beaucoup périrent sur la brèche; les autres, faits prisonniers après une résistance désespérée, furent tous condamnés, malgré leurs protestations d'innocence, à mourir sous la hache. Ils étaient soixante-trois. Élisabeth voulut être témoin de leur supplice; et, lorsque tombèrent les soixante-trois têtes : *Je me baigne aujourd'hui dans la rosée de mai*, s'écria-t-elle avec une joie sauvage.

Un millier d'infortunés dont la maison d'Autriche s'adjugea les dépouilles périrent de la sorte; mais d'aussi monstrueuses persécutions ne devinrent pas moins funestes au pouvoir impérial qu'à l'aristocratie helvétique. La puissance des paysans s'accrut de toutes les pertes qu'essuya la noblesse, et de cette époque déclina sensiblement l'autorité

qu'exerçait sur la Suisse le sceptre des Césars appuyé par les feudataires indigènes. « Ainsi, dit M. Veuillot, toujours la justice de Dieu tourne contre les hommes et les empires les effets de leurs propres crimes. Ces nobles, séparés du peuple qu'ils opprimaient et spoliaient, furent abandonnés par lui et livrés sans défense aux bourreaux autrichiens; la maison d'Autriche, à son tour, privée du secours des nobles qu'elle avait fait injustement mourir avec l'intention de les dévaliser, vit en un demi-siècle les paysans se soustraire pour jamais à sa domination. Tandis qu'elle poursuivait sa vengeance et ses rapines, les petits cantons se fortifiaient. Seuls innocents et purs dans ce conflit d'atrocités, ils en sortirent seuls libres, tranquilles et respectés.

« Après l'assassinat, troublés, hors d'eux-mêmes, les conjurés s'étaient enfuis. Jean de Souabe, déguisé en mendiant, affronta mille dangers pour parvenir aux pieds du pape Clément qui, l'ayant absous au spirituel, le renvoya devant l'empereur Henri. Ce monarque lui fit grâce de la vie, mais il lui infligea une prison perpétuelle dans un couvent de Pise, où il mourut peu après, âgé de vingt-cinq ans, avec le surnom de Jean le Parricide. D'Eschenbach, caché dans les fourrières du Wittenberg, y garda trente-cinq ans les troupeaux, et ne se fit connaître qu'en mourant au prêtre qui l'administrait. De Palm, réfugié à Bâle, au fond d'un cloître, coula misérablement une longue existence. Tegerfelden, Finstingen disparurent, sans qu'on ait jamais su leur destinée. Wart seul eut le privilége du supplice qui rendit son agonie moins longue.

« Livré moyennant une somme d'argent, par son cousin Thibaud de Blamont, que cette action infâme fit surnommer Thibaud le Marchand, de Wart avoua s'être prêté au meurtre de l'empereur pour venger son ancien maître et bienfaiteur, l'empereur Adolphe de Nassau, détrôné et tué par Albert. Condamné à périr ignominieusement, il fut attaché à la queue d'un cheval, traîné à l'échafaud, rompu vif, étendu sur la roue. Il avait montré jusque-là une fermeté des plus grandes; mais son courage faillit l'abandonner, lorsque près de cette roue infâme où il devait expirer, vint s'agenouiller sa femme, jeune, belle, pieuse et tendrement aimée. Durant le procès, cette épouse chrétienne s'était vainement jetée aux pieds de l'impératrice et des juges, pour en obtenir la grâce de l'accusé. Fidèle jusqu'au bout à la sainteté de ses devoirs, elle venait main-

tenant assister et consoler celui qu'elle n'espérait plus sauver; elle craignait que, dans les horreurs de sa longue agonie, il ne lui vînt à l'idée de haïr ou de blasphémer. Ni les larmes de sa famille, ni les prières de Wart lui-même ne purent l'éloigner de l'échafaud; elle y resta, sans succomber, trois nuits et trois jours, prodiguant à son mari les soins les plus tendres, comme s'il eût été dans son lit de mort, l'encourageant au repentir, à l'espérance, au pardon, lui parlant du ciel, et récitant avec lui les prières des mourants. Elle ne consentit à l'abandonner qu'après qu'il eut rendu l'âme et qu'elle lui eut fermé les yeux. Alors seulement éclatèrent ses sanglots. Couverte du voile des veuves, elle se rendit à pied, de Brougg, théâtre de cette scène inouïe, dans la ville de Bâle, où quelques années après elle mourut consumée de douleur, à la fleur de son âge, en renom de sainteté, objet, pour tous les gens de bien, de pitié, d'estime et d'admiration. L'histoire n'a pas conservé son nom, mais on sait qu'elle était de la maison de Palm. »

L'impératrice douairière et la reine de Hongrie, sa fille, solidaires des mêmes vengeances, des mêmes atrocités, ne tardèrent point à trouver trop lourdes les richesses qu'elles avaient amassées avec tant d'iniquité. Pour calmer leurs remords, elles conçurent l'idée de bâtir un monastère où l'empereur avait rendu le dernier soupir, et la somptueuse abbaye de Kœnigsfelden prit naissance. Aimant mieux, toutefois, haïr que pardonner, la reine Agnès, pendant cinquante années, vécut à Kœnigsfelden, sous la bure et le cilice, privée d'absolution. Un jour enfin, l'ermite Berthold d'Offtringen, vieil officier de l'empereur Rodolphe, osa lui dire : *C'est mal servir Dieu de répandre le sang innocent et de fonder des monastères avec des biens acquis par la violence; Dieu préfère la clémence et la bonté.* Elle profita de la remontrance et revint à des sentiments moins hostiles envers les autres. Descendue après sa mort sous les voûtes qu'elle avait fondées, Agnès eut un tombeau. Près d'elle furent inhumés les deux archiducs, vaincus par les paysans, l'un à Morgarten, l'autre à Sempach, ainsi que la plupart des nobles tués dans ce dernier combat.

En 1528, Kœnigsfelden sécularisé cessa d'exister comme couvent; on respecta néanmoins son église, remplie de pierres tumulaires, décorée de vitraux coloriés représentant la tragique histoire d'Albert, et d'une

longue suite de portraits peints sur les murailles; mais l'ancien autel, arraché de ses fondations, devint la propriété des moines de Wittingen.

En 1770, par ordre de Marie-Thérèse, les restes d'Agnès, de Léopold et de plusieurs princes de la famille régnante d'Autriche, ensevelis à Kœnigsfelden et dans la cathédrale de Bâle, furent transportés au monastère de Saint-Blaise (Forêt-Noire); d'où la révolution française les chassa. Ce fut après avoir erré d'asile en asile que ces morts illustres trouvèrent enfin le repos de la tombe sous les voûtes sépulcrales de Vienne.

Le gouvernement bernois a fait de Kœnigsfelden un hospice de fous et un établissement de bienfaisance; mais il n'y a plus là, comme au bon temps de Montaigne, « des miches de pain toutes prêtes et de la soupe pour les passants qui en demandent. »

Après les pénibles émotions qu'engendrent des faits comme ceux dont nous venons de nous occuper, on s'estime heureux de suivre l'agreste promenade qui joint Kœnigsfelden à Schintznach.

Établissement thermal fort considérable, Schintznach, appelé aussi *Habsburger bad*, présente un édifice semi-circulaire, renfermant six appartements complets, des salles de réunion, et trois cents lits pour des baigneurs. Le salon a soixante mètres d'étendue. Pendant la saison, on y a vu réunies cinq cents personnes.

L'eau minérale de Schintznach, fortement chargée de soufre, de sel de Glauber et d'Epsom, est d'une saveur très désagréable. Ayant le désavantage de ne point sortir assez chaude de la source, elle exige une chaleur artificielle qu'on proportionne aux besoins du malade. L'établissement se divise en deux portions distinctes : l'une pour la classe aisée, qui comprend cent soixante cabinets particuliers bien ventilés; l'autre, qui possède quatre-vingt-dix baignoires où les pauvres sont admis gratuitement. A ces derniers les soins du médecin, les médicaments sont fournis pour rien, et, dans le but de prévenir leurs autres besoins, chaque dimanche un cavalier et une dame quêtent à la table d'hôte.

C'est un triste séjour que Schintznach, et généralement fréquenté par de tristes malades, dartreux, goutteux, rhumatisants, perclus. On n'y a, pour distractions, que ses longues et monotones allées d'arbres, sans accidents de terrain, sans points de vue, à moins de s'éloigner, de grimper

à travers un chemin boisé jusqu'au château d'Halisbury, ou de visiter Biberstein, Wildeck, Bruneck et Birr. La Société helvétique, fondée en 1760, dans le but de rapprocher, par un réseau d'études sérieuses, les hommes les plus distingués de la Suisse, prit naissance aux bains de Schinznach ; elle siégea ensuite à Olten.

Une course de deux petites lieues, qui ne serait pas sans charmes, permettrait d'atteindre, en remontant l'Aar et l'Aa, la petite ville de Lenzburg, dominée par le château gothique du même nom, et assise au centre d'une contrée des plus fertiles. Ce serait une excursion profitable à l'artiste, qui trouverait sur son chemin des points de vue charmants ; au géologue, dont les yeux seraient frappés de coupes intéressantes ; à l'antiquaire qui, parmi des débris d'habitations romaines, reconnaîtrait le passage des races allemandes ouvrant, fer et flamme à la main, une route au moyen âge qui les suit. Dans l'église paroissiale de Lenzburg sont les tombeaux de plusieurs Bernois tués en 1657 à Wilmergen. Le château, résidence de l'ancienne et puissante famille des comtes de Lenzburg, éteinte depuis le douzième siècle, a remplacé une forteresse romaine. Il n'est plus aujourd'hui qu'une guérite d'alarme, d'où, sentinelle permanente, un guet tire le canon en cas d'incendie.

Du Stauffberg, autre élévation conique, située à l'ouest de Lenzburg, on aperçoit, sur les flancs du Jura, le château de Wildeck et celui de Bruneck, dont nous avons parlé tout à l'heure ; on a le moyen de relier, dans un même ensemble, le paysage qui, depuis Brogg, se déroule avec les pages sanglantes d'une histoire fertile en catastrophes, en tyrannies odieuses, en réactions terribles.

Plus heureux et plus calme sera le promeneur solitaire dont la pensée, dégagée du souvenir de ces pénibles luttes, suivra, par d'agréables sentiers, ou le chemin de Lenzburg à Mellingen, ou celui de Lenzburg à Seegen. Incessamment de jolis sites fixeront ses regards satisfaits ; une nature non moins riante que féconde lui dira les efforts de l'industrie humaine combinée avec les ressources du sol, et s'il atteint le lac poissonneux de Halwyl, où se mirent et les ruines du vieux château et les grands chênes de Schlatt, s'il s'y promène en gondole, il aura l'avant-goût des émotions qui l'attendent à Zurich.

Le lac de Halwyl présente huit kilomètres de longueur sur deux kilo-

mètres de large. La plupart des habitations, ramassées au-dessus de ses rives, sont situées à mi-colline, entourées de vergers et de bosquets d'une admirable fraîcheur; des massifs verdoyants garnissent les anses, les caps que l'on rencontre, et l'on glisse mollement à travers un tapis formé par les feuilles du nénuphar et les branches fleuries du trèfle des marais. Une foule d'oiseaux aquatiques, la bécassine, le pluvier, le râle, le vanneau s'envolent au moindre bruit; et, des vieilles tours du château, placé dans une île que forme l'Arbach, en sortant du lac, on peut jouir, sans effort, des plaisirs réunis d'une chasse et d'une pêche abondantes.

VILLE ET TERRITOIRE D'AARAU.

Plusieurs voies nous sont offertes pour atteindre Aarau, capitale de l'Argovie, dont nous ne sommes qu'à deux petites lieues; mais à tous les chemins je préfère cet étroit sentier qui, prenant la droite de la route, traverse une forêt de chênes dont les branches, agitées par la brise du soir, ont l'air d'avoir retenu les derniers mots des druides.

Une étroite vallée qu'enserrent deux montagnes remarquables par la hardiesse de leurs sommets, les coupures de leurs gradins et le luxe harmonieux de leur végétation, sert d'assise à la ville d'Aarau, qui s'appuie contre les deux rives de l'Aar, au-dessus desquelles règne un pont couvert. La ville centrale, la vieille ville des comtes de Rohr, fière encore des priviléges exceptionnels que lui donna l'empereur Rodolphe de Habsburg, est fort laide; mais les nouveaux quartiers ont de l'air, de l'espace, et présentent des bâtiments construits avec goût. Devenue, en 1798, momentanément capitale de la république helvétique, Aarau reçut, à dater de cette époque, des améliorations notables. Les voyageurs citent, comme édifices dignes d'être vus, l'église paroissiale où les deux confessions célèbrent leur culte; l'hôtel de ville, siége ordinaire du gouvernement cantonal; le casino, l'hôpital et le *freihof*, ancienne maison commune. Ce *freihof*, lieu de réunion du grand conseil, possède la plus belle salle qui soit en Suisse.

Quoique la ville d'Aarau n'ait que cinq mille habitants, ses fabriques de cotons et de rubans, sa coutellerie fort recherchée, ses produits chimiques, son imprimerie, lui donnent un tout autre mouvement que celui

de Bâle. Peu de localités d'une importance aussi médiocre se trouvent pourvues d'institutions aussi utiles. Sa *bibliothèque cantonale*, de fondation toute récente, puisqu'elle ne remonte qu'à l'année 1803, possède la précieuse collection du général Zurlauben, où figurent quatre cent cinquante volumes in-folio manuscrits, relatifs à l'histoire des Suisses. Dans le même local existe un cabinet oryctognostique de M. Wanger, acquis par le gouvernement. Aux naturalistes nous signalerons encore la collection zoologique de la Société des sciences naturelles; le cabinet ornithologique de M. Frei Hérose; les pétrifications et les roches de M. Rengger; aux touristes, nous recommanderons les costumes suisses peints à l'huile par Reinhard, et le plan d'une partie du pays, exécuté en relief. Ces derniers objets sont possédés par M. F. Meyer.

Une *société biblique*, composée de membres pris dans les deux confessions; une *société de secours;* une *association* pour favoriser l'instruction; une *société de lecture;* un *séminaire* d'instituteurs primaires; une *école cantonale* comprenant l'enseignement des mathématiques, du commerce, de l'histoire naturelle, de la géographie et des langues, forment le système intellectuel où gravite la capitale de l'Argovie.

Patrie du célèbre Zschokke, qui a traduit Molière en vers allemands, qui a fait une histoire de Bavière, une histoire populaire de la Suisse, des pièces de théâtre, des romans, Aarau doit s'enorgueillir d'un tel fils. Après un assez long séjour à Francfort-sur-l'Oder, puis à Reichenau, dont il dirigea l'institut, Zschokke, en 1804, âgé de vingt-trois ans, rentra dans l'Argovie, qu'il n'a plus quittée jusqu'à l'époque de sa mort. Il occupait, près d'Aarau, une charmante et simple habitation où nous l'avons vu, père de famille émérite, consacrer à l'éducation de ses neuf enfants, aux soins d'intérieur les courts loisirs que ses études lui laissaient. Accueillant avec aménité les étrangers, il les laissait partagés entre l'idée du plaisir qu'ils lui procuraient et celle de leur satisfaction personnelle.

Une fonderie de canons existe dans la ville d'Aarau ; mais sa gazette a bien plus de retentissement en Allemagne que le bronze sorti de son usine. Ce journal rivalise avec la *Gazette d'Augsbourg;* il est, de toutes les feuilles helvétiques, la plus goûtée.

Autour d'Aarau se trouvent plusieurs localités intéressantes à divers

titres. dans la forêt du Rupperschwyl ou Rubischwyl, et sur le territoire de cette commune, existent des antiquités romaines que fait oublier une vaste usine où se fabriquent des machines de toute espèce; à Wildeck ou Waldeg, l'industrie moderne partage avec les débris des siècles antérieurs l'attention publique, car au pied du château fonctionne une manufacture d'indiennes.

Si l'on veut connaître la mémorable plaine de Sempach, il faut traverser Hildisrieden, ancien pèlerinage, plus fréquenté jadis qu'il ne l'est aujourd'hui. Sempach n'en est plus qu'à deux lieues. Au contraire, si les souvenirs religieux ont pour vous plus de charmes que les souvenirs héroïques, d'Hildisrieden vous gagnerez la petite ville de Rothenburg; vous visiterez, en passant, les sources minérales de Rothen, dont les bâtiments spacieux sont fort bien entretenus; et, franchissant une grande plaine, la plaine de Laimbach, qui formait autrefois un lac, vous arriverez sur une éminence un peu sauvage, à Munster (canton de Lucerne), abbaye fondée en 850, et dont l'église possède une Passion sculptée en bois par J.-J. Krüsli, des stalles d'un travail admirable, et la tombe du comte Bero de Lenzburg, fondateur du chapitre de Munster. La bibliothèque abbatiale est assez riche en incunables. On y voit plusieurs ouvrages imprimés, au quinzième siècle, dans la maison même, digne d'avoir enfanté deux illustres typographes, Ulrich Gering et Elias de Laufez.

Vers la Suhr ou Suhren, route d'Aarau à Lucerne, on remarque la vaste église paroissiale de Schœftland, bourg considérable renommé pour ses foires de bestiaux, et la petite ville de Kulm-Dessus, ancienne station romaine, que l'antiquaire Schmied prétend avoir été *Gaunodurum*.

Sur une autre route d'Aarau à Lucerne, on rencontre Wilmergen, anciennement Willmaringen, renommée par la défaite qu'y éprouvèrent les Bernois au mois de janvier 1657; et, à deux lieues plus loin, sur une colline, la célèbre abbaye bénédictine de Mury, fondée par Ida, femme du comte Radbot d'Altenburg, auquel le château d'Habsburg doit son origine. Ce monastère immense, dont la reconstruction, commencée à la fin du siècle dernier, est demeurée inachevée, possédait encore, avant 1840, une riche bibliothèque, un cabinet d'antiquités, des médailles et

des archives précieuses. Les troubles survenus en Suisse ont en partie dissipé ces richesses, qu'on regrettera quand il ne sera plus temps. Dom Mabillon, dom Calmet, pendant leur séjour à Mury, firent de précieuses découvertes, et le prince abbé du monastère, voulant avoir leur portrait, appela un peintre qui l'exécuta d'une manière très remarquable.

Une ville curieuse, d'antique origine, appartenant au canton d'Aarau, nous reste à visiter, c'est Zoffingen ; mais, pour y arriver par la route ordinaire, il faut traverser un lambeau du canton de Soleure. A Schœnenverth, nous nous arrêtons le temps nécessaire d'en visiter l'église chapitrale, renommée par un ancien pèlerinage, par un Saint Sépulcre exécuté en 1428, par ses peintures et ses tombeaux. A Olten, l'*Ultimum* des Romains, localité plus industrieuse, plus commerçante encore que Schœnenverth, et qui menace Soleure d'une imminente prépondérance, nous furetons de l'œil la vieille église paroissiale, édifice du treizième siècle, qui n'appartient plus au culte ; nous allons voir le couvent et la halle des Capucins ; puis, traversant l'Aar sur un pont de bois, nous suivons, à travers un charmant paysage, la rive droite de cette rivière, et nous atteignons Aarburg. Unique forteresse de la confédération suisse, servant aujourd'hui d'arsenal fédéral, cette citadelle, construite en 1660 sur une éminence, a des casemates taillées dans le roc ; mais, faute de réparations, on laisse tomber en ruine les ouvrages d'art qu'on y avait faits.

D'Aarburg à Zoffingen, le chemin présente un rideau de verdure parsemé de jolies habitations et de points de vue circonscrits infiniment variés. Zoffingen, le *Tobinium* de l'itinéraire d'Antonin, paraît avoir eu quelque importance, car on y a découvert des thermes et d'autres débris considérables. Ville de trois mille habitants, nette et propre comme toutes les principales localités du canton, Zoffingen possède beaucoup de maisons élégantes, un hôtel de ville assez bien construit, une église remarquable par sa grandeur et par son clocher, une bibliothèque riche en manuscrits, en lettres autographes des écrivains réformateurs, en tableaux des peintres suisses les plus distingués, et en objets d'antiquité.

C'est l'imagination empreinte des récits de Zschokke, le Walter Scott suisse, qu'il faut parcourir l'Argovie ; c'est là d'abord, dans les pages de l'illustre écrivain, qu'il faut chercher des types primitifs, deve-

nus méconnaissables au sein des villes, et de plus en plus rares au milieu de la campagne. L'aisance, fruit du travail apportant presque toujours parmi les populations, même obscures, son niveau régulateur, l'interprétation naïve du passé devient une nécessité d'autant plus grande qu'on s'en éloigne davantage. Aussi, l'avouerai-je, chaque fois qu'à Zoffingen, Aarburg, Olten, Lenzburg, Baden, Aarau, etc., j'ai rencontré des monuments modernes faits de granit ou de grès jurassique, je me suis senti pénétré d'un amer déplaisir de voir disparaître ces vieilles masures construites en sapin, en torchis, recouvertes en bardeaux, et quelques-unes en tuiles coloriées. Au lieu de chiffres arabes, cachet indicateur des maisons, j'eusse préféré les grotesques peintures, les écussons armoriés qui décoraient chaque façade, et j'aurais voulu, qu'au lieu de m'indiquer la demeure d'un tel, on m'eût dit, comme jadis : Allez à la Tête d'Holopherne, au Saint-Nicolas de Flue, au Géant Goliath, à l'Ane musicien, à la Belle Judith, au Guillaume Tell, etc. En 1519, époque de la célèbre diète de Baden, Jean-François Bonhomme, évêque de Verceil et nonce du pape, fut logé sous l'enseigne d'un renard prêchant des poules. Cette circonstance devint alors le texte d'interminables plaisanteries dans les cantons.

Les Argoviens sont laborieux, économes, affables, hospitaliers, mais processifs, surtout les gens du district de Biberstein. On connaît le mot d'une paysanne qui, interrogée sur les ressources alimentaires de sa famille, répondit : — « Oui, Dieu merci ! nous avons assez ; et de plus, de quoi faire un petit procès pour nous récréer l'hiver. »

Le soin pieux que prennent les Argoviens du tombeau de leurs pères est un témoignage de l'importance qu'ils attachent aux souvenirs, aux relations de famille : chaque cimetière offre l'image d'un champ de fleurs ; chaque tombe, corbeille élégante, semble envieuse de la tombe voisine, des ornements qui la décorent, des signes de deuil et de regret qui la caractérisent. Ordinairement, une croix de fer doublée de cuivre, quelquefois dorée, le plus souvent une simple croix de bois, présente soit une sentence tirée des livres saints, soit une phrase inspirée par la douleur. Dans les cimetières catholiques, près de chaque monument funéraire se trouve un bénitier avec un bouquet de saxifrage, d'immortelles et de radiaires des Alpes servant d'aspersoir. Ce culte touchant de la

mort, de l'amour et de l'amitié, rapprochés, résumés sur une tombe, nous le retrouverons encore ailleurs, mais nulle part peut-être aussi général que dans le canton d'Argovie; et nous en félicitons sincèrement la population qui le professe, car, du clocher de l'église au foyer natal, du foyer à la fosse où dorment les ancêtres se circonscrit et s'avive le patriotisme. « Dirons-nous aux os de nos pères : Levez-vous et suivez-« nous dans une terre étrangère ? » répondaient aux Européens les sauvages d'Amérique; et tous aimaient mieux se laisser immoler sur une tombe que de l'abandonner. Ceux qu'entraînait au-delà des mers la soif de l'or ne pouvaient comprendre de tels scrupules. Les apprécierait-on mieux aujourd'hui ? J'en doute fort, car

Qui peut savoir combien toute douleur s'émousse,
Et combien sur la terre un jour d'herbe qui pousse
Efface de tombeaux ?

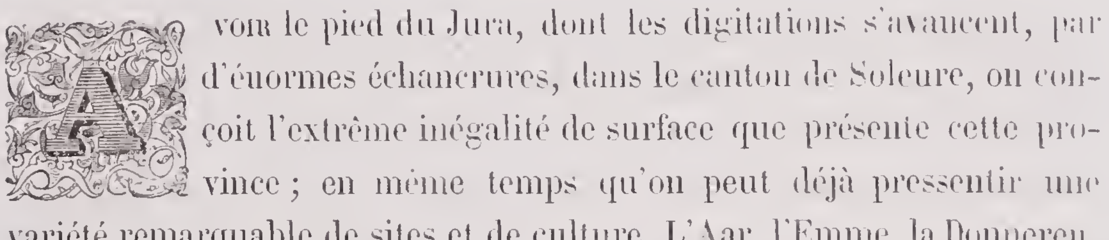
Le 25 janvier 1798, non loin du lieu où sommeillaient leurs ancêtres, les députés de la ville d'Aarau, réunis aux députés des treize cantons, pressentant la ruine prochaine de la confédération suisse, venaient de renouveler l'antique serment d'alliance. C'était la même formule qu'au quatorzième siècle, mais ce n'étaient plus les mêmes hommes. On leur annonce que six cents paysans entrent dans Bâle, que les châteaux brûlent, que les citoyens sont déclarés tous libres. Aussitôt chaque député, craignant pour lui-même, s'enfuit, et, le lendemain, Aarau proclame le triomphe de la démocratie.

En 1815, l'indépendance argovienne fut menacée. Il fallut faire quelques sacrifices, et subir une constitution aristocratique bien tranchée, dont la révolution de juillet 1830 amena la chute. En 1841, on révisa la constitution. Une minorité catholique prit les armes contre une majorité protestante, et succomba. La ruine des établissements religieux de l'Argovie devint la conséquence de cette lutte, non moins inconstitutionnelle que déplorable.

IV

CANTON DE SOLEURE

Le Jura. — Configuration du canton de Soleure. — Sa constitution politique. — Mœurs, costume, habitudes des Soleurois. — Ville de Soleure, ses destinées anciennes, son état actuel, ses monuments, ses institutions. — Barbe de Roll, Henri Haffner, Kosciusko, Glütz-Blotzheim. — Environs de Soleure. — Ermitage de Sainte-Vérène. — Le Weissenstein.



A voir le pied du Jura, dont les digitations s'avancent, par d'énormes échancrures, dans le canton de Soleure, on conçoit l'extrême inégalité de surface que présente cette province ; en même temps qu'on peut déjà pressentir une variété remarquable de sites et de culture. L'Aar, l'Emme, la Donneren, la Lusel, et beaucoup d'autres cours d'eau, serpentent au fond de jolies vallées, généralement étroites. Elles sont couvertes d'arbres fruitiers, de forêts, de terres arables ou de prairies; animées de nombreuses habitations; sillonnées de routes faciles; dominées par des sommets dont les plus hauts, le Hasenmatt, le Rothi, le Vinde, ne dépassant pas trois mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée, n'offrent à leur tête ni glaces séculaires, ni dénudation absolue. Partout se présentent des blocs de granit ou de gneiss, généralement tranchants, comme s'ils venaient d'être coupés des grandes masses auxquelles ils appartenaient. Ceux qu'on rencontre depuis Soleure jusqu'à Bienne, Neufchâtel et Grandson, viennent de la chaîne du Grimsel ; ceux de Witlisbach, jusqu'à la Clus, sont descendus de la chaîne des Grisons ou des Alpes d'Uri ; voyageurs aussi vieux que le monde, que poussaient devant eux les torrents déchaînés à la marche desquels cédaient toutes les vallées qui coupent le territoire soleurien.

Ce canton, dans sa plus grande largeur, de l'est à l'ouest, a dix lieues d'étendue, et douze dans sa plus grande longueur, du nord au sud. Sa température est douce loin des montagnes; les conditions de salubrité qu'il présente sont bonnes, excepté dans la plaine au-dessus de Soleure et au fond de certaines vallées dont l'encaissement retient les vapeurs émanées d'un sol presque toujours humide.

La population cantonale tout entière, composée de laboureurs dans les larges vallées, de bergers dans les montagnes, d'industriels, de commerçants, de petits propriétaires et d'ecclésiastiques séculiers ou réguliers dans les villes, ne dépasse pas soixante mille âmes. Elle se divise en neuf districts : Soleure, Bucheggberg, Kriegstetten, Lebern, Ballstall, Olten, Gœsgen, Dornach, Thierstein.

A l'exception de quatre paroisses protestantes, tout le canton de Soleure est catholique romain et possède un évêque qui, demeurant à Soleure, étend sa juridiction sur la partie nord-ouest de la Suisse, et prend le titre d'évêque de Bâle et de Soleure. Autour de ce dignitaire ecclésiastique se groupent naturellement beaucoup d'institutions chrétiennes; un chapitre de chanoines; un couvent de bénédictins; un couvent de franciscains, trois couvents de capucins et quatre couvents de femmes; en totalité, une personne d'Église sur soixante-dix habitants, à peu près.

Ce fut en 1841 que le canton de Soleure fut admis dans la confédération helvétique. Il occupe le dixième rang. Sa constitution politique, véritable oligarchie où le pouvoir souverain appartenait à quelques familles privilégiées, engendra beaucoup d'abus et des soulèvements populaires qui coïncidaient avec d'autres soulèvements analogues dans différentes parties de la Suisse. Ils faillirent plusieurs fois triompher de l'aristocratie, qui continua de dominer jusqu'au 2 mars 1798, époque où les Français, ayant à leur tête le général Schauenbourg, s'emparèrent de Soleure.

Avant 1830, le grand conseil présentait encore une forme aristocratique bien prononcée. Composé de plus de cent membres, qui devaient avoir au moins vingt-quatre ans révolus, une fortune de deux mille francs, et se trouver domiciliés depuis dix années sur le territoire du collége électoral, ce conseil votait l'impôt, disposait des biens de l'État, recevait les comptes, nommait les députés à la diète, déterminait leur

mandat, concluait les traités, ratifiait les capitulations, possédait le droit de gracier les condamnés à mort, etc. Il se renouvelait lui-même, soit par élection immédiate, soit en vertu de présentations triples; il choisissait dans son propre sein les membres du petit conseil, du tribunal d'appel, du tribunal de canton, et désignait les deux avoyers, qui devaient être pris dans le petit conseil. Chacune des onze tribus de Soleure fournissait quatre membres au grand conseil; les autres bailliages en donnaient deux, trois ou quatre. Il y avait, en outre, trente-cinq places abandonnées à l'élection libre du grand conseil, sans l'intermédiaire d'aucune présentation; mais sur ce nombre il fallait que vingt-quatre élus fussent choisis dans la ville même. Dans les bailliages, le sort désignait par tribu quinze électeurs. Les élections avaient lieu au scrutin secret et à la majorité absolue des suffrages. Le petit conseil se composait de vingt-un membres. La cour d'appel comprenait quatorze juges tirés du grand conseil et présidés par l'ancien avoyer. A ces quinze magistrats l'on adjoignait quatre membres du petit conseil lorsqu'il s'agissait d'un procès criminel pouvant entraîner la mort.

Le 22 décembre 1830, dans la réunion de Ballstall, on proclama le principe de la souveraineté du peuple. Le parti démocratique domina les élections. Cent neuf députés, élus par les colléges électoraux et par le conseil lui-même, composent le grand conseil, tandis que le petit conseil, ou conseil exécutif, compte dix-sept membres et un président, auxquels s'adjoignent dix membres du grand conseil, chaque fois qu'il s'agit de nommer à des emplois publics. Les conseils et les tribunaux se renouvellent tous les deux ans, par tiers.

Comparé à ses confédérés, le Soleurois, dit Ébel, n'a rien de bien caractéristique ni de bien tranché. Sa physionomie est douce sans manquer d'expression; son humeur offre un mélange de mélancolie sérieuse, de gaieté froide, de naïveté candide. Il inspire la confiance, l'abandon; mais on lui suppose des moyens médiocres, une intelligence lourde et un manque d'esprit public : défauts dus sans doute à ce que, jusqu'en 1832, on ne s'était presque point occupé de l'instruction générale, et à la propension qu'avaient les Soleurois de vendre leurs services aux étrangers.

Les paysannes du canton de Soleure ont un très joli costume : les

femmes portent un jupon noir; les filles un jupon rouge; leur corset est surmonté d'une pièce d'estomac, et souvent des fleurs bariolent, d'une manière agréable et pittoresque, cette partie du vêtement. Elles sont coiffées d'un bonnet que recouvre un chapeau de paille, et leurs cheveux retombent en double tresse sur les épaules. Elles ont une écharpe noire qui tranche à côté d'un fichu blanc. Les femmes d'Olten présentent une mise encore plus élégante que celle des autres villageoises du canton. Leur chaussure est rehaussée par des talons; une espèce de ceinture en sautoir contourne leur taille, et souvent, aux jours de fête, les jeunes filles s'appliquent sur le front un bandeau plaqué d'argent. Le chevalier de Boufflers, qui s'y connaissait, trouva les Soleuroises charmantes. « Je serais même tenté de les croire coquettes, dit-il, si les femmes pouvaient l'être. »

Les branches d'industrie les plus actives sont, dans la montagne, les forges, les verreries, et, dans la plaine, l'agriculture qui occupe, toute proportion gardée, plus de bras qu'en aucun autre canton de la Suisse. On y récolte beaucoup de céréales, du fourrage, des fruits, du vin médiocre; on y élève quantité de chevaux, du bétail et des mouches à miel. La fabrication de la poterie de terre, celle des étoffes de coton, la confection de l'eau de cerises et des fromages, offrent aux campagnards des ressources considérables.

Les eaux minérales d'Attisholz, de Lostorf, de Mettingen et de Flie, quoique fréquentées, attirent peu d'étrangers. Le mouvement commercial ne s'entretient que par le transit et par l'exportation des produits.

La langue allemande est seule en usage dans le canton de Soleure, où bien des gens néanmoins parlent italien et français, langues d'emprunt, provenant des capitulations militaires qui ont promené tant de Soleurois à travers l'Europe.

De Zoffingen, pour atteindre Soleure, nous traversons l'Aar et nous en suivons la rive gauche; remontant plus haut, par la grande route d'Olten, nous en prenons occasion de voir les trois Bipp couverts de débris romains, surtout l'ancien *castrum Pipini*, d'où le maire du palais gouvernait la contrée. A Witlisbach, à Attiswyl, des ruines romaines, des ruines du moyen âge gisent confondues, faisant contraste avec la vitalité de la campagne et la magnificence des cultures.

VILLE DE SOLEURE.

Soleure, en allemand *Solothurn*, l'ancien *Solodurum* des Romains, qu'une chronique mensongère fait remonter à Ninus, et dont la consécration chrétienne fut scellée du sang de deux martyrs, semble, par ses mœurs et ses croyances encore vivaces, avoir conservé quelque chose de cette consécration.

Soldats échappés du massacre de la légion thébaine, réfugiés au fond d'une grotte, dans les environs de Soleure, puis saisis, chargés de chaînes et condamnés, saint Urse et saint Victor reposent, dit-on, sur la colline même où le tribun Hirtacus leur fit trancher la tête; colline alors peuplée d'idoles, couverte d'inscriptions votives en l'honneur d'Apollon, de Vénus, de Mercure, d'Épone, etc., et sur laquelle un jour le christianisme planta la croix.

La reine Berthe, autrement appelée Bertrade, épouse de Pépin le Grand, qui aimait la Suisse, qui l'habita souvent, qui créa quantité d'institutions pieuses, eut, à ce qu'on suppose, la première l'idée de substituer une basilique au *sacellum* des premiers chrétiens, et d'y réunir le plus de corps saints possible. Ce fut là, selon toute apparence, que Boson, évêque de Lausanne, reçut l'onction épiscopale. Le pape Sixte IV autorisa le dépôt, dans l'église de Soleure, de trente-six martyrs de la légion thébaine, sainte phalange réunie aux dépouilles de saint Urse par les soins d'une femme du nom de Severiana, ainsi que l'atteste l'inscription suivante :

DM. F. L. SEVERIANÆ.
Conditur hoc sanctus tumulo Thebaidos Ursus.

L'ancienne basilique périclitait ou devenait trop petite, eu égard à l'affluence des fidèles, quand l'épouse de Rodolphe II, roi de la Bourgogne Transjurane, cette reine Berthe dont le nom possède encore une popularité si grande, bâtit, vers 930, sur l'emplacement de l'édifice carlovingien, un édifice plus vaste, un cloître et d'autres dépendances canoniales, pour l'entretien desquels furent assignés des revenus assez considérables. Soleure jouissait de quelque importance, puisque, dans le cours de cinquante années, Rodolphe et Berthe y séjournèrent assez

souvent. Depuis la diète célèbre, tenue là en 1038, diète où le fils de l'empereur Conrad fut élu roi de Bourgogne, les assemblées du même genre, les tournois et les fêtes s'y multiplièrent. Au douzième siècle, Conrad de Zoeringen, nommé landgrave de Bourgogne, habita Soleure. Quand sa race fut éteinte, la bourgeoisie, profitant de l'anarchie qui suivit le décès de l'empereur Frédéric II, se rendit indépendante, s'organisa en tribus, contracta des alliances, se ferma de murailles élevées en partie sur les murailles romaines, et commença d'acquérir des seigneurs voisins, moyennant d'immenses sacrifices, les domaines qui constituent aujourd'hui une grande partie du territoire cantonal. L'empereur Rodolphe de Habsburg confirma les priviléges des Soleurois; circonstance qui ne les empêcha point de s'allier aux confédérés suisses, et de lutter avec eux, pendant un siècle et demi, contre la puissance autrichienne.

Au premier signal de la réforme, Soleure s'agita; mais après la bataille de Capel, si funeste au parti protestant, les réformés abandonnèrent la ville, et l'on rétablit aussitôt le culte catholique dans trente-quatre communes où il avait cessé.

Ce fut à la même époque que la cathédrale de Soleure, ayant exigé d'importantes réparations, appela le concours d'artistes distingués. On retrouva la plupart des saintes dépouilles qui la rendaient vénérable; on en mit quelques-unes dans des châsses, et l'on s'appliqua d'autant plus à embellir le sanctuaire, qu'ailleurs tombaient et s'effaçaient les images sous le marteau du protestantisme. Musée chrétien, galerie de souvenirs où reposaient, à côté des soldats martyrs, les deux jeunes ducs de Zahringen, l'ambassadeur de France Hottmann et divers Soleurois illustres, l'église de Soleure méritait d'être conservée; mais contre elle plaidait le faux goût du dix-huitième siècle, qui, pour la démolir, et l'élever sur de nouveaux plans, s'appuya des efforts combinés de la Suisse catholique et de la France. L'architecte Pisoni de Locarno accomplit cette œuvre. En 1773, il achevait la cathédrale actuelle, vaste sanctuaire, élevé de trente-trois marches; s'ouvrant sur une plate-forme où jaillissent les eaux de deux fontaines monumentales; surmonté d'un clocher de soixante-quatre mètres de hauteur; offrant, dans son intérieur, une disposition analogue à celle de toutes les églises de cette époque où les combinaisons architectoniques paraissent n'avoir qu'un

seul but, celui d'appeler des flots de lumière, tandis que les combinaisons anciennes concouraient à la ménager, à la distribuer avec sobriété. On accorde quelque mérite d'exécution au travail du grand autel, à celui de la chaire et des confessionnaux; on vante la peinture des voûtes. Toute notre attention s'est portée sur un tableau de Dominique Corvi, et plus encore sur quelques missels très anciens, sur des chroniques et de riches archives conservés dans la bibliothèque chapitrale.

Au point de vue monumental, l'hôtel de ville n'offre rien de particulier; mais on y voit encastrées, sous un étroit vestibule, au rez-de-chaussée, plusieurs inscriptions romaines provenant des fouilles opérées lorsque l'on reconstruisit la cathédrale. Sur l'une d'elles (rue des Écoles), tracée l'an de notre ère 129, par un soldat de la vingt-deuxième légion, se trouve la désignation locale *vicus Solodurum;* sur une autre, le nom de Corbulon; puis, différentes dédicaces, et l'expression touchante de la douleur d'une mère qui a perdu son fils :

O l'amour d'une mère ! amour que nul n'oublie !
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie !

L'hôtel du gouvernement possède un bas-relief remarquable, représentant Cléobis et Biton; le buste de saint Nicolas de Flue, œuvres du sculpteur Eggenschwyler, grand prix de Rome en 1804; ainsi que les portraits à l'huile des avoyers soleurois.

Parmi des drapeaux conquis à Morat, Dornach, Bruderholtz; parmi sa collection d'armes, la plus belle de la Suisse, l'arsenal montrait avec orgueil une tente de Charles le Téméraire : on l'a découpée pour des chasubles.

La bibliothèque publique, fondée vers le milieu du siècle dernier par le chanoine Hermann, ne possède guère au delà de dix mille volumes; mais elle a des manuscrits précieux pour l'histoire, dus la plupart au littérateur Robert-Glütze Blotzheim, mort prématurément, et qui s'est plu à l'enrichir. On y voit aussi quelques antiquités et une suite de monnaies fort incomplète, parmi lesquelles des pièces obsidionales, frappées pendant le mémorable siége d'Aire, avec l'argenterie du colonel Wolffrand Greder, son intrépide défenseur. Elles sont carrées et portent pour empreinte : *Lud. XIII rex pius, justus, invictus. Aria bis obsessa.*

Anno 1641. Le cabinet d'histoire naturelle, riche en pétrifications, n'offre guère que des objets recueillis sur le territoire helvétique.

L'église Saint-Étienne des réformés date d'une époque reculée. Quant à l'église des Franciscains, nous ne conseillons pas d'espérer y voir un tableau de Raphaël. Il appartient à l'école, mais nullement au maître, quoi qu'en disent tous les guides présents et passés.

La manie de tout voir, non moins ridicule que le parti pris de ne rien voir du tout, conduira le voyageur à l'Hôpital des Orphelins; à celui des Enfants Trouvés, au Gymnase qui a remplacé l'ancien collége des Jésuites; à la maison de Force, construite depuis longtemps d'après le système pénitentiaire américain. Au lieu d'exécuter cette oiseuse pérégrination, nous aimons mieux remonter vers le vieux temps, évoquer certains souvenirs qui font la gloire d'un peuple, et parcourir la ville moderne avec les images ou les traditions de la ville ancienne.

Ici s'exerçait l'ingénieuse sollicitude, la charité sans exemple, le talent médical de Barbe de Roll, veuve Luternaw, femme angélique, regardée par les pauvres comme une sainte descendue des cieux pour leur prêter appui. Jeune et belle, pouvant avoir des succès dans le monde, elle adopte un genre de vie exceptionnel, étudie la botanique, la pharmacie, la médecine; recueille dans les Alpes des plantes salutaires, prépare elle-même, administre ses remèdes; fait le bien sans ostentation, sans faste, et meurt vers l'année 1560, ordonnant qu'on ne consacre à sa mémoire ni marbre, ni inscription tumulaires. Là demeurait l'auteur d'une *Chronique* estimée, Henri Fr. Haffner, chancelier du sénat, poëte latin élégant, qui, devenu aveugle, écrivit, pour dissiper l'ennui, les annales de sa patrie. Nouvelle Antigone, la fille d'Haffner lui servait tantôt de guide dans ses longues et lentes promenades, tantôt de secrétaire et de collaborateur, car elle déchiffrait, collationnait les anciens manuscrits et préparait le travail qu'elle écrivait ensuite sous la dictée paternelle. Les âges modernes nous conduisent à Kosciusko, mort dans la ville de Soleure qu'il habita longtemps, et dont les entrailles, déposées hors des murs, au cimetière commun, mériteraient bien un autre lit funéraire.

Il serait intéressant de relier, dans un système d'ensemble, la construction romaine de l'*Heidenmauer*, rue du Lion, et la fondation de

l'enceinte urbaine, du côté de l'occident, aux inscriptions de l'hôtel de ville, à celles de la rue des Écoles, de l'église Sainte-Catherine, aux colonnes miliaires contemporaines de Nerva et de Trajan, ainsi qu'à toutes les découvertes monumentales des environs de Soleure qui concernent la même époque. Près du village d'Altren, *Alta Ripa*, l'élévation du sol et les restes d'un ancien pavé révèlent la trace de la voie militaire d'*Aventicum* à *Solodurum;* non loin des bains d'Attisholtz se rencontrent quelques vestiges d'aqueduc et des mosaïques. On y a trouvé une Vénus magnifique en marbre de Carrare, conservée dans la famille de Bezenval. Depuis vingt-cinq ans, la colline de Hermann, les territoires de Bellach, *Bellæ Aquæ*, de Seltzach, *Salis Aquæ*, de Grenchen, de Hægendorf, de Metzerlen, d'Olten, de Welterswyl, etc., ont fourni quantité de sépultures romaines, gallo-romaines, de médailles, de statuettes en bronze, en terre, et de poteries qui embrassent la même période d'occupation, qui révèlent le même système, la même puissance et la même industrie plus ou moins dégénérés.

Mais c'est assez nous occuper d'archéologie quand le Weissenstein, le Rothefluh et le Hasenmatt nous appellent; quand deux heures de marche en voiture, le long d'une route non moins facile qu'agréable, ou deux heures et demie à pied, en passant par le village de Saint-Nicolas et par l'ermitage de Sainte-Vérène, peuvent nous conduire vers l'un des plus admirables points de vue qui soient au monde. Le château de la famille de Bezenval, monument à tourelles pointues, à double rang de créneaux, domine le village de Saint-Nicolas, où s'ouvre une petite vallée, sombre, étroite, mystérieuse, qu'il faut suivre. Cette vallée, profonde échancrure, avivée d'eaux limpides, tapissée de mousse, plantée d'arbres vigoureux, remplie de grottes et de cavernes, les unes naturelles, les autres faites de la main des hommes, est devenue d'un parcours très agréable depuis qu'à l'époque de la révolution française le baron de Breteuil et plusieurs centaines d'émigrés, cachés avec lui, en eurent rendu l'accès facile.

Un jour, excitée par Lucifer, l'onde torrentielle qui coule le long du sentier menaça d'engloutir Sainte-Vérène, dont la chasteté irritait les puissances infernales; mais la sainte se cramponna au rocher qui conservait encore jadis, dit la légende, l'empreinte de ses mains. Les dés-

œuvrés Soleurois fréquentent volontiers cette solitude. Un homme distingué, dont nous avons déjà parlé, et qui mourut en 1818 à Munich, âgé de trente-deux ans, Robert-Glutz Blotzheim, l'affectionnait particulièrement. Aussi, pour y perpétuer son souvenir, a-t-on attaché, contre un rocher couvert de cyprès, une pierre monumentale avec inscription. Glutz Blotzheim est auteur d'un écrit remarquable intitulé : *De l'Intérêt actuel de la Suisse*, et d'une continuation de l'ouvrage de Jean de Müller.

Une chapelle très simple, un ermitage taillé dans le roc ferment le fond de la vallée. L'ermite vous présentera le gros registre où chaque voyageur inscrivant son nom gagne, au prix de quelques *batz*, l'immortalité d'un jour ; puis, par des sentiers rapides, vous atteindrez le sommet de la montagne, ou bien vous rejoindrez la route au village d'Oberdorf.

Comme un long rempart tranché à pic ; comme une immense muraille sombre, dont les gradations successives se perdent dans l'espace, le Jura, vu de Soleure, ressemble au revers oriental des Vosges. Malgré les superpositions géologiques qu'il domine, on le croirait grandi d'un seul jet, afin d'enlacer avec les Alpes une plaine fertile arrosée par des lacs.

Belvédères naturels d'où l'homme peut contempler ce pays merveilleux, le Weissenstein ou roche blanche, le Hasenmatt ou prairie des lièvres, le Rothefluh, permettent d'apprécier les principaux détails de perspective que forment les deux colosses auxquels la Suisse doit sa charpente.

A peine a-t-on dépassé le village d'Oberdorf que des points de vue ravissants se découvrent et se succèdent : à vos pieds Soleure, bouquet de maisons riantes baigné par la rivière dont les sinuosités se prolongent vers la gauche jusqu'à la ville d'Aarburg ; vers la droite, les lacs de Bienne, de Morat et de Neufchâtel. Plus vous montez, plus les cantons de Neufchâtel, de Berne et de Fribourg se développent, plus les chaînons des Alpes se déroulent, plus les pentes du Jura s'éclairent ; quelques pas encore, et vous distinguerez le lac de Lucerne, les contours du mont Pilate, ceux du Righi, les montagnes situées entre les cantons de Glaris et d'Uri ; vous verrez des forêts, des nappes d'eau de quinze ou vingt lieues d'étendue, réduites, par la perspective, à des conditions si minimes, qu'un grand lac fait l'effet d'un petit bassin encaissé dans quelque jardin anglais.

Pour contempler les Alpes au soleil couchant, pour les observer quand l'aurore les illumine de ses rayons, il faut, l'après-midi, gravir le Weissenstein ; il faut, vers six heures, atteindre le plateau qui le couronne. Alors,

> Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
> Descend avec lenteur de son char de victoire.
> Le nuage éclatant qui le cache à vos yeux
> Conserve, en sillons d'or, sa trace dans les cieux,
> Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.

On n'a pas idée de l'étonnante magie que produisent les gradations de la lumière le long de toutes ces montagnes d'élévation différente, quand certains sommets sont couverts de clarté, tandis que d'autres, cachés sous d'épais brouillards, semblent attendre, comme attendait le monde lui-même avant la création, un rayon vital tombant du ciel.

Les Alpes, dans une courbe de cent trente à cent quarante lieues, depuis les confins du Tyrol jusqu'au-delà du mont Blanc, et dans une profondeur de vingt lieues au moins, du nord au sud ; cent quarante montagnes différentes appartenant à seize cantons et à la Savoie ; sept lacs ; trois rivières importantes ; douze villes ; quantité de villages, de châteaux en ruines, tel est, vu par un temps serein, le panorama du Weissenstein.

Plus élevé de cent vingt-deux mètres que le Weissenstein, le Rothefluh permet d'apercevoir les vallées d'une partie de la Suisse septentrionale, celles de la Forêt-Noire, les anfractuosités vosgiennes et jurassiques. Il en est de même du Hasenmatt, plus haut que le Weissenstein de cent soixante-dix mètres, et qui s'en trouve éloigné d'une lieue. L'ascension du Hasenmatt, faite au clair de lune, devient assez souvent une partie de plaisir pour les étrangers qui prennent les eaux d'Attisholz.

Aux amateurs de jolis points de vue, de ruines célèbres, nous citerons Münsliswyl, le château de Falkenstein et le long défilé y aboutissant, où se prépare le fromage de chèvre, *geiskase*, si renommé dans toute la Suisse ; nous indiquerons encore le bourg de Dornach, sur la Birse, dont le château, *Schartenflouh*, est admirablement situé, et dont les plaines furent témoins, le 22 juillet 1499, de l'un des plus brillants faits d'armes de l'histoire helvétique.

Les cendres du célèbre Maupertuis sont ici : cette contrée lui avait plu ; il en conserva le souvenir. Revenant de Berlin, se hâtant de regagner la France pour y mourir, il tombe malade à Bâle, chez son ami Jean Bernouilli, et réclame la pieuse hospitalité d'une église de campagne, éloignée le moins possible de cette terre natale qu'il ne devait plus revoir. Ses vœux furent exaucés : un caveau s'ouvrit pour lui dans l'église de Dornach, et, pendant trente années, il y reposa paisible, malgré les fureurs des encyclopédistes, irrités de ce qu'ils appelaient une apostasie. Mais lorsque la révolution française portait au Panthéon Voltaire et Rousseau, le curé de Dornach protestait contre le triomphe de la philosophie en dégradant la tombe de Maupertuis. Elle fut réparée, en 1826, aux frais du gouvernement soleurois, par l'habile sculpteur Sœsseli d'Oensingen ; et, plus heureux que nos héros du Panthéon, dont l'eau bénite ne rafraîchit jamais la cendre, dont la prière ne caresse jamais les mânes, Maupertuis dut à sa réconciliation avec l'Église de ne pas demeurer isolé des œuvres de l'Église.

Une route très agréable, la route de Soleure à Bienne, se présente. Nous traversons successivement Bellach, Seltzach, Bettlach, moins occupés des débris romains qu'on y découvre que des chroniques inspirées par le château fantastique de Strassberg. A Grenchen, nous rencontrons la vigne ; qu'elle soit la bien-venue, car elle indique toujours une température plus douce, un sol plus heureux ; nous parcourons le délicieux vallon de Bachtelen, l'établissement des bains de Granges, où ressusciterait un mort ; et c'est avec une peine infinie que notre œil charmé se détache de la plaine de Morat, des vallées d'Emmenthal et des hauteurs de l'Oberland bernois, qu'on découvre, par intervalles, en côtoyant le pied du mont Jura. Nous traversons la Suze, petite rivière descendue avec fracas des gorges voisines qu'elle effleure sans presque les user, et nous entrons sur le territoire de Bienne, dans une des plus riantes vallées helvétiques.

V

ANCIENNE PRINCIPAUTÉ DE PORENTRUY

(PARTIE DU CANTON DE BERNE)

Aspect général du pays. — La vallée de Bienne. — Lac de Bienne. — L'île Saint-Pierre et J.-J. Rousseau. — Environs de Bienne. — Pierre-Pertuis. — Chemin des Chaudières et vallée des Reuchenettes. — Le Chasseral. — Herborisation de J.-J. Rousseau. — Nidau, Worbe, Neuveville. — Porentruy. — Sainte-Ursanne. — Delémont et Courrendelin.

On ne s'imagine pas être en Suisse lorsqu'au lieu des crêtes alpines couronnées de neige on aperçoit, par couches superposées, différentes d'adhérence, de compacité, de couleur et d'aspect, des masses plus ou moins calcaires, revêtues d'une végétation vigoureuse, et, dans leurs pentes méridionales, de nombreux vignobles. On se croit moins encore sur la terre helvétique quand on considère la forme des habitations, le costume et la langue des villageois. Ce sont des constructions d'origine bourguignonne, des maisons étroites et serrées les unes contre les autres, faites en pierre, couvertes en tuiles; des cheminées largement ouvertes, absorbant la cuisine presque entière; des granges placées au-dessus des étables; ce sont des costumes calqués sur les nôtres, excepté dans le val de Ruz, où l'on fabrique, depuis plusieurs siècles, pour les femmes et les hommes, un tissu grossier couleur noisette, moitié laine et moitié fil; c'est un langage dont le français forme les trois quarts, mais auquel se mêlent des mots latins, italiens, allemands, idiome singulièrement varié d'une vallée à une autre vallée, quelquefois même d'un village au village voisin; lent et lourd au val de Ruz; vif dans le

vignoble ainsi qu'à l'ouest de Neufchâtel ; sifflant et rapide sur les montagnes ; traînant et nasillard à Thielle, à Landeren, etc.

Comment se fait-il qu'étranger, je me sente ici chez moi? qu'une courte distance franchie depuis Soleure me rapproche de Paris plus que ne m'en rapprocheraient cent lieues parcourues à travers l'Allemagne? Pourquoi dans cet air un parfum d'air natal? dans cet horizon des teintes qu'on s'imaginerait avoir toujours vues, tant elles s'identifient avec nos sensations habituelles? Pourquoi l'impression douce d'une terre amie, d'un ciel souriant, comme sourient avec douceur la terre et le ciel de France?

Parce que les traités de 1815 ne pouvaient empêcher la principauté de Porentruy et l'évêché de Bâle d'avoir existé; parce qu'une ligue diplomatique, fût-elle appuyée par les baïonnettes d'un million d'hommes, ne saurait changer la délimitation primordiale tracée sous le doigt de Dieu; parce que rien n'empêche que d'un côté le Doubs, que d'un autre côté les lacs de Bienne et de Neufchâtel, ainsi que la Birse, depuis Moutier jusqu'à Delémont, n'embrassent dans leur enceinte allongée un système géologique formé d'éléments semblables que résume et domine le mont Jura. De l'identité des rapports qui existent entre toutes ces parties similaires d'un même sol résulte nécessairement identité de culture, d'industrie, de travail, de mœurs, d'habitudes et de langage. Dans la transparente surface des lacs de Bienne et de Neufchâtel se reflète donc, avec les sommités jurassiques, une physionomie française, nationale malgré les traités et les frontières.

La vallée de Bienne, si molle d'ondulations, occupée presque entièrement à sa base par le lac, jouit, l'hiver, du climat le plus tempéré, l'été, d'une chaleur supportable, rafraîchie qu'elle est sous l'influence d'agréables brises. Jamais la tempête n'y devient convulsive comme sur les grands lacs ; et l'on conçoit que, dans cette vallée paisible, une république presque imperceptible, véritablement enfantine, ait vieilli même au berceau. Après cinq siècles, notre Directoire la trouva serrée par les langes du premier âge ; recevant les ordres d'un évêque souverain, à condition de ne les point exécuter ; lui prêtant foi et hommage, mais lui refusant obéissance ; pouvant enrôler une partie des soldats du maître sans s'inquiéter de sa permission, et le maître n'osant pas

lever un soldat sur le territoire de la république que cette dernière n'y ait consenti; petit chef-d'œuvre féodal que la république française engloutit dans ses entrailles avec Mulhouse et Genève, et dont le congrès de Vienne méconnut la légitimité.

Située dans une position charmante au bord de la Suze, ayant des portes monumentales flanquées de tours, des rues larges et bien bâties, des fontaines artistement faites, la petite ville de Bienne s'agrandit, s'embellit beaucoup depuis quelques années. On y fait un commerce considérable; on y fabrique l'horlogerie sur une échelle assez large. Les voyageurs ne s'arrêtent guère à Bienne; pourtant son église ogivale ornée de vitraux peints du quatorzième siècle, la bibliothèque de la famille Wildermett, si riche en manuscrits concernant l'histoire de Porentruy, méritent l'attention des curieux. La ville possède également une bibliothèque, mais elle est peu considérable. Son gymnase embrasse l'enseignement des langues, de la littérature et des mathématiques. On cite avec éloge l'administration de l'hospice dont la bâtisse fut dirigée avec l'entente de sa destination.

Les sympathies du touriste seront pour les environs de Bienne, pour ses points de vue, ses cascades, ses champêtres solitudes, surtout pour son lac, où pâlit cependant et s'efface insensiblement le souvenir de J.-J. Rousseau, quoique soutenu par l'éclatante originalité de son génie; mais quel souvenir ne pâlirait point devant les merveilles de la nature, devant ce rajeunissement journalier puisé dans le secret de sa vieillesse même?

LAC DE BIENNE.

Le lac de Bienne ou de Nidau, *lacus Nugerolis*, est à dix minutes et se trouve séparé, par une jolie promenade, de la ville qui lui donne son nom. Limité au sud par le canton de Berne, il borde dans sa partie septentrionale, l'ancien évêché de Bâle. Il a de longueur trois lieues et demie sur une lieue dans sa plus grande largeur. Sa profondeur ne paraît pas excéder soixante-treize mètres, quoiqu'on ait écrit le contraire. Il abonde en poissons, en truites excellentes qui pèsent jusqu'à dix kilogrammes. Son élévation est de soixante mètres au-dessus du lac Léman

et de trois mètres au-dessous du lac de Neufchâtel. La Thièle (*Zihl*), qui sort de ce dernier lac; la Suze (*Scheuss*), citée précédemment, portent le tribut de leurs ondes au lac de Bienne dont la rive septentrionale, garnie d'admirables coteaux, étale avec coquetterie ses jolis village : Neuveville, Gléresse et sa haute église; les deux Douanes et leur cascade, etc. L'autre rive, couverte de forêts, offre un paysage monotone, excepté vers la petite ville de Cerlier (*Erlach*). On appelait autrefois *Pays des îles* (Inselgau) la basse contrée qui renferme les districts de Cerlier, de Nidau, d'Aarberg, de Bienne et de Buren.

Deux petites îles s'élèvent au milieu du lac de Bienne : l'une, inculte et sauvage, écueil sablonneux couvert d'un maigre gazon, qu'ombragent des roseaux, des joncs et quelques arbustes, possède pour habitants des oiseaux aquatiques. L'autre, de forme ovale, ayant presque trois quarts de lieue de circonférence, connue sous le nom d'*île Saint-Pierre,* fut immortalisée par J.-J. Rousseau.

Avant la réforme religieuse du seizième siècle, dit Ébel, cette île appartenait à une congrégation monastique de l'ordre de Clugny, établie à Belmont, entre Aarberg et Nidau. Les religieux y transportèrent une de leurs maisons, et le chef de cette nouvelle fondation prit le titre de *prieur de l'île au milieu du lac*. En 1483, le pape sécularisa ce prieuré, et les revenus en parvinrent au chapitre de Saint-Vincent, à Berne, qui les partagea avec l'abbaye de Saint-Jean, située à l'embouchure de la Thièle, sous condition que l'abbaye entretiendrait dans l'île les chapelains nécessaires. Lors de la réformation, l'île fut donnée au grand hôpital de Berne, et ses revenus sont aujourd'hui consacrés à l'entretien des pauvres. L'ancien couvent est devenu une belle ferme : des vignes, des prés, une petite forêt, des bosquets de châtaigniers, des noyers et d'autres arbres fruitiers, se partagent la surface de cette délicieuse solitude, qu'il a fallu garnir d'une muraille épaisse pour la défendre contre les flots qui dégradaient ses angles.

Au centre de l'île, un monticule planté d'arbres vigoureux présente un belvédère en rotonde, véritable salon d'été, d'où l'on jouit d'une vue très agréable : à l'une des extrémités du lac, les deux villes de Bienne et de Nidau; à l'autre extrémité, Neuveville, surmontée de son vieux fort, le *Schlossberg*, puis Landeron, l'abbaye de Saint-Jean et

Cerlier couronnée par le Joliment. « Quelquefois un point blanc paraît se mouvoir au loin; c'est la voile d'une barque qui monte ou descend lentement d'un lac à l'autre par la Thièle, sans qu'on remarque l'eau qui la porte. On dirait des bateaux sillonnant les champs et les prés, entre les larges nappes d'eau des deux lacs. » A toutes les heures, en toutes saisons, le paysage qu'on découvre du belvédère étonne par sa diversité; mais c'est au mois de septembre qu'il présente peut-être le plus de charmes. Si de cette plate-forme, dit encore Ébel, on tirait une boîte dans la direction de Gléresse, on percevrait un effet acoustique fort singulier. Après une minute de silence, on entendrait tout à coup, au loin, un bruit sourd qui s'accroîtrait en roulant, et qui finirait par des mugissements semblables à ceux du tonnerre quand il expire dans une vallée profonde. C'est un phénomène qui se développe au milieu des gorges de la montagne de Diesse : le coup va frapper l'écho le plus éloigné qui le renvoie successivement jusqu'à l'écho le plus rapproché.

Ce fut en 1765 que J.-J. Rousseau, fugitif, poursuivi par les habitants de Motiers-Travers, vint chercher un asile dans l'île de Saint-Pierre, qui lui prêta son ciel pur, son calme inspirateur et ses frais ombrages. La maison qu'il habitait, située au bord du lac, est encore à peu près telle que l'a laissée le philosophe genevois après deux mois de séjour, pendant lesquels il herborisait, copiait de la musique, grimpait sur les arbres et nourrissait des lapins. « Quand le soir approchait, dit-il dans ses *Rêveries*, je descendais des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac sur la grève, dans quelque asile caché; là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu : le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalle, frappant mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence. Sans prendre la peine de penser, de temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offrait l'image; mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'unifor-

mité du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissait pas de m'attacher, au point qu'appelé par l'heure et le signal convenus, je ne pouvais m'arracher de là sans effort. »

Le lac de Bienne n'aurait-il inspiré que les paroles touchantes qu'on vient de lire; n'aurait-il été qu'un moyen de révélation réciproque entre l'âme et l'intelligence du grand homme, un oasis moral où son imagination calmée s'est affranchie des lourdes chaînes de la peur, le lac aurait conquis sa place dans l'histoire; car on sait tout ce que peut un homme sur le monde, tout ce que peut une heure sur un homme. Le comte de Walsh a parfaitement apprécié cette influence :

« Dans le tableau que Jean-Jacques nous a donné de la douce vie qu'il menait à l'île Saint-Pierre, il y a des détails qui me charment et me paraissent propres à jeter un grand jour sur son véritable caractère. Ce projet qu'il forme de décrire successivement toutes les richesses végétales que renferme son petit royaume; ce zèle si ardent qu'il y apporte, zèle qui ne peut se comparer qu'à la facilité avec laquelle il y renonce; ce plaisir ineffable qu'il goûte à laisser soigneusement emballer ses livres, ses manuscrits, son écritoire, enfin tout ce qui pouvait lui rappeler son métier d'auteur; ses vagues et délicieuses rêveries, lorsque, couché au fond de son bateau, il se laisse aller à la dérive; la prétention qu'il met à être un excellent rameur, et ce mouvement secret d'orgueil qu'il ressent à voir que la femme du receveur n'est jamais plus tranquille que lorsque c'est lui qui rame; l'installation solennelle de cette colonie de lapins sur le petit îlot : tout cela m'attache à un point extraordinaire. J'aime à voir le philosophe célèbre, l'auteur le plus éloquent de son temps, sortir de ce tourbillon littéraire et de cette existence factice qui lui est à charge, pour se faire homme, et se livrer, avec toute la simplicité de son caractère, à des passe-temps si vulgaires et à des émotions tenant d'aussi près à la nature. Ceux qui ont voulu faire passer Jean-Jacques pour un être pervers ont trop compté sur la crédulité publique : l'ami de Bernardin de Saint-Pierre ne pouvait être un méchant homme, de même que l'antagoniste constant de Voltaire ne peut être un écrivain immoral. » (*Notes sur la Suisse.*)

Notre dette payée au dix-huitième siècle, personnifié dans Rousseau,

nous rentrons à Bienne; nous visitons près de la ville, au fond d'une caverne, une source fort curieuse par sa limpidité, par son abondance, que ne troublent jamais les pluies; source que les Romains ont honorée d'inscriptions votives, et qui, moyennant une machine hydraulique, entretient cent fontaines et fait aller deux moulins. Escaladant les vignes, nous gagnons ensuite la Maison-Blanche, ferme située à trois kilomètres au-dessus de la ville. Là se déroule une des vues imposantes de la Suisse : on y découvre, dit Ébel, la plus grande partie de la chaîne des Alpes, depuis le Santis, dans le canton de Glaris, et les montagnes d'Unterwalden et d'Uri, jusqu'au-delà du mont Blanc. En face, vous distinguez le Jungfrau, le Wetterhorn, le Schreckhorn et presque tous les glaciers de l'Oberland bernois; à l'ouest, les lacs de Bienne, de Morat et de Neufchâtel, avec les innombrables villes et villages disséminés sur leurs bords; à l'est, Soleure, que domine la coupole de sa cathédrale; et enfin les sinuosités de l'Aar à l'orient de la vallée. Par un beau temps, le coup d'œil offre quelque chose d'enchanteur, surtout si l'on choisit, pour exécuter cette promenade, une soirée où le ciel sans nuages annonce la réverbération parfaite du soleil couchant sur la neige des glaciers. D'abord apparaît au fond de l'horizon un voile de gaze d'or brillant de milliers d'étincelles; les glaciers prennent ensuite une teinte qui du rose clair passe progressivement au pourpre et donne au ciel l'apparence lointaine d'une mer de feu. Ce phénomène dure à peine dix minutes. Peu à peu le reflet du crépuscule diminue, et tandis qu'en descendant la montagne on admire les nuances infinies qu'il dessine, on se retrouve à Bienne.

L'une des plus agréables excursions que l'on puisse faire dans les environs de cette ville conduit au rocher percé qui sépare la pittoresque vallée de Saint-Imier, autrement appelée l'Erguel, de la vallée de Moutier, célèbre, à son tour, par le fantasque terrassement de ses rochers. La grande route de Berne à Delémont et à Porentruy passe sous la voûte d'une gigantesque roche percée, connue sous les noms de Pierre-Fort ou Pierre-Pertuis, et située entre Sonceboz et Tavannes. Elle est à une distance de trois lieues et demie de Bienne. Pour visiter Pierre-Pertuis, le piéton, en suivant le sentier au-dessus du vignoble, se rend d'abord à Bonjean, grand village que traverse

la Suze. Une main habile saisit ici, comme au passage, cette nymphe indocile, l'emprisonne, l'oblige de consacrer toute la puissance de ses ondes à faire tourner des roues, à soulever des martinets. Ne dirait-on pas qu'elle s'indigne de telles entraves, qu'un semblable fracas l'incommode et l'épuise, et qu'heureuse d'échapper, il lui tarde d'atteindre le lac et la Thièle?

« A l'extrémité orientale de Bonjean, la route se sépare en deux branches, dont l'une mène à Soleure, tandis que l'autre s'élève en pente rapide vers les hauteurs du Jura. Après une demi-heure de marche, on se trouve à l'entrée de la gracieuse vallée de Frainvilliers.

« Ici le voyageur se retourne avant de quitter l'aspect de la plaine qui s'étend sous ses pieds. Il voit se développer devant lui, comme dans un panorama, le paysage le plus riche et le plus varié qu'on puisse imaginer. Tour à tour il repose ses regards sur ces champs fertiles arrosés par l'Aar, l'Emme et la Thièle, et sur une foule de petites villes, de villages et de fermes, qu'on démêle dans les compartiments cultivés qu'encadrent les forêts et les eaux. Le contraste des noirs sapins avec la verdure des prairies et les flots dorés des moissons; le lac de Bienne, qui, semblable à une glace placée au fond d'un vaste jardin, répète et multiplie des alentours riants et peuplés ; cette succession graduelle de collines et de montagnes qui paraissent s'adosser, s'entasser, se servir de bases les unes aux autres; la magie d'une perspective entrecoupée, qui adoucit les formes et les teintes des objets qu'elle embrasse, et, au bord de l'horizon, la majestueuse ceinture des Alpes, qui commence à gauche sur les rives du lac de Lucerne, finit à droite à celles du lac de Genève, et circonscrit une arène semi-circulaire de plus de soixante lieues de tour : dans ce tableau tout est ravissant et ne peut être comparé qu'à une vue semblable dont on jouit au-dessus de la Maison-Blanche. Quelquefois d'épais nuages dérobant les montagnes, l'œil s'égare dans l'espace qui semble sans bornes; d'autres fois les brouillards, couvrant la plaine, en font une mer bleuâtre et mobile au-delà de laquelle les montagnes s'élèvent comme des îles du sein de l'Océan. Souvent l'orage est d'un côté, la clarté de l'autre, et l'on peut suivre dans le lointain la marche, le déploiement et l'effet de ces colonnes menaçantes qui lancent la grêle et le tonnerre. »

Impossible de contempler les scènes variées que représente ce point de vue sans éprouver la plus vive émotion, surtout lorsqu'en venant des montagnes de l'Erguel on atteint la dernière pente du Jura, qui se termine à Bonjean. De ce point, ajoute l'excellent *Guide du voyageur à Bienne,* on poursuit sa route en traversant Frainvilliers, dont la situation, dans une étroite vallée qu'arrose le cours tortueux de la Suze, est d'un effet très pittoresque. Au-delà de ce village commence le chemin des Chaudières, qui serpente en s'élevant au-dessus d'un long escarpement, au bas duquel le torrent roule avec fracas, de chute en chute, entre des rochers et des précipices dont les forêts masquent l'horreur. Dans un de ces précipices, la rivière forme une riche cascade; l'oreille est étourdie du bruit des ondes répété par les échos environnants; l'œil n'aperçoit que nuages d'écume qu'interrompent des courants cristallins. Comme la surface du rocher d'où s'élance le liquide n'est point plate, mais convexe, cette circonstance imprime à la cascade une configuration différente des autres chutes d'eau, qui s'étendent en nappe, tandis que celle-ci décrit une courbe d'un aspect surprenant. Au-dessus de la cascade, une éminence conique, bouquet de sapins grandis parmi quelques vieilles murailles écroulées, a retenu le nom de Rond-Châtel. C'était un château fort, fief mouvant de l'évêché de Bâle.

Laissant à droite le village et le vallon d'Orvin on arrive à Reuchenettes, petit hameau dans lequel se trouvaient autrefois des bains assez fréquentés. Cette contrée, dit avec éloquence le *Guide* que nous avons sous les yeux, a quelque chose de sinistre; Reuchenettes pose parmi des ruines qu'entourent une infinité de rocs, les uns déjà détachés de la montagne, les autres près d'être enlevés par quelque catastrophe de la nature. Ici la Suze, comme pour se reposer et redoubler de force, avant de s'élancer vers la plaine, s'arrête et se développe dans un assez vaste bassin, sur lequel on peut exécuter des promenades en bateau. Elle y forme une petite île. Dans la vallée solitaire des Reuchenettes, à Sonceboz, s'ouvrent à droite et à gauche quelques anfractuosités qui communiquent avec les montagnes. Tantôt c'est une masse de forêts, tantôt un rempart de rochers imitant des citadelles ou des figures de géants et d'animaux d'une conformation bizarre et monstrueuse, mélange fantastique variant le paysage et lui donnant un caractère particulier. Beaucoup de fermes

dispersées dans des sites alpestres, entourées d'arbres fruitiers, de jardins et de troupeaux, animent et peuplent cette route, véritablement enchanteresse. Il y a une lieue et demie des Reuchenettes à Sonceboz. Avant d'arriver à ce dernier village on rencontre la belle cascade de Pissot, qui tombe d'un rocher de cinquante mètres de hauteur. Sonceboz se trouve sur les limites orientales de la vallée de Saint-Imier ou de l'Erguel. Arrosée par la Suze, dont les mouvements capricieux ont tant de grâce et de vivacité, la vallée présente dix lieues de long sur quatre de large; elle s'étend de l'ouest au sud-ouest, sur les confins du canton de Neufchâtel, dans l'intérieur du Jura; elle compte une population nombreuse, et participe à l'industrie ainsi qu'au bien-être des vallées de Locle et de la Chaux-de-Fonds, dont elle se trouve limitrophe. Les habitants professent le culte réformé, élèvent quantité de bestiaux dans les pâturages de leurs montagnes, et parlent français. Le Chasseral, la montagne de Diesse ferment la vallée au sud. En une demi-heure on va de Sonceboz à Pierre-Pertuis.

Pierre-Pertuis ou roche percée, *Petra Pertusa*, passage fameux qu'on traverse environné de souvenirs des anciens Romains et de leurs exploits, fut dans tous les temps un objet de visite pour les curieux, les peintres et les savants. C'est une large voûte de quatorze mètres trente-trois centimètres à seize mètres soixante-six centimètres de hauteur. La paroi dans laquelle est pratiquée l'ouverture peut avoir trois mètres trente-trois centimètres à cinq mètres d'épaisseur. Elle se trouve au pied du mont Vion. Du côté du nord, au-dessus de l'ouverture, on lit les restes d'une inscription romaine, dont le temps a effacé plusieurs lettres; voici l'inscription telle qu'elle est actuellement :

NVMINI AVG. . . . .
. . . . .VAI(-). . . . .
VIA . . .CTA PERT. . . . . . .
DV. . . . .VM PATER. . . . . .
II . . .VIR . . . .COL . . . HELV. . .

Cela signifie qu'un décemvir de la colonie d'Avenches a fait ouvrir la route de Petra Pertusa, sous le règne de Marc-Aurèle et d'Aélius-Vérus.

Les caractères du monument, mal formés, inégaux, dénotent une main inexercée. Le côté gauche a plus souffert que le côté droit, qui est protégé par une petite saillie du rocher, contre les eaux versées des hauteurs. Selon l'hypothèse la plus probable des antiquaires, et notamment selon Buxtorf, Pierre-Pertuis ne serait point un ouvrage de l'art, mais une issue formée par la nature, de façon que les stratégistes romains, trouvant commencée la communication d'un revers de la montagne à l'autre, l'auraient seulement élargie pour y faire passer leur route du pays des Séquanais dans celui des Rauraques. A gauche de l'ouverture on suit un petit sentier qui gagne le sommet des rochers; là s'élèvent d'orgueilleux sapins, placés comme en sentinelle depuis l'enfance du monde sur la frontière des deux peuplades. Une porte que l'on établirait ici suffirait pour défendre très aisément l'entrée de la Suisse. Sous l'empire romain, le territoire des Rauraques s'étendait depuis Bâle jusqu'à Pierre-Pertuis.

Rome, ses souvenirs, son cachet de vétusté, ses grandeurs, ne font cependant perdre de vue ni les grandeurs ni les beautés de la nature, et l'archéologue le plus enthousiaste se laissera certainement distraire par la source de la Birse, sœur charmante de la Suze, qui, sortie d'un rocher mousseux, échappant aux caresses d'une infinité de truites accumulées dans ses flots naissants, s'ouvrant un étroit passage, enseigne à l'homme les moyens de la vaincre, d'utiliser son cours, et devient ainsi, comme l'a très bien remarqué un illustre écrivain, le premier architecte de cette route étonnante. Les Romains, en taillant leur voie le long de la Birse, ont consacré sa prise de possession; et, quand le moyen âge nous montra saint Germain séparant, par un miracle, les roches de Moutier, il exprima la vérité d'un fait, les efforts d'une population industrieuse obéissant à la parole de l'apôtre. Après saint Germain la reine Berthe, après la reine Berthe des prévôts se préoccupèrent du cours de la Birse, infatigable voyageuse, qui dessine mille courbes élégantes, qui bondit contre mille rochers, et promène, tantôt à travers des prés fleuris, tantôt entre des arbustes aquatiques, son écharpe d'un blanc d'argent. Court, Bévillard, où plane le souvenir de Théodore Agrippa; Mallerai, Tavannes, villages respirant l'uniformité de l'aisance et du bonheur, peuplent la vallée de la Birse. Ce fut de Tavannes que, dans le seizième siècle, sortit un maréchal de France, dont le berceau natal se voit encore au milieu

d'une contrée sauvage, où la nature, l'art et l'industrie rapprochent, combinent leurs ressources, où le travail devient une conquête permanente sur les éléments. Il semble, dit M. Raoul Rochette, qu'ici la nature ait voulu rivaliser avec elle-même, par l'entassement désordonné des masses les plus gigantesques. On dirait qu'elle ait cherché quelquefois à imiter les procédés de l'homme, en disposant avec une incroyable régularité certaines masses colossales. Des bandes de roches nues et de roches boisées se succèdent alternativement, comme les étages d'un édifice. Les couches calcaires y laissent apercevoir, dans leur superposition horizontale, les joints des pierres, et, pour ainsi dire, l'appareil de construction à peine endommagé par le temps; et, quelques pas plus loin, ces mêmes couches redressées, ployées, rompues dans tous les sens, attestent un bouleversement dont personne, sans un saisissement involontaire, ne contemple les effrayants vestiges.

Au naturaliste nous conseillerons encore l'ascension du Spitzberg, d'où, gagnant le Chasseral, il accomplira, comme l'a fait en 1765 Jean-Jacques Rousseau, une course à la fois géologique et botanique remplie de charme et d'intérêt. Le récit suivant du comte d'Escherny, compagnon de l'illustre écrivain, servira de programme au petit voyage qu'on pourrait entreprendre :

« Nous avions une partie du vallon à traverser pour arriver au pied de la montagne, et comme nous ouvrions une campagne qui devait durer plus d'un jour, il s'agissait d'avoir des vivres et de camper. Nous avions pourvu à tout : nos magasins portatifs reposaient sur le dos d'une mule; ils consistaient en couvertures pour la nuit, en pâtés, volaille, gibier rôti. Le justicier Leclerc était le pourvoyeur; M. du Peyron avait soin des herbiers; le colonel de Pury était notre éclaireur, il portait la boussole. Accoutumé au pays de montagnes où j'ai vécu si longtemps, je fus créé fourrier; j'avais de plus la garde du café et l'emploi de le faire. Rousseau, comme le plus âgé, était le capitaine de la petite troupe, chargé de la discipline du corps et d'y maintenir l'ordre et la subordination. Ce fut Rousseau et moi qui, les premiers, atteignîmes le sommet du Chasseral.......

« La montagne se termine, dans son point le plus élevé, par un rocher large et plat, et qui paraît comme lancé dans les airs; ce rocher, appelé

le Bec de Chasseral, est le lieu que nous avions choisi pour nous reposer et prendre notre repas. Jamais dîner ne fut plus gai, plus bruyant, plus animé, plus sensuel en même temps. Avant de nous engager dans les bois touffus du revers de la montagne où nous devions herboriser le lendemain, nous voulûmes reconnaître le terrain. Le Bec de Chasseral est, comme nous l'avons dit, une espèce de jetée ou de môle qui se prolonge dans les airs; au-dessous sont des abîmes dont l'œil peut à peine sonder la profondeur. La montagne, à une assez grande distance de droite et de gauche, est coupée à pic, et présente à vue d'oiseau les mêmes gouffres. Dans l'été, on laisse les vaches paître sur ces hauteurs; il arrive quelquefois qu'attirées par les herbes savoureuses qui croissent sur les bords de l'abîme, le pied leur glisse et qu'elles tombent. Nous en aperçûmes deux ou trois, entraînées depuis peu, et qui ne nous paraissaient, d'où nous étions, que de la grosseur d'un lièvre.

« Nous parcourions avec délices ces sommets; de tous côtés, nous découvrions une vaste étendue de pays : nous ne laissions pas de rencontrer çà et là quelques plantes qui ne croissent que sur les plus hautes montagnes; nous respirions un air très pur et très vif. Rousseau était de la meilleure humeur du monde, excepté quand il voyait que nous avancions trop près du côté du précipice; il nous priait en grâce de nous éloigner. Je l'ai vu se jeter à genoux et nous supplier de ne pas récidiver.... »

Le Chasseral, au sud de l'Erguel, à l'est du val de Ruz, entre le lac de Bienne et le val Saint-Imier, dépassant de mille six cent quatre-vingts mètres le niveau de la mer, forme trois gradins étendus que couvrent des villages et des champs cultivés. Sur son plateau terminal sont plusieurs chalets où s'établissent, pendant l'été, les paysans du voisinage, et dont la tenue nette, propre et prévoyante, rendraient inutiles aujourd'hui les précautions prises, en 1765, par le comte d'Escherny. On y fabrique d'excellents fromages connus sous le nom de fromages des dames. Différents chemins conduisent au Chasseral. Les plus faciles traversent Evelard, Orven, Chalets; ou Sonceboz, Corgémont, Courtebert, Courtelary, ou Neuveville et Nods. Il y a quatre ou cinq heures de marche.

Gens du monde, fatigués de l'uniformité monotone de la vie, ou du

choe des passions; malades, ennuyés d'être aux prises avec un docteur qui ne vous guérit pas; ambitieux déçus; amants délaissés; artistes et gens de lettres auxquels il faut un calme que vous ne trouverez point au dedans de vous-même, allez à Bienne; et, sans différer, hâtez-vous d'atteindre les bains de Bretiegen. Deux voies différentes vous y conduiront : l'une indirecte, par le lac, Luschez et Siselen; l'autre directe, par Nidau, Saint-Nicolas, Walperschwyl et Siselen.

Nidau, petite ville d'environ deux mille âmes, animée, commerçante, assise à l'extrémité de la rive orientale du lac de Bienne, non loin des ruines de l'ancienne *Petenisca* romaine, formait, avant l'adjonction du territoire épiscopal de Bâle au canton de Berne, la limite de ce pays. Après Nidau, le chemin s'élève; l'œil embrasse la chatoyante draperie bleue étalée par le lac, et s'égare, de paysage en paysage, dans une diversité lointaine. Saint-Nicolas, Hermeringen, Walperschwyl, Siselen, localités que lient entre elles des routes plantées d'arbres fruitiers, ressemblent aux nœuds d'un long ruban vert étalé sur une étoffe soyeuse à reflets ondoyants. Dans les cinq lieues parcourues depuis Bienne, on n'a presque pas cessé de monter, mais sans difficulté, ni fatigue.

Des sentiers bien entretenus serpentent autour de la colline, sur le versant de laquelle sont bâtis les bains de Bretiegen. Ils tiennent moins du caractère de l'auberge que de la demeure d'un propriétaire fashionable, sachant accorder les exigences luxurieuses de l'homme en bonne santé avec les besoins du valétudinaire. Domestique nombreux, appartements commodes, chère succulente, salon agréable, vaste jardin anglais, service de bains convenablement organisé, recommandent ce palais de l'hygiène. Les excursions qu'on peut faire aux environs, à Neufchâtel, Cerlier, la Neuveville, Morat, Aarberg, Anet, sans être obligé de découcher, la facilité d'exécuter toutes ces courses en voiture, si la marche fatigue, assurent le succès des bains de Bretiegen.

Un établissement du même genre, beaucoup plus rapproché de Bienne, existe à Worbe, distant de deux petites lieues. « On y arrive par la plaine qui s'étend au delà des villages de Mache et de Madrestsch, où des champs fertiles, des arbres fruitiers, quelques monticules couverts de bois, et le cours sinueux de la Thièle, qui va joindre l'Aar, donnent au paysage un aspect des plus gracieux. La source de Worbe, contenue

dans un bassin et entourée d'un rebord, se trouve sous un petit édifice nouvellement construit, vis-à-vis de l'auberge où logent les baigneurs. Ils n'ont que peu de pas à faire jusqu'au péristyle qui précède l'entrée des cabinets de bains et du réservoir de la source. » Les malades sont à même d'exécuter d'agréables promenades le long de la pittoresque vallée à laquelle appartient l'eau libératrice; vallée protégée contre l'âpreté des vents du nord, jouissant d'un air très pur et de ce calme sans monotonie que recherchent les personnes souffrantes.

Pour dernière excursion sur le territoire de Bienne, nous nous rendrons à l'élégant petit bourg de Neuveville. Il fut fondé en 1301 par l'évêque Gerhard de Vippigen, prélat bâlois, qui, du Schlossberg, château fort dont les ruines majestueuses dominent et semblent protéger encore Neuveville, appela, pour lui donner asile, un peuple abandonné. Bonneville, au val de Ruz, venait d'être rasée. Groupée sous l'égide de la bienfaisance, sa population prospéra. Elle eut un bras fort, une chaire épiscopale pour la défendre, un pieux ermite priant sur elle, des cultures soignées, de l'industrie, du commerce et de l'aisance.

Autour de Neuveville se trouvent plusieurs localités intéressantes par leurs antiquités, leurs souvenirs, leurs sites, leurs produits et leur aspect : le château de Saint-Jean, la montagne de Jolimont, Gléresse et Douane, Saint-Blaise, Cornaux, Cressier, Landeron, Montmirail, etc.

Le château de Saint-Jean, originairement abbaye bénédictine, fondée en 1090 par Ulrich 1er, comte de Neufchâtel, occupe un territoire désigné dans les anciens titres, tantôt sous le nom d'île Saint-Jean, tantôt sous celui de monastère de Cerlier. C'était un couvent très riche. A l'époque de la réforme on le sécularisa. Une tour antique et l'église attirent l'attention des curieux.

Jolimont, masse rocheuse de forme ellipsoïde, qui s'élève sur la rive droite de la Thièle, à trois cent trente mètres au-dessus du lac de Bienne, présente un large sommet en culture, au centre duquel on a construit une belle ferme, un château. Du Jolimont l'œil découvre les Alpes, depuis le Titlis jusqu'au Mont Blanc.

Gléresse et Douane, vignobles renommés, peuplés d'élégantes maisons de campagne, attirent autant de joyeux buveurs qu'ils attiraient autrefois de pèlerins venant honorer saint Sébastien.

A Saint-Blaise, antiquités romaines, constructions du moyen âge, culture variée, vin excellent, établissements d'éducation et d'industrie, tout fait de cette localité un ensemble intéressant. On cite la vieille église paroissiale de Cornaux; les ruines romaines de Landeron, assez nombreuses pour laisser supposer l'existence d'une ancienne ville; on désigne, comme exploitation d'art et de nécessité, la belle carrière de Cressier dont les produits sont une espèce de marbre. Et quand à toutes ces choses on ajoute une multitude d'agréables points de vue, une animation constante, produite par les habitudes variées des indigènes, occupés de culture, de pêche, de navigation, d'affaires commerciales, on conçoit l'intelligente sérénité, l'air d'aisance et de bonheur qui respirent sur presque toutes les figures qu'on rencontre.

Qui viendrait de Montbéliard à Bienne traverserait Porentruy, Saint-Ursanne, Sautey, La Joux, Tavannes, ancien pays d'Ajoie, l'*Elsgau* des Allemands. C'est un entrelacement délicieux de vallées étroites, sinueuses, où des roches perpendiculaires, bordées, surmontées de bouquets d'arbres, semblent avoir été disposées exprès pour former une suite d'allées silencieuses livrées à l'oiseau qui chante, à l'homme qui pense; vestibule d'un temple élevé au bonheur, si jamais le bonheur avait son temple dans la retraite.

Porentruy, ville agréable, ancienne résidence de l'évêque de Bâle, séjour aristocratique, située non loin du mont Terrible, sur les bords d'une petite rivière dont l'eau paraît excellente au tannage, a gagné, depuis quelques années, dans les voies de l'industrie, ce qu'elle avait perdu d'opulence par le retrait d'une habitation épiscopale. Ses principaux édifices sont le château du prince-évêque, avec murailles crénelées, avec tours massives percées d'étroites fenêtres; la maison de ville, l'hôpital; ses produits industriels sont des armes, des instruments aratoires, du drap, de la bière et du cuir.

Saint-Ursanne, petite ville, sur le Doubs, moins importante que Porentruy, ne lui cède en rien du côté de l'agrément, de la situation et de la variété des paysages.

Les villages, les fermes respirent l'aisance. Leurs habitants présentent un caractère d'honnête franchise qu'on a du plaisir à rencontrer aujourd'hui près de nos frontières. Parmi eux sont quelques centaines d'ana-

baptistes, chassés jadis du canton de Berne, réintégrés dans le canton depuis 1815, et dont les mœurs si simples, si candides, s'encadrent admirablement avec la campagne d'alentour. « Heureux pays, dit M. Raoul Rochette, que celui où le peuple et la nature, liés, comme par un contrat indissoluble, s'attachent et s'unissent ainsi l'un à l'autre, et où les générations, toujours pures, toujours semblables à elles-mêmes, se succèdent sans s'altérer, comme les ondes des ruisseaux qui les traversent. »

Une autre route, la route de Bâle à Bienne, traversant le même pays, mais beaucoup plus à gauche, longe la Birse jusqu'à Bévillard. Dès que le fertile territoire d'Aesch et la limite du canton de Bâle-campagne sont franchis, les ruines culminantes de Pfeffingue, le resserrement subit de la vallée de Laufen vous annoncent une nature accidentée. Vous traversez le village bernois de Grellingen, et quand vos regards se détournent pour rechercher, au sommet d'une colline, les murailles écroulées du vieux manoir de Barenfels, ils sont ramenés au cours de la Birse qui jaillit en cascade, avant d'arriver à Zwingen. Ce château gothique, ancien fief épiscopal, appartenant aux barons de Ramstein, était autrefois complétement entouré par la Birse, qui, trop longtemps captive, fut rendue à la liberté par l'industrie, aux prés qu'elle féconde, aux usines qu'elle fait mouvoir. Du château de Zwingen, dont les seigneurs ont occupé tant de place dans les annales militaires de la Suisse, il ne reste que la tour d'oubli, image lugubre, d'où le soir semblent se hisser les spectres des victimes d'une tyrannie farouche, d'une jalousie sans amour. Laufen, petite ville ceinte de hautes murailles, domine, avec la fierté traditionnelle d'anciens exploits, le confluent de la Birse et de la Lucelle; tandis qu'à deux lieues plus loin, Soyhières, autrefois Sorgarn, étale les ruines féodales de ses comtes, héritiers des ducs carlovingiens.

L'aigle altier qui désole les Alpes n'eût certainement pas mieux choisi son aire que ne l'a fait l'audacieux suzerain auquel on doit la fondation de Soyhières. Retranché là sans crainte, il attendait sa proie, ouvrait ou fermait la vallée, terrifiait ses ennemis, et rançonnait, au besoin, ses alliés les plus fidèles. Les bains de Bellerive, le château romantique de Vorburg, se trouvent dans le voisinage de Soyhières, assis sur des rochers noirâtres, entourés d'un feston de sapins plus noirs encore.

Près de Vorburg, apparaît une jolie chapelle, contraste entre la force que le temps laisse, et la faiblesse que le temps respecte. Aux environs, ce sont des sites sauvages, pleins de rudesse, faits pour un âge de fer où les hommes eux-mêmes étaient de fer dans leurs habitudes autant que dans leur costume; mais, un poëte l'a dit :

Chaque siècle a son tour, qu'il soit d'or ou de fer.

Les ruines du château de Thierstein, plus imposantes par les traditions de puissance, de grandeur et de force qui s'y rattachent, que par leur aspect, semblent résumer l'antique histoire de la contrée. En 1756, le tremblement de terre dont nous avons déjà parlé se fit surtout sentir d'une manière désastreuse au château de Thierstein.

« Le château venait d'être renversé, moins le cachot d'une dame que quelque mari jaloux ou quelque amant déguisé retenait captive, et la demeure du geôlier chargé de veiller sur elle. Celui-ci, tout ému du péril qu'il a couru, ne croit pouvoir mieux rendre grâce à Dieu de son salut qu'en contribuant à la délivrance de sa prisonnière. Toutefois, il attend que la nuit lui prête une ombre favorable, se munit en silence des instruments nécessaires pour déblayer les décombres, et arrive seul sur le théâtre de la destruction. Des murailles renversées, des plafonds brisés, des voûtes éboulées opposaient à ses efforts un long obstacle; enfin il se fraye un passage, parvient au cachot qui renfermait l'objet de son espérance, ouvre en tremblant la porte fatale, et trouve respectée la prison avec sa victime. Ils tombent aux pieds l'un de l'autre; ils mêlent, ils confondent leurs larmes et leurs actions de grâces; mais il fallait fuir; d'un instant à l'autre le seigneur pouvait revenir, et, sur les débris du château, ressaisir deux proies au lieu d'une. La Providence les sauva de ce péril comme elle les avait sauvés de l'autre, et, pleins de gratitude envers elle, ils se vouèrent à la vie religieuse, heureux de trouver dans un couvent un asile aussi sûr que celui du cachot miraculeusement préservé. » (Raoul Rochette.)

Dans le district que nous parcourons, quelquefois la somptuosité moderne, l'élégance du dix-neuvième siècle s'insinue à travers les fissures de la féodalité. Voyez Angenstine, immense tour carrée, tapissée de lierre et de mousse, percée de hautes fenêtres, projetant sa sombre figure

à travers le défilé qu'elle domine; on dirait le palais du désespoir, d'où le Dante a fait précipiter dans l'abîme les mortels oublieux d'eux-mêmes : mais intérieurement quel contraste! Décoration élégante, corridors parfumés, tentures soyeuses, livres choisis reliés avec luxe et rangés au fond d'armoires d'acajou; vases grecs, vases de Chine, vases de Sèvres, échantillons divers de civilisations diverses; tableaux de prix, statuettes, meubles confortables, accessoires utiles pour quiconque estime les inutilités....

Au château d'Arlesheim, c'est autre chose; on voit la nature factice devenue conquérante de la nature réelle, le jardin anglais substitué au jardin de la Suisse. Quand la révolution française, comme une nuée flamboyante, eut traversé, desséché, brûlé l'antique manoir de Birseck, résidence d'un bailli fort inoffensif, le temps se chargea de réparer ce désastre; chaque année y faisait éclore de nouvelles fleurs, y ramenait de nouvelles cultures; mais arriva le romantisme qui tailla, découpa, tourmenta le sol, qui, dans un espace de quelques arpents, groupa des domaines pour Apollon, pour Proserpine et pour Diane, qui ménagea une petite ovation à J.-J. Rousseau, un monument funéraire à Delille, un autre à Gessner, fit grimacer l'Égypte à côté de la Grèce, la Chine à côté de la France, mêla les bergères de Boucher avec les mandarins du céleste empire, et entendit chanter son triomphe par les poëtes descriptifs de l'époque. Heureusement, le goût peut s'affranchir des capricieuses, des ridicules décorations d'Arlesheim. Au lieu d'abaisser son regard, qu'on l'élève, et l'on verra une chaîne de collines couronnées de ruines féodales que couronnent à leur tour des sapins gigantesques, véritables titans dont la chevelure hérissée se joue avec le souffle des tempêtes; on verra de grandes masses rocheuses ressemblant, le soir, aux fantômes de l'Arioste, surtout quand sur leur tête s'accumulent les ombres que la lueur éclaire de sa clarté douteuse.

La cascade à deux pas murmurait comme un chant,

aurait dit le poëte Delorme. Cette cascade, ou plutôt cette succession multiple de cascades, c'est encore la Birse, toujours la Birse qu'on entend lorsqu'on cesse de la voir, qui roule dans ses eaux les noms d'Arlesheim, de Reinach, de Dornach, fière de les répéter, car aucun souvenir ne saurait

l'enorgueillir davantage. Battu devant Constance, en 1499, l'empereur Maximilien s'affligeait de voir durer indéfiniment la guerre de Souabe, et voulait, en s'emparant du château de Dornach, pénétrer au cœur de la ligue helvétique. Le comte de Furstemberg, ayant avec lui dix-huit mille hommes, campait sur les rives de la Birse, entre les trois châteaux précités, décidé à forcer Dornach que défendait Bénédict Hugi, officier soleurois d'une valeur éprouvée. D'autre part, l'avoyer de Soleure, Nicolas Contradt, à la tête de quinze cents hommes, marchait au secours de la place. Ayant profité d'un instant propice, il fond sur les Autrichiens endormis ou disséminés. Ils reculent d'abord, puis reviennent en force et menacent d'écraser les Suisses. Déjà ces derniers chancelaient quand retentissent les trompes de Lucerne et de Zug. Douze cents confédérés, douze cents héros arrivaient. L'aigle autrichienne résista; presque tous les nobles périrent; mais enfin il fallut céder devant l'intrépidité des démocrates. La victoire de Dornach termina la guerre de Souabe. Ce fut le dernier effort qu'eurent à tenter les Suisses pour conquérir, sur leur territoire, la cause d'une légitime indépendance.

En 1798, quand l'armée française somma Dornach de se rendre, son gouverneur, ancien officier suisse, qui ne manquait ni de présence d'esprit, ni de courage, avait avec lui un sergent, sept soldats et un tambour. Il ordonne au tambour de battre la caisse, presque sans cesse, tantôt à une extrémité du château, tantôt à l'autre, commande un feu bien nourri, puis demande à parlementer. On lui accorde de sortir avec tous les honneurs de la guerre; l'armée de siége prend les armes, se range en bataille, et le gouverneur sort précédé du tambour et suivi du sergent, les soldats ayant trouvé moyen de prendre la fuite. Le général français se crut joué; furieux, il fit conduire l'officier dans les prisons d'Huningue; mais deux jours après il le relâcha, se vengeant, sur le château qu'il incendia, d'une mystification acceptable en bonne guerre.

Après toutes les sinuosités riantes ou sombres que nous avons parcourues, la vallée de la Birse s'élargit, et la ville de Délémont vient s'y asseoir entourée de souvenirs gothiques, de vestiges d'autrefois; on dirait la féodalité, au front chauve, à travers les rides de laquelle une nature qui ne vieillit pas sème encore des fleurs à pleines mains. Résidence d'été des évêques de Bâle, Délémont semble fait pour la dignité d'un

chapitre de chanoines. Du temps de l'empire, on y avait mis une petite garnison; mais, dans ses rues si paisibles, si larges, si remplies d'air et de lumière, j'aime mieux voir cheminer une soutane qu'une giberne.

Par son rétrécissement, la spacieuse vallée de Délémont forme une gorge non moins étroite que profonde, ayant pour supports deux rangs parallèles de rochers continus. Taillés en pilastres, arrondis en bastions, aiguisés en obélisques, avec une sorte de régularité qui semble trahir le dessein d'une main puissante, ces rochers se dressent à perte de vue; plusieurs rideaux de verdure apparaissent étagés sur des terrasses successives; des fabriques, des moulins, jettent dans l'harmonie générale du paysage l'accidentelle crudité de leur teinte, et mêlent au murmure inspirateur de l'onde le murmure uniforme et criard des mécaniques.

Courrendelin, lieu d'exploitation du minerai ferrugineux de cette vallée, est à cinq kilomètres de Délémont. Les martinets, la cascade de Courrendelin sont dignes d'intérêt; les abords pittoresques, l'étroit défilé, la verrerie de Roche ne le sont pas moins, tant sous le rapport des produits de la nature que sous celui des produits de l'art. Moutiers-Grandval, village charmant, décoré d'une vieille église, d'un vaste château bâtis sur une éminence verdoyante, vient mêler ses réalités actuelles aux souvenirs de saint Germain, premier colon de la contrée, ainsi qu'à l'histoire de l'abbaye bénédictine qui s'éleva sur la grotte du pieux anachorète. Placée entre deux gorges, Moutiers-Grandval a cependant de l'espace, de l'ampleur dans son paysage, et c'est ce qui fait l'agrément de sa situation.

D'autres gorges, embrassant toujours la Birse comme les précédentes, mais plus curieuses encore, s'ouvrent sur un village appelé Court, qui leur a donné son nom, et d'où, dessinant brusquement un angle droit, la Birse adopte la perpendiculaire que nous venons de suivre. Bévillard, village isolé, couronne une éminence dont l'élévation dépasse de sept cent trente-quatre mètres le niveau de la mer et domine la vallée solitaire, même un peu sauvage de Tavannes. Ce lieu nous rappelle le petit-fils du célèbre Théodore-Agrippa d'Aubigné, Samuel d'Aubigné, qui montra la modeste réserve d'un sage, en préférant la desserte de son église aux offres séduisantes de madame de Maintenon. Avec la paix de l'âme, il resta pauvre, mais honorable, mais heureux dans un coin du

Jura. A la fin du siècle dernier, sa petite-fille vivait encore, ayant pour unique fortune la fortune du nom et des souvenirs. Le sénat de Berne lui donna quelques secours. Singulier effet du sort ! le sang des Maintenon, qui circulait dans les veines des d'Aubigné, ce sang, si vite épuisé en France, après s'être montré sur un trône à côté de Louis le Grand, se contenta, s'honora des aumônes d'une petite république !

Pendant un jour, nous stationnerons au terme de la pérégrination que nous venons d'accomplir, afin de la compléter en allant aux ruines de l'abbaye bénédictine de Bellelay où la Sorne prend naissance; aux précipices de Pichoux, puis aux sept sources des Belles-Fontaines; contrée paisible, dont les indigènes s'occupent de l'éducation du bétail, de la culture des céréales et de la fabrication de fromages très recherchés. Est-ce un bien, est-ce un mal, qu'en apportant certaines conditions d'aisance, différentes industries nouvelles s'introduisent au fond de ces vallées; et qu'ici le sol lui-même fournisse la matière, l'agent, le mobile, qui doivent, à la longue, révolutionner le régime intérieur du montagnard? Mais, où la terre manque il faut se créer des ressources; il faut que l'homme sache devenir forgeron, horloger, lapidaire sans cesser d'être agriculteur et berger; et que les entrailles du sol, fournissant avec abondance du fer et des eaux, l'industrie métallurgique prédomine les autres industries.

VI

CANTON DE NEUFCHATEL.

Aspect général du lac de Neufchâtel. — Histoire de la contrée. — Caractère du Neufchâtelois. — Généralités géographiques et statistiques sur le canton de Neufchâtel. — Industrie des vallées du Locle et de la Chaux-de-Fonds. — Ville de Neufchâtel. — Excursions dans le canton de Neufchâtel. — Motiers-Travers et J.-J. Rousseau.

JOLI bateau, cède au courant qui t'entraîne; va, fuis, glisse sans efforts, glisse légèrement sur l'onde; et, par une brise embaumée, accomplis loin des écueils un paisible voyage. Que ta marche uniforme et cadencée s'harmonie avec le mouvement général des choses qui t'entourent, avec l'animation de l'air et de l'eau, avec cette vitalité qu'on respire, cette fraîcheur qui vous pénètre, et ces bruissements multiples qui vous font rêver. Tu seras le messager d'espérances, l'avant-coureur du plaisir. Tu sembleras dire aux riverains dont les regards te suivent, aux passagers réunis à ton bord : « Hâtez-vous, l'occasion c'est moi, c'est l'air, l'eau, le temps, « qu'une seule et même impulsion fait mouvoir; l'occasion, c'est tout « ce qui marche, sans laisser derrière soi de traces plus sensibles que les « miennes. »

Et réfléchissant ainsi, voyant successivement se dérouler et s'enrouler mille paysages, apparaître et disparaître mille points de vue; mesurant mes jouissances par le sentiment de mes privations, comme on mesure la longueur de ses années par la pensée des amis qu'on a perdus, je descendais le lac de Bienne, je remontais ensuite la Thièle, et j'entrais dans le lac de Neufchâtel pour m'arrêter au port du même nom. A ce trajet deux heures de navigation suffisent.

Nappe liquide uniformément étendue, presque sans rochers cachés, sans escarpements ni récifs sur ses bords, longue d'environ sept lieues, large d'une lieue et demie depuis Saint-Blaise jusqu'à Auverpier, le lac de Neufchâtel est alimenté par l'Orbe, la Reuse, le Seyon, la Serrières, la Broye, qui arrive du lac Morat, la Marte, et par beaucoup d'autres petits cours d'eau, coulant tous au fond d'agréables vallées qu'ombragent, mais que n'assombrissent pas leurs collines.

Les Romains avaient, le long du lac, des stations et des ports, tels que Saint-Blaise, anciennement Arens, *Arena;* Marin, *Mala arena,* où s'embarquaient les moellons extraits des vastes carrières d'Hauterive, *Alta ripa;* et d'où partait une route, *Via destra,* qui, traversant d'impénétrables forêts, liait Yverdun à la Rauracie. L'irruption réitérée des barbares effaça les traces de civilisation et de culture du grand peuple. Le pays ravagé tomba dans une telle misère, dans une dénudation tellement profonde, qu'au moyen âge les chartes ne désignent ces pentes jurassiques, aujourd'hui si animées, si ornées et si vivantes d'industrie, que sous la dénomination de *Nigri montes;* la vallée de Bienne, sous le nom de *Nigra vallis,* devenue par corruption *Nugerol.*

A partir du septième siècle, le Jura, ses antres considérés comme impénétrables, ses forêts peuplées d'ours et d'autres animaux féroces, ses ravins incultes, constituaient la barrière limitrophe qui de la Bourgogne séparait l'empire. Une famille puissante, alliée aux princes de cette maison, possédait alors tout le pays compris entre le cours de l'Aar et les deux lacs de Bienne et de Neufchâtel. Après divers échanges, divers déchirements; après des luttes sanglantes où peuplades et territoires subirent la loi de plusieurs maîtres, le pays neufchâtelois put s'abriter enfin sous le sceptre des empereurs. De cette époque datent ses premières libertés. Il possédait alors trois espèces de citoyens, dit M. Alexandre Martin, à la *Suisse pittoresque* duquel nous allons emprunter quelques détails. Les hommes royaux qui, libres, ne dépendant que de l'empereur, suivaient à cheval la bannière du comte de Neufchâtel; les ministériaux, qui accompagnaient le comte en qualité d'écuyers; enfin les serfs. Au commencement du douzième siècle les habitants furent affranchis et devinrent taillables, c'est-à-dire imposables selon leur fortune; mais le comte renonça sur eux aux droits de vie et de mort. Au siècle suivant, leurs

libertés furent successivement étendues, ainsi qu'on le voit par un acte de l'année 1214, résumé des chartes neufchâteloises, que ratifia l'évêque de Lausanne. Les progrès de la civilisation, quoique entravés par les altercations fréquentes d'une noblesse toute militaire, durent nécessairement s'étendre de la ville aux campagnes. Les vallées du Locle, de la Sagne et de la Chaux-de-Fonds ne commencèrent à être cultivées que vers la fin du treizième siècle. La maison des comtes de Neufchâtel, possédant des terres et des fiefs dans la partie occidentale de la Suisse, était à cette époque une maison puissante. Divisée en quatre branches, Neufchâtel, Valengin, Arberg et Nidau, Rodolphe ou Rollin, chef de la branche de Neufchâtel, céda sa seigneurie à l'empereur Rodolphe de Habsburg, qui ne la conserva point pour lui. L'ayant passée au sire Jean de Châlons, Bourguignon, le sire Jean se considéra comme simple usufruitier des comtes neufchâtelois, dont le dernier rejeton, Isabelle, mourut en 1395, sans avoir de postérité. Passé à Conrad, comte de Frybourg, en Brisgaw, le Neufchâtelois entra quelques années après (1406) dans la confédération suisse, et prit part aux luttes courageuses qui ont amené l'indépendance helvétique. Conrad de Frybourg mourut en 1424, laissant un fils, Jean, dont Rodolphe, comte de Hochberg, devint l'héritier.

Suzeraine du comté de Neufchâtel, la famille bourguignonne de Châlons ne reconnut pas sans difficultés la transmission de ce pays aux seigneurs de Hochberg; cependant il ne pouvait qu'y gagner. Rodolphe fut un prince non moins éclairé que sage. Son attachement à la maison de Bourgogne ne l'empêcha pas de prendre parti pour les Suisses contre Charles le Téméraire, d'abord en lui refusant le passage des Verrières; ensuite par sa coopération à la mémorable victoire de Grandson. Après cette sanglante affaire, « de plus loin, dit la chronique, que le seigneur « Rodolphe vit la bandière de la ville ès poings du banderet Varnoud, se « princt à rire d'aise, esbattant ses mains, et cryant paroles d'affection « audit sieur banderet. »

Philippe, fils de Rodolphe, mourut en 1503, laissant pour héritière sa fille Jeanne, mariée à Louis d'Orléans-Longueville. Ce prince fut reconnu souverain de Neufchâtel; mais il s'attira l'inimitié des Suisses, à cause de ses liaisons avec Louis XII, roi de France, leur ennemi juré. En 1512, Berne, Lucerne, Fribourg et Soleure s'emparèrent de son comté, et l'ad-

ministrèrent pendant dix-sept ans comme pays conquis. Dans cet intervalle, Louis d'Orléans mourut. Jeanne, sa veuve, obtint la restitution du comté, moyennant la reconnaissance solennelle des priviléges, des libertés de Neufchâtel, et la confirmation qu'elle consentit à donner au pacte d'alliance contracté par les Neufchâtelois avec divers cantons.

Peu après éclata la réforme. Jeanne y fut opposée. Une assemblée tumultueuse des bourgeois eut lieu le 4 novembre 1530, et l'on y arrêta, mais à la majorité de dix-huit voix seulement, que le culte catholique serait aboli. On pilla les églises et les couvents, on confisqua leurs biens, on chassa beaucoup de catholiques. Jeanne, en femme adroite, profitant du désordre pour satisfaire son penchant aux prodigalités, fit argent de toute pièce, et Guillaume Farel, théologien dauphinois, fougueux sectaire, acquit sur le peuple un tel ascendant qu'il fut, bien plus que Jeanne, souverain temporel du comté. Jeanne mourut en 1543. Après elle, Léonor d'Orléans, Jacques de Nemours, Henri II de Longueville, Charles et Louis de Longueville, et enfin Marie de Nemours, gouvernèrent successivement le pays de Neufchâtel et de Vallangin, jusqu'en 1707 que leur famille s'éteignit.

Pendant cette longue administration, mais surtout au commencement du seizième siècle, l'esprit des populations se modifia d'une manière notable. Beaucoup de familles allemandes vinrent habiter le Neufchâtelois. Elles y introduisirent leur langue, leurs usages, leur industrie; elles rendirent plus intimes les relations qui pouvaient exister entre les Jurassiens méridionaux et les Suisses du nord, en même temps qu'elles rendirent naturel le passage imprévu du comté sous le protectorat administratif de l'auguste maison de Brandebourg.

Treize prétendants se présentaient, le 28 juillet 1707, devant le tribunal souverain des états de Neufchâtel, pour obtenir l'investiture de la principauté vacante. Frédéric Ier, roi de Prusse, fut choisi, à cause de son alliance par les femmes à la maison de Châlons; et le hasard voulut que cette investiture constituât une sorte de bail emphytéotique; car, après quatre-vingt-dix années de jouissance, arriva Napoléon, qui, du poids de son épée, fit prédominer la force sur le droit. Alexandre Berthier, créé prince de Neufchâtel en 1806, conserva pendant huit ans sa chétive souveraineté. En 1813, elle retourna sous la domination prus-

sienne, et les traités de 1815 agrégèrent à la confédération suisse le Neufchâtelois, comme vingt-unième canton.

Sous des formes très compliquées, favorables conséquemment au despotisme, l'ancienne constitution de Neufchâtel donnait plus de liberté que n'en possèdent la plupart des États démocratiques; et, chose remarquable, ces franchises traditionnelles n'étaient exprimées en aucun acte, en aucun contrat obligatoire; la loyauté, la justice du souverain semblaient garantir suffisamment le droit sur lequel ne prédomina jamais sa volonté. De tous les magistrats, le gouverneur seul pouvait être étranger au canton de Neufchâtel; les emplois étaient gérés par des indigènes, à moins qu'une sentence ne les eût déclarés indignes; et la Prusse s'interdisait la faculté de les faire marcher, en cas de guerre, sous ses drapeaux. Au peuple seul appartenaient la législation et l'administration. Le monarque ne s'était pas même réservé le droit de faire grâce. Il ne prélevait qu'une contribution minime, presque insignifiante.

Lorsque Frédéric-Guillaume reprit possession de la principauté, il consacra l'intégrité des « lois, franchises et libertés, bonnes et anciennes « coutumes écrites ou non écrites. » Cependant, quelques modifications que l'ordre successif des choses rendait utiles y furent introduites. Le service militaire cessa d'être facultatif, et les *audiences générales*, ou représentation nationale, se composèrent des dix plus anciens conseillers d'État, de quinze notables bourgeois, dont quatre ministres du saint Évangile, tous nommés par le roi; de vingt-quatre chefs de juridiction au plus, et de trente membres élus par les divers districts de la principauté. Cette élection s'opère à trois degrés dans tous les districts, excepté dans celui de Neufchâtel où elle est directe. Aux *audiences générales* les fonctions sont à vie. Elles se réunissent au moins une fois tous les deux ans. Du reste, libertés municipales très étendues. En faut-il davantage?

L'administration tutélaire, prévoyante, juste et réparatrice des princes de Brunswick rendit fort heureux un pays digne de l'être; plus heureux encore si, dans l'année 1831, les tentatives démagogiques de Bourquain, et, en 1848, le contre-coup de notre révolution, n'étaient point venues jeter le trouble parmi des populations facilement excitables.

Necker a dépeint d'un trait, d'un mot, le caractère des Neufchâtelois, qu'il appelle *têtes mousseuses*. « Un sentiment profond d'honneur et de

loyauté, de la prétention à la finesse, de l'abandon, de la légèreté, peu de goût pour le travail, beaucoup pour la dissipation et les plaisirs, » tel est, dit M. Martin, l'esprit d'un peuple que recommandent d'ailleurs son patriotisme et son respect envers les souvenirs de famille, envers les traditions nationales.

Compris entre les trois cimes les plus hautes du Jura, le canton de Neufchâtel s'élève comme un amphithéâtre gradué, depuis son lac jusqu'à sa limite nord-ouest, qui confine à la France. A l'est il touche les cantons de Berne et de Fribourg; au sud le Valais. Sa surface présente trente-six lieues carrées, hérissées de collines et de montagnes, coupées de vallées plus ou moins profondes, parmi lesquelles on cite celles du Val-de-Ruz, du Val-de-Travers, des Verrières, de la Brévine et de la Chaux-du-Milieu, de la Sagne et des Ponts, du Locle, de la Chaux-de-Fonds et des Brenets. En parlant du lac de Neufchâtel nous avons désigné les principaux cours d'eau qui arrosent ces vallons. Trois petits lacs méritent aussi d'être signalés : les lacs d'Étalières et de Loclat, près de Saint-Blaise, et le lac des Brenets, formé par le Doubs.

Généralement, les montagnes, *région des pâturages*, ne dépassent guère trois mille mètres en hauteur; les vallées, *région des champs*, cinq cents mètres; la *région des vignes,* bande de terre étroite et riveraine du grand lac, deux cents mètres.

La population cantonale, presque toute protestante, à l'exception de quatre mille individus, groupés en grande partie dans l'ancienne châtellenie du Landeron, s'est accrue d'une manière bien sensible depuis un siècle. En 1752, elle n'atteignait pas trente mille âmes; elle en compte peut-être soixante et dix mille aujourd'hui. On parle généralement français. Ce fut dans cette langue qu'écrivirent J.-V. Ostervald, théologien distingué, auteur d'une traduction de la *Bible,* d'un *Grand Catéchisme*, et qui mourut doyen des pasteurs de Neufchâtel, laissant un fils, comme lui théologien et pasteur; Georges Montmollin, politique non moins profond qu'historien érudit; L.-F. Petit-Pierre, traducteur de la *Messiade;* l'économiste Vatel, auteur d'un *Traité du droit des gens*, traduit dans presque toutes les langues européennes; le professeur Louis Bourguet, cet ami de Leibnitz, digne de le comprendre et de populariser ses idées, etc.

Ailleurs, nous avons signalé des blocs de granit, des pierres alpines, dont les angles sont arrondis, émoussés. Leur présence à vingt-cinq ou trente lieues de leur berceau, sur les bords du lac, aux environs de Corcelles, d'Hauterive, de Rochefort, au-dessus de Serrières, et beaucoup plus haut, sur le flanc du Jura, ne peut, comme nous l'avons dit, s'expliquer que par la puissance de ces avalanches d'eau, qui ont lutté contre les montagnes jusqu'à ce que les montagnes, fatiguées, leur eussent livré passage. Dans la forêt de Pierre-à-Bot, près de Neufchâtel, à deux cent cinquante mètres au-dessus du lac, se trouve un massif granitique ayant vingt mètres soixante-six centimètres de long, seize de haut, six cent soixante-sept mètres cubes, qui se sera détaché de quelque crête alpine pour venir, après soixante siècles, attester aux générations incrédules les cataclysmes du vieux monde.

Des calcaires, des pétrifications, de la tourbe, de l'asphalte, pierre oolithique imprégnée d'un bitume qu'on extrait par distillation, du gypse en filets fibreux ou en rognons isolés, des pyrites aurifères composent l'ensemble des productions minéralogiques de ce petit pays. Ses vallées se prêtent à la nourriture d'une grande quantité de bétail; ses collines à l'entretien de ruches d'abeilles fort multipliées; ses lisières, le long du lac, donnent un vin blanc léger, un vin rouge stomachique très recherché, dont les trois cinquièmes s'exportent; ses vallées intermédiaires se prêtent à la culture du seigle, de l'avoine et même du blé; ses vallées hautes, bordées de forêts, sont divisées en pacages où l'on engraisse le bétail, et en fermes placées au centre d'un enclos où paissent quantité de vaches. «Trois ou quatre fermes réunissent leur laitage et n'ont qu'une fabrication commune. Ce genre d'association s'est même étendu à plusieurs villages des vallées inférieures, où le lait est porté dans un local commun disposé pour la fabrication des fromages, qui ont la même forme que ceux de Gruyères et pèsent de quarante à cinquante livres. Le rapport d'une ferme de montagne est d'environ cinquante francs de monnaie de France par chaque vache.»

Nous ne voyons rien, dans le règne animal, qui soit exclusivement propre au canton de Neufchâtel. Ses comtes attachaient un grand prix à la conservation des faucons nichés dans le creux du Van et dans la roche blanche; mais le souffle de la civilisation, qui a modifié la vénerie, a

rendu libres les faucons du Jura. Que dirions-nous des plantes, des mousses, des insectes, qui ne soit déjà mieux dit par les écrivains spéciaux ? Leur nomenclature seule exigerait un volume, car si l'on réunissait les trois cantons de Neufchâtel, du Valais et du Tessin, on grouperait, sur un aussi médiocre espace, moitié des productions naturelles de l'Europe.

Le canton de Neufchâtel se divise en dix-sept juridictions. Une *compagnie de pasteurs*, qu'institua Guillaume Farel, examine les aspirants au saint ministère, nomme aux cures vacantes, suspend et dépose les ministres, règle la doctrine, l'ordre du culte, la discipline, surveille l'administration des fonds et des revenus attachés à chaque cure. Les cures sont groupées en cinq *colloques :* Neufchâtel, Boudry, le Val-de-Travers, le Val-de-Ruz, les Montagnes. Chaque paroisse possède un consistoire administratif ou moral que préside le pasteur, et qui est composé d'un nombre plus ou moins considérable d'*anciens*. Les revenus des pasteurs consistent en dîmes prélevées sur le vin ou sur les céréales, et en redevances annuelles et fixes, soit de denrées, soit d'argent. Dans les montagnes, on les salarie moyennant l'imposition d'une *émine* d'orge, appelée émine de moisson, que fournit chaque famille. Le clergé catholique se compose d'un curé du Landron, nommé par le canton de Berne, d'après la présentation qu'en fait le conseil municipal de la localité ; d'un curé de Cressées, naguère à la nomination du roi ; et d'un troisième curé demeurant à Neufchâtel, sous la direction temporelle des magistrats de cette ville. Ces trois pasteurs tiennent leurs pouvoirs de l'évêque de Fribourg.

L'éducation publique se trouve entièrement à la charge des communes et des particuliers. Les pasteurs et des commissions scolaires, composées de citoyens notables, inspectent les écoles. L'instruction s'y puise gratuitement ou moyennant une légère rétribution ; aussi rencontre-t-on peu d'enfants qui ne sachent lire, écrire et compter. Depuis quelques années les moyens d'instruction se sont bien améliorés et multipliés dans le Neufchâtelois. Le Locle, la Chaux-de-Fonds possèdent d'excellentes écoles primaires; Neufchâtel a des écoles secondaires d'une entente parfaite, un collége, une académie. Cependant, c'est plutôt encore au point de vue industriel qu'au point de vue littéraire que la province neufchâ-

teloise a fait des progrès surprenants. Aucun canton suisse ne saurait lui être comparé. On y compte six grandes fabriques d'indiennes, deux papeteries, des forges, beaucoup de métiers à gants. On lui connaît d'habiles mécaniciens, des penduliers, des horlogers, des artistes travaillant l'or, l'ivoire, l'écaille et le bois, des faiseurs de dentelles, etc. La vallée du Locle, terre ingrate, stérile, couverte de neige pendant sept mois de l'année, présente le phénomène d'une richesse factice implantée par le travail sur un sol qui ne peut rien lui donner. En 1669, un enfant de quinze ans, sachant quelque peu de mécanique, Daniel Jean Richard, essaye de racommoder la montre d'un maquignon qui la lui avait confiée. L'ingénieux enfant démonte aussitôt la montre, l'examine, l'étudie, car c'était la première fois qu'il lui tombait entre les mains un objet semblable, la règle et la rend au propriétaire enchanté. Ce fut pour Richard un essai décisif, une révélation soudaine de son génie. Il inventa des instruments, et, au bout de quelques mois, fit une montre qui marcha très bien. Établi quelques années après dans le Locle, il y mourut en 1741, laissant pour héritiers de ses talents plusieurs fils qui furent encore, pendant un temps assez long, les seuls horlogers de la contrée. Peu à peu leurs ouvriers devinrent maîtres, de sorte qu'un siècle après le début de Richard, le Locle et la Chaux-de-Fonds, peuplés d'horlogers, de mécaniciens, de graveurs, occupés tous de la fabrication des horloges ou des montres, imprimaient déjà beaucoup d'animation à cette partie du canton de Neufchâtel.

Les Richard ne sont pas les seuls mécaniciens ingénieux, les seuls artistes sortis du canton de Neufchâtel : Droz père et Droz fils, de la Chaux-de-Fonds, construisirent des pendules regardées comme des chefs-d'œuvre; un autre membre de la même famille, Pierre Droz, fit d'importantes découvertes en métallurgie et perfectionna le *frappage* des monnaies; les Girardet ont mérité en gravure et en peinture une réputation qui, depuis deux siècles, se perpétue de père en fils... « Dans les champs et « dans nombre d'ateliers où je suis entré, dans les rochers mêmes, dans « les lieux les plus sauvages, j'ai été étonné, disait Roland, de trouver « des enfants de six à sept ans occupés avec attention, raisonnant leur « travail, répondant à tout sans s'intimider, sans s'étonner, avec jus- « tesse, clarté, bonhomie. » Il y a encore aujourd'hui de cet esprit et de cette honnêteté pratique parmi les montagnards du Jura.

Londres, Londres même, a tiré d'eux ses meilleurs instruments d'horlogerie. Cependant, au Locle, ainsi qu'à la Chaux-de-Fonds, en 1754, on ne fabriqua que trois cents montres, et c'était considéré comme magnifique; mais quatorze années après il s'en faisait déjà douze à quinze mille; nombre qui s'accrut jusqu'au chiffre de cent huit mille en 1836.

Sur le territoire de Neufchâtel on récolte plus de vin, mais moins de céréales qu'il n'en faut à la consommation : les mains tournées vers une industrie facile et productive négligent la culture de la terre. Peu leur importe un patrimoine transmissible par héritage, dès qu'ils peuvent léguer de la même manière l'art qu'ils professent.

L'aisance de toutes ces familles ouvrières devait naturellement, tôt ou tard, leur inspirer des idées de luxe et de bien-être. Aussi disait-on, il y a déjà cent ans, que si Genève ouvrait à la Suisse la porte du bon goût et de la somptuosité, Neufchâtel en ouvrait la seconde porte. On appelait ces deux petits États les « colporteurs de la librairie et de la corruption françaises. »

LA VILLE DE NEUFCHATEL.

Jusqu'ici, nous avons voulu généraliser les questions applicables au pays, pour faire ultérieurement une étude de détails. Nous commencerons par Neufchâtel, capitale du canton, l'ancienne *Noedelonex* romaine, jolie petite ville bâtie entre le lac et le Jura, sur une étroite bande de terre que forment les dépôts d'alluvion entraînés par le Seyon. Autrefois, la ville n'occupait que le terrain du *Vieux châtel;* aujourd'hui ses rues, larges, bien percées, généralement assez régulières, s'étagent avec une certaine élégance le long de la montagne qui les abrite, et sont dominées par le donjon, ancienne résidence des princes français qui gouvernaient la principauté. L'église, édifice du quatorzième siècle, contiguë au château, fut bâtie aux frais de la comtesse Berthe, épouse du comte Ulrich de Vinelz, et remplaça une basilique carlovingienne dont il reste encore quelques traces. Le monument sépulcral des comtes neufchâtelois, chargé d'effigies, d'armoiries et d'inscriptions, existe dans ce sanctuaire, sur la terrasse duquel Farel fut, dit-on, inhumé.

Après l'église et le château, qui sont d'un gothique très commun,

très massif, nous n'avons guère à signaler que des monuments modernes : l'hôtel de ville, bâti aux frais de David Pury, et où le grand conseil cantonal tient ses séances ; le gymnase, où se trouve un riche cabinet d'histoire naturelle donné par le colonel Meuron, et singulièrement augmenté depuis par les libéralités du savant Agassiz. C'est, en géologie et en conchyliologie, une des plus intéressantes collections de la Suisse.

Les institutions hygiéniques, hospitalières et charitables de Neufchâtel sont dues à la généreuse munificence de quelques citoyens : en 1786, David Pury, Neufchâtelois, successivement ouvrier joaillier, propriétaire de mines, banquier, créé baron par le grand Frédéric, mourut à Lisbonne, laissant à sa ville natale quatre millions pour fonder un hospice, faire des routes, assainir la localité et améliorer l'instruction publique ; en 1808, M. J. Pourtalès donna sept cent mille francs pour un hospice, dans lequel, lui protestant, fit bâtir une chapelle destinée au culte catholique ; en 1722, un marchand épicier, J.-J. Lallemand, avait légué deux cent mille livres du pays, dont les rentes étaient destinées à l'éducation des enfants abandonnés. De cette donation naquit la maison des orphelins.

Neufchâtel possède une *Société d'émulation patriotique*, académie de seize membres, fondée en 1791 ; une *société biblique* et des ateliers considérables d'horlogerie, parmi lesquels on cite celui de MM. Perrin. Elle voit affluer dans ses murs quantité d'étrangers qu'attirent son commerce, l'aménité des habitants, le bas prix de l'existence matérielle et la douceur du climat. Un voyageur, qui plus tard paya de sa tête, sur l'échafaud, son excès d'enthousiasme pour la philosophie voltairienne, prélude des commotions politiques du siècle, écrivait de Neufchâtel, en 1778 : « On y cultive la philosophie ; dans les réunions judiciaires, le ton « simple, bon, patriarcal qui y règne, la précision, la justesse dans les « exposés, m'ont tout à fait édifié. Il ne se dit rien de trop. On y parle « dans les termes les plus propres à rendre la pensée. » Témoignage plus favorable que celui de J.-J. Rousseau. Ce philosophe trouvait les « Neufchâtelois bien remuants pour des gens sages. » Qui, de Roland ou de Rousseau, a raison ? Je le demande aux Neufchâtelois eux-mêmes ; qu'ils décident si la turbulence est le véritable esprit de la liberté.

Quoique les environs de Neufchâtel n'aient pas le charme des environs

de Bienne, ils sont pleins d'agrément. On rencontre, sur les rives du lac, de jolies promenades, et, sur la terrasse du château, sur sa colline, des sites magnifiques qu'occupent des maisons de campagne d'un bel aspect, parmi lesquelles on cite la Rochette et le Chanet. « Dans le jardin de la première, dit M. Maison, et sur la terrasse au midi de la seconde, dominant le grand jardin qui mène au Val-de-Travers, on découvre les vues les plus admirables et les plus étendues. Nulle part ailleurs, à une hauteur si peu considérable, on n'aperçoit mieux que de ces deux maisons champêtres la ligne des Alpes de la Suisse et de la Savoie; car, lorsque l'air est bien pur, l'œil plonge sans obstacle jusqu'aux montagnes d'Uri, de Schwytz, et ne s'arrête qu'au mont Blanc. Du Chanet, sorte d'observatoire placé dans une forêt, on entend bouillonner au fond d'un précipice le torrent du Seyon, et l'on peut, en suivant le bord de la montagne, gagner un plateau qui couronne le bourg de Valengin. »

Puisque nous venons de nommer le Seyon, un mot sur lui ne sera point déplacé. Son lit, fissure étroite et profonde, coupe la base occidentale de la montagne du Chaumont, offrant des couches calcaires successives d'un grand intérêt géologique. Non loin de la ville, près d'un moulin à eau, la déchirure fait une courbe en angle droit, et les roches se rapprochent tellement qu'elles recouvrent presque le courant, qui creuse sa route autour de l'éminence sur laquelle se trouve le château. Naguère, avant d'atteindre le lac, le torrent traversait la ville, et, parfois, dans sa course furibonde, il balayait tout ce qui se trouvait devant lui. Pendant l'été, ce n'était qu'un filet d'eau exhalant une odeur mal saine. Pour remédier à ces graves inconvénients on a creusé dans la roche, à l'endroit de la courbure, un tunnel, dit la *trouée du Seyon*, d'où les eaux se précipitent, en formant une cascade, dans un second tunnel pratiqué sous la route. Elles arrivent ainsi jusqu'au lac avec toute leur pureté primitive, et sans avoir causé le moindre dégât.

En continuant de gravir, pendant une heure et demie, le Chaumont, élevé de dix-huit cent soixante mètres au-dessus du niveau de la mer, on atteint un vaste plateau, d'où l'on peut jouir d'un panorama plus splendide encore que celui du Weissenstein; mais il faut certaines conditions atmosphériques qui n'existent à leur état normal que douze ou quinze fois dans un été.

Le vallon, la source, les fabriques et les manufactures de Ferrières; l'hospice des aliénés de Préfarger, près Saint-Blaise; le val de Ruz et Valengin, sont des buts d'excursions pédestres intéressantes. A côté des merveilles de l'industrie humaine on trouvera les merveilles de la nature et de l'art; on visitera le vieux château, l'église gothique de Valengin, que baigne le torrent du Seyon. Si l'on s'étonne de voir un monument religieux placé, sans apparente nécessité, sur un cours d'eau rapide, on se rappellera que son pieux fondateur, le comte de Valengin, revenant d'une croisade, avait promis à la Vierge, dans la tourmente d'une tempête, d'élever, s'il ne périssait pas, une église sur les eaux.

Valengin, capitale de *la comté* du même nom, avait ses lois particulières, ses usages, ses franchises, et même ses alliances particulières. C'était là que, chaque trois ans, « la liberté dans le cœur, le bon sens « dans la tête, les priviléges à la main et la loyauté dans la bouche, des « conseillers vacquaient avec vigueur, et pour l'ordinaire avec succès, aux « intérêts de la bourgeoisie. »

Trois petits voyages, de douze à quinze heures chacun, aller et retour, semblent indispensables pour se faire une juste idée du canton de Neufchâtel; l'un, vers Pontarlier; les deux autres, à la vallée du Locle, mais dans une direction différente.

Ayant traversé Peseux, Corcelles, on atteint Rochefort, dont le vieux château gothique est planté, comme un nid d'aigles, sur la saillie de rochers qui domine l'entrée du défilé de la Reuse. Jadis, les seigneurs de Rochefort détroussaient les passants. L'un d'eux, Vauthier, déclaré félon, eut la tête tranchée, en 1412, sur la place de Neufchâtel, et son château fut rasé. Taillée hardiment le long des parois perpendiculaires d'un rocher, la route, entre Rochefort et la Clusette, présente un passage fort difficile dans la mauvaise saison; le vallon s'élargit ensuite; la Reuse forme une belle cascade, et l'on arrive à Brot, village pittoresquement assis, et près duquel coule une source ferrugineuse et sulfureuse. De Brot à Noiraigne, de Noiraigne à Travers, qui, par son château seigneurial, a baptisé la vallée; de Travers à Couvet, on ne rencontre que charbonniers et cloutiers; on marche solitaire, sous le charme mélancolique du bruissement des eaux qu'entrecoupe l'écho des travaux de l'industrie. Couvet, beau village parfaitement situé, dans la partie la plus riante

du Val-de-Travers, a donné naissance au célèbre mécanicien Ferdinand Berthoud, inventeur des horloges marines, et qui fut attaché longtemps au bureau des longitudes de Paris. Bien d'autres artistes recommandables sont sortis du même lieu. Il ne devrait inspirer qu'études contemplatives et réfléchies, et pourtant ce fut, en 1831, le refuge d'une insurrection démocratique, dont les premiers conciliabules se tinrent à Rochefort. Couvet lutta contre l'autorité légitime et reçut du général Pfuel un châtiment sévère, que tempéra plus tard la mansuétude administrative de la Prusse. L'horlogerie, la dentelle, la distillation d'un extrait d'absinthe très recherché, sont les principales ressources industrielles des habitants de cette localité et de Motiers-Travers, autre village qui n'en est pas éloigné d'une demi-lieue.

Motiers-Travers fut habité par J.-J. Rousseau. Genève ayant lancé contre lui un décret de prise de corps, à cause de son *Émile,* les Bernois l'expulsèrent d'Yverdun, où il s'était réfugié, et, sous la protection tutélaire du lord maréchal Keith, gouverneur de la principauté de Neufchâtel, il vint chercher un asile dans la profondeur d'une vallée, qui ne put le garantir des fureurs de l'intolérance. Ses *Lettres de la Montagne*, écrites à Motiers, attisèrent de nouveau les haines, ranimèrent la persécution. Le clergé protestant traduisit devant le conseil d'État l'œuvre incriminée, et la protection du grand Frédéric, dont les soldats épouvantaient l'Europe, ne put protéger efficacement un philosophe débonnaire qui avait le tort d'être lui, au lieu de penser et d'agir comme les autres. Voici le récit qu'a donné Jean-Jacques de cette circonstance, l'une des plus pénibles de sa vie :

« ..... La fermentation devenait plus vive, et malgré les rescrits réitérés du roi, malgré les ordres fréquents du conseil d'État, malgré les soins du châtelain et des magistrats du lieu, le peuple, me regardant tout de bon comme l'Antechrist, et voyant toutes ses clameurs inutiles, paraissait enfin vouloir en venir aux voies de fait ; déjà dans les chemins les cailloux commençaient à rouler après moi, lancés cependant encore d'un peu trop loin pour m'atteindre. Enfin la nuit de la foire de Motiers, qui est au commencement de septembre, je fus attaqué dans ma maison, de manière à mettre en danger la vie de ceux qui l'habitaient.

« A minuit, j'entendis un grand bruit dans la galerie qui régnait sur

le derrière de la maison. Une grêle de cailloux lancés contre la fenêtre et la porte qui donnaient sur cette galerie y tombèrent avec tant de fracas, que mon chien, qui couchait dans la galerie, et qui avait commencé par aboyer, se tut de frayeur, et se sauva dans un coin, rongeant et grattant les planches pour tâcher de fuir. Je me lève au bruit, j'allais sortir de ma chambre pour passer dans la cuisine, quand un caillou, lancé d'une main vigoureuse, traversa la cuisine, après en avoir cassé la fenêtre, vint ouvrir la porte de ma chambre et tomber au pied de mon lit, de sorte que, si je m'étais pressé d'une seconde, j'avais le caillou dans l'estomac. Je jugeai que le bruit avait été fait pour m'attirer, et le caillou lancé pour m'accueillir. Je saute dans la cuisine. Je trouve Thérèse qui s'était aussi levée, et qui, toute tremblante, accourait à moi. Nous nous rangeons contre un mur, hors de la direction de la fenêtre, pour éviter l'atteinte des pierres, et délibérer sur ce que nous avions à faire; car sortir pour appeler du secours était le moyen de nous faire assommer. Heureusement la servante d'un vieux bonhomme, qui logeait au-dessous de moi, se leva au bruit et courut appeler M. le châtelain dont nous étions porte à porte. Il saute de son lit, prend sa robe de chambre à la hâte, et vient à l'instant avec la garde, qui, à cause de la foire, faisait la ronde cette nuit-là, et se trouva tout à portée. Le châtelain vit le dégât avec un tel effroi qu'il en pâlit, et, à la vue des cailloux dont la galerie était pleine, il s'écria : « Mon Dieu! c'est une carrière! » En visitant le bas, on trouva que la porte d'une cour de derrière avait été forcée, et qu'on avait tenté de pénétrer dans la maison par la galerie. En recherchant pourquoi la garde n'avait point aperçu ou empêché le désordre, il se trouva que ceux de Motiers s'étaient obstinés à vouloir faire cette garde hors de leur rang, quoique ce fût le tour d'un autre village.

« Le lendemain, le châtelain envoya son rapport au conseil d'État, qui, deux jours après, lui envoya l'ordre d'informer sur cette affaire, de promettre une récompense et le secret à ceux qui dénonceraient les coupables, et de mettre, en attendant, aux frais du prince, des gardes à ma maison et à celle du châtelain qui la touchait. Le lendemain le colonel Pury, le procureur général Muron, le châtelain Martinet, le receveur Guyanet, le trésorier d'Yvernois, et son père, en un mot, tout ce qu'il y

avait de gens distingués dans le pays vinrent me voir, et réunirent leurs sollicitations pour m'engager à céder à l'orage, et à sortir au moins pour un temps d'une paroisse où je ne pouvais plus vivre en sûreté ni avec honneur. Je m'aperçus même que le châtelain, effrayé des fureurs de ce peuple forcené, et craignant qu'elles ne s'étendissent jusqu'à lui, aurait été bien aise de m'en voir partir au plus vite pour n'avoir plus l'embarras de m'y protéger, et pouvoir la quitter lui-même, comme il fit après mon départ. Je cédai donc, et même avec peu de peine, car le spectacle de la haine du peuple me causait un déchirement de cœur que je ne pouvais plus supporter. » (*Confessions.*)

Jusqu'à ces dernières années, on montrait à Motiers, avec vénération, car de toutes les petites haines soulevées contre Rousseau il n'est résulté qu'une gloire imposante, la chambre qu'occupait cet homme célèbre; ainsi que son appartement moins les meubles, des *gentlemen* les ayant achetés. Aujourd'hui, l'appartement lui-même a cédé sa place à une maison moderne, plus commode sans doute, mais assurément moins respectée, moins visitée que l'autre.

Près de Motiers-Travers s'élève le Boudry, montagne conique au sommet de laquelle règne une cavité, le Creux-de-Vent, creusée d'environ cent soixante-sept mètres de profondeur, dans une lieue d'étendue, et que bordent et tapissent des roches calcaires formant une sorte d'amphithéâtre. « Quand le temps change, dit un observateur exact, on voit souvent cette espèce de cratère se remplir de vapeurs blanches, qui s'efforcent de monter, jusqu'à ce que toute la cavité présente l'aspect d'une immense chaudière remplie d'un liquide bouillant dont l'évaporation dépasse rarement ses bords. Lorsque le gaz s'échappe, c'est par l'ouverture qui se trouve vers le défilé; et alors il arrive qu'on en voit sortir une strie longitudinale blanchâtre, allant flotter au centre de la vallée pour disparaître ensuite. Dans le Creux-de-Vent, l'écho produit par la détonation d'une arme à feu détermine l'effet d'une succession de décharges d'artillerie. »

Sorti de Motiers-Travers, on arrive bientôt à Saint-Sulpice, village où la Reuse jaillit avec abondance d'un rocher qui communique, selon toute apparence, avec le lac d'Étalières, éloigné de quatre lieues dans les montagnes.

Après Saint-Sulpice vient s'offrir une gorge étroite, la Chaîne, appelée ainsi parce qu'une forte chaîne qui arrêta, dit-on, l'artillerie de Charles le Téméraire, fermait ce passage. De la Chaîne, en continuant à monter par une vallée toujours étroite, on atteint, à l'ouest des Verrières, la Côte-aux-Fées, creusée d'admirables grottes qui semblent l'œuvre humaine, tandis qu'elles ne sont qu'un caprice de la création. « La plus fameuse de ces grottes, dit Ébel, connue sous le nom de Temple-des-Fées, s'ouvre au delà de la cabane du Crêt : l'entrée en est si étroite qu'on n'y peut entrer qu'en se traînant sur le ventre; mais bientôt elle s'élargit et forme trois galeries différentes d'étendue. Celle du milieu, qui a soixante-sept mètres de longueur sur deux mètres de large, aboutit à une ouverture d'où l'on découvre la vallée de Sainte-Croix située dans le district d'Yverdun. Cette grotte est incontestablement la plus belle qu'il y ait en Suisse. »

La Côte-des-Fées, de même que la vallée des Verrières qui forme l'extrémité occidentale du canton, serrée, boisée, profonde, peuplée d'horlogers, d'ouvriers en fer, de faiseurs de dentelles, produit aussi d'excellents fromages qui se vendent pour des gruyères.

Un pas encore, et l'on est en France, dont le fort Saint-Pierre-de-Joux, hissé sur la pointe d'un rocher presque à pic, constitue la clef. Là fut enfermé Mirabeau, par son père surnommé l'*ami des hommes*, qui fut le plus inexorable tyran de son fils; là mourut l'infortuné Toussaint-Louverture. Quantité d'autres prisonniers d'État ont occupé le même séjour. Depuis longtemps il ne contient plus que des prisonniers volontaires, auxquels l'ennui s'attache dès qu'eux-mêmes cessent d'admirer la position éminemment pittoresque de leur sombre demeure.

Lorsque allant à Locle on a traversé Valengin dont nous avons parlé précédemment, on pénètre dans une étroite, mais délicieuse vallée de quatre lieues d'étendue, jusqu'au pied du Chasseral, vallée qu'arrose le Seyon, qu'anime une active industrie, surtout en horlogerie, et qu'habite une nombreuse population distribuée dans une infinité de chalets et dans vingt-quatre villages; on y rencontre aussi des champs de culture, d'abondantes prairies et des troupeaux magnifiques. C'est le val de Ruz; la route qui la parcourt, d'une pente assez douce, permet d'atteindre sans fatigue les *hauts-genevays*, puis les Loges, et enfin la Chaux-de-Fonds,

immense commune de dix mille âmes, éparse dans une vallée triste et lugubre, presque inculte en raison de son élévation à mille vingt-quatre mètres au-dessus de la mer, mais devenue très riche, depuis qu'avec le Locle elle a centralisé la fabrication d'horlogerie. On a calculé que, dans ces deux foyers de travail et leurs annexes, douze mille ouvriers gagnent une moyenne de six francs par jour; aussi chaque famille a-t-elle sa petite maison entourée d'un jardinet, sa vache, ses porcs, ses moutons, sa basse-cour, et tout le confortable de la vie campagnarde. A la Chaux-de-Fonds, deux machines souterraines, moins curieuses cependant que les moulins du Locle, fonctionnent sous la pression des eaux torrentielles, avant leur entrée dans le canal qui les reçoit. Ces eaux constituent la Bird, petite rivière sortie des montagnes voisines du Locle, courant le long de la vallée, et qui, pour s'échapper, n'avait autrefois qu'une échancrure rocheuse. Quand l'abondance du liquide dépassait l'évasement de cette échancrure, il survenait une inondation considérable; mais l'industrie humaine a complété l'œuvre que la nature n'avait fait qu'ébaucher : on a creusé dans la roche un canal souterrain d'une longueur de trois cent dix-sept mètres, qui conduit au Doubs les eaux descendues des montagnes, quel qu'en puisse être le volume. De l'extrémité du canal, l'œil plonge sur la France et sur les grandes ondulations du mont Jura. A courte distance de cet encaissement de la Bird, environ trois kilomètres du Locle, cette rivière disparaît, et se précipitant au sein de la montagne, dans un abîme d'une profondeur de trente-trois mètres, elle va faire tourner des roues de moulins superposés, qu'on s'étonne de rencontrer si bas, au milieu des ténèbres.

Le Locle, consumé en 1838 par un incendie, rebâti depuis avec plus de régularité, bien que ses habitations soient encore groupées par îles séparées, contient six mille âmes : ce sont des maisons blanches, régulières, conséquemment bien moins pittoresques que les anciennes; mais qui prendront à la longue leur teinte grisaille, plus amie de la peinture. Le pays d'ailleurs, par ses sites variés, échappera toujours aux inconvénients de l'uniformité.

Beaucoup de petites vallées perdues contournent et dominent celle du Locle. Telles sont les vallées qui se suivent jusqu'à Brenets, village frontière que le Doubs sépare de la Franche-Comté, et d'où

cette rivière s'échappe, après avoir formé, sur des parois de rochers à pic de plus de trois cent trente-quatre mètres d'élévation, plusieurs bassins limpides. Pour voir la cataracte du Doubs, on peut s'embarquer aux Brenets, dans de petits bateaux. Après un kilomètre de navigation, la végétation des rives cesse, la rivière s'élargit au point d'avoir l'apparence d'un lac, devient lente, profonde, puis se précipite d'une hauteur d'environ trente-quatre mètres, avec un épouvantable fracas, avec un bouillonnement d'écume éblouissante qui fait de ce tableau l'un des tableaux les plus imposants du Jura.

Supposons maintenant qu'après avoir traversé le vignoble de Neufchâtel appelé la *Côte*, on soit parvenu au pied de la Tourne, distante d'une heure et demie des rives du lac, on devra s'arrêter quelque peu devant cette montagne dont les flancs déchirés témoignent les convulsions qu'elle a subies, les luttes qu'elle a soutenues dans un âge antérieur aux âges historiques. Sans doute elle fermait primitivement le Val-de-Travers; ses couches contournées et renversées, ses profondes déchirures étonneront le touriste et feront réfléchir le géologue.

« Pour pénétrer de ce côté dans les vallées supérieures du Jura, il existe un seul passage, c'est la belle route qui traverse la montagne et qui fut construite au siècle dernier. Par des contours bien calculés elle franchit tantôt une profonde vallée, tantôt l'escarpement des hauteurs, pour venir aboutir, en définitive, à un plateau qu'on aurait cru d'abord inaccessible. A une demi-lieue de distance de la route, au sommet de la Tourne, on distingue parfaitement tout le Val-de-Travers, ses riants villages, le profil de ses moutagnes diversement découpées. Un peu plus bas, le rocher forme une saillie nommée la Tablette, lieu fréquenté par les amateurs de beaux points de vue, qui viennent y admirer le magnifique amphithéâtre des Alpes et toute l'étendue de pays qui les sépare du Jura. Au delà du plateau de la Tourne se trouvent la vallée des Ponts et celle de la Sagne, vallées incultes et froides, à fonds marécageux, presque inhabitables. La lisière que contourne le pied des montagnes, du côté nord de la vallée, est, en revanche, bordée d'habitations successives qui s'étendent à perte de vue sur une longueur de plusieurs lieues; habitations distancées, mais se groupant par intervalles, comme à Ponts-de-Martel et à la Sagne, villages presque élégants où s'an-

nonce l'aisance ainsi que le bien-être. En quittant Ponts-de-Martel pour se rendre au Locle, on traverse une montagne nommée la Joux, dont les excellents pâturages nourrissent plus de deux cents vaches; elle appartient à la ville de Neufchâtel. On redescend de là dans une autre vallée bordée de hauteurs que couronnent des sapins, mais dont le fond est entièrement dépourvu d'arbres; vallée uniforme et solitaire, malsaine, souvent marécageuse, ayant juste l'espace nécessaire au tracé d'une route garnie d'un double rang d'habitations isolées entre elles. Ces maisons constituent les communes dites la Chaux-du-Cachot et la Chaux-du-Milieu, paroisse d'environ deux mille individus presque tous occupés d'horlogerie. De la Chaux on arrive à Jaluze, et de Jaluze au Locle qui n'en est pas à plus de quinze minutes. »

Ce fut près du Locle, au sommet d'une éminence appelée le Crêt-Vaillant, qu'en l'année 1476 trois cents nouveaux Spartiates, hommes et femmes, mais plus heureux que les soldats de Léonidas, arrêtèrent et battirent une forte colonne de Bourguignons.

Nos derniers mots sur le Jura, nous les avons dits; notre dernier regard nous le promenons encore. Partant de Neufchâtel pour Serrières, village essentiellement industriel et pittoresque, que domine le château de Beauregard, et d'où s'élève un pont hardi d'une seule arche, construit aux frais du maréchal Berthier, nous atteignons successivement Auvergier, Colombier, communes riches par leurs produits vignicoles, leurs usines, leurs manufactures. Nous arrivons ensuite dans la petite ville de Boudry, localité de quinze cents âmes, agréablement située, au sommet d'un plateau qui donne un excellent vin rouge. Nous voyons la Reuse, avant de se précipiter dans le lac, faire tourner plusieurs filatures ou fabriques d'indiennes; et, suivant toujours les rives éminemment fertiles de cette mer en miniature, nous arrivons, par Bévaix, à Saint-Aubin, village opulent, considérable, près duquel se dressent avec l'orgueil de la féodalité les châteaux de Gorgier et de Vaumarcus. Vaumarcus, ce n'est point là un nom moderne; c'est la lettre de quelque filiation patricienne qu'absorba la royauté bourguignonne. Charles le Téméraire y tenait un poste d'observation dont l'attaque soudaine fut le prélude de la bataille de Grandson.

Plus que son eau de cerise, plus que son excellent vin rouge, plus

même que ses souvenirs romains, plaira le site de Vaumarcus, surtout si l'on gravit le Montaubert. De cet amphithéâtre, nous dominons les pentes jurassiques auxquelles nous avons dû mille émotions différentes, admirable réseau de vallées dont les rochers affectent tant de formes bizarres, et dont la tête s'enveloppe d'une véritable rézille de vapeurs, entre les mailles de laquelle se joue la lumière; nous comptons les ruines amoncelées qu'en traversant cette chaîne le temps a laissées derrière lui, comme les derniers ossements des générations qu'il a broyées; et lorsque d'un regard mélancolique nous leur exprimons nos adieux, d'un autre regard nous embrassons les Alpes qui semblent venir à nous, le canton de Vaud, le canton de Berne qui nous en séparent, et l'extrémité méridionale du lac de Neufchâtel, enchâssé comme un coin dans une gaîne verdoyante tapissée de vignes, décorée d'arbres fruitiers. Sur cette terre, admirablement féconde, se groupent quantité d'habitations, des villages populeux, d'anciennes ruines et deux petites villes charmantes, Grandson et Yverdun, appartenant au canton de Vaud par leur situation, à la grande histoire par leurs destinées.

VII

GRANDSON ET MORAT

(CANTONS DE VAUD ET DE FRIBOURG)

Charles le Téméraire. — Plaine et bataille de Grandson ; butin des Suisses ; tente et diamants du duc de Bourgogne. — Monument de Grandson. — Lac, ville, plaine et bataille de Morat. — Ossuaire. — Napoléon, lord Byron et Fenimore Cooper à Morat.

Au commencement de l'année 1476, un seul nom, messager d'épouvante, retentissait en Europe ; c'était le nom de Charles le Téméraire. Deux années plus tard, trois noms l'avaient remplacé, Grandson, Morat, Nancy; triple châtiment subi par le despotisme, triple tombeau dans lequel, assurés de vaincre, descendirent étonnés les satellites de l'orgueilleux duc de Bourgogne.

Ayant conquis la Lorraine, Charles voulait punir les Suisses confédérés. Il assemble une armée de soixante mille hommes, organise une artillerie formidable, choisit des capitaines expérimentés. Le 19 février, Charles s'emparait d'assaut de la ville de Grandson, faisait noyer ou pendre la garnison tout entière; et, le 11 mars, il acceptait, sur le territoire qui dépend aujourd'hui des villages d'Ornens, de Bonvillars, Corcelles et Poissine, le combat que venaient lui offrir les confédérés.

Ces derniers, formant un carré long, très serré, tenaient la rive du lac depuis Poissine et s'adossaient à la montagne dont une petite rivière longe la base, tandis que l'infanterie bourguignonne était déployée en avant d'Ornens et de Corcelles, et la cavalerie ainsi que l'artillerie sur les hauteurs de ce même village.

Sur les flancs du Jura dressant ses pavillons,
Il veut y déployer sa puissance royale ;
Et du sein de son camp, mouvante capitale,
Son trône et son palais s'élèvent en un jour.

MASSON, *les Helvétiens,* ch. I.

Au signal donné, les Suisses tombés à genoux font leur prière, et les Bourguignons de rire avec mépris, s'imaginant qu'ils demandent grâce; mais bientôt ils en sont détrompés, car, après une décharge d'artillerie, après un choc terrible de la cavalerie contre les rangs d'infanterie suisse demeurés immobiles, les confédérés s'avancent et refoulent jusqu'à Corcelles les Bourguignons mis en désordre. Aussitôt Charles fait jouer son artillerie, mais on pointe si mal les pièces, qu'à peine dix hommes sont frappés de mort. Croyant le dégât causé par le canon beaucoup plus considérable, Châteauguyon, qui commandait la cavalerie, s'élance à sa tête en formant un angle d'acier : manœuvre inutile; rien ne peut entamer la muraille vivante présentée par les Suisses qui repoussent la cavalerie bourguignonne aux cris de *Grandson! Grandson!* Charles, ayant en main la bannière ducale, fait des prodiges de valeur, anime, rallie les siens; mais déjà son armée terrifiée recule, l'infanterie au-delà de Corcelles et d'Ornens, la gendarmerie de l'aile droite jusqu'à l'Arnon ; la cavalerie, près de Bonvillars, dans une plaine appelée le Marais.

Vers le bois de Lance, au pied de la montagne, un autre combat avait lieu entre les troupes suisses qui pressaient les flancs de l'avant-garde bourguignonne, et cette dernière, qui secondée d'autres bandes intrépides manœuvrant avec vitesse pour prendre à dos ses ennemis. Ici les confédérés triomphèrent encore : cependant, comme il n'y avait point eu de mêlée, comme on s'était mesuré, battu de front, le nombre des guerriers morts ou blessés ne pouvait être considérable, ni décider du sort de la journée. D'ailleurs, l'avant-garde suisse donnait seule, et d'autre part beaucoup de bataillons ennemis attendaient l'occasion de se déployer avantageusement. Châteauguyon, homme superbe, d'une stature imposante, d'une bravoure éprouvée, animé contre les Suisses d'une haine profonde, voyait avec dépit les Bourguignons reculer. Déployant aussitôt sa bannière, il s'élance suivi de six mille cavaliers, pénètre au milieu des masses, enlève la bannière de Schwytz, la perd, la reprend, puis se

laisse arracher la sienne, et, voulant la ressaisir, reçoit un coup de hache qui lui fend la tête. Autour de Châteauguyon tomba l'élite des capitaines de la Bourgogne. Charles déjà désespérait du succès, lorsqu'à trois heures de l'après-midi, retentit au loin, dans la montagne, la voix stridente du cornet helvétique : on se retourne; on regarde; la lutte demeure momentanément suspendue; un mélange d'espérance et d'inquiétude s'empare des combattants; tout à coup le ciel, brumeux depuis le matin, s'éclaircit; quelques rayons de soleil percent les nuages, rencontrent vers Champagne et Bonvillars une surface mouvante de cuirasses et de casques d'acier, s'y réfléchissent et laissent apparaître le corps principal des confédérés. En même temps, le landhorn d'Unterwalden, le taureau d'Uri, trompette guerrière faite avec une corne de bœuf sauvage, annoncent aux Bourguignons épouvantés qu'ils n'ont à prendre d'autre parti que la fuite ou la mort. « Que deviendrons-nous? s'écrie Charles le Téméraire; ceux-ci nous ont déjà accablés! » Cependant il court à travers les rangs, rassure, excite ses soldats, paye de sa personne, promet des récompenses, et, suivi d'une poignée d'officiers d'élite, triomphe encore dans des luttes partielles où la victoire indécise passe alternativement du drapeau suisse au drapeau bourguignon. Ce fut alors que l'artillerie des confédérés tonna comme jamais elle ne l'avait fait depuis le commencement de la bataille; les rangs ennemis s'éclaircirent; les rangs des enfants de l'Helvétie se serrèrent; de tous les chemins creux, de toutes les broussailles jaillirent une infinité de combattants imprévus agissant avec ensemble, tandis que les Bourguignons éperdus quittaient leurs positions. Jurant, maugréant, frappant d'estoc et de taille même parmi les siens, Charles se laisse entraîner à la retraite plutôt qu'il ne s'y résigne; et « les Ligues comme grêle se « ruent dessus les siens, taillant, dépeçant deçà delà tous ces beaux « galants. Tant et si bien déconfits furent à vauderoute ces pauvres « Bourguignons, que semblaient-ils fumée épandue par vent de bise. »

Les Suisses perdirent à peine cent hommes; les Bourguignons, au contraire, en laissèrent deux mille sur le champ de bataille. Le butin fut immense : les vaincus abandonnèrent aux vainqueurs cinq cents drapeaux, quatre cents tentes doublées de soie, un trône en vermeil, des buffets remplis de vaisselle d'or et d'argent. Dans la tente de Charles

on trouva quatre cents coffres de voyage remplis d'étoffes précieuses. Les soldats se partageaient l'argent monnayé, tandis qu'ils vendaient, moyennant quelques *batz*, des assiettes d'argent et de vermeil qu'ils prenaient pour de l'étain et pour du cuivre. On estime à trois millions, représentant aujourd'hui une valeur de quarante-cinq à cinquante millions, le butin remporté par les Suisses. Dans sa fuite, Charles perdit le plus beau diamant connu de son temps, et *qu'il prisait à l'égal d'une province.* Un soldat suisse l'ayant trouvé, le céda pour *un florin*, environ vingt francs de notre monnaie actuelle, au curé de Montagny, qui le revendit aux Bernois pour trois livres suisses. Après avoir passé dans différentes mains, ce diamant, d'une valeur de deux millions, fut acheté au trésor de Milan par le pape Jules II, qui en donna vingt mille ducats. Deux autres diamants devinrent aussi la proie des Suisses : l'un d'eux, acheté quarante-sept mille florins par Jacques Fugger, négociant d'Augsbourg, devint, en 1547, la propriété de Henri VIII, roi d'Angleterre. La reine Marie l'ayant apportée en dot à Philippe II, il existe aujourd'hui dans le trésor impérial de Vienne. Quant au troisième diamant, vendu par les Suisses dix mille francs de notre monnaie, passé entre les mains d'un sire de Sancy qui lui laissa son nom, il fait partie des joyaux de la couronne de France, et représente une valeur d'environ deux millions de francs.

Trois bornes de granit, ayant trois à quatre mètres d'élévation, quatre à cinq mètres de circonférence, sont plantées triangulairement dans un bas-fond, entre le village de Corcelles et la montagne; une borne semblable existe au-dessous du village de Bonvillars, parmi les vignes. Ce sont les seuls témoignages matériels du triomphe des Suisses, occupant sans doute les deux points décisifs de l'action. Aucune inscription ne les décore, ou plutôt n'en altère la noble simplicité. Il ne pouvait y avoir ici de gloire individuelle : la nation fut le héros.

Du haut de ses murailles encore fumantes; du haut de ses parapets démantelés, Grandson, dans le deuil des siens, assistait avec une joie féroce au spectacle de sa vengeance. La victoire assurée, l'air s'émut au son des cloches; du champ de bataille jusqu'à l'église, une procession d'hommes armés, couverts de la poussière et du sang des combats, allèrent remercier l'Éternel, qui les bénit par ses prêtres.

Jamais Grandson n'avait offert un tel spectacle; jamais la basilique byzantine, dont la ville est dominée, n'avait entendu tant de voix, ni reçu tant d'offrandes. Ses antiques sculptures parurent tout à coup rajeunies: mais, hélas! depuis, elles ont bien vieilli, bien souffert, souffert de l'indifférence des peuples, vieilli de la succession rapide d'idées nouvelles.

L'imagination remplie des souvenirs belliqueux du quinzième siècle, nous nous embarquons au port de Grandson, et, suivant en biais le lac de Neufchâtel, nous caressons successivement du regard Yvonand, dernier village vaudois; Cheyry, premier village fribourgeois, ancienne *villa* romaine; Estavayé, colonie vandale, décorée depuis l'année 780 du titre de ville, ceinte d'antiques murailles, garnie d'édifices aussi vieux que ses murailles, surmontée d'un donjon fortifié que surmonte lui-même une tour élevée de cinquante mètres. Nous glissons devant Chevreux, Portallan, Chabroy, qu'habite une population active et vigoureuse de bateliers et de pêcheurs, et nous arrivons à Cudrefin, bourg situé derrière le lac de Morat, but de notre navigation.

Ce lac, *lacus Aventicencis* des anciens, baignait jadis les murs d'enceinte d'Avenches, *Aventicum*, auxquels étaient fixés, pour amarrer les bateaux, un certain nombre d'anneaux de fer, qu'on y voyait encore au commencement du siècle dernier. Bienne, Neufchâtel et Morat formaient alors un seul lac, le plus grand qui fût en Suisse, et dont les pluies de l'année 1816 reproduisirent l'image. Aujourd'hui, sa longueur est de huit mille mètres, sa largeur de trois mille cent soixante-sept, et sa circonférence d'environ vingt kilomètres. Il n'a pas plus de cinquante-quatre mètres dans sa plus grande profondeur. On le dit à quatre cent quarante-quatre mètres au-dessus du niveau de la mer. Il reçoit les eaux de la Broye, de la Glane, de la Bibern et du Chandon. Ses bords sont vaseux, couverts de roseaux, et son onde est quelquefois rougeâtre, par la floraison d'une plante du genre des oscillatoires[1]. La navigation en est agréable et facile, même l'hiver; cependant il gèle volontiers. Parmi les poissons qui lui sont propres, on désigne le silure, quelquefois du poids de vingt-cinq à quarante kilogrammes, ayant une énorme tête, et beuglant

[1] C'est la *Conferva purpurea pollinosa aqua inatans* (Haller).

comme un veau, quand on le retire de l'onde. Sa chair est d'autant moins estimée qu'il est plus vieux. Autour du lac se présentent, à l'ouest, les prairies marécageuses d'Avenches et de Faoug; à l'est le grand marais; au nord le mont Vailly, qui rompt l'uniformité du paysage; au sud la ville de Morat.

Faubourg d'*Aventicum,* lieu consacré jadis par un temple au culte de la déesse topique *Aventia,* la ville de Morat, en allemand *Murten,* ainsi que le village de Villars-aux-Moines, en allemand *Mœnchwyler,* occupent un territoire assez vaste, dans lequel abondent les antiquités romaines, premiers titres d'illustration du pays. Quelques chroniqueurs assurent qu'en 814 Louis le Preux fit construire une tour fortifiée au sommet de la colline où s'élève aujourd'hui Morat; mais rien ne le prouve, tandis que le château fondé par Pierre de Savoie et les murailles urbaines, bâties en 1469-1474, dont l'ensemble est très pittoresque, présentent la physionomie des constructions militaires de la féodalité; physionomie d'autant plus expressive, que sur ces créneaux invincibles semble se promener la grande ombre de Bubenberg, leur défenseur héroïque. Morat forme deux villes : la ville haute, ville du moyen âge, dans laquelle se groupaient donjon, église, maison commune, hôpital, c'est-à-dire tous les genres de protection tutélaire pour le faible; et la ville basse, appelée la *Rive,* qu'occupait une population presque nomade de bateliers et de pêcheurs. Cinq fontaines publiques arrosent la ville haute, dont quelques rues sont ornées d'arcades, comme les rues de Berne. Dans le château, dans les murailles de plusieurs maisons particulières, on trouve encastrés des débris et des inscriptions antiques. Si plusieurs monuments n'avaient point disparu; si des réparations fatales n'étaient point venues transformer différentes constructions, et substituer au vénérable cachet des siècles le cachet moderne, Morat vivrait encore de la vie que lui ont imprimée les vieux âges; mais d'Attila à Charles le Téméraire, des désastres de l'empire aux désastres des Bourguignons existe une immense lacune.

Quand Charles attaqua les *misérables paysans* qui avaient osé lui résister, ces Suisses qu'il méprisait, groupés le long des hauteurs, au sud-ouest, fondirent sur les Bourguignons avec l'impétuosité d'avalanches, les refoulèrent contre le lac où s'en noyèrent un grand nombre, et de-

vinrent bientôt maîtres d'un champ de bataille arrosé du sang de quinze mille cadavres.

Liberté ! liberté ! ces mots de tous côtés,
De vallée en vallée ont été répétés :
Et sur les monts émus le pin qui se balance,
Et le torrent qui tombe, et l'aigle qui s'élance ;
Sur les rocs résonnants et dans l'air agité,
Tout semblait dire encore : Liberté ! liberté !

MASSON, *les Helvétiens*, ch. VII.

C'est de la montagne de *Moenchwyler*, près d'un tilleul énorme, ayant au moins six cents ans, sous l'ombre duquel les Suisses ont tenu conseil avant la bataille, qu'on peut le mieux étudier ce champ de carnage.

Voici dans quels termes un chroniqueur contemporain raconte la journée de Morat :

« Et ainsi, un samedi, de grand matin, qui était le jour des dix mille martyrs, il fut unanimement décidé et résolu que chacun commencerait par entendre la sainte messe et par implorer la grâce et la bénédiction de Dieu ; puis, qu'après le déjeuner, chacun se disposerait au combat. Mais on vit plusieurs hommes de bien mieux aimer ne point manger et ne point boire avant que l'affaire fût terminée.

« Sur cela vinrent les braves et honnêtes gens de Zurich avec leurs bannières et toutes leurs forces. Ils étaient fatigués, harassés, car ils avaient marché jour et nuit, par une pluie continuelle, par de mauvais chemins ; de sorte qu'il en resta dans les bois plus de six cents, qu'une extrême lassitude retardait en arrière. Ils arrivèrent, néanmoins, assez tôt pour combattre ce dont nous devons leur tenir grand compte, car ils avaient mieux aimé rester exposés que d'arrêter la marche de la troupe.

« Sur-le-champ on fit une avant-garde ; on y rangea ceux de Thun et d'Entlibuch avec leurs bannières, ainsi qu'une bande d'élite prise parmi les contingents des divers cantons, et l'on en donna le commandement à Jean de Hallwil, chevalier très brave, bourgeois de Berne.

« Lorsqu'on se fut mesuré des deux côtés et qu'une escarmouche eut commencé, tous les Suisses, selon l'antique usage, se mirent à genoux en levant les mains au ciel. Ils récitèrent avec une grande dévotion cinq *Pater Noster*, cinq *Ave Maria* pour la passion de Notre Seigneur et pour les dix mille martyrs, puis aussitôt commença l'attaque.

« On tira, de part et d'autre, avec de grosses couleuvrines et avec des machines dont quelques-unes furent mal disposées. Les Suisses, s'avançant pleins de résolution courageuse, rencontrent une haie qu'ils ne peuvent franchir. Forcés d'obliquer, ils enfilent un chemin étroit, et arrivent valeureusement, non sans pertes toutefois, au camp du duc de Bourgogne.

« Les Bourguignons s'enfuirent. Nous les poursuivîmes; nous massacrions quiconque tombait en nos mains. Le désordre fut grand parmi eux. D'épouvante ils se jetaient dans le lac. Le rivage était couvert de leurs cadavres. On ne pouvait les compter. Ceux des nôtres qui se trouvaient dans la ville, voyant les Bourguignons courir ainsi, ne doutèrent plus qu'on ne vînt les délivrer.

« Beaucoup de grands seigneurs, superbement équipés, espérant traverser le lac à la nage, y lançaient leurs chevaux; ils se débarrassaient de leurs armes, de leurs vêtements; mais, après une lutte plus ou moins prolongée contre les flots, les flots les engloutissaient. C'était un spectacle digne de pitié; mais l'orgueil des hauts barons avait bien mérité du ciel un tel châtiment.

« Bons Bernois, et vous autres tous, gens de bien, gardez-vous donc de tout sentiment d'orgueil; continuez d'obéir aux commandements de Dieu, et vous réussirez tant que vous n'y manquerez pas.

« Il y eut des Bourguignons qui, perchés sur les arbres où leur effroi les avait fait monter, furent percés à mort et obligés de voler sans plume. On rencontra dans le nombre quelques femmes armées qu'on renvoyait sans leur causer le moindre mal.

« Les Bernois, leurs alliés, avec toutes leurs bannières, demeurèrent dans le camp ducal où se trouvèrent de grandes richesses en or, en argent, en habits et en autres choses précieuses. Les braves, occupés à se battre, ont eu très peu de ces dépouilles. Elles sont devenues la proie des drôles et des coquins qui suivaient l'armée. » (*Beschreibung der Burgundischen Kriege.*)

En 1485 un ossuaire fut établi sur le territoire de Meyriez. On y réunit indistinctement les restes de tous ceux qui avaient succombé, et diverses inscriptions latines, allemandes et françaises décorèrent cette chapelle funèbre, devant laquelle, en 1581, furent posées des grilles de

fer. En 1751, deux inscriptions en lettres d'or, sur marbre noir, remplacèrent les anciennes. L'une d'elles est du célèbre Haller; la voici textuellement avec la traduction :

Steh still, Helvetier! hier liegt das kühne Heer,
Vor welchem Lüttich fiel und Frankreichs Thron erbebte;
Nicht unsrer Ahnen Zahl, nicht künstliches Gewehr,
Die Eintracht schlug den Feind, die ihren Arm belebte.
Seht, Brüder, eure Macht, sie liegt in eurer Treu,
O! würde sie noch jetzt bei jedem Leser neu.

« Helvétiens! vivez en paix! ici est couchée cette audacieuse armée qui fit trembler jusqu'au trône de France. Ce n'est point le nombre, ce ne sont pas les armes meurtrières, c'est l'union qui a donné à nos aïeux la force d'arrêter ces bataillons aguerris. Apprenez, frères, que la puissance réside dans l'union et la fidélité! »

Le 3 mars 1798, l'armée française ayant pris possession de Morat, les musiciens de la soixante-quinzième demi-brigade, parmi lesquels se trouvaient plusieurs Bourguignons, eurent l'idée de renverser l'ossuaire. On tâcha d'y mettre le feu, puis de faire sauter la chapelle avec de la poudre. Ces moyens échouèrent. Alors un révolutionnaire fanatique du canton de Vaud, nommé Junot, obtint du pouvoir militaire un ordre de démolition exécuté sur-le-champ. Les os furent tous enterrés dans une grande fosse, et sur les débris de l'ossuaire s'éleva un arbre de la liberté. Les choses demeurèrent dans cet état jusqu'en 1822, qu'on dressa, moyennant une subvention du grand conseil, un obélisque quadrangulaire en marbre, avec l'inscription suivante :

VICTORIAM
XXII. JUN. MCCCCLXXVI
PATRUM CONCORDIA
PARTAM.
NOVO SIGNAT LAPIDE
RESP. FRIBURG.
MDCCCXXII.

« A la victoire du 22 juin 1476, due à l'union de nos aïeux. La république de Fribourg a érigé ce nouveau monument en 1822. »

Entre autres objets placés dans les fondations de l'obélisque, se trouve une plaque en plomb sur laquelle on a gravé :

> IN MEMORIAM PUGNÆ IN VICINA URBE MURATO NUNCUPATÆ, EXSTRUCTA HIC EST ANNO 1485 CAPELLA, QUA CONDERENTUR CÆSORUM OSSA. CUM AUTEM AB IRRUENTE IN HELVETIAM ANNO 1798 FRANCORUM EXERCITU DIRUTA FUISSET, IN EJUS LOCUM, SENATU FRIBURGENSIS CONSULTO, POSITUM EST HOC MONUMENTUM, ANNO 1821.

Une médaille grand module a été frappée pour la même occasion ; elle représente, de face, l'ancien ossuaire, et au revers le monument nouveau, avec différentes inscriptions.

Grandson, Morat, mais surtout Morat, ont attiré quantité d'illustres voyageurs. En 1797, Bonaparte, allant au congrès de Rastadt, visita le champ de bataille, et dit à l'officier qui l'accompagnait : « Capitaine, si jamais nous livrons bataille en ces lieux, soyez persuadé que nous ne prendrons pas le lac pour retraite. » Lord Byron, le romancier américain Cooper, sont venus s'inspirer dans la plaine de Morat. Quelquefois encore les pêcheurs retirent du lac des cuissards et des armes ; et chaque année, le 22 juin, une fête commémorative est célébrée par la jeunesse studieuse de la localité.

Byron, Bonaparte, Charles le Téméraire, que de grands noms, que de souvenirs, que de gloire ! et cependant...

> L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même
> Son ombre sur le mur !
>
> V. HUGO, *Feuilles d'automne*.

VIII

CANTON DE FRIBOURG

Mendicité, plaie du canton. — Ville d'Avenches. — Ville de Fribourg, son site, son pont, son histoire, ses monuments, ses institutions. — Le lac Damène. — La Valsainte. — La Berra. — Les Mortais. — La vallée de Charmey. — Le Moléson et le plateau des Écorcheurs. — Gruyères et sa vallée. — Romont. — Laupen. — Caractère, mœurs, usages des habitants du canton. — Constitution politique de ce pays.



oici des pauvres, des légions de pauvres; les uns affaissés sous le poids de l'âge ou du travail; les autres bien jeunes, sortis à peine du berceau, mais parmi eux des adultes, des gens robustes et forts. On dirait une confrérie organisée pour tendre la main; confrérie au profit de laquelle un maître habile, plus habile que le besoin, car le besoin souffre sans se plaindre, a noté toutes les intonations qui pénètrent l'âme, a démontré l'effet du geste et des regards, calculé le degré qu'il faut donner à l'insistance d'après le caractère de l'indifférence ou du refus. C'est un système véritable; nous dirions même un art, si nous ne craignions de profaner ce mot, tant son exercice s'exécute avec ensemble, adresse et savoir. Il fonctionne en grand sur toutes les routes, à la porte de toutes les maisons du canton de Fribourg, pays éminemment catholique, éminemment charitable.

L'aumône abondante des couvents favorisa la paresse; la paresse conduisit à la mendicité. Il est si doux de ne rien faire et de ne manquer de rien, que beaucoup d'individus prirent l'habitude d'exister aux dépens du clergé, comme ces plantes parasites qui absorbent le suc nour-

ricier des arbres ; et quand le clergé cessa de pouvoir donner, la pauvreté devint une industrie.

Depuis Morat jusqu'à la ville d'Avenches, depuis Avenches jusqu'à Fribourg, nous marchâmes escortés de pauvres, voltigeant, gambadant, pirouettant aux côtés de la diligence, et, pour un *batz*, faisant mille évolutions. Leur prière chantante bourdonnait encore longtemps après à nos oreilles fatiguées.

Du spectacle de la mendicité s'élever aux souvenirs du peuple romain, des misères d'aujourd'hui aux splendeurs d'autrefois, c'est de bien bas monter bien haut. Mais l'ordre descriptif que nous avons adopté l'exige ainsi. D'ailleurs le territoire aventin, pays de Vaud, où l'administration interdit heureusement la mendicité, nous rend à nous-mêmes.

Ce devait être une cité puissante que cette cité d'Avenches, l'*Aventicum* romain, le *Wiflisburg* germanique, avec ses murailles d'enceinte de trois à quatre mètres d'épaisseur, de douze à quinze mètres d'élévation, comprenant, dans une circonférence d'au moins six kilomètres, la plaine de Conches-Dessus et Dessous, le pré de Maladèvre jusqu'à Donatère ; ayant des temples consacrés à Isis, Jupiter, Apollon, Mercure, à la déesse *Aventia*, génie du lieu ; des thermes, un amphithéâtre, un aqueduc qui apportait l'eau de source d'une montagne voisine, et quantité de monuments civils et militaires, tels que pouvaient l'exiger une capitale, car *Aventicum* fut, pendant plusieurs siècles, la capitale de l'Helvétie. Embellie sous les règnes de Vespasien et de Titus, ruinée en 307 par les Germains, rebâtie en 355, saccagée par Attila, relevée en 607 par le comte Guillaume de Bourgogne, détruite de nouveau en 894 par les Allemands, elle dut à l'évêque de Lausanne Burkard sa forme et sa reconstruction moderne, opérée en 1076 avec les matériaux enfouis de l'ancienne ville.

M. Wild, archéologue bernois, recule jusqu'à l'année 589 avant J.-C. l'origine d'*Aventicum*. A ce compte, on pourrait la reculer encore plus loin, si l'on voit une origine coloniale dans la réunion de quelques cabanes de pêcheurs, vivant des produits du lac. La compagnie célèbre des *Nautes d'Aventicum*, analogues aux *Nautes* parisiens, aux *Nautes* médiomatriciens, aura sans doute été plutôt organisée que fondée par l'administration romaine.

Il est impossible de faire un pas dans Avenches, d'y remuer un coin de terre, sans découvrir quelque objet d'antiquité. Des inscriptions tumulaires ou votives, des débris de bas-reliefs, la plupart mutilés, se trouvent enchâssés dans les murs du château, dans ceux de l'église, dans la clôture de la ville et dans quelques maisons bourgeoises; mais telle est l'influence qu'exercent encore les sentiments pieux relevés par le charme de la poésie, qu'au-dessus de ces ruines restées froides, malgré le vénérable appareil d'une splendeur éclipsée, brille la touchante élégie d'Alpulina. Fille tendre et dévouée, Alpulina quitte l'autel d'Isis auquel sa vie est consacrée : pour sauver son père que Cœcina vient de condamner à mort, elle n'épargne ni démarches, ni larmes. Vains efforts; l'arrêt demeure irrévocable; et la jeune prêtresse meurt de chagrin.

JULIA ALPULINA HIC JACET. INFILICIS PATRIS INFELIX PROLES. EXORARE PATREM NECIS NON POTUI : MALI MORI IN FATIS ILLI ERAT. VIXI ANNOS XXIII.

« Ici repose Julia Alpulina. Fille infortunée d'un père infortuné, je n'ai pu le sauver du trépas. Il était dans sa destinée de mourir d'une mort violente. J'ai vécu vingt-trois ans. »

Traversant Avenches, lord Byron releva le souvenir d'Alpulina, lui donna, dans son poëme de *Child-Harold*, une seconde immortalité; et bientôt après le monument de la prêtresse, acquis par un Anglais, rapprocha le texte lapidaire du texte manuscrit de l'illustre poëte.

Des hauteurs situées derrière Avenches, on jouit d'agréables points de vue sur le lac, sur la vallée de la Broye et sur la ville, qui, peuplée de deux mille âmes, ne présente pas en étendue le vingtième d'*Aventicum*, où vécurent, sous d'élégants portiques, soixante mille habitants.

Une heure vingt minutes suffisent pour parcourir à pied la distance entre Morat et Avenches; trois heures au plus, pour franchir celle d'Avenches à Fribourg. On traverse Villars-Repos, Courtepin, localités construites sur des *suburbana* romaines; on marche au travers d'une plaine fertile; et l'on rencontre, à quelques kilomètres de Fribourg, la rive gauche de la Sarine (Saane) dont le trajet est notablement accidenté.

Cette rivière au long cours, sortie des Alpes dans l'Oberland bernois, donnant son nom à toute une contrée qu'elle féconde, suit d'abord la

direction horizontale du lac Léman, d'où prenant la perpendiculaire, elle coule parallèlement à la Broye, autre rivière assez importante du canton de Fribourg, et sépare, d'une manière tranchée, la portion montagneuse de ce canton, de la portion cultivée. Après Fribourg, elle baigne une vallée fort étendue jusqu'à son embouchure dans l'Aar, entre Berne et Morat. Presque tous les cours d'eau du canton, la Singine, déversoir du lac Domène; la Sonna, déversoir du lac Sudorf; la Soigne, la Gérine, vont aboutir à la Sarine qui devient ainsi considérable, principalement au-dessous de Laupen.

VILLE DE FRIBOURG.

Rien de plus romantique, de plus hardi, de plus bizarre et de plus saisissant que la position de Fribourg, vue surtout du côté par lequel nous entrons dans la ville : des remparts flanqués de tours; des maisons superposées les unes sur les autres; des rues grimpantes; certains édifices largement assis à côté d'édifices élancés, avides d'air et de lumière, et qui, manquant d'espace autour d'eux, semblent porter leur tête au sein des nuages pour respirer plus à l'aise ou même écouter la voix du ciel. Telle la haute tour de l'église Saint-Nicolas, chant sublime, composé par un artiste du treizième siècle, dans une langue aujourd'hui perdue qu'on ne peut ressusciter qu'en ressuscitant la foi. Cette espèce d'efflorescence architecturale part d'un lit de rochers coupés à pic en divers points, contrastant avec les teintes du travail humain, mais s'harmonisant avec des bouquets de verdure, avec un horizon fait exprès. Aucune ville suisse, aucune ville d'Europe ne ressemble à Fribourg.

Un pont de bois servait autrefois de communication, sur ce point, entre les deux montagnes riveraines de la Sarine. Mais il fallait y descendre, puis monter par un double escarpement, ce qui prenait quarante minutes de marche pour un trajet qui n'exige pas aujourd'hui plus de cinq minutes, grâce au pont en fil de fer, inauguré solennellement le 19 octobre 1834. Ce pont, œuvre d'une hardiesse étonnante, se lie aux autres hardiesses dont Fribourg est doté. L'art moderne a résolu le problème d'utilité pratique, comme l'art chrétien avait résolu le problème d'utilité morale.

« Deux portiques simples, mais assez gracieux, le terminent et se dressent aux extrémités d'un immense arc renversé, formé par les deux câbles qui soutiennent le tablier. La balustrade, quoique simplement façonnée, offre un très beau coup d'œil. Qu'une voiture passe sur le pont, l'oreille est frappée du bruit occasionné par les pieds des chevaux; mais l'œil le plus perçant chercherait en vain à distinguer la plus légère ondulation, soit dans les câbles de suspension, soit sur le pont proprement dit. Les voyageurs ne ressentent pas la moindre oscillation, et leur admiration n'a pas de bornes, lorsqu'ils gagnent le second portique, après avoir mesuré toute la longueur du pont.

« Le système de suspension repose sur les deux grandes culées qui soutiennent les deux grands câbles, et servent en même temps de portiques. Ils sont construits, partie en pierre calcaire de Neufchâtel et de Neuveville, partie en pierre de grès, tirée des carrières ordinaires de Fribourg. Tous ces blocs sont, pour la plus grande sûreté, retenus par des crampons de fer et par des tirants et filières pareillement de fer. La quantité de fer employée à cet effet se monte à près de cinq cent soixante-dix quintaux. L'élévation des portiques ainsi construits est de vingt-deux mètres; la voûte qui sert d'entrée a quinze mètres de hauteur sur six mètres soixante-six centimètres de largeur, et six mètres trente-trois centimètres de profondeur; la largeur de chaque pilier est de quatre mètres soixante-six centimètres. A cinquante-quatre mètres environ de ces portiques s'ouvrent les puits d'amarres qui ont vingt mètres de profondeur et environ onze mètres d'ouverture : ils sont entièrement taillés dans le roc des deux côtés, et renferment chacun trois chambres placées à une certaine distance l'une de l'autre, qui contiennent chacune trois voûtes renversées, formées d'énormes blocs de pierre de Neufchâtel et de Neuveville. Les câbles d'amarres, au nombre de seize, traversent toutes ces voûtes, reposent de plus sur douze cylindres en fonte, et sont retenus par cent vingt-huit ancres du poids total de cinq cent douze kilog. Ces câbles d'amarres retiennent les deux grands câbles qui soutiennent, de chaque côté, les grandes poutres du tablier, au moyen de chaînes de suspension. Leur longueur est de quatre cent dix-sept mètres. Ils se composent de deux mille fils de fer chacun, qui, réunis, forment un assemblage de quatre mille fils, soit chaînons, du poids total de neuf

cent soixante quintaux. De l'arc renversé, formé entre les deux portiques par les grands câbles, s'échappent, de chaque côté, et à la distance d'environ deux mètres l'une de l'autre, cent soixante-quatre chaînes de suspension, retenues en haut par des chevalets de fer, et terminées en bas par des étriers auxquels les poutres du tablier sont accrochées. La plus longue chaîne de suspension a environ vingt mètres, et la plus courte, seulement seize centimètres. Elles sont formées chacune de vingt-cinq chaînons en fil de fer, de sorte que le tablier est soutenu par plus de huit mille chaînons perpendiculaires. Le nombre des poutres qui forment la base du tablier, soit plancher du pont, est de cent soixante-six, retenues par trois cent vingt-huit étriers en fer forgé. Quatre assemblages de longues poutres traversent le pont dans toute sa longueur; c'est sur elles que reposent les deux trottoirs. Des deux côtés s'élève une balustrade en bois de chêne et en forme de croix de Saint-André; sa hauteur est de un mètre trente-trois centimètres. La voie du milieu, destinée aux voitures, a cinq mètres trente-trois centimètres de large, et chacun des trottoirs, à droite et à gauche, mesure un mètre de largeur; de sorte que la largeur totale du pont est de sept mètres trente-trois centimètres. Sa longueur, en y comprenant les deux culées, est de trois cent quatorze mètres; sans les culées, de trois cent un mètres, et, avec le tablier seul, de deux cent quatre-vingt-huit mètres. Sa hauteur au-dessus de la rivière était, au 1er octobre 1834, de cinquante-cinq mètres.

« La quantité de fer employé pour toute la construction ne s'élève pas à moins de mille sept cents quintaux. Le bois qui forme le tablier est estimé à environ deux mille trois cents quintaux. Le poids que supportent les deux grands câbles est d'environ deux mille quatre cents quintaux, et celui qu'ils peuvent supporter, de quarante-huit mille quintaux. Ce pont est l'ouvrage de M. Chaley, ingénieur français.

« Un autre pont suspendu (ou passerelle) a été construit sur la vallée de Gotteron; il communique, par le grand pont de la ville, à Bourguillon ainsi qu'à la chapelle de Lorette; sa position est des plus pittoresques. Sa hauteur se trouve à quatre-vingt-quinze mètres du niveau de la vallée et sa longueur a deux cent trente-quatre mètres. »

Nous ne pouvions mieux faire qu'emprunter au *Manuel* de M. L. Maison cette description technique.

L'histoire de la ville de Fribourg, qui est en même temps celle de son canton, ne remonte point au-delà du douzième siècle. Avant l'année 1178, le bord seul de la rivière était habité. Berthold IV, duc de Zœringen, s'entendit alors avec plusieurs barons pour fonder la ville haute et lui assigner un territoire duquel vingt-quatre paroisses dépendirent. En 1218, Fribourg échut au comte de Habsburg-Laufenburg, et fit partie, en 1277, du domaine de la maison régnante d'Autriche. Voilà comment il se fait que, dans les guerres d'indépendance, Fribourg lutta, jusqu'en l'année 1450, contre les confédérés suisses. L'empereur Frédéric reconnut alors leurs anciens priviléges et leur en accorda de nouveaux; mais, deux années après, le duc Louis de Savoie, auquel ils devaient des sommes considérables, déclaré protecteur du pays, le gouverna, pour ainsi dire, selon son bon plaisir. Dans la guerre des Suisses contre Charles le Téméraire, la ville de Fribourg se signala d'une manière éclatante. Elle vit, en 1476, réunie dans son enceinte, la plus brillante de toutes les diètes qu'aient jamais tenues les Suisses. Indépendamment des capitaines vainqueurs à Morat, on y reçut les ambassadeurs d'Autriche, les électeurs de Mayence, de Trèves, le duc René de Lorraine, les évêques de Bâle, Strasbourg, Genève et Sion. Les confédérés, devenus généreux, accordèrent la paix aux ducs de Savoie, sous condition qu'ils renonceraient à leurs prétentions sur Fribourg qui, de ce moment, fit définitivement partie de la ligue cantonale.

Du quinzième siècle datent les inclinations belliqueuses des Fribourgeois, leur tendance à guerroyer pour l'étranger. On les rencontre, depuis lors, sur la plupart des champs de bataille; et presque tous ceux qui ne portent point les armes exercent quelque branche de commerce ou d'industrie. Encore aujourd'hui, ces inclinations nomades nuisent aux travaux agricoles du pays qui n'a point assez de bras, bien que le service militaire des Fribourgeois à l'étranger se borne au contingent de cinq cents hommes que leur paye le royaume de Naples.

L'enceinte fortifiée de la ville de Fribourg, construite en 1656, comprend cinq portes liées entre elles, excepté celles de Berne et de Bourguillon, et renferme un espace considérable dont la population ne répond pas à l'étendue, car on n'y compte que neuf mille âmes. Le Bourg, l'Auge, les Plans, la Neuveville forment les quatre quartiers de la

ville actuelle, comme ils en formaient les *bannières* à la fin du dix-huitième siècle et les *sections* dans le moyen âge. Près d'un quartier français se trouve un quartier allemand; de sorte que la moitié de la population ne comprend pas l'autre moitié; ce qui ne les empêche pas de fraterniser dans une centaine de cabarets où se discutent les grands intérêts du pays. Trente fontaines, au moins, dont quelques-unes sont monumentales, et les *grands réservoirs* qu'on utilise au besoin, distribuent sur toutes les places et par toutes les rues, leur eau vive et limpide.

Un tilleul énorme, planté devant l'hôtel de ville, depuis l'année 1179, si l'on en croit la tradition populaire, et seulement en 1476, à ce qu'affirme l'histoire, pour consacrer le double souvenir de Grandson et de Morat, se lie d'une manière bien intime aux fastes de la localité. On raconte qu'un jeune Fribourgeois qui venait de s'illustrer dans les plaines de Morat, accourut d'une traite, depuis ce champ de carnage jusque sur la place publique de sa cité natale. Arrivé là, couvert de sang et de poussière, il s'écria *victoire* et mourut d'épuisement. Inhumé dans le lieu même, une branche de tilleul, qui lui avait servi de panache, fut plantée près de son glorieux cadavre qu'elle ombragea bientôt de ses branches... Pourquoi contester la certitude d'une action sublime et le mérite d'une gratitude nationale? Dans le douzième siècle, il se tenait, sous le tilleul, une cour de justice, *das Lindengericht*, pour juger les différends des paysans qui, venant au marché, discutaient leurs intérêts. C'était aussi contre le même arbre que s'affichaient, sous des cadres grillés, les ordonnances et les publications judiciaires. Il y a déjà longtemps, le tilleul, devenu vieux, se mourait : le jour des Rois, quelques jeunes gens lancèrent, sans intention, une grenade qui, tombée dans le tronc creux du vénérable centenaire, y mit le feu. Les Fribourgeois accoururent, comme s'il s'était agi du plus somptueux édifice, et, grâce à leur activité, l'incendie n'eut point de suite fâcheuse; au contraire, telle avait été la masse d'eau répandue sur l'arbre qu'il reprit de la vitalité, de l'énergie, et prolongea son existence jusqu'à nos jours, malgré la trombe qui faillit, en 1818, le déraciner. Des tuteurs l'aident à supporter ses branches. Un médecin célèbre, tirant de l'arbre de Fribourg une indication d'hygiène, disait souvent à ses concitoyens : « Quand votre arbre se déshabille, habillez-vous; et lorsqu'il s'habille, déshabillez-vous. »

Parmi les curiosités architecturales, on cite la porte de Bourguillon, *Bürgenthor*, située entre deux précipices; l'église cathédrale, dont la plate-forme domine de quatre-vingt-quatre mètres le terre-plein; l'ancien collége des Jésuites, sorte de citadelle religieuse placée au point culminant de la ville; et la maison commune, *rathhauss*, à perron couvert, bâtie en 1514, vis-à-vis le *tilleul*, sur le sol qu'occupait jadis le palais des ducs de Zoerhingen.

Au rez-de-chaussée de la maison commune se trouve le *défensional;* au premier étage est une belle salle où se tiennent les séances du grand conseil et de la bourgeoisie, salle décorée de peintures allégoriques et de sujets empruntés à l'histoire helvétique. Le tribunal d'appel s'assemble dans une autre salle ornée de la même manière.

Fondée en 1283, consacrée sous le vocable de Saint-Nicolas, l'église cathédrale possède un portail remarquable, des chapelles, des fonts baptismaux que les sculpteurs ont fouillés avec soin. Au tympan du portail, représentant le jugement dernier, on voit des diables qui emportent dans des paniers des évêques, des papes et des rois. D'un côté se trouve le paradis, où pénètrent, conduites par saint Pierre et assistées par un ange, une troupe de jeunes filles; de l'autre côté on voit l'enfer, où les diables précipitent une foule de réprouvés dans l'effroyable gueule d'un monstre qui les avale; *charge de mauvais goût*, écrivait un célèbre voyageur du dernier siècle, qui disait, en voyant arriver à Fribourg les princes de Holstein : « Il faut que le démon de la curiosité agite bien « fort, pour passer par cette ville. » Ce double trait prouve qu'alors bien peu d'hommes comprenaient la nature dans la sublimité de ses poétiques horreurs; et qu'un apôtre de la philosophie voltairienne ne pouvait absoudre la pieuse naïveté des sculpteurs du moyen âge. Chaque époque a son esprit, ses scrupules, ses doctrines; et n'est-ce point un bonheur que la nôtre

Reconnaisse Dieu dans l'Église,
A travers le blanc voile et la muraille grise?

La sonnerie et les orgues animent singulièrement la basilique de Fribourg. Les orgues, œuvre d'Aloyse Mooser, formées de soixante registres et de sept mille cinq cents tuyaux, font oublier, quand on les entend,

toutes les beautés artistiques de l'édifice. Elles jouent deux fois par jour, à une heure et demie du soir, et une heure avant la nuit, moyennant rétribution légère au profit de la fabrique. L'organiste, M. Wogt, talent hors ligne, semble avoir surpris, pour faire chanter l'instrument, le secret des séraphins.

L'établissement des jésuites, collége dit de Saint-Michel, fut fondé, en 1584, par le P. Canisius qui mourut en odeur de sainteté, mais qui, renfermé sous le chœur, attend toujours les honneurs d'une canonisation jadis promise. Naguère, ce collége renfermait soixante pères, presque tous professeurs, et mille à douze cents élèves. Murailles aujourd'hui silencieuses, c'est à peine si quelques curieux en viennent troubler la solitude, pour visiter des devants d'autel sculptés par Locher et des tableaux peints par Elmeltrant.

Au couvent des Augustins sont quelques morceaux de sculpture, véritables chefs-d'œuvre; et au couvent des Capucins, une Descente de croix d'Annibal Carrache. On désigne également, comme méritant d'être vus, la chapelle de Lorette, où chaque année se célèbre une fête connue sous le nom de *Dimanche de Lorette;* l'hôpital de Saint-Jacques, que desservent des sœurs grises; le couvent des Ursulines; celui des religieuses du tiers-ordre de Saint-François occupées de la fabrication des fleurs artificielles en toile fine; l'évêché, demeure de monseigneur l'évêque de Lausanne, depuis la réforme du seizième siècle, et plusieurs autres édifices remarquables, soit par leur construction, soit par les objets d'art ou de science qu'ils possèdent.

Le musée cantonal possède un beau cabinet de physique, une collection numismatique, un cabinet d'histoire naturelle très intéressant, et des plâtres. La collection numismatique comprend : une suite précieuse de médailles grecques et romaines; une suite de médailles pontificales frappées depuis 1417 jusqu'en 1830, et dues presque toutes à la munificence de Léon XII; une suite de médailles françaises données, en 1828, par Charles X; une nombre considérable de monnaies du moyen âge, suisses et européennes.

Le cabinet d'histoire naturelle se compose : d'une quantité notable de roches indigènes; de marbres de Suisse, du Tyrol et d'Italie; de coquilles fossiles; de pétrifications et de pseudomorphoses calcaires

très curieuses; d'un herbier fribourgeois; d'un herbier valaisan; d'une collection de saules; d'oiseaux de Suisse et d'Amérique, etc. Divers plâtres représentent les chefs-d'œuvre des musées du Capitole et du Vatican.

L'ancienne bibliothèque des jésuites, la bibliothèque de la société économique et celle du chanoine Fontaine jouissent de quelque réputation. Il en est de même des médailles de M. le président Camentran, du cabinet d'antiquités de M. Phil. Fegely, des collections de vitraux peints et de tableaux de MM. Savary, Praroman et Landerset.

Une société économique, fondée en 1813; une société militaire; une société de médecine et de chirurgie, établie en 1822; une société archéologique, instituée par M. de Fegely; un salon de lecture appelé Grande-Société; un cercle des arts; un cercle du commerce et des métiers; une société d'utilité publique; une caisse d'épargne, sont les principaux établissements de la ville de Fribourg. Depuis 1830, elle a eu deux journaux qui paraissaient deux fois la semaine. Son gymnase ou collége, dirigé par les R. P. jésuites, jouissait d'une réputation bien méritée, au double point de vue de la direction morale et de la direction scientifique des études. Rien ne remplacera cet établissement avec avantage, quoi qu'en disent les radicaux d'Europe.

Les principales industries consistent dans la fabrication des chapeaux, de la chandelle, de la faïence, des toiles de coton, des cartes et de divers autres petits ouvrages en paille nattée ou tressée. Cette dernière industrie, qui s'exerce principalement dans la montagne, donne un produit annuel de trois cent mille francs.

Sans compter de vastes jardins, le Fribourgeois a pour promenades, au centre de la ville, la Grande-Place, ou place d'Armes, plantée de tilleuls; hors de la porte de Morat, le Palatinat, d'où l'on jouit d'agréables points de vue; la porte de Romont, où, par un temps clair, on peut apercevoir la chaîne des grandes Alpes. Les étrangers seront toujours frappés de la position extraordinaire des maisons du Court-Chemin, auxquelles le pavé de la rue Grande-Fontaine sert de toiture; ils verront avec plaisir le moulin pittoresque de la Motta, vis-à-vis le couvent de Maigrange, et les gorges de Gotteron, jusqu'aux forges, dont les martinets se meuvent sous un courant d'eau sorti d'un long aqueduc taillé dans le roc.

D'intéressantes excursions seraient celles à l'ermitage de Sainte-Madeleine, sur les bords de la Sarine, où l'on voit une église, une cour, plusieurs salles, une cuisine, etc., creusées dans le roc; à l'abbaye de Hauterive, dont les religieux, de l'ordre des Bernardins, dirigent une école polytechnique conçue d'après celle de Fellenberg; aux bains de Neigles, de Garmiswyl et de Bonn, fournissant des eaux ferrugineuses et sulfureuses assez renommées. La plus longue de ces excursions n'exigerait pas plus de quatre heures.

Selon notre habitude, nous allons, rayonnant autour de Fribourg en différents sens, visiter le pays avec soin ; et d'abord nous partons pour le lac Domène, la Val-Sainte et la Berra, triple but, triple jouissance ménagée à la passion de l'histoire naturelle, à celle des beaux sites, aux plaisirs naïfs et champêtres.

C'est justement aujourd'hui le troisième dimanche de juillet, époque où, chaque année, les *Armaillis* avec leurs fiancées, ainsi que toute la jeunesse des environs, se rendent au sommet de la Berra, d'après un usage antique d'origine inconnue. Ayant cheminé trois heures sans rien voir de notable, nous nous reposons dans le riant village de Plaffeyn, *Planfayen*, le temps nécessaire pour entendre, de la bouche véridique d'une vieille femme, la célèbre tradition du *chien rouge*, et nous arrivons à Schwarzsée, dénomination germanique anciennement donnée au lac Noir, appelé aussi lac du Moine et lac Domène. C'est une pièce d'eau d'une demi-lieue de long sur vingt minutes de large, entourée de prairies, de buissons, de jardins cultivés, de rochers tapissés de mousse, à travers lesquels coulent et tombent en cascades des eaux d'une argentine limpidité. Çà et là sont des chalets qui respirent l'aisance, des troupeaux parqués en d'abondants pâturages, et, pour fermer l'horizon, une chaîne de montagnes d'où l'on jouit d'une admirable vue sur les glaciers des Alpes.

Près du lac Domène s'échappe une source sulfureuse abondante, préconisée dans le traitement des maladies de la peau et des engorgements chroniques du foie, etc. Elle a éte décrite par les frères Blanc.

Rarement on vient jusqu'ici sans porter ses pas deux lieues plus loin, au couvent de la Val-Sainte, ancienne chartreuse inhabitée, dans la paroisse de Cerniat, district fribourgeois de Gruyères. C'est un véritable

désert qu'il faut traverser avant d'exécuter l'ascension de la Berra, nommée en allemand *Birrenberg*, et, dans le patois du pays, la *Fritté*. Sommet conique ayant, selon le professeur Trechsel, 46°, 40′, 38″ de latitude, 4°, 50′, 35″ de longitude, cinq mille trois cent vingt-huit mètres au-dessus du niveau de la mer, trois mille trois cent soixante-dix-huit mètres au-dessus de Fribourg, la Berra, peuplée de plantes alpines très rares, présentant des formes géognostiques intéressantes, est devenue l'objet d'une monographie spéciale, par le professeur Studer [1].

Pendant que plusieurs centaines de villageois, réunis sur la plate-forme de la Berra, dansaient au son des cornemuses, mangeaient le *gatalet*, et se livraient à divers jeux, nous prenions connaissance du panorama des Alpes; nous nous identifiions avec ses sublimités. Ensuite nous descendîmes aux Mortais, dont les pâturages, les plus élevés du canton, nourrissent des vaches remarquablement belles. On y fabrique le meilleur fromage de Gruyères. Véritable jardin où Flore étale ses plus grandes richesses, où se trouvent réunies des plantes qui sembleraient n'être réservées qu'aux glaciers, et d'autres qui demandent une terre d'élite, les Mortais sont groupés avec plusieurs montagnes voisines, dans un système géognostique des plus bizarres, où toutes les lois ordinaires de formation gisent confondues. «On dirait, dit M. Maison, qu'ébranlées dans leurs bases, ces montagnes, en s'écroulant, sont tombées les unes sur les autres. Les couches calcaires, tantôt presque verticales, tantôt demi-horizontales, tantôt en spirales, présentent des crevasses multipliées, inattendues, des cavernes profondes, des cornes d'Ammon adhérentes aux rochers. Presque partout le sol est pierreux, mais donnant une herbe excellente; la neige, en certains points, ne fond jamais; et les nuits sont quelquefois si sombres dans cette région des nuages, que les vachers sont obligés de faire garder les troupeaux, et d'allumer des feux pour les empêcher de s'égarer. Le chamois, le lièvre blanc, la perdrix des neiges, le petit coq de bruyère, sont les hôtes habituels des Mortais.»

De ces hautes vallées à la vallée de Charmey, il n'y a qu'un pas; vallée délicieuse qui paraît avoir été le séjour, dès les temps les plus an-

[1] *Beitrage zu einer Monographie der Molasse*. Berne, 1825, p. III, 10 et 32.

ciens, d'une population entièrement pastorale, vivant isolée, ayant ses mœurs, ses habitudes, ses coutumes, son langage distincts des autres contrées de la Suisse. « Le patois du pays de Charmey, dit le pasteur Bridel, est riche, surtout en mots consacrés aux détails de la vie et des occupations pastorales. Il porte un caractère frappant d'antiquité par le grand nombre de termes celtiques qui s'y trouvent conservés sans altération notable : par exemple, on appelle un amant un *merchant*. Cette expression me surprit d'abord; mais je crus en découvrir l'origine dans *merch*, une femme, en celtique; *merched*, une jeune fille, et d'où l'on aura fait *merchant*, comme nous avons fait *damoiseau* de *dame*. » L'idiome de Charmey, qui pourrait passer pour une langue distincte de toute autre, est très agréable, et il diffère essentiellement de celui qu'on parle dans la partie plate du même canton, où le patois est lourd, grossier, traînant, où les mots les plus injurieux sont devenus des termes d'amitié.

Les indigènes de la vallée de Charmey, comme ceux des autres vallées fribourgeoises, comme les anciens Grecs, sont fort amateurs du pugilat, et leurs conversations les plus paisibles se terminent bien souvent par de vigoureux coups de poing. Autrefois, quand la rixe avait lieu dans un endroit public, tout homme d'office, tout spectateur sage et désintéressé, plantait son couteau dans une planche ou dans un bâton, puis, serrant avec la main le manche du couteau, il s'écriait : « Au nom de Dieu et de leurs souveraines excellences, je vous impose les sûretés. » Généralement, la querelle cessait aussitôt; mais souvent aussi les adversaires ne faisaient que changer le lieu du combat. Cet usage remonte sans doute aux premiers siècles de la féodalité, époque où quand il s'agissait soit d'affranchir un serf, soit de céder à quelqu'un certaine partie de fief, le seigneur cessionnaire donnait un couteau, témoignage d'indépendance et d'autorité contre lequel nul ne devait s'insurger sans encourir quelque châtiment sévère.

Charmey est un village considérable, orné d'une élégante église bâtie en 1735-1738, aux frais de don Jacques Bourquenoud. Elle possède plusieurs tableaux parmi lesquels se distingue un *Stabat Mater*. Mais un spectacle bien autrement remarquable, un paysage saisissant par les grandes neiges de l'hiver, d'une fraîcheur enchanteresse par le soleil d'été, c'est celui dont jouit le voyageur placé au pied du maître-

autel, quand la porte de l'église, venant à s'ouvrir, laisse apercevoir les ruines du château de Montsalvens.

En deux heures, on peut de Charmey se rendre à Bellegarde, *Jogne* ou *Jaun*, par une étroite vallée qu'arrose et que dévaste, suivant la saison, le torrent qui lui a donné son nom. Un château fort appelé Bellegarde, ruiné depuis 1407, domine encore de ses débris le torrent et le village de Jaun. Ce village, situé à mille quatre-vingt-huit mètres au-dessus de Fribourg, à trois mille quarante-deux mètres au-dessus de la Méditerranée, présente un caractère complétement alpestre, et se cache pendant huit mois sous les neiges. Une source abondante, coulant du sud au nord par un canal qu'elle s'est creusé dans le roc calcaire, forme au-dessus de Jaun une cascade qui tombe de quatre-vingts mètres d'élévation. Tous les habitants de la vallée et des petites vallées voisines sont chasseurs et pasteurs. On estime leurs fromages autant que les fromages de Charmey.

Il faut ne suivre ici d'autres chemins que les sentiers indiqués par les chevriers; il faut escalader les rochers, franchir les ravins, se cramponner au-dessus des précipices, tourner les pointes inaccessibles, et traverser ainsi l'Afflentschen; Philisma, point de communication avec la contrée de Saanen; Pezarna, au pied de la dent de Brenleire, le pic le plus élevé du pays; puis Lessoc, qui nous conduit, par une belle ouverture de vallée, à Montbavon, d'où nous nous dirigeons sur Allières et Naye, limite méridionale extrême du canton, pointe aiguë faite dans le Vaudois, qui, de toutes parts, semble vouloir nous écraser de ses sommets.

Chacun sera frappé des consonnances tour à tour italiennes, françaises, allemandes, qu'on rencontre dans les dénominations locales, dans les mots les plus usuels du pays; rapprochements linguistiques dont le témoignage fait connaître un mélange, une alliance intime entre des races étrangères originairement hostiles les unes aux autres, et que des intérêts communs auront unies.

La montagne d'Allières, mont Alire, limite naturelle de notre voyage, n'appartient plus à la même formation géognostique que la chaîne de la Berra : « Ses parois calcaires, dit le professeur Brunner, s'étendent jusque sur son arête; et sa forme, ressemblant à celle des montagnes

dont la chaux constitue la principale base, fournit une végétation spéciale, vigoureuse, malgré l'élévation des pentes. »

A proximité du mont Alire, se trouve l'ancien *Oculus Helvetiæ*, la vieille tour de la Molière, dont le château fut détruit en 1536 par les Fribourgeois. Ce sont des ruines environnées d'affreux précipices, et peuplées d'êtres fantastiques, gardiens de trésors cachés, dont les pâtres connaissent toutes les histoires. On n'a d'accès sur l'*Oculus Helvetiæ* que par le petit village vaudois appelé Paqui. Une vue splendide récompense des peines qu'on se donne pour l'atteindre.

Revenant sur nos pas, mais par un autre chemin, nous laissons derrière nous, pour la visiter plus tard, la Dent de Jaman; à notre droite, le cours de la Sarine et les hauteurs de Zerrouda; à notre gauche, la Dent de Lis; et, suivant une vallée, d'abord très étroite, qui s'élargit en éventail, nous arrivons, derrière Neyrivue, Neiraigue, *nigra aqua*, au groupe de montagnes qui forment le Moléson.

Points de vue, curiosités naturelles, traditions populaires, tout abonde dans ces intéressantes solitudes. Près d'Albeuve, *Albaqua*, montez la pente escarpée de l'Écojolat, et vous atteindrez le plan ou plateau des Écorcheurs, *Plian-dei-s-Ecorchiau*, occupé jadis par le meilleur ami du montagnard. En été, lorsque les troupeaux de vaches montaient aux pâquis situés sur le sommet de l'Écojolat, il eût fallu, pour prévenir les accidents, une surveillance continuelle; mais un esprit familier vint s'offrir, et, pendant plusieurs siècles, remplaçant avec gracieuseté les armaillis, soir et matin il chassait les vaches au chalet quand il fallait les traire, et les reconduisait ensuite au pâturage. Pour unique récompense, le maître du troupeau donnait à l'esprit de la crème fraîche qu'on plaçait, après le soleil couché, sur le toit du chalet, et l'esprit, fort bon diable, se contentait de cette offrande si modeste. Mais voilà qu'un jour, jour néfaste marqué d'une tache sanglante dans l'histoire, certain valet mal inspiré, qui ne savait pas l'extrême susceptibilité d'un esprit, s'avise de remplir d'immondices au lieu de crème le vase consacré. La vengeance fut prompte. Vers minuit, lorsque les vaches se reposaient paisiblement, une voix terrible les éveille, et fait retentir ces paroles : « Drôles, écorchez!... Drôles, écorchez! » Les pâtres se lèvent épouvantés, courent au pâquis, et trouvent là onze des plus belles vaches

baignées dans leur sang. Depuis lors le plateau a pris le nom qu'il possède aujourd'hui.

A la Grosse-Frasse, autre montagne, on voit un entonnoir d'environ treize mètres de circonférence et d'une énorme profondeur. Si l'on jette dans ce gouffre des cailloux, et principalement des morceaux de bois qui se heurtent contre les saillants de rochers dont cet abîme paraît hérissé, on entend, dit Ebel, pendant très longtemps, des bruits variés, lesquels se répètent en échos prolongés. Tantôt c'est le son d'une cloche, tantôt celui du verre qui se brise en mille éclats. Dans d'autres moments, des gémissements sourds sortent de ce puits creusé par la nature, et rappellent ce qu'on peut avoir dit de plus terrible des esprits infernaux. L'explosion d'une grenade, un coup d'arme à feu, s'y font entendre pendant dix minutes; d'abord avec l'intensité la plus grande, puis, de moins en moins, par degrés successifs. Renvoyé d'une roche à l'autre, d'écho en écho, le son vient expirer contre l'oreille attentive placée au-dessus de l'orifice extérieur du gouffre. C'est un des effets d'acoustique les plus curieux que l'on connaisse, et dont l'imagination crédule, amie du merveilleux, a dû s'emparer pour inventer quelque épouvantable histoire.

Entre Allières et Montbovon, le ruisseau d'Hongrin se perd en partie dans une fissure, pour reparaître, après un trajet de six kilomètres, parmi des rochers calcaires, à quinze minutes au-dessus du village de Neyrivue, auquel cette source a donné son nom.

Nous recommandons, en deçà du même village, le Passage de l'Evi, horreur imposante, généralement peu visitée, bien digne de l'être néanmoins. Figurez-vous de sombres voûtes taillées dans le roc; le long de ces voûtes un affreux précipice; entre le précipice et les voûtes un sentier; au fond de l'abîme les eaux d'un torrent qui bouillonnent; à droite, à gauche, des rochers à perte de vue qui dérobent la lumière du jour. Cris lugubres d'oiseaux de proie, roulement d'arbres pourris et de cailloux se détachant quelquefois de la cime des montagnes, bruit continu des ondes, tout inspire ici un recueillement dont ne peuvent se défendre les hommes les plus légers. L'imagination des montagnards indigènes s'en est émue, préoccupée; et jadis, tous les pâtres malheureux, sans ressources, sans espérances, allaient, dans la nuit qui précédait la Saint-Jean, *veiller la fougère* sur les plus hauts sommets de cette

affreuse solitude. Là, pourvu que le pâtre n'entendît ni parler, ni sonner; pourvu que tous ses membres fussent isolés du sol par des brins de fougère, le diable lui apparaissait avec une bourse pleine d'argent.

Après une marche de trois quarts d'heure, une chapelle se montre, le jour augmente, le défilé s'élargit, et l'on aperçoit la pointe du Moléson, élevée de treize cent soixante-huit mètres au-dessus de Fribourg, de deux mille cinq mètres au-dessus de la Méditerranée.

Les celtophiles font dériver le nom de Moléson, Molézon, Montlézon, des mots celtiques *mol-lez-son*, signifiant, selon eux, lieu haut, large, difficile à monter; les latinistes lui donnent pour racine *moles summa, mons suprà montes;* la tradition rapporte, au contraire, qu'une partie des habitants du voisinage ayant, à certaine époque, quitté les vallées pour éviter les ravages de miasmes pestilentiels, gravirent les pentes escarpées de la montagne en question, et cherchèrent provisoirement, dans la région des nuages, un asile assuré contre la mort. Quelque temps après, d'autres émigrés suivirent les premiers. *Qem'n va por d'avo?* comment se porte-t-on là-bas? s'écrièrent, en les voyant, les premiers émigrés. *Mô-lé-son, bin lé-s-ôtro,* mal les uns, bien les autres, répondirent les nouveaux venus, et de cette phrase la montagne prit son nom. Étymologie pour étymologie, j'aime encore mieux la moins savante, et je m'accommoderais presque volontiers de l'historiette locale.

Rigi de la Suisse occidentale, le Moléson, sorte de souverain au milieu de sa cour, élève orgueilleusement la tête au-dessus de toutes les autres montagnes voisines. Autour de lui se pressent, comme de grands vassaux, d'innombrables pics, infiniment variés sous le rapport des formes, de la couleur et de l'aspect; les uns, vieillards d'éternelle jeunesse, avec un front neigeux; les autres, à chaque printemps, à chaque automne, prenant une parure nouvelle; colosses gradués dont les cimes les plus hautes, perdues au milieu des nuages, ne font plus avec le ciel qu'une seule masse; image parlante de nos grandeurs d'ici-bas, qui n'ont d'autres réalités que celles puisées dans le sein de Dieu même!... Ainsi, du Moléson se découvrent les montagnes tantôt blanches, tantôt pourpres et rosées de la Suisse méridionale; les crêtes violettes et grisâtres du Jura; les montagnes bleues des cantons de Berne et de Soleure; on distingue le cours de la Sarine et de la Broye, le lac Léman, les lacs

de Neufchâtel, de Bienne et de Morat; et sur un immense tapis de verdure, semés comme d'élégants bouquets, Evian, Thonon, Morges, Rolle, Genève, Nyon, Romont, Estavayer, Neufchâtel, Morat, Avenches, Payerne, Bulle, Gruyères, Fribourg, en tout quinze villes, peut-être un millier de villages, et, de plus, une partie du Piémont et de la Savoie.

Les couches calcaires du Moléson se trouvent alternativement inclinées, verticales et horizontales. Studer les compare à celles du Gurnigel et du Schwazbrünnlein. Il renferme des pâturages d'excellente qualité, parmi lesquels on cite ceux du gros Moléson, du petit Moléson, du Plan-Français, des deux Plané. On peut atteindre sa cime de différents côtés; mais les chemins les plus faciles sont ceux qui traversent Pingy ou la Part-Dieu.

Cette dernière localité, le *Thiel-Gottes* des Allemands, commune d'Épagny, paroisse et préfecture de Gruyères, est une ancienne chartreuse, véritable colonie agricole, fondée en 1367 par Wilhelmette de Grandson, veuve de Pierre III, comte de Gruyères, et par son fils Pierre IV. Il y a deux heures et demie de marche depuis la Part-Dieu jusqu'à la cime du Moléson, et moins d'une lieue de la Part-Dieu à la petite ville de Gruyères, qui mérite d'être vue.

Résidence habituelle des puissants comtes de Gruyères, qui ont conservé jusqu'en 1554 leur souveraineté sur un territoire d'une étendue de dix lieues en longueur, de quatre lieues en largeur, ce chef-lieu concentrait l'existence politique d'une des peuplades d'Helvétie les plus remarquables par leur beauté, leurs vertus primitives et leur intelligence. Deux monuments méritent encore d'être vus à Gruyères : l'église paroissiale, que fit bâtir en 1254 le comte Rodolphe III, et la chapelle Saint-Jean, lieu d'inhumation de la famille des comtes régnants. Quant au château, élevé jadis sur une colline, flanqué de tours, formé d'épaisses murailles, remarquable par ses vastes appartements, il n'en reste plus que des ruines, malgré le soin pris par le nouvel Ebel de l'éterniser sur ses pages. Inutile de citer l'industrie principale de Gruyères : son nom l'indique. Elle figure sur toutes les tables, et il en existe d'immenses dépôts dans la ville de Bulle, qui, aboutissant aux différentes vallées où se façonnent les fromages, fait de cet objet un commerce très productif. On a calculé qu'entre les mois de mai et d'octobre, sept mille vaches

paissent le long des Alpes suisses; et qu'elles produisent chacune deux quintaux de fromage. Il s'en exporte annuellement plus de quarante mille quintaux. C'est au marché de Bulle que se fixent leurs prix.

Bulle, beaucoup moins élevé que Gruyères, mais encore beaucoup plus que Fribourg, est situé dans une des vallées les plus riantes, les plus fraîches et les plus productives de la Suisse. Brûlé en 1805, le château et le couvent des capucins furent seuls épargnés. La population de Grúyères ne dépasse guère deux mille âmes; son église possède un jeu d'orgues du célèbre Aloyse Mooser, auteur de l'orgue de Fribourg.

Entre Bulle et Avry, village de trois mille âmes admirablement situé sur une élévation que domine le Gibloux; entre Avry et Villars, confluent de la Glane avec la Sarine, ce ne sont que champs cultivés, prairies vastes, chalets animés, domaines inspirant l'aisance.

On suivrait une route plus accidentée, plus intéressante peut-être, si, en quittant Gruyères, au lieu de retourner à Fribourg par Bulle, on gagnait, à travers de hautes montagnes, le Crest, Porcell, Promasens, Écublens, ancien manoir d'une bien noble famille, puis la petite ville de Rue, située près de la rive droite de la Broye.

Rue ou Ruw, *Rotavilla*, nichée, avec hardiesse, au faîte d'un escarpement rocheux fort considérable, ayant un château, d'antiques murailles, des souvenirs et d'admirables points de vue dans tous les sens, semble se préoccuper très peu de sa propre beauté, absorbée qu'elle est par cette beauté de tous les jours, de toutes les heures, que présente son immense horizon. Au siècle dernier, un usage emprunté à l'Égypte existait encore dans le district de Rue : « Dès qu'une personne était décédée, tous les voisins, habillés d'une manière bizarre, le plus souvent comme les grossières et grotesques figures des Tarots, se réunissaient dans la maison de deuil. Lorsque l'assemblée était complète, on plaçait le cadavre debout contre un mur ou une cloison de la chambre, et en lui adressant, tantôt chacun à tour de rôle, tantôt plusieurs à la fois, des questions, des reproches, des censures et même des remontrances, dont le pauvre défunt ne pouvait plus profiter dans ce monde, on lui faisait subir ce qu'en patois on appelait la justice de la mauvaise conduite, *la dzustice daou mau gouvai.* »

Romont ou Remund, *Rotundi Montanus*, bâtie sur un mamelon cir-

culaire, d'où lui vient probablement son nom, présente un château moyen âge d'une conservation très belle et une église paroissiale digne d'être vue. C'est une localité des plus curieuses de la Suisse, sous le rapport de l'ancienne architecture militaire. Elle ne compte que douze cents habitants. Son horizon n'est ni moins varié, ni moins vaste que celui de Rue.

De Romont à Fribourg, en passant par Villa-Saint-Pierre, Cottens, Matrans, on suit, pendant cinq heures, une route accidentée fort agréable.

S'il arrivait que de Fribourg on voulût se rendre dans l'Oberland par le Gurnigel, ce serait le cas de visiter le volcan du Guggisberg. Il provient de la combustion du gaz hydrogène fourni par les matières organiques que contient une carrière de gypse, et donne, sur un espace de trois mètres environ de diamètre, une flamme qui s'élève à la hauteur de un mètre cinquante centimètres.

Il y a cinq lieues de Fribourg à Berne, si l'on passe par Neueneck; il y en a un peu plus de six par Dudingen et Laupen; mais on suit cette seconde route de préférence.

A Dudingen existe une confrérie appelée *Rœmerbruderschaft*, formée de tous les pèlerins qui ont fait le voyage de Rome. Chaque année, au mois de juillet, les confrères se réunissent pour célébrer leur fête que préside le doyen d'âge. Quand part et quand revient un pèlerin, les cloches de l'église sonnent et l'on suit un cérémonial particulier.

Laupen, petite ville fort exiguë, située dans un bassin très fertile, au pied d'une colline sur laquelle s'élève un château, occupe la rive droite de la Singine, à courte distance de son confluent avec la Sarine. C'était, au moyen âge, une dépendance de la Petite-Bourgogne, qui devint avec ce royaume la propriété de l'empire. Les murailles d'enceinte, les trois portes, le vaste hôtel de ville de Laupen, laissent supposer qu'une certaine importance lui était autrefois dévolue. Lors de la sanglante querelle qui eut lieu entre la démocratie bernoise et la noblesse, Laupen fut assiégé et défendu vaillamment par Burkhard de Bennwyl. La même année (1339) se livra sur le Bramberg, entre Laupen et Neueneck, une bataille où la noblesse coalisée, secondée par les Fribourgeois, fut battue. Rodolphe d'Erlach commandait les démocrates. Le 21 juin

1829, les Bernois érigèrent un monument commémoratif de cette victoire, dont l'anniversaire se célèbre tous les cinq ans.

Entre Laupen et Berne on traverse Bumplitz, gros village paroissial, ancienne seigneurie, sur le territoire de laquelle les Romains possédaient quelque établissement considérable. Mais depuis Laupen, le canton de Fribourg est franchi. Avant donc de nous engager plus avant, jetons un dernier coup d'œil en arrière.

D'après des calculs récents, la superficie cadastrale de ce canton, qui a ving-six ou vingt-sept milles géographiques carrés, présente approximativement soixante-neuf mille arpents de prés, quatre-vingt-dix-neuf mille arpents de terres labourables, trente-quatre mille arpents de forêts, trois mille de pâturages ordinaires, seize à dix-sept mille de pâturages alpestres et sept cents arpents de vignes.

Le lynx, la loutre, la martre, le blaireau, le lièvre blanc, le chamois, sont assez communs parmi les quadrupèdes sauvages du pays; on y rencontre beaucoup moins de chevreuils. Les loups, mais surtout les ours, deviennent de plus en plus rares depuis qu'une prime de cent trente-cinq francs a été affectée à la destruction de chaque individu de cette espèce. Parmi d'abondantes tribus d'oiseaux, se distinguent le lammer geyer, l'ibis, la cigogne noire, le vanneau maritime, plusieurs espèces d'aigles. Quelques saumons remontent la Sarine. En parlant des lacs, nous avons dit un mot de leur pêche.

Le règne minéral présente, dans la chaîne sous-alpine, une pierre calcaire entremêlée de quartz, de gypse, de marbre, de silex et de houille; et, dans la chaîne inférieure, des couches de grès différentes d'épaisseur.

L'expédition du bois de charpente, la fabrication des instruments de labour ou de ménage, certains tissages dont il a été question à l'article Fribourg, des teintureries, des papeteries, des brasseries, constituent, avec la vente des produits du sol, les ressources industrielles du pays.

La population cantonale s'élève à près de cent mille âmes, dont cinq ou six mille, appartenant presque toutes au district de Morat, professent la religion réformée. En 1831, le clergé comptait six cent quatre-vingt-huit individus, parmi lesquels deux cents moines et deux cent quatre religieuses; mais depuis la dernière révolution helvétique, ce nombre a bien diminué. Jadis on ne rencontrait que frères quêteurs, frères

capucins et autres sur le territoire de Fribourg, de Soleure et de Vaud.

Généralement les Fribourgeois, citadins, villageois et montagnards, mais surtout ces derniers, ont une figure agréable. Leurs mœurs sont simples et pures, leurs inclinations hospitalières, leurs facultés intellectuelles d'une médiocre portée. Ils se montrent crédules, superstitieux, amis du merveilleux. C'est encore aujourd'hui, comme du temps où voyageait Roland, le pays des songes, des loups-garous et des sortiléges. La race germanique nous a paru moins gaie, moins avenante que la race française. Amis du plaisir, les Fribourgeois se sont ingéniés à multiplier les fêtes. On en compte au moins cinquante chaque année, *fêtes hautes* et *fêtes basses*, sans compter le dimanche. La principale de toutes ces fêtes, appelée *dédicace générale des danses*, a lieu en automne et dure trois jours, pendant lesquels néanmoins il est interdit de danser plus tard que huit heures du soir. Aux fêtes matrimoniales, on exécute encore quelquefois une marche antique appelée la *marche des noces* (*der hochzittmarsch*). Dans les environs de Morat et le long du lac de Neufchâtel, la moisson, la vendange, amènent des réjouissances naïves d'un caractère idyllique. La Saint-Nicolas attire aussi, sous les voûtes de l'église cathédrale de Fribourg, une armée de pâtres qui viennent de très loin, malgré les neiges, malgré la menace incessante des avalanches ou des inondations torrentielles.

Nous avons déjà dit quelques mots des formes linguistiques inhérentes au caractère de certaines races fribourgeoises; trois formes y dominent : l'allemand bernois, le français et le patois roman. Cet idiome se subdivise en dialectes appelés le *gruerin* au pays de Gruyères, le *guetzo* dans la partie moyenne du canton, et le *broyard* le long de la Broye. Dans les vallées de Jaun, de Pfaffigen, de Redingen et de Gurmelz, et dans une partie du district de Morat, c'est l'allemand bernois qui domine; mais chaque jour le français y fait des progrès sensibles. Autrefois, il était d'usage presque général de chanter, par les belles soirées d'été, des rondes nationales appelées *coraoulés*, semblables aux *kiriolés* de la Vosge. Cet usage existe encore dans la ville d'Estavayer : quelques groupes, réunis sur la place de Moudon, joyeux rapsodes du vieil âge, racontent, en chantant et dansant, les aventures locales. Une de leurs rondes déplore la destinée d'un couple pauvre : le mari n'a trouvé que

misère chez sa femme; la femme, indigence près du mari; et tous deux se disent : — Quand les autres mangeront, nous regarderons; quand les autres riront, nous pleurerons :

> Quan lé-s-aoutrou mezéron, no voiterin;
> Quan lé-s-aoutrou riretron, no plioterin.

A quelque époque que l'on remonte dans les annales politiques du canton de Fribourg, un fait domine, c'est la lutte permanente entre les familles patriciennes et le prolétariat; celui-ci gagnant, à force d'insistance courageuse, des lettres de bourgeoisie, puis des lettres de noblesse; se faisant à son tour dominateur et tyran, jusqu'à ce que de la campagne une autre puissance, devenue d'instrument aveugle instrument éclairé, eût substitué ses prétentions personnelles aux prétentions rivales d'une bourgeoisie ambitieuse, d'une noblesse exigeante. En 1830, voici, d'après M. de Golbéry, quelle était la forme gouvernementale du canton de Fribourg :

Dans le petit conseil vingt-huit membres, dans le grand cent dix et un avoyer pour président, exerçaient ensemble la souveraine puissance, quoique le grand conseil fût plus nombreux, car il comptait cent seize membres patriciens de Fribourg et trente-six des autres villes et de la campagne. Le petit conseil se divisait en conseil d'État de treize membres; treize autres formaient le tribunal d'appel. Le conseil d'État gouvernait et rendait compte de sa gestion au grand conseil, dont les membres étaient institués à vie. Pour l'initiative des lois, il fallait la réunion des deux sections du petit conseil. La même condition était exigée quand il s'agissait d'appliquer la peine de mort. Les deux avoyers présidaient alternativement, pendant une année chacun, l'un et l'autre conseil. Le corps électoral, qui proposait aux places vacantes, était permanent et se composait de membres du grand conseil. Outre cette section, il y avait celle des *secrets*, ou conseil de censure, choisi parmi des familles privilégiées en dehors même des conseils, à condition que, sur sept membres, il y en aurait toujours un de chacun de ces conseils. Les secrets formaient une espèce de sénat conservateur chargé de veiller au maintien de la constitution, et de contrôler la conduite morale des membres du grand conseil, ainsi que de réprimer tout abus de pou-

voir. Ils s'assemblaient tous les ans, le jour anniversaire de la bataille de Morat; et, de leur pleine puissance, ils pouvaient, s'ils étaient unanimes, destituer les membres du grand conseil, à moins que ces derniers ne fussent en même temps membres du petit. Les *secrets* jouissaient de leur dignité pendant trois années, mais ils n'avaient aucun traitement. Vers la fin de 1830 arriva dans Fribourg une députation de Morat pour demander la réforme de la constitution : elle fut très mal accueillie; et, si l'on n'eût redouté une insurrection, on eût mis en prison tous ceux qui la composaient. Plus tard, avec ces mêmes paysans qui avaient envahi la ville de Fribourg, il fallut compter, et promettre une organisation libérale. On reconnut l'égalité de tous; on abolit les priviléges des villes et de la naissance.

Le canton a treize districts dont les députés forment le grand conseil. Ils sont élus par des électeurs choisis dans les assemblées primaires. Chaque trois ans on renouvelle par tiers le grand conseil, de sorte que les fonctions de ses membres durent neuf ans. Cette assemblée est investie de la souveraineté; elle fait les lois, tantôt sur la proposition du conseil d'État, tantôt d'après l'initiative d'un de ses membres. Elle nomme le conseil d'État, les députés à la diète, et choisit son propre président, qui prend le titre d'avoyer, ainsi que le chancelier. Il y a un membre du grand conseil par mille âmes de population. Le conseil d'État se compose de treize membres dont les fonctions durent huit années. Leur renouvellement s'opère par fractions de deux membres. Le conseil d'État se donne un président qui est avoyer. L'autre avoyer, président du grand conseil, ne peut jamais cumuler les deux présidences. Les membres du tribunal d'appel sont nommés à vie, choisissent leur président et leur greffier, et sont obligés de savoir l'allemand et le français. Il y a, pour juger les vices de forme, un tribunal de cassation. Enfin, chaque district possède son bailli nommé par le conseil d'État, qui juge les délits dont l'instruction excède la compétence des autorités communales. Il existe, en outre, des tribunaux de district, des juges de paix et des juridictions pour les orphelins : ces rouages sont fort compliqués. La constitution peut être revisée de trois années en trois années. Le contingent fédéral est de douze cent quarante hommes et de dix-huit mille six cents francs de Suisse.

Nous ne savons pas si des illustrations artistiques autres que le célèbre facteur d'orgues Aloyse Mooser et l'organiste Wogt appartiennent au canton de Fribourg; nous avons interrogé vainement les biographies universelles; mais il serait surprenant qu'un peuple qui chante et qui prie depuis quinze siècles, n'eût pas vu sortir de son sein des hommes dignes d'interpréter ses sentiments avec la plume, la truelle et le ciseau. Le Père Girard n'en a point désespéré. Pourquoi serions-nous plus pessimistes que lui? C'est un maître homme, un esprit éminemment logique que le P. Girard. Principal de l'ancien couvent des Cordeliers de Fribourg, cette ville le chargea du soin de diriger l'enseignement des écoles primaires. Le génie ne sait point imiter; il crée. Or, sous la modeste robe du cordelier se cachait plus d'âme, de cœur et de génie qu'on n'en trouve sous l'habit des princes de la science. Le P. Girard inventa une méthode, produisit un système complet d'enseignement, fit des merveilles, et développa d'une manière prodigieuse l'esprit de la génération enfantine de Fribourg. Alarmés, jaloux peut-être, du succès du P. Girard, les jésuites lui suscitèrent des désagréments. Ils eurent tort : on ne doit jamais arrêter le bien de quelque part qu'il arrive. Entre les P. jésuites et les P. cordeliers une lutte s'engagea, lutte ardente dont ne profita personne. Dans un ouragan politique furent emportés cordeliers et jésuites. Aux uns comme aux autres survécut la méthode, et sur les ruines des deux institutions plane aujourd'hui l'œuvre du P. Girard couronnée par l'Académie française.

IX

CANTON DE BERNE

Caractère, esprit religieux de l'habitant de Berne. — Illustrations bernoises. — État géographique, statistique et politique du canton de Berne. — Son histoire.

1° Ville de Berne. — Ses destinées anciennes, ses monuments, ses institutions, ses curiosités. — Promenades et campagne de Berne. — Bains de Gurnigel. — Bains de Blumenstein. — Le Stockhorn. — Wimmis. — Burgdorf.

2° L'Oberland. — Mythologie des vallées alpestres. — Êtres fantastiques. — Fontaines intermittentes. — Caractère des différentes peuplades de l'Oberland, leur costume, leur langage, leur origine. — Ville de Thun. — Lac de Thun et vallées aboutissantes. — Interlachen. — Grotte de Saint-Béat. — Le grand Rugen. — Vallée de Lauterbrunnen. — Cascade du Staubbach. — Le Grindelwald. — La Jungfrau. — Vallées de Seefinen, de la Furca, etc. — Le Niesen. — Brienz et son lac. — Le Rothhorn. — Cascades de Giessbach. — Le Grimsel. — Meyringen et la vallée de Hasli.

3° L'Emmenthal. — Alpes. — Chalets. — Mœurs et chants des Montagnards.

Si nous voulions idéaliser la tolérance d'une religion dominante et l'esprit philosophique d'un peuple qui s'estime philosophe, nous nous transporterions au canton de Berne, un dimanche matin, pendant l'office; nous verrions, en plein midi, sa capitale morne et silencieuse, comme ensevelie dans un sommeil de plomb; ses boutiques fermées; ses rues désertes, à travers lesquelles d'énormes chaînes empêchent la circulation des voitures. Dans l'impossibilité de trouver quelque part un refuge, nous obtiendrions, à grand'peine, l'entrée du temple, dès l'instant que l'office y serait commencé; et nous n'en pourrions plus sortir sans permission quand une fois nous nous y serions aventurés : voûtes froides, quoique retentissantes, d'où, pendant deux heures, émane la seule voix qui vibre dans

le désert factice, dans la solitude improvisée que nous fait la réforme.

Étonnez-vous, après cela, du caractère flegmatique, sombre et taciturne des Bernois. C'est autre chose que de la réserve. Le peuple affecte une rudesse qu'il appelle franchise; l'aristocratie montre une hauteur assez digne, un ton de bonne compagnie, préférable au fard de politesse de l'aristocratie bâloise. La froideur de l'esprit et des manières se remarque principalement chez la race allemande, car la race romane a dans ses habitudes certaine mobilité rapprochée de la mobilité française.

Nul doute que la religion n'ait contribué puissamment à développer cette physionomie morale qui, toutefois, ne s'enlaidit que par l'exagération des principaux traits. Au fond, il y a de la franchise, du patriotisme, de la ténacité laborieuse et de l'honneur sous l'écorce que nous venons de mettre à nu. Il s'en est même échappé des étincelles de gloire, des marques d'érudition et des traits de génie, quand Rodolphe d'Erlach triomphait dans les plaines de Laupen; quand un autre d'Erlach (Jean-Louis) méritait le bâton de maréchal de France; quand, au seizième siècle, le peintre Joseph Hénitz rivalisait avec Jules Romain et le Corrége; quand le célèbre numismatiste André Morel composait son *spécimen,* et quand le grand Haller, à la fois poëte, naturaliste, orateur, philosophe, anatomiste, médecin, magistrat, accumulait sur sa tête presque tous les genres d'illustration.

D'autres célébrités de second ordre, en nombre assez considérable, appartiennent au canton de Berne : dans le seizième siècle, les réformateurs Berthold Haller, Thomas Wyttenbach, Nicolas Manuel, à la fois prédicant, poëte et peintre satirique; dans le siècle suivant, le peintre Joseph Werner, qui travailla pour Louis XIV et fut directeur de l'académie de peinture de Berlin; Louis de Muralt, écrivain critique et moraliste; dans le dix-huitième siècle, le théologien réformé Jean-Frédéric Stapfer, l'historien Bernard Tscharner, l'historiographe Watteville, le philologue Sinner.

Parmi les auteurs contemporains, estimables à divers titres, viennent se placer le vénérable avoyer Mullinen, décédé depuis peu d'années; MM. Tscharner, Seringe, Kuhn, Manuel, de Fellenberg, Gruner, Kasthofer; parmi les artistes peintres et sculpteurs, Weibell, Christen, Abbarth, etc...

A cette liste nous pourrions ajouter encore bien des noms, surtout modernes. Ils prouveraient qu'indépendamment des scènes de la nature, lorsqu'elles sont grandes et belles; de l'éducation publique, lorsqu'on la dirige avec sagacité; des sacrifices que peut effectuer une administration éclairée, il faut au développement de l'esprit un foyer, des ressources en livres, en collections diverses, en relations sociales; ressources qui ne sauraient exister dans une localité trop restreinte; il faut certaine population d'élite, capable d'apprécier ce qu'on fait pour elle, et sachant escompter au porteur les traites de l'intelligence. Or, Berne est, avec Genève, la ville suisse offrant, sous ces différents rapports, le plus d'avantages.

A Berne, la crête dentelée des Alpes, illuminée tour à tour de rayons d'or, d'argent, de rubis et d'azur, vue de la plate-forme du dôme, n'aura pas inspiré moins de naturalistes et de poëtes que la bibliothèque publique, si riche en manuscrits, n'a guidé d'archéologues et de polygraphes; que les hospices n'ont éclairé de médecins le long des sentiers obscurs d'une science conjecturale.

Borné au nord par la France et par une portion du canton de Soleure; à l'est, par les cantons de Bâle, de Soleure, d'Argovie, de Lucerne, d'Unterwald et d'Uri; au sud, par le Valais; à l'ouest, par les cantons de Vaud, de Fribourg, de Neufchâtel et par la France, le canton de Berne a trente-quatre lieues d'étendue sur dix-huit lieues de largeur de l'est à l'ouest. Sa surface territoriale est de trois cent vingt-sept lieues carrées. Sa population dépasse quatre cent mille âmes. Ce n'est pas plus qu'un de nos départements français; mais comme importance politique, comme régime social, comme variété de sites, de culture et d'industrie, le canton de Berne, quoique déchu de ce qu'il était jadis, présente tout l'intérêt d'un petit État. Malheureusement, l'homogénéité lui manque, car l'ancien évêché de Bâle, que nous avons décrit précédemment, ne ressemble pas plus à ce qu'on appelle la campagne bernoise, que cette campagne ne ressemble à l'Emmenthal et à l'Oberland.

Dans l'ancien évêché de Bâle, la chaîne jurassique, comprenant le Chasseral, le Monto, le Raimeux, le Frenoy, le Mont, le Jura proprement dit, font tous les frais du paysage; à l'extrémité sud s'élève, par ondulations continues et progressives, la chaîne alpine du Valais; vers

l'Oberland, une chaîne plus sauvage, parsemée de pics hardis, coupée d'affreux précipices. Les amas de neige qui couvrent les crêtes et les cimes des plus hautes des montagnes du canton, les forêts qui en occupent la région inférieure, sont d'excellents réservoirs; aussi le pays abonde-t-il en fontaines, en ruisseaux, en rivières et en lacs; véritable réseau limpide qui, de ses fils d'argent, borde et contourne toutes les vallées. Après les lacs de Bienne et de Neufchâtel, nous signalerons ceux de Thun et de Brienz, ceux, beaucoup plus petits, de Gertzensée, d'Amsoldingen, d'Arneu, de la Lauvine, de Faulen, de Grimsel. L'Aar, qui occupe le troisième rang parmi les fleuves de la Suisse; le Doubs, né près de Franquemont; la Sarine, que nous avons suivie à travers le canton de Fribourg; l'Emme, les deux Lutschine, la Kander et quantité d'autres cours d'eau dont il a été question précédemment, ou dont nous parlerons en les rencontrant plus tard, arrosent le pays de Berne.

Tant de moyens d'irrigation, distribués sur des sols si divers, donnent nécessairement naissance à une variété notable de produits. Dans l'ancien évêché de Bâle on trouve, comme dans nos provinces méridionales, le mûrier, la garance et la vigne; dans la campagne de Berne existent toutes les cultures que permet une latitude déjà froide; dans l'Emmenthal et l'Oberland sont d'excellents pâturages, des prairies entretenues avec beaucoup d'intelligence; même, aux bonnes expositions, çà et là quelques vignes; partout de belles forêts, partout des troupeaux dont le chiffre totalisé donne plus de cent mille vaches laitières, quarante mille génisses, quinze mille bœufs et taureaux, plus de vingt-cinq mille chevaux et poulains, cent trente mille moutons, soixante mille chèvres, soixante mille porcs... Cette énumération approximative fait pressentir que l'élève des bestiaux constitue la ressource principale du paysan bernois, excepté dans certaines vallées, où des causes particulières, les unes inhérentes au sol lui-même, les autres dues au hasard, ont amené le développement de certaines branches d'industrie.

La géologie, l'ornithologie, l'entomologie, l'ichthyologie, la minéralogie et la flore du canton de Berne sont d'un grand intérêt. Elles résument à peu près complétement l'histoire naturelle de la Suisse tout entière. On y connaît au moins soixante sources d'eaux minérales, parmi lesquelles la médecine utilise de préférence les bains de la Bourg, de

Badirus, près Moutiers; de Sainte-Colombe, près d'Undervilliers; de Blumenstein, du Gournigel, de Weissembourg, d'Engistein, de Sommerhaus, de Gutenbourg, d'Attisholtz, etc. Nous avons déjà décrit, en leur lieu, quelques-uns de ces établissements.

Vingt-huit districts ou préfectures forment la division administrative du canton de Berne. Dans l'ancien évêché de Bâle : Courtlari, Délemont, Seignegier, Moutiers, Porentrui, Bienne; dans la campagne bernoise : Berne, Aarberg, Buren, Cerlier, Laupen, Nidau, Schwarzenburg, Seftigen; dans l'Emmenthal : Konolfingen, Signau, Trachselwald, Berthoud, Arwangen, Wangen, Fraubrunnen; dans l'Oberland : Frutigen, Interlachen, Oberhasli, Thun, Bas-Simmerthal, Haut-Simmerthal, Gessenai.

Les sept huitièmes du canton sont protestants. On n'y compte guère que cinquante mille catholiques, occupant presque tous la partie nord ou française, et mille anabaptistes. La population réformée est, pour ainsi dire, entièrement allemande.

Les Romains, qui, au nord et à l'ouest du canton de Berne, possédaient tant d'établissements considérables, en avaient beaucoup moins dans le centre du pays, et jamais ils n'occupèrent l'Oberland. Ils exploitaient les carrières de grès situées près d'Anet; ils tenaient quelques points militaires : un à Tauffen, un autre à Langenthal, pour observer le cours de l'Emme; ils envoyaient même leurs malades à la source sulfureuse voisine, dont la réputation s'est maintenue jusqu'aujourd'hui; mais ils ne s'avançaient point au delà. Si vaillante qu'elle fût, leur aigle respecta la retraite de l'aigle des Alpes bernoises.

Au cinquième siècle apparut, dans les vallées de l'Oberland, une colonie vandale ou suédoise. Attila, d'autre part, avalanche d'espèce inconnue, éclaira, nivela le chemin où devait bientôt s'avancer le christianisme. Et quand il n'y eut plus que ruines et désespoir; quand les populations démoralisées erraient sans autels, sans lois, sans chefs, arrivèrent deux célestes envoyés, saint Colomban et saint Béat, qui, sans autre bouclier que la foi, sans autre arme que l'Évangile, pénétrèrent jusqu'au lac de Thun, où n'avait point osé s'aventurer le grand peuple avec ses légions. Depuis lors, naquit un nouvel ordre de choses; de pieux travailleurs s'organisèrent en colonies chrétiennes; le fond des vallées

se peupla, s'anima, tandis qu'aux sommets, derrière d'imprenables murailles, la féodalité couva sa progéniture.

Aux colonies agricoles du christianisme, appelées paroisses ou couvents; aux fondations castrales des hauts barons, les villes et villages du canton de Berne ont dû leur incubation, leur développement. Les évêques de Bâle et de Lausanne, le roi Rodolphe, le duc de Zoehringen, plus puissant que bien des rois, puisque ses possessions s'étendaient du lac de Genève au mont Jura, devinrent les mobiles principaux d'un état de choses que le peuple organisé finit par vouloir diriger lui-même. Vainqueur à Laupen, le 21 juin 1339, ce peuple entraîna Berne dans son mouvement, et l'on vit, en l'année 1353, le canton prendre le deuxième rang dans la confédération suisse. Les exploits démocratiques de Berne furent éclatants. Après avoir triomphé de l'Autriche, elle triompha des ducs de Savoie, et leur enleva le pays de Vaud. Mais, de jour en jour, dans Berne même s'accrut la puissance de l'aristocratie. La réforme religieuse, prêchée par Haller, loin de servir les peuples, rendit, au contraire, la noblesse plus arrogante. Elle seule constituait le gouvernement; elle seule absorbait les emplois. En 1653, les paysans, révoltés contre Berne, éprouvèrent un sanglant échec suivi d'une longue paix; mais à la fin du dix-huitième siècle, l'idée d'une république unitaire remua de nouveau tous les esprits. La démocratie helvétique croyait son règne décidément arrivé. Vain espoir : l'évêché de Bâle est réuni à la France sous le nom de département du Mont-Terrible; Brune s'empare de Berne, et son territoire forme quatre des dix-huit départements déclarés français dans lesquels vient s'éteindre la nationalité helvétique. Cet état de choses fut éphémère. Bientôt après le Bernois redevint canton, mais on en détacha le pays de Vaud et l'Argovie, déclarés indépendants. L'acte fédéral de 1815, confirmé par le congrès de Vienne, agrandit le canton de Berne d'une partie de l'ex-évêché de Bâle, territoire connu sous le nom germanique de Leberberg. C'est une faible compensation à toutes les pertes essuyées par lui depuis 1798.

Avant 1830, l'avoyer de Berne, un petit conseil et un grand conseil exerçaient la souveraine puissance. Pour former ces deux conseils, on prenait deux cents membres parmi les éligibles de la ville, et quatre-vingt-dix-neuf parmi ceux des villes et des campagnes. Il y avait, en

outre, quatre tribus, celles des bouchers, des boulangers, des tanneurs et des maréchaux, chargées d'effectuer l'élection de quatre bannerets. Les quatre-vingt-dix-neuf représentants forains étaient élus par les magistrats des villes, par les colléges des bailliages et par le grand conseil lui-même, dans la proportion suivante : les villes nommaient dix-sept membres; les bailliages, soixante-dix; douze membres arrivaient au grand conseil par voie d'adjonction. Il fallait qu'annuellement l'élection des députés des communes fût confirmée. On ne pouvait jouir de ses droits politiques qu'à vingt-neuf ans révolus. Le grand conseil tenait deux sessions annuelles, et se réunissait, en outre, le premier lundi de chaque mois, et toutes les fois que les affaires l'exigeaient. Il exerçait la puissance législative, nommait les députés à la diète, examinait et sanctionnait les décisions de cette diète en ce qui concernait le canton, choisissait les avoyers, les trésoriers et les membres du petit conseil et du tribunal d'appel; il exerçait, de plus, le droit de grâce, votait l'impôt, entendait les comptes... mais il fallait que chaque affaire eût été préalablement délibérée dans le petit conseil, composé de deux avoyers, de vingt-trois membres et de deux *secrets* ou *heimlichere*. C'est le grand conseil qui élisait et confirmait annuellement ce petit conseil. Les *secrets* veillaient au maintien de la constitution, et dénonçaient au grand conseil les infractions que l'on y commettait. Il existait un collége composé du petit conseil et de seize membres désignés au sort parmi ceux du grand : c'est ce collége qui confirmait, suspendait, destituait à volonté les membres du grand conseil, qui délibérait sur les changements qu'il lui importait de faire à la constitution, et préparait dans les comités tous les travaux importants. Le tribunal d'appel, formé de quatorze assesseurs choisis dans le grand conseil, avait pour président un membre du petit conseil; dans les affaires capitales, on y adjoignait encore quatre membres du petit conseil. Une organisation judiciaire fort compliquée multipliait et entravait les rouages de cette aristocratie exclusive qui confisquait, dit M. de Golbéry, toutes les libertés, tous les droits, au profit de nobles familles, et laissait la véritable bourgeoisie en dehors des affaires politiques.

« Voici maintenant quel est le nouvel état du gouvernement bernois : la souveraineté appartient au peuple, et le grand conseil ne l'exerce qu'en

son nom. Il se compose de deux cent quarante membres, dont deux cents sont élus par des électeurs choisis eux-mêmes dans les assemblées primaires; ces deux cents nomment les quarante autres. Tout citoyen est électeur et éligible, pourvu qu'il ait accompli sa vingt-neuvième année, et qu'il possède un bien ou une créance hypothécaire de cinq mille francs. Il ne peut y avoir plus d'un tiers de Bernois dans le grand conseil, et tout membre qui a seize ans d'exercice en sort nécessairement. Le landamman, premier magistrat, préside le grand conseil; élu parmi ses membres pour un an, il n'est pas rééligible, non plus que le vice-président. Le pouvoir exécutif et l'administration sont confiés à un conseil de gouvernement composé de l'avoyer président, et de seize membres nommés à la majorité dans le sein du grand conseil. L'avoyer ne peut pas être en même temps landamman. Le conseil du gouvernement se subdivise en sections de diplomatie, de l'intérieur, de la justice, des finances, de l'instruction publique, des travaux publics et de la guerre. Sous le nom des *seize,* on adjoint autant de membres du grand conseil, pour les délibérations relatives à tout ce qui concerne la constitution ou l'organisation intérieure. Ces *seize* participent aussi à l'élection des gouverneurs ou préfets des bailliages, dont les fonctions durent six ans. Un tribunal supérieur connaît en dernier ressort de toutes les affaires civiles ou criminelles, et les juridictions inférieures ne sont plus morcelées à l'infini. Il n'y a de tribunaux spéciaux que pour les contestations commerciales. Telle est la constitution adoptée par le peuple à la suite de la révolution française de 1830, dont les dernières ondulations sont venues renverser la vieille aristocratie bernoise. Les familles aristocratiques ne cessent de protester contre une organisation qui compromet, disent-elles, tant de siècles de gloire et de prospérité. Le canton fournit à l'armée fédérale un contingent de cinq mille huit cent vingt-quatre hommes, et cent quatre mille quatre-vingts francs de Suisse. »

1° VILLE DE BERNE.

Au douzième siècle, un monticule, planté d'énormes chênes vieux comme le monde, entouré de ravins que l'Aar baignait de ses eaux, présentait, dans le lieu même qu'occupe aujourd'hui l'église ca-

thédrale de Berne, une modeste résidence d'été, simple rendez-vous de chasse appelé *la Nydeck*. C'est là qu'en l'année 1191, le duc de Zoehringen, Berchtold V, fatigué d'avoir constamment à lutter contre une noblesse envahissante qui opprimait le peuple et menaçait sa propre autorité, jeta les fondations d'un vaste château fort, autour duquel il attira des habitants, afin d'avoir sous la main une armée toujours prête, composée d'hommes que leurs intérêts personnels, leurs possessions, leurs industries rendraient hostiles aux seigneurs. Après avoir fait trancher la tête des plus mutins, après avoir vu périr sous ses yeux et sa femme et ses deux fils, victimes d'une vengeance atroce, il quitta Bourgdorf, sa résidence habituelle, et vint habiter Nideck, où déjà s'élevaient quelques maisons bourgeoises bâties en bois, par les soins du chevalier Cunon de Bubenberg. Des franchises, des priviléges, des concessions territoriales eurent bientôt attiré sur la colline centrale une population nombreuse. Plusieurs chevaliers ayant quitté leurs donjons, accoururent se joindre à une bourgeoisie laborieuse, qu'ils savaient gouvernée sagement par des magistrats pris dans son sein, et qui vivait sous le patronage d'un souverain assez fort, assez juste pour maintenir intacts les droits de tous.

En 1195, Berchtold s'était assuré déjà, au profit de la nouvelle ville, du protectorat de l'empereur Henri IV. En 1218, l'empereur Frédéric II lui confirma toutes ses franchises, lui donna même de nouveaux priviléges, et y tint momentanément un gouverneur, Othon de Ravensburg. Plus tard, Pierre de Savoie ayant agrandi Berne, depuis la tour de l'Horloge jusqu'à celle des Prisons, la bourgeoisie lui donna le titre de second fondateur. Prolongée de nouveau en 1346, jusqu'à la tour de Goliath, *Christophel-Thurm*, elle fut ceinte d'une muraille crénelée, et s'agrandit successivement jusqu'aux fortifications élevées en 1623, qui finirent elles-mêmes par être en partie comblées, pour servir à des constructions nouvelles ainsi qu'à d'élégantes promenades disposées avec infiniment de goût autour de cette ville.

C'est surtout en arrivant de Morat qu'on jouit d'un charmant coup d'œil. Le voyageur captivé parcourt un amphithéâtre de collines fraîches, verdoyantes, jusqu'à l'*Oberthor*, d'où la ville se déploie d'une manière magnifique : à droite, c'est l'Aar, au flot grondeur et limpide; à

gauche, ce sont des prairies coupées d'arbres fruitiers; dans le lointain, des collines cultivées couvertes d'habitants; et devant soi, le *Kramgats*, longue et large rue garnie d'arcades uniformes; de maisons d'égale hauteur sur lesquelles semble s'être promenée la main de la médiocrité d'or chantée par Horace, qui n'aura point voulu, dit M. A. Martin, offrir aux regards de fastueuses disparates. Des plaines, bien qu'éloignées d'une dizaine de lieues, apparaissent derrière la ville comme un rempart protecteur.

La porte de Morat, vulgairement appelée Barrière ou Porte d'en haut, à cause de l'élévation du terrain qu'elle occupe, est décorée de deux ours en granit, dus au ciseau d'un sculpteur habile, M. Abbarth. Elle présente une belle grille et deux jolis pavillons pour le corps de garde et l'octroi. Bâtie en 1807, sur l'emplacement d'une ancienne tour flanquée de deux bastions, qui, depuis 1623, constituait une entrée à pont-levis, cette porte avait déjà subi deux translations nécessitées par l'agrandissement successif de la ville; une première, de la tour de l'Horloge à la tour des Prisons; une seconde, en 1346, de la tour des Prisons à celle de Goliath.

Trois autres portes ferment la ville : à l'est, la porte de Soleure ou Porte d'en bas; au midi, la porte d'Aarzihle ou du Marzihle; au nord, la porte de Goliath, *Golattenmatt*, ou barrière d'Aarberg.

Des rues parallèles tracées régulièrement de l'est à l'ouest et coupées par d'autres rues, par de petites ruelles, par deux grandes places transversales; des maisons, presque toutes à trois étages, surplombant un rez-de-chaussée enfoncé sous une arcade plus massive qu'élégante; une teinte grisaille assez sombre, analogue à la teinte de Besançon, et provenant de la même cause, du grès jurassique employé pour la bâtisse; un ruisseau encaissé dans la pierre de taille, parcourant les principales rues et les partageant en deux côtés égaux; des fontaines jaillissantes, pyramidales, ayant du caractère, décorées presque toutes de figures emblématiques ou traditionnelles; deux côtés distincts pour chaque ligne de maisons : le côté du soleil et le côté de l'ombre, celui-ci toujours triste, celui-là toujours riant; quelques magasins riches, quelques étalages façon Paris; beaucoup d'hôtels et d'auberges de divers ordres, généralement plus confortables que somptueux; malgré la présence du

corps diplomatique et d'une noblesse considérable, peu d'équipages; malgré certaine affluence d'étrangers, peu d'animation, excepté les jours de marché; malgré beaucoup de philanthropie, des condamnés, un carcan au cou, une chaîne au pied, réunis par bandes, pour nettoyer les rues... Voilà Berne, la ville aux fontaines monumentales, la ville aux vieilles tours.

Les tours principales sont dans la Grande-Rue : la tour de l'Horloge, *Zeitglocken-Thurm*, la tour des Prisons, *Kæficht-Thurm*, de forme carrée toutes deux, jadis engagées dans un massif de maisons, et surmontant une voûte de passage que traversent encore les piétons.

La tour de l'Horloge présente trois cadrans : deux cadrans noirs avec chiffres dorés, pour indiquer l'heure; un troisième cadran pour marquer les phases de la lune, les signes du zodiaque, les mois de l'année. Une mécanique, chef-d'œuvre de l'art à son enfance, due à Gaspard Bruner, accompagne ce dernier cadran. Elle représente un coq de bois, qui chante deux fois une minute avant, et deux fois une minute après que l'heure sonne; un mannequin coiffé d'une marotte annonce l'heure, en frappant avec de petits marteaux sur deux clochettes, en même temps qu'une troupe de petits ours font une évolution circulaire; un monarque ouvre la bouche à chaque vibration de l'airain, et, du trône où il est assis, abaisse son sceptre de la main droite, tandis que de la gauche il verse un sablier; enfin un petit lion héraldique indique l'heure avec la pointe d'une épée. Contre la face opposée, on lit l'inscription suivante gravée en lettres d'or sur marbre noir :

BERCHTOLDVS V. DVX ZAERING. RECT. BVRGVND. VRBIS CONDITOR, TURRIM ET PORTAM FECIT MCXCI. EA RENOVATA MDCCLXX.

Dans la campanille, le duc de Zoeringhen, en automate armé, exécute le mouvement de frapper sur une cloche chaque coup de l'heure qu'elle sonne.

Parmi les fontaines, jaillissant toutes par deux ou quatre tuyaux dans un bassin, nous citerons : la fontaine supérieure de la Grande-Rue, la fontaine supérieure de la rue du Marché, la fontaine de l'Abbaye-des-Tireurs, la fontaine de la Cigogne, la fontaine de David, la fontaine de Moïse, la fontaine de l'Ogre, la fontaine à Quatre-Tuyaux,

la fontaine de la Justice, la fontaine de Samson, la fontaine de la rue d'Aarberg.

La fontaine supérieure, dans la Grande-Rue, date de 1542. Elle présente un chapiteau que supportent quatre cariatides, entre lesquelles sont des inscriptions allemandes, relatives à la fondation de Berne, à l'érection de la fontaine. Sur le chapiteau se dresse un ours, vêtu à mi-corps d'une cotte de mailles et coiffé d'une espèce de muselière en forme de casque ouvert; une longue épée pend à sa gauche, une dague à sa droite; il tient, dans l'une de ses pattes, une bannière; dans l'autre, un écusson aux armes du duc de Zoehringen, de gueules au lion d'or.

La fontaine supérieure de la rue du Marché, composée d'une colonne ronde en marbre, avec chapiteau d'ordre corinthien, supporte une Hébé versant l'eau d'un vase dans une coupe.

La fontaine de l'Abbaye-des-Tireurs, *Schützen-Brunnen*, ainsi nommée d'une abbaye devant laquelle on l'éleva, a son chapiteau corinthien surmonté par un ancien guerrier armé de toutes pièces et portant la bannière de Berne. Entre ses jambes se trouve un petit ours qui tient une arquebuse.

La fontaine de la Cigogne, dans la rue de l'Hôpital, représente autour de sa colonne circulaire des enfants qui dansent et traînent après eux des oies, et, sur son chapiteau d'ordre corinthien, un berger jouant de la cornemuse, tandis qu'un enfant assis près de lui joue du galoubet. Un tronc d'arbre leur sert d'appui; une oie est à leurs pieds.

La fontaine de David, à l'extrémité occidentale de la rue de l'Hôpital, colonne carrée, couronnée d'un chapiteau d'ordre corinthien sur lequel apparaît David au moment de lancer, avec sa fronde, une pierre au Goliath de la tour qui est en face et qui porte le nom de ce géant.

La fontaine de Moïse, place de la Cathédrale, au bas de la rue des Chaudronniers, colonne cannelée supportant l'image du prophète.

La fontaine de l'Ogre, *Kindleinfresser-Brunnen*, place du Grand-Grenier; c'est une colonne cannelée, couronnée d'un chapiteau corinthien, où se voit l'ogre mangeant un enfant, et se disposant à en dévorer d'autres qu'il a dans sa ceinture et ses poches. De petits ours dansent autour de la colonne. Ours, ogre et enfants, ensemble et détails, indiquent la main d'un artiste habile.

La fontaine à Quatre-Tuyaux, *Vierrohriger-Brunnen*, située rue de la Justice, faite d'une colonne corinthienne carrée, présente, sur son chapiteau, un ancien guerrier ceint d'une épée et portant le guidon aux armes de Berne.

La fontaine de la Justice, non loin de la précédente, et d'ordre corinthien, est surmontée d'une statue de la Justice.

La fontaine de Samson, Grande-Rue, porte sur son fût ce héros biblique déchirant un lion.

Enfin, la fontaine de la rue d'Aarberg est une colonne corinthienne au sommet de laquelle apparaît un guerrier barbu, revêtu d'une cotte de mailles, d'un justaucorps, d'une toque ou barrette à plumes, ceint d'une épée, portant une arbalète, et tenant entre les jambes un ours accroupi. C'est le Bernois caractérisé par ses attributs politiques, militaires et civils.

Un pont, le pont de la Nydeck, remarquable d'exécution, mérite aussi d'être signalé parmi les monuments d'utilité première. « Il a cent trente-huit mètres de longueur, dont soixante-un reposent sur la grande arche, et trente-huit sur chacune des arches latérales. La largeur de la grande arche est de treize mètres trente-huit centimètres; et celle des arches latérales de dix-sept mètres trente-trois centimètres. La hauteur du pont, au-dessus de la rivière, est de vingt-sept mètres. Ce pont est entièrement construit en granit et en grès, et garni sur toute sa longueur par un parapet de granit blanc; les trottoirs sont bordés de rigoles et dallés en asphalte. Les pavillons des préposés au péage, aux deux extrémités du pont, sont en grès, et il a pour pavé des pierres équarries. » Sa construction fit éviter, en grande partie, la montée rapide qui existait avec l'ancien pont. Il a coûté trois millions de notre monnaie.

Deux monuments religieux, la cathédrale et l'église française, ancienne église des Dominicains, ou des Prédicateurs, *Predigerkirche*, résument tout ce que le moyen âge a légué d'important à la ville de Berne.

L'église française, ou catholique, située dans la rue de l'Arsenal, *Zeughausgasse*, n'a rien d'imposant à l'extérieur, et porte l'empreinte d'outrageantes réparations qui lui ont fait perdre son caractère primitif. Bâtie

en 1265, consacrée à saint Pierre et saint Paul, riche d'autels et d'ornements, elle présentait autrefois une longueur beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui. Douze colonnes supportent la voûte de la nef, que surmonte une campanille avec flèche élancée. Deux tableaux portant le millésime 1295, restes d'une fresque dont l'église entière était sans doute ornée, font connaître, l'un, l'arbre généalogique de la sainte Vierge; l'autre, l'arbre généalogique de saint Dominique. On les distingue à peine, placés qu'ils sont sous le jeu d'orgues, œuvre remarquable d'un paysan de Rubischweil, Joachim Rychner, qui l'exécuta en 1728. On cite encore un tableau, mais presque moderne, représentant saint Siméon et l'enfant Jésus. Dans le cimetière du couvent auquel appartenait cette église, se trouvait peinte une Danse des Morts, exécutée par Nicolas Manuel. Ce fut là que Zwingle soutint, avec un si prodigieux succès, la discussion après laquelle le Sénat résolut d'introduire la religion réformée dans le canton.

L'année 1240 avait vu s'élever, près de la Nydeck, une église en bois dédiée à saint Laurent. Détruite en 1356 par un tremblement de terre, une autre église la remplaça; mais au bout d'un demi-siècle on la trouva trop petite; l'avoyer Rodolphe Hoffmeister, et le curé de la paroisse, ayant posé la pierre de fondation de la cathédrale actuelle, on y travailla depuis 1421 jusqu'au commencement du seizième siècle.

Œuvre d'art germanique, offrant quelques points de ressemblance avec la cathédrale de Metz, sortie comme elle d'une école qui s'inspirait en Westphalie, la cathédrale de Berne présente des clochetons, des arcs boutants, des galeries dont les motifs se retrouvent aux bords de la Moselle et du Rhin. C'est Mathieu Enzinger de Steinbach qui en a dressé le premier plan, vers l'année 1421. Continuée par son fils Vincent, elle ne fut achevée qu'en 1502, par Étienne Abrugger. Le grand portail, placé à l'extrémité occidentale de l'édifice, est surmonté d'une tour dont le faîte s'élève à soixante-quatre mètres du sol, hauteur en harmonie avec la longueur du grand comble, qui est de cinquante-quatre mètres, et la largeur des trois nefs qui est de vingt-sept mètres, hors œuvre. Quantité de sculptures naïves décorent ses diverses parties; presque toutes sont dues à l'artiste westphalien Erhard Kung ou Kœnig, auteur des fonts baptismaux. La nef principale, dont la voûte repose sur dix

piliers, était autrefois décorée d'un grand nombre de bannières conquises dans les anciennes luttes entre Berne et ses voisins. On n'y voit aujourd'hui d'autres ornements que des armoiries de familles bourgeoises plus ou moins obscures.

La partie la plus soignée de l'édifice, le chœur, a été séparé de la nef par un mur, élevé sans doute à l'époque où fut bâtie la petite galerie qui reçut un jubé. Sur un des pilastres on voit la statue de l'architecte créateur, sans autre indication que sa devise, en lettres gothiques : *Mach's na,* « imite-le. » Sur d'autres pilastres sont les armes du duc de Zæhringen et celles de l'avoyer Frédéric Steiger, avec leurs monuments. On a gravé sur des tables de marbre les noms de dix-huit officiers et six cent quarante-trois soldats bernois morts en 1798, au champ d'honneur, en combattant les Français. Ce dernier monument date de l'année 1825.

Les stalles, travail de patience intelligente et d'esprit finement moqueur, furent exécutées, vers la fin du quinzième siècle, par Jacques Rusch et Henri Sewagen, pour la somme modique de vingt-cinq florins. Sur les dossiers sont représentés les apôtres, les prophètes ; sur les bras, des moines, des capucins tenant à la main différents jouets au lieu d'objets de dévotion.

Frédéric Walter, peintre verrier, plus audacieux encore que ne l'avaient été les sculpteurs, osa porter la satire jusqu'au dogme lui-même, et tourner en ridicule la transsubstantiation, en représentant un pape qui verse avec une pelle les quatre évangélistes dans un moulin, duquel sortent quantité d'hosties qu'un évêque reçoit au fond d'une coupe surmontée de l'image du Christ. Le peuple, à genoux, semble ébahi du miracle.

Dans la nef sont plusieurs autres vitres peintes aux armes de grandes familles, et quelques pierres sépulcrales.

Une porte conduit du chœur dans la sacristie, et de là dans une salle où se conserve une grande tenture brodée qui représente le martyre de saint Vincent de Sarragosse, et plusieurs autres tentures ayant servi de décoration pour le pavillon de Charles le Téméraire. Chaque année l'on étale ces objets pendant quelques mois.

L'église du Saint-Esprit, ou église de l'hôpital, *Spital-Kirche*, située à l'extrémité occidentale de la rue du même nom, est un édifice moderne,

vaste, bien ouvert, bien aéré, supporté par quatorze colonnes d'ordre corinthien, et qu'on admirerait peut-être, si l'on ne sortait de visiter un édifice ogival, s'harmoniant toujours mieux avec le culte chrétien qu'un temple conçu d'après les traditions architecturales de l'antiquité grecque.

Le grand hôpital, *Bürger-Spital*, hôpital des bourgeois, est, après la maison pénitentiaire, le plus vaste et le plus bel édifice de Berne. Situé dans la rue dite Entre-les-Portes, près la porte de Morat, une position isolée contribue à relever l'effet de sa belle architecture. La façade principale, percée de quinze fenêtres, est tournée vers la rue (côté du soleil), qu'elle borde sur une longueur de quatre-vingt-dix pas. Latéralement il présente vingt et une croisées, et se prolonge sur une étendue beaucoup plus considérable, jusqu'aux remparts auxquels il est adossé. L'entrée est une élégante grille de fer, au-dessus de laquelle sont gravés, sur une plaque de marbre, les mots : *Christo in pauperibus*, « au Christ, dans la personne des pauvres. » Cette entrée conduit dans une cour spacieuse disposée en jardin. Tout autour règne une large galerie couverte et pavée de dalles de grès, qui offre en tout temps une promenade salutaire aux convalescents et aux infirmes. L'architecte a posé là une belle fontaine jaillissante, ombragée d'arbrisseaux et garnie de fleurs qui entretiennent la fraîcheur pendant les chaleurs de l'été. Le fronton de l'entrée principale est orné d'un cadran noir à chiffres dorés au-dessus duquel s'élève, du milieu du toit, une campanile en forme de petit dôme d'assez bon effet. Une seconde cour, également fermée par une grille de fer, se trouve à l'extrémité de la première. Elle est bordée dans le fond par un long bâtiment qui dépend de l'hôpital, mais qui est uniquement destiné à détenir les personnes des deux sexes ayant encouru de légères punitions. On appelle ce bâtiment *la Spinnstube*. Le grand hôpital sert spécialement de retraite aux citoyens indigents; mais les ouvriers pauvres, que leur métier conduit à Berne, et les voyageurs dénués de ressources, y sont admis vingt-quatre heures. Des secours d'argent leur sont aussi donnés.

L'hôpital de l'Ile, *Insel*, assis sur l'arête méridionale du monticule de la ville, est un bâtiment magnifique, qui forme presque seul la rue de l'Ile (côté de l'ombre). Il se compose de deux pavillons, d'un corps de logis en retraite bordant la rue sur une longueur de cent quatre-vingt-

cinq pas et qui présente vingt-trois fenêtres de front. Fermée par trois portes au-dessus desquelles règne une plaque de marbre avec lettres d'or portant ces mots : *Die insul. Ein Kranken-haus*, l'entrée occupe le corps de logis qui se trouve en retraite, et offre, sur le fronton, une sculpture en grès représentant le Samaritain secouru par des personnes charitables. La façade opposée, qui domine la campagne, est aussi percée de vingt-trois fenêtres, et bordée d'une terrasse d'où l'on découvre un superbe point de vue sur la chaîne des Alpes, en même temps qu'on y jouit d'un air pur à l'ombre d'arbres magnifiques. D'autres terrasses, disposées en jardin, se trouvent au-dessous de celle-ci, et fournissent la maison de légumes et de plantes potagères. De ce côté, à certaine distance, l'ensemble de l'édifice paraît à la fois imposant et pittoresque. La maison jouit de revenus assez considérables pour recevoir chaque année neuf cents malades, et envoyer ceux qui peuvent en avoir besoin aux bains de Baden, de Gurnigel et de Schinznach.

Si nous voulions compléter la statistique monumentale de Berne, il faudrait décrire le collége commencé en 1577, terminé en 1581; l'hôtel de Musique ou de la Comédie, *Alte Kaslaube;* l'hôtel d'Erlach, l'hôtel de la Police, le Casino, d'un assez joli style, dû à l'architecte Schuyder; mais ce seraient des détails oiseux; car on trouve mieux dans la plupart de nos grandes villes provinciales. Quant aux institutions et collections, Berne laisse peu de chose à désirer.

Son académie, fondée en 1805, se divise en haute et basse académie. La haute académie comprend cinq sections ou facultés : trois professeurs y enseignent la théologie, deux la jurisprudence, cinq la médecine, l'anatomie, la chirurgie, la chimie; cinq la philosophie, la philologie, les mathématiques, la physique, la minéralogie, et deux l'art vétérinaire. Des professeurs extraordinaires ou adjoints complètent cet ensemble encyclopédique, et démontrent la thérapeutique, la clinique, l'ostéologie, etc. La basse académie se subdivise en trois sections graduées : 1° Une école élémentaire dirigée par trois instituteurs; 2° une école secondaire par quatre maîtres; 3° un lycée ou gymnase à la tête duquel sont deux professeurs en titre auxquels s'adjoignent d'autres professeurs pour la religion, les langues, les mathématiques, la musique, le dessin, etc. Un conseil, appelé *Curatelle*, composé de sept membres et

d'un secrétaire, administre l'académie. Les sciences naturelles, la théologie, le droit public y sont enseignés avec quelque succès.

Il y a, en outre, une École des artisans, académie d'apprentissage, œuvre philanthropique dirigée gratuitement.

Une Société économique, fondée le 5 janvier 1761, étudie tout ce qui peut contribuer à l'extension, au perfectionnement de l'agriculture et de l'industrie. Elle a déjà rendu de véritables services.

Une Société des recherches sur l'histoire suisse, fondée en 1798, organisée depuis le 23 janvier 1812, s'occupe uniquement d'explorer le passé, publie les résultats de ses laborieuses recherches, et compte dans son sein des hommes fort distingués.

Une Société des recherches sur l'histoire naturelle, établie en 1815, se réunit chaque année en espèce de congrès dans une des villes de la Suisse.

Une Société de médecine, instituée en 1807, a pris un accroissement notable depuis 1813. Sa bibliothèque renferme sept mille volumes.

Une Société d'artistes, formée en 1813, possède, sous le nom de *Grand livre de peinture*, une collection curieuse de morceaux originaux dus aux artistes, ainsi qu'aux simples amateurs nés ou domiciliés en Suisse.

Une Société d'amateurs de musique, composée d'anciennes réunions particulières, qui existaient déjà dans le siècle dernier, est pourvue d'archives et donne quelques concerts.

Il y a, en outre, un Observatoire, une École de natation, une École de sages-femmes, etc.

Le clergé protestant, divisé en *décanats*, s'assemble chaque année en un synode à Berne, présidé par le doyen de la ville. Il se tient aussi dans chaque préfecture un synode particulier. Une caisse de pensions pour les veuves des pasteurs, fondée en 1767, présente des ressources assez considérables.

En tête des collections nous placerons, moins à cause de son importance qu'en vertu de son ancienneté, l'Arsenal, carré de bâtiments où se trouvent beaucoup d'armes du moyen âge, et quelques machines de guerre. On y voit l'armure complète de Jean-François Nægeli, conquérant du pays de Vaud en 1536. Berne possède aussi des bannières remportées à Grandson, Morat, Dornach; une liasse de cordes dont voulait se

servir Charles le Téméraire pour pendre la garnison de Morat, et quantité d'autres objets curieux déposés jadis dans une chapelle dite de Saint-Antoine. Malheureusement les Français se sont emparés de quantité de choses qui, transportées ailleurs, perdent moitié de leur intérêt.

Le bâtiment qui renferme la bibliothèque publique, le musée et le jardin botanique, intéressantes collections, et dans lequel se trouve aussi l'Académie, est situé à l'extrémité occidentale de la rue des Chaudronniers, du côté de l'ombre. Élevé sur dix-huit piliers formant la halle au beurre, il a l'inconvénient d'une destination mixte, nuisible à son caractère comme édifice, à sa distribution comme convenance. La grande salle de la bibliothèque, percée de huit croisées du côté sud, et d'une croisée du côté nord, est fort bien éclairée. Elle présente une longueur de trente-huit pas; autour d'elle règne une galerie que supportent douze colonnes en stuc jaune, et que décore une balustrade. Le parquet est fait en pièces de rapport d'un effet agréable; au plafond règne une peinture à l'huile représentant Minerve couronnée sur le Parnasse de la main d'Apollon. A l'extrémité supérieure de la grand'salle, s'en trouve une plus petite percée de cinq croisées. On y a placé le buste du célèbre Haller, et, sur la galerie, que supportent quatre colonnes de stuc vert, quatorze portraits d'anciens avoyers de la république de Berne.

La bibliothèque, riche en bons ouvrages, possède quarante-cinq mille volumes, parmi lesquels un assez grand nombre d'incunables, et quinze cents manuscrits où nous avons remarqué notamment un Horace, un Froissart, quelques poëtes français du moyen âge, et plusieurs chroniques très anciennes relatives à l'histoire de la Suisse. Les naturalistes estiment une collection peinte avec beaucoup de soins par M. de Giraboz, ancien conseiller du parlement de Douai. Elle a pour titre : *Portraits des plantes alpines usuelles et céréales.*

Cette bibliothèque, dont le grand Haller eut la direction depuis 1734 jusqu'en 1736, remonte à l'époque de la réformation. Le premier fonds en fut fait avec les livres des couvents supprimés. On y ajouta plus tard une partie de la riche bibliothèque de Bongars, ambassadeur de Henri IV, qui, dénué de ressources, vendant ses livres pour subsister, eut à s'applaudir de la générosité des Bernois.

On voit, dans la bibliothèque, quelques pièces rares trouvées généra-

lement aux environs d'Avenches, de Moudon et de l'ancienne Vindonissa.

Communiquant avec la bibliothèque par un corridor, le musée présente une façade surmontée de la statue de Minerve sculptée dans le grès, avec tous ses attributs, et, sur un écusson, l'inscription en lettres d'or : *Musis et Patriæ*. Au rez-de-chaussée sont trois salles; l'étage supérieur présente une seule galerie, longue de soixante pas, décorée de portraits d'avoyers de la république et de quelques personnages marquants. Sur la cheminée se trouve un tableau allégorique, peint en 1781, par Sablet de Morges, dit le Romain.

Dans les armoires vitrées disposées autour de la grande galerie, on voit une collection presque complète des oiseaux indigènes de la Suisse, de leurs œufs, de leurs nids, ainsi que plusieurs oiseaux étrangers. La plupart des mammifères du pays, excepté les animaux domestiques; des bas-reliefs représentant les Alpes-Bernoises, les Alpes du Valais, l'Oberland, le Mont-Blanc et d'autres objets curieux sont réunis dans la même salle. Elle communique avec le salon des plâtres.

Au rez-de-chaussée se trouvent des collections de cristaux, de minéraux, de pétrifications, de coquillages maritimes, de bois exotiques et cinéraires; les armes, les ustensiles et les vêtements des insulaires de l'océan Pacifique, donnés par un Bernois, le peintre Weber, compagnon du capitaine Cook, et divers débris d'antiquités qu'on ferait mieux de placer ailleurs. On voit au musée un prie-Dieu de Charles le Téméraire, des lambeaux de sa tente, etc.

Le jardin botanique disposé convenablement, embelli de rochers factices, véritables Alpes en miniature, orné de plates-bandes où fleurissent les différentes espèces d'aconit, occupe trop peu d'espace pour avoir de l'importance. Il doit sa création au vénérable pasteur Wyttenbach, vieil ami de Haller, mort depuis peu d'années, après avoir été longtemps le Nestor et le guide des naturalistes bernois. « Le buste de Haller, dit M. Raoul Rochette, élevé au milieu de ces fleurs qu'il a décrites en savant et célébrées en poëte, a longtemps fixé mes regards. J'aimais à contempler les traits de ce grand homme dont l'imagination fut si belle et la philosophie si religieuse; je me rappelais que le petit conseil de Berne avait dédaigné de l'admettre dans son sein, et je me disais qu'il eût peut-être manqué quelque chose à la gloire de Haller si son nom

n'eût pas grossi la liste des exclusions injustes qu'offre l'histoire de toutes les républiques. »

Si nous indiquons l'hôtel de ville, *Rathhaus*, à l'extrémité de la *Kreuzgasse* qui coupe transversalement les trois grandes rues parallèles de la ville, c'est bien moins comme monument que comme dépôt d'objets d'art et de tableaux historiques. Différentes salles, entre autres celles du grand et du petit conseil, sont ornées de plusieurs toiles de Joseph Werner, de Gottard Ringli de Zurich, et d'un plan de la ville de Berne en 1585, peint par Joseph Plepp. Au centre de cette ville du seizième siècle, si différente de la cité moderne, se trouve indiquée la *Richtplatz*, place de la Justice, ainsi nommée d'un siége qui, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, y fut en permanence et devant lequel on lisait publiquement aux condamnés leur sentence. Quand la peine capitale devait être prononcée, on revêtait le siége d'une draperie noire et les professeurs amenaient là leurs élèves, dans une enceinte réservée, vis-à-vis le tribunal. Une cloche particulière ne retentissait que pour ces tristes solennités.

La galerie de tableaux de l'hôtel de Stift, musée naissant, ne renferme aucun chef-d'œuvre, mais on y rencontre avec intérêt d'anciens portraits de Düntzr, célèbre artiste bernois; quelques tableaux de genre de Dietler; des paysages de Calame, Diday, Aberli, Lori, Juillerat; des dessins originaux de Werner, Frendenberger, Kœnig, Mind, Rieter, et autres.

On cite encore les ateliers des frères Müller, artistes verriers, fort habiles à peindre des armoiries; la collection d'objets du Japon appartenant au major Manuel; les galeries de tableaux et la bibliothèque des Mulinen; la suite de médailles suisses du docteur Eisenschmidt; la collection numismatique de M. Sprüngli; les insectes et les coquillages du professeur Studer; le riche herbier de M. Shuttlevorth. Une habitation attira surtout nos regards, c'est la maison dans laquelle Haller composa la plupart de ses ouvrages, qu'il occupait quand l'empereur Joseph II vint lui rendre visite et quand la mort, jalouse de tant de gloire, le frappa. La terrasse de cette habitation offre une vue magnifique sur les Alpes.

Dans la ville de Berne sont des manufactures d'étoffes, des fabriques

de chapeaux de paille, des imprimeries, des lithographies, plusieurs librairies, parmi lesquelles nous citerons le magasin de M. Burgdorfer où les voyageurs trouveront tout ce qu'ils peuvent désirer sur la Suisse.

Un grand nombre de jardins et quelques promenades donnent à la ville de Berne une étendue que ne laisserait pas supposer sa petite population, bornée à vingt mille habitants, y compris la banlieue. Ces promenades, principalement celles de la Plate-Forme, de l'Enghi, des Petits-Remparts, jouissent d'une réputation méritée.

La Plate-Forme, l'une des promenades les plus agréables, non-seulement de Berne, mais de toute la Suisse, longe la cathédrale, est flanquée, à ses angles extérieurs, de deux rotondes soutenues par d'élégantes colonnes, et s'appuie sur d'énormes voûtes que dissimule un mur épais élevé de cent dix pieds, depuis la ville basse. C'est un ravissant spectacle, dit M. de Golbéry, que celui dont jouit le voyageur sous les marronniers qui ombragent l'esplanade; la description qu'en fait M. Stapfer est l'une des plus exactes; nos souvenirs, après bien des années, ont aussi toute leur vivacité. Qui pourrait oublier cette blanche ligne de glaciers; ces festons dentelés se découpant sur l'azur du ciel, écharpe aux mille couleurs, et ces rochers noirs, se croisant en apparence, s'entrecoupant les uns derrière les autres? Chaque heure, chaque instant modifie le tableau, en adoucit les teintes, les rembrunit ou les éclaire, depuis le rose tendre jusqu'au bleu foncé. L'apparition d'un nuage, le retour du soleil, la tombée de la nuit, changent, transforment, modifient la ceinture diamantée dont se pare l'horizon.

Le soir, qui lentement arrive,
Détache le réseau vermeil
Qui couvrait la terre captive,
Comme un pêcheur fait, sur la rive,
Ses filets sécher au soleil.

Alors ces géants, si brillants naguère, deviennent sombres; leurs masses, d'abord imposantes, se confondent peu à peu dans l'obscurité et ne ressemblent plus qu'à des fantômes; alors se perdent les noms que l'on aimait à se rappeler pour mieux juger les distances, pour distinguer nettement les pics que séparent des lacs ou des vallées;

et le voyageur attend avec impatience l'aurore qui doit lui rendre les mêmes beautés sous un nouvel aspect.

On raconte qu'un étudiant, Théobald Weinzœpfli, ayant voulu, le 25 mai 1654, dompter un cheval fougueux, l'animal effrayé franchit le parapet et tomba d'une hauteur de plus de cent pieds. Le jeune homme survécut à sa chute, devint pasteur et mourut âgé de soixante-trois ans. Une inscription a consacré ce fait extraordinaire.

La statue de Berchtold V, œuvre médiocre, s'élève depuis 1847 au centre de la Plate-Forme que ferment deux belles grilles en fer. J'aime mieux l'inscription de son nom sur les tours et les murailles de la cité reconnaissante.

Formé d'un quinconce de tilleuls, d'ormes et de frênes, l'Enghi présente une situation délicieuse et l'un des plus jolis points de vue qu'il soit possible d'avoir à Berne. De là, l'œil se promène sur une partie de la ville et des environs, découvre à l'est le plateau du Wyler; plus loin, les montagnes boisées qui, vers le sud, se rattachant à d'autres montagnes, à des pics élevés d'étage en étage, forment l'immense amphithéâtre bordé par les hautes Alpes et par le Jura.

Anciens bastions qui flanquaient, au midi, les fortifications de la ville, les Petits-Remparts jouissent de la même exposition que la Plate-Forme et présentent un point de vue plus varié. Dans une circonférence d'environ sept cents pas, cette promenade s'ombrage de vieux et magnifiques tilleuls, entre lesquels sont des bancs et d'agréables stations de distance en distance. Un jardin anglais couvre le bastion qui domine Aarzihle, plateau d'où l'on voit, au premier plan, le cours de la rivière baignant de petites îles verdoyantes, puis une campagne animée de mille accidents et de mille teintes, et, par delà cette campagne, vers la gauche, ces géants des Alpes qu'on appelle le Wetterhorn, le Berglistock, le Schreckhorn, le Finsteraarhorn, le Viescherhœrner, l'Eiger, le Grand-Eiger, la Jungfrau, etc.

L'autre bastion, tapissé d'une belle pelouse, offrant le vaste horizon de l'ouest qu'on n'aperçoit pas du bastion d'Aarzihle, sert d'arène gymnastique à la jeunesse bernoise. Chaque année, le lundi de Pâques, les paysans de l'Emmenthal et de l'Oberland ne manquent jamais de s'y rendre pour s'exercer au pugilat. Un homme très habile, M. Clias, gym-

nasiarque digne de l'ancienne Grèce, a fait, pour les graves habitants de Berne, un art sérieux des gambades et des cabrioles. Ses cours, dont l'enthousiasme de la nouveauté exagéra singulièrement l'importance, eurent bien du succès; son livre n'en eut pas moins. M. Clias fut l'Amoros de la Suisse. Art merveilleux qui, d'un jeune helléniste, peut faire un excellent danseur de corde, d'une mère de famille une acrobate; qui enseigne aux hommes d'État les lois de l'équilibre, les mouvements de bascule, devenant ainsi la base du système d'éducation des républiques, petites ou grandes, anciennes ou nouvelles.

Nous signalerons encore, comme promenades, la promenade de l'hôpital, la terrasse de l'hôtel de ville, celles du quai, du *graben* supérieur, du *graben* inférieur, du belvédère ou perron, devant l'hôtel de la Monnaie, *Munz-Terrasse.*

Près de la barrière d'Aarberg sont les fosses destinées aux ours qu'entretient la ville sur un fonds qui leur est spécialement destiné. Ces fosses, presque carrées, encaissées par de hautes murailles, sont séparées l'une de l'autre par un mur intermédiaire duquel jaillit une fontaine qui, des deux côtés, remplit un bassin assez spacieux pour qu'un ours puisse s'y baigner. On voyait autrefois, sur la fontaine de l'Ogre et sur la tour de l'Horloge, deux scènes consacrant l'idée généralement admise que, dès le moyen âge, la république bernoise entretenait, dans un ravin de la ville, plusieurs ours, image vivante de ses armes. Il paraît qu'en raison de cette ancienne habitude, le roi René fit à la ville, quand il s'y réfugia, présent d'une paire de ces animaux; et qu'en 1510, Glado May, capitaine bernois, revenant de la bataille de Novarre, ramena, comme trophée de sa victoire, deux jeunes ours qui furent nourris aux frais de l'État.

Alexandre Dumas, dans ses *Impressions de Voyage*, raconte d'une manière fort spirituelle l'histoire des ours de Berne :

« Depuis l'époque de sa fondation, dit-il, les ours devinrent les armes de la ville, et l'on résolut non-seulement de placer leur effigie dans le blason, sur les fontaines, dans les horloges et sur les monuments, mais encore de s'en procurer de vivants qui seraient nourris et logés aux frais du trésor public. Ce n'était pas chose difficile, on n'avait qu'à étendre la main vers la montagne et choisir. Deux jeunes oursons furent pris, amenés à Berne, où bientôt ils devinrent, par leur grâce et leur gentil-

lesse, un objet d'idolâtrie pour les bourgeois de la ville. Sur ces entrefaites, une vieille fille fort riche, et qui, vers les dernières années de sa vie, avait manifesté pour ces aimables animaux une affection particulière, mourut, ne laissant d'autres héritiers que des parents fort éloignés. Son testament fut ouvert avec les formalités d'usage, en présence de tous les intéressés. Elle laissait soixante mille livres de rente aux ours, et mille écus une fois donnés à l'hôpital de Berne pour y fonder un lit en faveur de l'un des membres de sa famille. Des ayants droit attaquèrent le testament, sous prétexte de captation; un avocat d'office fut donné aux défenseurs, et comme c'était un homme d'un grand talent, l'innocence des malheureux quadrupèdes, que l'on voulait spolier de leur héritage, fut publiquement reconnue, le testament déclaré bon et valable, et la jouissance des legs dévolue comme l'entendait la défunte. La chose devenait facile, puisque sa fortune consistait en argent comptant. Les douze cent mille francs qui la composaient vinrent grossir le trésor de Berne, que le gouvernement déclara responsable de ce dépôt, avec charge de tenir compte des intérêts aux fondés de pouvoir des héritiers, considérés comme mineurs. On devine qu'un grand changement s'opéra dans le train de maison de ces derniers. Leurs tuteurs eurent une voiture et un hôtel; ils donnèrent, en leur nom, des dîners parfaitement servis et des bals du meilleur goût. Quant à eux personnellement, leur gardien prit le titre de valet de chambre, et ne les battit plus qu'avec un jonc à pomme d'or. Hélas! rien n'est stable dans les choses humaines. A peine quelques générations d'ours avaient-elles joui d'un bien-être dont leur espèce jusqu'alors ignorait les charmes, que la révolution française éclata. Après la prise de Berne par les généraux Brune et Schauenbourg, après l'accaparement du trésor national par Reubel le proconsul et par son honnête lieutenant Rapinat, sauvegardiens des vertus républicaines en Suisse, on vit onze mulets chargés d'or prendre la route de Paris, sans compter maints écus, brebis égarées d'un grand troupeau, qui prirent une autre route connue de ces messieurs. Nos malheureux ours, tout modérés qu'ils fussent dans leurs opinions, furent spoliés comme aristocrates, puis arrêtés, muselés et conduits, sous bonne garde, au Jardin des Plantes, où leur fils, du nom de Martin, sans rancune, du moins apparente, amusa de ses gen-

tillesses le Parisien ébahi. Quand le gouvernement bernois eut reconquis quelque stabilité, il s'empressa de justifier sa devise : *Un pour tous, tous pour un;* il ouvrit, en faveur des ours, une souscription nationale qui produisit soixante mille francs, somme avec laquelle fut acheté un domaine rapportant deux mille livres de rente. C'était bien peu pour des aristocrates qui avaient possédé douze cent mille francs; mais la démocratie haussait; il fallut s'humilier, et la descendance des ours du bon roi René se contenta d'un revenu si modique. Par économie, sans doute, afin de ne point payer d'octroi, on leur construisit, hors de la ville, les fosses qu'ils occupent aujourd'hui. Elles coûtèrent une trentaine de mille francs, empruntés par hypothèque sur le domaine utile. »

L'esprit belliqueux du peuple bernois qui, dans les âges anciens, a produit l'agrandissement considérable de cette république, qui en a longtemps retardé la chute, et qui de nos jours lui permet de primer les forces fédérales, donne, par intervalles, à la ville de Berne un aspect tout à fait militaire. On y voit réunis chaque année, pendant six semaines, sept ou huit mille hommes, bataillons de milice qui s'exercent aux grandes manœuvres, sans préjudice des exercices hebdomadaires du tir, pour lesquels la bourgeoisie bernoise montre beaucoup d'aptitude et de zèle. Lorsqu'il s'agit de célébrer quelque glorieux anniversaire, Berne fait un appel bénévole à ses contingents communaux, et de toutes parts accourent les fiers héritiers des héros de Grandson, de Laupen ou de Sempach, mais sans armes, munis tout au plus de l'arbalète traditionnelle réservée pour les luttes du *papajay*. « Je viens d'être témoin, écrivait à sa femme M. Raoul Rochette, d'une de ces fêtes qui affermissent l'indépendance nationale. Il s'agissait de la cérémonie commémorative du triomphe de Laupen. La veille, sur le vaste préau où les Bernois s'exercent au tir à la cible, des chœurs de musique guerrière préludèrent aux chants patriotiques que cette solennité ramène tous les ans; et des foules de citoyens concertaient entre eux les dispositions du départ et de la marche. Dès le point du jour, le cortége s'est mis en route au bruit des instruments et des éclats de la joie publique. Des enfants, des femmes, des vieillards se pressaient dans le nombre des citoyens qui allaient rendre ce pieux hommage à la mémoire de leurs ancêtres, et présentaient l'union touchante de tous les âges, aussi bien que de tous

les vœux, sous les enseignes de la liberté et de la patrie. Le désordre même qui régnait au milieu de cette multitude augmentait encore à mes yeux l'intérêt d'un pareil spectacle. Là, point de ces sinistres baïonnettes, plus propres à intimider qu'à rassurer le paisible citadin ; là, point de précautions menaçantes ni de distinctions injurieuses. Tous marchaient pêle-mêle, sans autre ordre que celui que la nature même a prescrit à chaque âge. Des fleurs étaient dans toutes les mains et des chants dans toutes les bouches; et, parmi cette longue procession, on ne remarquait qu'un seul glaive, l'épée qui, dans les mains du héros de Laupen, avait servi à vaincre et à disperser les ennemis de l'État. Le cortége se rendit de cette sorte sur le champ de bataille de Laupen, à plus de trois lieues de Berne, et non loin du pont de Neuenegg, où, dans une circonstance plus récente, le courage des Bernois s'est signalé par d'honorables efforts. Arrivée sur ce sol sacré, la foule des citoyens, après s'être pénétrée en silence des nobles images qu'il rappelle, se pressa autour du vénérable pasteur dont la bouche, consacrée à un ministère de paix, a seule en cette occasion le droit de retracer les souvenirs de la victoire. Sa harangue simple et grave, comme le sujet même qu'il avait à traiter, n'en produisit pas moins sur le peuple qui l'écoutait une impression profonde ; et lorsqu'on l'entendit redire, pour la millième fois, des détails qu'apprend ici l'enfance au berceau, l'émotion générale qui remplissait tous les cœurs éclata sur tous les visages. L'épée de Rodolphe d'Erlach, portée par le chef actuel de cette maison illustre, fut alors élevée au-dessus du champ de bataille, afin que tous les yeux pussent voir étinceler l'honorable instrument de la liberté publique. La main du ministre, aux acclamations générales, le couronna de lauriers; et chacun, en s'inclinant devant le trophée de Laupen, renouvelait sans doute au fond de son cœur le serment de vivre et de mourir pour son pays. Quel dommage que des sentiments pénibles vinssent, en ce moment même, partager de si douces émotions ! Lorsque longtemps après la bataille de Laupen, le sauveur de Berne, retiré, comme un consul romain, dans ses domaines de Reichenbach, y jouissait des respects de ses concitoyens, il fut assassiné par son gendre, Rudenz d'Unterwalden, avec cette même épée suspendue alors au mur de son appartement. Mais la tache imprimée au fer parricide s'est perdue dans l'éclat au milieu du-

quel gravite depuis cinq siècles, comme un astre parmi des vapeurs qui masquent sa clarté, la mémoire du héros de Laupen. L'épée de Rodolphe d'Erlach est encore, après son nom, le plus glorieux héritage qu'aient conservé ses enfants.

« C'est par de semblables fêtes, célébrées sur plusieurs points de la Suisse, qu'on entretenait jadis au sein de chaque génération le feu sacré du patriotisme. C'est en s'attachant de plus en plus à raffermir de pareilles institutions que leurs successeurs retarderont la chute de l'esprit public; qu'ils empêcheront la fausse philosophie de notre âge, qui n'agit que par de froids calculs, de pénétrer dans les cœurs, et d'y étouffer toute sensation généreuse. Heureux encore le peuple qui peut fonder, avec les débris de ses anciennes mœurs, l'édifice de ses libertés nouvelles; qui ne trouve dans ses souvenirs que des images de gloire; et qui, pour apprendre à honorer et à chérir son pays, n'a besoin que d'assister à ses propres fêtes! »

L'air d'opulence tranquille, de majesté grave que trouvaient à la ville de Berne Roland et les autres voyageurs du siècle dernier, ne s'est point démenti; notre gravure en fait foi : quiconque y jettera les yeux se rappellera cette teinte grisaille qu'on voit régner le long des escarpements de la colline, tantôt tranchant avec la verdure, tantôt avec la brume et les ombres. Il percevra le parfum de tous ces bosquets qui se détachent de la ville, comme des fleurs penchées au bord d'une corbeille; il sentira le balancement de ces allées d'arbres, qui festonnent d'abruptes pentes, et dans le même souvenir il mêlera l'image de l'Aar écumeuse

A la voix de ses flots qui se parlent entre eux.

CAMPAGNE DE BERNE.

De la promenade de l'Enghi une belle allée percée dans un bois de sapins conduit à Reichenbach, ancien séjour d'Ulrich et de Rodolphe d'Erlach, d'où l'on peut, en passant par Worblanfen, revenir à Berne après une heure de marche. Une autre route, partant de l'Enghi, sur la gauche, traverse la forêt de Bremgarten, d'où l'on jouit d'agréables points

de vue. Les routes de Soleure et de Thun, les hauteurs de Stalden, les rives de l'Aar, le chemin des carrières d'Ostermanningen, de Dieswyl et de Stettlen; la route de Donnerbühel, théâtre du premier combat livré par les Bernois confédérés à leurs ennemis, fourniraient autant d'excursions intéressantes sous le rapport des souvenirs historiques et du paysage.

A ceux qui aiment les grands spectacles de la nature, nous recommanderons trois petits voyages peu fatigants, l'un au Belpberg, qu'on gravit en trois heures, et d'où l'on voit le lac de Thun; l'autre au Bautiger, distant de deux lieues; le troisième au Gurten, qu'on peut atteindre en une heure. Ce sont trois montagnes, élevées de trois cent soixante-sept, cinq cent vingt-quatre et quatre cent trente mètres au-dessus de Berne.

En sortant par l'Enghi, en traversant Reichenbach et Buchsée, deux heures suffisent pour arriver au célèbre établissement de Hofwyl, institut agricole modèle, que fonda M. de Fallenberg. Il y a cinquante années, Hofwyl, vieille résidence seigneuriale, offrait les ruines d'un château, et autour du château des marais incultes. Fellenberg y créa l'abondance; avec quelques arpents de terre il acquit une grande fortune, une grande renommée. Les bâtiments principaux, au nombre de treize, occupent un monticule en pente douce de trois côtés, qui s'appuie au Granholz. L'étendue des domaines est d'environ six cent cinquante poses. Il y a là : 1° une grande ferme où sont faites les expériences d'agriculture; 2° une ferme modèle où sont appliquées ces expériences; 3° un atelier de perfectionnement pour les instruments aratoires; 4° un atelier de fabrication où sont exécutés, pour le public, ces mêmes instruments; 5° une école de cent jeunes garçons indigents; 6° une école de trente jeunes filles pauvres qu'a voulu diriger mademoiselle de Fellenberg; 7° une école normale destinée à former des instituteurs de campagne; 8° un institut intermédiaire d'éducation, qui procure aux enfants des citoyens aisés une instruction plus étendue, basée toujours sur les besoins ordinaires de la vie; 9° un institut spécial d'agriculture, où cette science est enseignée dans toutes ses branches; 10° enfin, un institut scientifique pour les personnes riches. En 1841, on comptait dans ce dernier institut quatre-vingts élèves fournis par la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Espa-

gne, le Portugal, l'Amérique du Nord, le Brésil et la Nouvelle-Hollande. Trente-cinq professeurs dirigent l'établissement, auquel un sous-directeur donne l'impulsion. Tous les jours la population d'Hofwyl augmente; le village s'agrandit. Beaucoup d'étrangers se plaisent à le visiter, avides de voir les résultats qu'ont produits quarante années de travaux persévérants sous l'inspiration d'un esprit inventif assez sage pour n'innover que dans les choses qu'il connaît à fond.

L'artiste ne devra point oublier Hindelbank, village dont la famille d'Erlach conserva jusqu'en 1798 la suzeraineté, et où elle possède encore un vaste château. L'église de Hindelbank a des vitraux peints très remarquables et un monument élevé par le sculpteur Nahl à la femme du pasteur Langhans.

La mort d'une femme jeune et belle, enlevée à l'amour de son époux et aux hommages de son pays en donnant le jour à son premier enfant, était, dit un homme de goût, un sujet bien digne d'échauffer l'âme et le talent d'un artiste; et l'on ne saurait nier que l'idée de ce monument ne soit éminemment pathétique. La tombe qui renferme les deux victimes éclate en plusieurs morceaux; elle s'ouvre aux accents de la trompette divine qui doit, en sonnant le jugement dernier, éveiller tout le genre humain. La mère, déjà rappelée à la vie, et portant sur son front l'espérance de l'immortalité, soulève d'une main la pierre qui arrête son essor, tandis que de l'autre elle présente au souverain juge l'innocente créature dont les yeux demi-fermés n'ont jamais perçu la lumière. Quel dommage que l'exécution ne réponde pas mieux au mérite de cette composition originale et touchante! Ce n'est pas seulement la pierre, qui, tendre et grenue de sa nature, a trahi la pensée de l'artiste; mais cette femme, qui devrait exprimer tous les sentiments d'une mère et la certitude auguste d'une vie nouvelle; mais ses lèvres qui devaient sourire à la fois à l'immortalité et à son enfant, rien de tout cela ne se trouve dans le monument. Un accident causé par la pétulance d'un voyageur anglais, et assez mal réparé, contribue encore à diminuer l'impression qu'il produit. Mais telle est la magie des circonstances locales, qu'au moment où les volets de bois qui tiennent le monument enfermé sous vos pieds se lèvent et vous le laissent entrevoir, votre âme soudain éprouve une émotion aussi vive qu'inattendue. Long-

temps on demeure attendri avant que la réflexion, l'esprit d'analyse et de critique viennent affaiblir une impression si touchante.

Hindelbank est à trois heures de Berne, et seulement à une liene de Burgdorf, en français Berthoud, débouché de l'Emmenthal, dont nous parlerons plus loin.

Toutes les routes qui rayonnent autour de cette ville présentent quelques localités dignes d'intérêt. En allant à Neufchâtel, on rencontre Frienisberg, institut de sourds-muets établi dans les bâtiments d'une vieille abbaye de l'ordre de Citeaux; on traverse la petite ville d'Aarberg, dont la grande et large rue semble toujours veuve d'une population nombreuse, qui n'afflue qu'aux jours de marché; on admire, en passant à Siselen, la situation délicieuse qu'occupait jadis le couvent de *Sancta Insula*; et, par une vallée agréable et fertile, on est conduit au village d'Anet, *Ins*, où se retrouve cette nature si calme, cet air si limpide du lac de Neufchâtel.

En remontant la rive gauche de la Garbe, le voyageur gagnera Toffen, village seigneurial, ainsi nommé des carrières de tuf qu'on y a fréquemment exploitées; il visitera son château, ses jardins; puis, se rendant à Riggisberg, dont la vieille église et le manoir féodal méritent également d'être vus, il ira, soit aux bains sulfureux du Gurnigel, éloignés de Berne d'environ six heures, soit aux bains de Blumenstein, soit au Guggisberg, localités comprises entre la Sense et la Garbe, et qui s'adossent contre les Alpes bernoises.

Les bains du Gurnigel, situés sur la pente nord-ouest d'une montagne, près d'une forêt de sapins, ont deux sources différentes, distantes l'une et l'autre d'environ quinze minutes de l'établissement. La source appelée Stockwasser contient moins de principes actifs que l'autre source, connue sous le nom de Schwarz-Brünnlein. Aussi, cette dernière s'emploie-t-elle le plus ordinairement en bains et en douches. Le dimanche, beaucoup de cultivateurs des environs viennent au Gurnigel s'immerger en plein air dans l'eau libératrice, et c'est un curieux spectacle de voir semblable affluence. Des appartements de la maison et de la terrasse on jouit d'une vue très variée sur toute la partie du canton comprise entre l'Emmenthal et le Jura. En montant au Gurnigel supérieur, ou bien au Ganterisch, on peut apercevoir le lac de Thun et ses rives,

les blancs sommets qui le dominent dans le lointain, ainsi que le pays fortement accidenté qui se trouve entre Yverdun et Bruck. On pourrait, par le Ganterisch, arriver à Weissenburg, dans le Simmenthal; mais on aurait encore un trajet de cinq heures.

Le village et les bains de Blumenstein, situés au pied de la chaîne du Stockhorn, à six cent quatre-vingt-dix mètres au-dessus du niveau de la mer, occupent une vallée délicieuse, bornée au sud ainsi qu'à l'orient par des collines plantées d'arbres qui la séparent des plaines de Thun, tandis que derrière elle le Stockhorn élève majestueusement son front chauve. Plusieurs groupes de maisons disséminées, entourées de prairies, ombragées d'arbres fruitiers en grand nombre, forment le village, à cinq minutes duquel sont les bains, dont le service se trouve compris dans deux bâtiments principaux. La source qui les alimente sort de la cave de l'un des bâtiments; son eau est limpide, inodore, astringente, se troublant à l'air et déposant beaucoup d'ocre jaune. Elle contient une assez grande quantité d'acide carbonique, de carbonate de fer et de magnésie; elle a huit degrés et demi de chaleur Réaumur. Le régime intérieur des bains n'offre rien de somptueux; les personnes véritablement malades ne s'en trouvent pas plus mal. Des galeries couvertes, d'où l'on jouit d'une vue fort agréable, servent de promenade par les mauvais temps; mais pour peu qu'il fasse beau, les personnes valides trouveront, à deux pas, des allées serpentant au milieu de bosquets fleuris, et, dans les environs, divers buts d'excursions éminemment pittoresques.

Ainsi, trente minutes de chemin les conduiront au village agreste, au lac romantique de Dittligen; un peu plus loin, au petit lac de Wattenwyl, aux chutes remarquables de la Garbe, près de Mettlen; et si elles veulent grimper une heure et demie, aux ruines castrales du Burgistein. En passant également par Wattenwyl, en suivant le cours du Fallbach, en côtoyant de belles collines couvertes de hêtres et d'arbres verts, les curieux atteindront certains sommets du haut desquels l'œil enchanté se promènera sur les riantes habitations du Gurbenthal, sur les lacs de Thun et de Brienz, sur la chaîne montagneuse de l'Emmenthal, allant se marier avec la chaîne des Alpes. En traversant Oberstoken, et poursuivant son chemin au-dessous des ruines féodales de Tagsburg, on

arriverait, après une montée de quarante minutes, à une hauteur d'où l'on découvrirait le village d'Amsoldingen, sa petite île, son lac, sa vieille église dans le chœur de laquelle est encastrée une pierre tumulaire du second siècle de l'ère chrétienne. Au delà se développerait une partie de l'Oberland, de la campagne de Berne, près de soi le Stockhorn. En regagnant Blumenstein, il serait facile de longer le lac d'Ubischi.

Le voyageur désireux d'exécuter l'ascension du Stockhorn, qui exige trois heures, aura déjà fait le tiers de son chemin en atteignant le premier plateau situé au-dessus du pont jeté d'une rive à l'autre du Fallbach, plateau qu'occupe un chalet, première station où l'on se repose. Des pentes plus escarpées, des sentiers plus étroits conduisent à un second chalet, duquel le chemin devient fort difficile jusqu'au sommet, qu'on n'atteint qu'après cinq quarts d'heure. « Pour y arriver, dit Ebel, on se dirige droit contre la paroi du Stockorn, en suivant une arête très étroite et couverte d'un gazon court et glissant. A gauche est un précipice, et il est bon de marcher avec prudence. Arrivé vers la paroi de rochers, on se dirige brusquement à droite en marchant dans une espèce de couloir rocailleux. On continue à monter en contournant tout à fait la montage, sur une pente rapide et gazonnée. Il n'y a plus ici de sentier tracé; mais en prolongeant le circuit que l'on fait en montant, il n'y a aucun risque à courir. En atteignant le sommet, un saisissement involontaire vous oppresse, à l'aspect subit de l'horrible précipice que l'on voit à ses pieds, et de l'immense étendue qui s'offre aux regards. Cette impression est encore augmentée par l'étroit espace qui forme le sommet de la montagne, et qui n'offre qu'une arête allongée de l'est à l'ouest, ayant quelques pieds de largeur seulement, et se trouvant isolée par d'affreux précipices, excepté dans l'endroit par où l'on vient de monter. On peut, néanmoins, s'y asseoir très commodément entre les blocs de rochers et les aspérités que le temps et les orages y ont formés. La cime du Stockhorn est à deux mille deux cent cinquante-sept mètres au-dessus de la mer; à cent quatre-vingt-trois mètres plus bas que le Niesen qu'on voit très bien au sud-est; et la vue qui se présente a vraiment une grande magnificence. On distingue Thun, Berne, Neufchâtel et son lac, une multitude de villages, de collines, de forêts, de vallées, etc., à l'est;

au sud et à l'ouest on est entouré d'une innombrable quantité de pics situés dans les cantons de Berne, Vaud et Fribourg, et que séparent autant de profondes vallées. Toutes ces sommités sont dominées par la magnifique chaîne des Alpes qui borne la vue de ce côté. A l'est, on a le lac de Thun et ses montagnes; plus loin, la chaîne du Titlis, du Pilate, et les montagnes moins élevées de l'Emmenthal. La vue se termine au nord par le Jura, qui se présente comme une immense muraille sur laquelle on distingue facilement le Weissenstein, le Hasenmatt, le Chasseral. Au pied du Stockhorn, au sud, on remarque deux petits lacs, près desquels furent découvertes, il y a cinquante ans, des monnaies romaines. »

Quiconque n'aurait point vu la vallée de Thun ferait bien, au lieu de revenir à Blumenstein par les mêmes sentiers, de descendre à Stocken; ou, si l'on avait le désir de visiter Weissemburg et le Simmenthal, il faudrait suivre le revers sud du Stockhorn, et se rendre directement à Erlenbach, où l'on arriverait en deux heures et demie. Nous parlerons du Simmenthal en parlant de l'Oberland.

Une excursion de trois lieues, plus agréable, moins pénible et non moins intéressante que l'ascension du Stockhorn, serait le petit voyage du Blumenstein à Wimmis, par Poleren, Oberstocken, Bentigen; mais il faudrait y consacrer un jour, si l'on voulait gravir le Niesen dont le sommet pyramidal exige quatre heures d'ascension.

A travers des pâturages, à travers une belle forêt, mais sur un sol marécageux, on peut, par des sentiers, se rendre en deux heures de Blumenstein au Gurnigel, tandis que la route par Wattenwyl exige presque cinq heures de marche.

Du Gurnigel, dont nous avons parlé précédemment, nous entrons presque aussitôt dans une contrée fort intéressante par ses mœurs antiques, ses habitudes, son langage et son costume. C'est le Guggisberg, petit pays d'environ sept mille âmes, divisé en trois quartiers comprenant vingt-sept villages ou hameaux. Ce furent les moines de Ruggisberg qui les premiers, dans le onzième siècle, défrichèrent les forêts incultes du Guggisberg. On y élève aujourd'hui beaucoup de bétail dont la vente s'opère principalement dans trois foires considérables tenues à Schwarzenberg, chef-lieu d'un district que nous traver-

sons pour retourner à Berne, en côtoyant la rive droite de la Sense.

Dans le rayonnement de routes qui conduisent au périmètre du canton, il en est une, à l'est, la route de Langenthal, passant par Burgdorf, qui présente quelque intérêt sous le rapport commercial et manufacturier.

D'abord Burgdorf, où sont des fabriques de draps, de rubans, de chocolat, de tabac, des brasseries, où se concentrent en partie les produits exportés de l'Emmenthal, possède, par cela même, plus de vitalité que beaucoup d'autres villes supérieures en population. Son antiquité, car elle date du septième siècle, son vieux château, son église, la beauté de sa situation au revers d'une colline, attirent bien moins d'étrangers que ne le font ses établissements industriels et ses eaux thermales, connues sous le nom de bains de *Sommerhaus* ou du *Lochbad*. Dans tout ce territoire, soit que l'on aille à gauche par Kirchberg, Seeberg, Herzogenbuchsee, où furent découverts les corps de deux martyrs de la légion thébaine, soit qu'on suive le chemin direct de Langenthal par Bleyenbach, on rencontre à chaque pas des témoignages d'activité commerciale, de culture bien entendue et d'aisance. Langenthal, séjour d'ouvriers excellents, même d'artistes recommandables, a des fabriques de toiles peintes et de rubans, des blanchisseries fort belles, et conséquemment un riche entrepôt de toiles. Un château dominait Langenthal. Dans le voisinage se trouvent des bains médicinaux assez fréquentés, que les Romains connaissaient déjà. A Langenthal on touche le canton de Lucerne, mais cette ville en est distante de dix heures. De Burgdorf, pour s'y rendre, on aurait à parcourir un trajet analogue en longueur. Il serait bien autrement agréable de suivre les vallées de l'Emme, de l'Ilfis, du petit Emme; de même que nous conseillerions de revenir à Berne, en remontant l'Aar, si déjà le voyageur n'avait point suivi cette direction.

Pour compléter notre exploration minutieuse de la campagne bernoise, il ne nous reste plus qu'une vallée, la vallée de l'Aar supérieur, que suivent deux routes plus ou moins rapprochées de ses rives, selon les exigences de la nature, et toutes deux également intéressantes jusqu'à la ville de Thun, qui forme la clef de cette vallée.

L'une des deux routes, passant par Belp, Gelterfingen, Kirchdorf,

Ultigen, est la plus longue, la moins agréable et la moins fréquentée. Cependant les digues, la fabrique de draps, le château de Belp, les fossiles, les plantes rares, les jolies cultures et les points de vue du Belpberg, la situation charmante de Kirchdorf et de Gerzensée, où la fraîcheur d'un lac se marie avec de vieilles ruines et de jolis chalets pour varier le paysage, les bains de Limpach dont la faveur augmente chaque jour, les mille accidents de terrain, les mille points de vue qui se succèdent, donneraient à cette route un charme incontestable, même après qu'on aurait suivi la route de la rive opposée.

C'en est fait, nous avons quitté Berne pour n'y plus revenir. Nous nous asseyons sur cette hauteur de Muri-Stalden, où se sont assis des patriciens romains, où Louis XVIII rêva la fin de son exil; nous jetons sur l'ensemble du paysage un sourire d'adieu, et déjà se confondent les massifs d'architecture dans les massifs de feuillage et l'horizon de la ville dans l'horizon des montagnes. L'Aar gronde à nos pieds, mais ne se montre que par intervalles. Pendant quelque temps nous avançons en plaine, à travers des champs, des vergers et des prairies; nous rencontrons sur notre gauche le *Hühnlein*, où les druides, dit-on, célébraient leurs mystères et que plus tard utilisa la stratégie; puis nous traversons Münsigen, village bâti sur une cité romaine. Deux châteaux, le château du vaillant avoyer Hans-Nœgeli, et celui de son beau-fils Hans-Steiger, rappellent la longue inimitié, la réconciliation loyale de ces deux hommes. Ce fut à Münsigen qu'eut lieu, le 10 janvier 1831, la fameuse assemblée populaire qui renversa l'oligarchie bernoise. A Neuhaus, jolie campagne de M. Steiger, on voit les bustes de Haller et de Gessner; nous nous y arrêtons quelques instants; nous traversons ensuite Nieder-Wichtrach, Ober-Wichtrach dont l'église possède les vénérables restes du général d'Erlach, tué par ses soldats au mois de mars 1798; et, par une route élégante bordée de petits bois et de prairies, côtoyant un ruisseau limpide qui sort d'une des plus charmantes vallées de la Suisse, la vallée de Diessbach, entre le Kursemberg et le Buchholterberg, nous arrivons au hameau de Kiesen, romantique ensemble que dominent l'antique manoir des seigneurs de Kiesen et deux rochers appelés la *Falkenfluh* et l'*Heimbergfluh*, gigantesques boulevards appartenant à l'Emmenthal.

Des forêts succèdent aux prairies, des nuances sombres à d'éclatantes couleurs; on est dans la contrée de Heimberg que l'on monte jusqu'à la Sulg; on rencontre d'agréables habitations, de riants chalets, une nature productive et cultivée; on entend, bien avant de le voir, le torrent écumeux de la Sulg se précipiter des hauts sommets du Sigriswil, et l'on arrive aux portes de l'Oberland que ferment trois colosses de taille presque égale, à l'orient le Schwarzeneck, au sud le Stockhorn et le Niesen. Dans l'intervalle de ces colosses, placés comme d'immuables sentinelles pour veiller à la garde du temple formé par les Alpes, l'architecte suprême a disposé d'innombrables gradins, comme s'il eût voulu échelonner la pensée jusqu'à eux et de leurs sommets jusqu'à lui.

2° L'OBERLAND.

Contrée éminemment pittoresque, resserrée d'abord par le Gurnigel et l'Emmenthal, commençant à Thun et s'élargissant en forme d'éventail vers le sud, où les montagnes, de plus en plus élevées, rencontrent à l'ouest les cantons de Vaud et de Fribourg, et à l'est ceux de Lucerne, d'Unterwalden et d'Uri, l'Oberland se compose de quatre vallées principales qui courent du nord au sud, et dont les eaux, ainsi que celles de leurs nombreuses ramifications, se jettent dans le lac de Thun. La plus considérable de ces vallées, longue d'environ douze lieues et se ramifiant avec une infinité d'autres petites vallées, forme un pays distinct, le Hasli, que l'Aar traverse dans toute son étendue. Viennent ensuite la vallée de Grindelwald, arrosée par la Lütschine noire; la vallée de Lauterbrunn, arrosée par la Lütschine blanche; la vallée du Simmenthal, espèce de croissant déployé entre les chaînes du Niesen et du Stockhorn, et que baigne la Simme, qui tombe dans la Kander, autre cours d'eau torrentiel traversant une vallée à laquelle il a donné son nom. Les vallées de Frutigen, d'Adelboden, de Saanen, celles de la Sarine et de Bellegarde complètent l'Oberland.

Sa physionomie caractéristique, il la doit à l'inextricable enlacement de toutes ces vallées, à la merveilleuse abondance de ses eaux, qu'on voit tantôt en grandes nappes argentées comme à Thun et Brienz, tantôt

en longs rubans, tantôt en cascades retentissantes; il la doit à la prodigieuse élévation du Mœnck, du Schreckhorn, du Jungfrau, du Finsteraarhorn, couronnés de glaces séculaires et dont le Niesen et le Stockhorn n'atteignent que moitié de la taille; mais il la doit surtout à sa charpente primitive, aux roches différentes, aux couches superposées qui le composent, sorte de livre féerique dont chaque feuillet présente le motif d'un nouveau paysage.

Autour du lac de Thun, à l'est et au sud, sont des bancs calcaires; autour du lac de Brienz, des bancs également calcaires et des schistes argileux; le Bas-Hasli, le Hasli-Grund, le Mühlethal, ont à leur base des masses schisteuses surmontées de masses calcaires, et la vallée de Gadmen traverse du gneiss revêtu de bancs schisteux. A la base inférieure du Niesen se trouvent des schistes calcaires, puis des ardoises feuilletées que couvrent, vers le milieu de sa hauteur, des fragments de grauwake et de grès jaune pâle, jusqu'au sommet où règnent des roches de grès entrecoupées de feuillets schisteux. Le pays que traverse la Simme offre des schistes semblables, des houillères passablement productives et des filons ferrugineux. « Le Stockhorn, dit M. A. Martin, est composé de pierre calcaire mêlée d'argile, et sa cime de pierre calcaire pure. Le Wetterhorn présente, entre le gneiss et le calcaire superposé, du minerai de fer magnétique, dans une couche argileuse, qui varie de couleur, et qui renferme aussi des coquillages marins pétrifiés. Le Finsteraarhorn est l'une des plus hautes pyramides de granit et de gneiss de la chaîne des Alpes. Au-dessus du Gadmen, on voit de la syénite et des schistes micacés. Non loin de Meyringen, près de Zaunwald, au bord de l'Aar, on remarque un banc de schiste argileux rempli d'ammonites. La Scheidech est composée de chistes d'argile et de marne, à feuillets minces, avec des rognons de schistes siliceux, qui renferment des pyrites sulfureuses et des marcassites. Du côté du Grindenwald, ces ardoises sont dans un tel état de dissolution, qu'elles se décomposent sous les pieds des voyageurs. Le Mettenberg et les montagnes voisines contiennent des bancs calcaires, de diverses couleurs, mélangés de pierre argileuse rouge et verte, dont l'ensemble forme un beau marbre. Dans la vallée de Lauterbrunn, les montagnes sont composées de pierre calcaire, assise sur des schistes argileux; et depuis le centre de la vallée sur le gneiss, que l'on

voit à découvert, et qui se prolonge au sud. Les bases de la Jungfrau offrent aussi des couches calcaires, partout où l'on peut les observer. Il est probable que ces couches continuent jusqu'au sommet de la montagne, puisque les débris qu'amènent de ces hauteurs les avalanches sont des pierres calcaires parmi lesquelles se trouvent quelquefois des pétrifications. Là, comme au Grindelwald, la formation calcaire repose sur la roche primitive. »

En regard d'une variété de terrains si considérable, coïncidant avec une variété non moins grande de sites et d'altitudes, il faut s'attendre à rencontrer dans tous les genres des productions spéciales, des familles, des espèces, des individus parmi les animaux et les plantes, qui semblent, sinon exclusivement propres au pays de l'Oberland, du moins n'appartenir qu'aux régions exceptionnelles d'une nature analogue [1].

Le règne minéral est d'une richesse prodigieuse; mais son exploitation présente souvent d'insurmontables difficultés.

A Boltigen, Diesbach, Grussisberg, Krattigen, etc., se trouvent des houillères assez riches; sur le territoire de Trachsel-Lavinen, une mine d'argent et de plomb; à Büren, Correndelin, Corroux, Langnau, Liesberg, Mallara, Péri, Plamplatte, Waulfelin, etc., des mines de fer. L'Aar roule avec ses eaux des paillettes d'or, et dans les anfractuosités de plusieurs montagnes existent des grottes de cristal.

Toutefois, les singularités les plus remarquables, les êtres les plus bizarres ne sont pas ceux que rencontre le voyageur naturaliste, eût-il des yeux de lynx. A cet égard, les patriarches des vallées alpestres sont

[1] Tels sont, parmi les mammifères, l'ours brun, le chamois, le bouquetin, le lièvre blanc, la marmotte; parmi les oiseaux, le grand aigle, le lagopode, le vautour; parmi les poissons, l'alaalbock, le brienzling; parmi les insectes, le grand cerf-volant, le lion-volant, la punaise aquatique, la scolopendre à queue fourchue, la coccinelle; parmi les papillons, le gama blanc, le grand apollon; parmi les plantes, le satyrion noir, près de Thun; le *carpesium cernuum*, au Goldie, près d'Unterseen; l'*asperula laurina*, dans la forêt du grand Rugen; la *viola montana*, la *saxifraga stellaria*, près des glaciers du Grindelwald; l'*astragalus alpinus*, au pied du Mettenberg; l'*ajuga pyramidalis*, la *saxifraga aspera*, la *soldanella alpina*, le *trifolium alpinum*, etc., sur le Scheideck; la *festuca laxa*, de Host, qu'on ne voit nulle part en Suisse que dans la vallée de Lauterbrunn, et quantité d'autres plantes rares, d'autres insectes dont l'énumération deviendrait fastidieuse. La cryptogamie de l'Oberland offrirait des variétés beaucoup plus grandes encore.

privilégiés, car eux seuls ont vu jusqu'à présent, positivement vu, d'autres diraient rêvé, mais Dieu nous garde du moindre soupçon d'incrédulité, des serpents noirs appelés *Stollen-Wurms*, et des nains familiers ou *Bergmaennlein*. Ces nains et ces serpents jouent un très grand rôle dans la mythologie de l'Oberland.

Les *Stollen-Wurms* ont le corps gros et velu, la tête du griffon, les pattes courtes, massives, en nombre plus ou moins grand, et portent sur le front une petite couronne flamboyante. Ils ne voyagent que la nuit, s'attachent aux troupeaux et sucent la tétine des vaches. Les bergers ne les éloignent qu'en ayant soin de mêler un coq blanc à leur bétail.

Quant aux *Bergmaennlein*, ils séjournent ordinairement aux environs des habitations écartées et des chalets solitaires; ils gardent le bétail, cultivent le jardin, et rendent de petits services domestiques. Souvent on les accuse de prendre de l'humeur, de faire du tapage pendant la nuit, et de mettre en désordre la maison, surtout quand on oublie de leur offrir une libation, en jetant de la main gauche une cuillerée de lait sous la table. Nous ne savons rien sur leur origine ni sur le rang qu'ils occupent dans la hiérarchie des êtres vivants. En hiver, on ne s'aperçoit pas de leur existence; mais depuis le jour de l'Annonciation jusqu'à la Toussaint, si l'on n'a pas le bonheur de les apercevoir, ils manifestent leur présence par un acte quelconque. Dans la mauvaise saison, ils habitent des palais souterrains, et s'enfoncent aux profondeurs de la terre, sous les montagnes les plus hautes, où des richesses considérables et d'excellentes provisions leur sont ménagées. Ils affectionnent particulièrement les chamois qu'ils conduisent en troupeaux, et du lait desquels ils se nourrissent après l'avoir converti en fromage. Esprits malicieux, quelquefois ils dérobent, mais toujours avec l'intention de la rendre, une vache, qu'ils ramènent peu après beaucoup plus grasse et plus féconde. Ils aiment les occupations pastorales, les exercent des semaines entières pour les pâtres qu'ils ont pris en affection, et que les neiges empêchent d'aller soigner leur bétail dans une étable éloignée. Ils connaissent toutes les herbes salutaires, les recueillent sur les hautes montagnes, les apportent aux bergers. On les a vus ramener des bœufs, des vaches, des brebis égarés; ramasser du bois pendant la nuit, le lier en fagots et le

placer sur les sentiers que suivent les pauvres enfants chargés de ce soin; ils ont aussi fauché de nuit l'herbe des prés, ou scillé le seigle, afin d'avertir les paysans de la maturité d'une récolte. Un matin, certain paysan du Belpberg trouva la moitié de son champ fauché, quoique les épis en fussent à peine mûrs. Surpris de cette aventure, son imagination ne savait comment l'expliquer; mais il fut bien plus étonné quand, le lendemain, l'autre partie du champ se trouva moissonnée. La paille sécha même si vite, qu'il put, le soir même, mettre ses gerbes en grange; idée lumineuse, inspiration venue du ciel, si elle n'était point émanée d'un Bergmaennlein, car le troisième jour un affreux orage, mêlé de grêle, dévasta toute la contrée. Il fut un âge où les Bergmaennlein s'enquéraient de l'avenir pour préserver les hommes des catastrophes qui viennent les surprendre. Quand dut se détacher cette montagne qui renversa la ville de Rolle, et changea le territoire actuel de Rolligen, village assis sur des décombres souterrains, les Bergmaennlein prévinrent du sinistre quelques habitants privilégiés, de sorte qu'il n'en périt qu'une partie. Autrefois, dit la même chronique, ces bienfaisants génies se mêlaient volontiers aux travaux champêtres, apportaient aux cultivateurs laborieux des mets exquis, des boissons fortifiantes, les aidaient à charger leurs voitures quand quelque nuage sombre obscurcissait l'horizon; mais aujourd'hui, soit timidité de leur part, soit indifférence de l'Oberlandais, ils s'en approchent bien moins, et restent ordinairement assis sur des pointes de rochers, ou se balancent sur des rameaux flexibles, animant de la voix les travailleurs assez heureux pour les entendre. S'il leur arrive, au printemps, de danser par le clair de lune, c'est signe certain d'une récolte abondante, d'une année prospère; mais s'ils se glissent tristement entre les buissons, on a tout lieu de craindre des inondations ou d'autres sinistres. Ayant une susceptibilité d'autant plus grande qu'ils aiment davantage, la moindre offense les irrite, et ils abandonnent le pays pour n'y plus revenir.

Quelques fontaines ne coulant que l'été, à cause de la fonte des glaces, et se tarissant le soir, par la même raison, dès l'instant que le soleil n'exerce plus son action liquéfiante, sont devenues le texte d'une infinité d'histoires merveilleuses. Les bruits souterrains qu'entendent les habitants d'Oberwald, près des glaciers du Rhône, n'offrent pas un thème

moins riche en récits singuliers. Au fond de ces laboratoires glacés travaillent, dit-on, comme de nouveaux cyclopes, ceux qui, pendant leur vie, ont été prodigues ou paresseux; mais leur supplice ne devant pas demeurer éternel, de siècle en siècle il s'en échappe quelques-uns qui viennent raconter aux vieillards de la vallée toutes les aventures de l'autre monde. Certainement aucun d'eux ne vous en fera la confidence. Leur secret reste bien gardé; excepté le soir, quand, assis en cercle, autour d'une lumière vacillante, devant un grand feu pétillant, l'orateur officiel rappelle cet heureux temps où, grâce aux nains secourables, nulle plante vénéneuse ne croissait sur les montagnes, nul animal nuisible ne jetait l'effroi parmi les campagnards, nul rocher ne venait encombrer la plaine, nulle avalanche ne descendait des sommets; âge d'or où toutes les vaches fournissaient un lait abondant, où toutes les femmes étaient aimantes, tous les enfants respectueux, tous les vieillards exempts d'infirmités.....

Soit que différentes races aient peuplé, primitivement, chacune des principales divisions de l'Oberland; soit qu'une même race ait subi l'influence prolongée de certaines actions atmosphériques, de certains sites, ou d'agens particuliers qui l'ont modifiée de diverses manières, on trouve, d'une vallée à l'autre, un ensemble d'habitudes distinctes importantes à signaler.

Les indigènes du Grindelwald, occupés de travaux fort pénibles, sont indolents, paresseux, ignorants et crédules. Ils redoutent tel ou tel mois de l'année, tel ou tel jour, tel signe dans l'air, tel bruit dans la montagne; ils croient aux sorciers du Rothenthal, petit vallon désert, voisin de la Jungfrau, et partagent, sous ce dernier rapport, les idées superstitieuses de leurs voisins les indigènes du Lauterbrunn. Ces derniers sont livrés presque tous à la vie pastorale. Les plus riches d'entre eux possèdent une propriété foncière assez vaste pour nourrir environ vingt-cinq vaches. Ils n'exportent que des bestiaux et des fromages. Les hommes sont grands et vigoureux. Les femmes présentent une physionomie douce, quelquefois même gracieuse. Ceux de l'Emmenthal, comme ceux de l'Entlibouch, amateurs de musique, de jeux, de danses; vivant en apparence pour rire, chanter et boire; actifs mais légers; se couvrant d'amulettes pour conjurer les mauvais esprits, mais ne se préoccupant

pas davantage de leurs maléfices, portent l'insouciance d'un heureux caractère. Les Haslois, indigènes de l'Hasli, ont de l'intelligence, du patriotisme, un grand amour de liberté, des mœurs douces, un physique avantageux, une figure noble à grands traits, une contenance fière et décidée. Excellents lutteurs, ils se réunissent chaque année, le 10 août, pour s'exercer au pugilat avec leurs voisins d'Unterwalden, et le premier dimanche de septembre avec ceux du Grindelwald; ce sont de véritables fêtes gymnastiques. Les paysans d'Interlacken, généralement oisifs pendant l'hiver, cultivateurs ou bergers pendant l'été, étrangers aux arts mécaniques, menant une vie simple et frugale, ne sont ni pauvres ni riches; chez eux, posséder un capital de huit ou dix mille livres bernoises, c'est être dans l'aisance; avoir vingt-quatre mille livres, habiter une maison couverte de tuiles, dont la façade offre des peintures allégoriques ou des versets tirés de la Bible, c'est poser en gros propriétaire. Les villageois d'Interlacken ou du Bodelein ne sont pas moins ignorants et superstitieux que ceux des autres vallées de l'Oberland; mais leurs femmes ont de la finesse, de l'esprit naturel, une tournure élégante et de jolis traits.

Les paysannes des environs de Thun se mettent à peu près comme les Bernoises. Elles portent un large chapeau de paille orné de fleurs et de rubans, qui s'harmonie fort bien avec leur douce et riante physionomie; mais elles se couvrent rarement de bijoux, et on ne leur voit guère ces chaînes d'argent dont les Bernoises ornent leur corsage aux jours d'apparat. Elles aiment particulièrement le spincer de velours noir, le cotillon jaune ou blanc, le mouchoir rouge. Une mode désavantageuse à la taille svelte des Hasloises, dit M. A. Martin, consiste à paraître grosses des hanches. Pour atteindre ce but, les jeunes filles mettent jupons sur jupons, vêtements raides et lourds, qui descendent en forme de cloches jusqu'aux pieds, qu'ils cachent entièrement. Au-dessus des hanches, elles portent un corsage noir ou brun foncé, et, sur la poitrine, une large pièce de velours, de couleur tranchante, qu'elles recouvrent, principalement en été, d'un mouchoir rouge ou bleu qui, remontant jusqu'au cou, voile complétement le sein. Leurs bras sont cachés par de longues manches de chemises blanches. Pour aller à l'église le dimanche, les Hasloises mettent de petits chapeaux, bas, sans bords, qu'elles

quittent en rentrant à la maison. Presque toujours les femmes mariées vont la tête nue, mais entourée de nattes formées avec leur chevelure. Les jeunes filles seules ont le privilége de laisser pendre ces nattes sur le dos. Leur vêtement de prédilection est un tablier de couleur foncée, d'un tissu qu'on fabrique dans le canton de Zurich, et des souliers à talons rouges et hauts. Les hommes portent d'amples habits bleus, à basques longues, ainsi que des pantalons étroits, de même couleur, qui descendent jusqu'à mi-jambe, et sur lesquels ils relèvent leurs bas en rouleaux au-dessus du genou. Leurs chapeaux sont noirs, à larges bords. Dans l'Oberhasli, la parure des mariés offre un caractère fort original. L'époux est complétement vêtu de bleu; il porte autour du bras droit une guirlande de romarin; à sa poitrine une branche de romarin; à son chapeau un énorme bouquet. L'épouse est coiffée d'une toque fort haute de velours noir, presque en forme de couronne, ornée de verroterie, de fleurs artificielles, d'agrafes brillantes, de clinquant, de paillettes. Elle s'entoure le cou d'un collier de cordons de soie; elle lie les tresses de ses cheveux avec des rubans noirs entrelacés de rubans bleus et rouges, dont les extrémités se rattachent à un lacet sur la poitrine.

Le patois parlé dans l'Oberland varie souvent d'un village à l'autre, tout en conservant un caractère spécial qui le distingue des divers patois du canton, moins agréables, moins expressifs et plus durs que lui. L'étude de ces formes linguistiques serait d'un grand intérêt, et nous l'appelons de nos vœux, car on les relierait peut-être à des formes scandinaves, si le chant des Westfrisons, ballade hasloise du quinzième siècle, rapportée par l'historien Müller, offre une tradition exacte. C'est, en tous cas, un monument littéraire du plus haut intérêt :

« Il existait un ancien royaume, situé vers le septentrion, dans le pays des Suédois et des Frisons, qui fut frappé de disette. Dans un pareil fléau, tout le peuple s'assembla, et il fut délibéré, à la majorité des suffrages, que le dixième de la nation sortirait du pays. Le sort désigna ceux qui furent obligés de se soumettre à cette loi. C'est ainsi que nos ancêtres abandonnèrent leur patrie boréale au bruit des gémissements de leurs parents et de leurs amis; les mères emportèrent en pleurant leurs enfants à la mamelle. Nos pères, au nombre de six mille hommes, en état de porter les armes, grands comme des géants, avec leurs femmes,

leurs enfants, et tout ce qu'ils possédaient, se divisèrent en trois corps, sous la conduite de trois chefs, et se jurèrent mutuellement de ne jamais se quitter. Ils s'enrichirent du butin conquis par la valeur de leurs bras, après la victoire qu'ils remportèrent aux bords du Rhin, sur Pierre, comte des Francs, qui voulait entraver leur marche. Ils demandaient au ciel de leur accorder un pays semblable à celui de leurs ancêtres, où ils pourraient en paix faire paître leurs troupeaux, et qui fût inaccessible à la violence et à la méchanceté. Dieu les guida vers Brochenburg, où ils bâtirent le bourg de Schwytz. Leur nombre s'accrut : bientôt la vallée ne put plus les contenir; cependant ils ne redoutaient ni le travail, ni la peine, en défrichant chaque jour des forêts. Une partie de la colonie se porta dans la contrée voisine de la montagne Noire (*le Brünig*), dans le canton d'Unterwalden, et pénétra jusque dans le Weissland (pays blanc), c'est-à-dire l'Oberhasli, près des glaciers. Les vieillards des vallées de l'Oberland se rappellent comment, dans les siècles anciens, la peuplade se répandit de montagne en montagne, de vallée en vallée, jusque dans celles de Frutigen, d'Afflentsch et de Bellegarde. »

Insensiblement, l'Oberland se peupla; des champs de culture remplacèrent des landes incultes; et, dans le douzième siècle, les populations avaient acquis déjà une assez grande consistance pour exciter la jalousie des seigneurs voisins. Elles luttèrent alors, dans le Grindelwald, contre Berthold V, duc de Zœhringen ; dans le Hasli, contre les sires de Kyburg et de Strasberg, soutenus par la maison d'Autriche. Les habitants du Bodelein demeurèrent plus longtemps sous la puissance seigneuriale, car ce ne fut qu'en l'année 1356 qu'ils s'affranchirent des seigneurs de Reiskenberg; indépendance éphémère, car on voit, quelques années après, le comte Hartmann de Kyburg dominer tout l'Oberland. A sa mort, ses deux fils Eberhard et Hartmann se disputent leur héritage. Au moment d'en venir aux mains, le duc Léopold d'Autriche décide que Hartmann jouira seul du pouvoir suprême, et qu'Eberhard occupera, près de lui, le château de Thun. Pour célébrer cette réconciliation, toute la noblesse du voisinage s'assemble dans le donjon seigneurial des comtes de Kyburg ; mais, au milieu du festin, Hartmann apostrophe Eberhard en termes offensants; la querelle se ranime, devient générale, les partisans des deux frères prennent les armes, un combat opiniâtre

a lieu; Hartmann succombe, et son cadavre, lancé du haut des créneaux, témoigne, aux yeux des villageois épouvantés, de la vengeance fratricide d'Eberhard. Ce seigneur, ayant alors besoin d'appui, propose à la ville de Berne de lui céder la souveraineté de Thun avec une partie de ses domaines, avec la réserve d'être maintenu dans la possession de l'autre partie. Berne accepte, et c'est de la sorte que Thun a pris rang parmi les municipalités du canton.

L'Oberland ne possède guère moins de quatre-vingt mille âmes de population, dont quinze mille environ appartiennent au pays d'Interlacken; dix-sept à dix-huit mille au Simmenthal, et vingt mille au pays de Thun. L'élève du bétail, la culture du lin, du chanvre, du seigle et de la pomme de terre les occupent généralement. Ils font une énorme quantité de fromages et distillent beaucoup de *kirschwasser*. A Draerligen, sur le lac de Thun, existe un chantier de bateaux; à Humberg, près de Thun, se cuisent des poteries excellentes; à Meyringen, à Brienz, on sculpte en bois des cuillères, des fourchettes, des couteaux et divers autres objets; à Interlacken, on fabrique en grand des dentelles noires, ainsi que de la blonde. La vallée de la Kander passe pour la vallée la plus riche du pays.

Ayant jeté sur l'Oberland un coup d'œil d'ensemble, il nous reste à l'étudier avec détail en commençant par la ville de Thün.

Ville ancienne et fort jolie, dont les maisons, disséminées le long d'un tertre étendu, semblent courir les unes après les autres; baignée par l'Aar, qui, dans son centre, forme une petite île couverte d'habitations, *Rosengarten*, le jardin des roses; ayant trois portes, et, à chacune de ses extrémités, un pont sur l'Aar, Thün, avec une population de deux mille cinq cents âmes, qu'augmente pendant l'été l'affluence des étrangers, présente l'aspect d'une localité beaucoup plus importante. A l'est le Grüsisberg, masse de rochers jetée là comme par un éboulement, intercepte la vue; mais des autres côtés elle acquiert de l'amplitude selon qu'en sortant de Thün on s'élève davantage. Une tour octogone qui flanque une vieille église; un hôtel de préfecture, où sont dessinées chronologiquement les armoiries des avoyers bernois, depuis 1374; un hôtel de ville, une bibliothèque de sept à huit mille volumes, un hospice d'orphelins, une école d'artillerie, ne nous arrêtent pas le moins



du monde. Ce n'est point cela qu'on va chercher à Thun. On vient y jouir de la nature dans ses spectacles les plus variés et les plus grandioses; on vient tour à tour s'asseoir et rêver au pavillon Saint-Jacques, au Bæchi-Hælzi, au Schwabis, au Schadau, délicieuses promenades dont personne ne pourrait s'arracher, si le lac, avec la transparence de ses eaux, le charme de ses paysages, si les Alpes, avec leurs châteaux de glaces, avec leurs resplendissantes aiguilles, ne produisaient une sorte d'attraction magnétique.

Des chars, des chevaux, des bateaux, sont à la disposition des voyageurs. J'aime mieux la nacelle à deux rames, mettant trois ou quatre heures pour atteindre Neuhaus, s'arrêtant selon ma fantaisie, que l'impitoyable phaéton mû par la vapeur; je préfère le bâton du pèlerin, la course pédestre, aux promenades confortables de la *fashion*, qu'il faut oublier quand on veut visiter la Suisse avec fruit.

C'est sans doute la position centrale de Thun qui lui aura valu le triste privilége de posséder un parc d'artillerie, un polygone, et d'enseigner aux hommes l'art de détruire savamment leurs semblables. Le prince Louis-Napoléon Bonaparte, pour utiliser les loisirs que lui laissait l'exil, passa plusieurs années à l'école militaire de Thun; aucun élève n'y montra d'aussi grandes dispositions que lui. En 1834 il publia, sur l'artillerie, un livre remarquable, où semblent s'être infiltrées quelques-unes des idées lumineuses de Napoléon le Grand. Le gouvernement bernois crut devoir reconnaître le mérite d'une œuvre éclose sous l'inspiration de son école, en accordant à l'auteur le brevet de capitaine, que le prince accepta de la manière suivante :

« A MONSIEUR LE PRÉSIDENT DU SÉNAT DE BERNE,

« Monsieur le président,

« Je reçois à l'instant le brevet qui m'apprend que le conseil exécutif « de la ville de Berne m'a nommé capitaine d'artillerie. Je m'empresse « de vous en exprimer mes remerciements, car vous avez entièrement « rempli mon désir. Ma patrie, ou plutôt le gouvernement de la France, « me repousse, parce que je suis le neveu d'un grand homme. Vous êtes « plus justes à mon égard.

« Je suis fier de compter parmi les défenseurs d'un État où la sou-

« veraineté du peuple est reconnue comme base de la constitution, et où « chaque citoyen est prêt à se sacrifier pour la liberté et l'indépendance « de son pays.

« Recevez, monsieur le président, l'assurance de mes sentiments dis- « tingués.

« *Signé* NAPOLÉON-LOUIS BONAPARTE. »

Ce brevet honorifique n'engageait le prince à rien, pas plus que n'engagent à servir le czar les brevets de membres correspondants des académies russes, qui donnent aux savants étrangers soit un titre de capitaine, soit un titre de colonel dans les armées de l'empire.

Une route qui de Thun va directement, l'espace de dix kilomètres vers le sud, passant par Scherzligen, Givat, côtoyant la rive gauche de la Simme, et vis-à-vis le château de Wimmis, faisant un coude dans le défilé que produit le rapprochement du Stockhorn et du Niesen, nous conduit au Simmenthal, la vallée la plus longue de l'Oberland. Après la gorge de Wimmis, s'ouvre le vallon de Diemten, et se montre le village féodal d'Erlenbach, construit en bois, puis celui de Weissenburg avec les hautes murailles de son vieux château hissé sur un rocher taillé à pic. Tout près de Weissenburg se trouvent les eaux thermales du même nom, plus célèbres autrefois qu'aujourd'hui, et dont la source, cachée dans une profonde fissure, n'est abordable qu'avec d'énormes difficultés. Il faut escalader des rochers, franchir des eaux torrentielles, monter des échelles, et souvent s'appuyer sur les robustes épaules des porteurs du pays. On pourrait se dispenser de revenir au village, et rejoindre directement la route par les sentiers.

D'Oberwyll, premier village après Weissenburg, on monte à Boltigen, dont l'église paroissiale, isolée, sur une hauteur, possède des vitraux satiriques, œuvre du banneret Nicolas Manuel (1522), représentant une cession faite au pape par le Christ. Le sol devient de plus en plus aride; les rivières disparaissent; on traverse Laubeck, Zwiesimmen; on voit s'ouvrir la vallée de Fermel ou de Matten, qu'arrose le ruisseau du même nom, et l'on arrive au territoire d'An-der-Lenk, paroisse de deux mille cinq cents âmes, occupant une vallée tout entière, située entre le Dürrenberg et le Weissenberg. Cette vallée, sillonnée de nombreux cours d'eau tombant tous en cascades, ceinte d'un amphithéâtre de gla-

ciers, que couronnent des pics élancés, fut un jour vaillamment défendue par les femmes. Dans une guerre des Bernois contre les Valaisans, ces derniers surprirent la vallée; mais les femmes armées de pieux les repoussèrent, et conquirent le privilége d'entrer désormais les premières à l'église.

D'An-der-Lenk, on fera bien d'aller voir la source des Sept-Fontaines, *die Sieben-Brunnen*, sortant d'une paroi du Seehorn, ainsi que le glacier magnifique de Ratzli, long de trois lieues, d'où sort la Simme, et qui sépare le Bernois du Valais. Les cascades de la Simme, celles des Sept-Fontaines, présentent un aspect des plus pittoresques. Rien ne captive comme le mouvement uniforme des eaux; rien ne fait autant rêver que leur murmure, quand l'ombre d'arbres touffus descendue sur elles encadre le paysage, tempère la chaleur du jour, et qu'aucune voix discordante ne trouble la voix solennelle de la nature :

Attaché tout entier à ces riants tableaux,
On oublie et le temps et sa fuite rapide
En regardant couler les eaux.

Nous recommandons aussi la vallée et le lac de Lauenen, auxquels on arrive de Lenk, soit par le Stubblenen, soit par le Trustlisberg, contrée d'environ vingt kilomètres de longueur, complétement pastorale, garnie de chalets, couverte de troupeaux; nous signalerons encore la vallée d'Iffigenthal, moins étendue de moitié que celle de Lauenen, mais n'offrant ni moins de fraîcheur, ni moins d'animation, car une cascade de soixante mètres y fait bouillonner les eaux de l'Iffigbach. Nous pourrions citer beaucoup d'autres vallons, beaucoup de sites, mais on se perdrait dans l'infini. Le touriste intrépide se gardera de revenir à Thun par le même chemin. Franchissant les glaciers,

Qui pour dais ont les cieux, pour manteau les nuages,
Et pour ceinture les forêts,

il s'acheminera vers Adelboden, Frutigen, Reichenbach, et viendra se délasser, reposer sur le pic de Thun ses membres et ses yeux fatigués.

Élevé de cinq cent quatre-vingt-quatorze mètres au-dessus du niveau

de la mer, long de cinq lieues, large d'une lieue dans son plus grand évasement, se dirigeant du nord-ouest au sud-est de manière à dessiner une courbe, il portait au moyen âge, en raison de cette forme, les noms de *lacus Vandalicus* et de *Vandelsee* (lac qui tourne), dénominations auxquelles fut substituée celle de *Thunersee :*

Lac azuré, rochers sauvages,
Bois touffus, tranquille séjour,
Séjour des heureux et des sages.

« Les bords du lac de Thun, dit Bonstetten, tour à tour riants et majestueux, offrent aux regards du voyageur les divers genres de beautés de la nature que renferme la Suisse septentrionale. Au-dessus des montagnes qui l'entourent s'élève en amphithéâtre, dans le lointain, la magnifique chaîne des Alpes, dont les cimes se colorent le matin et le soir du plus beau pourpre. La partie supérieure du lac a l'aspect le plus sauvage ; d'un côté un mur de rochers grisâtres sans autre végétation que quelques sombres sapins ; de l'autre, une haute montagne d'où l'on voit, au printemps, se précipiter de fréquentes avalanches en forme de légers nuages. A mesure qu'on avance vers l'extrémité inférieure du lac, le paysage, d'abord imposant et sévère, devient riant et gracieux. Les beaux vignobles qui couvrent ses coteaux et qui annoncent un climat plus doux, les contours pittoresques du rivage, les hauteurs ornées de villages, de maisons de campagne, de jardins, et ombragées de jolis bosquets ; les îles que le lac forme près de Schadau et dont la verdure contraste avec la couleur bleuâtre de ses ondes, tout concourt à faire du lac de Thun un des plus beaux spectacles de la nature. »

Il est un caractère remarquable, propre à cette vaste étendue d'eau, c'est la présence de bandes liquides unies, contrastant avec la surface ridée qui les entoure ; phénomène jusqu'à présent inexpliqué, et qu'on observe principalement vers l'embouchure de l'Aar.

Au printemps, quand les sapins et les pins dont se trouvent bordées les rives du lac de Thun et celles du lac de Brienz secouent leur chevelure fleurie, une poussière jaune couvre de franges d'or leurs rives ordinairement verdâtres et produit un ravissant coup d'œil. On désigne cela sous le nom de *fleuraison du lac.*

De notre *bi-rame*, tenant à la main un livre bien fait de M. P. Ober, *Interlacken et ses environs*, nous passons à gauche devant la Chartreuse, à droite devant la résidence pittoresque de Schadau; nous apercevons cette langue de terre appelée Kandergrien, augmentant chaque année de débris charriés par les eaux, et qui, plus tard, pourrait bien, comme l'a prédit Haller, refouler le lac vers la vallée d'Interlacken. Près de ce même promontoire se montre, grands d'illustres souvenirs, le donjon de Strœtlingen, ruine antique, berceau de la famille du même nom, autre ruine oubliée. Voilà, toujours à gauche, Hilterfingen et son église du dixième siècle; Oberhofen, dont les habitants s'enorgueillissent de descendre des *Neuthones;* Sigriswyl, riche paroisse éparse au penchant d'une montagne que domine le haut sommet de la Blume; et, de l'autre côté du lac, vis-à-vis Sigriswyl, la ville de Spiez, d'antique origine, soit qu'on la fasse remonter jusqu'aux Romains, soit qu'on y veuille voir une colonie vandale. Dans le temple de Spiez sont les monuments de Sigismond et de François-Louis d'Erlach. Un peu plus haut s'élève Faulensee, dont les maisons cachent le lac et la grotte de Saint-Colomban; Esche, dont l'église se dessine en blanc sur le fond noir du mont Niesen. A gauche, entre le hameau de Gunten et le village de Ralligen, résonnent et bouillonnent deux cascades appelées *Pfannenbach* et *Stammenbach;* se montre le vieux château seigneurial de Ralligen, où la chute d'une montagne écrasa, dit-on, toute une ville; et, au fond d'une baie passablement évasée, Merlingen, localité jadis célèbre pour la stupidité prétendue de ses habitants. Deux chaînes de montagnes, d'aspect fort sauvage, le Ralligstock et la Vandflue forment, par leur rapprochement près de Merlingen, une étroite et profonde vallée, le *Justisthal* ou vallée de Saint-Just, qui ne s'étend pas à moins de huit lieues, et que termine, au pied du mont Rothhorn, une caverne ayant, dit-on, servi de demeure à saint Just, l'un des compagnons de saint Colomban. Cette grotte naturelle, appelée *Schafloch*, ou grotte des moutons, parce qu'ils y trouvent un abri pendant les orages, offre une ouverture de quatorze mètres en largeur, de sept mètres en hauteur et une profondeur totale de cent vingt mètres. On y voit, à la lueur des flambeaux, un glacier souterrain des plus curieux. Le promontoire, appelé de sa forme la *Nase*, ou le nez, est une extension des rochers de la Wandflue. Un peu

plus loin s'élève un petit saule historique, appelé dans le pays *Oestreicher Stüdeli* (l'arbrisseau d'Autriche), parce qu'il occupe une ancienne limite territoriale. Cet arbre rabougri, planté au bord du lac dans un sol rocailleux, eût été divinisé naguère comme un dieu Terme, car il ne change pas depuis un temps immémorial, et reprend à chaque printemps la verdoyante chevelure que lui ravit l'automne. Le manoir féodal de Krattigen; Leissingen, célèbre jadis pour ses eaux sulfureuses, mais presque oublié maintenant; Dœrligen ou Tedligen, joli village, chantier de construction des bateaux du lac, bordent à droite sa dernière courbure; nous les apercevons de loin, tandis que notre œil ravi se promène à gauche le long d'un amphithéâtre de montagnes où s'étendent, comme un manteau protecteur, les pieux souvenirs de saint Béat.

Derrière Neuhaus s'ouvre la vallée d'Interlacken : s'appuyant vers la gauche contre le mont Harder, sorte de pyramide à deux pointes couronnée d'une forêt de sapins; contre le Beatenberg, autre sommet boisé; et vers la droite, au bord du lac de Brienz, contre le Bœnigenberg, peuplé d'arbres. Ce fond de paysage, où dominent les teintes sombres, contraste avec l'éclatante parure du pays d'Interlacken, surtout au printemps. Il en est de même du petit Rügen et du grand Rügen, prolongement de l'*Abendberg* (montagne du soir), dont les flancs escarpés bordent l'extrémité supérieure du lac de Thun. Un torrent impétueux, souvent dévastateur, le Lombach, descend de la vallée comprise entre le Harder et le Beatenberg, et vient troubler, à Neuhaus, la transparente limpidité du lac.

Neuhaus est un lieu d'entrepôt pour les marchandises de l'Oberland, une sorte de caravansérail où stationnent des voiturins et des guides. On s'y arrête peu; on traverse le Bœdeli, plaine fertile chargée d'arbres fruitiers, qui s'étend jusqu'au lac de Brienz; on a devant soi l'Eiger, le Moine, la Jungfrau, qui se dessinent d'autant mieux qu'on avance davantage; on rencontre notamment au village d'Interlacken (*inter lacus*) des maisons de bois qu'un premier coup de vent semble devoir renverser, et qui, depuis deux ou trois siècles, résistent aux tempêtes; puis on arrive dans le bourg d'Unterseen. Résidence seigneuriale dont le château existe encore, ancien chef-lieu du bailliage, Unterseen

s'adosse à l'une des parois du Harder. L'Aar, qui sort du lac de Brienz pour se jeter dans le lac de Thun, forme, entre Unterseen et Spielmatten, une chute remarquable.

En sortant d'Aarmuhli, vieux village dont les maisons peuvent offrir bien des détails aux peintres de paysages, on traverse une route magnifique, ombragée d'énormes noyers, bordée d'hôtelleries, route célèbre connue sous le nom de Hœheweg ; et, par une succession de points de vue ravissants, surtout au coucher du soleil, on gagne l'ancien couvent d'Interlacken.

> Flore elle-même, admise au sein de ces jardins
> Où l'acacia blanchit près des roses vermeilles,
> Semble avoir, sur un sol fécondé par ses mains,
> Effeuillé sa guirlande et vidé ses corbeilles.
>
> CAMPENON.

Interlacken (*inter lacus Madon* ou *inter lapides*, d'où l'on avait fait jadis *Interlappen*) est un édifice du douzième siècle, sous le vocable de Marie, que desservaient des moines augustins. Il porte aujourd'hui le triple caractère d'un bazar destiné aux objets fabriqués dans la montagne, d'un établissement hygiénique où des malades bien portants accourent de toutes parts prendre des bains d'air et de lait, et celui d'une vaste hôtellerie où sont conviés les touristes de l'Europe. Plusieurs promenades délicieuses viennent s'offrir à eux : le petit Rugen, qu'on ne peut visiter ni trop souvent, ni trop en détail; Unspennen, château fort d'origine inconnue; Gsteig ou Steiger, où s'élève la plus ancienne église de l'Oberland; Bonigen, idylle réalisée; Ringgenberg, son temple et son vieux château baronnal; l'Im-Brand et l'Eck, au pied du Beatenberg; Schadenburg, Goldswyl, ruines intéressantes, mais qu'on oublie bien vite sous le prestige des tableaux qu'offre la nature. Ces tableaux sont diversifiés à l'infini, mais de deux points différents on peut les résumer : du *Jungfernblick* (regard de la Vierge), dénomination due au poëte danois Baggesen, et du Hohbühl, dont nous avons parlé précédemment. On ne sait auquel des deux amphithéâtres donner la préférence. Du Hohbühl, dit M. Ober, on voit à gauche Interlacken, avec sa vaste enceinte de murailles; au pied du sombre Bœnigsberg, la ville de Bonigen dont les arbres fruitiers cachent en partie les maisons; plus à

droite, une portion de la Jungfrau; le sauvage Suluk et le Schwalmeren presque toujours couverts de neige; l'Abendberg; le petit Rugen; au fond le lac de Thun et le front pyramidal du Niesen, qui sert de baromètre aux habitants de la contrée; tout à fait à droite, le Beatenberg, dont les verts pâturages contrastent singulièrement avec les flancs déchirés du Harder; enfin l'Aar, qui, dans son cours majestueux, embrasse plusieurs îles charmantes ou précipite ses ondes réduites en écume.

Une excursion intéressante serait celle d'Interlacken à la grotte dite de Saint-Béat, en suivant les bords du Lombach, passant par la source minérale de Kublibad et par Sunglauenen, en montant, le long d'un ruisseau torrentiel, un sentier dont l'escarpement est assez considérable.

L'entrée de la grotte, d'où s'échappe le ruisseau qui va se jeter plus bas dans le lac de Thun, sous la forme d'une élégante cascade, peut avoir dix à douze mètres de haut sur autant de large. M. Stahli, le paysagiste, en explora l'intérieur au mois de juin 1814; voici quelques détails intéressants sur son voyage souterrain : « A trente ou quarante pas de l'ouverture, le passage se rétrécit, et le ruisseau forme une chute de deux mètres de hauteur. Derrière cette cascade, un peu sur la droite, on arrive, par une voûte semblable, à une petite chambre, mais qui est en grande partie remplie d'eau. Plus loin, les rochers s'abaissent au point qu'on ne peut avancer que sur les genoux; bientôt on arrive à une seconde voûte, de la grandeur de quatre ou cinq chambres, qui est aussi en partie pleine d'eau. Les stalactites et les stalagmites qu'on observe partout sont de la plus grande beauté. Des trous, depuis la grosseur du poing jusqu'à celle d'une tête, dont le fond se trouve rempli en cet endroit, offrent beaucoup de danger au voyageur explorateur, qui peut y faire facilement un faux pas. Derrière cette grotte existe une seconde cascade, et dix pas plus loin une troisième, où le ruisseau tombe avec beaucoup de fracas d'une hauteur d'environ trois mètres. Ce n'est pas sans peine qu'on atteint le haut de plusieurs rochers extrêmement glissants, au moyen d'une échelle qu'il faut traîner avec soi. Après avoir surmonté une quatrième chute, on voit, trente pas plus loin, le ruisseau sortir d'une fente de rocher, dont il remplit entièrement l'ouverture, mais à gauche on peut continuer son chemin dans l'intérieur de la montagne sans se mouiller les pieds. Jusqu'ici, la direction

de la caverne existe vers le nord, avec une petite déviation vers l'ouest; maintenant elle va droit à l'orient. Dans cette partie, le passage peut avoir trois mètres environ de largeur, mais sa hauteur ne permet pas à un homme de se tenir debout. Environ cent pas plus loin le chemin fait un angle droit, et l'on rencontre de nouveau le ruisseau qui se perd dans les rochers dix pas plus bas. Après avoir fait encore cinq pas vers le nord, on se dirige une seconde fois vers l'est; peu à peu les dimensions du passage augmentent, et, cinquante pas plus loin, on voit un bassin d'eau assez large, sur lequel s'abaissent tellement les rochers qui forment le toit de la caverne, qu'ils en touchent presque la surface, et qu'ils empêchent ainsi de pénétrer plus avant dans l'intérieur de la montagne. La plus grande profondeur à laquelle on parvienne peut donc être évaluée à deux cent vingt-deux mètres environ. La caverne est située dans un calcaire superbe, traversé de veines blanches. » Malheureusement M. Stahli, n'étant pas géologue, a laissé sa description incomplète, quoiqu'il eût passé huit heures et demie dans l'intérieur de la montagne. A peine en était-il sorti depuis trente minutes, qu'un orage ayant fait gonfler le torrent, son eau remplit l'ouverture presque entière de la caverne, circonstance qui prouve combien pourrait devenir dangereuse l'exploration dont il s'agit. Si le voyageur s'est fait suivre d'une nacelle, il lui sera facile de s'embarquer vis-à-vis la jolie campagne de Leerau, et, traversant le lac, de regagner Interlacken par Weissenau, village féodal que dominent les ruines du château de Rodolphe III, sire de Weissenburg.

Une autre excursion assez longue, car elle exigerait quatre ou cinq heures, consisterait à se rendre d'Interlacken au plateau d'Abendberg, sur le grand Rugen. Deux sentiers y conduisent, l'un du côté d'Unspunnen, l'autre du point où l'Aar, faisant un angle vers la gauche, se rapproche du grand Rugen. Un chalet des plus agréables, appelé l'Egg, sert de point de rendez-vous aux oisifs d'Interlacken, de belvédère aux voyageurs étrangers qui jouiront là d'un ravissant spectacle, surtout le soir,

> A l'heure où la mélancolie
> S'asseoit pensive et recueillie
> Aux bords silencieux des mers.

Après avoir parcouru les environs d'Interlacken et d'Unterseen, comme nous venons de le faire, c'est dans la vallée de Lauterbrunnen qu'il faut se rendre, de manière à voir la chute du Staubach, vers dix heures du matin, moment où le soleil l'éclaire directement de ses rayons. On passe par Unspunnen, Wilderschwyl; on traverse Mühlinen, le torrent impétueux de Saxeten, et l'on s'engage dans une vallée où coule la Lütschinen, entre deux parapets naturels qui l'encaissent étroitement. Grenchen, Wyler, sont des hameaux charmants, posés dans une solitude digne de la palette de Salvator Rosa. Il n'est pas jusqu'à la teinte du sol, coloré par des stries ferrugineuses, d'où lui vient le nom de *Rothenfluh*, roche rouge; il n'est pas jusqu'au pont de bois jeté sur l'abîme, jusqu'au nom de certaines masses affluentes au fond de la vallée, le *Bœsestein*, mauvais rocher, le *Brüderstein*, rocher des frères, dont les souvenirs et l'image ne semblent vouloir contrister ces lieux. Sur eux plane l'ombre d'une noire forêt de sapins et se perpétue la menace incessante d'éboulements sinistres. Loin d'être distrait par le bruit que fait la Lütschinen en roulant dans son lit rocailleux, on en éprouve une mélancolie plus profonde, et l'on arrive sur le territoire de Gündlischwand, dans un hameau, confluent des deux Lütschinen, dont il a pris son nom. La Lütschinen blanche arrive de Lauterbrunnen; la noire, ainsi appelée des exfoliations d'ardoises qu'elle enlève au Wetterhorn et qui la colorent, descend du Grindelwald.

Ici vient s'offrir une nature enchanteresse. Remontant la Lütschinen blanche, nous côtoyons la *Hunnenfluh*, roche des Huns, masse perpendiculaire qui, de loin, ressemble à une tour immense sillonnée de fentes verticales; nous rencontrons le Sansbach, torrent échappé des pâturages de la Sansalp, et bientôt nous pouvons contempler la Jungfrau, cette reine des glaciers, dont le front étincelle de mille diamants, dont la robe blanche vient finir vers Ammerten et Sevinen, qui lui servent en quelque sorte de piédestal :

Son front blanc, dans la nuit, semble une aube éternelle.

Considéré comme district, ceint d'une chaîne de montagnes appelée l'Istramengrat ou le Wergisthalgrat, le Lauterbrunnen présente d'excellents herbages, de nombreux chalets, des anfractuosités pro-



LE STAUBBACH.

fondes, vallons perdus qu'il devient impossible de parcourir sans guide.

Entre de noirs sapins viennent s'offrir des bouquets d'aunes, de saules et d'érables; entre des roches confusément superposées, quelques champs de culture, conquête de l'industrie humaine; partout de l'ombre, partout de la fraîcheur, partout de belles eaux blanchissantes d'écume; alternativement un horizon de glaces, un horizon de montagnes, un horizon de verdure; çà et là des ponts vacillants jetés dans l'air, d'indolents pasteurs suspendus avec leurs troupeaux sur l'abîme, tandis que le sol, ébranlé par le torrent, frémit sous leurs pas; à chaque minute de nouvelles images, de nouvelles émotions qui se confondent dans une émotion générale.

Antique et modeste sanctuaire, centre de rendez-vous pour les âmes pieuses, tribune d'où la morale évangélique rayonne malgré le bruit des autans, malgré le froid des hivers, l'église de Lauterbrunnen, œuvre du quinzième siècle, présente une teinte de vétusté, un caractère de réminiscences artistiques qu'on aime à rencontrer dans un pays désert. Sur l'un des vitraux, le peintre verrier a représenté saint Michel cuirassé, tenant de la main droite son glaive, de la main gauche une balance, et s'apprêtant à peser les mérites du comte Rodolphe de Strœttligen, décédé depuis peu. Lucifer s'accroche à l'un des plateaux; mais devant l'archange, le patron du défunt, les mains jointes, prie pour lui.

En arrivant à Lauterbrunnen les premiers empressements du touriste seront pour le Staubbach (ruisseau de poussière), que forment sept sources différentes, issues d'un pâturage très élevé, nommé Pletschen. Après un cours de deux lieues sur un lit de rochers, au fond d'un profond ravin que bordent d'énormes sapins, sujets séculaires du Pfrundwald, le torrent se précipite du Staubbach-Balm, et forme ce qu'on appelle sa chute supérieure. A quarante ou cinquante pas plus loin, il se précipite d'une hauteur de trois cents mètres, seconde cascade qui fait oublier la première, et qu'on désigne sous la dénomination de chute inférieure. Pour jouir de ce ravissant spectacle, il faut, en quittant Lauterbrunnen, suivre le ruisseau de Greiffenbach, se rendre à Murren, traverser la forêt, gagner Furen, près de la chute du torrent, et arriver, dit Ébel, avant que la montagne, d'où l'eau se précipite, projette son

ombre; car elle empêcherait de voir l'iris qui se forme sur le bassin, et les flocons d'eau qui voltigent dans l'air ne produiraient aucun effet. C'est à l'éclat de la lumière qu'on doit de distinguer toutes les bulles liquides, et de croire la masse d'eau beaucoup plus considérable qu'elle n'est en réalité. L'ombre mobile que cette masse projette contre le rocher ressemble alors à un second torrent noir, qui rivalise de vitesse et d'impétuosité avec le torrent véritable. « C'est tout ce qu'on peut rêver de plus gracieux et de plus imposant à la fois, a dit le comte de Walsh dans ses *Notes sur la Suisse*. La cascade se déroule lentement, ainsi qu'une écharpe de gaze; les amateurs du style romantique pourraient la comparer à l'ombre vaporeuse d'une naïade qui craint de tomber, ou bien à la ceinture flottante des vierges de Morven. »

Ne cherchez dans ces lieux ni la rivière du poëte Haller « qui naît dans l'espace, au sein des nuages, et se verse de nouveau parmi les nuages; » n'y cherchez pas non plus ce fleuve du poëte Baggesen, « ces ondes qui, parties avec le fracas du tonnerre, menacent d'engloutir toute la contrée. » La cascade réelle vous est peinte par notre collaborateur M. Rouargue. Sa vue n'inspire ni terreur ni surprise; un double mouvement s'empare des eaux : les unes, portées dans les airs avec une infinité de pierrailles, retombent en plein sur des rochers d'où s'exhale une odeur sulfureuse; les autres, semblables à des ruisseaux de lait, glissent en tombant le long des parois de la montagne, et doivent l'effet qu'elles produisent bien plus à la hauteur de leur chute qu'à l'abondance du liquide.

Du Staubbach, on fera bien de se rendre au Schmadribach, autre chute d'eau remarquable, décrite avec beaucoup d'exactitude par M. Wyss. On suit la rive droite de la Steinberg-Lütschinen, à travers des débris granitiques amoncelés; on rencontre les ruines des bâtiments d'exploitation d'une mine abandonnée; on marche dans une solitude qu'animent de rares chalets, et qu'assombrissent les crêtes menaçantes de l'Ellstab et du Spitshorn, et l'on arrive par des sentiers, par des échelons taillés dans des rocs de gneiss, aux pieds du Hauri et de la Nadel, prolongation de l'alpe Steinberg. M. Wyss a suivi le même chemin, et voici comment il rend compte de ses impressions : « Après avoir traversé le Thalbach, nous nous frayâmes un sentier entre les débris affreux de rochers

écroulés et de forêts renversées, confusément entassés; bientôt nous nous trouvâmes au bord d'un autre torrent; puis enfin, au bout de cette excursion, à la chute du Schmadribach, dont l'aspect devait payer toutes nos fatigues; elle offre un des spectacles les plus magnifiques des hautes Alpes : des deux côtés de la chute il s'est formé des amas d'éboulis, au milieu desquels les eaux se sont ouvert un libre passage. Elles m'ont paru aussi considérables que celles du Reichenbach. D'autres petits ruisseaux, tombant des deux côtés de la chute, viennent encore se joindre à ce grand réservoir. Cet aspect est incomparable, surtout à quelque distance un peu plus bas, et particulièrement d'un plateau découvert au milieu des forêts, près du chalet de Bohnenmoos. »

Après l'excursion du Staubbach, trois grandes pérégrinations se présentent avant de quitter la vallée de Lauterbrunnen : l'une conduit à la Scheideck, ainsi qu'au Faulhorn, par le Grindelwald, et du Faulhorn au lac Brienz; l'autre mène au Jungfrau par le Grindelwald; la troisième à l'hospice du Grimsel.

Le Faulhorn, à distance presque égale du lac de Brienz et du Grindelwald, est une montagne majestueuse dont le sommet s'élève à deux mille sept cent quatorze mètres au-dessus du niveau de la mer. On y jouit d'une vue non moins étendue qu'intéressante et variée; on y plane sur les vallées du Grindelwald, de Lauterbrunnen, de Saxeten; sur la grande et petite Scheideck; sur les lacs de Brienz et de Thun; on découvre les cantons de Berne, d'Unterwalden, de Lucerne, Zug, Argovie, Neufchâtel, Fribourg, Soleure et Bâle; on aperçoit quantité de glaciers, et, dans un horizon lointain, on suit la ligne bleue que dessine le Jura.

La route la plus directe de Lauterbrunnen à Grindelwald passe par Zweilütschinen, Gundlischwand, Burglauinen, mais elle n'offre rien de fort remarquable; tandis que l'autre route, par Grund, Wengern, Schiltwald, Staldenfluh, Mittlen, Wengeren, Wengernalp, Alpigen, Wergisthal, offre beaucoup plus d'attrait. Ce petit voyage demande six ou sept heures; quoiqu'il s'exécute à travers des sentiers escarpés et des précipices, on peut l'entreprendre sans danger, même à cheval; c'est une des courses les plus curieuses, les plus saisissantes qu'on soit à même d'effectuer sur les Alpes. Nous allons, dans notre excursion,

prendre pour guide le *Nouvel Ebel*, publié par M. Maison. Ses renseignements sont ponctuels.

Un sentier sinueux et très escarpé conduit de la vallée de Lauterbrunnen à travers la chaîne qui la sépare de celle de Grindelwald. Après une heure d'ascension pénible, vous atteignez un pâturage d'une pente plus douce. Alors la vallée de Lauterbrunnen, que le voyageur a laissée au-dessous des précipices qu'il vient de gravir, présente l'aspect d'une tranchée faite dans le flanc de la montagne; le Staubbach apparaît comme un mince filet d'eau, et sa chute supérieure se laisse voir dans toute son étendue. Le sentier traverse le pâturage, se dirigeant vers la Jungfrau, qui se trouve alors en face du spectateur avec toute sa magnificence. Ce n'est pas seulement le sommet de la montagne, c'est sa masse entière qui s'offre aux regards éblouis de sa blancheur, et de telle sorte qu'on croirait n'avoir à faire qu'un petit trajet pour y arriver. Une heure avant d'atteindre le point culminant du passage vous trouvez une auberge rustique, l'hôtel de la Jungfrau, où vous pouvez passer la nuit, si de cette hauteur, qui a dix-huit cents mètres d'élévation, vous désirez contempler le lever du soleil. Le sommet vers lequel vous marchez n'est qu'à trois cents mètres de cette plate-forme. Une fois là, vous voyez la Jungfrau, le Mœnch, les deux Eiger, le Wetterhorn, ces géants de la nature, déployer des formes colossales :

Dans leurs terribles mains l'avalanche repose :
Pareille en son courroux au foudre menaçant,
Lorsqu'un soleil de feu de ses neiges dispose
Avec la mort elle descend.

O terreur ! qui pourrait raconter ses ravages ?
Tout cède à son tonnerre : avec les vieux sapins,
Le chalet, la cabane et les rochers sauvages
Roulent dans le fond des ravins.

CHÊNEDOLLÉ.

Il n'y a d'autre passage qu'un sentier difficile, escarpé, couvert de fragments rocheux; il passe près d'une ancienne forêt dont les arbres ont été rasés par ces trombes neigeuses que le poëte vient de nous signaler, et, après trois heures d'une marche difficile, on atteint la base



de la montagne, contre le glacier du Grindelwald, qui se trouve de niveau avec les habitations.

Grindelwald est un village composé d'un petit nombre de chaumières en bois, éparses çà et là sur une vallée que sa hauteur de mille quatre-vingt-quatre mètres, et son voisinage des glaciers, rendent toujours froide et variable de température. Les enfants sont mendiants par spéculation plutôt que par besoin, et les hommes exercent presque tous le métier productif de guide, de porteur, ou celui plus indépendant, je dirai même plus noble, de pâtre. Ils conduisent annuellement six mille têtes de bétail aux pâturages. Ce groupe d'habitations doit toute sa renommée à la sublimité des montagnes qui l'entourent; à ses deux glaciers qui, descendus dans le fond même de la vallée, au-dessous du niveau du village et pour ainsi dire à la porte des habitations, sont plus accessibles et plus aisément étudiés que les glaciers des autres parties de la Suisse. Trois gigantesques montagnes ferment le côté sud de la vallée, l'Eiger ou géant, le Mettenberg (montagne moyenne), qui forme effectivement la base du pic magnifique appelé Schreckhorn, et le Wetterhorn (pic des Tempêtes), à l'extrémité supérieure. De l'intervalle des montagnes sortent les deux glaciers du Grindelwald, ramifications du vaste océan glacé qui occupe le plateau et les hautes vallées des Alpes bernoises. Le glacier inférieur, quatre fois aussi grand que le supérieur, se trouve entre l'Eiger et le Mettenberg. Ses bancs de glace descendent jusqu'à un mètre soixante-sept centimètres au-dessus du niveau de la mer; et leur flanc gauche offre des masses brillantes, fantastiques, entre lesquelles serpente un sentier qu'il faut gravir pendant cinq heures, quelquefois au bord d'affreux précipices; aussi ne conseillons-nous pas cette excursion aux personnes craintives. Une femme, cependant, y arriverait en chaise à porteurs.

Étroit au fond, le glacier s'élargit graduellement, et forme ce qu'on appelle la *Mer de glace*, dont la surface présente beaucoup de crevasses et de fissures où vont s'abîmer les explorateurs imprudents. Sur le chemin qui conduit à cette *mer*, on remarque une dépression très curieuse de la roche appelée *Martinsdruch;* et l'on signale au voyageur, dans la crête de l'Eiger, un petit trou nommé Martinsloch, au travers duquel, deux fois l'année, le soleil lance ses rayons. D'anciennes traditions assu-

rent que le bassin occupé maintenant par la Mer de glace était un lac autrefois; mais l'espace compris entre l'Eiger et le Mettenberg se trouvant alors beaucoup plus étroit qu'aujourd'hui, l'écoulement du lac demeurait souvent obstrué et produisait des inondations fatales. Que fait saint Martin? D'un coup d'épaule il élargit l'ouverture, et lançant son bâton dans l'Eiger, il produit le trou qu'on y voit aujourd'hui.

La grotte, *Nellenbalm*, est le point d'où la Mer de glace se présente le mieux. On jouit là d'un des aspects les plus sauvages, les plus grandioses et les plus terribles qu'il soit possible d'imaginer : aucune culture n'apparaît, ce ne sont que glaçons amoncelés, les uns lisses comme d'immenses miroirs, les autres superposés avec une confusion qui semble artistement conçue, et, pour couronner le tableau, les énormes pics de l'Eiger, du Schreckhorn, des Weischerhoener. «Quel homme, dit M. Raoul Rochette, donnera jamais des noms à cette multitude d'aiguilles qui dominent au loin sur ce vaste domaine de l'hiver? Quelle vue assez perçante, s'élevant au-dessus de l'abîme, pourra seulement en reconnaître la forme et l'étendue? » Pas plus que l'illustre écrivain je ne devais prétendre y parvenir; aussi me suis-je arrêté comme lui, avec lui, sur le seuil même de la désolation éternelle; ne songeant qu'à fuir cet affreux séjour, et le cœur agité de crainte, puis d'espérance, j'ai repris l'étroit, le difficile sentier qui m'avait conduit là.

«En me reposant de nouveau, continue l'auteur précité, sous la voûte du rocher où j'avais précédemment essayé de ranimer mes esprits, je pus, avec plus d'attention que je ne l'avais fait alors, examiner la structure singulière de ces énormes glaçons qui se dressaient sous mes pieds. Un bruit sourd et continu, que je n'avais pas remarqué, régnait au fond de cette masse inerte; et de temps en temps d'horribles craquements, qui en ébranlaient la base, semblaient retentir jusqu'au fond de mes entrailles. J'éprouvais je ne sais quel plaisir mêlé de frayeur à recueillir ces signes de vie cachés dans les abîmes de la mort. Le bruit de l'eau qui filtre incessamment dans les fentes des glaçons amollis par le soleil, le pétillement des roches qui se brisent et la poussière humide qui s'en échappe, tous ces signes apparents d'une fermentation intérieure plaisaient à mon imagination. Il me semblait voir s'animer cette masse dont l'effrayante immobilité ne m'avait d'abord offert que l'image d'une

destruction depuis longtemps accomplie, lorsqu'un violent coup de tonnerre éclate soudain à mes côtés; je lève la tête; je cherche vainement, dans un ciel pur et serein de toutes parts, d'où cette détonation subite a pu provenir, et sous mes pieds j'aperçois la tempête : une crevasse profonde s'était formée dans le glacier; je vis d'énormes blocs y tomber en se choquant d'une manière épouvantable, et le roulement prolongé de leur chute imitait tellement le bruit des éclats du tonnerre, que je doutai quelque temps encore de la réalité. En partant, je voulus saluer ces lieux où je venais d'éprouver tant de sensations inattendues, et juger l'effet que la voix humaine pouvait produire dans ces échos de glace. Un son triste et mélancolique, qui semblait se prolonger lentement dans l'abîme, me fut renvoyé de toutes parts; je frémis en recueillant ces accents lamentables, et le cœur palpitant d'une inexprimable émotion, je me hâtai de redescendre, avec plus de circonspection toutefois, mais aussi avec plus de facilité que je ne l'avais espéré d'abord. Parvenu au pied du glacier, je m'arrêtai près de la voûte d'où s'élance à grand bruit le torrent de la Lutschine, qu'alimente la fonte perpétuelle des neiges, et dont les eaux grossies par le premier dégel portent souvent la désolation dans la vallée. De cette place exempte de danger, je pus contempler à mon aise, et depuis leur base jusqu'à leur sommet, ces glaçons dont les pointes aiguës m'avaient tant inquiété. J'aurais voulu pénétrer jusque sous la voûte que forme le glacier; la belle couleur bleue des massifs qui en forment les parois semblait m'inviter à m'y reposer. Mais les amas de glaces dont cette cavité profonde se trouve encombrée et les flots écumeux du torrent la rendaient tout à fait inabordable. Je me dédommageai de cette privation en cueillant des fraises dans un délicieux petit bois d'aunes situé au pied du glacier. Conçoit-on que près de ces frimas éternels, à deux pas d'une vaste étendue de neiges, la terre étale sur un riche tapis de verdure ses fleurs les plus aimables, ses fruits les plus exquis? Ce sont ces contrastes de l'hiver et du printemps, d'une riante végétation et d'une affreuse stérilité, de la vie et de la mort, qui, produits à chaque pas dans les régions sublimes des Alpes, ravissent l'âme et la plongent en une perpétuelle extase. Il semble que, dans un étroit espace, toutes les merveilles de la création soient rassemblées sous vos yeux; et l'on éprouve à tout moment le besoin d'élever son

esprit et son cœur vers la main puissante qui s'est si fortement imprimée sur la cime de ces monts, comme dans la profondeur de ces abîmes. »

De retour à Grindelwald, si l'on veut visiter le glacier supérieur, on pourra suivre deux voies différentes, l'une par Interlacken, d'accès facile aux voitures; l'autre, plus étroite, en remontant la vallée pendant une heure, à droite du chemin de Meyringen; mais c'est le glacier inférieur qui, sous le rapport de l'histoire naturelle et des traditions, présente le plus vif intérêt. Chaque année ces deux glaciers envahissent quelques arpents de terre; chaque jour on les voit progresser; le glacier supérieur s'avance surtout d'une manière épouvantable. Où s'arrêtera cet envahissement? quelle puissance cachée l'opère? quelle autre puissance viendra lui dire : *siste, viator?* Il n'y a pas trois siècles que des sentiers faciles ombragés par des pins, où se faisait un pèlerinage en l'honneur de sainte Pétronille, occupaient le fond de la vallée que remplissent aujourd'hui les masses du glacier inférieur.

En partant de Grindelwald, il faut marcher trois heures avant d'atteindre le sommet de la Scheideck. L'ascension en est aisée. Pendant toute sa durée, le Wetterhorn, projetant sur le sentier ses grandes ombres, amène un effet de la plus grande sublimité. Au printemps, quatre espèces d'avalanches descendent de la montagne; quelques-unes atteignent le sentier, et souvent une partie de leur neige y séjourne tout l'été.

Du sommet de la Scheideck (deux mille deux cent trente-sept mètres) la vue plongeant dans la vallée de Grindelwald est très remarquable par les contrastes d'une nature verdoyante avec une nature aride, tandis que la perspective du val de Reichenbach ou Rosenlani n'offre rien d'étonnant. On peut, à la cime de Scheideck, se reposer dans un chalet, puis, descendant vers Meyringen, examiner le glacier de Reichenbach, dont la teinte azurée paraît si pure, les bains d'eau minérale de Steinback, et visiter la source du torrent de Reichenbach, jaillissant d'une crevasse rocheuse que l'on suit à travers une plaine émaillée de fleurs et couverte de chalets. De cette plate-forme étendue on voit se grouper avec harmonie le Wetterhorn, le Wellhorn et les Engel-Hœrner (pics des Anges). A mesure que la descente s'opère la vallée se rétrécit, le torrent de Reichenbach continue à mugir sous vos pieds, et vous rencontrez de nom-

breuses cascades dont les voix, tantôt grondeuses, tantôt retentissantes, semblent se répondre, comme le feraient les naïades plaintives d'un désert. On remarque surtout la cascade de Seilbach, ou chute de corde, ainsi nommée en raison de sa hauteur et de sa ténuité; et les trois chutes du Reichenbach, s'effectuant avec un bruit sourd, semblable au tonnerre, entre des stries schisteuses profondément échancrées, qui présentent des crénelures, des rebords noirâtres contrastant avec un rayon d'eau de huit à quinze mètres d'épaisseur, qui, dans sa chute principale, tombe d'une élévation de quatre-vingts mètres au moins. Par intervalles la descente devient dangereuse; il est plus sûr de l'effectuer à pied jusqu'au point où le Reichenbach, atteignant le niveau de la vallée du Hasli ou de Meyringen, va confondre ses eaux avec celles de l'Aar. Cette excursion prend sept à huit heures.

L'ascension de Grindelwald au Faulhorn et la descente du Faulhorn à Brienz exigeraient le même temps. La montée s'exécute assez facilement. Le sentier passe sur la Bachalp, puis il côtoie un petit lac situé à trois cent trente-quatre mètres plus bas que le sommet de la montagne. On descend vers Brienz, en suivant le cours et la cascade de Giessbach.

La Jungfrau, ou la Vierge, ainsi nommée de la pureté de ses neiges, peut-être aussi de ce que jusqu'au dix-neuvième siècle le pied d'aucun homme n'avait foulé sa robe, est, en hauteur, la huitième des montagnes de l'Europe. Son élévation dépasse de quatre mille cinq cent soixante-treize mètres le niveau de la mer; et reine au milieu de sa cour, elle domine plusieurs pics, les Silberhærner graduellement élancés autour d'elle. Un peu plus loin se montrent, comme des rivaux jaloux de tant d'éclat et de grandeur, le Klein Eiger ou Moench (quatre mille cinq cents mètres); le grand Eiger ou géant (quatre mille trois cent cinquante-sept mètres); le Schreckhorn, pic de Terreur (quatre mille quatre cent soixante-deux mètres), et l'aiguille effilée de Finster-Aarhorn (quatre mille sept cent deux mètres.) Les glaciers amoncelés autour de ces pics, remplissant les dépressions qu'on voit entre eux, s'étendent, d'une manière continue, depuis la Jungfrau jusqu'au Grimsel; depuis Grindelwald jusqu'à Brieg, dans le Valais; surface d'environ cent quatre-vingts kilomètres, c'est-à-dire le sixième du pays neigeux des Alpes.

Une première exploration du sommet le plus élevé de la Jungfrau

eut lieu en 1812, par les deux frères Meyer, d'Aarau; une seconde exploration, seize années après, par six paysans de Grindelwald; enfin une troisième, tout à fait scientifique, au mois d'août 1841, par le célèbre naturaliste Agassiz, accompagné du professeur Forbes, d'Édimbourg, d'un Suisse et d'un Français. Leur route fut dirigée successivement vers les glaciers d'Ober-Aar et de Viesch, puis vers le lac de Mœril, et enfin le long du glacier d'Aletsch. En partant de Grindelwald, on pourrait, contournant l'Eiger, atteindre le premier étage de la Jungfrau, et marcher de glaciers en glaciers sur des points incessamment couverts d'avalanches; mais de semblables promenades ne doivent être faites que pendant l'automne, époque où les éboulements neigeux sont beaucoup moins fréquents, et il faut avoir avec soi d'excellents guides. Qui voudrait jouir du spectacle de la Jungfrau, dans toute sa sublimité, sans s'exposer aux fatigues d'un dangereux voyage, à la chute menaçante de monstrueuses avalanches, ne saurait trouver de station plus propice que celle du Wengberg. En regard des réalités, les descriptions sont toujours pâles. Toutefois, le tableau qu'a tracé Stapfer, dans son *Voyage pittoresque*, traduit bien l'éloquence de la nature par l'éloquence de la pensée :

« La Jungfrau, le plus imposant de tous les monts, est entourée d'épouvantables précipices; des vallées de glaces, des abîmes affreux sillonnent son immense surface, et forment les replis du manteau de neige éternelle qui couvre ses énormes flancs. Vainement l'homme capable de sentir ce qu'un tel spectacle offre de sublimité chercherait des termes propres à rendre ce qu'il éprouve, lorsque devant lui, pour la première fois, apparaît la Jungfrau dans toute sa majestueuse grandeur. Les mots se traînent loin d'une sensation plus rapide que la pensée. Par un changement inattendu dans la direction de la route, ou dans l'abaissement des monts environnants, par la dispersion soudaine d'un nuage qui voilait ses régions les plus élevées, on voit avec surprise sa cime étinceler, prendre aux vapeurs qui la couronnent et leur rendre des teintes variables à l'infini, et souvent resplendir d'un éclat que l'œil ne peut fixer. On cherche en soi, autour de soi, des comparaisons, tout s'y refuse; un monde finit, un autre commence, un monde régi par les lois d'une nature incompréhensible. La cime de la Jungfrau, inondée de

clartés célestes, semble ne point appartenir à la terre, et ne s'élever si haut que pour être en communication avec les anges. Quel repos dans ces vastes déserts de glace, où les siècles passent d'un pied plus léger qu'ici-bas les années ! Quelle immobilité ! quel silence ! Devant une semblable masse, l'espèce humaine paraît un monde de pygmées, dont les efforts redoublés, pendant mille générations, ne parviendraient jamais à entamer la cuirasse éblouissante dont les frimas des siècles ont doté le colosse, ni même à détacher un seul des innombrables rochers qui forment les limites de son inaccessible empire. De quelque côté que l'on tourne ses regards, on n'aperçoit que des traces de toute puissance et des images d'immensité bien propres à confondre notre orgueil. »

« Ce qui démontre, dit M. A. Martin, la grandeur de ce mont colossal, ce sont les énormes avalanches qui, dans les jours chauds de l'été, se précipitent de ses flancs chargés de neige et de glace. On en voit tomber trois, quatre, jusqu'à huit, dans l'espace d'une heure. Assis en face de cet épouvantable chaos, de ces champs de neige entassés, on est livré à un étonnement muet et prolongé. Dans le séjour d'un hiver sans terme, on croit apercevoir la mort éternelle, le silence infini qui l'habitent. On est saisi d'un frémissement profond ; on voudrait découvrir quelques indices de vie ; on se trouve solitaire au milieu des ruines d'un monde écroulé ; l'œil, fatigué de l'aspect de ces tableaux immobiles en apparence, se baisse et se repose avec délices sur le brin d'herbe qu'on foule aux pieds. Soudain, un coup de tonnerre vient frapper l'oreille effrayée, et tandis qu'on tourne avec surprise les regards vers le ciel, pour chercher les nuages porteurs de la foudre, et qu'on le voit pur et azuré, on entend encore le roulement éloigné de ce bruit expirant. Incertain d'où provient la détonation, on entrevoit enfin un petit nuage de poussière s'élever de quelque banc de neige sur la Jungfrau, et l'on serait tenté de croire qu'un volcan va s'ouvrir dans ces déserts de glace. On remarque en même temps, là où quelques instants plus tôt régnait l'immobilité de la mort, un large ruban argenté, semblable à la colonne d'écume d'une cascade, tomber subitement au-dessus de cette petite vapeur. On ne peut se rendre raison de ce qui arrive. Des flots bouillonnants, qui n'existaient pas un moment auparavant, paraissent s'agiter tout à coup sur cette immense étendue de neige, naguère sans mouvement. Cepen-

dant le fracas du tonnerre se renouvelle et se prolonge en éclats redoublés. Il paraît impossible qu'un tel bruit provienne des ondulations de ce ruban argenté si éloigné, si petit, si léger. Tout à coup, néanmoins, le ruban s'arrête et le roulement cesse, phénomène qui semble indiquer que l'un était l'effet de l'autre. Le nuage de poussière sur la pente disparaît aussi, et la neige, auparavant d'aspect terne et grisâtre à cette place, a pris maintenant une couleur plus blanche. On conçoit enfin ce qui vient de se passer, on regrette de ne l'avoir pas observé avec assez d'attention; et bientôt on croit voir, sur un gradin inférieur de la montagne, une source jaillir d'une crevasse de rocher. La neige recommence à se remuer, à se crevasser; le fracas se fait entendre de nouveau. Dans le nuage qui s'élève encore et qui ne paraît à l'œil qu'un tourbillon de poussière, on distingue avec une lunette d'approche des morceaux de glace, et l'on peut se convaincre que ce qu'on avait été tenté de prendre pour la chute d'un petit ruisseau, était celle d'une avalanche, qui ayant entraîné d'immenses masses de neige, a produit des sons pareils à ceux d'une innombrable artillerie, répétés par les échos de la montagne. »

Pour aller de Grindelwald au Grimsel, deux routes se présentent : l'une par Viescher-Hœrner, extrêmement difficile; l'autre par le Strahleck, plus agréable et plus courte. A peine Grindelwald est-il dépassé, qu'un sentier, praticable pour les chevaux pendant une heure et demie, conduit sur la gauche du glacier inférieur, où le sentier se rétrécit singulièrement; on traverse quelques crevasses du glacier pour atteindre le chalet du Stiereck, entouré de pâturages. Bientôt les montagnes se rapprochent, et le sentier présente une montée rapide; puis les montagnes s'éloignent, et l'on foule un sol assez uni jusqu'à la rencontre du glacier qu'on quitte encore pour tourner, non sans danger, une roche abrupte fermant le passage. On monte de nouveau pendant une heure environ; des rochers saillants viennent s'offrir, le glacier se présente, et l'on jouit, vers la gauche, d'une vue magnifique sur le Schreckhorn. En suivant un sentier qui est raboteux, difficile, à cause de son escarpement, on passe sous deux autres glaciers, et l'on atteint une muraille de neiges, limite de la vallée. Alors, tournant vers la gauche, on traverse, pendant une heure et demie, un escarpement continu de

rochers, dont un plateau de glaces constitue la limite extrême. De ce point au dernier sommet du Strahleck, il faut une demi-heure de marche Quelques gentianes et quelques mousses y croissent seules. Autour de lui règne une solitude des plus sauvages, mais aussi des plus grandioses. Deux heures et demie suffisent pour atteindre le pied de la montagne, d'où l'on peut, en une heure et demie, gagner l'Abschwung, visiter la cabane d'observation du professeur Agassiz, et se rendre à l'hospice du Grimsel, après une marche d'environ trois heures.

Nos excursions autour de Grindelwald, excursions pénibles mais attrayantes, passionnées, nous ont pris cinq jours, pendant lesquels nous vivions de la vie d'aventure des chasseurs de chamois,

> Dont le pied bondissant franchit avec audace
> Les rocs qu'ils trouvent sous leurs pas.

Rentrés à Lauterbrunnen, nous quittâmes presque aussitôt cette localité, et traversant le Stechelberg, nous atteignîmes l'Ammertenthal, partie supérieure de la vallée de Lauterbrunnen. Le plateau du Steinberg, couvert de chalets, de pâturages, d'où l'on voit se dérouler la chaîne des hautes Alpes, est une oasis véritable; on fait bien de s'y reposer avant d'entreprendre une course plus lointaine. « Au-dessus du Steinberg, dit un voyageur, les escarpements du Tschingelhorn se rapprochent tellement du glacier, qu'on est obligé de remonter, pendant quelque temps, cet océan neigeux, jusqu'à ce que la pente brusque qui part du bassin supérieur rende le sentier tout à fait impraticable. On peut alors franchir les rochers qui se trouvent sur la rive gauche, bien que le passage soit difficile à traverser, et que dans un endroit il présente des obstacles assez sérieux. On gravit sur un sol couvert de pierres sans adhérence, et enfin on arrive au grand glacier. A gauche, et immédiatement au-dessus, s'élèvent le Tschingelhorn, plus loin la Frau et la Kien-Furca au centre; au milieu du glacier on aperçoit une masse de rochers très remarquables, appelée la Mutzlihorn. Le long des limites sud du glacier s'étend la chaîne des grandes Alpes, dont les principaux sommets sont : le Breithorn, le Gspalterhorn et le Takhorn. On peut traverser le glacier dans diverses directions; mais la route qu'on prend ordinairement pour aller à Gasterenthal est située entre le Mutzlihorn

et la Frau. Une fois le Mutzlihorn franchi, le touriste trouve à gauche l'endroit où s'effectue le passage sur la grande chaîne pour pénétrer dans le Loetschenthal supérieur. Après avoir suivi quelque temps les escarpements de la Frau et du Doldenhorn, l'accumulation des crevasses indique l'approche de la chute du glacier dans l'Ober-Gasterenthal. Il faut s'appuyer contre les rochers qui bordent le côté droit du glacier, et, par une certaine distance, la route se trouve placée entre la masse du glacier et le côté escarpé de la montagne. Pendant la descente, on a devant soi le groupe des Altels, et à gauche la dépression qu'occupe le glacier de Balm, sur lequel se trouve l'ancienne route du Valais à Kandersteg. Les deux routes se réunissent au fond de l'Ober-Gasterenthal. Un peu plus loin, à la descente, on trouve une jolie gorge qui sépare la vallée supérieure de l'inférieure, et au fond de laquelle coulent les eaux du glacier, qui prennent alors le nom de Kander. La vallée inférieure est très curieuse, et mérite la visite du voyageur ; de plus, à partir de Kandersteg, la route n'offre aucune difficulté pour ceux qui ne veulent traverser ni le glacier de Balm ni celui de Tschingel. La surface de cette vallée présente un plan triangulaire aussi uni qu'un tapis de verdure, ayant environ quatre kilomètres dans sa plus grande longueur. Des escarpements de rochers s'élèvent brusquement de chacun de ces trois côtés, et forment des espèces de murailles sur les parois desquelles on voit, çà et là, rouler des fragments du glacier. La Kander qui souvent, dès le commencement de l'été, inonde toute la vallée, s'échappe en ligne directe du parapet occidental, et décrivant ensuite un angle droit, disparaît à travers une longue et étroite fissure, pour se jeter dans le sein de la montagne : le voyageur n'aperçoit cette issue que lorsqu'il est arrivé sous l'ombre des rochers. Au rebord de la crevasse se trouve un sentier très fréquenté (le seul qui conduise à la vallée), et qui, après trente minutes environ de marche, en suivant le côté du torrent, débouche sur la plaine de Kandersteg. »

Un autre chemin conduisant au même but, par le passage du Seefinen, de la Fourche et du Dundengrat, exige quatorze heures, et présente une suite non interrompue de scènes éminemment grandioses.

« En quittant Lauterbrunnen, le voyageur a le choix de deux chemins : l'un par la vallée, en suivant la route à chars, qui se dirige vers Stechel-

berg, et le cours d'eau qui baigne le Seefinenthal; l'autre route, qui est préférable, monte brusquement, en quittant Lauterbrunnen, pour atteindre les hauteurs qui dominent à l'ouest la vallée, et que couronnent le cours d'eau et la chute du Staubbach. Les premières éminences franchies, le sentier vous conduit, en traversant de beaux pâturages, sur un plateau à peu près uni, ayant une direction parallèle à la vallée, ainsi qu'à la chaîne des Alpes, mais dans une élévation considérable, et se détachant du Monch jusqu'au Breithorn, qui se trouve à gauche. Après avoir traversé le hameau de Dürren et les pâturages situés au delà, on recommence à monter, afin de tourner le flanc d'une chaîne de montagnes qui se dessine à droite, et qui descend du Schilthorn. Ce sentier vous ramène précisément en face de la Jungfrau, à la hauteur environ de la Wengern-Alp; mais vous y jouissez d'une vue plus magnifique, car devant vous se déroule la grande chaîne des Alpes, depuis le Watterhorn jusqu'au Breithorn. La continuation de cette chaîne par le Gspaltenhorn, vers l'ouest, ainsi que la Frau, se trouve cachée par les escarpements du Tschingelhorn. Plus loin, à l'ouest, on aperçoit la Furca, le torrent qui s'en échappe, ainsi que la vallée de Seefinen. Ici les pentes s'abaissent rapidement jusqu'aux profondeurs de l'Ammertenthal. De ce belvédère le touriste peut contempler d'un seul coup d'œil la Jungfrau, depuis la neige qui en couronne le sommet, jusqu'à la route qui passe au pied de la montagne. Le sentier va bientôt se perdre en serpentant sur le versant de la montagne, et rejoindre, au pied du passage, le chemin de la vallée. Ce col offre une dépression très remarquable entre le Schilthorn et le Tschingelhorn, dont une énorme portion quitte la direction que suit la route pour se diriger de l'ouest vers le sud-ouest. La montée est un peu escarpée, mais le terrain est favorable et sans trace de neige. Du sommet de cette montée, se déroulent les pentes abruptes du Faulhorn; au-dessous on aperçoit la Wengernalp et son hôtel. Le Tschingelhorn, près duquel nous nous trouvons, cache une partie de la grande chaîne alpine que nous avons déjà vue; mais, par une espèce de compensation, s'élève majestueusement, sur le point opposé du Kienthal, la Frau, remarquable de ce côté par la profusion et la pureté des neiges qui l'enveloppent. La partie supérieure du Kienthal est couverte d'un immense glacier, sur lequel on pense qu'il est possible d'atteindre

courir le Simmenthal, en suivant la courbe que forme la Simmen, voir successivement Weissemburg et ses eaux thermales, Boltigen, Blankenburg, et revenir, par des sentiers de chevriers, à travers des bancs de glaces et d'abrupts rochers, le long de la vallée que la Schwende dessine dans son cours. Une autre route, beaucoup plus agréable, conduit de Wimmis à Wyler, et de Wyler, le long du lac de Thun, jusqu'à Matten. Bonigen, embouchure de la Lütschinen dans le lac de Brienz, ouvre un nouveau champ d'observations. Ce lac, long de douze kilomètres sur six kilomètres en largeur, se dirige du nord-est au sud-ouest, et présente une profondeur que Saussure estime être de cent soixante-sept mètres dans le voisinage de Giessbach. L'Aar entre par son extrémité sud-ouest pour sortir par l'extrémité nord-est, et se jeter, près du château de Weissenau, dans le lac de Thun. On y pêche d'excellents poissons, préférables même à ceux du lac voisin, et parmi eux l'aalbœck et le brienzling, sorte de hareng très délicat, dont il existe deux espèces : l'une verdâtre, l'autre bleuâtre. Jadis on le faisait sauner pour l'exportation; il se trouvait en telle abondance, que parfois, d'un coup de filet, les pêcheurs en prenaient douze ou quinze mille. Les riverains du lac le donnaient à leurs porcs. Il devient rare depuis trente ans, et l'espèce bleue disparaît.

Embarqué vis-à-vis Boningen, dans le prolongement de la rade d'Interlacken, sur un de ces jolis canots que conduisent les femmes de Brienz, navigateurs non moins habiles qu'agréables chanteuses, nous laissons s'abaisser derrière nous les grandes ombres de l'Abendberg et du Niesen; nous côtoyons la rive enchanteresse d'Iseltwald, bouquet de verdure et de fleurs entouré d'eau, puis la rive crénelée du Giessbach; et nous voyons, à l'autre bord, se dérouler avec charme les riants paysages de Ringgenberg, Niederried, Oberried, Ebligen. Ces poétiques habitations baignent leurs pieds dans les eaux du lac, et s'appuient contre des montagnes étagées dont l'œil suit les ondulations majestueuses jusqu'aux limites du Brienzergrat, qui ferme le passage en même temps qu'il sépare l'Oberland du canton d'Unterwalden.

Brienz ou Brientz, petite ville de douze cents âmes, située sur le lac et sur la dernière pente du Brienzergrat, barrière opposée aux vents du nord, occupe un site éminemment pittoresque, un climat d'une douceur



BRIENZ

extrême. Dominée par une église du treizième siècle, par un vieux château, séjour des barons de Brienz, avant que les barons de Ringgenberg se fussent emparés de leurs domaines, cette ville offre le mélange des traditions féodales avec l'image du bien-être que donnent les travaux de culture et d'industrie. L'ébénisterie, la sculpture du bois, de la corne de chamois, occupent à Brienz un grand nombre de mains intelligentes. Quelquefois du fond d'un chalet s'élève un véritable artiste, n'ayant pour maître que la nature, et pour instrument que son couteau, de même que, parmi les batelières, naïades moins gracieuses toutefois que les naïades d'Ovide, s'échappent des voix sonores, retentissantes, modulant avec souplesse leurs chansons nationales. Un paysagiste remarquable, de la famille des Girardet de Neufchâtel, est domicilié à Brienz, où le retiennent sans doute les scènes de la nature, inspiration permanente léguée par le ciel aux hommes capables d'en comprendre la majesté.

Une ascension qu'il ne faut pas négliger est celle du Rothorn, le point le plus élevé de la chaîne qui s'étend au nord de Brienz. On y arrive facilement, par un chemin tracé d'abord dans une forêt de hêtres entremêlés de chênes; puis dans une forêt de mélèzes aboutissant à des rochers plus élevés, qui sont presque nus. Sur ce point se trouve un chalet. Il faut cinq heures pour y arriver, deux heures pour en descendre. On découvre de là toute la chaîne des Alpes bernoises, le lac de Brienz, une portion du lac de Thün, la vallée de Meyringen dans sa longue étendue jusqu'au Grimsel, le lac de Sarnen, ceux des trois cantons, de Zug, de Neufchâtel, et même de Constance, avec le Pilate et le Rigi, géants qui semblent secouer au-dessus de grandes nappes d'eau leur vêtement brumeux.

Une seconde excursion, non moins attrayante et plus facile encore que celle du Rothorn, c'est l'excursion aux cascades du Giessbach. On s'embarque sur le lac qu'on traverse diagonalement; ou bien, en suivant la lisière par le village de Tracht, on arrive, en une heure et demie, à ces chutes successives, dont l'éclatante blancheur forme un nuage d'argent, une poussière aqueuse qui se tamise au soleil, entre deux draperies d'un vert sombre que dessinent les sapins de la montagne. Il est très regrettable qu'un large sentier ne permette pas de suivre le déroulement successif de cascades comparables à celle du Reichenbach, si

même elles ne les surpassent par le volume du liquide, le bouillonnement de son écume et les nuances de la végétation. Pour regagner directement Interlacken, il faudrait suivre le lac, par Iseltwald, Tanzplatz, Sengg et Boningen, sentier solitaire, étroit, sinueux, entre des éboulis; sentier qu'interrompent des ruisseaux et des cascades, mais qu'animent le chant des oiseaux, la fraîcheur, la délicieuse transparence des ondes.

Certes, de tous les villages de l'Oberland, de tous les sites qu'on voudrait ne jamais quitter, Iseltwald mérite la préférence. Avoir devant ses yeux une surface liquide que ne troublent presque jamais les tempêtes, et sur laquelle l'esprit fatigué se repose; derrière soi les stries verdoyantes, puis rocheuses, puis glacées du Faulhorn, triple nature, produisant un triple genre d'impressions; avoir à sa droite, à sa gauche deux ruisseaux, le Giessbach et le Sengg, dont la voix grondeuse inspire une mélancolie douce; n'est-ce point réunir, dans la limite la plus circonscrite, un ensemble qu'on trouverait difficilement ailleurs? Et ces deux torrents interrompus sans cesse, luttant contre mille obstacles, tourmentés dans leur cours, comme le sont ici-bas les humains dans leur turbulente existence, n'offrent-ils pas l'image de nos communes destinées : le repos au sein de la mort, comme il se trouve au sein du lac pour le Giessbach et le Sengg?

D'Iseltwald une nacelle à deux rames me conduisit, en cinq quarts d'heure, à Trach, d'où, reprenant mon système de pérégrination pédestre, je commençai de remonter l'Aar jusqu'au Grimsel, où il prend naissance. C'est la vallée de Meyringen, ancienne contrée de Hasli, non moins remarquable par sa fertilité que par l'expression tour à tour sévère et gracieuse de ses paysages; possédant de nombreux villages disséminés en bouquets de maisons, en chalets isolés, le long d'une chaîne qui commence au lac de Brienz, et qui, avant de se relier avec d'autres montagnes, offre des pentes facilement accessibles, même à la charrue.

Rien ne manquerait au charme de cette vallée, surtout dans ses deux tiers inférieurs, depuis Brienz jusqu'à Hof, si, d'intervalle en intervalle, on n'apercevait point les ravages de certaines dissolutions argileuses et schisteuses; fanges fluides qui viennent avec lenteur, mais avec une puissance à laquelle rien ne résiste, frapper de stérilité les terres qu'elles

inondent. En 1797, près de Kinholz, deux villages furent ruinés de la sorte.

Après Kinholz, on marche une heure et demie pour atteindre Pont de Vyler, qui ouvre le chemin du Brünig ; on rencontre, après cela, la chute de l'Oltschibach, celle du Falcherenbach, et l'on arrive à Meyringen.

Chef-lieu du Hasli, bourg de mille habitants, Meyringen occupe, sur la rive droite de l'Aar, le centre d'un évasement qui peut avoir, en diamètre, une lieue d'étendue. Marécageux et graveleux, le fond du sol provient d'alluvions considérables entraînées par l'Alpbach, qui descend impétueusement des montagnes, et qui, derrière le village, sort d'une gorge très étroite. Le district que ce ruisseau traverse étant composé de lits marneux, de roches d'une faible adhérence entre elles, ses ondes sont épaisses, boueuses, pleines de graviers, surtout après les orages. En 1762, dans l'espace d'une heure, Meyringen fut enseveli, à sept mètres, dans les débris de l'Alpbach; en 1733, il renversa plusieurs maisons. Pour prévenir d'autres désastres, on construisit une digue de trois cent trente-quatre mètres de longueur sur deux mètres soixante-six centimètres de large; mais il s'en faut qu'elle soit assez solidement établie et d'après un plan qui la rende infranchissable : aussi doit-on s'attendre à voir quelque jour Meyringen inondé. Les ruines du vieux château féodal de Resti, assises sur un roc, dominent Meyringen, dont les environs, avivés par d'innombrables cascades, couronnés de glaciers, sont vraiment dignes d'être vus en détail.

Six chemins conduisent de cette localité à différentes destinations : 1° pour Brienz ; 2° pour Lucerne par le Brünig ou par le mont Joch ; 3° pour le Saint-Gothard et l'Italie par Susten et Wasen ; 4° pour Grindelwald par Resenlaue et Scheideck ; 5° à Engelberg par le Joch-Pass, Gadmenthal et Genthelthal ; 6° au Grimsel par la route que nous allons suivre.

A peine le ban de Meyringen est-il dépassé, qu'on atteint le Kirchet, col escarpé sur lequel s'ouvrent deux gorges, lit ancien et lit nouveau d'une rivière impétueuse ; puis on arrive au Hasligrund, devenu plaine fertile de lac qu'il était avant que l'Aar se fût ouvert le passage du Kirchet. On laisse à gauche la vallée de Mühlithal communiquant avec le

canton d'Unterwalden, et traversant successivement l'Ochistein, l'Urweid, l'Im-Boden, pâturages d'un aspect fort agréable, d'une animation champêtre digne d'inspirer quelque Claude Lorrain; on arrive au village de Guttanen, dernière limite du pays habité l'hiver.

Ici commencent les solitudes de la Handeck, au pied de l'Aerlenhorn, et se présente la célèbre cataracte qui anime cette vallée sauvage. Sorti de deux glaciers immenses, l'Ober-Aar et l'Unter-Aar-Gletscher, l'Aar, dans un nuage d'écume, s'élance avec fracas au fond d'un abîme de soixante-dix mètres que n'a jamais éclairé le soleil. Un homme, un artiste, un grand peintre, désireux de saisir l'effet qu'il voulait rendre, y descendit néanmoins : Wolf, car c'était lui, soutenu par des cordes, explora la chute d'eau, saisit l'apparente confusion d'une projection liquide obéissant à des lois constantes, et, sur son dessin, il crayonna l'image d'un loup, interprétation figurée de son nom (*wolf*, en allemand *loup*), témoignage parlant de l'âpreté du lieu.

Qui n'a point vu, sous le rayonnement perpendiculaire que le soleil d'été projette, la chute du Rhin devant Lauffen, ne peut se faire l'idée du fracas d'écume, des gerbes hardies, de l'édifice magique résultant de l'union de l'Aar avec l'Aerlenbach. On dirait une architecture diamantée, soutenue par des colonnes d'air, éclairée par des lames de feu : une iris scintille au travers de flammes mobiles, et mêle ses nuances de pourpre et d'or aux nuances blanches de la coupole que dessinent les jets de l'eau.

Pour bien voir cette cataracte, la plus belle de la Suisse, il faut être sur le bord de la rivière, entre neuf heures et onze heures du matin. Il ne reste plus que deux lieues à faire avant d'atteindre l'extrémité de la vallée; mais ce sont deux lieues bien pénibles, sur des éboulements granitiques où sont taillés des sentiers, sur des ponts effrayants jetés à travers des abîmes; plus on avance, plus la terre végétale devient rare, plus se fait sentir la rudesse de la température; les arbres se montrent de moins en moins vigoureux, surtout quand on a quitté le Rœderischsboden, dernier pâturage de cet affreux désert. En le quittant, il faut gravir une pente extrêmement rapide, le long de laquelle ne se montrent presque plus que des bruyères et des mousses. Une seule voix s'y fait entendre, voix éternellement grondeuse, celle de l'Aar,

qui, par une chute retentissante, prélude aux chutes successives qu'il doit bientôt subir.

Autrefois l'auberge du Grimsel était un hospice où les voyageurs fatigués, où les pauvres d'alentour recevaient gratuitement asile. J'aimerais beaucoup mieux cette hospitalité du ciel, cette main apostolique tendue aux malheureux, que tout le confortable d'une maison dans laquelle chaque soir, pendant quatre mois de l'année, semblent se donner rendez-vous les honnêtes oisifs des différentes nations européennes.

L'établissement, construit avec solidité, afin de résister au poids des neiges, n'offrant que peu d'ouvertures pour éviter le froid, possède quarante lits et présente tout le bien-être qu'on peut attendre d'un lieu situé à deux mille trois cent trente-quatre mètres au-dessus du niveau de la mer, et séparé de plusieurs kilomètres des derniers chalets alpestres. L'aubergiste ne s'y rend pas avant la fin de mars : il le quitte au mois d'octobre. L'hiver, un domestique et deux chiens de la race des chiens du Saint-Bernard en ont la garde. « Le 22 mars 1838, l'hospice fut envahi par une avalanche qui brisa le toit, défonça les plafonds et remplit de neige toutes les chambres, excepté celle occupée par le domestique, qui parvint, non sans difficulté, à se sauver avec son chien. Dans la soirée, quelques instants avant la catastrophe, cet homme avait entendu un son étrange, que les paysans des Alpes s'imaginent être l'annonce de quelque malheur. Le son ressemblait tellement à une voix humaine, qu'il sortit avec un chien pour prêter secours au voyageur qu'il supposait en détresse; mais il avait été arrêté par la neige. Depuis lors, l'hospice a été rebâti et agrandi. »

Dans les trois mois d'été, quand la neige ne couvre plus la plateforme occupée par ce bâtiment, on voit autour de lui des rochers nus, entre les interstices desquels se montrent quelques touffes d'herbe; une fondrière qui donne beaucoup de tourbe; un petit lac dont l'eau noirâtre ne peut nourrir aucun poisson; puis d'épouvantables précipices et des glaciers à pic, théâtre digne du Spitzberg, qu'habitent presque seules des marmotes au sifflement aigu et des troupes errantes de chamois.

Le point culminant du Grimsel, élevé d'environ deux mille huit cents

mètres au-dessus de la Méditerranée, est à trois cent trente-quatre mètres plus haut que l'hospice. On y arrive en suivant un sentier fort escarpé, le long duquel sont des perches pour parapet. Ce sommet présente une surface passablement étendue, creusée d'un petit lac appelé le lac des Morts, *Todtensée*, sans doute parce qu'il servait de lieu d'inhumation pour les personnes qui périssaient aux environs. Deux sentiers contournent le lac : l'un conduit, par le bord d'une pente appelée Mayenvand, au glacier du Rhône, ainsi qu'au passage de la Furca; l'autre sentier se dirige sur Ober-Gestelen. « Dans la campagne de 1799, les Autrichiens occupèrent le sommet du Grimsel. Lecourbe s'épuisait en vains efforts pour les en déloger, lorsqu'un nommé Nœgeli, paysan de Guttanen, offrit au général français de lui faire tourner la position de l'ennemi par un sentier que lui seul connaissait; mais à condition qu'il posséderait la montagne. Lecourbe y consentit volontiers. L'intrépide Gudin, suivi de quelques braves, accompagna Nœgeli sur les flancs du Doltihorn, et bientôt les Autrichiens débusqués roulèrent au fond des précipices. Depuis lors la montagne s'est appelée Nœgeli's-Grœtli, principauté stérile, mais consacrée par la gloire. »

Du Grimsel aux glaciers de l'Aar, il y a deux heures et demie de distance. Ils présentent plusieurs kilomètres d'étendue, avancent annuellement, et s'élèvent comme une saillante arête, à une hauteur considérable; on les aborde avec facilité, même à cheval. Il n'en est pas ainsi du glacier connu sous le nom de glacier du Rhône, l'un des plus majestueux, des plus effrayants de toutes les Alpes.

Descendu de la Furca et du flanc occidental du Galenstock, ce géant des hivers, qui s'étend, par une vallée de glace jusqu'au Gadmenthal, semble reculer depuis l'année 1770, à proportion des progrès que fait son voisin. En se retirant, il laisse derrière lui d'immenses *moraines*, c'est-à-dire des amas de roches, de sables et de débris, éboulements dont la grandeur varie selon la nature des roches, la fréquence des avalanches et la forme des glaciers; effrayants vestiges qui font supposer nécessairement, jusque dans les entrailles de la montagne, un principe de fermentation souterraine, un travail inconnu, une vie assez puissante pour ébranler, déraciner les montagnes.

Il y a une vingtaine d'années que M. Hugi d'abord, et à son imita-

tion M. Agassiz, se sont bâti, sur le glacier de l'Aar, un observatoire. On appelle celui de M. Agassiz : l'*hôtel des Neufchâtelois*, rendez-vous scientifique, asile hospitalier de la pensée, plus respecté de nos jours que ne le sont les palais des rois.

M. Raoul Rochette, ayant voulu visiter le glacier du Rhône, et le suivre jusqu'au Grimsel, entreprise périlleuse qu'il croyait n'avoir encore été tentée par personne, se mit en route accompagné d'un seul guide, et risqua plusieurs fois de perdre la vie. « A mesure que nous avancions, dit ce savant écrivain, des rochers, que nous n'avions pas aperçus d'abord, s'élançaient du sein de cette trompeuse surface. A leur pied, d'énormes crevasses nous entr'ouvraient des abîmes sans fond; et quoique un peu de frayeur vînt déjà se mêler à ce plaisir, je ne pouvais m'empêcher d'admirer encore, sur le bord même des abîmes dont j'étais entouré, l'éclat et la transparence des glaçons qui en formaient les parois. Une foule de petits ruisseaux qui sillonnent en tous sens la surface du glacier, et semblent couler dans des lits d'émeraude, allaient se perdre dans les fentes dont cette surface est remplie, et à chaque fois qu'il fallait enjamber ces courants d'une eau si vive et si pure, j'avais toutes les peines du monde à m'abstenir d'en boire. Les détours que nous étions obligés de prendre pour esquiver d'énormes fentes, ou pour escalader des éminences de glace, nous avaient entraînés bien loin de notre direction primitive. Déjà, depuis une heure, nous marchions sur le glacier; cependant le bord opposé nous apparaissait encore dans un éloignement considérable, et, ce qu'il y avait de plus fâcheux, hérissé de pyramides, dont nous ne pouvions mieux, à cette distance, apprécier la hauteur et redouter l'approche. Pour comble de disgrâce, la pluie tombait alors assez fortement, et rendait plus glissantes ces surfaces inégales, sur lesquelles il fallait sans cesse se tenir en équilibre, au risque de trouver entre leurs crevasses une horrible mort. Dans cette situation critique, mon guide me pressa encore de retourner en arrière. Mais le chagrin d'abandonner une entreprise dont le terme se présentait à mes regards, et surtout le danger qui n'était guère moindre, à regagner, par une voie nouvelle, le bord d'où nous étions partis, me décidèrent à continuer. Au bout de quelques pas, les obstacles se multiplièrent à tel point, que mon guide perdit le peu de courage qu'il eût

conservé jusque-là. Nous étions environnés de gouffres, dont nous détournions la vue en frémissant, et qui semblaient, à notre imagination effrayée, se prolonger jusqu'au centre de la terre. Nous voyions quelquefois se former à nos côtés des crevasses, et quelquefois nous entendions craquer la surface du glacier, à l'endroit même où nous allions poser le pied. A chaque instant il nous fallait passer, au risque d'être à la fois froissés et transis, entre des aiguilles acérées, que séparait un étroit intervalle, et que joignaient peut-être des arches d'une glace encore tendre et récente. Nous marchions en aveugles sur des ponts dont nous ne soupçonnions pas même l'existence. Heureusement l'idée que cette masse pouvait s'entr'ouvrir sous un poids qu'elle n'avait jamais porté ne s'offrit pas à mon esprit; car, en perdant le peu de confiance qui dirigeait encore ma marche, c'en était fait de nous assurément. Une large fente se présente alors devant moi, je n'hésite point à la franchir; mais dans ce mouvement violent, le bâton ferré qui supportait tout le poids de mon corps se rompt par le bout, et le fer reste engagé dans la glace. Me voilà donc désarmé, sans aucun moyen de maintenir mon équilibre, n'osant presque plus me mouvoir, ne pouvant ni avancer, ni reculer. Mon guide me jette son bâton, avec lequel j'essaie encore de faire quelques pas en avant. Deux fois je roulai du haut d'une éminence que je voulais escalader, et je retombai sans accident. Mais, à quelque distance, une nouvelle pyramide se dresse et nous ferme tout à coup le passage; des deux côtés de l'étroit sentier qui y conduit s'ouvrent à plus de vingt pieds au-dessous des fentes d'une effrayante profondeur. Je m'élance de nouveau, croyant, par la force de cette impulsion, parvenir au sommet du glaçon. Mais mon élan ne me conduit qu'à la moitié de sa hauteur, et je demeure ainsi suspendu et comme cloué sur cette surface inclinée et glissante, ne pouvant monter plus haut et n'osant redescendre, de peur de m'engouffrer dans les crevasses latérales, au fond desquelles ma vue pénétrait avec horreur. Jamais homme, sans doute, ne s'est trouvé dans une position plus périlleuse que celle où j'étais alors. Je n'avais pour appui que le bâton ferré qui me soutenait encore; mon guide qui, avec mille efforts, était parvenu à me rejoindre, debout, de l'autre côté du précipice, à dix pas de moi, me faisait part de ses craintes et me communiquait sa frayeur. Tout à coup le bâton qui,

seul, dans la position inclinée où j'étais, maintenait mon équilibre, échappe de ma main, roule dans l'abîme et disparaît à mes yeux. Je tombe en même temps; mais j'ai encore assez de présence d'esprit et de force pour porter à gauche tout le poids de mon corps, et glisser dans cette direction. C'est ce qui me sauva; j'arrivai tout juste sur l'étroite arête qui séparait les deux crevasses, et mon guide me saisissant alors par le bras empêcha l'impulsion de se prolonger plus avant. J'en fus quitte pour la main droite écorchée, l'index de la gauche foulé, et quelques contusions sur le corps. J'étais resté sur la place, meurtri, découragé, n'osant plus me mouvoir dans aucun sens. La pluie tombait alors par torrents; la redingote, dont j'avais été obligé de me revêtir en abordant ces régions glaciales, dégouttait l'eau de toutes parts, et, de son poids, embarrassait encore plus mes mouvements, qu'elle ne servait à me protéger contre le froid mortel des émanations du glacier. J'étais désarmé, aussi bien que mon guide, et tous deux nous pouvions à peine nous entrevoir dans l'épaisseur du brouillard qui nous enveloppait. Je demeurai ainsi sur la glace un demi-quart d'heure, et ayant presque perdu tout espoir de salut. Ce fut dans cette position qu'une voix humaine vint retentir à mon oreille. Un pauvre pâtre, dans la hutte duquel je m'étais arrêté quelques instants, suivait du haut de la montagne, où paissait son troupeau, notre course périlleuse. J'avais payé sa crème en raison du mérite qu'elle offrait à mes yeux, bien plutôt que de la valeur qu'il y mettait lui-même; et quelques paroles, dans un baragouin italien dont il parut comprendre le sens, avaient achevé de lui inspirer de l'affection pour moi : c'est une chose si rare que l'apparition d'un voyageur et d'une pièce d'argent dans ces chalets! Ce brave homme, effrayé pour nous de la mort à laquelle il nous voyait courir, se hâta de venir à notre aide. Du plus loin qu'il put se faire entendre, il nous cria que tous nos efforts pour passer outre ne nous conduiraient qu'à une perte inévitable; qu'entre les bords du glacier et le flanc de la montagne opposée, s'étendaient des abîmes dont jamais l'œil humain n'avait pu sonder la profondeur; et qu'il n'y avait pour nous d'autre parti à prendre que de regagner, sous sa conduite, le bord que nous avions quitté. Sa présence, son bâton qu'il nous lança, me rendirent des forces et des ressources que j'avais crues perdues sans retour. Je me relève alors, et rejoignant

bientôt mes guides, je traverse de nouveau toute cette vaste mer de glace, par des sentiers inconnus, presque toujours courant avec une légèreté, une audace, un bonheur qui ne peuvent se comparer qu'à l'extrême abattement dont je venais de sortir. Debout sur la pointe d'un de ces glaçons qu'il me fallait franchir, je pus, en reprenant haleine, contempler l'effroyable ravin contre lequel le glacier du Rhône est venu briser la fureur de ses vagues; et tout ce que jusque-là j'avais entrevu ou imaginé d'horreurs me parut encore au-dessous de l'aspect de ces abîmes ouverts jusqu'au centre du globe, et de ces rochers noircis par les âges qui pendent au-dessus du précipice. Je ne chercherai point à rendre les sentiments que j'éprouvai quand je mis enfin le pied sur la terre, quand je me sentis porté sur le sol. Il est plus facile d'imaginer que de décrire une situation pareille. J'avais passé deux heures, les plus cruelles de toute ma vie, en de perpétuelles angoisses; j'avais vu, senti, ce qu'il n'avait encore été donné à personne de voir et de sentir; et j'emportais au dedans de moi des souvenirs dont le charme ne peut se comparer qu'à l'horreur des images qui les ont produits. »

Différents poëtes allemands, anglais et français, frappés de l'affreuse sublimité qu'offre le glacier du Rhône, ont monté leur lyre sous l'inspiration de ses grandeurs. Victor Hugo lui a consacré une ode très remarquable, dans laquelle il dit :

Le nuage se change en un glacier sublime,
Et des mille fleurons qui hérissent sa cime
Fait une couronne au géant!

Comme le haut cimier du mont inabordable,
Voyez, il dresse au loin sa crête formidable.
L'arc-en-ciel vacillant joue à son flanc d'acier;
Et, chaque soir, tandis que l'ombre en bas l'assiége,
Le soleil, ruisselant en lave sur sa neige,
Change en cratère le glacier.

Les Feuilles d'automne, VII.

3° L'EMMENTHAL.

C'est quelque chose qu'un beau nom, c'est bien mieux encore quand un mérite réel vient le justifier. L'Emmenthal, par son euphonie, semble laisser pressentir la richesse de sa culture, la variété de ses aspects,

la pompe éblouissante de son paysage. Embrassant une vallée d'environ dix lieues d'étendue, large à proportion, vallée le long de laquelle serpente une jolie rivière sortie de l'Entlibouch et grossie d'une quantité considérable de ruisseaux, l'Emmenthal, vaste jardin anglais dont la nature a voulu faire tous les frais, ne le cède en rien aux contrées les plus fertiles, les plus riantes de l'Helvétie. Montagnes à larges surfaces, à déclivité commode, forêts imposantes, pâturages abondants, industrie agricole bien comprise, industrie manufacturière principalement appliquée à la confection des toiles, des rubans et du drap commun, tout ici respire l'accord du ciel avec les hommes. Ces derniers semblent agir sous l'inspiration d'en haut, et tirer le meilleur parti possible des éléments de prospérité qui leur sont dévolus. Aussi, voyez quels superbes chalets, quels troupeaux, quels témoignages d'aisance générale et de bonheur !

Après un voyage comme le nôtre dans l'Oberland, après les émotions qu'inspirent les glaciers et les précipices, on revient avec charme de la nature sauvage à la nature cultivée, des convulsions du monde au monde organisé; on aime de rentrer en soi, de retrouver la vie simple, et d'y arriver par transition insensible. Or, pour atteindre ce but, rien de mieux que de prendre à sa source, entre les monts Messelstock, Rothhorn et Schratten, le cours de l'Emmen, délicieuse petite rivière qui s'échappe bouillonnante, comme fuirait une naïade épouvantée des bras du satyre dont elle serait poursuivie. Nous l'accompagnâmes dans ses détours sinueux; nos lèvres desséchées se désaltérèrent dans son onde; et, en arrivant avec elle au confluent de l'Ilfis, nous aperçûmes le long de ses rives beaucoup de promeneurs attirés là par le triple charme de la fraîcheur, du silence et de l'ombre; de l'ombre surtout, si nous en croyons madame Babois, car, a-t-elle dit :

Du sentiment l'ombre est amie;
Sous son voile paisible, avec quel abandon
L'amitié parle et se confie!

Ayant successivement traversé Schonsey, Bumbach, Schangnau, Eggiwyl, où s'ouvre la jolie vallée de Diesbach, nous atteignîmes Orben et Signau, villages opulents situés dans un vallon latéral au cours de l'Emmen. Un vaste château féodal qu'avait acquis, en 1528, pour mille

couronnes, le général français Morelet, domine Signau, plonge de ses menaçantes meurtrières jusque dans les réduits les plus obscurs du pays, comme plongerait le regard inquiet d'un tuteur jaloux de ses pupilles, et semble encore demander aux cultivateurs un compte exact de leur dîme.

En suivant la florissante vallée de Worb, domaine inféodé jadis au castel du même nom; en traversant Zoeziwyl, d'où s'écoule une source sulfureuse, Gross-Hoechstetten, pays peuplé d'habitants presque tous agriculteurs, on atteindrait le petit établissement thermal d'Engistein. Pour revenir à Berne par Stelhen, où demeura comme pasteur le naturaliste Sprungli, on n'aurait plus à faire que deux lieues par une route fort agréable.

Peut-être n'existe-t-il pas au monde un pays dont la fertilité du sol, l'excellence de la culture et l'industrieuse activité des habitants, soient dans une harmonie plus complète, et surtout dans un rapport plus satisfaisant avec les vues sages de l'administration qui gouverne. Les habitations que l'on rencontre, de structure simple mais presque élégante, tant l'appropriation des choses s'y fait bien sentir; leur propreté, pour ainsi dire poussée jusqu'à la recherche; l'ordre et l'abondance qu'on y voit régner; le calme que respirent toutes ces figures, la sérénité de tous ces regards, le sourire honnête et bienveillant de toutes ces bouches, vous pénètrent d'estime envers un peuple qui paraît si bien comprendre la nature, et d'admiration envers une nature qui inspire un tel peuple. Les sympathies redoublent quand vous pensez que sous la veste de gros drap et sur l'escabelle de bois du paysan qui vient de traire sa vache et de vous offrir une écuelle de lait, se cache un millionnaire qu'on verra peut-être assis demain dans le grand conseil, et qui après demain reviendra, sans le moindre souci des honneurs, reprendre les travaux pénibles de l'agriculture. Avec quel bonheur ne vous enverrais-je pas à l'école du bon paysan de l'Emmenthal,

. . . . .Vous, charlatans politiques,
Qui vous faites un jeu des discordes publiques,
Que l'intérêt, l'orgueil, la haine ou le dépit
A fait changer dix fois de langage et d'habit!

Viennet, *Épître à tout le monde.*

Si l'on désirait achever d'explorer l'Emmenthal, il faudrait, laissant à droite la jolie vallée de Biglen, où sont des tanneries et des eaux minérales peu fréquentées, s'engager dans l'étroite et longue vallée de Bigelthal, traverser Hause, Lüzelfluh, remonter ensuite l'Emmen jusqu'à l'Ilfis, dont le confluent a lieu vis-à-vis Obermatt. Une demi-lieue plus loin se présente Langnau, le plus beau village de l'Emmenthal, célèbre par ses forges, ses fabriques et ses blanchisseries de toile; puis l'hôpital, vaste maison d'asile, chef-d'œuvre des charpentiers du pays, pouvant contenir trois cents pauvres et cent orphelins. Langnau sert de point de départ pour visiter les montagnes; mais la plus voisine, connue sous le nom d'*auf der Schynen*, où se façonnent les meilleurs fromages de l'Emmenthal, est à deux lieues de cette localité. C'était sur une éminence qui domine Langnau que vivait, entre 1770 et 1781, un fameux empirique, Michel Schuppach : il soignait les malades par l'examen de leurs urines, et donnait chaque jour une centaine de consultations. Continuant de remonter l'Ilfis, on entre bientôt dans cette partie du canton de Lucerne appelée l'Entlibuch, et contournant la vallée de Marbach, on peut, en passant par Wald, Changnau, Bumbach, Scheibenfluh, atteindre la source de la petite Emmen, au pied du Sorenberg, et n'avoir plus à descendre qu'une longue vallée pour arriver à Lucerne.

Les réflexions qu'un judicieux voyageur a faites sur le peuple bernois, quoiqu'un peu trop généralisées, s'appliquent très bien aux cultivateurs de l'Emmenthal. Ils n'ont pas cet air curieux, empressé; témoignage ordinaire d'une grande légèreté d'esprit, cet accueil prévenant et familier sous lequel se déguise assez souvent une honteuse curiosité. L'indifférence qu'ils manifestent aux étrangers ressemble trop à de l'orgueil pour qu'on ne les ait point accusés d'être vains et d'avoir hérité de l'aristocratique hauteur de leurs anciens maîtres. Mais n'est-il pas bien simple qu'un paysan, qui jouit de tous les droits du citoyen, qui connaît la véritable grandeur, la seule dignité réelle de l'homme, ne montre pas vis-à-vis d'un étranger l'obséquieuse et servile prévenance des aubergistes? Ici, l'éleveur de bétail, le cultivateur n'ayant nul intermédiaire entre la terre qui le nourrit et le ciel qui le récompense, n'envie rien à personne, rencontre son semblable, le salue, mais passe son chemin sans dédain comme sans curiosité. D'ailleurs, pourquoi ces monta-

gnards ne seraient-ils point fiers d'eux-mêmes, fiers de leurs travaux, de leur conduite, de la paix dont ils jouissent au milieu des turbulentes agitations de l'Europe civilisée ? pourquoi n'aimeraient-ils pas un gouvernement qu'ils se sont donné, qu'ils savent maintenir avec sagesse, et qu'au besoin ils défendraient avec courage ?

D'après une ancienne loi demeurée en vigueur, les métairies importantes, les alpes considérables de l'Emmenthal, échoient d'obligation au plus jeune des héritiers mâles et ne sont jamais morcelées, touchant privilége de l'enfance qui devient ainsi un nœud d'alliance et de perpétuité pour la famille. Ce domaine s'appelle *Alpage* ou *Estivage*, d'où provient sans doute le nom donné au lac Estavayé. Quant au mot *alpes*, il désigne, dans son sens le plus restreint, un terrain montagneux que parcourt le bétail et qu'habitent les éleveurs.

Généralement le produit d'une alpe se calcule d'après son étendue et sa bonté. On fixe, par une ordonnance, le chiffre des vaches ou des autres têtes de bétail qu'elle doit contenir; on la divise en trois *staffel*, ou stations, de hauteurs différentes, dont la dernière ne peut guère être occupée avant le mois d'août; et l'on appelle ici *stoss*, ailleurs *rinderweide*, au canton de Fribourg *paquier*, la portion de terrain nécessaire au pacage d'une vache. Le mot *wildheu* désigne le foin qui, dans chaque stoss, reste inaccessible au bétail, *wildheuer* l'intrépide faucheur chargé de sa récolte.

Les alpes sont occupées en commun ou en particulier : dans les alpes en commun on fixe le nombre des vaches que chaque personne doit y laisser monter, et la part des propriétaires se calcule ordinairement d'après une moyenne proportionnelle. La valeur des alpes varie suivant leur étendue, mais surtout selon l'abondance et la qualité de leurs produits. Celles de l'Emmenthal, en raison du peu d'élévation, de l'accès facile qu'elles présentent et de la possibilité d'y demeurer la moitié de l'année, ont plus de valeur que les autres alpes de la Suisse.

Sur chaque alpe, la vache la plus forte, la meilleure laitière, tient un rang de prééminence ; on l'appelle en quelques contrées vache maîtresse, *heerkuh;* elle marche la première du troupeau, porte la plus grosse cloche, et toujours on la trait avant les autres. Chaque fois qu'arrive une nouvelle vache, elle se mesure aux autres pour prendre son numéro

d'ordre, et on lui donne un nom particulier. Indépendamment des vaches laitières il y a dans chaque alpage des génisses, des veaux, des bœufs, des chèvres, des moutons et même des chevaux. Terme moyen, l'*alpfahrt* ou séjour des vaches sur l'alpe, est de seize à dix-huit semaines, et elles donnent chaque jour cinq à six mesures de lait, chaque mesure étant de cinq livres de dix-sept onces. On appelle *sennte* ou *sennthum* le troupeau qui paît sur une alpe, et *senn* le vacher chargé en outre de la fabrication du fromage, qu'il soit propriétaire ou simple fermier.

Ce sont des hommes qui seuls exercent presque partout l'économie alpestre; mais dans l'Emmenthal, dans la partie occidentale de l'Oberland bernois, dans les contrées limitrophes du Vaudois, du bas Valais et dans l'Appenzell, on voit des femmes seconder les hommes, et des familles entières s'occuper de cette industrie. Leurs produits se distinguent en fromages gras et fromages maigres. Les premiers de ces fromages, faits avec le lait non écrémé, sont les plus chers et les meilleurs; on estime généralement ceux de Gruyères, du Gessenay, de Brienz, de l'Emmenthal et d'Urseren, contrées qui toutes appartiennent au Bernois. Les vacherins se font aux environs de Berne, de Fribourg et dans le Jura. On prépare encore des fromages avec le lait de chèvre, même dans l'Emmenthal, et avec le lait de brebis.

La bâtisse des chalets, tantôt en bois couvert de bardeaux ou de chaume, avec revêtement de grosses pierres, tantôt en moellons entassés, tantôt en moellons pour la base et en madriers et planches pour l'étage supérieur, présente dans le canton de Berne tous les types de construction qu'il soit possible d'imaginer, depuis le système le plus rudimentaire jusqu'à la demeure la plus élégante et la plus commode. Beaucoup de chalets possèdent des galeries latérales, même circulaires, des hangars où, par le gros temps, se réfugie le bétail. En certains *sennte*, les chalets ruinés, en nombre considérable, forment un véritable village. On a soin de donner aux magasins de fromage, aux laiteries où se bat le beurre, une solidité supérieure à celle des chalets, et de les fermer hermétiquement, en ménageant un courant d'air froid, une source d'eau vive et quelquefois une vaste cave.

Depuis la fin du mois de juin jusqu'aux premiers jours de septembre des fêtes pastorales, auxquelles assistent la plupart des bergers du voisi-

nage, se célèbrent dans l'Emmenthal et dans les districts voisins. Ce sont des luttes gymnastiques, *zwingfeste*, des danses pleines d'animation et d'originalité, des mélodies d'une expression mélancolique, se rapportant à chaque espèce de bétail, et différents jeux parmi lesquels le jeu des œufs, qui se jouait autrefois à Berne le lundi de Pâques, tient le premier rang. Voici ce qu'aujourd'hui l'on pratique encore dans le district d'Unterseen : on range à terre, sur une ligne droite, à distance égale l'un de l'autre, cent un œufs de poule; un homme tenant un van rempli de grains, pour y recevoir les œufs qui lui seront jetés, se place vers l'une des extrémités de la ligne, tandis qu'au son des instruments de musique deux jeunes bergers parés, ornés de rubans, quelquefois même poudrés, se tenant par la main, viennent se placer vers l'autre extrémité. Après le cérémonial d'usage, l'exercice commence. L'un des deux jeunes gens jette, un à un, tous les œufs dans le van, tandis que son compagnon s'échappe au galop, court jusqu'à Neuhaus, y boit un verre de vin, et tâche d'être de retour avant la fin du jeu. S'il arrive qu'un œuf tombe à terre, on remplace l'œuf et le joueur. Celui des émules qui le premier recueille tous les œufs, sans qu'un seul soit tombé hors du van, est proclamé vainqueur. On lui donne un prix, on le ramène en triomphe par le village, puis la danse a lieu et dure quelquefois toute la nuit. En certaines localités les bergers font la réserve des pauvres; ils leur donnent de la crème ou du beurre.

Indépendamment des grandes fêtes champêtres, annoncées une semaine d'avance sur la place ou devant l'église de chaque village, ces pasteurs, adoptant un usage qu'on croit d'origine scandinave, et qui depuis longtemps s'est introduit dans plusieurs parties de l'Allemagne, exécutent tous les samedis, avec ponctualité, le *kiltgang* ou visite nocturne. Le soir, on les voit descendre des pâturages les plus élevés, et faire quelquefois quatre à cinq lieues pour visiter leurs belles. Parée de ses plus beaux atours, la jeune fille, derrière sa fenêtre, attend le bien-aimé, qui récite une formule en patois du pays, à laquelle répond la jeune fille par une autre formule. De formule en formule la fenêtre s'entr'ouvre, on parlemente, et la capitulation devient complète, au point que l'heureux vainqueur, assis sur l'appui de la baie qu'il a conquise par escalade, y reçoit, avec un baiser, toutes sortes de friandises. Quand

la famille a décidé l'alliance, le fiancé peut pénétrer dans la chambre de sa fiancée, se coucher même jusqu'au lendemain sur son lit, et il arrive, dit-on, très rarement que la morale souffre d'une semblable liberté. L'aurore sépare les deux amants. Dans la partie française du canton de Bâle et dans le Jura, les laboureurs et les bouviers se montrent plus galants, plus aventureux, plus aimables que les pâtres de l'Emmenthal. Souvent ils rôdent à l'aventure autour des maisons occupées par les jeunes filles, jouant de la flûte ou du hautbois, chantant des couplets d'une mélodie simple, dont l'expression poétique emprunte ses comparaisons habituelles aux vents de la montagne, à la lune, au chien fidèle, etc.; elles ont pour finale ordinaire :

Ouvrez-moi votre porte,
Belle, si vous m'aimez...

ou celle-ci :

Çà les gachons de mintenant
Que s'en vant, que s'en vant
Voëre les filles grillenant,
Grillenant les briques de vorre
En guise d'orgent.

Ce que nous avons dit de la campagne bernoise, de l'Oberland, de l'Emmenthal, le crayon et le burin de MM. Rouargue frères, l'ont résumé dans leur vue de Brienz, où se groupent sans confusion les images de la vie commerciale et de la vie d'intérieur dominées, comme elles le sont presque toujours en Suisse, par les grandes scènes de la nature; dans la planche consacrée aux sauvages aspects du Grindelwald, et mieux encore peut-être dans cette image de Thun, où la transparence des eaux reproduit si bien la splendide harmonie de la terre et du ciel.

X

CANTON DE LUCERNE

Les montagnards de l'Entlibouch, leur esprit, leurs mœurs. — Luttes gymnastiques et luttes intellectuelles; un mariage; la femme jaune. — Ville de Lucerne, son site, ses monuments, ses institutions, ses tendances. — Wilkelried, nouveau Décius. — Constitution politique du canton. — Sa configuration géographique. — Industrie, produits. — Le mont Pilate. — Environs de Lucerne.

Trois mille Anglais, bande détachée d'une armée formidable qu'Enguerrand de Coucy dirigeait contre la Suisse, venaient de succomber à Buttisholz, sous les efforts de quelques braves des cantons de Lucerne, de Schwytz et d'Unterwalden (1375). Dans cette glorieuse affaire, les bergers de l'Entlibouch s'étaient particulièrement distingués. L'un d'eux, monté sur un coursier magnifique, revêtu de la cotte d'armes, de la cuirasse étincelante, du casque couronné de celui qu'il avait vaincu, passait devant le château baronnal de Torrenberg.

— Holà! manant, dit le baron en l'apercevant; holà!... Qu'ai-je fait au ciel pour voir un vilain tel que toi couvert des armes d'un seigneur de sang noble?

— Gentilhomme, réplique le paysan, aujourd'hui nous avons tellement mêlé le sang des nobles avec le sang des vilains qu'on ne peut plus distinguer l'un de l'autre...

Ce trait peint le caractère des habitants de l'Entlibouch; population à part, hautaine et brave, patriote, indépendante, remplie d'honneur, mais un peu jactancieuse et babillarde, ce qui l'a fait surnommer les gascons de la Suisse. Toujours est-il que ces montagnards ont donné

des preuves d'une brillante valeur. Dans les plaines de Morat, les bannières d'Entlibouch et de Thün, placées à l'avant-garde, commencèrent le succès de la journée. Chaque fois qu'armés de leur *morgenstern*, massue pesante, les Entlibouchois se précipitaient sur les rangs ennemis, on eût dit un rocher détaché des montagnes et roulant vers la plaine. Rien ne pouvait les arrêter. Le goût prononcé qu'ils conservent encore pour la lutte, et la part réservée dans leurs divertissements à la musique ainsi qu'à la poésie, prouvent que chez eux, comme chez les anciens Grecs, les exercices du corps marchent de pair avec les exercices de l'esprit.

Les luttes ont lieu dans une prairie où se rend la population des villages voisins, enfants, adultes et vieillards, même les femmes. On se range en cercle, de manière à laisser aux combattants un grand espace. Les vieillards, groupés ensemble, sont établis juges. Au signal donné, ceux qui doivent commencer se dépouillent de leur veste, retroussent les manches de leur chemise, ôtent leurs souliers, puis, faisant le tour de l'arène, choisissent parmi les jeunes gens des communes rivales de la leur, des adversaires dignes d'eux. Il faut, pour être déclaré vaincu, qu'un athlète ait succombé deux fois, et qu'il soit complétement étendu sur le dos. Un même lutteur ne peut guère soutenir au delà de cinq ou six combats. Les deux plus forts terminent les jeux par trois assauts qui décident du triomphe, triomphe bien doux, car presque toujours le sourire encourageant de la beauté vient se mêler aux paroles louangeuses du vieillard. Des jeux, des danses terminent cette fête gymnastique et se prolongent très avant dans la nuit.

Le lundi gras, *Hirtsmontag*, autre fête, autre lutte, lutte d'esprit, souvent beaucoup plus dangereuse que celle au pugilat. Dans chaque village, après le service divin, on plante, devant la maison de justice, un mai de verdure surmonté d'un drapeau. Le tambourin, le fifre et le cornet des Alpes se font entendre. La foule accourt, et bientôt arrive à cheval, affublé d'un costume bigarré, la tête couverte d'un chapeau garni de fleurs et de petits miroirs, le poëte officiel. Il se rend près des magistrats qui l'attendent sous le drapeau, les salue, reçoit les compliments d'usage, ensuite le vin d'honneur, et, sans descendre de cheval, tire de son sein une longue pancarte, satire rimée, au bas de laquelle

est apposé le sceau de l'Entlibouch. Cette satire concerne ceux des habitants du village qui, dans le cours de l'année, ont commis quelque action répréhensible ou se sont entachés d'un ridicule. Elle est divisée en plusieurs parties, que le poëte chante successivement, mais entre lesquelles il se repose et boit un verre de vin. La finale présente des traits applicables à toute la population, qui, de la sorte, rit aux dépens d'elle-même. On régale ensuite le poëte. Il peut choisir et conduire à la danse la plus jolie paysanne sans que les offensés aient le moindre mot à dire, car son caractère est inviolable. On le reconduit jusqu'aux limites du territoire, mais il a soin de ne pas s'ennuiter, dans la crainte qu'une vengeance particulière ne lui fasse payer des mots trop incisifs, et il court recevoir des magistrats de son village un accueil plus cordial et plus sincère que celui dont viennent de l'honorer ses victimes. Pendant un an les échos de la vallée conservent le souvenir de ces chants satiriques, jusqu'à ce que d'autres chants analogues les aient remplacés. Autrefois on faisait une petite guerre : les hommes du village, divisés en deux troupes, dont l'une figurait les Suisses et l'autre l'ennemi, prenaient position. Tous se mettaient à genoux, invoquaient le ciel, puis commençait une lutte gymnastique, genoux contre genoux, bras contre bras, poitrine contre poitrine. On a vu plus d'une Hersilie se précipiter dans la mêlée pour protéger un frère, un amant, combattre même au besoin, quand sa prière demeurait inefficace. Les magistrats venaient ensuite réconcilier tout le monde et proclamer les vainqueurs.

Depuis Marbach, où des maisons spacieuses, construites en bois, mais solides et couvertes de tuiles, donnent à la campagne un air d'aisance; où les plus riches cultures, les troupeaux les plus gras s'harmonisent avec les tournures les plus sveltes, avec les figures les plus fraîches, nous nous serions crus dans la partie la mieux ouverte du Hasli, si les glaciers, au lieu de fuir derrière nous, s'étaient rapprochés sur notre tête.

L'Emmen, *Wald-Emmen*, rivière à sable d'or, que nous avons suivie de cascade en cascade jusqu'à Klusstalden; laissant à l'ouest le sommet de Scheibenfluh et sa vaste caverne; à gauche, le Schrattenfluh, sorte de promontoire, qui, dans une étendue de huit kilomètres, du sud au nord, offre partout les traces d'une profonde convulsion souterraine; à droite,

le Sœrenberg, le Farnern, puis le Schafmatt, crête allongée vers les montagnes que domine le Pilate; nous traversons Schüpfheim, point de jonction des chemins qui se rendent dans l'Emmenthal et dans la chaîne nord-ouest de l'Enzi, couronnée par le Napf; nous remarquons dans le hameau de Hasli l'ingénieuse organisation des ateliers du mécanicien Lœtscher; et nous atteignons Entlibouch, confluent de l'Entle avec le Petit-Emmen. C'est du Schafmatt et du Farnern que s'échappent trois sources auxquelles l'Entle doit son origine. Torrent fougueux devant lequel cèdent d'énormes rochers; véritable génie du mal, qui bouleverserait incessamment la vallée, s'il n'était comprimé par des rives inflexibles; il marche en ligne directe sur l'Enzi, lorsque l'Emmen, lui barrant le passage, reçoit son onde écumeuse.

Quand nous entrâmes à l'Entlibouch, l'expression d'une joie universelle animait ce village. On y mariait la fille du plus riche de l'endroit. Les cloches sonnaient à grande volée. Un cortége, non moins brillant que nombreux, précédé de plusieurs musiciens, sortait de la maison paternelle : d'abord les jeunes filles, le front orné d'une double couronne de fleurs; puis les garçons couverts de chapeaux enroulés de rubans; ensuite le fiancé dans toute la rigueur du costume national; la fiancée avec sa couronne virginale, son corset violet, auquel un bouquet énorme se trouvait accolé; son tablier blanc plissé, ses bas rouges, sa robe indiquant en gros caractères l'âge et le nom qu'elle porte. A côté des futurs marchaient le garçon d'honneur, vêtu d'un manteau noir, et la *femme jaune*, tenant une corbeille remplie de bouquets. Les parents, les amis suivaient pêle-mêle. Notre qualité d'étranger nous valut une invitation gracieuse. Nous l'acceptâmes. La messe dite, nous prîmes notre rang, et bientôt tout le monde se trouva réuni dans l'auberge principale autour d'une table de cent couverts. Le repas fut d'une gaieté naïve et franche; nous nous régalâmes de ces excellentes pâtisseries, de ces confitures dont les jeunes filles de l'Entlibouch sont à bon droit si friandes; nous entendîmes des refrains de chansons allemandes qui datent peut-être de trois siècles; mais la chose qui nous intéressa davantage fut la scène jouée par la femme jaune. Deux conviés venaient de feindre une dispute que nous croyions réelle : il s'agissait de la jeune mariée dont chacun d'eux revendiquait la possession, ni plus ni moins. Pour accorder

les prétendants, on la met à prix. Elle échoit au plus fort enchérisseur, au mari qui se lève, conduit sa femme dans la salle voisine, et préside, sans y prendre part, à une danse rustique d'origine nationale qu'exécutent les vaincus, pour la gloire du vainqueur. Alors la femme jaune se lève, saisit le bouquet du marié, la couronne de la mariée et les jette au feu. Bonheur! Ils se consument sans pétiller. Le mariage sera des plus fortunés, assurent les vieilles femmes, et la danse et les applaudissements redoublent. Pendant ce temps-là, les mariés s'esquivent; tandis que d'autre part, dans un pré voisin, les pauvres prennent leurs ébats et reçoivent avec reconnaissance les miettes de la table.

Le village d'Entlibouch est un point central d'où partent plusieurs chemins qui se rendent à des localités intéressantes : l'un à Sursée et Zofingen, par Wolhausen; l'autre à Sarnen, en suivant le cours de l'Entle; un troisième vers l'Enzi. Dans un rayonnement de sentiers qu'on ne peut guère suivre sans guide, on aborderait toutes les hauteurs voisines, l'Osteig, le Schüpfheim, le Schallenberg, Mensberg, Luttern et ses bains; sommets ornés d'une végétation alpestre, couverts de chalets et de superbes troupeaux. D'Entlibouch à Wolhausen, limite de la vallée qui a couru dix lieues depuis le Tannhorn, les montagnes semblent fuir et s'affaisser; on a devant soi les deux petits lacs de Durten et de Soppen, un peu plus loin, celui de Sursée et la plaine immortalisée de Sempach; on laisse la route de Willisau; obliquant sur la gauche et tournant brusquement à droite, on reprend, jusqu'à Lucerne, la rive de l'Emmen qu'on avait momentanément quittée; on traverse des plaines marécageuses, un vallon peuplé de goîtreux; on voit à Slatten des troupes de pèlerins agenouillés devant la statue patronale de saint Jost, et l'on arrive au bourg de Littau, qu'une suite non interrompue d'agréables campagnes lie avec le faubourg de Lucerne.

VILLE DE LUCERNE.

Située au pied d'une colline en pente douce, appelée Musseg, à l'ouest du lac des Quatre-Cantons, et sur le point de jonction de la Reuss avec ce lac, la ville de Lucerne, étalant au loin ses nombreux clochers, ses hautes tours et ses murailles, apparaît plus belle et plus grande qu'elle

ne l'est en réalité. Quoiqu'on en ait bien élargi les rues depuis quelques années, leur disposition rappelle encore le moyen âge. Beaucoup de maisons portent un caractère antique ; leur toit est presque perpendiculaire; leur façade assez souvent ornée de reliefs et de peintures. On divise Lucerne en deux parties, la grande et la petite ville. Cette dernière est traversée par un canal. Des fontaines publiques, plusieurs tours et plusieurs ponts donnent aux deux villes un cachet particulier. On distingue la fontaine du Marché-aux-Vins ; la fontaine Saint-Antoine, celle du Sauvage et celle de la Tour-des-Bourgeois; on cite, plutôt comme bizarrerie monumentale que comme objet d'art, la tour dite du Géant, bâtie en 1350, sur les ruines de l'ancienne cité, et célèbre par les traditions populaires qui s'y rattachent. La tour de l'Eau, *Wasserthurm*, bâtie, dit-on, sur des fondations romaines, ancien phare pour les navigateurs, s'élève au point de jonction du lac avec la ville. Deux ponts de bois, d'origine ancienne, l'un non couvert, le pont de la Reuss ; l'autre couvert, le pont des Moulins, construit en 1403, et décoré d'une Danse des Morts, tableaux à double face, par Méglinger, sont les seules constructions de ce genre qu'ait conservées Lucerne. Les deux autres ponts, beaucoup plus longs, puisqu'ils avaient trois cent trente-quatre et quatre cent soixante mètres, viennent d'être détruits. L'aspect de la ville y a gagné, c'est incontestable ; mais la tradition y a perdu. C'est un anneau brisé dans la chaîne des idées qui lient l'art moderne à l'art ancien. Nous donnons ci-contre un de ces ponts, sur lesquels se trouvaient représentés avec plus de naïveté que de génie, des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, des phases de l'agiographie de saint Léger et de saint Maurice, patrons de la ville, et différents traits d'histoire tirés des annales helvétiques.

L'hôtel de ville, petit édifice dont la façade n'offre rien de remarquable, fut bâti en 1606. Il renferme deux tableaux de Carlo Marati, quelques autres peintures qui ne sont pas sans mérite, une suite de portraits représentant les anciens chefs de l'État, des manuscrits précieux. L'arsenal contient une cotte de mailles de Léopold d'Autriche, les armures du bailli de Landenberg, du célèbre Zwingli, des portions du butin de Grandson et de Morat, des bannières teintes du sang qui a coulé dans les plaines de Sempach et de Bellinzone.

Sous le rapport architectural, les églises ne sortent pas des conditions ordinaires. Au Hof, la cathédrale, monument ogival rebâti pour la troisième ou quatrième fois sur l'emplacement d'une église, érigée en 695, possède un grand jeu d'orgues, une belle sonnerie, et, dans le chœur, un fort bon tableau de Lanfranc, le Christ au mont des Olives. L'église de Saint-Pierre, le couvent des Cordeliers ou Franciscains, le couvent des sœurs de Sainte-Anne, l'église de la Senti, le couvent des Ursulines, l'église et la maison des P. Jésuites, n'ont rien qui soit bien digne d'être signalé, excepté quelques peintures de l'église des Franciscains, et, dans l'église des Jésuites, le tableau du maître-autel, par F. Torriani, de Mendrisio, élève du Guide.

Le grand hôpital, l'hôpital des incurables, la maison des orphelins, sont tenus convenablement. La bibliothèque de la ville, riche en ouvrages sur la Suisse, est ouverte au public tous les jours de la semaine; il en est de même de la bibliothèque appartenant à la société de lecture. Chaque maison religieuse possède sa bibliothèque particulière. Mais toutes ces richesses de l'intelligence pâlissent en regard du *lion mourant de Thorwaldsen* et d'un *plan d'une partie de la Suisse*, exécuté par le général Pfyffer, double chef-d'œuvre, celui-ci de patience, celui-là de génie.

Le sculpteur Thorwaldsen ayant composé le modèle en plâtre du Lion mourant, qui, dans son trajet de Rome à Lucerne, arriva tout brisé, le colonel Pfyffer Wesher d'Altishol fut assez heureux pour raccommoder ce précieux modèle qu'imita M. Ahrorth, jeune artiste de Constance. L'inauguration s'en fit avec une pompe véritablement nationale, le 10 août 1821, sanglant anniversaire qu'il devait consacrer.

« Rien de plus simple à la fois et de plus poétique, dit un littérateur distingué, le comte de Walsh, que cette pensée qui a été saisie et rendue par Thorwaldsen, avec tout le succès qu'on devait attendre d'un artiste aussi célèbre : un lion percé d'une lance expire en couvrant de son corps un bouclier fleurdelysé qu'il ne peut plus défendre. L'expression du lion mourant est sublime : il est caché dans une grotte peu profonde, et creusée dans un pan de rocher absolument vertical; le tronçon de la lance qui l'a percé est resté enfoncé dans son flanc; il étend sa griffe redoutable, comme pour repousser une nouvelle attaque; sa face

majestueuse offre l'image d'une noble douleur et d'un courage tranquille et résigné. Au-dessus de la grotte, on lit l'inscription suivante : *Helvetiorum fidei ac virtuti.* Au bas sont les noms des officiers et soldats qui périrent le 10 août 1792, et de ceux qui, soustraits à la mort, ont contribué à l'érection du monument. A dix pas de là s'élève une petite chapelle, sur l'entrée de laquelle on a gravé ces deux mots : *Invictis pax.* Du côté opposé, on voit la maison de l'invalide, gardien du monument. Une pièce d'eau vive, alimentée par plusieurs sources, baigne le pied du rocher, dont le sommet est couronné de végétation. Tout autour sont disposés, avec beaucoup de goût, quelques groupes d'arbres qui ombragent les bancs placés dans les points de vue les plus favorables. Le lion a neuf mètres trente-trois centimètres depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue, et sa hauteur est de un mètre. Il est en haut relief, et taillé d'un seul morceau dans la masse même du rocher. La grotte dans laquelle il est couché a quatorze mètres soixante-six centimètres de long sur neuf mètres trente-trois centimètres d'élévation. »

Le relief du général Pfyffer, composé de cent trente-six pièces que l'on peut démonter, figure une étendue de cent quatre-vingts lieues carrées, comprenant les cantons de Lucerne et d'Unterwald, une grande partie de ceux d'Uri, de Schwytz et de Zug, ainsi que les contrées limitrophes. L'ensemble du plan présente sept mètres trente-trois centimètres de long sur quatre mètres trente-trois centimètres de large, dans la proportion d'un millième. « On ne peut voir sans admiration, dit M. A. Martin, la précision avec laquelle les formes des montagnes et des rochers ont été rendues, l'exactitude qui brille jusque dans les moindres détails et la vérité frappante de l'imitation de la nature. Pas un sentier, pas une cabane, pas une croix n'ont été oubliés : le voyageur, avant de quitter Lucerne, peut y étudier la route qu'il se propose de parcourir dans les montagnes voisines, et, à son retour, compléter, étendre, perfectionner les connaissances imparfaites qu'il a pu se procurer dans ses excursions. Quand on considère ce curieux ouvrage de haut en bas, il offre à peu près l'aspect d'une vaste carte de géographie. Mais pour jouir de l'illusion poussée au plus haut degré, il faut se baisser de manière que les regards effleurent la surface du relief placé

horizontalement. Dans cette position, on voit toutes les collines, les montagnes et les rochers, on en distingue la forme, la hauteur et les dimensions. »

Ville charitable et lettrée, pieuse autant qu'élégante; ayant à côté de ses ressources scientifiques une caisse des pauvres, une caisse d'épargne, une maison ouverte aux ouvriers malades; cultivant les arts, surtout la musique, mais ne négligeant ni le commerce, ni l'industrie; possédant quelques salons politiques, quelques réunions où l'on cause, Lucerne, principalement quand la diète helvétique s'y réunit, présente plus d'importance et d'animation que ne semblerait devoir le comporter une population de neuf mille âmes. Ses habitants sont hospitaliers, ses femmes gracieuses; ses cercles respirent une distinction particulière, moins froide, moins réservée que l'allure aristocratique des cercles bernois. Dans ces dernières années, deux hommes célèbres habitaient Lucerne : Hottinger, continuateur élégant mais passionné de l'*Histoire des Suisses* de Muller; et le père Girard, esprit vaste, éminemment logique, auquel on doit cette méthode d'enseignement qui a réalisé des succès si rapides. En remontant vers le passé, d'autres illustrations se présentent dans plus d'un genre; mais au-delà du septième siècle, une obscurité profonde couvre le berceau de Lucerne, malgré son origine prétendue latine. Un couvent, sous le vocable de saint Léodegard (saint Léger), qui en fut le premier abbé, s'éleva d'abord au pied du Musseg, à l'ouest du lac. Cent années plus tard, la population groupée autour de l'abbaye constituait une ville dont Pépin le Bref fit don aux abbés de Murbach, en Alsace, qui la vendirent au prince Rodolphe de Habsbourg, après l'avoir possédée pendant cinq siècles. Tombée de la sorte sous le joug autrichien, alors beaucoup moins commode que ne l'était l'autorité temporelle de l'Église, Lucerne voulut être indépendante. Une alliance avec Uri, Schwytz, Unterwald, ligue des Waldstetten ou des quatre cantons, commença le mouvement insurrectionnel et signala l'entrée de Lucerne dans la confédération suisse, où cette ville obtint le troisième rang. La noblesse autrichienne prit les armes. De leur côté les confédérés s'organisèrent en compagnies belligérantes. Après une longue lutte, quelques nobles, désespérant de vaincre les paysans, eurent l'idée d'attirer leurs chefs dans une embuscade et de les exter-

miner. Certaine nuit, appelée la nuit de la mort, *Mordnacht*, les nobles se réunissent pour préparer leur sanglante expédition : un enfant les trahit et l'oligarchie succombe. Bientôt elle fait un nouvel effort. Le 9 juillet 1386, Léopold d'Autriche, petit-fils de celui qui, soixante et onze années auparavant, avait perdu la bataille de Morgarten, déploie, dans la plaine de Sempach, six mille cavaliers, l'élite des chevaliers d'Argovie, de Souabe, du Tyrol, d'Autriche, d'Alsace, et même de Franche-Comté. L'armée des vilains n'a pas plus de treize cents hommes, dont quatre cents Lucernois et neuf cents paysans des trois autres petits cantons. Au signal donné, les chevaliers mettent pied à terre, relèvent la pointe allongée de leur chaussure, serrent l'une contre l'autre leurs pesantes cuirasses, croisent leurs longues lames et défient le courage inexpérimenté des Suisses. Déjà soixante de ces derniers, parmi lesquels Gondolingen et Moos, avoyers de Lucerne, ont succombé : l'hésitation s'empare des paysans; les Autrichiens redoublent d'efforts, et, poussant des cris de joie, s'apprêtent à cerner leurs adversaires, lorsqu'un nouveau Décius, Winkelried, se sacrifie : « Amis, « dit-il, voyez le chemin : je vais vous le frayer; prenez soin de ma « femme et de mes enfants ; » et, se précipitant sur l'ennemi, il saisit un faisceau de lances qu'il entraîne dans sa chute. Aussitôt les confédérés pénètrent par cette ouverture, font un horrible carnage et restent maîtres du champ de bataille où périssent six cent cinquante gentilshommes, parmi lesquels Léopold lui-même. Cette victoire mémorable assura l'indépendance de Lucerne; mais elle n'échappa au joug de l'Autriche que pour tomber sous un pouvoir oligarchique contre lequel la démocratie lutta presque toujours sans succès jusqu'en 1798, que les familles patriciennes perdirent leur souveraineté héréditaire.

Le gouvernement est une sorte de régime représentatif se renouvelant par l'élection. Pour être électeur, il faut être âgé de vingt ans, n'avoir subi aucune condamnation, posséder un bien-fonds ou une valeur de six cents francs de France. On ne devient éligible aux emplois publics qu'en possédant vingt-cinq années d'âge et six mille francs, à moins d'avoir rendu de grands services à l'État. La souveraine puissance réside dans un conseil de trente-six membres, nommé *taeglicher rath*, conseil journalier, et dans un autre conseil, composé de soixante-quatre

membres à vie. L'avoyer, *schultheiss,* les préside, et leurs actes portent en suscription : *Schultheiss-Rath und hundert der Stadt und Republik Lucern,* l'avoyer-consul et les cent de la ville et de la république de Lucerne. La moitié des membres sont pris dans la bourgeoisie lucernoise, l'autre moitié dans la campagne. On ne peut faire partie du conseil des trente-six avant l'âge de trente ans. L'assemblée adopte ou rejette les propositions du conseil permanent, révise les comptes, nomme les avoyers, ainsi que les députés, qui doivent représenter le canton à la diète; elle vote l'impôt, confirme, annule les élections des membres du petit conseil, possède le droit de grâce et tous les autres attributs de la souveraineté. Cette assemblée siége régulièrement quatre fois par an; mais le conseil permanent la convoque autant de fois qu'il le juge nécessaire. Chaque membre a l'initiative des propositions, pourvu qu'elles aient subi l'épreuve de l'autre conseil et l'examen de l'avoyer. Quand douze membres l'exigent, il faut que sur-le-champ l'avoyer présente au conseil permanent, puis au grand conseil, les affaires urgentes. L'initiative de toutes les mesures, le pouvoir exécutif, administratif, judiciaire, appartiennent au conseil permanent, qui tire de son sein les deux avoyers, ainsi que douze juges composant le tribunal d'appel, chargés de prononcer, en dernier ressort, sur toutes les affaires civiles et criminelles. Le conseil entier peut seul décider de la vie ou de la mort d'un citoyen. Chaque avoyer exerce et préside un an, à son tour; il fait la correspondance, met les matières en délibération, contresigne les lois, rédige les ordonnances de police. Si les avoyers s'absentent, ils sont remplacés par les plus anciens conseillers. Un magistrat, nommé *rathrichter*, juge du conseil, a la garde des sceaux, conserve les documents émanés de l'autorité, recueille les suffrages, constate les majorités.

Bien que la religion catholique soit la religion de l'État, tous les citoyens, indistinctement, peuvent prétendre aux emplois. Sur une population d'environ cent vingt-cinq mille âmes, Lucerne fournit au contingent fédéral dix-sept cent trente-quatre hommes. Son clergé relève de l'évêque de Bâle résidant à Soleure. Il gouverne à peu près soixante paroisses formant quatre chapitres, dont les chefs-lieux sont Lucerne, Hochdorf, Sursée, Willisau. Le chapitre de Lucerne ou de Waldstetten a pour directeur un prévôt mitré. Une seule église réformée, fondée

en 1826, comblée des libéralités de Sa Majesté prussienne, existe à Lucerne.

Les principaux établissements d'instruction publique sont un lycée de philosophie et de théologie, un gymnase pour les belles-lettres, un institut polytechnique. Il existe, en outre, seize écoles secondaires, cent soixante-cinq écoles primaires, une école gratuite de dessin, et tout élève qui donne des espérances est envoyé, aux frais du canton, dans les universités étrangères. Cette branche intéressante d'administration a pour surveillant un commissaire rapporteur, sous lequel fonctionnent huit commissions scolaires nommées par le petit conseil.

L'agriculture dans les parties basses du canton, l'élève du bétail dans les parties hautes, constituent les deux branches principales d'industrie auxquelles le peuple doit son aisance. On récolte plus de blé que n'en exige la consommation. Aussi les habitants d'Uri, d'Unterwald et de Schwytz viennent-ils s'approvisionner sur le marché de Lucerne qui est très fréquenté. On voit de la vigne le long de quelques pentes méridionales; mais elle donne un vin médiocre. Généralement les campagnards boivent une sorte de cidre qu'ils font eux-mêmes. Au printemps, sortent des chalets, surtout dans l'Entlibouch, d'innombrables troupeaux que les bergers conduisent à différentes hauteurs, selon l'espèce du bétail, et qu'ils abandonnent ensuite presque tout à fait à eux-mêmes. Les chèvres et les moutons gagnent les pâturages les plus élevés. La filature du lin, du chanvre et du coton occupe aussi beaucoup de bras dans l'Entlibouch. Le plus beau lin se récolte sur les territoires de Marbach et d'Escholzmatt. Il y a dans l'Entlibouch une verrerie. On exploite quelques mines de houille, mais seulement pour l'usage des localités voisines. L'exportation des produits du sol, surtout des fromages, le transit des marchandises entre l'Allemagne et l'Italie par le Saint-Gothard, sont les seuls éléments de commerce cantonal.

Pays intermédiaire du niveau méditerranéen à la région des glaces, le canton de Lucerne, dont les plaines les moins hautes ont environ quatre cents mètres d'élévation, jouit généralement d'une heureuse fertilité. Sa température est plus froide que chaude. Des sources abondantes le traversent, des cours d'eau considérables l'arrosent, parmi

lesquels la Reuss, qui divise Lucerne en deux parties; la Petite-Emme dont nous avons déjà parlé; les deux Wigger, la Wina, la Sur ou Suren; le Rengbach, torrent dévastateur qu'il a fallu contenir moyennant une digue de deux kilometres. Plusieurs lacs coupent le trajet de presque toutes ces rivières : les lacs de Durten, d'Egoltswyl, de Roth et de Soppen sont entourés de frais bosquets, de terres arables et de prairies; le lac de Mauen baigne une île où se trouve un château; celui de Baldegg donne au paysage qui l'entoure la physionomie la plus riante; celui du Sempach étend sa mobile surface entre deux villes. Quant au lac de Waldstetten, il n'est pas plus du canton de Lucerne que des trois autres cantons qui l'avoisinent.

Telle se présente la contrée lucernoise, dont les cinq préfectures (Lucerne, Entlibouch, Willisau, Sursée, Hochdorf) sont comprises dans une longueur de quarante-huit kilomètres, dans une largeur de quarante, dominée par le mont Pilate, par les alpes de l'Eigenthal et les montagnes de l'Entlibouch; ayant pour limite, au nord, le canton d'Argovie; à l'est, les cantons d'Argovie, de Zug et de Schwytz; au sud, ceux d'Unterwalden et de Berne, et ce dernier à l'ouest.

La chaîne du Pilate se compose de pierres calcaires mêlées à du quartz. On y trouve beaucoup de pétrifications. Les montagnes de l'Entlibouch, qui s'appuient contre cette chaîne, sont formées d'argile, de sable et de pierres roulées. Les autres montagnes se composent de marne et de grès sur les bords du lac de Waldstetten, entre Lucerne et Küssnacht, entre Lucerne et Stanzstad. Dans l'île d'Alstadt, près de Meckenhorn, et le long des collines de Schattenberg et de Viereck, on rencontre beaucoup de brèches ; et sur toutes les autres collines se voient des débris granitiques, parmi lesquels il en est d'une grandeur surprenante, car tous sont arrivés là charriés par les eaux du monde primitif.

Ce pays abonde en minéraux. Au moyen âge on exploita, près de Lucerne, une mine de fer, et dans l'Entlibouch une mine d'argent. On y trouve du gypse excellent. La pierre à bâtir se taille avec facilité, mais s'exfolie volontiers. Les sources de Knuttwyl, de Russwyl, de Luten, de Lutzclau et de Meggen, témoignage d'une incandescence souterraine ou d'un long parcours d'eau sur les couches minérales, sont peu fréquentées.

La flore lucernoise offre des richesses extrêmement variées en rapport avec la diversité du sol et des sites. Sur le Pilate se rencontrent l'astragale des montagnes, le myosotis nain, le ciste à mille feuilles, le caret limoneux, la gentiane pourprée, le pavot alpestre; dans l'Entlibouch, la gentiane jaune, le rosage des Alpes, la violette à éperons, la cretelle bleue, l'arnica des montagnes, l'anthéric tardif, et le muflie alpestre, plante charmante que Haller jugea digne d'être chantée par lui.

Un voyage botanique rempli d'intérêt, mais difficile, consisterait à côtoyer, vers le sud-ouest de Lucerne, une vallée torrentielle éminemment sauvage, et longeant la base du Pilate, de traverser Krienz, Obernau, Herrgottswald, de gagner la vallée d'Eigen, ensuite la Brundlen-Alpe, plateau couvert de chalets que les bergers occupent pendant l'été. A cette hauteur, les paysans doués d'une voix sonore produisent des effets d'acoustique ravissants. Posés en demi-cercle, ils jettent successivement à l'écho, qui les répète avec modulation, des mots dont le son se modifie dans les anfractuosités rocheuses. C'est là qu'est le *Trou de Saint-Dominique*, ainsi appelé d'une masse placée à l'entrée d'une grotte presque inaccessible, et qu'en raison de sa forme on a comparée à un moine dont les jambes seraient croisées et le corps appuyé sur une table. Le Tomlishorn, dernier sommet du mont Pilate, surpasse de dix-neuf cent vingt-deux mètres le niveau du lac, et de deux mille trois cent soixante-douze le niveau de la mer. Mais il s'en faut que la vue y soit aussi splendide que du pic de l'Ésel.

Les fables relatives au mont Pilate, accréditées par une superstitieuse ignorance, étaient cause que nul étranger ne pouvait visiter la montagne sans une permission écrite du magistrat de Lucerne, et sans avoir préalablement juré de ne pas profaner le lac, soit en y jetant des pierres, soit en provoquant le mauvais génie qu'on y croyait caché. Tous les ans les bergers, disséminés dans les pâturages voisins, prêtaient serment de ne conduire aucun étranger sur le Pilate, et de n'en indiquer le chemin à personne. Un huissier allait leur signifier cet ordre. On a mis en prison des voyageurs reconnus coupables d'avoir gravi la montagne sans autorisation. En 1307, plusieurs prêtres, malgré le respect que devait inspirer leur caractère, furent arrêtés et punis pour s'être

permis de grimper le Pilate. En 1554, le célèbre Conrad Gesner eut besoin d'une permission spéciale, sans laquelle l'accès de la montagne lui serait demeuré fermé. Stumpf, dans sa chronique, Vadian, dans son commentaire sur Pomponius Méla, prétendent que plusieurs individus auraient été mis à mort pour avoir transgressé cette défense. — « Au sommet de la montagne, dit ce dernier écrivain, existe un petit lac, ou plutôt un marais, auquel on a donné le nom de Pilate. Si l'on y jette à dessein quelque pierre, Pilate manifeste son courroux par d'horribles tempêtes. Des paysans ont été soudain mis à mort pour avoir provoqué ce mauvais génie. » Voulant désabuser le peuple, Jean de Muller, curé de Lucerne, d'accord avec les magistrats, se rendit, en 1585, suivi d'un nombreux cortége, au sommet du Pilate. Il commença par jeter dans les eaux des pierres, des branches d'arbre, et provoqua le mauvais génie en lui criant : « Pilate, jette ton limon ; » puis il ordonna qu'un paysan battît l'eau, ce qui eut lieu, sans que le ciel en demeurât moins serein, au grand étonnement des montagnards épouvantés. Pour effacer tout vestige d'une absurde croyance, Müller obtint qu'on mettrait le lac à sec. Cette opération fut commencée en 1594, mais divers obstacles empêchèrent de l'achever : aussi des montagnards obstinés racontent-ils encore comment il s'est fait que Ponce Pilate, avili par Tibère, rongé de remords depuis la condamnation de Jésus-Christ, après une vie longtemps errante à travers les montagnes, se précipita dans le gouffre qui a retenu son nom. Les linguistes prétendent, au contraire, que Pilate vient du mot latin *pileatus*, parce que la montagne dépasse de la tête la région des nuages, qui, venant de l'ouest et du nord, s'y amoncellent en noir diadème, se dilatent, et vont ensuite se résoudre en pluie sur le lac de Lucerne. Quand la tête du Pilate est brumeuse, on dit de lui qu'il a mis son chapeau, et l'on en conclut qu'un orage ne tardera point d'éclater. Au reste, le gouffre du Pilate est moins un lac qu'un étang formé par des neiges amoncelées l'hiver et qui se fondent en grande partie l'été. Il occupe l'est du Tomlishorn, qu'on peut descendre facilement sur Alpnach, village d'Unterwalden, où l'Aa de Sarnen se décharge dans le lac. Côtoyer la rive de ce lac depuis Alpnach jusqu'à Lucerne, en passant par Fahr, Hergiswyl, Winckel, ce sera compléter, d'une manière profitable, une excursion qui demande au moins douze heures.

Les deux tiers du canton de Lucerne étant situés au nord du Petit-Emmen et de la Reuss, il faudrait, pour bien connaître cette contrée, se rendre de Lucerne à Willisau ; de Willisau descendre la rivière jusqu'à Nebikon ; côtoyer, par une route des plus fraîches, les deux lacs d'Égolswyl et de Mauen ; entrer dans Sursée, traverser longitudinalement le lac de Sempach, parcourir son champ de bataille et remonter ensuite jusqu'à Munster, bourg qui s'est formé autour d'une abbaye du huitième siècle, fondée par un comte de Lutzbourg en mémoire de son fils qu'un ours venait d'étouffer. Il règne à Munster un usage singulier : chaque année, les habitants, précédés d'un chapelain qui sonne de la trompette, parcourent à cheval la campagne. Chaque maison isolée devient une station, dont le propriétaire est tenu de donner autant de tartines de beurre qu'il y a de cavaliers. Ces tartines sont pour les pauvres. Le chapelain fait, pendant la procession, une harangue qu'il termine dans la chaire à prêcher.

De Munster on se rendrait dans la plaine de Butisholz, sur l'Engellander Hügel (la colline des Anglais) ; puis à Schwarzenbach, pour atteindre le lac de Baldeck, et revenir à Lucerne, soit par Hochdorf et Rothenburg, soit par Bülwyl, Petit-Dutwyl et Inwyl, en remontant la Reuss. On aurait parcouru, de la sorte, la partie véritablement historique du pays, et rattaché d'anciens souvenirs, de grands souvenirs à des localités auxquelles les temps modernes donnent bien peu de relief.

Avant d'abandonner Lucerne, n'oublions pas un couvent qui fut sa gloire, le couvent de Barcominoli, situé dans la banlieue. En 1470, le chanoine Élie de Laufen y fonda l'imprimerie où se forma le célèbre Ulrich Géring, de Munster, dont l'établissement à Paris date de l'année 1472. Géring exerça quarante années son industrie, gagna des sommes immenses qu'il dépensait en bonnes œuvres, et légua toute sa fortune aux étudiants, ainsi qu'aux pauvres de Paris. Chaque année, la Sorbonne lui consacrait une fête commémorative.

Certes, de toutes les notabilités artistiques ou littéraires du canton de Lucerne, Géring est la plus remarquable ; ce qui ne doit pas nous empêcher d'accorder une place d'honneur au musicien Joseph Stalder ; à l'architecte Joseph Ritter ; au peintre Reinhard ; au naturaliste Lange ; au lexicographe Stalder ; au poëte dramatique Zimmermann ; aux guer-

riers troubadours Joseph Suter et Jean Viol, dont le patriotisme fit résonner la lyre et dirigea l'épée. Les titres de tous ces hommes à la gratitude des Suisses, au souvenir de la postérité, sont consignés par Fr. Balthazar dans un livre intitulé : *Musæum virorum Lucernatum famâ et meritis illustrium.*

Quand la population d'une province peut s'abriter sous la grandeur imposante de l'héroïsme; quand figure parmi ses enfants un Gundoldingen, parmi ses défenseurs un Arnold de Winkelried, qui, de leur sang généreux, ont scellé sur les plaines de Sempach, le contrat d'indépendance nationale; quand on considère avec attention ces nobles figures de magistrats réunies à l'hôtel de ville, et qui doivent au vigoureux pinceau de Reinhard leur animation passionnée, il faut espérer beaucoup des générations émanées d'eux. Nous croyons à l'ascendant, à la gloire des souvenirs, au sentiment de solidarité des familles; mais nous souffrons de voir les ridicules antithèses, les fastueuses épitaphes de l'*Im-Hof*.

XI

CANTONS PRIMITIFS

OU LES TROIS PETITS CANTONS URI, SCHWYTZ, UNTERWALDEN.

1° Lac de Lucerne. — Canton d'Uri, sa constitution géographique, ses habitants, ses produits, son histoire. — Le vent Favonius. — Canton de Schwytz, sa constitution géographique, ses habitants, ses produits, son histoire. — Le Rigi, Saint-Béat et sa grotte. — Gessler dans le Schwytzland. Insurrection. — Canton d'Unterwalden, sa constitution géographique, ses habitants, ses produits, son histoire. — État politique des trois cantons primitifs. — Leurs mœurs, leurs grands hommes, leurs habitudes. — Croyances populaires.

2° Pérégrination riveraine le long du lac de Lucerne. — Stanz. — Le peintre Würsch. — Le champ du Dragon ou Drachenried et Struth de Winkelried. — Le Grütli et l'abbé Raynal — Altdorf. — Schwytz. — Le Weggis. — Küssnacht. — Le château de Gessler.

3° Excursions à travers champs. — Lac et vallée de Sarnen. — Vallée de Melchtal. — Sachseln. — Souvenirs de saint Nicolas de Flue et de F. Conrad Scheular. — Le Titlis. — Route du Saint-Gothard. — Vallée de Schœllinen et vallée d'Oiseren. — Andermatt. Le Saint-Gothard. — Le val Trémola. — Suwarow vainqueur. — Vallée de Schœchenthal. — Vallée de la Muotta. — Suwarow et son armée. — Einsiedeln.

4° Lac de Lowerz. — Le Rossberg. — Catastrophe de Goldau. — Arth. — Le Rigi. — Son ascension jusqu'au Kulm.

C'est ici le centre et le cœur de l'Helvétie, la terre d'indépendance consacrée par le serment du Grütli, le sol où germèrent les semences d'une liberté conquise avec audace. Sur ce point, les hommes ont grandi moralement, comme s'ils eussent voulu s'harmoniser avec les grandeurs de la nature; et, de son côté, la nature semble s'être abaissée pour atteindre le niveau des hommes. En effet, autour du lac des Quatre-Cantons montent de douces pentes, presque partout accessibles, déversoir de populations alpestres éminemment fraternelles. Les hauts sommets, les sommets glacés se

dessinent dans le lointain : le Baldus, le Crispalt ou *Cressa-Alta*, le Scheerhorn, le Saint-Gothard, le Sustenberg, le Titlis, ligne de géants dont le Rigi forme la sentinelle avancée, et dont les Alpes Surènes, arrivant à pic jusqu'à la rive méridionale du lac, trahissent le caractère sauvage. Ces Alpes, cependant, n'ôtent rien au charme majestueux qu'offre le lac de Lucerne, assemblage des contrastes les plus singuliers, des images les plus gracieuses et les plus sombres, des sites les plus mélancoliques et les plus riants ; ensemble saisissant, quand, se reportant à quelques siècles en arrière, on s'imagine voir arriver les paysans d'Uri, d'Unterwalden et de Schwytz, pour cimenter leur alliance sur un abîme, le seul domaine laissé libre par la tyrannie !

Le lac de Lucerne, des Quatre-Cantons ou du Waldstetten, situé à quatre cent.quarante mètres au-dessus du niveau de la mer, présente une longueur de vingt-quatre kilomètres, depuis Lucerne jusqu'à Flüelen ; une largeur de vingt kilomètres depuis Alpnach jusqu'à Küssnacht, et deux cents mètres de profondeur en divers points. Il gèle quelquefois. Les golfes de Lucerne, d'Alpnach, de Küsnacht, de Winkel, de Buochs, de Flüelen, sont d'une admirable variété d'aspects ; mais, pour bien connaître cette vaste étendue de rivages, il faudrait, sur une barque à quatre rames, les longer tous, en évitant, par un orage, Brumnen, Flüelen, Ober-Nase, Unter-Nase, à cause de la difficulté d'aborder et pour éviter les pierres qui, roulant du haut de l'Aschenberg, tombent le long des parois verticales de la montagne. Les artistes trouveront surtout un grand charme à visiter ainsi les anfractuosités riveraines, car en bien peu de contrées on rencontre des ombres aussi fortes, des teintes aussi marquées. Au lever, au coucher du soleil, l'excursion devient admirable, et du *Trichtel*, point central de la plaine liquide, on jouit d'un panorama des plus beaux ; seulement il faut, si le voyageur se dirige vers Flüelen, qu'il atteigne cette anse avant le coucher du soleil, afin d'éviter les vents qui, le soir, descendent des Alpes et rendent la navigation difficile.

Dans le lac de Lucerne on pêche deux sortes de saumons : l'un appelé balle ou *albocks ;* l'autre *rœtele ;* on y trouve aussi des lamproies d'eau douce, et quantité d'autres poissons. Ses bords sont peuplés de castors et de loutres.

1° VOYAGE A VOL D'OISEAU. VUES D'ENSEMBLE.

Puisque du bateau qui nous porte nous apercevons les gradins verdoyants et les limites neigeuses des trois cantons, à chacun d'eux faisons sa part : Deux ordres de montagnes, les unes secondaires, les autres primitives, s'élèvent en échiquiers, de manière à couvrir d'agréables vallées; ici le Rotzberg, au-dessus du lac, entre Alpnach et Stanz; le Burgen entre le lac et la vallée de Stanz, couverte d'habitations éparses, d'une forêt d'arbres fruitiers; plus loin, des Alpes fertiles aboutissant au Nesselstock, et séparant du canton de Lucerne le haut Unterwald; le Brisenberg, dont les ramifications s'étendent jusqu'aux Waldstetten; les Alpes de Rothstoch, de Wallenstock, d'Hannenberg, au pied de laquelle se déroule la vallée d'Engelberg; le long des limites du Bernois, le Brunig avec ses gras pâturages, ses forêts profondes; et parmi tous ces monts qu'il domine, le Tetlis, couvert d'une croûte de glace d'environ cinquante-huit mètres d'épaisseur, sous laquelle sont des grottes d'aspect bizarre, tables immenses soutenues par des colonnes, comme les dolmen du culte druidique, mais avec une puissance plus merveilleuse que l'œuvre humaine. Le Tetlis a trois mille sept cents mètres d'élévation. Il confine les cantons de Berne et d'Uri[1].

Le long de la rive méridionale des Waldstetten, dans une étendue de cent quarante-huit kilomètres carrés, se présente l'*Unterwalden*, contrée magnifique que sépare en deux parties bien distinctes une épaisse et vaste forêt nommée Hernwald, *forêt-noyau;* d'où proviennent les expressions *ob dem wald*, sous la forêt; *nid dem wald* et *ober walden*, au-dessus de la forêt. Quatre lacs : le Lungern, le Melch, le Sarnen, le Trubsée ou lac trouble; trois petites rivières : les deux Aa, dont l'une traverse les lacs de Lungern et de Parnen, tandis que l'autre, torrent fougueux, descend des Alpes Surènes, et le Melch, ainsi que beaucoup de ruisseaux, arrosent le pays. Les cascádes de Rotzloch, entre Alpnach

[1] Parmi toutes ces montagnes sont des plantes curieuses et rares; entre autres : l'*arbutus alpina*, l'*allium victoriale*, le *corex saxatilis*, l'*hedysarum obscurum*, la *gentiana lutea*, la *campanula rhomboïdea*, l'*ornithogalum minimum*, le *ranunculus Villarsii*, le *ranunculus lanuginosus*, le *silene acaulis*, le *possaver alpinum*, etc.

et Stanz, et de Toetsch ou Tentsbach, dans l'Engelberg, rappellent quelques-unes des chutes d'eau de l'Oberland. Toutes ces eaux sont très poissonneuses. Vers les Waldstetten, on recueille d'excellents fruits, du lin, du chanvre, du seigle, même du blé. Dans les hauts lieux n'existent guère que des forêts, des pâturages, et quelques champs où croissent des plantes légumineuses. Aussi les vingt-cinq mille habitants d'Unterwalden, presque tous montagnards, ne recherchent-ils pas d'autre industrie que l'élève du bétail. Leur race bovine est de la plus petite espèce; mais dans les pâturages ils comptent plus de dix mille têtes, ce qui leur fait un revenu considérable. Le climat, quoique variable, est assez doux. L'hiver, le thermomètre se maintient ordinairement entre zéro et sept degrés; il faut que la saison devienne très rigoureuse pour qu'il descende à douze degrés; l'été, on l'a vu monter jusqu'à vingt-quatre et vingt-cinq degrés Réaumur. La neige disparaît de la plaine au mois de mars; vers la fin d'avril le printemps règne dans tout son éclat; et l'automne reste beau jusqu'à la Toussaint.

Nous avons dit que l'Oberwalden et le Nidwalden formaient deux contrées parfaitement distinctes. Cette différence se traduisait autrefois mieux encore qu'aujourd'hui par le costume des indigènes. Dans l'Oberwalden, l'homme portait une veste noire, des culottes courtes sur lesquelles il relevait ses bas bleus jusqu'au genou et une ceinture de cuir. Leurs cheveux lisses, partagés longitudinalement au milieu du front, descendaient derrière les oreilles sur le cou. Dans le Nidwalden, on affectionnait la culotte bleue, le gilet rouge, les bas blancs, les bretelles chargées de boutons, et l'on se rasait le devant de la tête. Les femmes se revêtaient d'un ample et court jupon d'étoffe brune, d'une ceinture rouge, d'un chapeau de paille jaune sans forme arrêtée, de bas bleus et de souliers élégants, rehaussés quelquefois d'un talon de métal. Filles, leurs cheveux, tressés en nattes, étaient maintenus par une double cuiller d'argent; mariées, elles portaient un petit bonnet que décorait, en forme d'auréole, une dentelle assez solide pour rester raide. Depuis deux siècles, elles tiennent à la bouche une courte pipe, vulgairement appelée *brûle-gueule*. Les modes françaises, surtout chez les femmes, effacent de jour en jour ces traditions nationales, moins la pipe, qui se maintient, malgré son importation presque moderne.

Traversé par la Reuss, dans sa plus grande longueur du nord au sud, ayant deux cent vingt-quatre kilomètres carrés en surface, et pour aboutissants, vers le nord, les Waldstetten, vers le midi, le Saint-Gothard, à l'occident, Unterwalden, le Bernois et le Valais, à l'orient, Schwytz, Glaris et les Grisons, le canton d'Uri présentait autrefois une étendue double de celle qu'il possède aujourd'hui, depuis qu'on en a distrait la vallée Léventine *(Livinenthal)* et quelques autres districts. Presque tout son territoire a pour base la formation primitive : les Alpes Surènes, limite abrupte d'Unterwalden et d'Uri, sont formées de pierre calcaire mêlée de quartz et d'argiles, et superposés sur le gneiss. Le Frohn-Alpe et le Sœlisberg, dans la vallée de la Reuss, au-dessus de Brunnen, ont du calcaire gris pour charpente; l'Achsenberg, également composé de pierre calcaire, mais mélangée de terre argileuse et siliceuse, se prolonge au sud, par une stratification en zigzag, dont les couches sont quelquefois pliées comme des rubans. Au Golzerberg, on rencontre une pierre calcaire schisteuse mêlée d'argile et veinée de spath; au Teufelsberg apparaissent du granit veiné, du gneiss à fibres grossières; disposition d'un grand intérêt pour le géologue, et qu'on étudie d'autant plus volontiers, qu'elle se rattache à des masses graduellement échelonnées vers le ciel, depuis la modeste colline aux ondulations gracieuses, jusqu'au Breitenstock, dont le front chauve se dénude de sa neige pendant trois mois d'été; et depuis le Breitenstock jusqu'au Spitzliberg, élevé perpendiculairement dans les nues, jusqu'au Galenstock, qui le dépasse de six cent quatre-vingts mètres. Ce sont les satellites du Saint-Gothard, qui comprend la masse entière des grands sommets situés entre Airolo, dans le Tessin et la vallée d'Urseren.

Toutes les montagnes qui forment la chaîne du Saint-Gothard ont été déchirées, bouleversées, dit un naturaliste; partout on y lit l'empreinte de la destruction; nul doute qu'autrefois elles n'aient été infiniment plus élevées qu'aujourd'hui. La vallée des Rochers, où était situé l'hospice, est obstruée de débris tombés des sommités qui l'environnent. Le géologue croit trouver l'explication de ces chutes dans la matière dont est formé le plateau du Saint-Gothard, c'est-à-dire le gneiss peu compacte et à grains fins, et le granit veiné. On sait que la disposition de cette espèce de roche facilite les fissures en feuillets triangulaires et en

prismes carrés. On voit encore les restes des rochers qui barraient l'entrée du nord, en avant du pont de Rudunt, dans un endroit où la Reuss forme une belle cascade. Du côté sud, au-dessous de l'ancien hospice, le rapprochement des rochers est si frappant, qu'on ne saurait méconnaître le déchirement qu'ils ont éprouvé dans la lacune qui les sépare : avant que cette lacune existât, la vallée formait un lac très profond. La vallée d'Urseren présente une grande quantité de fossiles rares; mais en aucun lieu de toute la chaîne des Alpes on n'en trouve un nombre aussi prodigieux que sur les pentes du Saint-Gothard. Byssolite, chaux phosphatée, cristaux d'un jaune brun, semblables à la topaze foncée, spath fluor couleur rose, spath calcaire puant, sphènes, thallites, tourmalines, zéolithes rayonnées, etc., telles sont les pétrifications notables qui s'y rencontrent. Au sein d'un vaste laboratoire comme les Alpes, on doit s'attendre à rencontrer presque à chaque pas des filons métalliques; mais, nous l'avons déjà dit, leur exploitation devient dispendieuse : les mines de fer du Madéran, celles de cuivre et de plomb du Rupletenthal, la mine d'alun située près d'Insch, furent abandonnées, et l'on n'osa point entreprendre des fouilles dans le Teufelsthal, malgré la galène de plomb qu'y découvrit un paysan.

Quarante lacs, au moins, tous glacés pendant l'hiver, restent confondus avec les neiges qui couvrent les étroits vallons du Saint-Gothard; mais au printemps, des sources abondantes, des torrents rapides s'en écoulent, et viennent mêler leur murmure aux différents bruits de chaque vallée. En quelques lieux sourdent aussi des eaux minérales, mais toutes sont presque inconnues aux étrangers : tels sont les bains autrefois fréquentés d'*Unter-Schéchen*, dans le canton d'Uri; les bains de *Brunnithal* dans le canton de Schwytz, les sources sulfureuses du lac Lungern, du Brunig et du Rotzbach.

Si voisine d'Unterwalden, l'espèce bovine du canton d'Uri est grosse et forte, autant que l'autre est petite. Elle absorbe en grande partie les soins des éleveurs, car ils nourrissent peu de chevaux. Les moutons et les chèvres ne leur donnent pas de souci. On évalue à douze mille environ les têtes bovines; les moutons à douze ou quinze mille; les chèvres à dix-huit mille. Rien de plus intéressant que de voir ces derniers animaux, avec leur vivacité proverbiale, suspendus aux roches perpendiculaires,

et conquérir de la sorte un terrain que sans eux l'homme n'utiliserait pas.

Uri ne possède aucune ville. Sa petite population de seize mille âmes, surnommée *la conscience de la Suisse*, n'aurait qu'à perdre d'un système d'agglomération qui accumule les vices et paralyse les vertus. Elle existe disséminée sur des croupes à pentes escarpées, amphithéâtres animés, pittoresques, dignes du pinceau de Wouvermans. Tout l'été, les pâtres cantonnent au sommet des Alpes ou pâturages. Là, dit M. de Golbéry, des cabanes et des étables composent, en quelque sorte, des cités de bestiaux. Chaque employé a sa fonction particulière : celui-ci fait les fromages; celui-là garde le troupeau et l'empêche de s'égarer au bord de dangereux précipices; un troisième veille à la propreté du domicile commun. Soir et matin, ils se placent devant leurs huttes, et font retentir au loin un choral religieux ou la salutation angélique. Souvent, dans le jour, leur voix fraîche et sonore renvoie aux échos ces airs si mélodieux, si modulés, qui sont admirés de tous les musiciens. Quand septembre ramène le souffle importun des vents, quand les brouillards reposent sur le roc et que la neige des glaciers tourbillonne autour des pâtres, ils redescendent en caravanes vers les habitations humaines, et chaque propriétaire reçoit alors son bétail, ses fromages. Les métayers d'Uri excellent à les fabriquer, et ne vivent que de laitage, de riz, de pommes de terre et de légumes secs. Les gens aisés y joignent du porc fumé, quelquefois de la viande fraîche. Le dimanche, on se permet du vin ainsi qu'un pâté.

Ces habitudes indiquent une température froide, un climat rigoureux. En effet, dans l'Urseren, les hivers durent huit mois, et sur le Saint-Gothard neuf mois. Les variations atmosphériques sont brusques, fréquemment répétées. Des orages, contre lesquels les paratonnerres sont impuissants, frappent les vallées entre quatre et huit heures du soir. Cependant, le long de la Reuss, depuis Fluelen jusqu'au village d'Amteg, le sol et le climat sont favorables à l'agriculture; en hiver, le thermomètre y descend rarement au-dessous de douze degrés Réaumur et s'élève en été jusqu'à vingt-quatre et vingt-cinq à l'ombre. Aussi la vigne en espalier, le figuier et d'autres arbres sensibles à la gelée se plaisent-ils dans cette vallée privilégiée. Les vents du sud la parcourent et

la végétation devance environ d'une quinzaine celle de Lucerne; mais en montant vers les sources de la même rivière, en se rapprochant des glaciers, la culture diminue; et dans toute la vallée d'Urseren, on ne voit presque ni jardins, ni arbres fruitiers.

L'histoire du fohn ou *favonius*, si bienfaisant parfois, et dont Horace a chanté le retour, serait fertile en circonstances néfastes. Quand il souffle au milieu de l'hiver, la température s'adoucit aussitôt, le dégel arrive, et d'énormes avalanches se détachent. Au printemps, une nuit lui suffit pour ressusciter les plantes, fondre les neiges et faire épanouir mille fleurs. Sur les personnes nerveuses, il agit comme le *sirocco*, donne une grande lassitude, appesantit la tête, et rend incapable de se livrer aux travaux de l'intelligence. Sa descente des hauteurs du Saint-Gothard est presque toujours signalée par les mêmes faits : il s'accroît à mesure qu'il avance, brise ou dépouille les arbres qu'il rencontre, flétrit les plantes, rend les oiseaux immobiles et silencieux, soulève les vagues et trouble le lit du lac. Heureusement, les bateliers comme les animaux, sentant son arrivée prochaine, peuvent se mettre à l'abri. Une ordonnance de police prescrit aux bergers dès que le *favonius* paraît, d'éteindre les feux allumés sur les montagnes; car on attribue à des débris enflammés qu'entraîna ce vent dévastateur l'incendie du bourg d'Altorf, en 1778. Aucun moyen ne put arrêter le désastre.

La race d'Uri diffère un peu de la race d'Unterwalden, pas précisément sous le rapport des traits, qui, dans l'un comme dans l'autre, sont réguliers, mais sous le rapport de la stature, moins élevée dans le canton d'Uri que dans les contrées limitrophes d'Unterwalden et de Schwytz. Les montagnards sont généralement plus robustes et plus beaux que les habitants des vallées, dont l'humidité permanente engendrerait bien des maux si leur altitude n'en corrigeait pas la mauvaise influence.

Attachés aux coutumes de leurs ancêtres, à leurs croyances, à leurs traditions, amants passionnés de l'indépendance, esclaves d'une parole donnée, d'un engagement pris, aimant leur prochain, sans haine comme sans jalousie, commettant très peu de crimes et ne s'élevant point à la philosophie néfaste du suicide, les indigènes d'Uri présentent encore des mœurs primitives. Ils diffèrent néanmoins de l'Unterwaldenin, dans ce sens qu'ils ont presque tous abandonné le costume national, et changé

leur petite culotte de cuir noir contre le pantalon ordinaire; tandis que les femmes conservent un costume très gracieux. Rassemblée dans un réseau ou contenue par une pièce d'argent en forme de flèche ou de glaive, leur chevelure tressée est quelquefois recouverte d'un chapeau de paille. Les femmes de l'Urseren portent généralement des mouchoirs noués comme un voile, à la manière italienne. Dans le Schœchenthal, leurs robes sont en laine rouge, leurs justaucorps sont blancs; un fichu noir leur couvre le cou; elles ne portent que des demi-bas; leur pied, resté nu, marche maintenu dans une sandale d'érable.

Patrie de Guillaume Tell, Uri doit sans doute à ce glorieux enfantement d'être le premier des trois cantons primitifs. Dans les titres les plus anciens, on le trouve désigné sous le nom des *Ures*, dont la racine paraît se rattacher au mot *Urus* ou *Aurochs*, désignation des bœufs sauvages qui, selon toute apparence, furent les premiers indigènes du pays. Il se divise en deux districts : Urseren, qui n'a qu'une communauté, et Uri, qui en a dix, savoir : Seelisberg, Seedorf, Flüelen, Altorf, Bürglen, Zur, Græbbin, Spiringen, Unterschœchen, Silinen et Wasen.

Un groupe de montagnes demi-circulaires, bizarres dans leurs formes, majestueuses dans leurs dispositions, assez élevées pour paraître grandioses, suffisamment inclinées pour que les neiges n'y soient point éternelles, groupe central auquel aboutissent plusieurs vallées dont les plus remarquables sont les vallées d'Arth, de la Muotta, de la Sihl et du Woegi, voilà le pays de Schwytz. La Suisse lui doit son nom. Sa surface, de cent soixante-seize kilomètres carrés, couverte d'une population de quarante-cinq mille âmes, d'une race chevaline excellente, d'un bétail de quinze mille grosses têtes et de dix mille chèvres, est bornée par les cantons d'Uri, de Glaris, Saint-Gall, Lucerne, Zug et Zurich.

Cône gigantesque isolément situé entre les lacs de Zug, de Lowertz et de Lucerne, rendez-vous général des voyageurs de toute l'Europe qui viendront oublier ici leurs préoccupations diverses, le Rigi semble couvrir de sa grande ombre le cœur de l'Helvétie pour ménager, régulariser ses battements, si souvent irréguliers. A qui veut embrasser d'un coup d'œil les cantons primitifs, il présente un magnifique amphithéâtre, d'où la vue peut s'étendre beaucoup plus loin, sur dix-sept lacs, sur plusieurs villes et le long des chaînes montagneuses qui, commençant

aux Alpes, vont aboutir, en dessinant un immense horizon, aux ondulations jurassiques et vosgiennes. Non loin du Rigi, s'élève le Mythen, sommet considérable, placé entre le lac des Waldstetten et la vallée de Silhthal, comme le Rigi l'est entre le même lac et la Muotta.

Excepté la Linth, qui borde Schwytz au nord-est, ce canton n'a pas une rivière importante. L'Aa, la Silh, la Muotta sont des torrents. La Silh prend sa source au pied du Mieseren et coule vers le nord; la Muotta, sortie des montagnes frontières de Glaris et d'Uri, fuit le long de la vallée qui porte son nom et va se jeter près de Buren dans le lac de Lucerne, tandis que l'Aa, traversant le Wœggithal, se réunit, près de Lachen, au même lac.

Nous parlerons ailleurs du lac de Lowertz, dont les charmants rivages ont été chantés et dessinés tant de fois; nous réservons aux vallées de Schwytz une description spéciale qu'elles méritent sous bien des rapports, et nous reviendrons avec un nouveau plaisir sur le Rigi. Toutefois, avant de quitter nos généralités, quelques mots relatifs à la constitution géologique de cette montagne intéressante ne seront pas déplacés. Depuis sa base jusqu'à son sommet, le Rigi se compose de couches de brèche alternant avec des couches de grès. « La brèche contient des cailloux roulés de toute grandeur, depuis celle d'un grain de sable jusqu'à des blocs de seize mètres cubes. Ces cailloux sont liés entre eux par une pâte de grès à grains grossiers, mêlée d'un ciment calcaire si solide que, lorsqu'on casse la brèche, on parvient plutôt à rompre les fragments de pierre qu'à les en détacher. Les pierres roulées que l'on trouve dans ces brèches sont de diverses espèces de granit, de gneiss, de porphyre, de schistes siliceux, de pierre de corne, de pierre à feu, de roche calcaire primitive, de pierre calcaire commune et d'un grand nombre d'éboulis rougeâtres, argileux et imprégnés de fer, dont la décomposition teint en rouge le ciment de la brèche et colore en violet rouge le flanc des rochers. Le revers septentrional du Rigi offre un escarpement absolument vertical; les couches de sa base ont ici seize à vingt mètres d'épaisseur; à une hauteur plus grande, elles en ont le plus souvent huit à dix; elles sont régulières, rectilignes et sans aucune courbure; elles courent du nord-est au sud-ouest, et s'inclinent au sud sous un angle d'environ trente degrés. Les revers du sud et du sud-est de cette montagne ne

sont pas composés de brèche, mais de pierre calcaire d'un grès foncé. » Au Steinerberg, au Ruffi, le long de la vallée d'Arth, creusée dans les montagnes de brèche (*Nagelflue*) les plus hautes qui soient au monde, on observe les mêmes couches qu'au Rigi; elles soutiennent toute la portion septentrionale du canton, tandis que la portion méridionale présente une formation calcaire.

Au pied du Rigi sont des fougères remarquables par leur développement prodigieux; on dirait presque des plantes tropicales. Autour d'elles, entre toutes les sinuosités rocheuses, le long des fissures de brèche, le long de toutes les rigoles, et sur les plateaux étagés qui se succèdent, on trouve d'innombrables plantes parmi lesquelles nous avons particulièrement remarqué une variété magnifique de l'*arnica montana*. Un naturaliste du dix-septième siècle, Renoward Cysat, dit avoir recueilli huit cents espèces de plantes sur le Rigi.

Le second de la ligne des cantons qui ont fondé l'indépendance helvétique, Schwytz ne figure qu'au cinquième rang dans l'ancienne et dans la nouvelle confédération. Il embrasse six districts : Schwytz, Gersau, Kussnacht, Einsiedeln, Pfæffikon et la Marche, exposés tous à des variations atmosphériques très brusques. La neige y tombe ordinairement en novembre, l'hiver dure jusqu'en mars, quelquefois même jusqu'en avril; au printemps se montrent des gelées blanches très fréquentes. Le climat des rives du lac de Zurich présente moins d'âpreté que celui de Kussnacht, et celui-ci moins que le climat de Schwytz. L'élève du bétail fait la principale occupation des habitants; ils exportent quantité de fromages, beaucoup de chevaux et deux mille trois cents à deux mille cinq cents pièces de grosses bêtes. Ils se livrent aussi, comme les indigènes d'Unterwalden, à la filature du coton, de la filoselle, de la laine, ainsi qu'à la fabrication des toiles. Ils cultivent toutes les céréales, les plantes oléagineuses, et dans des proportions considérables, le lin, le chanvre, la carotte et la chicorée. Leurs arbres fruitiers ne sont pas moins productifs que nombreux, surtout dans le district de la Marche. On voit quelques vignes vers les rives du lac de Zurich.

La race des hommes et celle des bêtes à corne sont les plus hautes, peut-être aussi les plus vigoureuses de la Suisse. La taille moyenne de l'homme se trouve rarement au-dessous de deux mètres environ et sou-

vent elle dépasse cette hauteur. Le corset baleiné des femmes trahit d'épais, de robustes contours, et chez elles il n'arrive guère que la figure ait des traits gracieux. La nature, en constituant vigoureusement cette race, négligea de la faire jolie. Des modes étrangères ont bien altéré son costume national; la coiffure seule s'y est presque maintenue dans l'originalité d'autrefois; mais le gilet rouge et la culotte disparaissent. Chaque jour, les animaux nuisibles, l'ours, la vipère, deviennent moins communs. Les troupeaux de chamois, peuplade errante des sommités alpines, s'amoindrissent également. La plupart des oiseaux appartiennent aux espèces voyageuses.

Dans les trois cantons primitifs, tout le monde parle allemand; d'un canton à un autre canton, souvent d'une vallée à la vallée voisine, les formes, l'accentuation et même beaucoup de mots du dialecte sont différents. Par exemple, dans le canton d'Uri, les images, les expressions, pleines de hardiesse et d'originalité, prennent une teinte orientale qu'on ne s'attend certes pas à rencontrer sous le chaume et sur le sol neigeux des Alpes. Dans le Muthenthal, canton de Schwytz, le caractère du dialecte présente une mobilité semblable à la mobile physionomie, au costume singulièrement varié de cette peuplade qui se croit descendue des Goths du sixième siècle.

L'ère catholique fait seule date certaine pour les destinées historiques des Waldstetten. D'après quelques traditions, saint Béat, dont nous avons déjà parlé, aurait prêché l'Évangile dans le Schwytzland, pacifique appel fait aux *hommes de bonne volonté*, qui sont venus des contrées voisines dresser des cabanes et des tentes autour de l'apôtre inspiré. La population s'accrut; Schwytz prit naissance; plusieurs paroisses s'organisèrent, et déjà, sous les rois francs, on vit les communautés chrétiennes des Waldstetten réunies à l'évêché de Constance. Cette adjonction eut lieu en 570. Longtemps la petite église d'Yberg fut le seul clocher du Schwytzland; et, pendant deux siècles, les paysans de Schwytz et d'Unterwalden n'eurent qu'un seul pasteur. Au commencement du neuvième siècle, sous la pression d'une aristocratie militaire fort exigeante, les trois Waldstetten invoquent le protectorat de Louis, roi des Romains, en faisant toutes réserves des vieilles franchises démocratiques dont ils jouissaient depuis une époque immémoriale. Au douzième siècle, c'est

l'appui du comte Rodolphe de Lentzbourg qu'ils sollicitent ; ils luttent contre les seigneurs ecclésiastiques et laïcs, notamment contre l'abbé d'Einsiedeln. Dans ce dernier différend, l'empereur Henri V est appelé comme arbitre et porte une décision au préjudice des Schwytzois; décision qui devient le point de départ de l'affranchissement de la Suisse tout entière. Schwytz contracte une alliance avec ses voisins d'Unterwalden et d'Uri; on les met au ban de l'empire; le roi Frédéric I[er] vient à leur aide par ses conseils et son or; aussi lui envoient-ils un corps de six cents hommes sous les ordres du comte Ulrich de Lentzbourg, afin de l'aider dans son expédition d'Italie. En 1251, pendant l'interrègne qui suivit la mort de l'empereur Frédéric II, les trois Waldstetten contractèrent avec Zurich une alliance offensive et défensive; mais la maison de Habsbourg, désireuse de recouvrer ce qu'elle appelait les droits de l'empire, chargea plusieurs baillis de comprimer l'esprit indépendant du paysan suisse. Ils se nommaient Hermann, Gessler de Brunek, Berringer de Lendenberg. Leur administration tyrannique exaspéra les esprits. On n'attendit qu'une occasion pour prendre les armes. Le hasard la fit naître. Voici comment, dans la naïveté d'un style original, l'historien Tschüdi raconte le fait :

« Or, c'était en 1307, il arriva que Gessler venait d'Uri, monté sur un cheval richement harnaché, et qu'allant à son château de Küssnacht, il traversait le Schwytzland dont il était aussi bailli. A Steinen vivait un homme probe, craignant Dieu, d'origine ancienne, appelé Werner Stauffacher, fils de Rodolphe Stauffacher, ancien landamman du canton. Werner faisait construire à Steinen, en deçà du pont, une jolie maison. Gessler passa devant.

« — A qui cette habitation? demanda le bailli, qui le savait bien, au paysan tout ému, et se tenant chapeau bas.

« — Seigneur, cette maison est à moi, qui suis comme vous vassal de l'empereur notre maître.

« — Je suis seul maître ici, répliqua le bailli; je tiens la place de l'empereur, et je ne veux pas que sans mon autorisation les paysans édifient des demeures aussi belles que celle-ci.

« Et piquant des deux il partit.

« Stauffacher demeura très affligé d'un pareil discours, mais il dissi-

mula son chagrin dans la crainte d'attrister sa femme, Marguerite. Cette dernière, voyant bien qu'il avait quelque chose sur le cœur, le pressa tellement qu'il finit par tout avouer.

« — Mon cher Werner, lui dit alors Marguerite, tu n'es pas le seul qui ait à se plaindre du bailli; maint paysan honnête et craignant Dieu a été tourmenté par ce méchant serviteur; aussi serait-il bon et utile que des gens de cœur comme toi s'entendissent pour sauver notre patrie : Dieu et les saints les seconderaient. Aurais-tu, ajouta Marguerite, dans le pays d'Unterwalden et d'Uri, quelques amis auxquels il soit possible de se fier?

« — Oui, répondit Werner, j'y connais de braves gens, craignant Dieu, sur lesquels je puis compter comme sur moi-même.

« — Eh bien! va les voir, je t'en conjure, répliqua Marguerite.

« Et Stauffacher se dit en lui-même : ma femme a raison, il faut suivre son conseil. Alors partant pour Uri, mille plaintes contre Gessler vinrent frapper son oreille; on lui reprochait surtout le projet d'élever un château nommé Swingen (brider, comprimer) et d'avoir mis en haut d'une pique un bonnet autrichien qu'il fallait saluer en passant. Satisfait d'avoir vu cette disposition des esprits, Stauffacher confia ses projets à un homme de bien nommé Walther Furst, d'Attinghausen; il lui raconta son entrevue avec le bailli, son entretien avec sa femme. Walther Furst la loua beaucoup. Ils se serrèrent la main, se promirent assistance, et Walther ayant désigné un jeune homme d'Unterwald comme rempli de courage, d'intelligence, comptant une famille nombreuse et beaucoup d'amis dans le pays, jeune homme qui certain jour avait cassé le doigt d'un valet du bailli, ils convinrent de se l'adjoindre. Ce jeune homme s'appelait Arnold de Melchthal. Une première fois, pendant la nuit, les trois conjurés se réunissent au Grütli, *Grütlismatte*, abrupt plateau situé près du promontoire de Wittenstein, et jurent d'exterminer les tyrans du pays. La chronique rapporte que soudain sortirent de terre trois sources auxquelles on donne encore aujourd'hui le nom de sources sacrées. Le 17 novembre suivant, les trois confédérés se rendent dans le même lieu, accompagnés chacun des dix paysans les plus honnêtes, les plus patriotes et les plus intrépides de leur canton respectif. Après s'être entretenus des griefs qu'on avait contre le pouvoir,

de la nécessité d'amener un nouvel ordre de choses, tous, en se tenant par les mains, jurent de ne rien entreprendre désormais sans le consentement de tous; de se soutenir jusqu'à la mort; de revendiquer les anciens priviléges, mais de ne porter aucun préjudice à la maison d'Habsbourg. Alors les trois chefs, s'avançant au milieu des trente conjurés, formulèrent le serment, qu'ils répétèrent en levant les mains au ciel et en invoquant le Dieu qui a créé du même limon les paysans et les rois. »

On croit que Guillaume Tell fut l'un des trente-trois conspirateurs, et qu'ayant traversé le lac des Wadstetten pour joindre son serment au serment de ses compatriotes, il se rendit à Altorf, sa patrie, où peu de temps après eurent lieu les épisodes si connus du bonnet de Gessler qu'il fallait saluer, de l'arrestation de Tell, de la pomme percée d'une flèche sur la tête de son enfant et du meurtre de Gessler tué par Guillaume Tell quand on le conduisait, chargé de chaînes, dans la prison de Küssnacht.

Ce fut le 1er janvier 1308 que l'insurrection éclata dans les trois Waldstetten. Les vallées environnantes y répondirent; on courut aux armes; partout les Autrichiens furent défaits et la liberté triompha. Voici le traité que formulèrent les premiers confédérés, et auquel durent acquiescer plus tard tous les cantons qui venaient se ranger sous les drapeaux de la ligue. Il constitue la base du droit *inter-cantonal* de la Suisse :

« Au nom de Dieu, *amen*. Comme la nature humaine est infirme et fragile, il arrive qu'on oublie facilement ce qui devrait être durable et perpétuel. C'est pourquoi nous croyons utile, nécessaire de coucher par écrit et de rendre authentiquement publiques les choses qui sont établies pour la paix, l'avantage et l'honneur des hommes.

« Ainsi donc, nous d'Uri, de Schwytz et d'Unterwalden, faisons savoir à tous ceux qui liront ou entendront ces présentes lettres, qu'avisant et pourvoyant aux temps fâcheux et difficiles, et afin de jouir plus commodément de la paix et du repos, de garder et défendre notre vie et nos possessions, nous nous sommes mutuellement promis et juré les uns aux autres, par serment et de bonne foi, que nous nous donnerions réciproquement conseil et secours de corps et de biens, et cela à nos propres frais et dépens, contre quiconque ferait ou voudrait faire injure et violence, soit à nous, soit aux autres; tellement que, s'il en est parmi nous

qui reçoive quelque tort dans sa personne ou dans ses biens, nous devons le soutenir de tout notre pouvoir, afin que, de droit et de bon gré, réparation ou restitution lui soit faite.

« Par le même serment, nous nous engageons à ce qu'aucun des trois cantons et nul d'entre nous ne puisse reconnaître pour son seigneur qui que ce soit sans l'avis et le consentement des autres. Du reste, chacun de nous, hommes et femmes, sera tenu d'obéir à ses seigneurs naturels et à la puissance légitime, en tout ce qui est juste et raisonnable, sauf aux seigneurs qui violenteraient l'un des cantons ou qui voudraient le dominer injustement; car à de tels seigneurs aucune obéissance ne doit être rendue jusqu'à ce qu'ils se soient accordés avec les cantons. Il est en outre convenu que nul des cantons ou des confédérés ne prêtera serment ou hommage à aucun étranger sans le consentement des autres cantons et des confédérés. Aucun confédéré ne contractera non plus de liaison avec quelque étranger que ce soit sans l'avis et la permission des autres confédérés, aussi longtemps que les cantons seront sans seigneurs; et si l'un ou l'autre des cantons violait ou transgressait quelque article que ce fût du présent acte, il serait déclaré perfide, parjure, et confisqué, corps et bien, au profit des autres cantons.

« Outre cela, nous sommes convenus de n'avoir et de ne recevoir pour juge aucun homme qui aurait acheté sa charge de quelque manière que ce fût, ou qui ne serait pas de notre pays. Si dispute ou guerre s'élève entre les confédérés, les hommes les plus intègres et les plus prudents s'assembleront pour pacifier et finir cette guerre ou cette dispute, soit à l'amiable, soit à rigueur de droit. Quelle que soit celle des deux parties qui se refuse à cet expédient, les confédérés assisteront l'autre partie, pour qu'à l'amiable ou par le droit le débat soit terminé aux dépens de celui qui aura d'abord refusé l'accommodement. Si entre deux cantons naissaient procès ou hostilités, et si l'un des deux ne voulait pas y mettre fin par voie d'accommodement ou de droit, le troisième canton soutiendrait celui qui aurait voulu se soumettre à l'arbitrage, et lui donnerait secours jusqu'à ce que le différend soit vidé de gré ou de force.

« Si l'un des confédérés en tue un autre, il sera puni de mort, à moins qu'il ne puisse prouver et que les juges déclarent qu'il l'a fait par nécessité

et à son corps défendant. Si le meurtier s'enfuyait, quiconque l'aurait reçu dans sa maison ou lui aurait offert un asile serait exilé, et ne pourrait rentrer dans sa patrie qu'autant qu'il y serait autorisé du commun consentement des confédéres.

« Si l'un des confédérés met le feu à la maison d'un autre, soit en secret, soit ouvertement et avec audace, il sera banni pour toujours de nos contrées, et quiconque le recevrait chez lui ou chercherait à le défendre serait obligé de réparer tout le mal qu'aurait fait le coupable.

« Nul ne prendra des gages que de son débiteur ou de sa caution ; encore ne le fera-t-il point sans le consentement du juge. Chacun obéira à son juge, s'y soumettra et déclarera quel juge du pays il choisit pour paraître devant lui. Quiconque se refuserait à la sentence prononcée serait tenu de réparer tout le mal que pourrait causer sa désobéissance.

« Et pour que les lois ci-dessus énoncées demeurent fermes et perpétuelles, nous, ci-devant nommés, citoyens et confédérés d'Uri, de Schwytz et d'Unterwalden, avons apposé notre sceau au présent acte passé à Brunnen, l'an 1315 après la naissance de notre sauveur Jésus-Christ, le lendemain du jour de Saint-Nicolas. »

Lorsque Schwytz donnait ainsi le signal de l'insurrection, il ne formait qu'un État bien faible, moitié moindre de ce qu'il est aujourd'hui, car les districts d'Art, de Küssnacht, de la Marche et les plateaux des Fermes ne lui appartenaient point encore. Ces derniers, il les conquit sur les Zurichois; il reçut la Marche comme rémunération de services rendus, et acquit les deux autres districts. A Sempach, à Morgarten, à Grandson, à Morat, les couleurs de Schwytz, d'Unterwalden et d'Uri brillent d'un noble éclat. En 1481, la diète se réunit dans le bourg de Stanz, pour procéder au partage du butin pris sur les Bourguignons, et pour délibérer sur l'accession de Fribourg et de Soleure dans la confédération. L'affaire demeurait pendante depuis deux années; les esprits s'aigrissaient; les cantons forestiers venaient de rompre la séance d'une manière violente; on s'était séparé sans témoignages réciproques de bonne confraternité; en sorte qu'une misérable question politique allait diviser ceux qui, réunis jusqu'alors, avaient pu résister aux forces de l'Autriche. Dans les maisons des Waldstetten existait un solitaire, un saint homme, Claus ou Nicolas de Flue, dont chacun appréciait la piété,

la justice et les vertus austères. Un curé de Lucerne, Hermann Himgrund, court le trouver. Dès qu'il lui eut raconté l'objet de sa visite : « Retourne à Stanz, répond le saint vieillard, et fais savoir aux députés que frère Claus a quelque chose d'important à leur communiquer. » Le curé part aussitôt, arrive lorsque chaque membre de l'assemblée, n'écoutant que sa colère, va commander une prise d'armes, et il les conjure d'attendre frère Claus qu'on aperçoit bientôt. Semblable au génie tutélaire de la confédération, dit un historien, la raison, la sagesse parlent par sa bouche; il apaise la colère, rétablit l'union, la concorde, et regagne ensuite sa cellule pour n'en plus sortir.

Cette action de Nicolas de Flue, la mort de Gessler au pied de l'Axenberg sur le rocher où s'élève la chapelle de Guillaume Tell, le serment des confédérés et la vue du promontoire de Wittenstein, sont devenus, pour les poëtes et les peintres, une mine féconde d'inspirations, parmi lesquelles on cite particulièrement le tableau de Steuben qui représente les trois confédérés.

La constitution d'Uri, d'Unterwalden et de Schwytz a des formes essentiellement démocratiques. Le pouvoir réside dans l'assemblée du peuple, sans aucun privilége particulier. Chaque citoyen est soldat. Pour jouir des droits électoraux et faire partie de l'assemblée du peuple, unique foyer de la souveraineté, il faut, dans les cantons d'Uri et d'Unterwalden, avoir atteint sa vingtième année, tandis qu'à Schwytz il suffit de compter seize ans accomplis. Au peuple seul appartient de faire les lois, de les abroger, de nommer et de destituer les magistrats, de discuter les charges publiques, de décider des alliances, de la paix et de la guerre. A Schwytz, l'assemblée ne se réunit que tous les deux ans, le premier dimanche de mai, pour élire son landamman, son chef militaire, son maître de l'artillerie, son député à la diète, son trésorier, tandis que les réunions de districts ont lieu chaque année. Le conseil général compte soixante membres de Schwytz et seulement trente-six des autres districts. Il délibère sur les matières législatives, sur les objets de police, rend la justice, lève les milices. Il existe un autre conseil de deux cent quatre-vingt-huit membres, s'assemblant deux fois l'année pour donner ses instructions aux chargés d'affaires ou délibérer sur les choses d'urgence. Plusieurs tribunaux de sept et de neuf juges

exercent différentes compétences. Dans l'Unterwalden, l'assemblée générale, dont les attributions sont analogues à celles de toutes les assemblées du même genre, se tient en avril. Elle nomme une partie des membres du conseil exécutif auxquels s'adjoignent soixante-cinq élus des communes. Quant au pouvoir judiciaire en matière civile, il réside en un certain nombre de tribunaux de sept juges renouvelés annuellement par les communes, au-dessus desquels se trouve un tribunal d'appel élu de la même manière et présidé par le landamman. Les contestations sur les testaments sont soumises à une autre juridiction, en partie formée des membres du conseil exécutif. Le même conseil expédie les affaires criminelles de peu d'importance. Celles plus graves et celles qui peuvent entraîner la peine capitale sont soumises, comme à Schwytz, comme à Uri, à un double, à un triple conseil. Unterwalden élit trois députés, dont deux sont fournis par Obwalden, et un par Nidwalden. On délibère en commun sur les instructions à leur donner. Ils n'ont qu'une voix dans la diète.

Uri présente des dispositions administratives et législatives qui se rapprochent beaucoup de celles indiquées pour Unterwalden et pour Schwytz, mais ayant un caractère particulier de solennité, un mode d'institution qui semblent se rattacher à des origines plus anciennes. Nous ne serions pas étonnés que Schwytz et Unterwalden eussent été les copistes d'Uri. Dans ce dernier canton, le pouvoir exécutif est entre les mains d'un conseil appelé *landrath*. Un autre conseil, *malefiz landrath*, conseil du maléfice, dénomination d'origine superstitieuse, composé du *landrath* ordinaire et d'hommes élus dans les communes, juge les affaires criminelles. Enfin un triple conseil, résultant de l'adjonction précédente et d'une autre adjonction, s'assemble extraordinairement pour réprimer les infractions à la loi fondamentale. Il existe, en outre, un conseil privé chargé d'administrer les finances et servant de comité de la guerre quand certains membres sont désignés pour le compléter. « L'image de l'État, dit M. de Golbéry, se reproduit en petit dans chaque village, car chacun a son assemblée populaire et son tribunal. Le landamman est l'administrateur suprême de tout le canton. C'est une chose majestueuse par sa simplicité et sa couleur antique que l'aspect de l'assemblée générale ; elle a toujours lieu le premier dimanche

de mai, à Boetzligen sur la Gaud. Dès la veille, une musique militaire annonce la solennité; le roulement des tambours, l'arrivée des troupes, le mouvement des habitants animent ces belles vallées; c'est un immense cortége, une procession d'environ une lieue; chacun accourt avec un sentiment de fierté nationale, car chacun sera libre d'émettre sa pensée, et se verra à la fois prince et sujet, gouvernant et gouverné. Le service divin commence la cérémonie; puis on se réunit en plein air devant l'hôtel de ville. La milice est précédée de deux hérauts en costume antique rayé de noir et de jaune; on porte respectueusement les livres de la loi, les sceaux, la pomme de Guillaume Tell, le glaive de la justice et d'autres attributs; puis viennent à cheval, accompagnés d'un valet, les magistrats habillés de noir, couverts de manteaux de soie et l'épée au côté. Les principaux chefs, les magistrats s'asseoient ensuite sur une estrade; le landamman régnant prend place à une table, au milieu du cercle; il ouvre la séance, et le peuple agenouillé récite à haute voix cinq *Pater* et cinq *Ave*. Toute réclamation que sept familles présentent au conseil un mois d'avance est lue par le greffier. Les pétitionnaires chargent un avocat de développer leurs propositions. Le landamman recueille d'abord les avis des magistrats, puis ceux du peuple, et jamais l'orateur qui parle ne peut être interrompu. On vote, en levant la main, sur les diverses questions ou sur les amendements. Quand ces épreuves sont douteuses, on compte les suffrages par groupes particuliers. Le landamman, s'appuyant sur le glaive de la justice, rend compte de son administration, dépose le glaive et se retire parmi ses devanciers. Alors le greffier prie le plus ancien de ceux-ci de désigner un candidat, et presque toujours il indique, pour une seconde année, le landamman sortant; mais il est bien rare qu'il gouverne une troisième et surtout une quatrième année. Revenant à la table, on lui fait lecture de la loi qui règle ses devoirs; puis il prète serment, fait un discours et reçoit de tous le serment civique. Le trésorier rend compte à l'assemblée de l'état des finances; ensuite il est soumis, ainsi que tous les autres employés, à une réélection. On choisit de même les députés à la diète. Après cela, les auberges s'emplissent d'une multitude joyeuse; dans le voisinage il y a des jeux; et la brigue ainsi que les cadeaux ne sont pas toujours étrangers à l'élection des emplois

de second ordre. Les assemblées des districts se font huit jours après la réunion générale. Quand il y a lieu de convoquer celle-ci extraordinairement, on ne célèbre aucune solennité, et la délibération se fait, soit dans une prairie voisine d'Altorf, soit dans l'église de ce bourg si le temps est mauvais : on ne doit alors s'occuper que de l'affaire urgente qui a motivé la convocation. » Le contingent d'Uri est de trois cent trente-six hommes, celui d'Unterwalden de cent cinquante et un hommes, et celui de Schwytz de six cent deux hommes. Les jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans font partie, pendant trois années, du contingent d'élite ; ils passent ensuite trois autres années dans la *landwehr* ou réserve, et demeurent dans la *landsturm* jusqu'à l'âge de soixante ans. Le soldat s'habille à ses frais ; l'État lui fournit le shako, la cravate, la capote et les armes. Ces dernières demeurent en dépôt à l'arsenal. Dans chaque canton, la police s'exerce par un directeur et deux ou trois gendarmes, auxquels prêtent main-forte, en cas de besoin, les gardes champêtres des communes.

Des querelles intestines, surtout à Schwytz, troublaient ordinairement ces élections populaires. Schwytz voulait traiter en sujets les districts d'Einsiedeln, de Kussnacht, de la Marche et de Pfeffikon. Mais, heureusement, de semblables prétentions n'existent plus, depuis que la constitution, jurée le 9 novembre 1833, a consacré l'unité.

L'Uri, l'Unterwalden, le Schwytz sont généralement organisés en corporations de métiers ou en confréries de religion ayant leurs fêtes particulières. Dans l'Unterwalden, par exemple, en automne, quand les troupeaux sont descendus des montagnes, les bergers précédés de leurs maîtres se rendent, parés d'énormes bouquets, à l'église où se trouve exposée l'image de saint Wendolin, leur patron. En témoignage de gratitude pour la protection qu'ils estiment avoir reçue de lui dans le cours de l'année, on célèbre une messe, et le sermon renferme le panégyrique du saint, ainsi qu'un exposé des mérites qu'on acquiert devant Dieu en menant la même existence que celle des patriarches. L'office terminé, la musique se fait entendre, et l'on promène par les rues le drapeau des bergers qu'on agite non sans peine à chaque station, car il est très lourd. Cette procession terminée, prêtres, bourgeois, magistrats, paysans, tout le monde se rend à l'auberge dont le drapeau dé-

core une des fenêtres. Après vêpres, on fait la même cérémonie; le lendemain on prononce l'éloge des morts, puis on se livre à une danse animée, bizarre, entremêlée de figures particulières. Cette fête s'appelle *Aelperkilvi*. Un homme et une femme, entourés de branches de sapin et représentant un couple sauvage, balayent sur le passage du cortége, et restent, pour toute sorte de services, à la disposition des héros de la fête. Pendant le repas, ils apportent, en simulant une grande fatigue, quelques petits fromages qu'on donne aux frères capucins, attablés comme les autres; puis ils chantent un duo burlesque. Les archéologues prétendent que le couple sauvage reproduit la tradition des génies sylvestres de l'antiquité. Il ne figure pas dans la fête des tireurs, d'origine beaucoup plus moderne sans doute.

« Les mœurs antiques de Schwytz, dit encore M. de Golbéry, offrent quelquefois des exemples d'une touchante hospitalité, comme celle qui fut donnée, en 1487, à plus de deux cents Zurichois qui revenaient d'Altorf, où les avait attirés la fête de la Saint-Martin. A leur retour, ils trouvèrent trois cents hommes de Schwytz assemblés; ils furent accueillis, traités magnifiquement et reconduits à leur frontière. L'hospitalité s'exerce avec beaucoup de cordialité; la bonne foi primitive et la simplicité des anciens jours n'ont rien perdu, et l'étranger qui étudie les mœurs de ce peuple à la fois si bon, si original, se croirait transporté dans un autre âge non moins que dans un autre pays. Au siècle dernier, une jeune fille attira sur elle la répression des tribunaux; elle avait osé s'attribuer le nom révéré de la famille Reding, et, parcourant les cantons voisins, elle s'était fait remettre, à ce titre, des sommes considérables : tout à coup se présente un garçon tisserand qui offre de l'épouser, si on veut lui faire remise de la peine. La jeune fille accepte, et les magistrats scellent de leur assentiment une union qui devint heureuse. Le jeune tisserand n'avait jamais vu celle qu'il sauvait ainsi de la honte; mais, chose bizarre, il allégua que déjà son grand-père avait trouvé le bonheur dans un mariage contracté en des circonstances pareilles. » Unterwalden, Uri se rapprochent sous le rapport des mœurs. Pendant la campagne de Suwarow, un jeune paysan chargé de fardeaux et servant de guide à quelques militaires s'avançait péniblement vers le Saint-Gothard. L'officier l'accablait de coups. Quelques jours après, le

même paysan reconnaît sur le même chemin l'officier blessé, presque mourant ; il s'approche de lui, le réchauffe et l'emmène sous un chaume voisin. Le militaire, pénétré de reconnaissance, lui présente sa bourse que l'honnête villageois refuse, en disant : *N'est-il pas vrai que tu ne me battras plus?* mot sublime de charité, digne d'être recueilli pour l'exemple des siècles à venir; scène touchante que devrait reproduire la gravure.

Un mélange d'esprit religieux et d'amour de liberté fait le fond du caractère des Schwytzois. Ils ont quelque chose d'exclusif : le serment de Grütli demeure à leurs yeux l'unique lien patriotique. Souvent, dans le cours des âges, notamment dans les guerres de la révolution française, on les a vus renouveler ce serment pour retremper l'âme de ceux qui auraient pu faillir.

En 1798, la constitution unitaire venait d'être repoussée dans une assemblée générale des trois petits cantons, et l'on voulait mourir plutôt que de l'accepter. Vainement le directoire helvétique essaya-t-il de ramener les dissidents : paroles conciliantes, promesses, menaces, rien n'ayant réussi, le 3 septembre les Français, au nombre de douze ou quinze mille hommes, vinrent attaquer sur tous les points le canton d'Unterwalden, regardé comme principal foyer d'opposition. Au son du tocsin, chaque paysan se fit soldat ; et Schwitz détacha vers Unterwalden quelques centaines d'intrépides défenseurs. Différentes escarmouches, où les succès et les revers furent balancés, avaient eu lieu les 4, 5 et 8 septembre. Le 9, au lever de l'aurore, l'attaque devient générale; les Français s'avancent par l'Obwalden et par six points du rivage ; mais, pendant plus de huit heures, les Suisses, au nombre de deux mille cinq cents, retranchés derrière des remparts improvisés, résistent à leurs courageux adversaires. Enfin arrivent de nouvelles colonnes et les enfants de Winkelried, hommes, femmes, enfants, vieillards, car tout le monde se battait, sont obligés d'abandonner leurs retranchements et de lutter à découvert, en *guérillas*. Stanz, dit un historien, n'a pas de plus belle page dans son histoire ; les Français eux-mêmes rendirent hommage à la valeur désespérée de leurs adversaires. Dix-huit jeunes filles combattirent et moururent près de la chapelle de Winkelried. Dans le voisinage de Stanz, quarante-cinq hommes de Nidwalden soutinrent le

choc d'un bataillon. Cernés de toutes parts, les volontaires schwytzois, que commandait Aloyse Reding, leur capitaine général, se firent jour au milieu des rangs ennemis, emportant avec eux leur bannière. Dans cette grande journée, on vit un vieillard malade quitter son lit pour aller mourir sur le champ de bataille, à la vue de ses armes qu'il s'était fait apporter; Burdi d'Ématten se battit seul contre six, et blessé, il aima mieux mourir que d'implorer quartier. Chaque combattant fut un héros.

A la suite de cette lutte acharnée, la misère devint telle dans les petits cantons, principalement dans celui de Schwytz, qu'un quart de la population se vit contraint à demander l'aumône; plusieurs centaines d'orphelins allèrent implorer la commisération des provinces voisines. Bientôt le pays se releva de calamités si profondes, et c'est le propre des peuples pasteurs, qui, ruinés une année, se retrouvent l'année suivante avec des ressources matérielles qu'on peut momentanément détourner de leur destination normale, mais qu'on ne saurait anéantir.

De tout temps, les indigènes des trois cantons se sont soulevés contre la moindre modification du pacte de Grütli, regardé par eux comme l'arche sainte de la liberté. En 1833, on les vit en armes marcher vers Küssnacht et menacer le repos de la Suisse, peut-être celui de l'Europe. Zschokke a peint d'une manière remarquable, dans ses *Mémoires sur la révolution de la Suisse,* publiés en 1804 à Winterthour, le patriotisme ardent déployé par ces hommes agrestes que n'a point encore pervertis notre civilisation.

Schwytz, Unterwalden, Uri connaissent leur histoire nationale, moins toutefois par les livres que par les récits du foyer domestique; aussi la tradition varie-t-elle ses formes, selon l'imagination du conteur, comme le faisait l'antiquité païenne dont l'histoire écrite n'est souvent que la tradition défigurée.

Sans doute on ne s'attend pas à trouver, parmi les paysans des cantons primitifs, l'étoffe d'un membre de l'Institut; mais leur courage et leur patriotisme ont engendré d'excellents administrateurs, de grands capitaines et des artistes habiles. Entre tous brillent d'un immortel éclat Walther Fürst d'Attinghausen, Arnold de Melchtal, Werner Stauffacher et Guillaume Tell, glorieux fondateurs de l'indépendance helvétique. Tell, voulant sauver un enfant qui se noyait dans le torrent de Schéchen,

y périt avec lui (1350). Aussitôt la landsgemeinde d'Uri décréta que désormais tous les ans un sermon commémoratif du héros serait prononcé, et, trente-huit années après, on bâtit une chapelle sur le sol qu'occupait sa maison. — La famille de Reding, originaire du hameau de Bibereck, a fourni beaucoup d'illustrations politiques et militaires, parmi lesquelles nous citerons : Rodolphe Reding, landammann, qui combattit à Morgarten; Ithal Reding, son arrière-petit-fils, magistrat éminent; son frère Just, tué dans la plaine de Saint-Jacques, et son fils Ithal, dit le *Terrible*, mort en 1466, après avoir été vingt ans landamman. On le regarde comme un des plus grands capitaines qu'ait enfantés la Suisse. Il fit différentes conquêtes et sauva la confédération de la ruine dont elle était menacée. Sa gloire, son patriotisme, ses talents et sa valeur passèrent d'âge en âge, par voie d'hérédité, jusqu'à cet arrière-neveu dont nous avons parlé précédemment, Aloyse Reding, qui repose, caché sous un monument très simple, dans le cimetière de Schwytz. Unterwalden se glorifie d'avoir donné le jour à Melchior Lüssi, dix fois landamman, capitaine général et ambassadeur; au franciscain Berthold, prédicateur célèbre du treizième siècle; à saint Nicolas de Flue. Le peintre paysagiste Diogg est originaire d'Andermatt, canton d'Uri; le peintre Würsch, né à Buochs, et le sculpteur Christen appartiennent au canton d'Unterwalden; le graveur numismatiste Hedlinger est de Schwytz. Un artiste contemporain, Abhard, sculpteur en bois, résidait naguère dans un petit hameau de l'Unterwalden, au-dessus de Kern, qu'il ne voulait point quitter, et il avait raison, car au sein d'une grande ville son génie, plus naïf que cultivé, eût perdu le rang, le caractère et jusqu'à la valeur relative dont il jouissait au milieu des montagnards. « Pour nous rendre chez lui, dit M. Kastofer (*Voyage dans les petits cantons*), nous eûmes à traverser de belles prairies et de jolis vergers. Sa maison, construite en bois, était entourée d'une armée d'anges et de saints de sa composition, abrités sous l'avant-toit, pour en opérer la dessiccation préparatoire. Nous désirions acquérir un Winkelried; Abhard s'excusa de ne pouvoir contenter nos désirs. Accablé de nombreuses commandes, je ne peux y suffire en vérité, nous dit-il. — Cet artiste nous parut un homme grave, simple, mais sans prétention. » Le fusain, arbuste chétif dont le bois est très dur et à fibres très fines, acquiert dans

l'Unterwalden des dimensions quelquefois extraordinaires. C'est ce bois qu'Abhard employait de préférence.

Ces différentes célébrités se trouvent toutes parfaitement à leur place; et la nature qui les entourait, les objets dont ils marchaient impressionnés peuvent expliquer le développement de leurs facultés morales. Il n'en est pas ainsi de Paracelse. Médecin-chimiste, à qui son caractère excentrique fit autant d'ennemis que son originalité savante lui procura d'admirateurs, Paracelse reçut le jour, en 1495, dans le foyer même où l'Helvétie acquit l'indépendance. On s'étonne de voir un génie de cette trempe, un esprit aussi prétentieux, une tête aussi folle sortir d'une contrée dont les habitudes étaient si régulières et si simples. Fils de médecin, il eut pour maître Tritémius, abbé de Spanheim, savant chimiste pour l'époque; il parcourut ensuite l'étranger, visita les plus célèbres universités, fréquenta les hommes les plus distingués, et publia quantité de secrets merveilleux pour guérir les maux du corps et prolonger la vie. Ses cures étonnantes lui procurèrent une grande réputation. On venait de plus de cent lieues le consulter. Créé professeur de médecine dans l'université de Bâle, il affirmait à ses élèves que les cordons de ses souliers avaient plus d'habileté que les docteurs des autres écoles; il écrivait : « Apprenez, médecins, que mon bonnet en sait plus que vous, et que ma barbe a plus d'expérience que toutes vos académies... Avicenne, Rhasès, Galien, Mesué; vous aussi, docteurs de Paris, de Montpellier, de Souabe, de Misnie, de Cologne, de Vienne, des bords du Danube, et du Rhin; vous, îles de la mer; toi, Italie; toi, Dalmatie; toi, Athènes; vous, Grecs, Arabes, Israélites, c'est à vous de me suivre, c'est vous qui me suivrez, car mon règne est arrivé... » Paracelse disait vrai : son système, tout imparfait qu'il fût, annonçait déjà l'alliance future de la médecine avec la chimie, et commençait une profonde révolution dans l'art.

L'unité de religion ne contribue pas peu à l'unité politique des trois cantons. Ils relevaient autrefois des évêques de Coire et de Saint-Gall. Dans Schwytz, on compte trente églises paroissiales et sept couvents : l'abbaye d'Einsiedeln, de l'ordre des bénédictins; les femmes du même ordre, près d'Einsiedeln; l'abbaye des franciscains de la vallée de Muotta; l'abbaye des bénédictins et le couvent des capucins de Schwytz; les

capucins d'Arth et ceux du Rigi. Dans l'Unterwalden se trouvent treize églises paroissiales et cinq couvents; à Sarnen, un couvent de capucins et un couvent de bénédictins dont l'origine remonte au douzième siècle; à Stanz, un couvent de capucins et un couvent de claristes; à Engelberg, un couvent de bénédictins. Dans Uri n'existent que quinze paroisses et trois couvents; un couvent de capucins et un de capucines à Altorf; un de bénédictines à Sudorf. Les desservants sont élus par les communes, et chaque paroisse possède un conseil d'administration. Les églises, généralement, n'offrent rien de remarquable. Leur architecture s'harmonise avec la simplicité des habitants. On cite, toutefois, l'église de Sachslen, décorée de colonnes en marbre dont plusieurs sont d'une seule pièce, sanctuaire où repose saint Nicolas de Flue; et l'église Saint-Martin de Schwytz, vaste et splendide vaisseau moderne orné de marbre, de stucs, de dorures et de peintures. La chaire à prêcher est surtout très belle : trois statues colossales la soutiennent. Elles représentent Calvin, Luther et Zwingli. Les églises d'Arth, de Gersau, de Sarnen ont quelque mérite architectural; mais elles sont modernes, et c'est principalement au sein d'un peuple dont la ferveur a tant de naïveté, dont les mœurs sont empreintes d'une couleur antique si remarquable, que l'ogive serait à sa place. Les cimetières, hommage permanent des générations vivantes envers les générations éteintes, présentent une ornementation des plus convenables. Sur chaque tombe sont de petits œillets, aux couleurs variées, disposés en croix ainsi qu'en ellipse, et cultivés avec soin par la main pieuse de parents ou d'amis fidèles :

> Salut, champ funéraire,
> Des tombeaux du village humble dépositaire ;
> Je bénis, en passant, tes simples monuments.
>
> LAMARTINE.

Des gouvernements aussi peu riches que ceux des petits cantons ne pouvant faire de grands sacrifices en faveur de l'instruction publique, l'éducation domestique dut y prendre une extension notable. Ce qu'en particulier les pères de famille ne sauraient effectuer s'exécute généralement par l'intervention indirecte ou directe des ecclésiastiques. Unterwalden possède trois écoles latines : le collége de Sarnen, où deux professeurs enseignent la théologie; l'école du couvent de Stanz et le

gymnase du couvent d'Engelberg, auquel se trouve annexée une bibliothèque d'incunables, plus curieuse pour les savants qu'utile à l'instruction générale. On a fondé, dans le bourg d'Altorf, une école normale allemande, ainsi qu'un gymnase composé de quatre professeurs. Ces deux établissements, de même que les écoles de divers degrés, sont dirigés par une commission centrale scolaire. On réserve des bourses aux jeunes gens désireux de pousser loin leur instruction. En 1800, le célèbre Pestalozzi avait fait à Stanz le premier essai de sa méthode ingénieuse. Quatre-vingts enfants des deux sexes, réunis autour de lui, faisaient des progrès merveilleux, quand la guerre l'obligea de transporter précipitamment son institut à Burgdorf. Un nouveau mécompte l'attendait : l'hospice qu'on lui avait abandonné pour local fut bientôt converti en lazaret, et les petits cantons perdirent la seule occasion qu'ils aient peut-être jamais eue d'instruire leurs enfants à peu de frais.

Les seules grandes bibliothèques d'Unterwalden et d'Uri appartiennent aux couvents. Aucune d'elles n'est bien riche, et n'y va pas qui veut. Sous ce dernier rapport, Schwytz présente plus de ressources; en 1825, quelques amis des sciences y ont établi une bibliothèque publique déjà forte d'environ cinq mille volumes. Les capucins de Schwytz et d'Arth possèdent aussi plusieurs centaines de volumes : *Sacrés ils sont, car personne n'y touche.* L'abbaye d'Einsiedeln, unique foyer d'instruction élevée qui appartienne aux cantons, a six professeurs qui enseignent aux jeunes bénédictins réunis en assez grand nombre dans cette maison mère la philosophie, la physique, les mathématiques et la théologie. Une collection d'antiquités, un musée de tableaux, un cabinet de physique et de chimie, une bibliothèque attestent, en même temps, la richesse et le goût éclairé du couvent d'Einsiedeln. La collection archéologique n'offre rien d'exceptionnel; mais, parmi les objets d'art, on distingue un *Ecce homo* de l'école espagnole; une Vierge de l'école de Rubens; un tableau représentant David et Goliath; une Madeleine repentante; le portrait d'un sculpteur allemand nommé Babel, auteur d'une partie des statues de l'église; divers tableaux très anciens sur cuivre et sur bois, et des gravures *in-folio*, *in-plano*, d'après Rubens, Van Dick, etc., etc. La bibliothèque, quoique beaucoup moins riche qu'elle ne l'était avant l'expédition fatale du général français Schauenburg, pos-

sédait encore de nombreux manuscrits. Une imprimerie existe à Einsiedeln, une autre à Schwytz; celle-ci publie spécialement les actes du gouvernement; celle-là ne met guère au jour que des livres de piété. La librairie, comme la pharmacie, s'exerce par les épiciers.

Pâtres avant tout, cultivateurs ensuite, mais avec des idées étroites, les indigènes de Schwitz, d'Uri et d'Unterwalden montrent généralement peu de goût pour les arts industriels; ils sont plutôt propres à la vie militaire, à l'existence errante des montagnes. Au siècle dernier, on eût trouvé difficilement dans le pays un potier de terre, un horloger, un chapelier. La plupart des objets fabriqués venaient de l'étranger et des contrées voisines. Léodgard Salzmann, mort en 1798, eut le premier l'idée d'établir dans l'Unterwalden des manufactures de soie et de coton; il fit plus, il fonda, dans l'abbaye d'Engelberg, un entrepôt ouvert au débit des objets confectionnés, ainsi que des ateliers où s'apprêtaient les soies, une caisse de secours et une école secondaire; de sorte qu'au même foyer se trouvaient réunis tous les moyens de moraliser et d'assurer le bien-être d'une population. Peu d'hommes sont moins connus que Salzmann, et mériteraient plus de l'être.

Comme tous les peuples du Nord, comme leurs voisins de l'Oberland, avec lesquels ils ont peut-être certains rapports d'origine, les montagnards de Schwitz, d'Unterwalden et d'Uri ont eu leur âge d'or qu'ils regrettent. « Alors, disent-ils, les vaches étaient d'une grosseur monstrueuse; elles avaient une telle abondance de lait qu'il fallait les traire dans des étangs, qu'elles remplissaient bientôt; la crème s'y recueillait en bateau. Certain jour, un vacher fut renversé de sa nacelle et se noya; les jeunes garçons et les jeunes filles du voisinage cherchèrent en vain son corps pour l'inhumer; on ne le retrouva que longtemps après, en battant le beurre au milieu des flots d'une crème écumante qui se gonflait dans une baratte haute comme une tour, et on l'ensevelit au fond d'une large caverne que des abeilles avaient remplie de rayons de miel grands comme une porte de ville. »

Ces contes, d'une société enfantine, ces petits poëmes chantés sous la feuillée, et qu'un historien comme Müller n'a pas dédaigné de recueillir, ne se perdent point encore. Ils conservent toute leur fraîcheur, tout leur parfum d'antiquité, et forment, avec les prouesses de démons, de

fées, de génies et de nains, la partie mythologique de l'histoire du Valdstetten. Les génies, les nains y jouent le plus grand rôle : ce sont eux qui amassent ou dissipent les tempêtes, qui veillent à l'entretien des sources, qui gardent les mines, les cavernes, les châteaux en ruine, qui président à la navigation des lacs, au cours des rivières, qui chassent par monts et par vaux avec un bruit effrayant, et qui maltraitent le chasseur assez osé pour escalader le rocher presque aérien au sommet duquel ils ont fixé leur siége. Croyez-en la ballade du Krachenthal que, dans un de nos voyages à travers la Suisse, nous avons entendu chanter par un chœur nombreux de jeunes filles dont la voix trahissait l'émotion :

« Très souvent un jeune berger quittait les troupeaux de son père pour aller à la chasse des chamois, sur les pointes nébuleuses des alpes voisines. Vainement ses parents le conjuraient de rester sous le toit paternel ; rebelle à leurs avis, il se livrait avec passion à ce dangereux plaisir. Un soir, une tempête des plus violentes le surprend au milieu d'horribles précipices ; les vents mugissaient, la neige et la grêle tombaient cadencées ; il perdit sa route ; couché sur la crête d'un rocher, il allait périr de froid, de faim et de fatigue, lorsque apparut tout à coup, enveloppé dans un tourbillon, l'esprit de la montagne, qui lui cria, d'une voix menaçante : — Téméraire, qui t'a permis de venir ici chasser nos troupeaux bien-aimés ? — Le jeune berger, saisi d'épouvante, implore son pardon. — Je te l'accorde, dit le génie ; mais à condition que tu ne viendras plus désormais me troubler dans mes vastes solitudes. — La tempête alors cessa comme par enchantement, et le pâtre se retrouva parmi ses troupeaux. »

Les montagnards de ces contrées, ceux surtout de l'Unterwalden, prétendent avoir entendu, même vu des lutins combattant à cheval sur les rochers ; avoir perçu les sons de la musique infernale d'une troupe de sorciers allant au sabbat. Ils vous parleront, avec un sérieux qu'on n'oserait certes pas accueillir du moindre sourire, de nains déguisés en vachers qui emmènent les vaches pour les traire à l'écart, tandis que d'autres esprits familiers nommés servants les ramènent, ou se font un plaisir d'aider dans leurs travaux les bergers qu'ils affectionnent. Ils vous diront qu'à chaque printemps une fée se montre près de certaines

sources, tenant en laisse deux chèvres blanches si l'année doit être abondante, et noires si l'année doit être mauvaise ; ils vous entretiendront fort longuement et des peuplades d'hommes souterrains qui, vivant au fond des cavernes, enlèvent les brebis, les chèvres du voisinage, et des gardiens vigilants des cristaux du Saint-Gothard, etc... Vous ne leur persuaderiez jamais qu'au sommet du mont Pilate ne se promène point un fantôme qui donne la mort, dans l'année, à quiconque est assez malheureux pour l'apercevoir ; que les sources d'eaux thermales ne sont pas sous la puissance de lutins, ou d'anges, ou de quelque saint personnage. Chaque phénomène naturel, chaque événement explicable par les lois de la physique ou de la société, reçoivent une explication mystique, quelquefois empreinte d'idées bizarres. Certains préjugés ont conservé toute leur puissance. Le clergé lui-même, forcé de s'y plier, prononçait encore, à la fin du dix-huitième siècle, des anathèmes contre les animaux nuisibles. Heureux peuple, que n'a pas encore corrompu le luxe des villes, qui n'imagine pas un ciel plus beau, un sol plus propice que le sien, et qui, fier de son pays, satisfait de ses alpes abruptes, des huttes grossières sous lesquelles il s'abrite, ne va point chercher ailleurs de chimériques jouissances ! Le trait suivant, rapporté dans le *Conservateur suisse,* peint l'honnête candeur de ces montagnards :

« Un jour Frantz vint trouver Wolf, et lui dit :

« — Wolf, voici le temps de faucher les foins ; tu sais que nous avons un différend pour la prairie d'Abben. Les juges sont assemblés ce matin à Schwytz ; nous ne sommes pas assez savants pour décider lequel de nous deux a raison ; ainsi, allons les trouver, nous le leur demanderons.

« Wolf refuse d'accompagner Frantz.

« — Mon travail me retient ici, lui répondit-il ; tu as le temps, toi ; sais-tu ce qu'il faut faire? Va à Schwytz, tu diras aux juges mes raisons et les tiennes ; je m'en rapporte à toi, Wolf.

« — Eh bien, puisque tu me confies la chose, je discuterai tes intérêts et les miens.

« Frantz se rend au chef-lieu, raconte avec impartialité, devant le tribunal, la cause du différend, reçoit la sentence, et revient trouver Wolf.

« — Mon ami, s'écrie Frantz, du plus loin qu'il l'aperçoit, la prairie t'appartient ; tu avais raison ; j'avais tort ; ton droit valait mieux que le mien ; les juges l'ont déclaré ; je t'en félicite.

« Et depuis lors Wolf et Frantz se sont toujours maintenus en bonne amitié. »

Dans le canton d'Uri, l'usage des oraisons funèbres existe encore généralement. C'est d'ordinaire le maître d'école de la paroisse qui prononce un discours sur la tombe du trépassé. Voici un échantillon de ces harangues, remarquable par son laconisme :

« Mes frères, s'écrie l'orateur, avec componction, les uns disent du bien de celui que nous venons de mettre en terre, les autres en disent du mal ; nous, nous n'en dirons rien ; laissons-le là. »

Autrefois, certaines fêtes commémoratives amenaient la représentation de drames nationaux qu'on jouait au grand air, sur un vaste théâtre. Ces drames étaient très longs, entremêlés de chants et de discours, précédés et suivis de processions triomphales. La population cantonale presque entière s'y rendait.

2° PÉRÉGRINATION RIVERAINE.

Quand se présentent une infinité d'objets multiples, attrayants par leurs formes ou par leurs souvenirs, il faut que l'esprit se recueille ; qu'après une revue générale, le regard saisisse les points saillants du panorama, et qu'au lieu d'errer au milieu d'un vague sans limites, il ramène à certains points bien caractérisés le tableau qu'il veut étudier dans son ensemble et dans ses détails. Telle a été la marche que nous avons suivie pour notre voyage à vol d'oiseau sur les Waldstetten ; telle nous la continuerons désormais, jusqu'à ce que cette contrée, si intéressante, soit complétement explorée.

Centre commun, rendez-vous naturel des indigènes circonvoisins ; lisière dentelée à laquelle viennent aboutir les produits de la montagne et se résumer l'expression morale du pays, véritable trait-d'union dessiné par le doigt de Dieu, entre quatre petites peuplades catholiques dont les capitales, Lucerne, Stanz, Altorf et Schvytz, semblent se regarder avec autant d'intelligence que d'amitié, le lac ne peut cesser

d'être notre point de départ et notre point d'arrivée. Soit donc que, sur un léger navire, on en suive les anfractuosités; soit qu'en prenant le long de ses bords d'étroits sentiers, on interroge à chaque pas, tantôt la nature, tantôt ses transformations diverses opérées sous la main capricieuse de l'humanité, le but sera rempli.

Des anses, de petits promontoires que dominent d'agréables campagnes, forment une ligne ondulée le long de laquelle sont d'anciennes ruines, d'élégantes constructions modernes, des carrières de grès appartenant à Lucerne. Winkel, petit village féodal, où débarquent les passagers qui arrivent de l'Unterwalden, se présente ensuite sur une baie assez profonde; puis on atteint le hameau romantique de Hergiswyl, au pied du Pilate. Derrière Hergiswyl s'avance, comme un long parapet, la montagne de la Renk. La Loppe rappelle l'existence d'un vieux manoir que liait, dit-on, à Stanzstadt, un pont jeté sur le lac. Nous sommes dans l'Unterwalden, à l'embouchure du ruisseau de Melch, qui sert d'écoulement aux petits lacs de l'Obwalden; nous contemplons, auprès du Rotzloch, la cascade que forment les ondes écumeuses fournies par les sommets voisins, et nous voyons, à la droite d'Alpnach, se dérouler, depuis le Schlierenberg jusqu'au Pilate, ces grandes forêts qui fournissent aux constructeurs maritimes du midi de la France des bois charriés successivement par la Reuss, l'Aar, le Rhin, le Doubs, la Saône et le Rhône; faisant de la sorte un trajet de douze cents kilomètres pour retrouver le fleuve majestueux dont l'origine se confond presque avec la leur, car le Rhône sort des Alpes voisines.

A l'extrémité du Bürgenberg, prolongation du mont Pilate, près d'un petit détroit où la portion du lac Valdstetten, connue sous le nom d'*Alpenacher-See*, se rattache à lui, s'élève une vieille tour du treizième siècle; c'est le dernier vestige du village de Stanzstadt, incendié le 9 septembre 1798 par les Français sous les ordres du général Foy. Ces flammes liberticides éclairèrent la ruine d'une constitution restée vierge depuis cinq siècles; et ce devrait être un grave enseignement pour la postérité, de voir les mêmes hommes chercher à détruire chez leurs voisins ce qu'ils ont établi chez eux. Les versants ouest et sud du Bürgenberg présentent une belle végétation, et c'est d'ici que se développe la partie romantique du lac de Stanz. Quand les Français sont venus y pro-

mener le fer et la flamme, ils ont choisi le domaine de Huttenmath pour point de débarquement; et tous les chalets, tous les villages environnants, aujourd'hui si riches, si animés, Kirsiten, Buochs, disparurent instantanément dans le commun désastre. Kirsiten (Kohrseite), entouré de prairies magnifiques et d'arbres fruitiers, s'appuie contre une montagne charmante formant un petit promontoire. Cette terre aimée du ciel, où jadis on cultivait la vigne, forme un contraste notable avec les deux contrées de l'Obermatt et de l'Untermatt, pays désert à travers lequel apparaissent de rares habitations. Sur ces bords le lac se revêt même de sombres teintes. Les flancs du Bürgenstock, dont les masses pierreuses s'abaissent vers le rivage, présentent un aspect de sauvage âpreté, dont la silencieuse harmonie n'est troublée que par le souffle des vents et des vagues, qui viennent se briser contre le *Wispelnegg* (angle du murmure).

Voici le *Kropfgasse* (chemin du goître), où des femmes battirent un détachement d'Autrichiens, pendant que leurs maris triomphaient dans les plaines de Morgarten; voici, sur une hauteur, la chapelle de saint Just, premier séjour des pères capucins arrivant d'Italie dans l'Unterwalden; au pied du Burgenberg, une autre chapelle dédiée à saint Antoine; puis, entre le Burgenberg et le Büchserhorn, le lac se resserre et forme un golfe considérable, qui occupe en partie la vallée de Stanz, et dans lequel se précipite l'Aa d'Engelberg. C'est au bord de cette rivière torrentielle, à quelque distance du rivage, que s'élève gracieusement le joli village de Buochs, l'une des communes les plus anciennes du pays. Trombes d'eau, débordements de l'Aa, incendies, il n'a cessé d'éprouver des désastres, et toujours il s'est relevé de ses ruines, tellement qu'il compte aujourd'hui douze cents âmes. On dirait qu'un bon génie veille sur lui. Ceux qui regardent comme efficace la bénédiction d'un vieillard; ceux qui professent le culte des sympathies entre les habitants de l'autre monde et les habitants de celui-ci, acceptent volontiers l'idée de la bienfaisante influence qu'exerça jadis, qu'exerce peut-être encore l'aveugle de Buochs sur ses concitoyens. Il aimait à l'adoration la terre natale; il l'avait illustrée par ses œuvres; il la couvait de la gloire de son nom. C'était Würsch, le peintre Würsch, l'un des artistes les plus originaux qu'ait enfantés la Suisse.

A distance égale des golfes de Buochs et de Stanztadt, c'est-à-dire à cinq kilomètres environ de l'un et de l'autre, dans une jolie vallée (le Nidwalden), entre la Bürgenstok et la Stanserberg, s'élève sur un fond calcaire, la petite ville de Stanz, capitale de quatorze cents habitants. Pendant quatre-vingt-deux jours, depuis le 11 novembre jusqu'au 2 février, le soleil ne s'y montre que le matin et fort peu ; ce qui n'empêche pas son territoire d'être fertile, et son climat très doux, grâce au Bürgenstock, dont la haute stature (sept cent soixante mètres) arrête les vents du nord.

Il faudrait une admiration bien complaisante pour citer, comme objets d'art, les portraits de trente ou quarante paysans, anciens lamdammans, qu'on voit exposés à l'hôtel de ville. Au milieu de ces souvenirs apparaît néanmoins un tableau remarquable de Volmar, représentant les adieux de Nicolas de Flue à sa famille. L'église, déjà mentionnée précédemment, bâtie en 1641, dans l'emplacement d'une chapelle aujourd'hui souterraine, *Maria zum-heerde*, qui attire de nombreux pèlerins, élève à soixante-sept mètres sa hardie coupole. Dans le charnier se trouve un monument élevé aux Unterwaldois morts en 1798, pour la défense de la patrie. Près de l'église on voit, sur une colonne, la statue d'Arnold de Winkelried, héros digne des temps antiques, dont la maison existe encore non loin du bourg. On remarque aussi l'église des capucins, où se trouve un calvaire artistement fait en tuf.

Autour de Stanz sont de riantes promenades, des points de vue charmants. Le chemin de Stanztadt, celui du Rotzberg, montagne au sommet de laquelle on peut arriver en moins d'une heure; le sentier de Bergli, et, à Wyl, dans la direction de Buochs, la place plantée d'arbres où se tiennent, chaque année, les *landsgemeinden* du peuple de Nidwalden, sont des buts d'excursions agréables. Plus loin, nous parlerons géologiquement de Rotzberg. Aujourd'hui, nous ne ferons qu'indiquer aux touristes les ruines fameuses qui le surmontent ; ruines parmi lesquelles se déroule, d'une manière si dramatique, l'histoire d'Anneli et de Jageli, gravée dans les annales de l'insurrection populaire. Un amant qui introduit sa maîtresse avec une échelle de cordes devient maître du château de Wolfenschiess; les conjurés le suivent ; le fer brille, la flamme luit, la cloche retentit, et le lendemain, 2 janvier 1308, le signal de

l'insurrection monte, comme aux Wolfenschiess, sur les hautes tourelles de Sarnen et de Landenberg. La chapelle de Winkelried, au pied d'une montagne appelée Mutter-Schwandenberg, attire aussi beaucoup d'étrangers, moins à cause du site qu'en raison de l'histoire fabuleuse qu'elle consacre.

« Les habitants, dit Ebel, s'étant un jour aperçus, par de sanglants débris qu'ils rencontrèrent, qu'une bête féroce avait attaqué leur bétail, plusieurs hommes déterminés se mirent aussitôt à la poursuite du ravisseur. Mais quelle ne fut pas leur épouvante, lorsque, après de longues recherches, ils découvrirent pour ennemi un animal inconnu, moitié amphibie, moitié basilic, qu'on appela des noms de *Lind-Wurm*, *Drachenloch* et *Drachenried!* La petite troupe lança une nuée de flèches sur son corps cuirassé d'écailles impénétrables; mais il se retira dans une caverne de la montagne voisine, où personne n'osa le poursuivre. A cette époque vivait, dans le pays d'Unterwalden, une famille noble du nom de Winkelried, qui avait déjà fourni plus d'un héros à la patrie. Struth de Winkelried, banni du pays à cause d'un duel dans lequel il avait tué son adversaire, avait suivi l'empereur Frédéric II en Italie. Dans la guerre que le peuple y soutint contre les Guelfes, le jeune guerrier se distingua tellement, que Frédéric le créa chevalier sur le champ de bataille de Faënza. Cependant Struth, le cœur plein de regrets au souvenir de sa patrie, entendit parler du monstre qui la désolait, et saisissant l'occasion de se réhabiliter, il fit demander si, en combattant et tuant le terrible animal, il obtiendrait sa grâce pour récompense. On lui répond d'une manière affirmative, et il se hâte de regagner Unterwalden, pour mener à bonne fin son entreprise, comparable aux prouesses de Persée, aux exploits de saint Georges. A l'aube du jour, notre héros aventureux, armé de toutes pièces, dirige ses pas vers l'endroit qu'infestait son redoutable ennemi. Le monstre ne se fit pas chercher longtemps; il s'élança la gueule béante et les yeux étincelants audevant du chevalier qui, non moins prompt que courageux, lui enfonça dans la gueule sa lance hérissée d'un faisceau d'épines. Pendant que l'animal furieux faisait de vains efforts pour s'en débarrasser, le chevalier le frappait de sa pesante épée, et lui portait à la tête et au cou de profondes blessures : enfin, épuisé par cette lutte et par la perte de

son sang, le dragon tombe lourdement sur la terre noircie d'un sang infect. Winkelried lui plonge de nouveau dans le corps son épée tout entière; puis, en signe de victoire, il la jette fumante en l'air et la ressaisit par la garde. Le héros ne jouit pas longtemps de ce triomphe; car les blessures qu'il avait reçues, l'haleine impure et quelques gouttes de sang du monstre qui avaient pénétré entre les fissures de sa cuirasse, lui firent perdre la vie. Il chancela presque aussitôt, pâlit et mourut près du cadavre de son ennemi. Un petit oratoire, qui existe encore, fut élevé sur le lieu même. La caverne où se réfugiait l'animal féroce s'appelle encore l'*antre du Dragon;* les marécages à travers lesquels il errait sont nommés *Drachenried*, pré du dragon; et l'emplacement du village de Wyler qu'il avait désolé est dit le village désert, *Onde-Wyler*.

En réduisant à des proportions humaines cette aventure homérique, en la dépouillant du merveilleux, on pourrait y voir la chute allégorique de la tyrannie vaincue par Winkelried, et rattacher à l'existence du même héros quelque aventure de chasse, où, grâce à lui, aura succombé un animal nuisible, terreur de la contrée.

Du Buochs au pèlerinage de Riedli, de Riedli au double village de Bekkenried, en suivant la rive du lac pendant une heure, la vue se promène avec délices sur un superbe bassin qui baigne à droite le Selisberg, que borne à gauche le Burgenberg, et que dominent au nord le Rigi et les sommets pyramidaux du Mythen. La paroisse de Bekkenried, ravagée souvent par les eaux débordées d'un ruisseau torrentiel appelé Lali ou Drestli, doit son aisance à l'active industrie, à l'intelligence de ses quinze cents habitants. Tisserands, filateurs de soie et de coton, constructeurs de bâtiments, pêcheurs, bateliers, cultivateurs et nourrisseurs de bétail, ils utilisent toutes leurs ressources. Si de Bekkenried on s'éloigne un peu du rivage pour gravir l'Ematten, l'horizon deviendra beaucoup plus vaste, et l'on passera près d'une cascade appelée Staubbach ou Wildenboch (torrent sauvage ou torrent de poussière), qu'on remarquerait, si déjà l'on n'avait été frappé des chutes d'eau de l'Oberland. Le Staubbach, après avoir traversé quelques bancs de sel, car il en conserve la saveur, se précipite avec fracas des rochers du Hochgebirg.

Le Haergis, abri des bateliers aux temps d'orage, limite des cantons

d'Unterwalden et d'Uri; le ruisseau, les pentes inclinées, le promontoire avancé du Seelisberg, formant un angle saillant vis-à-vis de Brunnen, viennent s'offrir ensuite. Le Seelisberg (montagne du petit lac) tire son nom d'un petit lac délicieux qui le baigne. L'air pur qu'on y respire, le pittoresque de l'exposition, la richesse des points de vue en font un lieu choisi pour les personnes qui désirent prolonger leur séjour dans les montagnes ou s'y traiter par le petit lait. Un seul château, superfétation étrange dans le berceau de la démocratie souveraine, subsiste encore, grâce peut-être à d'anciens bienfaits dont la mémoire demeure plus impérissable que celle de la puissance, c'est le château des Beroldingen, famille patricienne qui subsiste encore dans la Souabe. Un pèlerinage, le pèlerinage de Sainte-Marie, couronne les rochers effilés du Sonnenberg; tandis que sur la pente occidentale du Seelisberg se présente, à une hauteur de deux cent quatorze mètres au-dessus des rives du grand lac, l'historique plateau nommé Grütli. En 1783, l'abbé Raynal ayant eu l'idée d'y élever un monument à la gloire des trois Suisses libérateurs, il lui fut répondu par le gouvernement d'Uri : « Le Grütli est « universellement connu; l'œuvre qui s'y accomplit certain jour reste « gravée dans le cœur de tous les Suisses, surtout dans celui du peuple « d'Uri, de Schwytz et d'Unterwalden. Ainsi, tant que ces peuples sau- « ront conserver la liberté qu'ils doivent à la sagesse, à l'héroïsme de « leurs pères, il serait inutile de les y rappeler par un monument. »

Le Wytenstein, rocher pyramidal sorti du sein des flots, rocher merveilleux, dont la tête se dore aux rayons qui viennent du Tell's-Platte et du Grütli, pose comme un monument naturel, comme une vedette attentive aux moindres émotions populaires des trois petits cantons. L'alpe de Niderbauen et ses cavernes; la montagne d'Urwenghi et ses échos; les hautes vallées de l'Isen où se promènent des lièvres blancs et des troupeaux de chamois en plus grand nombre, peut-être, qu'en aucune autre partie de la Suisse; un vaste pays métallurgique jadis exploité, couvrent la rive occidentale du grand lac. Leurs pentes fertiles, peuplées de châtaigniers et de noyers, succédant à des pentes arides, déchirées, se prolongent jusqu'à Seedorf, petit village bâti sur la pointe méridionale du lac, au pied du Gustchenberg, et qui, voisin de la Reuss, souffre beaucoup de ses débordements. A Seedorf, la tour du vieux manoir de Pro rap-

pelle l'existence d'une ancienne maison hospitalière de Saint-Lazare, et les grands bâtiments, sous l'ombre desquels semblent s'abriter les chétives maisons du pauvre, renferment, depuis le quinzième siècle, une communauté de bénédictins, ruinée souvent par les guerres, mais toujours relevée par la bienfaisance. En 1799, l'état-major de l'armée française y demeura tout le temps que les Autrichiens stationnèrent sur la Reuss.

A l'extrémité d'une double chaîne d'âpres montagnes qui couvrent la partie méridionale du lac, Seedorf, Altorf, Fluelen forment un malheureux triangle où maintes fois se sont renouvelées des scènes de désolation. Pour ne parler que des moins anciennes, nous citerons le débordement de la Reuss au mois d'août 1831 ; le pillage et les incendies partiels des mois de mai et de septembre 1799, où plusieurs fois l'armée, sous les ordres de Soult, prit et reprit des positions que défendaient vaillamment d'abord les indigènes seuls, puis réunis aux Austro-Russes; l'embrasement du 5 avril de la même année, qui détruisit Altorf et causa une perte de trois millions; l'incendie de 1693, qui ruina partiellement la même ville; l'incendie de 1400, qui l'anéantit tout à fait... Dans les siècles précédents, la destruction des châteaux avait déjà couvert de débris cette terre classique de l'indépendance populaire : aux vieux manoirs de Schwinsberg, de Pro; à celui de Ruden, dernière propriété des barons d'Attinghausen; à la forteresse de Zwing-Uri, commencée par Gessler, ont succédé des chalets; mais on ne saurait faire un pas, surtout dans les environs d'Altorf, sans rencontrer de tristes témoignages de la lutte que les éléments ont soutenue contre les hommes, ou de celle, beaucoup plus déplorable, que les hommes se sont faite entre eux.

Altorf, situé au pied du Bannberg, à deux kilomètres du lac du Waldstetten, bourg convenablement aligné, formé d'environ deux cents bâtiments, la plupart en pierre et couverts en tuiles, ayant plusieurs places, de larges rues et quelques édifices d'une exécution architectonique assez bonne, n'a guère au-delà de dix-huit cents âmes, mais paraît en posséder un nombre beaucoup plus considérable. On cite l'église paroissiale, moins à cause de son architecture qu'en raison des orgues et des tableaux qu'elle renferme, parmi lesquels se trouve une *Nativité* de Van Dyck; deux couvents; un hospice fondé par saint Charles Borro-

mée; l'hôtel de ville; la douane et plusieurs fontaines monumentales. Deux de ces fontaines sont surmontées de Guillaume Tell, le héros d'Altorf : il est représenté, d'une part, l'arbalète sous le bras, pressant contre son cœur son fils bien aimé, et jetant sur Gessler un regard farouche; d'autre part, tenant à la main les armes d'Altorf. Cette seconde statue couronne le monument élevé en 1567 par le landamman Besler dans l'emplacement du fameux tilleul contre lequel s'est, dit-on, passée la scène attendrissante de la pomme. Au siècle dernier, les archers d'Altorf, renommés par leur adresse au tir de l'arc, choisissaient, pour point de mire, la distance présumée qui séparait Tell de Gessler quand il le perça d'une flèche. Le vainqueur se rendait dans une chapelle voisine, disait quelques prières en mémoire de Guillaume Tell, puis, revêtu d'un costume antique, l'arc sur le dos, comme au quatorzième siècle, se laissait promener processionnellement à travers les rues d'Altorf. Une tour gothique, couverte de peintures représentant l'histoire de Guillaume Tell et les scènes de la liberté conquise au quatorzième siècle, est l'unique vestige laissé dans Altorf par le moyen âge. Deux petites chapelles attenant à l'église contiennent un tableau estimé qui représente l'ensevelissement du Christ, et différentes peintures de Püntiner. L'arsenal du canton où se trouvent quelques reliques précieuses recueillies dans les plaines de Morgarten et de Sempach, existe aux environs d'Altorf. Il n'offre, du reste, rien de remarquable.

La présence d'un peintre paysagiste à Altorf, M. Henri Triner, l'éducation industrielle qu'y ont reçue les deux Aschwanden et M. A. Müller, mécaniciens distingués, laisseraient supposer certaines ressources, certaine portée d'intelligence que n'offrent ordinairement pas des localités si restreintes. Autrefois, l'habitant d'Altorf ne s'occupait que d'affaires commerciales, de petites affaires qui ne pouvaient développer beaucoup son esprit; le soir, muni d'une longue pipe, héritage de famille, il allait dans l'auberge accoutumée où la fumée du tabac et les détails mercantiles absorbaient toutes ses facultés.

Un service direct d'omnibus conduit d'Altorf à Fluelen, village paroissial de huit cents âmes, composé de bateliers et de pêcheurs, qu'on quitte immédiatement; le naturaliste pour étudier sur l'Achsenberg une étrange accumulation de roches granitiques étrangères au mystérieux

enfantement de cette contrée[1]; l'archéologue, l'homme du monde, pour visiter la *Tell's-Platte*, chapelle de Guillaume Tell.

Bâtie en 1380, par ordre de l'assemblée générale des citoyens du canton, la chapelle coupe la roche avancée d'où l'intrépide libérateur, repoussant du pied la barque dans les flots, saisit son arc et tua Gessler. Ce fut de là qu'il gagna Küssnacht, à travers les montagnes, pour accomplir son apostolat démocratique. Des peintures commémoratives décorent les murailles de la chapelle, et, chaque année, le premier vendredi après l'Ascension, on célèbre une fête patriotique et religieuse où se rendent en foule les populations voisines. Au-dessus du *Tell's-Platte* s'élève l'Achsenberg, montagne aride appartenant à la chaîne du Ross-Stoechen, dont la formation présente un mélange de moellons calcaires, de cailloux et de terre argileuse. Si l'étymologie du mot *Achsen* est exacte, il désignerait le sourd gémissement des vagues, qui, par les tempêtes, très fréquentes dans cette partie du lac, vont se briser contre les rochers.

Après la ligne frontière des cantons de Schwytz et d'Uri, s'ouvre l'étroite vallée de Sissigen où se cultivait autrefois la vigne, puis s'élèvent à pic les rochers du Fronalpstock qui projettent avec majesté leurs grandes ombres sur le lac. Ici finit la nature sauvage; ici commence la nature riante et cultivée, et se dessine avec charme l'élégante vallée de Schwytz, arrosée par la Muotta, qui se précipite dans le lac au-dessus du village de Brunnen. L'alliance helvétique fut signée vers ce confluent; un petit édifice, réparé il y a trente années, en consacre le souvenir; mais, mieux que l'inscription allemande qui le rappelle, la tradition l'immortalise chez les Suisses. Brunnen, véritable entrepôt de marchandises, est un village riche, animé, peuplé de bateliers, gens actifs et vigoureux, dont l'existence livrée sans cesse aux intempéries, aux tempêtes, mais indépendante sur les eaux qu'ils considèrent comme leur domaine, conserve un caractère spécial d'élévation et de rudesse, de franchise et de spontanéité.

Brunnen, Ingenbohl dont les deux cents habitations sont étalées au pied du Stassberg; Ibach, disséminé sur les deux rives de la Muotta, ne forment avec Schwytz, pour ainsi dire, qu'une seule agglomération ur-

[1] Elle se compose de pierre calcaire et de schistes argileux. Au sud-est de Flueli existent des couches considérables d'une pierre d'un gris vert appelée *numulite*.

baine, car leurs souvenirs se confondent, leurs habitudes s'harmonisent; et de belles métairies, d'agréables sentiers ombragés d'arbres touffus, les réunissent dans un même ensemble. A Brunnen ont eu lieu les premières diètes helvétiques; au centre d'Ibach s'est tenue la *landsgemeinde* cantonale; de Schwytz ont irradié, sur le reste du canton, les principes d'indépendance et de fervent catholicisme dont l'existence sociale du pays est toujours empreinte; honnête démocratie :

> Je n'y rencontre pas, pour affliger mes yeux,
> Ces intrigants ambitieux
> Qui pensent se hausser en abaissant la France.

Posée au point de jonction du Muotathal avec les vallées qui se dirigent du côté d'Arth et de Brunnen; ayant en face l'Urmiberg, dernier gradin du Rigi, et s'appuyant contre le pied du Grand-Mythen; arrosée par trois ruisseaux torrentiels, le Tobelbach, le Dorfbach et l'Uetenbach, la petite ville de Schwytz se compose d'une place centrale, vaste mais irrégulière, à laquelle aboutissent deux larges rues passablement alignées. Ses maisons respirent l'aisance; ses monuments civils n'offrent rien de remarquable, excepté les portraits de landammans réunis à l'hôtel de ville; plusieurs édifices religieux ont du grandiose ou de l'élégance; le couvent des dominicains de Saint-Pierre jouit d'une fortune très considérable et occupe beaucoup d'étendue; deux chapelles gothiques, la chapelle de Sainte-Croix et la chapelle Saint-Michel, sont dignes d'intérêt. C'était dans cette dernière que se disaient les offices quand le pays se trouvait mis à l'interdit. L'église paroissiale, construite en 1769-1774, présente sept autels de marbre rouge veiné, un orgue, une chaire à prêcher remarquables, des peintures d'un coloris vif, et possède une des plus belles sonneries de toute la Suisse. A Schwytz se conserve une collection numismatique inaliénable fort curieuse, surtout sous le rapport de l'imitation parfaite de l'antique. Elle appartient aux descendants de Hedlinger qui, toute sa vie, se fit un jeu des conjectures des savants sur les médailles fausses échappées à son creuset. Autour de Schwytz sont vingt chapelles disséminées parmi les métairies, et, d'une chapelle à l'autre, d'une métairie aux autres métairies, un réseau charmant de petits chemins qu'ombragent des arbres vigoureux.

Revenu sur les rives du lac, nous rencontrons, après l'embouchure de la Muotta, la cascade de Rœhrlisbach, tombant à travers des blocs granitiques, des couches de brèche et d'ardoises rouges, vertes et noires, qui se succèdent alternativement jusqu'à la roche calcaire; puis sur un terrain d'alluvion, riche en jolies prairies, couvert de noyers et de cerisiers nombreux, mais offrant des déchirures et parfois la roche dénudée, nous atteignons Gersaw, jolie petite ville de quinze cents âmes, formant autrefois un État libre, mais si petit que lorsqu'il arrivait à son landamman d'ouvrir son parapluie, il lui fallait une autorisation des États voisins qu'il couvrait de son ombre. Les membres du congrès de Vienne n'ont point aperçu Gersaw qui, de la sorte, est demeurée incorporée au Schwytzland, non toutefois sans conserver des velléités d'indépendance. Ses habitants sont laborieux. La fabrication d'étoffes en soie fait leur principale industrie. L'église paroissiale, tout à fait moderne, possède quelques bons tableaux d'artistes indigènes : *le Christ mourant sur la croix*, par Würsch; plusieurs peintures de Joseph Mesmer, etc. Parmi des escarpements lointains où se montrent divers chalets qu'emportent quelquefois les éboulements des montagnes voisines, on aperçoit la chapelle de *Kindlismord*, souvenir lugubre d'un père qui brisa contre les rochers la tête de sa fille, désespéré de ne pouvoir lui donner du pain.

A peine a-t-on dépassé Gersaw qu'on se trouve dans la partie du lac vulgairement nommée *lac de Buochs;* puis se présentent d'énormes rochers rougeâtres dans lesquels se trouvent deux cavernes profondes : la grotte de *Waldisbalm*, ayant deux cent quatre-vingt-quatre mètres, garnie d'admirables colonnes en stalactites; et la grotte de *Stigelfattbalm*.

Au pied du Vitzmauerhorne, dans une anse en forme de croissant, apparaissent les villages de Vitznau et de Weggis, entourés de belles cultures qui en font le jardin potager, le fruitier de Lucerne. C'était dans la même anse qu'existaient les bains de Lutzelau chantés par les poëtes du moyen âge, et que détruisirent au dix-septième siècle des blocs de rochers roulés des hauteurs du Rigi. Peut-être le *Muttenstein*, qui s'élève là du sein des eaux, a-t-il une provenance analogue. Ce n'est pas le seul danger qu'ait à courir le territoire de Weggis. Des torrents de boue et de limon descendus des flancs du même colosse, ravagent les terres qu'ils parcourent. En 1795, un torrent de cette na-

ture détruisit trente-une maisons et couvrit une étendue de quatre-vingts arpents.

De Weggis, en trois heures vingt minutes, on pourrait atteindre d'une manière assez facile le sommet du Rigi. Voulant nous y rendre par le lac de Lowertz, nous continuons notre course riveraine, le long des promontoires de Hertenstein et de Tanzenberg couverts des ruines d'un château féodal et de l'ancienne maison du péage des routes impériales, appelée la Zinne; et traversant de jolis bosquets, où se rencontrent, à chaque pas, des pèlerins qui viennent à Greppen, nous atteignons le bourg de Küssnacht, l'un des plus considérables du Schwytzland, puisqu'il a presque deux mille âmes. C'est un chef-lieu de district, divisé en quatre *dizains*, une localité fort agréable, animée, toujours remplie d'étrangers qui se dirigent vers Notre-Dame-des-Ermites ou vers le Rigi, dont on n'est qu'à trois heures et demie. L'église de Küssnacht ne manque ni d'élégance, ni même d'une certaine somptuosité. Elle possède une Vierge en argent; un fort bon tableau servant de retable au maître-autel; une chaire dont la sculpture a quelque mérite. La Rome du bas-empire y a laissé des médailles; le moyen âge des vestiges imposants parmi lesquels le château de Gessler, dont quelques murailles dessinent encore la primitive enceinte. Ce château se trouve à quinze minutes du village, entre le lac de Zug et le lac de Lucerne. A la pointe septentrionale de ce dernier lac existe une chapelle commémorative du meurtre de Gessler. Son portail, restauré différentes fois, représente, dans un tableau exécuté par Beutler, Tell décochant sa flèche. On lit au bas l'inscription suivante :

Geslers Hochmuth Tell erschossen
Und edle Schweizerfreihiet entsprossen,
Wie lange wird aber solche wæhren,
Noch lange, wenn wir die Alten waren.

« C'est ici que Tell tua le superbe Gessler, et que naquit la noble liberté helvétique. Combien durera-t-elle? Aussi longtemps que nous ressemblerons à nos ancêtres. »

Qu'on ne s'y méprenne pas, toutefois, ce n'est point dans cette partie du lac, mais bien au Tell's-Platte que succomba le tyran.

Merlischachen, village féodal où, parmi des prairies verdoyantes, gi-

sent des ruines et des souvenirs, prolonge son territoire jusqu'aux limites cantonales du Schwytzland; on arrive presque immédiatement aux deux Meggen, ancienne résidence castrale des procureurs des ducs d'Autriche, dont l'église paroissiale possède un bas-relief en bois du treizième siècle, mais dont le manoir aux fortes tours s'est brisé sous les coups du bélier démocratique; bientôt on aperçoit d'autres ruines, celles du *Nouvel-Habsbourg* qui dominait le rocher de Ramenfluh, et que les Suisses détruisirent en 1382; et l'on arrive ainsi, l'imagination frappée des stigmates d'une lutte perpétuelle, fort déplorable assurément, entre les races qui possèdent et celles qui, n'ayant rien, veulent posséder à leur tour.

Un groupe d'îles, les îles d'Altstadt, triade élégante posée là comme trois bouquets que le ciel a lancés du rivage pour être perpétuellement caressés par les flots, forme une halte délicieuse d'où l'œil peut embrasser, et les sinueux contours du lac, et sa robuste dentelure, et le Pilate et le Rigi, ces deux géants qui l'étreignent, et Lucerne, sorte de marqueterie blanchâtre accompagnée de verdure, à laquelle vont aboutir les deux parapets fleuris de son golfe. L'une des trois îles est consacrée au patron des bateliers; la seconde porte le symbole de la rédemption; sur la troisième s'élève un obélisque granitique, haut de trente-trois mètres trente-trois centimètres, que fit ériger l'abbé Raynal à la mémoire des trois fondateurs de la liberté suisse.

Après avoir doublé le promontoire de Meggenhorn, défendu jadis par un château fort, on voit encore, avivées de jolies campagnes, différentes ruines féodales, témoignage des haines du quatorzième siècle; puis l'on rentre à Lucerne en jetant un regard sur la Tour rouge, *Roththurm,* dernier vestige de la compression qu'exerçait jadis la puissance impériale, et dont les abords plantés d'arbres touffus attestent la longue innocuité.

3° EXCURSIONS A TRAVERS CHAMPS.

La vie d'aventures a son charme : s'il est profitable au bien-être matériel de suivre un plan combiné d'avance avec toutes les ressources qu'offre la raison, le bien-être moral, celui de l'intelligence, demande

quelquefois des distractions soudaines, des contrastes saisissants qui rendent à l'esprit un ressort qu'il croyait avoir perdu. En voyage, suivre toujours la ligne droite; mesurer, avant de faire un pas, la distance du point de départ au point d'arrivée; calculer les sensations qui vont éclore sur la route, et régler le plaisir, cela ne ressemble-t-il pas au régime d'un malade auquel on permet de petites émotions, auquel on accorde des jouissances graduées, dans la crainte d'ébranler son organisme? L'homme fort exige autre chose. Il ne lui faut ni garrot, ni lisière. Il a besoin d'air, d'espace, de liberté. Il aspire à l'imprévu, à l'accident; il aime l'apparence du désordre dans l'ordre lui-même; les *excursions à travers champs*.

Devant nous viennent s'offrir, en premier lieu, la ville, le lac et la vallée romantique de Sarnen, véritable églogue composée par la nature. Aucune vallée ne présente des déclinaisons plus mollement exprimées et plus fleuries; aucun lac ne respire un calme plus doux; aucune ville ne semble plus complétement heureuse de son site, et l'Aa, qui murmure à ses pieds, la respecte, tandis que le Lauwibach, autre affluent du lac de Sarnen, menace de siècle en siècle, comme l'ont prouvé les inondations de 1629 et de 1739, l'existence de Giswyl. En côtoyant les rives de ce joli lac, vous ne trouvez ni hautes montagnes, ni vastes glaciers, ni rocs décharnés, ni torrents fougueux, ni campagne désolée, mais partout des formes onduleuses, des vallons recourbés avec grâce, des collines parées de fraîche verdure, d'agréables habitations entourées d'arbres, d'épaisses forêts, qui cachent aux regards les pointes et les aspérités des rochers : c'est un diminutif de la vallée de Klonthal, si aimée de Gessner. Le silence, le calme qui règnent aux bords de Sarnen s'emparent de l'âme et lui inspirent la mélancolie la plus douce. Comme études de paysage, le peintre, errant sur de telles rives, ne peut manquer d'y trouver le secret de compositions ravissantes; et personne n'a sans doute oublié l'effet que produisit au Diorama cette vue du lac de Sarnen, reproduite par le brillant pinceau de M. Daguerre.

Sarnen, avec les communes qui sont annexées dans le haut Unterwalden, forme une population d'environ quatre mille âmes. Parmi ses deux cents maisons, toutes assez bien bâties, se montrent quelques édifices : l'hôtel de ville est décoré de portraits de plusieurs landammanns; d'ex-



VALLÉE DE SARNEN

cellents tableaux inspirés au peintre Würsch par la vie sainte du bienheureux Nicolas de Flue et par les horribles traitements exercés contre le père d'Arnold de Melchtal; il contient, en outre, un relief du canton, au quarante millième, œuvre exacte de l'ingénieur Müller. Les ruines du vieux château de Landenberg qui dominent Sarnen et sa vallée, ancien séjour des gouverneurs autrichiens, reçoivent aujourd'hui, sur leurs débris mêmes, la population souveraine de l'Obwald, réunie en landsgemeinde. Ces réunions se font en plein air. Quatre ou cinq mille souverains, assis sur des pierres et sur des planches ou sur la terre nue, écoutent le chef de l'État rendant compte de sa gestion, et qui, debout, prononce une harangue qu'applaudit ordinairement l'auditoire. L'arsenal, le jeu de l'arquebuse existent au sommet du même plateau, d'où la vue s'étend vers le nord, au delà de la forêt de Kern, jusqu'à Lucerne, et, plus loin, sur les montagnes bernoises qui ferment l'horizon. L'église paroissiale, bâtie en 1739, est hors de la ville, dans un lieu nommé Kirchhofen; elle renferme deux jeux d'orgues, huit autels, une belle sonnerie. Il y a en outre, dans la même localité, deux chapelles, un hôpital, deux couvents, un collége considérable, une imprimerie, et, le croirait-on jamais? un théâtre!...

En remontant le lac, en suivant les rives de l'Aa, on arrive à Giswyl la Noble (*Giswilla nobilis*), destituée de ses titres d'aristocratie depuis qu'une église, élevée en 1629, a remplacé le manoir, depuis longtemps ruiné, des nobles de Hünnwyl. Sa population est d'environ quinze cents âmes, groupées dans trois localités principales autour d'une vaste plaine inculte, qui, depuis 1761, a remplacé le lac de Giswyl dont la population opéra le malencontreux dessèchement. Une lieue plus loin, derrière la chaîne du Kaiserstuhl, riche en pétrifications et qu'on traverse par un chemin taillé dans le roc, un autre lac, le lac de Lungern, a subi le même sort, sans que, jusqu'à présent, les villageois voisins en aient retiré grand avantage. Autrefois, ce dernier lac formait une magnifique nappe d'eau, ceinte de rochers et de bois touffus qui croissaient jusque sur ses rives. Les habitants, moins influencés par la beauté de ses romantiques rivages que par l'espoir de livrer à la charrue cinq cents arpents de bonnes terres cachées sous les eaux, conçurent le projet d'opérer une saignée, d'abaisser de quarante mètres le

niveau du lac, et de réduire ainsi ses dimensions. Une compagnie d'actionnaires fournit la somme nécessaire, évaluée soixante-dix mille francs, et les paysans s'imposèrent dix-neuf mille journées de travail. M. Sulzberger, ingénieur habile, conduisit l'opération. Il creusa un canal souterrain d'une longueur de quatre cent soixante-quatre mètres, et, le 9 janvier 1836, commença l'écoulement graduel des eaux. « Dans les six premiers jours, l'eau baissa de près de cinq mètres, et, dix jours après, le lac se trouvait au niveau de l'embouchure du canal souterrain. Les portions de terre laissées à découvert par cet abaissement du lac ne présentèrent, pendant quelques mois, qu'une surface de boue blanche et de sable, que couvrait une immense quantité de corneilles qui venaient se nourrir de vers et de coquillages mis à sec par le retrait des eaux. Vers la fin de l'année, on obtint une mince récolte de pommes de terre, et il faudra quelque temps encore avant que ce sol puisse être d'un produit réel pour l'agriculture. Le géologue ne verra pas, sans quelque intérêt, les dépôts aqueux entraînés dans le lac par les ruisseaux ses tributaires ; il y observera le progrès de la formation des couches et la variation de leur déclinaison. » Ce lac n'a plus que deux kilomètres de longueur. Les deux cents habitations, l'église gothique, les six chapelles groupées autour de lui, ont perdu, par le retrait des eaux, une partie de leur charme primitif. Cependant, le pays de Lungern rivalise avec celui de Sarnen, sous le rapport de l'élégante ordonnance des paysages, de la majesté des formes et des oppositions de verdure. Les hauts sommets placés entre l'Oberland et cette vallée sont ombragés par des forêts de sapins, dont le vert sombre fait ressortir le vif éclat des prairies étalées inférieurement ; on n'aperçoit ni roches menaçantes, ni crêtes dénudées ; les avalanches brisées contre les sapinières ne laissent rouler que des masses presque inoffensives ; et sur les rives du lac, sur celles du ruisseau dont les cascades animent les pentes extérieures, apparaissent, de distance en distance, des arbres majestueux sous lesquels s'abritent quelques habitations champêtres.

Une énorme montagne, le Brunig, ferme au midi le Lungernland. On le traverse, entre le haut Unterwalden et la vallée de Hasli, par des vallées spacieuses où sont entassés les décombres de roches calcinées, où croissent des hêtres monstrueux, dont le feuillage sert de litière aux

bestiaux, et quantité de belles plantes. Çà et là s'élèvent quelques chalets d'été qu'occupent des charbonniers et des bergers, et l'on atteint le hameau pastoral de Brunigen, clef du passage, élevé de trois mille mètres, dernière limite de la culture dans les Alpes.

Entre la ville de Sarnen et le joli bourg de Kerns dont les annexes font avec lui deux mille cinq cents âmes de population, s'étendent des prairies couvertes d'arbres fruitiers, peuplées de nombreux troupeaux, où chaque année l'Obwaldenois célèbre des jeux gymnastiques analogues aux jeux de l'Entlibouch. On y rencontre d'agréables chalets, séjour modeste d'hommes industrieux parmi lesquels la descendance de l'artiste Abhard, qui demeure à Saint-Antoine, au-dessus de Kerns.

Du même point commence, pour s'étendre au sud-est, sur une ligne de trois lieues, entre des montagnes très élevées, la vallée de *Melchtal*, dont les montagnes, formées de couches calcaires superposées sur des schistes argileux, renferment plusieurs espèces de marbres passablement estimés. C'est un pays fertile en pâturages alpestres, mais d'aspect sauvage, malgré les nombreuses cabanes qui le couvrent et les troupeaux qu'on y rencontre. Au fond de cette vallée que décorent de vertes prairies, on rencontre, sur l'alpe de Melschée le lac du même nom, au pied du Glockhaustock et de l'Erzegg. Sa longueur est évaluée à trois mille deux cents mètres; sa largeur à six cent trente-quatre; sa profondeur à cinquante-sept; son élévation au-dessus de la mer à mille quatre-vingt-quatorze. Il ne nourrit point de poissons. Autour de lui sont plusieurs petits lacs. Son écoulement se perd à peu de distance dans le Stæubiloch, et ne reparaît qu'à une lieue et demie de là, sous le nom de Hügschwendibach, qui, réuni au Keselenbach, forme le Melch-Aa ou Melcha. Cette rivière, la seconde en grandeur de l'Obwalden, traverse, dans toute sa longueur, la vallée à laquelle elle a donné son nom, recevant sur ses deux rives de nombreux affluents. Entre Dietenried et le Flühli, elle passe à travers une gorge haute de quatre-vingt-quatorze mètres, et large seulement de quatorze mètres; elle se réunit à l'Aa, au-dessous de Sarnen. Melchtal est aussi le nom d'une petite commune annexe de Kerns, la patrie de la famille Ander Halden, souche d'où sortit l'intrépide Arnold de Melchthal.

Ce cultivateur labourait son champ quand un messager vint, au nom

du bailli de Landenberg, saisir sa paire de bœufs. Irrité d'une telle injustice, Arnold battit le valet, lui cassa un doigt, et s'enfuit dans le canton d'Uri pour éviter la vengeance d'un maître qu'il savait impitoyable; mais le bailli donna l'ordre d'arrêter le père d'Arnold et de lui crever les yeux si le fils ne se présentait pas; ce qui fut fait.

Des souvenirs d'un tout autre genre, témoignage de résignation, de mansuétude et de piété sincère, vivent encore à Sachseln, bourg assez considérable, puisqu'on y compte seize cents habitants : sa vaste église, terminée depuis 1674, renferme le tombeau, le portrait, les vêtements et plusieurs autres reliques de Nicolas de Flue. Ces précieux restes, déposés sous le maître-autel, dans une châsse très riche, en sont tirés, dans les grandes occasions, pour être exposés à la vénération des nombreux pèlerins qui, chaque année, viennent prier le saint d'intercéder pour eux. Ces dévotions sont surtout fréquentes le 26 juillet, époque où Sachseln se transforme en théâtre d'exercices à la lutte, auxquels prennent part tous les plus vigoureux champions du voisinage.

De Sachseln, un agréable sentier conduit au hameau de Flüh, où Nicolas naquit le 21 mars 1417, et à la solitude du Melchatebel, qu'il habita presque vingt ans, jusqu'à sa mort, arrivée en 1487. On montre, avec un touchant respect, la pierre qui servait d'oreiller au saint ermite, le rocher de Flüh d'où sa bénédiction arrêta l'incendie de Sarnen. Ce sont des lieux sacrés pour les Suisses et vers lesquels se rendent quantité de pèlerins. Le long des sentiers de la forêt, au milieu du désert, ce ne sont partout que femmes agenouillées, récitant leur chapelet; et si l'on entre dans les chalets, à côté de l'image de Tell ou de Melchtal se montre l'image du bienheureux Nicolas, double souvenir, double gloire qui, marchant ensemble, soutiennent le patriotisme religieux de cette population.

Frère Conrad Scheuber, beau-fils de Nicolas de Flue, recommandable par ses bonnes œuvres, repose à deux lieues plus loin, dans le chœur de l'église du village de Wolfenschiessen, où douze tableaux représentent les actes principaux d'une vie très méritante. Conrad Scheuber, comme Nicolas, aimait la solitude. Il habita longtemps Alzelen. Sa cabane s'y voit encore, et les pèlerins qui vont honorer ses restes à Wolfenschiessen n'ont à faire qu'une petite lieue, en montant la vallée de

Stanz, sur la gauche, pour connaître le sombre réduit qu'il s'était choisi.

En regagnant le cours de l'Aa, en continuant de monter une vallée sauvage, étroite, dont presque tous les points sont privés pendant six semaines de la vue du soleil, on atteint l'abbaye d'Engelberg, création du douzième siècle, décorée par Calixte II du beau nom de Montagne des Anges, et qui devint promptement opulente sous le bénéfice de l'immédiateté. Son église, incendiée trois fois, est à six cent vingt-trois mètres au-dessus du lac de Waldstetten. Elle possède de jolis vitraux, une peinture estimée représentant l'Assomption de la Vierge. A l'article Instruction publique, nous avons dit un mot de la bibliothèque et de l'institut classique d'Engelberg, localité plus remarquable assurément par sa situation, par l'extrême abondance de ses eaux, par les hautes neiges qui la dominent, par d'innombrables effets de lumière le long des glaciers, que par les créations des hommes. Les religieux du couvent reçoivent le voyageur avec une cordialité tout à fait chrétienne.

Vingt sources différentes, descendant des montagnes, ont chacune un nom. Nous en ferons grâce au lecteur. Elles se réunissent pour former plusieurs ruisseaux; entre autres l'Erlenbach et le Tetschbach, qui viennent porter à l'Aa le tribut quelquefois considérable de leurs eaux.

Derrière l'Engelberg s'élèvent le Titlis (*Titlisberg*), dépassant de trois mille cinq cent soixante-dix mètres le niveau de la mer, et le Grassen, autre colosse rivalisant avec lui. Tous deux dépendent des Alpes-Surènes. La première ascension au Titlis eut lieu en 1744. Quarante-deux années après, au mois d'août, le docteur Feyerabend, médecin du couvent d'Engelberg, le gravit de nouveau, accompagné de dix guides. Il courut bien des dangers, et demeura quelques jours presque sans voir, tant ses yeux avaient été péniblement affectés par le froid et par l'éclat des neiges. En 1797, M. Müller calcula que la calotte neigeuse de cette montagne présente cinquante-neuf mètres d'épaisseur. Il faut, pour en atteindre le sommet, quitter Engelberg au commencement de l'après-midi, passer la nuit dans l'un des chalets situés à proximité des dernières plates-formes, et achever son voyage le lendemain matin, afin de jouir d'un coup d'œil magnifique, qui embrasse l'horizon neigeux des Alpes, depuis la Savoie jusqu'à la Carinthie, la Suisse tout entière, l'Alsace, la Souabe et le Rhin.

Cette excursion demande huit ou neuf heures de marche. Le même temps serait nécessaire si l'on voulait aller d'Engelberg au bourg d'Altorf, en traversant les Alpes-Surènes.

Un sentier vous conduit, par des escarpements continuels, vers la laiterie du couvent d'Herrenrütli, où cinquante vaches donnent en abondance du lait que l'on convertit en fromages. Autour de la laiterie sont des prairies arrosées d'eaux abondantes qui tombent de cascades en cascades du Hahnenberg et du Stierenbach. Le champ des neiges, élevé d'une demi-heure de marche, à peu près, au-dessus des plus hauts chalets, s'étend jusqu'au col des Alpes-Surènes (*Surenen-Erck*), étroit défilé d'un mètre soixante centimètres de largeur, taillé entre le Blackenstock et le Schlossberg.

« Pendant la plus grande partie de la montée, on ne cesse d'apercevoir le Titlis dans toute sa magnificence, ainsi qu'une longue ligne de pics et de glaciers qui s'en détachent et vont rejoindre les Surènes. Du côté opposé, la vue s'étend sur les vallées de *Maderan* et de *Schauchen*, ayant pour dernier plan le sommet neigeux de *Gloernish*, dans le canton de Glaris. »

En regard d'Uri, la pente neigeuse des Surènes est à la fois plus longue, plus raide, accompagnée d'une accumulation de roches brisées et d'escarpements bordés de précipices; on traverse une gorge effroyable, le *Bockytobel*, puis on arrive dans la vallée de la Reuss, appelée par les Allemands *Krachenthal*, vallée bruyante, à cause du retentissement des eaux qui la parcourent, et dont le voyageur est assourdi. Deux chemins se présentent : l'un qui conduit au Saint-Gothard en passant par Erstfeld; l'autre à la ville d'Altorf par Attinghausen. Lecourbe, à la tête d'une division, avait traversé ce passage, même avec de l'artillerie, pour attaquer les Autrichiens stationnés le long de la Reuss; mais Suwarow, arrivant du Saint-Gothard avec ses murailles d'hommes, l'obligea de rétrograder.

Les ruines du château d'Attinghausen et de Schweinsberg, qu'occupaient entre les années 1308 et 1357 des landammans du canton d'Uri, ont pour nous moins d'attrait que n'en présente la plus chétive cabane du village; car dans un de ces asiles modestes vivait Walter Fürst, beau-père de Guillaume Tell, et l'un des créateurs du système fédéral

helvétique. Attinghausen n'a point oublié ses anciennes traditions. Tout le monde y pratique la vie pastorale. Il en est de même, au reste, de la plupart des indigènes qui habitent les rives de la Reuss et les vallées latérales.

Vis-à-vis d'Attinghausen s'ouvre la vallée sauvage de Schoechen, que parcourt l'impétueux torrent du même nom, arrivant des flancs du Golzerberg et des Alpes-Surènes.

Nous sommes sur la route d'Airolo par le Saint-Gothard; nous traversons le gros village paroissial d'*Ertsfeld* ou *Irschfeld*, auquel appartient une fort jolie chapelle érigée de l'autre côté de la rivière. Aucun site ne peut être mieux choisi pour y placer un sanctuaire de dévotion. La nature même semble inviter au recueillement. La chapelle est sous le vocable de saint Hubert, patron des chasseurs suisses comme des chasseurs français. Sa légende a été représentée à fresque sur les murs extérieurs du temple par l'habile pinceau de Drimner. Malheureusement le temps a compromis cette œuvre d'art. Nous arrivons au vallon de Klausen, théâtre historique, fermé de trois côtés par des pics perpendiculairement élancés, d'où tombe quantité d'eau en cascades. Au mois d'août 1799, nos soldats y battirent les Autrichiens, les Glaronnais et les habitants d'Uri.

Silinen, Amsteg et leurs ruines gothiques, au front desquelles ne se rattachent ni dates, ni faits bien précis, sont aux pieds de hauts sommets. La vallée de Madéran et le Kœrstelen, ruisseau torrentiel qui causa de si grands désastres en 1762 et 1831, impriment au village d'Amsteg beaucoup d'animation. A partir de ce point, la route, œuvre d'art d'une hardiesse prodigieuse, présente une série de difficultés aplanies avec un rare bonheur. Nous ne faisons que nommer le *Teufthal*, le *Felli*, les cascades du *Jeschi* et du *Leutschach;* car quiconque a pu voir une seule fois tomber toutes ces ondes à travers un rideau d'un vert sombre, quiconque a pu les entendre, ne les oubliera pas plus qu'il n'oubliera l'élégante chapelle de *Gurtnellen*.

Un pont appelé *Pfaffensbrück*, le saut du moine, composé d'une seule arcade de trente mètres de longueur, rappelle une histoire fantastique, en même temps qu'il présente de tous côtés des tableaux véritablement effrayants. On raconte qu'un moine ayant enlevé une jeune fille

et se voyant poursuivi de très près, s'élança par-dessus l'abîme avec sa proie, et d'un saut gagna le bord opposé. Or ce moine devait être un démon, car, pour franchir semblable espace, il fallait les ailes de Lucifer.

Après le *Pfaffensprung* se présente le torrent du *Mayenbach*, que l'on traverse avant de gravir une pente escarpée qui conduit au petit village de Wasen, dont l'église, assez belle, dépasse de six cent trente-quatre mètres le niveau de la mer. On pourrait de là, par le Mayenthal et le mont Susten, gagner la vallée de Hasli. Si l'on continue, au contraire, le chemin de Saint-Gothard, on prend à Wattingen la droite de la Reuss, on franchit une foule de ponts successifs plus étonnants les uns que les autres : d'abord celui du Rohrbach dont la cascade présente de jolies chutes, et qu'avoisine une belle maison patricienne, berceau de la famille Bessler qui, depuis deux siècles et demi, a fourni beaucoup de fonctionnaires distingués ; après le pont de Rohrbach se trouve le *Schoene-Brücke*, puis un autre plus extraordinaire encore. Le *Teufelstein*, rocher du Diable, masse d'environ vingt mètres carrés, entre Gestinen et le Goeschental, a fourni le texte d'une histoire satanique. On raconte que le diable avait parié avec un moine de porter cet énorme bloc à la distance d'une lieue ; qu'effectivement il le chargea sans peine sur ses épaules, mais que bientôt il ne put aller plus loin et laissa tomber le fardeau dans le lieu qu'occupe le Teufelstein.

Le *Goeschenthal*, vallée déserte, ouverte dans la direction du nord-ouest, est fermé par de hautes montagnes qui se continuent avec les immenses glaciers de Trift et de Gelmer, situés entre les vallées du Grimsel et de Cadmen. Le torrent de Goeschinen descend vers la Reuss, et le long de ses rives escarpées serpente un sentier que fréquentent les chasseurs de chamois pour monter au Hasli. Dans le Goeschenthal se trouve la *Sandbalme*, grotte célèbre de cristaux. Quelques misérables cabanes, quelques ruines, traces d'un bâtiment de péage, constituent la petite commune de Gestinen ou Goeschinen, élevée à mille quatre-vingt-quatorze mètres au-dessus du niveau méditerranéen et dont l'origine remonte très loin dans l'histoire. Ces cabanes finiront par disparaître, car insensiblement les nouvelles habitations viennent se grouper près d'un pont magnifique de construction récente appelé *Lange-Brücke*.

La contrée, de plus en plus sauvage, offrira bientôt l'aspect d'une effrayante solitude : déjà tout vestige d'habitation cesse; les caractères de végétation s'effacent; des deux côtés de la vallée on ne voit qu'énormes montagnes couvertes de débris rocheux, sillonnées de ravins profonds, où roulent écumeux des milliers de torrents dévastateurs. Quantité de petites croix plantées parmi les pentes riveraines indiquent, comme au Saint-Gothard, les lieux où des voyageurs ont péri sous des avalanches ou sous des éboulements, et ce champ de la mort vient ajouter ses lugubres annales à l'imposante sévérité du site : double image de destruction offerte au penseur, et qui semble planer, comme un linceul, au-dessus des gorges entre lesquelles la Reuss retentissante heurte péniblement ses ondes.

Le pont de *Tanzenbein*, le pont du Diable (*Teufels-Brücke*), œuvres humaines qui luttent ici de hardiesse avec les œuvres de la nature, couvrent de leurs arcatures et de leurs noms la gorge des *Schœllinen*. Au milieu du site le plus imposant de tout le passage, au point où la Reuss bondit avec le plus de violence et retombe avec le plus de fracas, l'abbé Girald d'Einsiedeln avait, en 1118, conçu l'idée d'un pont qui parut une merveille et qu'on baptisa du nom de *Teufels-Brücke;* arche de vingt-cinq mètres, jetée sur la saillie proéminente de deux rocs, et qui, pendant six siècles, a bravé les tempêtes. On n'y passe plus aujourd'hui; on se contente de le conserver comme un point de comparaison entre l'art des architectes modernes et celui des frères Pontifs du moyen âge. Un autre pont, plus élevé de sept mètres que l'ancien, également d'une seule arche, présente dix-huit mètres trente-trois centimètres d'ouverture, sept mètres d'élévation, et repose à trente-deux mètres au-dessus de la Reuss sur deux blocs granitiques. Il n'a presque point de parapet; son étroitesse permet à peine que deux personnes y passent de front, et ses oscillations semblent menacer d'une chute le voyageur qui le traverse. Cependant, différentes constructions modernes ont amoindri les horreurs sublimes de cet affreux passage; nous les regrettons pour le touriste et le peintre. Une terrasse à pente douce, taillée dans le roc, conduit, avec des parapets commodes, à un nouveau pont de deux arches qu'on traverse sans la moindre émotion, bien qu'il soit plus près que l'ancien de la chute des eaux.

Deux fois, dans la célèbre campagne de 1799, le défilé de Schoellinen et le pont du Diable furent témoins d'un sanglant combat. Le 14 août, Lecourbe et Loison, ayant réuni leurs colonnes, surprirent les Autrichiens, les acculèrent dans la vallée de la Reuss jusqu'au pont derrière lequel ils s'étaient retranchés, et dont ils défendirent l'approche avec une valeur remarquable, qui céda toutefois devant la valeur, nous allions dire la furie française. Force fut aux aigles d'Autriche d'abandonner la Reuss; mais le 24 septembre arriva Suwarow, qui força nos troupes d'abandonner leur conquête éphémère.

Immédiatement après le pont du Diable, la route actuelle passe sous une voûte appelée le trou d'Uri, *Urnerloch,* haute de trois mètres, large de trente-trois mètres trente-trois centimètres, longue de soixante-sept mètres. Pierre Moretini, célèbre ingénieur du val Maggia, le fit creuser en 1707, dans le Kilchberg, pour exploiter les sapinières voisines et renouveler le plancher du Pont-Poudreux, *die Staübenbrücke.* Déjà, dans le quatorzième siècle, ce pont, suspendu par d'énormes chaînes d'une rive à l'autre de la Reuss, laissait voir, au fond d'un immense précipice, des nuages d'eau tamisée comme une poudre très fine et vaporisée; tableau séduisant auquel le pont emprunta son nom.

La Reuss sépare le Kilchberg du *Teufelsberg* (montagne du Diable), dernière limite du domaine qu'assigne aux esprits infernaux l'imagination craintive des montagnards. Depuis la vallée du Diable, *Teufelsthal*, jusqu'au Teufelsberg, ce ne sont qu'empreintes diaboliques, dénominations infernales; Satan et ses suppôts ont imprimé leurs longues griffes aux crêtes de tous ces rochers; remué confusément toutes ces masses; parcouru la nuit, en chasses bruyantes, ces sommités où ne peut croître une herbe sous le pied des damnés... Les mésaventures éprouvées par Lucifer, les tours qu'on lui a joués dans cette vallée de la Reuss ajoutent encore à sa haine contre les habitants. La vue seule du Teufels-Brücke lui rappelle un échec et ranime sa fureur. On raconte que jadis, quand un abîme séparait l'Urseren et l'Uri, un marché fut conclu avec le diable, moyennant lequel il se chargea de bâtir un pont, sous la réserve qu'on lui abandonnerait le premier être vivant qui passerait dessus. Les paysans le firent traverser par un bouc. Irrité, le diable court au Goeschenen, s'empare de cette roche, la met sur ses

épaules et s'apprête à la lancer contre le pont; mais une vieille femme l'aperçoit, se signe, invoque la Vierge, et le diable vaincu laisse échapper la roche qui, depuis lors, a conservé la marque de ses griffes.

Dans toutes les chroniques infernales que racontent les pâtres du Schœllinen, l'expression rend la chose; les pensées de l'indigène ressortent du mot lui-même. Il n'a trouvé d'autre moyen de peindre ses terreurs et son admiration pour les objets d'art qu'en faisant intervenir une puissance invisible.

Débouchant du trou d'Uri, on pénètre dans la grande et pastorale vallée d'Urseren, vallée aussi riante que celle de Schœllinen est sombre; paysages aussi frais, aussi gracieux que les paysages de l'*Urnerloch* sont tristes et terribles : ici le printemps, les brises parfumées, l'atmosphère tiède et le ciel serein; là-bas l'hiver, l'âpreté des monts du Nord, la glace ou les brumes épaisses dans l'horizon; ici le paradis, là-bas l'enfer; ici le domaine des anges, ailleurs celui des démons. Plus de rochers confusément entassés comme une œuvre de désolation; plus de ces sourds murmures qui ressemblent aux plaintes des réprouvés; mais de l'élégance dans toutes les formes, de la gaieté dans l'expression de toutes les nuances; de la vie, du mouvement, mais un mouvement auquel on voudrait s'associer, une vie qu'on aimerait de partager; sous vos pas, de riches tapis semés de mille fleurs; dans le lointain, des montagnes élégamment festonnés; enfin, autre nature, autre climat, autre monde.

L'*Urseren,* dit Ebel, à qui nous allons emprunter quelques détails, est à quatorze cent cinquante-deux mètres au-dessus du niveau de la mer. Tout porte à croire qu'il formait un lac jusqu'au moment où la Reuss put traverser les rochers du Schœllinen. Les habitants de cette vallée parlaient la même langue que les Grisons, et dépendaient du couvent de Dissentis. Vers la fin du quatorzième siècle, l'extrémité inférieure de la vallée d'Urseren se trouvait encore fermée et ne communiquait pas avec la vallée basse de la Reuss. Dès qu'un sentier les eut mises en rapport, l'esprit d'indépendance se répandit dans l'Urseren, et bientôt, à l'aide des habitants d'Uri, il secoua le joug peut-être très inoffensif des seigneurs féodaux. Cette vallée n'a pas moins de douze kilomètres d'étendue et deux kilomètres dans sa largeur la plus grande;

elle possède à peu près deux mille habitants dont l'industrie consiste dans l'élève du bétail, la fabrication des fromages et le transit des marchandises à travers le Saint-Gothard. Ils sont répartis en quatre villages dont Andermatt, le chef-lieu, possède seul presque moitié de la population.

Andermatt, à vingt minutes de la galerie d'Uri, n'occupe pas l'emplacement qu'il occupait jadis au pied du Kilchberg, où l'imprudente main de l'homme éclaircit une forêt que la nature avait plantée comme un rempart contre les avalanches. Un jour, le village disparut sous des monceaux de neige; il n'en resta guère que l'église, et les habitants transportèrent leurs pénates un peu plus loin, au bas de la montagne de Sainte-Anne, *Gürschen*, où d'énormes sapins les garantissent des avalanches. Consumé en 1766 par un incendie, pillé deux fois en 1799 par les Français et les Russes, Andermatt s'est promptement relevé de ses misères : on y voit un hôtel de ville, témoignage d'ancienne organisation municipale; un hospice pour les voyageurs pauvres et malades; un couvent de capucins bâti en 1688; deux chapelles; une église paroissiale assez remarquable, qu'on croit avoir été bâtie par les Lombards.

« Ce site, dit M. de Golbéry, forme, avec les paysages qui l'entourent, un contraste délicieux; soit que l'on descende depuis deux heures de l'hospice et des lacs, soit que l'on ait parcouru la vallée inférieure au-dessus des gouffres de la Reuss, soit enfin que l'on ait suivi l'audacieux sentier qui, du glacier du Rhône, s'élève au sommet de la Furca, pour conduire ensuite à Réalp, au-dessus des nouveaux précipices. Quand la cloche du soir appelle à la prière les capucins, les pâtres de la vallée; quand la lune promène sa douce clarté sur ce placide paysage, et que les accents périodiques du chapelet retentissent accompagnés du doux bruissement de la Reuss, il est impossible de ne pas se laisser émouvoir par un sentiment profondément religieux. Aux limites de deux grandes nations, à l'un des points les plus élevés de l'ancien monde, séparé en quelque sorte de la société moderne, on se croirait, en apercevant ces moines, l'homme d'un autre siècle, et presque l'habitant d'un autre monde; car ici rien ne change : la Reuss tombe dans ses abîmes depuis le premier jour de la terre; depuis le même jour, ces rochers font blan-

chir et mugir son onde, et ses majestueux battements sont comme les éternelles pulsations de la nature. »

Plusieurs personnes d'Andermatt font des collections d'objets d'histoire naturelle. On cite particulièrement le cabinet minéralogique du chapelain Meyer, et le musée ornithologique de M. Nager. A l'Hospital, les frères Meyer et M. Müller possèdent aussi des collections curieuses de minéraux et de roches des Alpes, dont ils cèdent volontiers divers échantillons aux étrangers. Andermatt a vu naître le peintre Diogg, dont les tableaux sont d'autant plus recherchés qu'ils deviennent rares.

A deux heures et demie d'Andermatt, près du lac d'Oberalpe, se trouve la source du Rhin. On peut s'y rendre facilement. Des bords du lac, sur le *Mutsch*, on jouira d'une belle vue, s'étendant jusqu'aux environs de Coire, où conduirait, par une vallée fort attrayante, le cours du Rhin qui baigne les murs de Dissentis.

En quittant le village chef-lieu d'Andermatt, nous laissons à gauche une double potence, témoignage du siége d'une ancienne justice criminelle, et nous gagnons le village d'Hospital ou *Hospental,* en langue rhétienne; car, on a pu le remarquer, depuis ces dernières pages, l'allemand s'adoucit, se transforme, et concourt, avec l'italien, à créer un nouvel idiome, expression de mœurs et d'habitudes nouvelles.

Au treizième siècle, quelques particuliers d'Airolo avaient fondé, dans la vallée d'Ursern, un hospice pour les voyageurs égarés; des chaumières se sont groupées autour de l'hospice; puis arriva certain preux de la race des Hospendal, qui se bâtit un manoir en regard de l'hospice, comme s'il eût voulu protéger ceux que le ciel protégeait, ou dominer la terre travaillée par d'autres que par lui. En ces trois faits se résume l'histoire du village de l'Hospital, situé d'une manière pittoresque, au confluent des deux premières sources de la Reuss, à l'entrée de la vallée de Saint-Gothard. Il dépasse d'environ cent mètres le niveau méditerranéen, et si la précocité de sa végétation paraît souffrir d'une telle hauteur, cette végétation n'en est pas moins riche. Pour atteindre de l'Hospital le glacier du Rhône, par la Furca, il faut cinq heures, et sept heures pour arriver au Grimsel, dont nous avons parlé dans l'Oberland. On peut gagner le sommet du mont Saint-Gothard en deux heures et demie.

LE SAINT-GOTHARD.

Au nom de Suwarow et de Masséna le Saint-Gothard, géant des Alpes lépontiennes, semble sourciller encore, comme sourcillent d'autres sommets aux noms de Bellovèse, d'Annibal et de Napoléon. Il forme un groupe de montagnes excédant toutes en élévation la limite des neiges perpétuelles : ce sont, à l'ouest, le Fiendo, le Fibia, le Luzendro, l'Orsino; à l'est, la Soreccia, la Stella, le Gopsis, le Gotthardhorn, la Prosa, pics couverts d'une croûte de glace plus ou moins considérable, et dont la hauteur varie depuis deux mille six cent soixante-sept mètres jusqu'à trois mille trois cent trente-quatre mètres. Dans la direction du nord au midi, la partie la plus élevée du passage forme un bassin long d'une lieue, complétement entouré des hardis sommets que nous venons d'indiquer. Huit lacs, parmi lesquels celui de Luzendro nourrit seul des poissons, occupent ce bassin.

Situé entre les cantons d'Uri, du Valais, du Tessin et des Grisons, le Saint-Gothard, dans un cercle dont la circonférence peut avoir environ quatre lieues, voit sortir de ses énormes flancs les sources du Rhin, de la Reuss, du Tessin et du Rhône. L'hiver y règne pendant neuf mois; mais en janvier le souffle prolongé des vents méridionaux amène quelquefois la pluie.

M. de Zurlauben croit que le nom de cette montagne dérive de deux mots celtiques *Got* et *Arth* (Dieu élevé); et, pour justifier l'étymologie, il pense que les Tauris avaient surmonté son sommet d'une de leurs divinités principales. Quelques savants pensent qu'une colonie de Goths, chassée d'Italie en 555, vint s'établir dans la vallée d'Uri, et qu'elle donna son nom au Saint-Gothard; mais l'étymologie la plus probable, la seule admissible, fait dériver cette dénomination d'un saint évêque d'Hilderhein, nommé Gothard, auquel les abbés de Dissentis, dans le douzième siècle, consacrèrent une chapelle sur la montagne.

Les Romains ne paraissent pas avoir connu le Saint-Gothard. Aucun de leurs auteurs n'en parle, et nous ne croyons pas qu'avant les expéditions de Charlemagne personne l'ait franchi. Le père Placide, à Specha, du couvent de Dissentis, assurait, d'après des documents perdus dans l'incendie de cette maison, qu'en 1300 il existait un hospice au

pied du Saint-Gothard; qu'en 1321 il y passait des marchandises; et qu'en 1374 un abbé, qui possédait les pâturages de Fortunei, Rudunt et Luzendro, fit construire un hospice et une chapelle dédiés à saint Gothard. En 1431, un chanoine nommé Fessarius fut chargé de traiter et d'héberger, dans le même lieu, les religieux qui se rendaient au concile de Bâle.

Saint Charles Borromée, cardinal de Milan, avait eu le projet d'agrandir la fondation hospitalière du Saint-Gothard; mais la mort l'en empêcha. Frédéric Borromée, successeur de l'illustre archevêque, réussit, non sans peine, à vaincre l'opposition des habitants d'Airolo, qui faisaient de cette hospitalité une branche de revenu communal, et chargea de ce soin un religieux, auquel on construisit une habitation commode; mais depuis 1648 jusqu'en 1682 elle demeura déserte. Le cardinal Visconti, l'année suivante, y plaça deux pères capucins chargés de secourir les voyageurs; et pendant plus d'un siècle des religieux de cet ordre, affranchis de la sévérité de leur règle, continuèrent d'exercer l'hospitalité. Tout passager, indistinctement, était recueilli pendant vingt-quatre heures, et conduit en traîneau jusqu'au village voisin s'il paraissait malade. Airolo faisait les frais principaux de l'établissement; les rois de France et quelques particuliers riches subvenaient au surplus. Le chapitre de Milan fournissait à l'entretien des capucins. Emporté par une avalanche en 1775, l'hospice fut rétabli deux années après. En 1799, des troupes françaises y stationnèrent, et l'hiver se montra tellement rigoureux que, pour se chauffer, elles durent brûler toute la boiserie de la maison où ne sont plus rentrés les pères capucins. Elle sert aujourd'hui d'auberge, desservie par un paysan italien auquel on abandonne la jouissance d'une alpe où peuvent estiver quarante-cinq vaches et quatre-vingts chèvres, sous la réserve qu'il logera, nourrira gratuitement les pauvres voyageurs, sonnera la cloche d'alarme dans les gros temps, poursuivra la recherche des passagers égarés et leur prêtera les secours dont ils auront besoin. Il héberge de la sorte annuellement environ quatre mille pauvres. Des collectes lui viennent en aide quand ses dépenses sont supérieures à ses recettes.

Le nouvel hospice des pères capucins, construit aux frais du Tessin, comme la plupart des auberges élevées le long des hautes plaines, est

un édifice massif contenant quinze lits et d'assez vastes dépendances, pour y recueillir des troupeaux ainsi que des marchandises. Vers midi, heure à laquelle font ordinairement halte les convois partis le matin d'Andermatt et d'Airolo, ces déserts s'animent : on voit arriver ensemble de longues caravanes que lie, d'une manière presque intime, sur la même neige, la commune solidarité du péril.

Depuis Amsteg jusqu'au village d'Airolo, dans le val Léventin, le chemin du Saint-Gothard a quarante kilomètres environ d'étendue, quatre à cinq mètres de largeur seulement, et présente un pavé de granit. L'hiver, les neiges s'y accumulent quelquefois jusqu'à la hauteur de quinze mètres; mais bientôt les bœufs de l'Urseren et du Léventin y ont fait un passage, car trois à quatre cents bêtes de somme traversent chaque semaine le Saint-Gothard.

Après l'hospice, à la descente, vers le *val Tremola*, Trümmeln-Thal, vallée Tremblante, ainsi nommée de l'effet qu'elle produisait jadis sur l'imagination de ceux qui la traversaient, la nouvelle route quitte la rive droite du Tessin jusqu'au *Buco dei Calanchetti*, puis on reprend la rive gauche et l'on s'éloigne ensuite de la rivière. C'est une pente dangereuse par les tourmentes qui s'y produisent, par les masses neigeuses qui les sillonnent. En 1478, une avalanche emporta soixante soldats suisses; en 1642, une avalanche, détachée du *Cassadra*, ensevelit trois cents personnes; en 1814, quarante chevaux chargés de marchandises périrent de la même manière. Rarement une année s'écoule sans amener avec la fonte des neiges quelque sinistre semblable.

L'ancienne route suivait la rive gauche du Tessin; la nouvelle, dirigée aussi loin que possible de la portée des avalanches, échappe généralement aux accidents de cette nature, bien qu'aucune galerie couverte ne la protége. Du côté de l'Italie, la pente est pratiquée avec beaucoup d'art et de talent; et les difficultés du terrain, beaucoup plus grandes de ce côté que de l'autre, ont été vaincues d'une manière admirable par une série de terrasses en zigzag.

Le Saint-Gothard, creusé d'un grand nombre de cavernes garnies de cristaux à facettes brillantes, présente aussi dans le *val Tremola* un joli minéral appelé *trémolite*, dont scintillent les pierres mêmes disséminées sur la route. Au *val Bedretto* et dans la forêt de *Piotella* sont des roches

schisteuses remplies de cristaux de grenat, qui font, dans l'espace de quatre kilomètres, jusqu'au territoire d'Airolo, un tapis parsemé d'étoiles, luxe d'ornementation ajouté aux splendides décors que la nature étale sur ce majestueux théâtre.

Au coude supérieur de la descente, une inscription nous a frappé : *Suwarow vainqueur*. Ce fut effectivement là que, victorieux dans ses rencontres successives avec Moreau, Macdonald, Joubert, le front couronné de lauriers cueillis depuis peu sur l'Adda, sur la Trebia, à Novi, à Marengo, échappant au génie stratégique de Masséna, qui le tenait enveloppé depuis la défaite de Korsakow, le général Suwarow ramena ses bataillons presque intacts. Ils avaient surmonté, par la grandeur de leur courage, la grandeur d'inimaginables périls; mais un moment arrive où la nature épuisée s'allanguit, où les armes tombent des mains les plus fortes. Ces braves qui, depuis plusieurs jours, n'avaient eu pour aliments que des légumes ramassés sur les fumiers, ou de la soupe faite avec de vieux cuirs et du savon, et qui n'avaient cessé de combattre un ennemi maître des hauteurs, certain de sa victoire, hésitaient accablés : ils venaient de rester sourds à la voix de Suwarow, et le défilé qu'il fallait franchir, couvert d'une nuée de tirailleurs français, leur semblait inattaquable. Suwarow aussitôt court à l'avant-garde, fait creuser une fosse et s'y étend devant les soldats consternés : « Mes enfants, s'écrie-t-il, puisque vous refusez de me suivre, je ne suis plus votre général; je reste ici; ce lieu sera mon tombeau; soldats, couvrez de terre celui qui, tant de fois, vous conduisit à la victoire. » Électrisés par ces paroles, les Russes retrouvent leur ancienne énergie; ils conjurent Suwarow de les diriger encore; et dès que sa tête septuagénaire s'est dressée, un *hourra* retentissant, témoignage d'effort suprême, annonce que l'aigle russe a ressaisi son vol. Tout le monde remplit vaillamment son devoir. Le césarewitch Constantin fut digne de Suwarow, digne de sa haute lignée. On força le passage, et quelques heures après l'armée moscovite, justement fière d'elle-même, descendait les plaines du Piémont.

Deux hautes vallées presque parallèles, les vallées de Schœchenthal et de la Muotta, séparées l'une de l'autre par des ramifications alpines, courent vers l'orient, perpendiculairement à la ligne droite que forment la Reuss et le lac d'Altorf.

La vallée de Schœchenthal, arrosée par le *Schæchenboch*, affluent considérable de la Reuss, traversée par une route qui conduit à Glaris, présente une longueur d'environ vingt-quatre kilomètres, et commence à Bürglen, gros village paroissial, bâti sur le Schæchenboch, entre le Bannbeg et la chaîne du Rothstock. Cette commune n'a pas moins de douze cents habitants. Son église, édifice du dix-septième siècle, possède une crypte très ancienne, et près du cimetière se trouve une chapelle décorée de peintures historiques, élevée en 1522 vers l'emplacement qu'occupait le berceau de Guillaume Tell. Une chapelle de Loreto, une autre dédiée à Notre-Dame-des-Douleurs, situées dans le Riederthal, font partie de la même paroisse.

Ponts couverts et ponts à l'air libre; chapelles votives; cascades retentissantes; habitations pastorales; débris entraînés du sommet des montagnes par des torrents qui ont tous un nom tellement barbare, que des bouches françaises hésiteraient de les prononcer[1]; pâturages alpestres; route ombragée pendant plus d'une heure sous de magnifiques érables; on rencontre tout cela dans le trajet de douze kilomètres qui conduit à la bifurcation de la vallée. Au point intermédiaire se trouvent quantité d'habitations disséminées parmi d'excellents pâturages, et constituant le village paroissial de *Spiringen*. Un autre village, moins considérable, peuplé d'environ cinq cents âmes, *Unterschæchen* (Schæchen-Dessous), occupe le confluent des deux bras du Schæchen. L'un de ces bras monte à douze kilomètres, le long de pentes en terrasses couvertes de troupeaux, et garnies supérieurement d'une bordure de forêts et d'une bordure de glaces; l'autre bras, qui n'a que trois kilomètres de longueur, monte avec la route de Glaris, côtoie le Schwanden, dont l'éboulement a troublé si profondément son cours en 1833; passe vis-à-vis la source minérale du Brunnithal, et reçoit ensuite les eaux du Staubé qui forment une cascade magnifique. Autrefois des baigneurs fréquentaient le Brunnithal et donnaient quelque animation à la vallée; mais les choses subissent leur fatalité, *habent sua fata*, disait Horace. Nous lisons sur un vieux registre paroissial : « La source du Brunnithal a été « découverte en 1414, par maître Léopold, professeur de magie, qui,

[1] *Riederthalerbach, Trüdelingerbach, Seenalp, Gangbach, Gœrschwyt.*

« par pure malice et perversité diabolique, l'a dénaturée en 1450, car « de sa nature elle était thermale. Le bâtiment a été construit en 1495. » La date de cette construction prouverait que l'eau serait alors redevenue thermale, ou que d'autres qualités réelles lui auraient été reconnues. L'établissement, rebâti en 1704, fut définitivement abandonné en 1770, à cause de sa mauvaise organisation.

Au fond du Schæchenthal, une arête saillante, sur laquelle passe le chemin d'Uri à Glaris, entre le Rosstœcker au nord-ouest et le Tismar au sud, porte le nom de *Klausen*. Composé géologiquement de grauwacke et d'ardoise d'un rouge foncé, riche en plantes alpines, le Klausen est presque à deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer. A ses pieds s'ouvre un vallon latéral appelé *Kluss*, que ferment des roches perpendiculaires, du sommet desquelles tombent en cascades beaucoup de filets d'eau, qui viennent d'un vallon plus élevé situé derrière le Kammli, vers les cimes neigeuses du Scheerhorn et des Clarides. On conçoit combien seraient fructueuses des excursions géologiques, minéralogiques et botaniques, à travers les vallées que nous venons de parcourir. Il faudrait ne pas s'en laisser distraire par l'aspect pittoresque des lieux, par l'ensemble des paysages[1].

Toute la population du Schœchenthal ne s'occupe que d'une seule chose, l'élève du bétail; et malgré les nombreux passagers dont cette grande artère des Alpes reste constamment sillonnée, les mœurs primitives s'y conservent encore. Il en est de même de la Muotta; mais avant de décrire cette contrée, cédons aux souvenirs qui débordent et qui se lient aux événements militaires de la fin du dix-huitième siècle.

Arrivés au hameau de Schœnenbuch, au point où la vallée se rétrécit davantage, nous foulons un sol rempli d'héroïsme et de gloire, où d'une part les Russes, sous la conduite de Suwarow; d'autre part les Français, ayant pour guides Lecourbe, Molitor, Mortier, Masséna, mon-

[1] Entre autres plantes qui tapissent les pentes de la Reuss, de l'Ursern, du Saint-Gothard, de la Muotta et des vallées latérales, nous citerons : l'*agrostis alpina*, le *carex pulicaris*, le *juncus squarrosus*, le *lycopodium annotium*, le *saxifraga aspera*, la *campanula rotundifolia*, le *semper vivum arrachnoïdeum*, le *chrysanthemum halleri*, la *gentiana purpurea*, la *gentiana utriculosa*, le *cistus culicynus*, l'*empetrum nigrum*, la *tozzia alpina*, la *viola montana*, le *satyrium repens*, etc.

trèrent, avec des chances différentes, une égale intrépidité. Suwarow arrivait d'Italie, et, marchant vers Zurich, espérait y joindre facilement Korsakow qui l'attendait. Au pont du Diable, il avait battu les Français et forcé le passage ; mais un autre obstacle, obstacle insurmontable, lui était réservé, celui du lac, dont il ne connaissait pas bien la disposition. En se retirant, Lecourbe avait eu soin d'emmener à Brunnen tous les bateaux disponibles, et d'occuper les sentiers dans lesquels les Russes pouvaient s'engager. Suwarow n'avait dès lors d'autre ressource que de rétrograder, ou d'entrer dans le Schœchenthal par un sentier des plus difficiles. Il choisit ce dernier expédient, et, traversant le Kinzigkulen, il arriva, le 28 septembre, dans la vallée de la Muotta, après des périls sans nombre, surmontés avec audace sous les yeux d'une armée vaillante. Trente mille hommes le suivaient. Exténués de fatigues et de besoins, marchant sans murmurer avec une confiance aveugle en leur chef, les Russes soutinrent vaillamment, à Ober-Schœnenbuch, un combat acharné dont l'avantage leur resta. Rien désormais ne semblait devoir résister au héros moscovite, et sans doute il rêvait l'affranchissement prochain du territoire helvétique, lorsqu'une nouvelle incroyable retentit à ses oreilles : Korsakow, disait-on, venait d'être battu par Masséna. Un marchand de fromages, arrivé du nord de la Suisse, l'affirmait. Suwarow le fait arrêter, l'interroge, et comme il persiste à déclarer véritable l'échec que viennent d'essuyer les Russes, le général irrité, croyant avoir un espion devant lui, ordonne de le fusiller sur-le-champ. Suwarow était ordinairement inflexible. Cependant une dame pieuse du couvent de Saint-Joseph, Waldburga Mohr, qui connaissait le marchand de fromages pour un fort honnête homme, quitte sa cellule et vient intercéder en sa faveur. Suwarow respectait profondément les chefs religieux; Waldburga Mohr le toucha. Il voulut bien surseoir à l'exécution de la sentence, jusqu'à ce que des informations positives fussent prises, et, par des sentiers peu connus, il envoya jusqu'à Schwytz deux de ses officiers, avec un guide de confiance. La blouse de berger ainsi que les autres accessoires du costume des pâtres de la Muotta, que ces émissaires avaient endossés, les rendaient méconnaissables; pour plus de sûreté, chacun d'eux portait sur l'épaule un énorme fromage. Arrivés à Schwytz, au Cheval blanc, ils s'installent dans la chambre commune,

boivent une bouteille de vin en présence de deux officiers français et d'un Suisse, se conforment fidèlement aux attitudes, aux gestes, aux manières du guide, fument leur pipe, les deux coudes appuyés sur la table, et ne laissent échapper aucune occasion de s'instruire des mouvements de l'armée française. L'officier suisse ayant confirmé le dire du marchand de fromages, nos émissaires se hâtent de quitter la ville et vont retrouver Suwarow, qui fait grâce au captif et prend de nouvelles dispositions. Il ne s'agissait plus de pénétrer dans la vallée de Schwytz; les Russes préparèrent leur retraite vers Glaris, par le mont Pragel, seule voie de salut que pût prendre une armée exténuée par la fatigue, les combats, les marches forcées et la faim. Sur ces entrefaites, Masséna, Mortier s'avançaient avec des forces considérables. Le 1er octobre ils surprirent, à Schœnenbuch, les avant-postes russes, et les refoulèrent jusque près de la Muotta. Les Russes, renforcés, attaquèrent à leur tour les Français avec le courage du désespoir; car il ne leur restait d'autre alternative que de vaincre, de périr ou de se rendre. Les Français firent un mouvement rétrograde; à chaque pont le combat s'engageait de nouveau; une batterie française fut prise, reprise trois fois à la baïonnette; une seconde éprouva le même sort; on luttait corps à corps; quantité de soldats des deux nations tombèrent dans les précipices de la Muotta. Mais nulle part le combat ne fut acharné comme près du dernier pont de la vallée. La retraite des Français s'était changée en fuite; cependant l'espace manquait pour recevoir tant d'hommes pressés les uns contre les autres, et voulant tous atteindre le pont; canons, caissons, chars et chevaux culbutèrent pêle-mêle, avec les hommes, dans le gouffre où la Muotta roule ses ondes écumantes. « Une file donnait l'impulsion à l'autre; un soldat prêt à faire une chute se cramponnait à son voisin; celui-ci se retenait à un troisième, de telle manière que, sans cesse, des groupes d'hommes trouvaient la mort dans le torrent; c'était un affreux tableau. La Muotta, comblée de cadavres, devint une rivière de sang. Pendant plusieurs jours elle charria, dans le lac de Lucerne, des corps mutilés; les environs du pont étaient couverts d'une multitude d'armes et de débris, et longtemps encore on découvrit, dans les rochers et parmi les arbres des environs, des cadavres dont les oiseaux de proie avaient fait leur pâture. Suwarow put alors opérer tranquille-

20

ment sa retraite, qui avait commencé avant l'issue du dernier combat de son arrière-garde. On dit que les soldats russes souffraient tellement de la faim, qu'ils ramassaient sur les fumiers les objets les plus sales pour satisfaire leur appétit. » Le grand-duc Constantin, âgé de dix-huit ans, qui fit avec Suwarow cette mémorable campagne, endura de cruelles privations; mais sa constance ne l'abandonna pas plus que son courage.

Telle est l'imposante magie d'un grand souvenir, qu'à côté des événements militaires de 1799 toutes les impressions partielles qu'on peut éprouver le long de la Muotta s'effacent. A peine si l'on prête attention aux sites agrestes, au torrent, aux rochers bizarres de *Hinter-yberg;* on passe avec indifférence devant le hameau de Ried et sa chapelle; il ne faut rien moins qu'une cascade comme celle du Staubbach pour ramener l'esprit à la contemplation de la nature. Le village de Muotta, son pèlerinage antique, son église somptueuse, son couvent de Saint-Joseph, meublé comme il l'était il y a trois siècles, et dans lequel de pieuses filles exercent une hospitalité bienveillante, ne nous faisaient point oublier Suwarow. Il est vrai qu'une des sœurs nous montra la chambre qu'il avait occupée, la salle où chaque matin et chaque soir le héros moscovite, entouré de son état-major, s'agenouillait sur les dalles. La paroisse de la Muotta, fort étendue, a presque deux mille âmes; plusieurs ponts jetés d'une manière très pittoresque la traversent; différentes gorges vomissent des torrents qui vont joindre la Muotta. Après une marche d'environ quatre heures depuis Ibach ou Brunen, on quitte cette rivière; et, montant vers Pragel, dont le col exige une ascension pénible, on se trouve au versant du Klœnthal et du canton de Glaris.

En quittant cette direction pour descendre la Sihl, et passant par Enthal, on gagnerait en trois heures le célèbre monastère d'*Einsiedeln*, Notre-Dame-des-Ermites, pèlerinage d'une haute réputation, magnifique ensemble, où l'art moderne a su mettre en œuvre autre chose que de la somptuosité. Un gros bourg, du nom d'Einsiedeln, situé plus bas que le couvent, possède une population de trois mille âmes, composée en grande partie d'aubergistes, d'orfévres, de boulangers ou pâtissiers, de relieurs et de libraires.

D'Einsiedeln, on aborde le district de la Marche, le *Terminus Helve-*

tiorum, l'ancienne limite tracée entre l'Helvétie et la Rhétie, pays si souvent déchiré, qui passa des hauts barons aux comtes de Rapperschwyl, de ces comtes aux ducs d'Autriche, puis aux démocrates de Schwytz. Il y eut de la grandeur, de nobles efforts, de généreux sacrifices, sous l'administration des comtes et des ducs; témoin le pont audacieux jeté sur le lac, en 1358, et qui joignit à Rapperschwyl la presqu'île de Hurden. Vus des hauteurs de l'Etzel, ce pont, ce lac, ces promontoires et ces îles offrent un coup d'œil magnifique.

De l'Etzel nous descendîmes, par Schinden, sur la Sihl, à Rothenthurm, bourg de neuf cents âmes, célèbre par de vieux retranchements d'où lui est venu son nom; plus célèbre aujourd'hui par les combats que se sont livrés les Français et les Suisses en 1798. Sattel, autre bourg considérable, situé au-dessous de Rothenthurm, à distance égale de cette localité et du village de Steinen, forme la clef du lac d'Egéri. Continuant à descendre, nous entrons dans Steinen, patrie de Werner Stauffacher, l'un des trois héros du Grütli. Ce bourg de quinze cents à seize cents âmes, fort intéressant, fort ancien, possède un charnier du douzième siècle, une église paroissiale du seizième, et une chapelle en l'honneur de Stauffacher, remplie de peintures historiques... Steinen, cependant, intéresserait encore davantage, si près de lui ne se trouvait pas Lowertz.

4° LAC DE LOWERTZ.

Lire une idylle de Théocrite, voir un tableau du Poussin, s'enivrer de cette fraîcheur de paysage et de poésie que présentent l'écrivain grec et l'artiste français; puis, la tête remplie des idéalités qu'inspirent la lyre ou le pinceau d'un grand maître, venir s'asseoir sur les rives du lac de Lowertz, c'est mesurer, c'est apprécier d'un double point de vue la distance qui sépare l'œuvre humaine des œuvres de la création.

Lowertz, pays charmant, toi que n'agite aucun souffle mauvais, que ne brûle aucun rayon de soleil et que n'attristent point les rigueurs des hivers; contrée paisible où l'existence pastorale n'a pas cette spirituelle fadeur qu'offrent les livres de Florian, ni cette désinvolture coquette des scènes de Boucher; sites variés où le ciel, les hommes et les plantes se montrent d'accord; où la beauté champêtre n'est qu'une harmonie

continue sans de violents contrastes; où la vie paraît une jouissance et le bonheur une réalité!... Je veux, Lowertz, en parlant de toi, m'inspirer de tes propres aspects, et ne pas te faire l'injure de transporter au fond d'un cabinet, derrière un double rideau, pour les décrire, ces splendides images que tu viens offrir à mes yeux enchantés. C'est à Lowertz même qu'il faut parler de Lowertz.

Le lac, plus élevé de trente mètres que le lac de Lucerne, occupe la dernière pente orientale du Rigi. Des prairies émaillées couvertes d'arbres fruitiers, d'élégants chalets, de bosquets fleuris; deux jolis villages, Lowertz et Sewen, liés l'un à l'autre par une chaussée formant terrasse qui côtoie la rive méridionale du lac; dans les eaux de ce dernier deux petites îles, l'une revêtue d'arbres et de fleurs, l'autre couverte encore des ruines féodales du Schwanau, tel est l'aspect général des lieux, gracieux et romantique ensemble devant lequel s'inspiraient les *Mennesinger* du moyen âge, qu'ont reproduit avec bonheur Birmann, Lori, etc. Toutefois, aucune palette, aucun burin, aucune voix, aucun style ne rendra cette caressante ondulation des arbres, cette brise si odorante et si fraîche, cette chatoyante lumière aux reflets insaisissables. Parmi les ruines du Schwanau ont vécu plusieurs ermites; le dernier de ces pieux personnages, mort à l'âge de quatre-vingts ans, vers la fin de 1797, ressemblait, avec sa chevelure blanche et sa longue barbe, au Temps lui-même, mais au Temps désarmé, oubliant sa faux pour dormir dans le parfum des plantes.

On raconte qu'un seigneur ayant enlevé de force la plus jolie personne du pays la tenait prisonnière dans son château du Grütli; mais qu'après le serment le premier soin des confédérés fut de venger l'honneur de cette jeune fille. En 1308, les deux frères de la victime ayant surpris son ravisseur le massacrèrent; puis, à la tête des paysans, ils s'emparèrent du Schwanau, le fouillèrent et le détruisirent. Malheureusement, la jeune fille n'existait plus. Ombre errante, elle venait la nuit menacer son ravisseur, dont la puissance semblait assurer l'impunité. Enfin, l'heure du châtiment sonna. Le seigneur déloyal paya de sa vie, de la ruine de sa maison, de l'exil des siens, une faute irréparable. Depuis lors, une fois par an, certain bruit se fait entendre sur ces rivages si paisibles; une vision apparaît aux pâtres attentifs; ils voient passer l'es-

prit du tyran, une torche à la main, poussant des hurlements affreux; la jeune fille pâle, échevelée, le poursuit et finit par l'atteindre et le précipiter dans le lac, dont les profondeurs éprouvent une émotion soudaine... C'est le texte d'une ballade qui se chante encore aux veillées d'hiver.

Tous les genres de poésie, poésie de la nature, poésie de la vie pastorale, poésie fantastique, se réunissent donc à Lowertz. Heureux pays, s'il n'avait jamais subi des réalités pénibles, et s'il n'avait à ses côtés, toujours grondeur, menaçant toujours, le Rossberg, comme Naples a le Vésuve!

« L'été de 1806 avait été très pluvieux, et du 1er au 2 septembre il plut sans discontinuer; on remarqua de nouvelles crevasses sur le flanc du Rossberg; un bruit souterrain semblable à un craquement se fit entendre; des pierres jaillirent du sol; des fragments détachés de roches roulèrent le long de la montagne. Le 2 septembre, la pluie commença dès le matin; à deux heures après midi, une grande portion de roche, n'adhérant plus à la masse, tomba, et dans sa chute produisit un nuage de poussière noire. A la base, le terrain semblait comme affaissé sous un poids supérieur, et quand on y enfonçait un bâton, l'agitation du sol lui communiquait un mouvement oscillatoire. A la vue de ces faits si extraordinaires, un homme qui bêchait dans son jardin fut saisi de peur et se sauva. Bientôt on remarqua une fissure plus large que toutes les autres, elle augmenta insensiblement, les sources s'arrêtèrent tout à coup, les pins de la forêt chancelèrent, les oiseaux s'enfuirent en poussant des cris aigus. Quelques minutes avant cinq heures les symptômes d'une grande catastrophe devinrent encore plus évidents, toute la surface de la montagne semblait glisser sur elle-même, mais si lentement qu'elle paraissait vouloir donner aux habitants le temps de se sauver. Un vieillard, qui avait souvent prédit un tel désastre, fumait tranquillement sa pipe, quand un jeune homme qui se sauvait lui annonça que la montagne s'ébranlait. Il se leva, regarda, et, rentrant dans sa maison, dit qu'il avait encore le temps de charger une autre pipe. Le jeune homme, continuant à fuir, fut plusieurs fois renversé dans sa course, et n'évita la mort qu'avec beaucoup de difficulté. Quelques instants après la maison avait disparu.

« Un père de famille effrayé saisit ses deux enfants, les entraîne, recommande à sa femme d'en prendre un troisième et de le suivre : la pauvre mère se hâte, voit la servante Francisca Ulrich traversant la chambre avec la jeune Marianne, âgée de cinq ans, qu'elle cherchait alors, et s'enfuit ; mais au moment même, la maison, construite en bois, est détachée de ses fondations et roule à une distance d'environ cinq cents mètres. « Quelquefois, dit Francisca, j'étais sur la tête, d'autres fois sur mes pieds, dans une obscurité profonde. Je fus alors violemment séparée de l'enfant. » Quand le mouvement de la maison eut cessé, Francisca se trouva, la tête en bas, serrée de toutes parts et couverte de blessures qui lui causaient des douleurs bien vives. Quelques instants après elle reconnut les gémissements de Marianne et l'appela. L'enfant répond être sur le dos, au milieu des pierres et des buissons, ajoutant que ses mains sont libres, qu'elle voit la lumière, même quelque chose de vert. « — Ne viendra-t-on pas bientôt nous secourir ? demande Marianne. — C'est le grand jour du jugement, réplique Francisca ; il ne reste personne pour nous assister ; la mort viendra bientôt nous délivrer de nos peines. »

Elles se mirent à prier. Tout à coup le son d'une cloche frappe l'oreille de Francisca ; elle reconnaît celle de Steinen, puis la cloche d'un autre villlage qui sonne sept heures : l'espérance renaît au fond de son cœur ; mais Marianne s'épuisait ; bientôt ses gémissements devinrent moins vifs ; ils finirent par cesser tout à fait. Francisca la crut morte. Plusieurs heures s'écoulèrent de la sorte, pendant lesquelles Francisca, toujours retenue entre des pierres et du limon très froid, n'avait pu que dégager ses deux bras. Elle entendit de nouveau la voix plaintive de Marianne ; mais nulle autre voix ne frappa son oreille. Pendant ce temps, le malheureux père, qui, n'ayant sauvé sa vie et celle d'un de ses enfants qu'avec beaucoup de difficulté, errait depuis la chute du jour, vint au lever de l'aurore chercher parmi les ruines le reste de sa famille : un pied qui sortait de terre lui fit découvrir sa femme, morte avec un enfant dans ses bras. Les cris du malheureux père, le bruit qu'il faisait en creusant le sol, furent entendus de Marianne, qui l'appela. Il parvint à la débarrasser, mais elle avait une cuisse cassée. De nouvelles recherches lui permirent d'arriver jusqu'à Francisca, qu'on trouva dans un

déplorable état. Pendant plusieurs jours elle ne put ouvrir les yeux ni presque se mouvoir.

« Parmi les décombres on recueillit un enfant de deux ans couché sur sa paillasse, dormant d'un sommeil paisible et n'ayant pas la moindre blessure; mais il fut impossible de reconnaître aucun vestige de la maison qu'il occupait.

« Telle était la masse de pierres et de terre qui se précipita dans le lac de Lowertz, à deux lieues environ de Goldau, qu'une de ses extrémités fut comblée. Une vague prodigieuse, passant sur l'île de Schwanau, qui s'élève de vingt-quatre mètres au-dessus du niveau de la surface liquide, submergea le rivage opposé, détruisit plusieurs habitations; le village de Seeven fut inondé, et quelques-unes de ses maisons détruites; la chapelle d'Olten, construite en bois, se trouva transportée à plus d'une demi-lieue du point qu'elle occupait.

« Quelques minutes avant cette épouvantable catastrophe, onze personnes des premières familles de Berne se dirigeaient d'Arth au Rigi. Sept d'entre elles, plus avancées que les autres d'environ deux cents mètres, arrivaient à Goldau, et l'une d'elles, M. R. Jenner, montrait à ses compagnons le sommet du Rossberg, lorsqu'une nuée de pierres fend les airs au-dessus de leurs têtes, un nuage de poussière obscurcit la vallée et un bruit épouvantable se fait entendre. Tous fuient; mais avec le village de Goldau se trouvèrent engloutis sous une masse de débris, haute de trente-trois mètres, les sept infortunés voyageurs qui précédaient leurs compagnons. La vallée entière offrait l'image du chaos; de Goldau, village florissant, populeux, puisqu'il comptait quatre cent cinquante habitants, il ne resta que la cloche de l'église qu'on trouva lancée à un kilomètre du clocher.

« Dans leur chute les roches étaient accompagnées de torrents de bourbe qui nivelaient le sol partout où ils passaient. Lorsque ces divers éléments eurent atteint la vallée, ils prirent deux directions différentes : la tourbe suivit la pente qui se dirige vers le lac de Lowertz, tandis que les quartiers de roches, conservant leur direction en ligne droite, rasèrent la vallée en courant vers le Rigi. Les rocs les plus élevés roulèrent avec une rapidité prodigieuse, et leur force s'accroissant en raison même de leur vitesse, ils parvinrent à une hauteur considérable sur la pente op-

posée du Rigi, après avoir, dans leur course destructive, balayé tout ce qui se trouvait sur leur passage. Ces tristes ruines ont frappé de stérilité les bois touffus et les verts pâturages du Rossberg ; plus on approche du lac de Lowertz ou du Rigi, plus elles s'élargissent : leur longueur peut être d'une lieue et demie environ, leur plus grande largeur d'une lieue et demie, et leur étendue triangulaire égale la superficie de Paris prise des boulevards extérieurs.

« Les tristes effets de cette terrible convulsion furent la destruction entière des villages de Goldau, Busingen, Rothen et d'une partie de celui de Lowertz ; tous les environs furent bouleversés ; cent onze maisons, deux cents étables ou chalets demeurèrent ensevelis sous les débris ; plus de quatre cent cinquante personnes périrent, tout le bétail fut perdu. On évalua le désastre à quatre millions de francs. Cinq minutes avaient suffi pour compléter cette œuvre de destruction. »

On doit au docteur Zay d'Arth une brochure intitulée : *Goldau et ses environs tels qu'ils étaient et tels qu'ils sont devenus*, à laquelle pourront avoir recours les naturalistes désireux de plus longs détails. Quatre planches comparatives du territoire de Goldau, avant et depuis la catastrophe, ont été dessinées par C. Rahn et gravées par Hégi. Enfin M. Baumann, de Brunnen, a patiemment exécuté deux bas-reliefs représentant le même fait, et qu'on voit dans la ville d'Arth.

Le 11 juillet 1823, un événement analogue, mais dans des proportions beaucoup moindres, eut lieu vers le même point. Le 3, un jeune berger gravit le sommet du Rossberg appelé Spitzbühel, pour cueillir des herbes et franchit une fissure qui se trouvait sur son chemin. En revenant, la fissure se trouva tellement agrandie qu'il fut obligé de faire un détour pour revenir chez lui. Le 6 juillet, la déchirure présentait en surface une solution de continuité de quinze à dix-sept mètres, et en profondeur de plus du double. Après s'être encore agrandie, le 11, un craquement se fit entendre, puis une énorme masse roula dans la direction du lac de Lowertz, dont elle souleva les eaux d'environ deux mètres, sans occasionner d'autre sinistre que l'arrachement d'un certain nombre d'arbres. Les naturalistes, curieux d'étudier ce phénomène, devront monter au sommet du Gnypenstock, qu'ils atteindront en huit heures, depuis Arth.

Le bourg d'Arth, admirablement posé, sur la pointe méridionale du lac de Zug, dont le tiers jusqu'au village d'Immensée appartient encore au Schwytzland, est une des plus importantes et des plus jolies résidences de ce canton. Il a deux mille quatre cents habitants, possède une église remarquable bâtie en 1694 dans un caractère de noblesse imposant; un couvent de capucins où, contrairement au dire d'Ébel, ne sont que des ouvrages ascétiques; une fontaine dont le vaste bassin en granit fait l'admiration des curieux et divers objets d'orfévrerie du moyen âge, moins intéressants toutefois que ne le sont les richesses géologiques et botaniques des environs. Parmi quantité d'autres plantes, on y cueille l'*asperina taurina* et le *lilium bulbiferum*, espèces magnifiques, vrais types d'aristocratie dans le règne végétal. Ces splendeurs de la nature ont consolé la ville d'Arth de la perte des bannières conquises à Laupen, Sempach, Grandson, Morat, trophées glorieux, incendiés le 16 octobre 1798 par les Français; elles l'ont aidée à surmonter ses désastres, dont l'évaluation dépassa quatre cent mille francs.

Quoiqu'on puisse effectuer facilement l'ascension du Rigi à partir de divers points, c'est d'Arth qu'il semble préférable d'y monter, parce que, jusqu'à Goldau, l'observateur pourra prendre connaissance des chutes de brèche, des bouleversements qu'amène, d'intervalle en intervalle, la charpente montagneuse que l'on foule.

Le Rigi, *mons Rigidus*, le mont Sauvage, situé sur les confins du pays plat et des régions élevées, ayant quatre lieues de longueur, depuis Weggis jusqu'à Seeven; deux lieues de largeur depuis Arth jusqu'à la Nase, et dix-sept cent quarante mètres dans sa plus grande élévation, au sommet dit le *Kulm*, présente toutes les conditions d'intérêt et de vitalité que peuvent offrir les hautes montagnes : richesse de végétation; accidents de terrains; abondance d'eaux roulant par filets, par nappes ou par cascades; chalets multipliés au nombre de cent vingt; troupeaux bondissants; plantes rares et variées; vues magnifiques; bandes voyageuses obéissant à des inspirations différentes; les unes élevant leur âme vers le ciel sur les ailes de la prière; les autres étudiant la nature; celles-ci venues de loin dans un but de jouissances contemplatives; celles-là sans autre mobile qu'une oisiveté curieuse; secrets d'existence, secrets d'émotions intimes disséminés de la sorte sur des revers qui n'en

conservent nulle empreinte; confiés à des ondulations aériennes qui les emportent dans leurs tourbillons continus.....

Un sentiment, le sentiment religieux, développé par d'antiques traditions, par la sublimité des lieux et par l'ordonnance du chemin qu'il faut suivre, domine ici tous les autres sentiments qu'inspire l'aspect ordinaire des montagnes. Aussi confierons-nous à un livre spécial, à notre *Histoire des Pèlerinages de la chrétienté*, certains détails qui, peut-être, seraient ici déplacés. Il nous suffira de dire que quatorze stations intermédiaires, depuis *l'Unterdœchli* jusqu'à Notre-Dame-des-Neiges, marquent l'itinéraire des pèlerins; que sur cette plate-forme, à côté d'une chapelle fondée en 1689, à côté d'un hospice beaucoup plus ancien, se trouve un monument érigé par le conseiller Reichard à la mémoire du prince Ernest II, duc de Saxe-Gotha; et qu'un chemin sinueux, passant au côté sud-est de la montagne, conduit, parmi des cascades, des cavernes et des pâturages, vers le Bain-Froid, *Kalt-Wasser* ou *Kald-Bad*. Du Bain-Froid, en traversant une vaste plate-forme ordinairement couverte de troupeaux, on atteint le Staffel, point d'intersection de tous les chemins, de tous les sentiers circulaires; et enfin, après dix minutes d'une montée assez pénible, au bord de la montagne, on arrive au Külm, point culminant, neuf fois aussi haut que la cathédrale de Strasbourg.

Les sources du Bain-Froid, jaillissant avec bruit d'un interstice de deux rochers, sont reçues dans un réservoir d'où l'eau s'écoule vers l'établissement hydrothérapeutique disposé en dehors du cercle des rochers. On s'y baigne à froid, en se couchant tout habillé au fond d'une baignoire, et en laissant après cela sécher ses vêtements sur le corps. Les personnes délicates font chauffer l'eau. Ces bains, suivis de frictions, peuvent être efficaces pour la guérison des rhumatismes, des maladies chroniques du foie, de l'estomac, des intestins, etc. Le Kald-Bad, dans les chroniques helvétiques, est souvent désigné sous le nom de la fontaine des Sœurs, parce qu'une tradition y place trois sœurs charmantes qui, dans le but d'échapper aux poursuites d'un bailli de l'Autriche, sont venues animer ce désert, mêler au bruit de l'onde, au souffle des autans, les hymnes d'une religion consolante.

La distance du Bain-Froid à l'hospice est d'une demi-heure. On suit un sentier le long de la *First* (faîte), d'où la vue s'étend très loin. Celle

qu'on découvre du *Kœnzli* (petite chaire), saillie de montagne, ne présente ni moins d'amplitude, ni moins de variété.

Il faut quatre heures pour franchir la distance du côté sud, depuis Arth jusqu'au Külm. On y arriverait également en quatre heures du côté nord, par Immensée et Küssnacht, et par Wœggis ou Gersau. Chacune de ces ascensions présente ses beautés particulières, son charme et ses fatigues. Le chemin de Wœggis est le plus varié, à cause du lac et des pics lointains de l'Unterwalden. Du Külm, véritable belvéder, d'où la Suisse se fait voir dans sa magnificence, l'œil parcourt un horizon immense, depuis la Dôle, sommet du canton de Vaud, jusqu'au bourg de Biberach, sur le lac de Constance, embrassant cinquante montagnes différentes, dix-sept lacs et quantité de villes, qui apparaissent comme des points à travers l'espace. Le matin, les glaciers se cachent derrière de sombres nuages; un brouillard épais couvre les lacs de Zug, de Lowertz et d'Egéri : tout à coup, comme par l'effet d'une baguette magique, les vapeurs se dissipent; le voile sombre qui dérobe l'image des objets acquiert la transparence d'un voile de gaze, et peu à peu disparaît. C'est de l'est qu'arrive le rayon vainqueur de la nuit, messager brillant presque imperceptible d'abord, mais dessinant bientôt une longue raie d'or, dont la lueur se réfléchit avec une teinte pâle sur le front neigeux des Alpes bernoises. Peu à peu cette teinte passe au rose, du rose au rouge; l'astre du jour illumine, comme le ferait une torche mystérieuse, l'incandescent diadème des montagnes. Toutes les têtes culminantes une fois éclairées, leur taille s'éclaire à leur tour; leurs robes, leurs draperies se confondent de moins en moins avec les draperies de la nuit; les forêts, les plaines, les lacs, apparaissent; les villes et les villages surgissent; jusqu'au moment solennel où posant son disque rouge au sommet de l'horizon, le soleil éclaire spontanément cet ensemble. Quelquefois huit cents personnes réunies sur le Rigi-Külm y passent la nuit, dans l'attente de l'aube, dont la venue est d'ailleurs annoncée d'avance par l'étrange retentissement d'une longue corne de bois, au bruit de laquelle les voyageurs endormis s'éveillent, s'habillent, se hâtent d'accourir. Mais très souvent aussi d'épais nuages, que la veille rien ne faisait supposer, trompent toutes les espérances, confondent tous les calculs, comme si le ciel eût voulu nous enseigner de

ne jamais nous laisser éblouir par les apparences les plus brillantes.

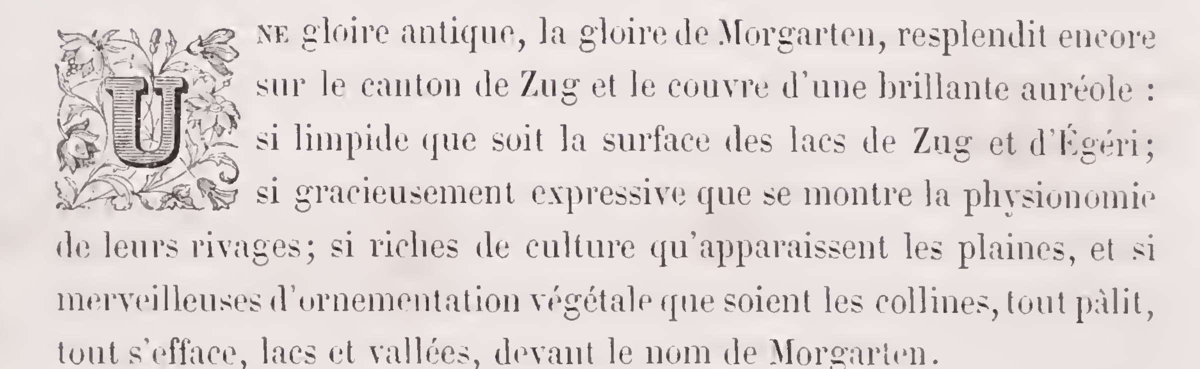
Le point culminant du Rigi étant à plus de six cent soixante-sept mètres au-dessous de la région des glaces perpétuelles, qui se trouve en Suisse à une hauteur de deux mille six cent soixante-sept mètres, il en résulte que la neige tombée l'hiver sur cette montagne y fond communément dans le mois de mai. Ses derniers vestiges disparaissent en juin; mais quelquefois, au milieu de l'été, on voit des gouttes de pluie se transformer en flocons neigeux. Presque tous les matins, et quelquefois le soir, par les plus grandes chaleurs, il faut chauffer les habitations du Külm. Fréquemment, à la fin de l'été, un épais brouillard enveloppe le pied de la montagne, tandis que sur le Külm on jouit d'un ciel magnifique. Parmi les phénomènes observés des hauteurs du Rigi, il en est un, dit Ébel, dont les voyageurs sont particulièrement frappés, c'est le mirage, en allemand *nebelbild*. Le mirage se voit sur le Külm à différentes heures du jour : le matin, du côté de Küssnacht; l'après-midi du côté d'Arth, et le soir vers le lac de Lowertz. Alors, les vapeurs élevées des pentes voisines se réunissent au Külm pour en refléter l'image d'une manière si parfaite, qu'elles accusent les moindres mouvements des personnes qui s'y trouvent. Ces mêmes personnes sont reproduites dans de grandes proportions contre les flancs du brouillard, entourées d'un arc-en-ciel quelquefois double quand le brouillard offre beaucoup d'épaisseur. Les bergers donnent au mirage le nom de spectre du Rigi.

Une admirable variété d'espèces, une foule de plantes rares qu'arrosent des sources d'eaux vives, revêtent les pentes méridionales du colosse, notamment au-dessus des villages de Wœggis et de Fiznau, où les châtaigniers, les arbres fruitiers d'espèces choisies, et les meilleures plantes légumineuses, croissent à l'abri de tous les souffles dangereux. En descendant vers Fiznau, se présente une vaste caverne, longue de deux cent cinquante mètres, remplie de stalactites; merveilleuse colonnade, sous laquelle les vieux pâtres ont vu circuler bien des âmes, dont les destinées sont écrites sur un livre déposé dans le centre de la montagne.

XII

CANTON DE ZUG

Les champs de Morgarten. — Mort de Léopold d'Autriche. — Caractère des Zugois. — Géographie et statistique du canton, ses illustrations, ses produits, son industrie. — Lac de Zug. — Lac d'Égéri. — Lacs de Biber et de Finter. — Ville de Zug.



Une gloire antique, la gloire de Morgarten, resplendit encore sur le canton de Zug et le couvre d'une brillante auréole : si limpide que soit la surface des lacs de Zug et d'Égéri; si gracieusement expressive que se montre la physionomie de leurs rivages; si riches de culture qu'apparaissent les plaines, et si merveilleuses d'ornementation végétale que soient les collines, tout pâlit, tout s'efface, lacs et vallées, devant le nom de Morgarten.

En 1315, le pays de Waldstetten révolté venait d'être mis au ban de l'empire ; Uri, Schwytz, Unterwald se refusaient à reconnaître pour souverain Léopold, duc d'Autriche, et ne quittaient plus leurs armes. De son côté, Léopold voulait donner un grand exemple. Il sentait l'importance de réduire la révolte dans son foyer même ; quinze mille hommes rassemblés par lui sous les murs de Baden n'attendaient, pour marcher, que le signal. Avant de le donner, Léopold réunit ses officiers; tous sont d'avis d'attaquer. Un seul seigneur, le comte de Tockenbourg, conseille la mansuétude, essaye de conjurer la tempête, s'interpose comme médiateur. D'abord Léopold ne veut rien entendre. A la fin, néanmoins, il s'adoucit et consent au pardon, si les révoltés se soumettent et se déclarent ses sujets, ses vassaux, comme les Lucernois.

« Nous n'avons point offensé la maison d'Autriche, répondent au

comte de Tockenbourg les confédérés; nous avons brisé un joug qui nous semblait insupportable. Si Léopold vient attaquer, nous le recevrons de notre mieux, appuyés sur Dieu et sur notre bon droit. »

Quand le comte rapporta ces paroles, Léopold furieux dressa le plan d'attaque; puis il consulta les astrologues qui suivaient l'armée. Tous assurèrent l'infaillibilité du succès. Seul le fou du prince, Cuni de Staken, ne partagea point l'avis des astrologues. Après le conseil de guerre où le plan fut discuté, Léopold, se tournant vers lui, avait ajouté :

« Et toi, que t'en semble?

« — Rien de bon, répondit Staken. Vous savez admirablement comment il faut entrer dans le pays; mais personne ne vous a dit comment on s'y prendra pour en sortir. »

L'armée autrichienne se composait de troupes d'élite. On y voyait les bannières des comtes de Kibourg, de Habsbourg, de Montfort; des barons de Bonstetten, de Hallwyl, de Landenberg; celle de l'abbé d'Einsiedeln; les contingents d'Argovie, de Thurgovie, de Zurich, où figuraient beaucoup de nobles personnellement intéressés au succès de Léopold.

Les confédérés n'avaient que treize cents combattants, armés d'épées, de flèches et de massues; leur chef était un vieillard, Rodolphe Reding de Biberegg; mais une âme jeune et fière animait le corps débile du vieillard; mais ces treize cents paysans inexpérimentés marchaient pour défendre les tombeaux de leurs pères, les berceaux de leurs enfants. Parmi eux figuraient, comme simples soldats, Guillaume Tell et Walter Furst, son beau-père.

Avant la mêlée un bruit confus de voix se fait entendre : ce sont les exilés, proscrits par les lois, et qui viennent demander en grâce de mourir sous les bannières nationales. — « Retirez-vous, s'écrie Reding; retirez-vous; la patrie ne veut pas pour défenseurs des gens qui l'ont déshonorée; que votre présence n'attire point sur nous la malédiction du ciel. » — Les exilés obéissent, sans renoncer à combattre. Retranchés au-dessus du lac d'Égéri, près de la frontière de Schwytz où doivent passer les bataillons autrichiens, ils rassemblent des troncs d'arbres, des fragments de rochers, et attendent ainsi l'ennemi. « Léopold, dit un historien que nous allons citer, croyait aller plutôt à une partie de

plaisir qu'à un combat. Il marchait en tête de l'armée avec une nombreuse cavalerie. L'infanterie occupait l'arrière-garde, et ce fut une faute grave, car le passage, extrêmement étroit, d'un côté, était bordé par la colline que défendaient les exilés; de l'autre, il était baigné par les eaux du lac d'Egéri, et il venait aboutir à un terrain marécageux et impraticable, au-dessus duquel s'élevait la tour de Schornau. Dès que l'ennemi se trouve engagé dans ces défilés, les exilés font rouler sur lui des troncs d'arbres, des blocs de sapins, d'énormes pierres, qui renversent, écrasent hommes et chevaux. La noblesse, pesamment armée, ne peut s'arrêter ni tourner bride, parce que la masse d'infanterie, pressée dans le défilé, lui ferme le passage. Il faut qu'elle avance. Alors, des rochers et de la tour de Schornau, qui les cachaient aux regards, sortent les treize cents héros qui, se jetant à genoux, prient avec ferveur, puis se relèvent en poussant de grands cris, se précipitent au milieu de cette cohue d'hommes et de chevaux, et avec leurs larges épées qu'ils tiennent des deux mains, avec leurs lourdes massues, leurs longues hallebardes, commencent un affreux massacre. Tous restent fermes sur ce terrain glissant qu'ils ont souvent pratiqué, et à l'aide de crampons dont ils se sont munis d'avance. Pressée de front par les Suisses, écrasée par les débris qu'on lance sur elle du haut de la colline, la cavalerie se renverse sur l'infanterie, la culbute, y jette le désordre, et se laisse égorger ou se précipite dans le lac d'Égéri afin d'échapper à la colère de ces paysans pour lesquels ils témoignaient, une heure auparavant, le plus insultant mépris. L'infanterie ne résista pas davantage. Seules les troupes de Zug et de Winterthur tinrent ferme, pendant que le reste fuyait, déployant contre la cause de la liberté la même valeur qu'elles apportèrent plus tard pour la soutenir. Presque tous les soldats de Zug payèrent de la vie leur fidélité à la maison d'Autriche ; noble dévouement dont l'histoire leur a tenu compte, parce qu'il était le résultat de convictions politiques qui sont toujours honorables. Après le combat, on les reconnut, et les confédérés, estimant une valeur sans tache, leur rendirent les derniers devoirs sur le champ de bataille même. Toutes les maisons nobles d'Alsace, de Thurgovie et d'Argovie furent plongées dans le deuil. Il n'y en eut aucune qui ne comptât parmi les morts au moins

un des siens. La cavalerie, presque entièrement composée de gentilshommes, perdit quinze cents guerriers tant tués que noyés. L'infanterie éprouva des vides beaucoup plus considérables encore, tandis que quinze Suisses seulement restèrent hors de combat. » Un chroniqueur, Jean de Winterthur, raconte qu'étant sorti pour aller à la rencontre de son père, qui avait accompagné Léopold avec plusieurs de ses concitoyens, il aperçut le duc pâle, abattu, presque mourant, s'empressant de regagner le territoire autrichien, et n'ayant autour de lui que peu de soldats fidèles, seuls restes de cette sanglante déroute.

Les vainqueurs finirent la journée comme ils l'avaient commencée, en adressant à Dieu des actions de grâces pour le succès qu'ils venaient d'obtenir. Après avoir dépouillé les morts et partagé le butin, ils regagnèrent Brunnen. Là les soldats d'Uri s'embarquèrent sur le lac. Au moment où partaient ceux d'Unterwalden, on vint leur annoncer que le comte de Strassberg brûlait leurs maisons, enlevait leurs troupeaux, et portait le fer et la flamme dans la contrée. Aussitôt cent braves de Schwytz se joignent aux Unterwaldois; leurs bateaux rapides sillonnent le lac; un vent favorable les pousse au rivage où les attendent leurs femmes, leurs enfants, des bras desquels ils s'arrachent pour voler à de nouveaux succès. Repousser l'ennemi dans le bas Unterwald; gagner les hautes vallées; fondre sur trois mille hommes du comte de Strassberg dispersés dans la campagne; les mettre en fuite en plusieurs rencontres, notamment près d'Alpnach; reprendre sur eux tout le butin qu'ils ont pillé; les chasser du territoire ou les acculer au lac, fut l'affaire de quelques heures. Peu d'instants auparavant, le comte de Strassberg avait reçu de Léopold, en signe de déroute, un gantelet retourné. Strassberg pouvait lui renvoyer le même gantelet. Désormais la campagne n'était plus tenable par l'Autriche. Sous les bannières de Schwytz et d'Unterwalden arrivaient incessamment de nouveaux soldats; les troupes du comte, venues bien moins pour combattre que pour piller, se défendaient mollement. Alors le comte blessé, ne songeant qu'à fuir, se fit jour, suivi de quelques braves, à travers les rangs ennemis et gagna Lucerne.

Si, dans cette mémorable journée, les trois cantons se couvrirent de gloire, ils s'en montrèrent dignes par la manière dont ils surent en pro-

liter. La conquête d'une liberté politique les préoccupa seule. Ils respectèrent la propriété de leurs ennemis, continuèrent à payer les redevances dues aux seigneurs temporels et spirituels qui possédaient dans le pays quelque fief, et se gardèrent de souiller par des actes d'injustice, de spoliation ou de violence, une révolution que des abus de pouvoir avaient provoquée.

Heureux sous l'administration des comtes de Lenzbourg, de Kybourg et de Habsbourg, le canton de Zug ne s'était nullement préoccupé d'une constitution démocratique, qui ne pouvait pas ajouter grand'chose à sa félicité; mais l'exemple des districts voisins le gagna, de sorte qu'en 1352 la ville et le canton furent admis dans la confédération. Le premier citoyen de Zug, décoré du titre de landamman, s'appelait Pierre Collin. Avant lui, cette dignité n'avait été remplie que par des étrangers.

Depuis la fin du quatorzième siècle, la bannière zugoise figure dans presque tous les champs de bataille où la nationalité suisse se trouve aux prises avec le pouvoir absolu : un Zugois, H. Waldmann, fut le héros de Morat; en 1482, le landamman Pierre Collin fut tué avec son fils devant Bellinzone, en défendant la bannière cantonale qu'on montre teinte encore de leur sang généreux; un autre Zugois, Werner de Steiner, guerrier littérateur, dont les ancêtres et les plus proches parents avaient trouvé la mort à Saint-Jacques, Bellinzone, Grandson, combattit à Marignan où ses fils périrent sous ses yeux. En 1798, on vit cette héroïque population déployer contre l'armée française une valeur éclatante; des femmes, des jeunes filles s'atteler aux canons qu'elles étaient allées prendre à Lucerne, les traîner jusqu'à Rothenthurm, puis, revêtues d'un uniforme de fantaisie fait avec une chemise de berger et des rubans, s'organiser en colonnes, soit pour arrêter les convois de l'ennemi, soit pour empêcher de fuir ceux qui déserteraient le champ de bataille.

Rien n'égale, dit M. A. Martin, l'attachement du Zugois au sol qui l'a vu naître. Lorsque, dans un moment de funeste délire, la fièvre de l'émigration poussa loin de leurs montagnes des milliers de Suisses qui couraient chercher sur les rives de l'Ohio la misère et la mort, aucun citoyen du canton de Zug ne se mêla parmi ces exilés volontaires.

Les cérémonies, les pompes, les processions, tout ce qui peut impri-

mer de l'animation à la vie extérieure, est avidement recherché par les Zugois. Il n'y a pas un demi-siècle que, le 6 décembre, jour de Saint-Nicolas, ils célébraient encore, malgré la défense de plusieurs conciles, une fête bouffonne dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

« Un écolier de Zug, habillé en évêque, marchait précédé d'un chapelain qui portait sa crosse, suivi d'un fou costumé à l'antique, et tenant un bâton surmonté d'une vessie pleine de pois. Venaient ensuite de nombreux écoliers déguisés en chanoines, et les officiers de la maison de l'évêque. Des soldats armés, drapeau et tambours en tête, composaient sa garde d'honneur. Tout le cortége se rendait à l'église où l'on célébrait la messe ; les écoliers, en chœur, chantaient un cantique qu'on trouve encore imprimé, à Zug, dans un livre d'offices ; puis l'évêque, avec la formule habituelle, bénissait solennellement les assistants ; alors les soldats de la garde faisaient une décharge de mousqueterie ; enfin sa grandeur, ramenée pompeusement au collége, donnait un repas aux principaux officiers, tandis que son fou courait la ville, et allait demander une pièce de monnaie à toutes les boutiques de la foire qui se tenait à Zug ce jour-là, tribut qu'on ne manquait pas de lui payer comme une redevance obligée. Cette fête du patron des écoliers semble moins absurde encore que la fameuse fête des Fous, si longtemps célébrée dans la plupart des villes de Suisse, de France et d'Allemagne. »

Actuellement encore, selon la remarque de M. Martin, aux jours fériés, on dirait que les jeunes gens de Zug ont emprunté leur costume à la palette de Watteau : ce sont des rubans noués de mille manières, des étoffes bariolées de couleurs ; c'est un léger chapeau de paille couvert de fleurs et d'où s'échappent des bandelettes flottantes ; c'est une veste serrée, une culotte étroite ; ce sont des jarretières rayées, des bas avec arabesques, des souliers écarlates noués avec des rubans jaunes ; petits-maîtres aux membres robustes, à la forte taille, à la figure brunie par le hâle ou le soleil. Chez la jeune fille, même goût pour la parure, coquetterie plus recherchée encore : elle porte un chapeau de paille surchargé de rubans et de fleurs ; à son corset, à sa collerette sont attachés des rubans d'un rouge vif ; à la ceinture pend une longue chaîne en similor ; un court jupon vert sur lequel ondoie un tablier blanc à larges plis laisse voir une jambe bien faite, une chaussure échancrée... C'est

costumée de la sorte que la Zugoise se rend à la danse, qui fait ses délices. Le soir, elle renferme précieusement dans une armoire en chêne ces objets de toilette réservés pour les grandes occasions, et, le lendemain, elle adopte une mise en harmonie avec ses occupations. Les montagnards se revêtent d'une souquenille de toile grossière qui recouvre de grossiers vêtements, d'une sorte de cape ou *ququle* semblable à celle des capucins. Ils s'en servent soit contre la pluie, soit pour porter plus aisément de lourdes charges.

Aussi pieux qu'hospitaliers, les Zugois ne manquent jamais de se signer en se mettant à table; les vieillards saluent ordinairement l'étranger par ces mots : « Loué soit Notre-Seigneur Jésus-Christ! » Les aborde-t-on, remarque un voyageur, ils vous serrent la main à vous disloquer les doigts; accoutumés à parler de loin, au fracas des torrents et aux bruissements des sapins, ils élèvent le ton à vous faire croire qu'ils se fâchent quand ils vous font des amitiés. Du reste, en aucun lieu de la Suisse, je n'ai trouvé plus qu'à Zug du naturel dans l'affabilité, de l'aisance dans les formes, de la bonhomie dans le savoir, de l'honnêteté dans l'industrie.

Il y a cent cinquante ans le savant dom Mabillon écrivait de Zug : « Lorsqu'on arrive, l'hôte et l'hôtesse vous tendent la main; on entre dans la salle à manger, où il y a une si grande quantité de mouches, à cause de la chaleur occasionnée par l'énorme poêle qui en fait le principal ornement, qu'il faut se défendre avec un petit balai de leur importunité. L'odeur du tabac vous incommode. On vous sert des viandes imprégnées de poivre et d'autres épices; la forme des lits est gênante, ils sont trop courts, et tellement chargés d'oreillers, qu'on y semble moins couché qu'assis. En été, vous êtes étouffé sous de pesants couvre-pieds; du reste, tout est d'une propreté exquise. Dans chaque salle à manger d'une auberge catholique, un crucifix se trouve toujours appendu à l'endroit le plus apparent. Au moment du départ, l'hôte vous apporte la carte de la dépense écrite avec de la craie sur une ardoise... » Encore vraie sous bien des rapports pour les petites auberges villageoises éloignées des lieux ordinaires de passage, cette description n'est plus applicable aux grandes hôtelleries du canton de Zug, quoi qu'on vous y présente généralement, au lieu de chaises, des escabelles de bois ou des bancs, et

qu'on vous y serve les repas quelquefois sans nappe, sur de longues tables en chêne proprement cirées.

Le canton de Zug, borné au nord par celui de Zurich, au sud par celui de Schwytz, à l'ouest par ceux d'Argovie et de Lucerne, présente une surface d'environ dix lieues carrées et une population qui n'atteint pas dix-huit mille âmes. Il est le plus petit des cantons et se trouve classé le septième. Dans sa constitution géologique, on ne rencontre que brèche, marne et grès. Les grandes montagnes du pays, notamment le Ruffi, qui s'élève à trois mille cinq cent seize pieds au-dessus du lac de Zug, sont formées de brèche jusqu'à leur sommet. Aux bords du lac de Zug et le long des vallées voisines se rencontrent d'énormes blocs en granit, qu'ont amenés dans l'enfance du monde les courants du Saint-Gothard et du Crispalt. Journellement leur quantité diminue par l'emploi qu'en font les habitants pour asseoir leurs maisons. Une source d'eau minérale, renommée depuis plusieurs siècles, coule à Watterschwyl.

Les forêts cantonales ne présentent en fait d'animaux nuisibles que des loups ; elles possèdent des chevreuils et quelques cerfs. Les lacs de Zug, d'Égéri, de Finster, de Biber sont poissonneux, principalement celui de Zug, qui fournit de très belles carpes et les plus gros brochets de toute la Suisse : une espèce de poisson particulière aux lacs de Zug et d'Égéri, le rœtele, *salmo salvelius*, ou *raetli*, a beaucoup d'analogie avec la *ferra* du lac de Genève, l'aalbock du lac de Thun et l'ombre chevalier du lac de Neufchâtel. Cette sorte de truite se pêche en abondance au commencement de l'hiver, et s'expédie marinée dans toute la Suisse ainsi qu'en Allemagne. Autrefois, la pêche du rœtele constituait pour les souverains d'Autriche une branche de revenu considérable. En 1306, le duc Léopold, donnant trente marcs d'argent, comme présent de noces, à la fille du chevalier Henri de Stein, fait entrer en ligne de compte quatre cents *raetli* que devaient lui fournir les pêcheurs d'Égéri. Les bêtes à cornes sont ici d'une race beaucoup plus haute que celle des Waldstetten. La flore offre d'intéressantes variétés [1].

La culture de presque toutes les céréales, celle de la vigne, du chan-

[1] Telles sont : l'*androsace villosa*, la *fretillaria meleagris*, la *rosa cimmomomma*, la *centaurea montana*, le *sedum stellatum*, l'*aconitum lycoctonum*, le *cistus alenticus*, le *veratrum album*, etc.

vre et du lin, l'élève des bestiaux, la fabrication du beurre plutôt que du fromage, la dessiccation des fruits, la distillation des noyaux de cerise, le cidre, les ruches d'abeilles et la pêche constituent les ressources principales du campagnard. Ce canton possède aussi des métiers de filoselle, des tanneries, une belle papeterie. Le vin, d'une qualité très médiocre, n'offre pas non plus un produit assuré, en raison des variations brusques de température ; aussi ne le regarde-t-on que comme accessoire, et le plant des vignes, au lieu d'occuper de larges surfaces qui rendraient le pays monotone, se trouve-t-il disséminé entre des fermes, des pâturages et des bouquets de forêts ou d'arbres fruitiers.

Administrativement, le pays zugois se divise en cercle intérieur composé de six communes, et cercle extérieur, de quatre communes. Tout le monde parle allemand ; tout le monde est catholique. Neuf curés, vingt-huit vicaires, chapelains ou prébendiers dirigent cette population qui se trouve dans la circonscription ecclésiastique de l'évêché de Bâle. Avant 1830, on comptait dans le canton quatre-vingt-dix-neuf ecclésiastiques séculiers, trente-huit moines ou capucins et soixante-trois religieuses groupées en trois couvents. Un gymnase, ouvert aux jeunes gens qui veulent embrasser le service des autels, existe à Zug ; il a cinq professeurs. La même ville possède une école de jeunes bourgeois, une école de jeunes filles que dirigent des religieuses, et un institut italien établi dans la campagne de Saint-Charles. Les seules bibliothèques du pays sont : la bibliothèque de la ville de Zug, fondée au seizième siècle, et celle des révérends pères capucins. Dans la même localité se trouve un cabinet ou cercle littéraire et s'imprime un journal périodique intitulé : *Feuille des IV Waldstetten.*

Les illustrations cantonales, sans être des illustrations de premier ordre, tiennent une honorable place parmi les célébrités helvétiques ; nous citerons, entre autres : Gaspard Sang, auteur d'une histoire ecclésiastique de la Suisse ; P. Collin, helléniste distingué, savant traducteur ; le bénédictin-diplomate Béat-Muoss ; le poëte Gaspard Weissembach ; le médecin-naturaliste Jean Muller ; les deux peintres verriers Muller, artistes du seizième siècle, dont descendait peut-être le médecin du même nom ; l'architecte-peintre Wickard ; les peintres Moss et Branderberg ; le sculpteur Christen, etc. L'existence de ce dernier, pleine d'imprévu,

d'originalité, témoigne l'influence qu'exerce sur nos déterminations une nature d'élite. Berger d'abord, il sculpte avec son couteau des objets en bois; à quinze ans il quitte la maison paternelle, traverse les Alpes, l'Italie, et arrive dans la ville de Rome, où l'un de ses compatriotes nommé Trippel, jouissait comme sculpteur d'une réputation méritée. L'enfant va trouver le vieil artiste qui l'accueille, lui sert de maître et le lance dans le vaste domaine des arts.

Au siècle dernier, deux hommes, en parcourant une carrière bien différente, ont fait à la ville de Zug beaucoup d'honneur : ce sont le général baron de Zurlauben, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et le spirituel Jean-Jacques Heidegger, entrepreneur de l'Opéra de Londres. Zurlauben, dont l'habitation modeste se voit encore près de Zug, a fait une *Histoire militaire des Suisses au service de France* et beaucoup d'autres travaux recommandables. Heidegger, au contraire, n'a rien écrit, mais s'est posé comme un des plus agréables conteurs, comme un des plus facétieux *gentlemen* des trois royaumes. Certain jour, soupant avec quelques lords qui agitaient la question de savoir quelle nation de l'Europe surpassait les autres en intelligence :

— C'est la mienne, s'écrie-t-il, et tout le monde de rire; oui, milords, la mienne, reprend Heidegger avec le sérieux d'une conviction profonde, et je le prouve : Débarqué ici, sans un schelling dans ma poche, je gagne par année cinq mille livres sterling en vous amusant; et je défie le plus noble d'entre vous, milords, d'aller dans mon pays réaliser un revenu pareil.

Sa laideur était excessive; lui-même en plaisantait. Ayant fait contre lord Chesterfield le pari qu'on ne trouverait pas dans Londres un visage aussi repoussant que le sien, des juges furent nommés, et, après bien des recherches, Chesterfield produisit une vieille femme qu'effectivement on estima plus laide que Heidegger. La gageure semblait perdue pour lui quand spontanément il décoiffe la vieille, s'affuble de son bonnet, et pose sa perruque sur l'antagoniste ébahie. Alors, tous les juges reviennent de leur opinion et proclament Heidegger vainqueur.

La constitution du canton de Zug diffère très peu de celle des cantons catholiques voisins. C'est une pure démocratie, fonctionnant par assemblée générale, assemblées communales et triple conseil. A dix-neuf ans,

tout citoyen devient électeur ; excepté néanmoins : 1° les ecclésiastiques ; 2° les faillis ; 3° les interdits ; 4° les condamnés à une peine infamante ; 5° les individus poursuivis criminellement ; 6° les prodigues ; 7° les pauvres recevant l'aumône. La *landsgemeinde* se réunit à Zug le 1er mai de chaque année.

LACS DE ZUG, D'ÉGÉRI, DE BIBERS.

Parler des lacs, c'est réunir, dans un même ensemble, tout ce que la contrée peut offrir de plus gracieux, c'est montrer le canton de Zug se mirant dans une glace ; car ses sommets, ses hauts clochers, ses petites villes, sa population presque entière, semblent s'être donné autour des lacs un commun rendez-vous. Pour effectuer, dirait-on, un rapprochement plus intime, hommes et femmes manient les rames des bateaux qui vont d'une rive à l'autre. Ces canots, simples troncs d'arbres creusés, puis enduits de terre glaise, ressemblent aux canots des sauvages. Une seule personne peut les conduire avec vitesse ; mais, à la rigueur, six passagers s'y tiendraient aisément. Un coup de vent survient-il, passagers et rameurs se couchent au fond et s'abandonnent au cours de l'onde. Jamais on ne chavire. Les canots sont surtout multipliés sur le lac d'Égéri, parce que les cultivateurs, qui demeurent presque tous d'un côté, le traversent journellement pour aller à leurs travaux. On a beaucoup vanté les batelières de Brientz ; mais, dit un voyageur, elles ne possèdent ni la physionomie piquante, ni la taille légère, ni la coquetterie naïve des paysannes de cette riante contrée. Il faut les voir, dirigeant leurs nacelles grossières creusées à coups de hache. Quelle grâce ! quelle vivacité ! Par la tempête, elles s'asseyent paisibles malgré la fureur des vagues, et laissent leur esquif léger bondir au milieu de nombreux nénuphars dont la tête blanche s'enfonce, sous le poids de la petite barque, et reparaît aussitôt.

Le lac de Zug a son niveau de sept cent quarante-quatre mètres au-dessus du niveau méditerranéen. Sa longueur est d'environ douze kilomètres ; sa largeur de deux kilomètres ; sa profondeur en certains lieux, de quatre cents mètres. Ses rives ne présentent que des inclinaisons très douces, excepté vers le sud, où le Rigi, s'élançant à pic par de soudains

escarpements, semble sortir des eaux du lac; et vers l'extrémité sud-ouest, où s'élève le Ruffiberg, dont la stature majestueuse ne le cède en rien à celle du Rigi. Ce lac, miniature du lac Léman, présente une végétation charmante, une animation remarquable, principalement sur la rive orientale, préservée si bien des vents froids par les coteaux qui la bordent, qu'on y voit beaucoup de châtaigniers. Le point d'où l'on jouit le mieux de la vue du lac est à proximité de la Niemen, rivière distante de Zug d'environ six kilomètres. Une grande et belle route lie, par les rives du lac, cette ville à la ville d'Arth, ainsi qu'au bourg d'Immensée. Une commune très considérable, *Walchwyl* (dessus et dessous), dont les habitations se trouvent disséminées le long du lac, présente une jolie cascade et des points de vue très pittoresques, parmi des bouquets d'arbres fruitiers et de châtaigniers, entre lesquels s'étendent de vastes pâturages. Vers Oberwyl, vers l'ancienne maison de campagne du général Zurlauben, vers Cham et vers le vieux manoir de Buonas, on ferait d'agréables excursions

Le lac d'Égéri, long de cinq à six kilomètres, large d'un kilomètre et demi, d'une profondeur de quatre-vingt-sept mètres, moins élevé de sept mètres que le lac de Zug, baigne à l'occident le pied du Kaiserstock; au nord, la base du Gubel; à l'orient, la plaine classique de Morgarten. Dans les anciens titres, le lac d'Égéri se trouve désigné sous le nom d'Eaux royales (*Aquæ regiæ*). Le village paroissial d'Égéri-Dessus, beaucoup de fermes qui en font partie et plusieurs chapelles couvrent la rive septentrionale du lac, où chaque année se tient une foire considérable. Égéri-Dessous (*Wyl-Egeri*), autre village paroissial situé au nord-ouest du précédent, sur un terrain marécageux que traverse la Lortze, occupe avec l'autre Égéri le flanc méridional d'une montagne. Ils formaient autrefois une des trois communes libres qu'on appelait le *district extérieur de Zug*, communes qui s'administraient elles-mêmes, qui avaient leurs revenus à part, leur milice, leurs magistrats. La vallée paisible d'Égéri, comprise entre le Ruffiberg ou mont Ruffi, le Kaiserstock, la Figerfluch et le Morgarten, s'ouvre sur le lac lui-même, et présente, à sa pointe orientale, la plaine de Morgarten. Une population vigoureuse, de belle stature, obligeante, honnête, hospitalière, s'occupant d'agriculture et d'économie pastorale, habite cette partie du canton. La Lortze

réunit au lac de Zug le lac d'Égéri. Il y a lieu de regretter qu'un canal ne joigne pas également au lac de Zug celui des Quatre-Cantons.

Le lac de Biber (*Bibersée*), lac du Castor, long de deux kilomètres, tout au plus, paraît avoir eu jadis sur ses rives beaucoup de castors, animal appelé bièvre quand il ne vit pas en société. Conrad Gesner et Wagner attestent sa présence autour du Bibersée, de la Birse, de la Reuss et de l'Aar.

Le *Finstersée*, lac de Finster, goutte d'eau tombée du ciel dans un verdoyant bassin, n'a pas plus de six cents mètres de circonférence. Il est d'une admirable fraîcheur, mais monotone. Quand un nuage couvre le ciel, les eaux du lac prennent une teinte sombre ; mais dès qu'un rayon de soleil l'éclaire, sa nappe transparente ressemble au plus éclatant miroir.

Le long de ces rivages, entre les montagnes qui les accompagnent ou les séparent, sont posées les communes de Baar, Cham, Hünenberg, Menzingen, Resch, Steinhausen, Zug, et celles que nous avons déjà citées, recommandables presque toutes par quelque fait historique ou par quelque ruine célèbre : ici, la vieille tour du château de Hünenberg dont le maître, sire Henry, allié aux démocrates contre l'Autriche, leur conseilla d'occuper le défilé de Morgarten, où devait triompher la liberté ; là, près de Baar, vaste commune comprenant deux mille âmes, les bains de Walterswyl, dont les eaux minérales ont été découvertes d'une manière étonnante. « En 1517, dit une chronique zugoise conservée dans la bibliothèque de Muri, un certain nombre de pèlerins suisses résolurent d'aller visiter la terre sainte. Parmi eux se trouvait le chevalier Sigismond Schwartsmaurer de Zug. A Jérusalem, Schwartsmaurer ayant consulté un savant médecin juif, de la tribu d'Aser, pour certaine maladie qu'il désespérait de guérir, le médecin lui demanda de quel pays il était. — Puisque vous êtes de Zug, répliqua l'Israélite, voici un livre hébreu que je tiens de mes ancêtres ; dans ce livre il est dit que près de Zug existe une montagne appelée Baarbourg, de laquelle coule une eau minérale très salutaire contre les maladies du genre de celle dont vous vous trouvez affligé. Il y a quatre siècles, on voyait sur le Baarbourg un château qu'habitaient des Israélites de ma tribu, qui connaissaient la source en question. Ces Juifs ayant été chassés, on négligea, on perdit

l'eau salutaire; mais elle n'existe pas moins. A votre retour en Suisse, cherchez-la, faites-y construire des bâtiments de bains, et profitez d'une ressource que vous présente la nature. »

Schwartsmaurer, revenu à Zug, raconta cette aventure singulière. On explora la montagne de Baarbourg; on y reconnut la source; on y fit un établissement thermal, et, jusqu'aujourd'hui, les habitants du pays l'ont fréquenté.

VILLE DE ZUG.

La colline de *Zugerberg*, au pied de laquelle s'élève la ville de Zug, méritait, par sa position délicieuse, d'être habitée longtemps avant notre ère; elle le fut. Le christianisme s'y implanta sous la bannière des apôtres d'Irlande. Le choix d'un roi du Northumberland, saint Oswald, pour patron, semble indiquer cette origine. Nous avons parlé de la fidélité des Zugois à la maison d'Autriche. L'enlèvement d'une jeune fille par le baron de Wildenburg y mit un terme. C'était en 1355. L'infortunée, ne pouvant sortir du château où son ravisseur la retenait qu'en lui donnant un rendez-vous dans les bosquets voisins, court chez son père raconter ce qui se passe. Le père cache sa fille, se revêt des habits qu'elle porte, puis, armé d'une hache, attend le baron dans l'endroit indiqué. Le baron n'eut garde de manquer au rendez-vous. Il y trouva la mort. De retour à Zug, le paysan montre au peuple assemblé sa hache teinte du sang de celui qui voulait lui ravir l'honneur. On s'anime, on s'indigne, on s'arme, et bientôt le manoir du baron n'est plus qu'un monceau de ruines.

Zug a subi d'épouvantables catastrophes. En 1435, deux de ses rues s'abîmèrent dans le lac. La ville n'en était alors séparée que par une terrasse. Tout à coup, vers le soir, on s'aperçoit que la terrasse et les bâtiments contigus commencent à s'affaisser. Presque tous les habitants s'enfuient avec leurs effets les plus précieux; d'autres, plus courageux ou moins prudents, demeurent assez tranquilles, persuadés qu'il ne s'agit que d'un tremblement de terre dont les suites ne sauraient être funestes; mais, quelques heures après, le boulevard, les tours adjacentes et deux rues entières disparaissent au fond du lac. Deux personnes seules

échappèrent : un jeune homme qui gagna le rivage après avoir longtemps lutté contre les flots, et un enfant au berceau, devenu célèbre dans sa patrie, Adelrich, que les flots déposèrent sain et sauf sur les dalles de la chapelle de Saint-Nicolas. Craignant le même sort pour la ville entière, les Zugois s'enfuirent dans les montagnes. Revenus après quelques semaines d'absence, ils bâtirent, à l'opposite du lac, le quartier nommé Ville-Neuve, qui, de nos jours, forme l'ancienne ville, car on ne trouve guère à Zug de constructions antérieures au quinzième siècle. Les traces de cette époque y sont, au contraire, encore vivantes : fortifications crénelées, murailles épaisses, hautes tourelles, toitures surplombant la rue ; on existe ici au milieu des traditions architecturales du moyen âge. En 1595, plusieurs maisons s'écroulèrent au fond du lac ; et deux siècles plus tard, un incendie détruisit une partie de la ville ; circonstances qui ont fait accoler aux anciens quartiers des quartiers construits avec régularité, même avec une certaine élégance. Quelques monuments distinguent cette petite ville. L'église paroissiale, dédiée à saint Michel, et qui se trouve hors des murs d'enceinte, attire l'attention par la recherche de son cimetière et par l'ordre qui règne dans l'ossuaire, où les têtes, superposées les unes aux autres, portent sur une petite étiquette l'indication du nom et de l'état de la personne. « Dans aucun cimetière, dit un voyageur, je n'ai vu semblable luxe de croix dorées ; on dirait la musique d'un régiment ; mais ce qui accompagne toute cette cuivrerie d'une manière charmante, ce sont les fleurs qui s'y entrelacent. Jamais, j'en suis certain, cimetière n'a inspiré moins d'idées tristes ; on croirait toutes les fosses des corbeilles apprêtées pour des baptêmes ou pour des noces, plutôt que des couches funéraires où dorment les hôtes de la mort. » Personne ici ne s'aviserait de répéter avec le poëte : *Les morts durent bien peu.* La même église possède quelques tableaux d'un artiste zugois, J. Brandenberg. L'église de Saint-Oswald, érigée en 1478, sous la direction de Jean Eberhard, curé de la ville, a un portail décoré des statues de Constantin, Charlemagne, Louis le Débonnaire et de l'empereur Henri II. Le tableau servant de retable au maître-autel représente saint Oswald à la tête de son armée, prosterné devant la croix. C'est une œuvre excellente de l'un des Carrache. Dans cette église repose le général Zurlauben. Le trésor du sanctuaire renferme des

statuettes et des vases sacrés en argent, en vermeil, en or, d'un travail remarquable. L'église des Capucins possède quelques tableaux de Carl Maratte. A l'hôtel de ville sont des vitraux peints dus à Michel Müller de Zug. Nous ne disons rien de la statue de Kollen, héros de la bataille de Cappel et que l'art a singulièrement rapetissé. Nous ne citerons pas non plus l'arsenal pillé, jadis par le général français Jordi, mais décoré encore de quelques portraits d'anciens magistrats.

On s'amuse beaucoup à Zug. Les réunions en sont fort animées. L'hiver, les jeunes gens jouent des pièces de théâtre, donnent de jolis bals, des concerts; l'été, le tir au blanc fournit mainte occasion de plaisir. C'est une ville d'environ trois mille âmes, où se fait un certain commerce de transit, où sont des tanneries considérables, des filatures de soie, une fabrique de tissus de paille, une fonderie de cloches, etc. Cependant, rien de cette industrieuse activité ne transpire au dehors. Dans les rues règne un calme qui n'est guère interrompu que par les pas des voyageurs et par le murmure de jolies fontaines.

XIII

CANTON DE ZURICH

Lac de Zurich, son ensemble, ses rives. — Ville de Zurich, son aspect général, son histoire, ses monuments, ses institutions. — Environs de Zurich. — Bataille de Zurich, Masséna et Korsakof. — Chaîne de l'Albis. — Champs de Cappel et Zwingli. — Lacs de Greifen et de Pfœffikon. — Winterthur.

LAC DE ZURICH.

S'il arrivait jamais qu'une évaporation soudaine épuisât le gouffre immense qui constitue le lac de Zurich, et qu'à la place de ses ondes les sentiments qu'elles ont inspirés prissent des formes particulières, un océan d'idées remplacerait cet océan d'azur, et de chaque goutte d'eau s'élèverait un être, émanation individuelle de l'âme qui l'aurait conçu. Vous verriez ici le prêtre Rudolphe, tenant à la main la lyre de David, et communiquant ses intonations aux clercs émerveillés pressés autour de lui ; les fabulistes Conrad de Mure et Boner avec leurs créations allégoriques ; le long cortége des *Minnesingers*, amis de la gaie science, disciplinés par le poëte Hadloud, par l'illustre Roger Maness, non moins émus de leurs triomphes séculaires semblables aux triomphes des jeux olympiques, qu'animés des défis qu'ils ont échangés avec les Minnesingers de l'Alsace. Derrière eux marcheraient Breittinger, esprit sage et réservé, arrêtant la langue allemande dans ses écarts, mais lui laissant assez de liberté pour ne point l'immoler au joug des Grecs et des Romains ; Hottinger, intrépide champion de la réforme, d'une main ouvrant l'arène où des milliers de sectaires vont combattre ; de l'autre soulevant, au sein de l'Asie, le voile qui couvrait un tout autre monde

que le monde des croisades, c'est-à-dire les vastes domaines de la philologie. On verrait Bodmer, entouré de souvenirs tendres, nature éminemment conciliante et sage, sorte de diplomate littéraire établi comme arbitre entre deux écoles qui se mesurent et se menacent; l'historien Josias Sincler, évoquant les générations éteintes, et faisant revivre dans la langue de Jules-César la noble simplicité d'Hérodote; puis, au-dessus d'eux tous, Conrad Gesner, cette gloire imposante du seizième siècle, qui, sous la dictée de la nature, écrivit la législation de l'univers matériel, et reconnut le secret de ses lois..... Groupez autour de ces hommes éminents leurs disciples; détachez les feuilles de leurs livres, étendez-les sur le lac, vous en couvrirez la surface; et de chaque phrase, éclairée par la grande lumière qui vient d'en haut, émanera quelque chose. Un vent souffle à travers ces feuilles; il les disperse sans les effacer; mais bientôt à leur place se rangent d'autres feuilles empreintes d'un caractère différent, d'une philosophie, d'une poésie plus en rapport avec la civilisation moderne : telles les pages de Salomon Gesner, précurseur immortel des *naturistes*, littérateurs vertueux qui ont ramené l'homme à la contemplation du ciel; Lavater, victime de sa candeur et de son génie, dont l'existence tourmentée, mélange d'affligeants contrastes, chemine sans cesse pour atteindre un but idéal; Zimmermann, autre caractère inquiet, exigeant envers les hommes à proportion de ce que les hommes s'éloignent de leur perfection divine; Zimmermann, Lavater, magistrats d'un ordre sublime, dont le monde aveuglé repousse la magistrature; et ce Meister, philosophe aimable, qu'on dirait avoir écouté à la porte de tous les salons du dix-huitième siècle, pour en recueillir l'esprit et le répandre sur les salons de la Suisse; Meister qui, dans son *Voyage de Zurich à Zurich*, rappelle la franche bonhomie de Sterne..... Ces hommes illustres, bien d'autres encore, indigènes ou passagers, guerriers éminents, artistes habiles, sont venus au commun rendez-vous qu'un beau lac semble offrir à ceux qui souffrent, ou qui, fatigués de jouir, remontent le fleuve de la vie vers sa source, pour y retrouver des sensations pures. Roger Manès, chef, en 1322, des cohortes de Zurich quand elles triomphèrent à Tatwyl; les Stüssi, les Landenberg, les Stapfed, les Rofist, autres capitaines non moins célèbres dans les fastes helvétiques, et Waldmann, un des plus grands hommes du quinzième siècle,

héros populaire, idole des masses, puis décapité par elles; tous, le long de ces rives, ont promené leurs pensées rêveuses, avant, après le succès ou l'infortune. Les peintres Füssli, Usteri, le sculpteur Balthasar Keller, enfants des mêmes lieux, se sont désaltérés dans la même onde; ils ont épanché leur âme sur ce vaste miroir, qui n'en a conservé ni la moindre souillure ni la moindre empreinte, souriant à l'humanité comme sourit le ciel au lac de Zurich.

Ce lac, long d'environ quarante kilomètres, d'une largeur inégale qui ne dépasse pas six kilomètres, élevé de trois cent quatre-vingt-dix-neuf mètres au-dessus du niveau de la mer, et présentant une profondeur de cent quatre-vingt-quatorze mètres en certains points, touche dans la direction du sud-est au nord-ouest les cantons de Schwytz, de Saint-Gall et de Zurich. Formé par la Linth, qui en sort à Zurich, sous le nom de Limmat, il reçoit encore l'Aa, le Jonen et d'autres affluents moins considérables. Sa partie supérieure gèle presque tous les ans, sa partie moyenne moins fréquemment. Dans l'espace de six siècles, depuis 1233 jusqu'en 1830, il n'a gelé complétement que vingt fois. Ses orages présentent plus de violence que de danger, quand les bateliers ont su prendre leurs précautions. Il nourrit vingt-huit espèces de poissons, représentés par Melchior Füssli, dans deux grands tableaux décorant l'un des vestibules de l'hôtel de ville de Zurich. Au printemps, ses ondes fleurissent, c'est-à-dire qu'elles se couvrent d'un éclatant duvet, produit du pollen des plantes aquatiques.

Sous le rapport de la grandeur des spectacles qu'étale le lac Léman, on ne saurait lui comparer celui de Zurich; mais il possède des charmes qui lui sont propres. Nulle part, en Suisse, la nature ne se montre sous des formes plus gracieuses; nulle part on ne voit une industrie agricole plus intelligente, une population plus active, des habitations plus nombreuses et plus variées : fermes, chalets, *villas* superbes et *villas* modestes, fabriques, maisons de plaisance ou d'exploitation entremêlées de forêts, de champs fertiles, de jardins et de prairies; on dirait à cet ensemble, comme l'a très bien remarqué certain touriste, que Zurich possède deux faubourgs, d'une longueur de seize kilomètres, étendus le long du lac. Pour un prix modéré, plusieurs bateaux à vapeur, des bateaux-poste et des bateaux marchands sillonnent cette petite mer.

En partant de Schmerikon, paroisse d'environ mille âmes, située près de l'embouchure du Goldinger-Bach, sur la pente orientale du lac, on aperçoit les ruines du cloître de Wurmspach, couvent de trappistines, fondé par les comtes de Rapperschwyl, en 1260; on traverse la paroisse populeuse de Jonen, forte de deux mille deux cents habitants, et l'on entre à Rapperschwyl, bourg dont la population peut atteindre aujourd'hui dix-huit cents âmes, et que son aspect, sa position, ses tours féodales, ses clochers élégants rendent très pittoresque.

Vers la fin du onzième siècle, le comte Rodolphe de Rapperschwyl, revenant après une longue absence, rencontre le plus fidèle de ses serviteurs qui accourt lui annoncer l'infidélité de la comtesse. Rodolphe le devine, et sans lui laisser le temps de commencer un narré si pénible pour un mari : « Dis-moi tout ce que tu voudras, s'écrie le comte, mais « de grâce épargne la bien-aimée de mon cœur, celle de qui dépend « encore le bonheur de ma vie. » Alors le serviteur se tait, mais gardien fidèle de l'honneur de son maître, il lui conseille de se bâtir un château, et de l'occuper seul. Le comte y souscrit, et la ville qui porte son nom prend naissance de la sorte. « En l'année 1284, dit M. Joanne, à l'extinction de la famille de son fondateur, Rapperschwyl appartint d'abord aux comtes de Habsburg-Laufenburg, puis en 1353 elle échut à la maison d'Autriche, sous la domination de laquelle les Zurichois l'assiégèrent, la prirent et la détruisirent plusieurs fois. En 1444 elle soutint, pendant sept mois et demi, un siége si rigoureux, que ses habitants furent privés d'eau. Enfin elle se mit, en 1458, sous la protection des confédérés. Forcée, pendant la guerre civile de 1712, de reconnaître la souveraineté des princes protestants, elle n'en constitua pas moins, jusqu'à la révolution française, une petite république. Incorporée, en 1798, au canton de la Linth, réunie en 1802 à celui de Saint-Gall, elle fait aujourd'hui partie de ce dernier canton. L'éminence qu'elle occupe est couronnée par l'ancien château des comtes, de la terrasse duquel on découvre une belle vue; par l'église paroissiale, par un couvent de capucins et par la maison du tir. Le pont de Rapperschwyl, le plus long peut-être de tous les ponts connus, puisqu'il a quinze cents mètres, joint la ville avec une presqu'île appelée Harden. Sa première construction, œuvre de Léopold d'Autriche, date de l'année 1350; sa reconstruc-

tion de 1818-1820. Bien qu'il soit sans garde-fous, et d'une largeur de quatre mètres seulement, on le traverse en voiture.

Vis-à-vis de Rapperschwyl, au milieu du lac, s'élève l'île d'Aufnau, appelée aussi Huttensgrab, du nom d'un chevalier de Franconie, ami de Luther, Ulrich Von Hutten, auquel sa bravoure et ses talents avaient fait une réputation brillante. Le soir, quand l'ombre descend sur les massifs de l'île, quand les brises en agitent le feuillage, elles semblent répéter les derniers mots du poëte, et le sommeil de sa lyre commence avec le sommeil de la nature.

A vingt minutes de Rapperschwyl, on passe du canton de Saint-Gall à celui de Zurich; on arrive au hameau de Feldbach, où furent découvertes, en 1689, sur le territoire de Gubelstein, deux mille quatre cents médailles du Bas-Empire; on traverse le village féodal d'Uerikon, dont les derniers seigneurs sont morts à Morgarten, sous la bannière autrichienne, et l'on arrive au bourg de Stœfa, ce foyer d'incandescence démocratique, où l'exalté Bodmer, en 1794, monta du club sur l'échafaud; où depuis lors retentissent, dans une population protestante de trois mille cinq cents âmes, tous les échos de la démagogie; où s'imprime, avec le titre de l'*Ami de la Liberté*, un journal dont l'exaltation semblerait, au contraire, conspirer contre elle. Les bains de *Wannenbad*, bien tenus, entourés de promenades agréables vers le Lattenberg, à Kœhlhof, Moerizli, etc., attirent passablement d'étrangers.

Après Stœfa nous rencontrâmes Mœnnedorf, paroisse de deux mille âmes, Ober-Meilen, autre paroisse moitié moindre; puis nous arrivons en face de ces deux chaînes de montagnes qui courent parallèlement au lac, et dont les principaux sommets, le *Pfannenstrel* et la *Forch*, couvrent de leurs grandes ombres la commune de Meilen, où se groupent trois mille habitants, agriculteurs, industriels, comme tous ceux que nous avons rencontrés sur notre route, depuis Schmerikon. Les ruines du manoir féodal de Friedberg, une église gothique du quinzième siècle, ajoutent à l'agrément des paysages de Meilen.

Herrleberg, Erlenbach et sa cascade, dite *Hanggiessen*, leurs campagnes fleuries, leurs vignobles renommés depuis plusieurs siècles, et dont les produits occupent, alimentent, enrichissent une population

de deux mille âmes, nous séparent d'une commune plus considérable encore, la commune de Küssnacht, que dominent les ruines des châteaux de Wurp et de Oselp, détruits dans les premiers siècles de l'indépendance helvétique. Une maison de l'ordre de Saint-Jean existait à Küssnacht depuis 1369 : son commandeur, Conrad Schmied, le disciple, l'ami du fameux Zwingli, périt avec lui dans les plaines de Cappel, et son cheval, dit la tradition, traversant le lac à la nage, regagna la commanderie. En 1778, une trombe d'eau qui tomba sur Küssnacht y causa les plus grands ravages : trente bâtiments et des quais furent complétement détruits.

Zollikon, Riesbach, Neumunster, villages agréables, entre lesquels se partagent quatre mille habitants qui vivent des produits de la terre, des produits du lac, s'animent, se revêtent d'une teinte de civilisation d'autant plus marquée, qu'ils s'approchent davantage de la ville. Celle-ci est assise à l'extrémité occidentale du lac, comme le serait une mère tendre pour offrir aux deux jumeaux qui l'étreignent ses intarissables mamelles.

Sur la rive gauche du lac même animation, même concours; dans une étendue de huit kilomètres, le long d'une riante et féconde lisière, cinq mille âmes, et des villages qui s'appellent Engi, Wollishofen, Kilchberg, Rüschlikon, localités qu'ébranla momentanément le canon de Korsakof, mais que rassura bientôt l'épée de Masséna.

Depuis Nydelbad jusque et y compris le bourg de Richterswyl, qui s'en trouve éloigné d'environ douze kilomètres, plus de quinze mille habitants sont accumulés dans les paroisses de Thalwyl, Ober-Rieden, Horgen, Wadenschwyl, Richterswyl : ces trois dernières localités présentent surtout une industrie commerciale très remarquable.

Au fond de tous les petits golfes, à la pointe de tous les promontoires s'attache quelque nom, quelque souvenir, quelque agrément pittoresque : Thalwyl rappelle la première fondation du célèbre couvent de Müri par le comte Cuno de Rheinfelden; sous la coupole du temple d'Ober-Rieden, où rien n'a été changé depuis que Lavater y prêchait l'Évangile, on croirait entendre sa parole éloquemment persuasive; à Horgen, un heureux sol que féconde le travail eut bientôt effacé

les désastres de 1443, de 1531, et substitué de nouvelles habitations aux habitations incendiées; la presqu'île d'Are, qu'immortalise une ode de Klopstock, s'enorgueillit peut-être davantage de posséder la demeure simple de J.-B. Werdmüller, l'un des généraux suisses les plus distingués du quinzième siècle; au-dessus de Giessen, une tour carrée consacre la mémoire des sires de Wadenschwyl, tandis que l'architecte appenzellois Grubenmann, constructeur des églises d'Oberrieden et de Wœdenschwyl, a mêlé aux reliques des âges passés la magnificence matérielle du dix-huitième siècle. Une excursion de Thalwyl à l'Etzliberg; de Horgen aux carrières de Koepfnach, ou bien au Rigi; de Richterschwyl à Einsiedeln, route fréquentée par de nombreux pèlerins; les divers panoramas qui se succèdent le long de toutes ces collines, de toutes ces verdoyantes anfractuosités, inspirent d'agréables rêveries. Zimmermann y trouva le texte de son livre sur la Solitude qu'il écrivit à Richterschwyl.

Bach et Freyenbach, communes célèbres par les événements militaires des quatorzième et quinzième siècles; Pfœffikon, l'ancienne *Pfœfficova* (ferme des Moines); Attendorf et son vieux manoir, berceau des comtes de Rapperschwyl, détruit en 1350; Lachen, chef-lieu du district, n'appartiennent plus au canton de Zurich, mais à Schwytz, et renferment une population catholique sur laquelle semblent planer l'esprit, les traditions, l'influence antique du couvent d'Einsiedeln.

VILLE DE ZURICH.

Chef-lieu du canton et l'une des trois villes directoriales de la confédération suisse, Zurich se trouve assise sur les deux rives de la Limmat qui, la partageant en deux parties inégales, l'a fait distinguer en grande ville et petite ville. Deux ponts pour les voitures, trois autres pour les piétons traversent la Limmat; divers canaux qu'alimentent la Sihl et les eaux du lac coupent, en divers sens, la petite ville dont les rues sont bâties sur les pentes du Lindenhof, du Saint-Pierre et le long de la vallée qui s'étend depuis le Hütliberg jusqu'au Zurichberg, montagne où s'étend la grande ville. On donne à Zurich quinze mille âmes

de population. Elle en comptait déjà plus de douze mille il y a cinq siècles.

De toutes les villes de la Suisse, dit M. Joanne, à qui nous allons emprunter une partie des notions suivantes, Zurich est avec Genève la ville qui, durant les dix dernières années, a subi les plus grands changements. Chaque jour de nouvelles maisons, de nouveaux quartiers s'élèvent, soit à ses portes, soit dans l'intérieur de ses murs ; et l'ancienne ville, aux rues étroites et montueuses, aux maisons incommodes et malsaines, eût peut-être fini par être abandonnée tout à fait comme tant d'autres, si une décision récente, qu'on ne saurait trop approuver, ne la sauvait d'une ruine imminente, en lui imposant l'obligation de se transformer à son tour en une cité moderne. Depuis 1833, les anciennes fortifications construites dans le dix-septième siècle, et qui, sans aucune nécessité, coûtaient un entretien dispendieux, commencent à disparaître, et sur leurs fossés comblés, sur leurs parapets formidables s'élèvent de véritables palais ou de jolies promenades.

Le canton de Zurich faisait-il partie du *Pagus Tigurinus* dont parlent César, Strabon et d'autres auteurs ? On ne sait ; mais au moins est-il avéré que déjà sous Tibère existait, à l'endroit même d'où la Limmat sort du lac, une station romaine appelée *Thuricum*, vérité mise hors de doute par la découverte d'un monument que l'on conserve à la bibliothèque de la ville. Du temps de Vespasien, *Thuricum* était la *Statio quadragesima Galliarum*.

Ruinée au cinquième siècle par les barbares, reconstruite quelque temps après, cette station fut nommée *Castellum Turegum*, et, dans la suite, *Civitas Turegum*, *Turicum*, d'où le langage vulgaire a fait *Turk* et *Turik*, cité qui s'incorpora dans le duché d'Allemanie, avec le *Pagus Turigavus*, ou pays de Thurgovie.

Au commencement du septième siècle, ce pagus embrasse le christianisme ; puis on le voit régi par de grands feudataires, par les ducs de Zœhringen, par les comtes de Kyburg et les barons de Regensberg. Peu à peu l'importance de Zurich s'accroît de telle sorte, qu'en 1218 elle se déclare ville impériale et libre. Vers le milieu du treizième siècle, elle avait pour général de ses troupes le comte Rodolphe de Habsburg, qui réduisit les seigneurs du voisinage à l'impuissance de lui nuire, et

qui, devenu empereur, lui accorda le privilége de se gouverner elle-même et d'avoir un tribunal pris dans son propre sein.

A l'avénement d'Albert, fils de Rodolphe, au trône impérial, Zurich, le sachant moins bien disposé pour elle que ne l'était son père, se ligue avec l'évêque de Constance, l'abbé de Saint-Gall, le comte de Savoie et d'autres seigneurs. Albert marche contre elle, l'oblige de le reconnaître pour souverain, la maintient dans ses franchises. Dans le siècle suivant, cinquante bourgeois de Zurich, fidèles à cette ancienne alliance, « ayant une jambe bleue et l'autre blanche, » combattirent à Morgarten sous les drapeaux de l'Autriche.

Quatre nobles et huit bourgeois des plus considérés gouvernaient la ville : c'était une république aristocratique dont l'action demeurait circonscrite dans le cercle de quelques familles privilégiées; car, bien qu'on renouvelât trois fois l'année les douze membres du pouvoir exécutif, l'urne électorale subissait presque toujours les mêmes influences. Cet état de choses amena la révolution de 1335. Rodolphe Brunn, ayant excité contre les conseillers un soulèvement populaire, les fit chasser, condamner à l'exil, et dota le pays d'une nouvelle constitution. Quinze années après, les exilés, réfugiés à Rapperschwyl et dans les châteaux voisins, tramèrent avec leurs amis un complot contre Rodolphe Brunn. Le secret demeura bien gardé, quoique sept cents personnes y fussent initiées, et l'heure du massacre approchait, quand un ouvrier boulanger courut prévenir Brunn, qui, ayant marché au-devant des conjurés, les vainquit. L'année suivante, le duc Albert d'Autriche voulut venger la noblesse. Alors Brunn invoqua, sollicita l'alliance des confédérés de Waldstetten, qui s'empressèrent d'accueillir cette demande. Une alliance perpétuelle fut signée le 1er mai 1351.

L'empereur aussitôt envahit la Suisse, à la tête d'une armée de trente-quatre mille hommes, et vint assiéger Zurich; mais il fut repoussé vigoureusement. Quand il vit, dit un chroniqueur contemporain, la force, l'union, la loyauté des confédérés, il ratifia leur alliance et fit la paix.

Il serait déplacé de retracer ici, même d'une manière rapide, les phases variées de l'histoire d'une ville féconde en événements : ses guerres avec les cantons, ses troubles intérieurs, ses luttes avec l'Autriche;

la résistance belliqueuse qu'opposèrent aux confédérés les nobles défendant leurs anciens priviléges; la diète de 1474 où fut résolue la guerre contre le duc de Bourgogne; la part que prit Zurich aux campagnes d'Italie, aux événements de la réforme, aux luttes perpétuelles qui, depuis la révocation de l'édit de Nantes, se sont succédé entre le catholicisme romain et le catholicisme dissident.

Quand le tocsin de 1793 retentit sur les Alpes, une aristocratie bourgeoise dominait Zurich. Le paysan voulait dominer à son tour; et, au lieu de se faire réciproquement des concessions justes, on mesura, on aiguisa ses armes. Les Autrichiens, les Russes, les Français émigrés soutenaient un ordre de choses qui s'écroulait. Zurich pensait comme eussent pensé les girondins.

En 1802, le gouvernement de cette ville prit part au gouvernement contre-révolutionnaire des petits cantons. Le parti aristocratique obtint une grande prépondérance dans la reconstitution de 1803; l'année suivante éclata une insurrection qu'étouffa l'intervention fédérale. Lors de la chute de Napoléon, Zurich fit cause commune avec les cantons réunis par l'acte de médiation, et sous sa présidence directoriale fut signé le fameux pacte du 7 août 1815. Les derniers changements politiques ont été provoqués par l'assemblée populaire d'Uster, du 22 novembre 1830, qui comptait environ dix mille citoyens. Après quelques hésitations, le grand conseil rédigea une constitution aristocratico-démocratique qu'adoptèrent, le 20 mars 1831, quarante mille cinq cent trois citoyens contre dix-sept cent vingt et un, et qui fut en partie révisée au mois de juin 1837. Deux années après, une pétition, signée par quarante mille citoyens, demanda le renvoi du docteur Strauss de la chaire qu'il occupait à l'université. Le gouvernement n'ayant pas fait droit à cette demande, un soulèvement eut lieu, à la suite duquel le gouvernement fut dissous, et l'on renouvela les autorités cantonales. La constitution de Zurich a des formes essentiellement démocratiques; le peuple est souverain; le pouvoir suprême réside dans le *Gross-Rath*, grand conseil, composé de deux cent douze membres.

Les principaux monuments de Zurich sont la cathédrale, *Grosse-Münster;* l'église du *Frauen-Münster*, qui remonte au treizième siècle; l'église des Prédicateurs, qui eut vingt-cinq ans Lavater pour ministre;

et l'église de Saint-Pierre. La cathédrale est un édifice byzantin du onzième siècle, avec crypte ; lourd, massif, mais d'une puissance, d'un caractère architectural remarquables. Ce fut dans ce sanctuaire que Zwingli commença de prêcher la réforme.

Parmi les monuments civils, on cite l'hôtel de ville, *Rathaus,* bâtiment massif, reconstruit pour la troisième fois à la fin du dix-septième siècle, et dans lequel se réunissent la diète, le grand conseil, le petit conseil; où tant de fois ont siégé des représentants ivres de colère, de vin et de turbulente éloquence; sanctuaire où ne pénètre qu'avec peine l'œil de l'étranger, dans la crainte sans doute de laisser voir à nu l'équivoque majesté du peuple souverain. Du Rathhaus, il suffit d'élever ses regards sur la tour du Wellenberg, où fut enfermée la plus illustre victime de la démocratie suisse, l'intrépide, le magnanime Waldmann, le héros de Morat, pour se pénétrer d'édification en faveur du système qui tend à régir l'Helvétie. Le Wellenberg, devenu prison d'État, est baigné des flots de la Limmat, au point où cette rivière sort du lac. L'*Alt-Zeughaus*, l'arsenal, où se conserve l'arbalète de Tell, quelques armes gothiques et des étendards conquis par les Zurichois, méritent d'être visités.

On va voir dans la grande ville, n° 185, une maison moyen âge, où Zwingli passa les six dernières années de son existence; on visite la modeste habitation de Lavater; celle de Gesner, plus modeste encore; on éprouve le sentiment d'un non sens en parcourant les deux somptueux palais ouverts à l'indigence; et tout en admirant l'œuvre de la charité, on se demande si sa main trop prodigue et trop libérale ne donne point, par cela même, des encouragements à la paresse.

Les créations scientifiques et littéraires de Zurich en firent toujours une ville savante, supérieure, quant aux ressources, à la plupart de nos chefs-lieux de département. Son université possède plusieurs hommes de mérite. On y compte environ deux cents élèves.

La bibliothèque de la ville occupe, près du nouveau pont de pierre, une ancienne église, *Wasser-Kirche* (la Chapelle de l'eau). C'était un sanctuaire de dévotion sous le vocable des trois martyrs Félix, Exupérans et Régula. A la fin du quinzième siècle, Waldmann le convertit en un temple de la victoire, où flottaient les étendards enlevés au duc de Bour-

gogne. Cette bibliothèque possède quarante-cinq mille volumes, parmi lesquels se trouvent le seul exemplaire manuscrit des œuvres de Quintilien, échappé à la barbarie du moyen âge; une partie du *Codex vaticanus*, écrit sur parchemin violet; cent cinquante volumes de documents manuscrits sur la réforme; quantité de lettres de Zwingli; des lettres de Jeanne Gray au théologien Bullinger, etc. Le même établissement renferme des antiquités romaines, des fossiles, un cabinet de quatre mille médailles; une suite de portraits des illustrations administratives zurichoises, depuis 1336 jusqu'en 1798; un buste de Lavater, par Dannecker; un portrait de Zwingli et un portrait de sa fille, par Hans Asper, tous deux frappants de vérité; un plan en relief d'une grande partie de la Suisse, et des peintures allégoriques chinoises, dues au célèbre voyageur Horner, etc.

Après cette bibliothèque, nous citerons la bibliothèque cantonale, qui possède vingt mille volumes; la bibliothèque de l'université, riche en manuscrits originaux des premiers réformateurs; la bibliothèque de la société des sciences naturelles.

Parmi les collections d'histoire naturelle se range, en premier ordre, le musée zoologique et minéralogique, ainsi que la collection botanique, *herbarium* de Jean Gesner, appartenant à l'université. Viennent ensuite le jardin botanique; la collection d'anatomie comparée de l'école supérieure; le cabinet entomologique de M. Escher Zollikofer; la collection géognostique de M. Escher; l'herbier de M. Hegelschweiler.

On désigne aussi, comme dignes d'être visités, les médaillers de MM. Landolt, Schulthess, Schinz, Ziegler; les galeries de tableaux de MM. Hess, Kelle, etc.

L'austérité qu'on voit empreinte sur le front de Zwingli et celle qui caractérise la plupart des portraits historiques de la bibliothèque; l'aspect sombre et sévère des vieux quartiers; l'absence presque absolue d'ornementation des anciens édifices; les sentences tantôt républicaines, tantôt philosophiques inscrites sur les murailles, contrastent d'une manière bien tranchée avec la somptueuse élégance des constructions nouvelles, avec la splendide harmonie de végétation qui enlace la ville, comme serait un beau fruit dans une corbeille de fleurs. Cette opposition ne ressort pas moins de la comparaison des mœurs d'autrefois avec

les mœurs d'aujourd'hui ; car, malgré les allures compassées des salons; malgré l'importance que conservent les plaisirs de la table sur les plaisirs de l'intelligence; malgré le rigorisme des quatre repas qui scindent la journée, et la fumée de la pipe qui, dans les salons, fait allanguir l'esprit ; malgré l'absence presque absolue des femmes dans des lieux où les hommes gagneraient tant à les conserver, on ne peut disconvenir que cette ville n'ait fait infiniment de progrès, depuis un demi-siècle, sous le rapport des formes de sociabilité. La musique, pour laquelle le Zurichois montre une propension notable, n'est point étrangère à ce mouvement progressif; mais un obstacle combat son heureuse influence ; nous voulons parler de la langue usuelle dont la rude accentuation semble un défi permanent contre lequel se débattent le solfége et l'art.

Des lois somptuaires très rigides ont régné dans Zurich jusqu'à la fin du siècle dernier : on n'y voyait ni carrosses, ni pierreries; le gouvernement réglait toutes les dépenses, toutes les habitudes; punissait d'une forte amende les liaisons équivoques; et ceux qui ne pouvaient l'acquitter étaient condamnés à balayer les rues en portant une marque sur le visage... Maintenant, moyennant deux louis, chiffre auquel le magistrat a coté la vertu des campagnes, un séducteur peut y faire des siennes, et quelques jours de prison dans une cellule confortable ont remplacé la tache d'ignominie qu'imprimait encore le dix-huitième siècle au front de l'adultère.

Dans ces derniers temps, plusieurs hommes recommandables, qu'un hasard particulier groupait à côté les uns des autres, semblaient personnifier ici les mœurs, les idées anciennes et les idées nouvelles : c'étaient M. le conseiller Nüscheler, magistrat selon Plutarque, empreint de la philosophie réformiste du seizième siècle; M. Henri Meister, esprit aimable dont la spirituelle causerie se rattachait aux traditions voltairiennes; le bourgmestre Reinhardt, administrateur éminent que des intérêts mesquins de petite localité ne pouvaient distraire des vues profondes qu'inspire la grande politique ; M. Ustéri, âme chaude, esprit net, libéral, trop libéral peut-être, appuyant sur des mœurs régulières et sur un désintéressement sans bornes des théories qu'il fallait respecter dans leur source, tout en les détournant de leurs tendances.....

Je ne connais pas en Suisse une ville où chacun lise plus qu'à Zurich,

une ville où le peuple profite mieux de ses études. On y aime les livres sérieux, substantiels; mais tout ce qui n'est point d'application immédiate et utile, la poésie, la science spéculative, la musique ne constituerait pas comme en France un système professionnel. Le Zurichois comprend très bien qu'il soit possible d'être cordonnier et homme de lettres; il ne concevrait pas qu'il fût possible de n'être que poëte ou naturaliste.

L'industrie, l'activité commerciale de cette ville et de son territoire se sont accrues depuis quelques années, à proportion de leurs progrès dans les autres parties de la Suisse. On y trouve des imprimeries, des papeteries, des tanneries, des teintureries, des manufactures d'étoffes de laine et de soie.

D'agréables promenades entourent Zurich : sur la rive droite de la Limmat, la promenade haute, *hohe Promenade ;* au-dessus de la Limmat, dans l'emplacement de l'ancien palais des comtes ou gouverneurs impériaux, le *Lindenhof*, terrasse plantée d'arbres; sur la rive gauche de la même rivière, *la Platz*, au confluent de la Sihl, consacrée par le monument érigé à Gesner, aussi simple qu'une de ses idylles, une urne de marbre gris posée sur piédestal; enfin le Bastion du chat, *Katz-Bastion*, plate-forme transformée en jardin botanique. Des fontaines jaillissantes répandent la fraîcheur à travers toutes ces rues et toutes ces places; luxe dont la nature plus que l'art fait les frais, car on n'en remarque véritablement qu'une de monumentale, c'est la fontaine où s'élève l'effigie du célèbre bourgmestre Rodolphe Stüssi. Elle est placée, dit un voyageur, à la source même de la reconnaissance publique, et, pour qu'un si grand exemple de dévouement ne pût être méconnu dans notre siècle, on a conservé au bourgmestre l'armure et le costume du sien.

Les hauteurs qui dominent la ville, parsemées de fort jolies campagnes, sillonnées de sentiers, de routes faciles, présentent d'admirables points de vue, surtout au bosquet de *Burghælzli,* distant d'une lieue de la ville. L'*Hütliberg,* point culminant de l'Albis, à l'ouest de Zurich, présente un panorama des plus vastes; mais il faut deux heures pour l'atteindre.

Dans la dernière année du siècle dernier, toute cette campagne de Zurich a été le théâtre d'événements militaires d'une bien haute impor-

tance; car, sur la Limmat, à la pointe de l'épée de Masséna s'est trouvé le salut de la France. Un désaccord entre les cours d'Autriche et de Russie venait d'amener la modification du plan de campagne adopté; Suwarow avait reçu l'ordre d'abandonner l'Italie à Mélas, de traverser les Alpes, de pénétrer en Suisse, et de joindre Korsakof; tandis que l'archiduc Charles, laissant sur la Linth les généraux Hotz et Jellachich pour favoriser la jonction des Russes, marchait précipitamment vers le Necker, dans le but de couvrir la capitale de l'empire que menaçait une armée française. Suwarow amenait vingt mille hommes; Korsakof en avait trente mille; Hotz et Jellachich quinze mille. Ces forces devaient écraser Masséna et pénétrer en France immédiatement par Bâle. Lecourbe, avec douze mille soldats, gardait le Saint-Gothard, la Reuss et la Haute-Linth; Soult, avec quinze mille, se trouvait posté entre les lacs de Wallenstadt et de Zurich; Masséna, avec trente mille hommes, tenait la campagne depuis Zurich jusqu'à Brugg.

« Quoique inférieur en forces à son adversaire, Masséna, dit M. Thiers, avait l'avantage de pouvoir réunir sa masse principale sur le point essentiel. Ainsi, il avait trente-sept mille hommes devant la Limmat, qu'il pouvait jeter sur Korsakof. Celui-ci venait de s'affaiblir de quatre mille hommes envoyés en renfort à Hotz, par derrière le lac de Zurich, ce qui le réduisait à vingt-six mille. Le corps de Condé et les Bavarois qui devaient lui servir de réserve étaient encore fort en arrière à Schaffouse. Masséna pensait donc lancer trente-sept mille hommes contre vingt-six mille; Korsakof battu, il pouvait se rejeter sur Hotz, et, après les avoir tous deux mis en déroute, peut-être détruits, accabler Suwarow, qui arrivait en Suisse avec l'espoir d'y trouver un ennemi vaincu, ou du moins contenu dans sa ligne.

« Masséna, averti des projets des ennemis, devança d'un jour son attaque générale. Depuis qu'il était retiré sur l'Albis, à quelques pas en arrière de la Limmat, le cours de cette rivière appartenait à l'ennemi. Il fallut le lui enlever par un passage : c'est ce qu'il se proposa d'exécuter avec ses trente-sept mille hommes. Tandis qu'il allait opérer au-dessous du lac de Zurich, il chargea Soult d'opérer au-dessus, et de franchir la Linth le même jour.

« Conformément au plan convenu avec Hotz et Suwarow, Korsakof se

disposait à attaquer Masséna, et, pour cela, il avait porté la masse de ses forces dans la partie de Zurich qui est en avant de la Limmat. Il n'avait laissé que trois bataillons à Closter-Fahr, pour garder un point où la Limmat est plus accessible ; il avait dirigé Durasof avec une division près de l'embouchure de la Limmat dans l'Aar, pour veiller de ce côté ; mais sa masse, forte de dix-huit mille hommes au moins, était en avant de la rivière, en situation offensive.

« Masséna basa son plan sur cet état de choses ; et les dispositions, qui ont fait l'admiration de tous les critiques, furent mises à exécution le 3 vendémiaire an VIII (25 septembre 1799), à cinq heures du matin. Les apprêts du passage avaient été faits près du village de Dietikon, avec un soin et un secret extraordinaires. Des barques avaient été traînées à bras et cachées dans les bois. Dès le matin, elles étaient à flot, et les troupes rangées en silence sur la rive. Le général Foy, illustré depuis comme orateur, commandait l'artillerie à cette immortelle bataille. Il disposa plusieurs batteries de manière à protéger le passage. Six cents hommes s'embarquèrent hardiment et arrivèrent sur l'autre rive. Sur-le-champ ils fondirent sur les tirailleurs ennemis et les dispersèrent. Korsakof avait là, sur le plateau de Closter-Fahr, trois bataillons avec du canon. Notre artillerie, supérieurement dirigée, éteignit bientôt les feux de l'armée russe, et protégea le passage successif de notre avant-garde.

« Lorsque le général Gazan eut réuni, aux six cents hommes qui avaient passé les premiers, un renfort suffisant, il marcha sur les trois bataillons russes qui gardaient Closter-Fahr. Ceux-ci s'étaient logés dans un bois et s'y défendirent bravement ; Gazan les enveloppa et fut obligé de tuer presque jusqu'au dernier homme pour les déloger. Ces trois bataillons détruits, le pont fut jeté ; le reste de la division Lorges et partie de la division Masséna passèrent la Limmat : c'étaient quinze mille hommes portés au delà de la rivière. La brigade Bontemps fut placée à Regensdorf, pour faire face à Durasof, s'il voulait remonter de la basse Limmat. Le gros des troupes, dirigé par le chef d'état-major Oudinot, remonta la Limmat pour se porter sur les derrières de Zurich.

« Cette partie de l'opération achevée, Masséna se porta de sa personne

sur l'autre rive de la Limmat, pour veiller au mouvement de ses ailes. Vers la basse Limmat, Mesnard avait si bien trompé Durasof par ses démonstrations, que celui-ci s'était porté sur la rive où il déployait tous ses feux. A la droite, Mortier s'était avancé sur Zurich par Wollishofen; mais il avait rencontré la masse de Korsakof, portée, comme on l'a dit, en avant de la Limmat, et avait été obligé de se replier. Masséna, arrivant dans cet instant, ébranla la division Klein qui était à Alstetten. Humbert, à la tête de ses quatre mille grenadiers, marcha sur Zurich, et rétablit le combat. Mortier renouvela ses attaques, et on parvint à renfermer ainsi les Russes dans Zurich.

« Pendant ce temps, Korsakof, chagriné d'entendre du canon sur ses derrières, avait reporté quelques bataillons au-delà de la Limmat; mais ces faibles secours avaient été inutiles. Oudinot, avec ses quinze mille hommes, continuait à remonter la Limmat; il avait enlevé le petit camp placé à Hoengg, il avait enlevé les hauteurs qui sont sur les derrières de Zurich, et s'était emparé de la grande route de Vinterthur, qui donne issue en Allemagne, et qui était la seule par laquelle les Russes pussent se retirer....

« Korsakof s'était enfin aperçu de sa position, et avait porté ses troupes dans l'autre partie de Zurich, en arrière de la Limmat. Durasof, sur la basse Limmat, apprenant enfin le passage, s'était dérobé, et évitant la brigade Bontemps par un détour, était venu regagner la route de Vinterthur. Le lendemain, 4 vendémiaire (26 septembre), le combat devait être acharné, car les Russes voulaient se faire jour, et les Français voulaient recueillir d'immenses trophées. Le combat commença de bonne heure. La malheureuse ville de Zurich, encombrée d'artillerie, d'équipages, de blessés, attaquée de tous les côtés, était comme enveloppée de feux. De ce côté-ci de la Limmat, Mortier et Klein l'avaient abordée et étaient près d'y pénétrer. Au-delà, Oudinot la serrait par derrière et voulait fermer la route à Korsakof. Cette route de Vinterthur, théâtre d'un combat sanglant, avait été prise et reprise plusieurs fois. Korsakof, songeant enfin à se retirer, avait mis son infanterie en tête, sa cavalerie au centre, son artillerie et ses équipages en queue; il s'avançait ainsi, formant une longue colonne. Sa brave infanterie, chargeant avec furie, renverse tout devant elle et s'ouvre un passage; mais

quand elle a passé avec une partie de la cavalerie, les Français reviennent à la charge, attaquent le reste de la cavalerie et les bagages, et les refoulent jusqu'aux portes de Zurich. Au même instant Klein et Mortier y entrent de leur côté. On se bat dans les rues. L'illustre et malheureux Lavater, voulant désarmer des soldats furieux, est atteint d'une balle et tué. Enfin, tout ce qui était resté dans Zurich est obligé de mettre bas les armes; cent pièces de canon, tous les bagages, les administrations, le trésor de l'armée et cinq mille prisonniers devinrent la proie des Français. Korsakof avait, en outre, huit mille hommes hors de combat : huit et cinq faisaient treize mille hommes perdus, c'est-à-dire la moitié de son armée. Les grandes batailles d'Italie n'avaient pas présenté des résultats plus extraordinaires. Les conséquences, pour le reste de la campagne, n'allaient pas être moins grandes que les résultats matériels. Korsakof, avec treize mille hommes au plus, se hâta de regagner le Rhin. Gloire éternelle à Masséna; il venait d'exécuter l'une des plus belles opérations dont l'histoire de la guerre fasse mention : il nous avait sauvés dans un moment plus périlleux que celui de Valmy et de Fleurus. »

CHAINE DE L'ALBIS.

Parallèle au lac de Zurich, ayant à son versant septentrional la Sihl pour lisière, occupant la vallée de Baar jusqu'au confluent du Reppisch avec la Limmat, la grande chaîne de l'Albis embrasse dix-huit kilomètres d'étendue. Deux routes la traversent; une route, plus au nord que l'autre, est plus facile mais aussi plus longue; la seconde route, raide, étroite, s'améliore tous les jours.

Autrefois, les principales sommités de l'Albis se montraient couronnées d'orgueilleux châteaux dont les ruines, témoignage des vengeances populaires du quinzième siècle, se cachent derrière des massifs d'arbres qui en dérobent la nudité. Il y a peu de sources sur l'Albis, peu de plates-formes facilement abordables à la charrue; aussi ne doit-on s'attendre à y rencontrer qu'un petit nombre de chalets et de troupeaux; mais en revanche, les forêts du versant oriental, les bosquets, les vergers de ses pentes ondulées, retraite favorite du poëte Gesner,

la magnificence de ses points de vue, en font pour le touriste un des lieux les plus intéressants de la Suisse. « C'est au signal planté sur la hauteur du Schnabelberg, à deux kilomètres de l'auberge, du côté sud-est, et vis-à-vis de Berrglen, qu'on découvre, dit M. Maison, le superbe panorama qui a rendu l'Albis si fameux. A l'orient, l'œil étonné parcourt tout le lac et la plus grande partie du canton de Zurich, les territoires de la Marche, d'Uznach et de Gaster, et les montagnes du Toggenburg. Vers le nord, les regards pénètrent au-delà des montagnes coniques de Hohentwiel et de Hohenstoffeln, et par-dessus l'Irchel et le Randenberg, près de Schaffouse, jusque sur les montagnes lointaines de la Forêt-Noire. A l'ouest, ils sont arrêtés par les cimes du Jura dans les cantons de Soleure et de Bâle; puis, glissant par-dessus les collines du canton d'Argovie, ils rencontrent les montagnes de l'Emmenthal et de l'Entlibuch, dont la chaîne se termine par le superbe et noir Pilate. Entre ce dernier et l'Albis, le spectateur voit s'étendre sous ses pieds une grande partie des cantons de Lucerne, d'Argovie et de Zug, ainsi que le lac de Zug tout entier et le lac nommé *Türlersée*, qui est situé immédiatement au pied du mont Albis. Enfin, du côté sud, s'élève majestueusement vers les cieux la chaîne imposante des Alpes, couvertes de glaciers et de neiges éternelles; leur ensemble offre, depuis le Sœntis dans l'Appenzel jusqu'à la Jungfrau dans la vallée de Lauterbrunnen, un spectacle d'un effet prodigieux. »

Si de l'Albis on veut se rendre à Lucerne, il faut, après en avoir atteint le col, descendre sur le lac de Türler dont on côtoie la rive droite, traverser Rifferschweil, et joindre la grand'route à Mettmenstetten; ou bien passer par Saint-Jacob, Albisrieden, Wettschweil, Bonstetten, ancien berceau seigneurial de l'illustre famille qui porte ce nom, puis Hedingen, Affoltern et Knonau, dernier village du canton de Zurich; d'où, traversant une portion du canton de Zug, on gagne successivement Rümmelkiken, Saint-Wolfgang, le village féodal de Hünenberg, où gisent les ruines d'un vieux manoir et le petit village de Honau, frontière du canton de Zug, sur la Reuss. Gisliker Brücke, Rhot, Dierikon, Ebikon viennent s'offrir ensuite; on parcourt une jolie vallée dont les douces inclinaisons peuplées d'arbres se prolongent jusqu'au lac appelé *Rothsée;* et quand on aperçoit les trois croix commémoratives de la

réception faite, en 1417, à l'empereur Sigismond, il ne reste plus qu'une heure de marche pour atteindre Lucerne.

Désireux de visiter la plaine de Cappel, où se livra, le 12 octobre 1530, entre les cantons catholiques et les cantons protestants, cette lutte décisive, dans laquelle succomba le célèbre prédicant Ulrich Zvingli; après avoir descendu l'Albis, au lieu de suivre le chemin de Knaunau, nous traversâmes Wollenwied, Heisch, Husen et Cappel, village considérable dont la population est presque entièrement protestante, mais où le catholicisme a laissé deux souvenirs matériels : une vieille église, un vieux couvent de l'ordre de Citeaux. En 1838 fut élevé un monument très simple dans le lieu même où Zwingli rendit le dernier soupir. Blessé à la tête, la cuisse percée de plusieurs coups, Zwingli gisait baigné dans son sang, près d'un poirier, quand un groupe de catholiques s'approchèrent de lui, le sommèrent d'invoquer les saints et de se confesser. Zwingli demeura silencieux. « Meurs donc, s'écria le capitaine Vokinger, meurs, hérétique endurci, » et il lui porta le coup mortel. A cela ne se borna pas la vengeance du fanatisme victorieux : le tambour annonça qu'on allait juger un hérétique, et le cadavre de Zwingli fut écartelé, puis brûlé par le bourreau de Berne.

Un chemin agréable, qu'abrégent la navigation et divers sentiers serpentant sur l'Albis, c'est le chemin de Zurich à Zug, en traversant Horgen, où l'on débarque après trois heures de navigation. On monte l'Albis; on jouit d'un panorama charmant; on descend ensuite une pente très raide; on traverse le pont couvert de la Sihl, *Sihlbrück;* on laisse à droite les bains de Baurburg ou Watterswyl; on traverse la Lorze, et par une vallée des plus fertiles, on arrive au bourg de Baar, dont la population dépasse deux mille âmes. De Baar à Zug il n'y a que quarante-cinq minutes.

La réunion du lac de Greiffen au lac de Pfæffikon par l'Aa forme un ensemble de culture et de points de vue qu'il n'est pas sans intérêt d'étudier. En deux heures, on peut se rendre de Zurich à Greiffensée, village qui n'a de l'ancienne ville que des souvenirs et des débris, une église, un château dégradé, puis restauré dans le goût moderne.

Le lac, long d'une heure quarante-cinq minutes, large de vingt-cinq minutes, est remarquable par ses rives accidentées, par les cultures du

sud-ouest sur les flancs des montagnes de Geiss, de la Forch, de Maur; par les villages et l'antique château d'Uster, propriété des Bonstetten. L'écoulement des eaux du Greiffensée forme la Glatt. Du village de Greiffensée on revient à Zurich en traversant le lac, en débarquant à Maur et passant par Wytikon: ou bien on gagne successivement Pfaffikon, Kempten, Hinvyl, Gruningen, Bubikon et Rapperschwyl, d'où l'on prend la route d'eau, après avoir parcouru de la sorte un pays de culture d'où s'élèvent des collines boisées d'un aspect fort agréable. Qui voudrait parfaire l'étude agronomique de ces vallées, au lieu de descendre vers Rapperschwyl, se rendrait de Bubikon à Blattenbach, où retentit une jolie cascade; de Blattenbach à Wald, de Wald au Bachtel, sommité de la chaîne de l'Almann, et s'acheminerait vers Fischenthal, village considérable situé dans une vallée qu'arrose la Toess, entre les chaînes de l'Almann et du Hœrnli. Fischenthal date du neuvième siècle, époque où Salomo, évêque de Constance, s'y retira pour échapper aux persécutions des ducs d'Allemanie.

La chaîne du Hœrnli, dit M. Joanne, est une ramification des Alpes qui court entre la Toess et la Thur, sur une longueur d'environ trente-deux kilomètres français jusqu'à l'Irchel où elle se termine. Son pic culminant, le Schnebelhorn (mille trois cent quatre mètres) est la plus haute montagne du canton de Zurich. Parmi ses autres sommets on remarque aussi le Hœrnli et le Schauenberg, qui, de même que le Schnebelhorn, offrent de très beaux panoramas. De cette chaîne on a l'entrée des cantons de Zurich, de Saint-Gall et de Thurgovie: on atteint, par une vallée pastorale, couverte de troupeaux, l'abbaye bénédictine de Fischingen, fondée en 1138, sur la rive gauche de la Murg, abbaye dont l'église, les reliquaires et la bibliothèque, composée de deux mille volumes, méritent d'être vus. L'église, rebâtie en 1678, possède des autels, des orgues, des grilles, des sculptures remarquables, et de plus, les restes précieux de sainte Ida, comtesse de Toggenburg. Non loin de là sont les bains d'Au, les ruines féodales du vieux Toggenburg; celles du château d'Alten, Hohen, Breiten-Laudenberg, et sur la pente sud-ouest du Schauenberg, l'établissement thermal de Gyren. A chacune de ces localités se rattachent quelques souvenirs; partout le roman s'empare de l'autorité de l'histoire, quand l'histoire ne se revêt pas des

couleurs du roman. Par exemple on raconte, à propos de sainte Ida de Toggenburg, qu'en l'année 1180 le comte Henri, son époux, la fit précipiter du haut d'une fenêtre dans les fossés de son château, parce qu'il avait vu l'anneau d'hymen de la comtesse entre les mains d'un vassal qu'on attacha, sur un vain soupçon, à la queue d'un cheval fougueux. Or le voleur de la bague était un corbeau. Il l'avait prise dans la chambre de la comtesse, en s'y introduisant par une fenêtre restée ouverte. Au bout d'un certain temps, le fait s'éclaircit; le comte supplia sa femme, dont la chute n'avait entraîné aucun mal, de revenir auprès de lui; mais Ida, qui vivait retirée dans le couvent de Fischingen, ne voulut plus en sortir.

Nous laissons à notre droite les ruines du château de Tanneck, détruit en 1405 par les Appenzellois; le petit lac de Bichel, le couvent de femmes de Dœnikon, qui appartiennent au canton de Thurgovie, et côtoyant les rives de la Tœss, nous arrivons par Wyld et Turbenthal à Winterthur.

De Zurich un chemin beaucoup plus direct y conduit. Ce chemin traverse Ober-Strass, Schwammendingen, Basserstorf, l'ancienne résidence seigneuriale de Nürenstorf et le bourg de Tœss, où sont encore vivants les souvenirs de l'impératrice Agnès et de sainte Élisabeth de Hongrie.

Euphémie de Herten avait fondé, vers 1233, près de Tœss, un petit couvent appelé *das Schwesternhaus in den Vyden Zu-Tœss*, qui devint bientôt une riche et somptueuse abbaye de l'ordre de Saint-Dominique. Après le meurtre d'Albert d'Autriche, l'impératrice Agnès s'y retira; sa belle-fille, sainte Élisabeth de Hongrie, y prit le voile en 1310. Une manufacture fonctionne où retentissait le chant des filles du Seigneur.

A quarante-cinq minutes du village de Tœss et sur la rivière qui porte le même nom, sont les ruines d'un vieux manoir, résidence des comtes de Kybourg, famille très puissante qui gouverna pendant quatre siècles tout le pays circonvoisin, et qui compta cent châtelains parmi ses nombreux vassaux. En 1264 cette famille s'éteignit, et leur château devint la propriété de Rodolphe de Habsbourg, neveu du dernier possesseur, qui le fit administrer par un bailli. Le château, résidence de baillis zurichois jusqu'en 1798, puis de préfets jusqu'en 1831, appartient maintenant à

un simple particulier. Vorburg, village qui en dépendait, possédait quelques fortifications dont il reste des vestiges.

Winterthur, l'une des villes de la Suisse les plus belles, les plus propres et les plus importantes sous le rapport industriel et commercial, entourée de collines boisées ou tapissées de vignes, gracieusement assise dans une plaine qu'arrose l'Eulach, présente deux grandes rues parallèles que coupent, à angle presque droit, huit autres rues transversales. On en rase les anciennes murailles, on en comble les fossés, et du sein des ruines d'un âge qui n'est plus s'élèvent des édifices modernes auxquels d'habiles architectes donnent un certain caractère d'élégance. Winterthur a près de cinq mille âmes.

Cette ville date du dixième siècle; elle n'existait point encore lorsqu'en 919, sur son emplacement, Burkhard, duc de Souabe, et Rodolphe II, roi de la Transjurane, se livrèrent un combat sanglant. Le château des comtes de Winterthur occupait alors une éminence au midi de la ville actuelle.

Fondée en 1180 par le comte Hartmann de Kybourg, Winterthur devint presque aussitôt la capitale de la Thurgovie, dont le comte était le souverain. Elle passa ensuite, avec Kybourg, sous la domination du prince Rodolphe qui, couronné empereur, lui accorda de grands priviléges. Les ducs d'Autriche l'ont ensuite possédée jusqu'en 1415. Ville impériale, elle se gouverna quelque temps elle-même; mais, en 1442, elle passa de nouveau sous la domination autrichienne. Son attachement à cette puissance ne cessa d'être sincère; aussi souffrit-elle beaucoup dans la lutte des idées démocratiques contre l'aristocratie privilégiée. En 1460, une armée fédérale l'assiégea pendant neuf semaines. Elle triompha; mais sept années plus tard les Zurichois l'achetèrent dix mille florins à l'archiduc Sigismond qui ne lui tint nul compte des sacrifices qu'elle s'était constamment imposés pour la couronne d'Autriche.

On cite l'église paroissiale, l'hôtel de ville et l'ancien hôtel baillival de Winterthur; on trouve quelques ouvrages rares dans sa bibliothèque, fondée en 1660; son médailler possède quatre mille pièces, et dans le bâtiment où sont renfermées ces deux collections existent diverses antiques trouvées aux environs. M. Ziegler-Steiner possède un beau cabinet

d'ornithologie ; M. Schellenberg, une nombreuse collection d'insectes ; MM. de Clais et Studer, une galerie de tableaux.

Aux environs de Winterthur, sur la route de Saint-Gall, dans une contrée non moins fertile qu'agréable, se trouve l'ancienne cité d'Elg, dont les fossés et partie des murailles existent encore ; ville brûlée deux fois, en 1407 et 1440, habitée maintenant par un millier d'individus. Le château d'Elg, non loin de la ville, vaste construction moderne, couvre le berceau du célèbre Notker, ce conseiller privé de Charles le Gros, qui fut à la fois médecin, poëte, historien, peintre, homme d'État. On le croit né en 820.

Une localité plus ancienne que le château d'Elg, c'est Ober-Winterthur, le *Vitodurum* des anciens, d'où partait une voie romaine, *Roemer-strasse*, qui passait à travers Kloten et Buchs, allait à Vindanissa d'une part, et d'autre part à Constance, en traversant Pfyn et Stein. Journellement on rencontre des débris du grand peuple le long de cette route qui longeait la frontière de l'ancienne Rhétie, ainsi que l'indique la dénomination de Pfyn, *ad fines*.

XIV

CANTON DE THURGOVIE

Waterloo et la reine Hortense. — Destinées, aspect, état politique, industrie du canton. — Mœurs des Thurgoviens. — La comtesse Hedwige et le moine Eckard. — Le pont de Bischofzell, un *Pater* pour péage. — Illustrations thurgoviennes.

Les désastres de Waterloo venaient d'ébranler le monde, lorsque, vers le canton de Thurgovie, aux yeux d'une population terrifiée, apparut, environnée des sombres nuages sous lesquels se cachait l'avenir, une femme jeune et belle. La blancheur d'un long voile s'harmonisait avec les teintes pâles de son visage, des larmes furtives mouillaient ses paupières, et sur son noble front resplendissait un diadème. Deux enfants, deux fils encore jeunes, lui montraient, avec l'expression d'une douleur profonde, cette France qu'ils venaient d'abandonner; mais elle leur faisait signe d'élever au ciel leurs regards et d'espérer. Des soldats blessés, désarmés sans avoir été vaincus, des villageois infirmes, de pauvres malades accouraient autour d'elle, et manne plus douce que la manne du désert, sa bienfaisance fermait toutes les plaies, consolait toutes les infortunes. C'était la fille de Joséphine, la sœur du prince Eugène, la reine Hortense. Après quinze années, par un témoignage de gratitude non moins honorable pour la magistrature dont elle émane, que pour la famille qui se l'est attiré, le conseil communal de Saltenstein, à l'unanimité, décida que des lettres de bourgeoisie seraient adres-

sées au prince Napoléon-Louis Bonaparte. Ce prince y répondit de la manière suivante :

« Arenenberg, le 15 mai 1832.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT DU PETIT CONSEIL,

« C'est avec un grand plaisir que j'ai reçu le droit de bourgeoisie que le canton a bien voulu m'offrir. Je suis heureux que de nouveaux liens m'attachent à un pays qui depuis seize ans nous a donné une hospitalité si bienveillante.

« Ma position d'*exilé de ma patrie* me rend plus sensible à cette marque d'intérêt de votre part. Croyez que dans toutes les circonstances de ma vie, comme *Français* et *Bonaparte*, je serai fier d'être citoyen d'un État libre. Ma mère me charge de vous dire combien elle a été touchée de l'intérêt que vous me témoignez.

« Je vous prie, monsieur le président, d'être auprès du conseil l'interprète de mes sentiments.

« Recevez l'assurance de ma parfaite estime,

« *Signé* NAPOLÉON-LOUIS BONAPARTE. »

Pour reconnaître cette marque de sympathie, le prince offrit au canton deux pièces de six montées, créa une école gratuite dans le village de Sallenstein et continua les œuvres charitables de son illustre mère.

Au moyen âge, la Thurgovie, appelée Thurgau, et quelquefois Zurichgau, formait un landgraviat considérable, embrassant les cantons de Zurich et d'Appenzell, une grande partie du canton de Saint-Gall, le comté de Baden et le canton actuel de Thurgovie. Ce landgraviat dépendait du duché d'Allemanie et avait pour capitale Zurich. Possédée successivement par les comtes de Zœhringen, de Kyburg et de Habsburg, puis par la maison d'Autriche, la Thurgovie, disent Ébel et Joanne, fut conquise par cette dernière puissance, par les cantons de Zurich, Lucerne, Uri, Schwytz, Unterwalden, Glaris et Zug, dont les baillis l'administrèrent tour à tour. Lors de la guerre de Souabe, ces sept cantons s'emparèrent, avec l'aide de Berne, Fribourg et Soleure, de la juridiction que possédait encore la ville de Constance. En 1712, Berne devint cosouverain. Jusqu'en 1798 la Thur-

govie fut donc soumise aux exactions, non-seulement des baillis suisses, mais encore de soixante-douze seigneurs tant laïques qu'ecclésiastiques, qui se partageaient la basse juridiction. Lorsque l'ancienne confédération cessa d'exister, elle forma un canton indépendant. Elle a depuis, comme les autres États, subi diverses vicissitudes politiques, régime unitaire, régime de l'acte de médiation, régime de la sainte alliance. Comme en d'autres États aussi, la révolution de Juillet lui enleva son gouvernement aristocratique. Le 22 octobre 1830 plus de deux mille citoyens, réunis à Weinfelden, demandèrent, par une pétition au grand conseil, le changement de la constitution. Le grand conseil y souscrivit et convoqua un autre grand conseil chargé d'un travail de révision. Acceptée le 26 avril 1831 par les assemblées électorales, la constitution fut révisée de nouveau le 30 juillet 1837, à la majorité de onze mille quatre cent trente-sept suffrages contre deux mille neuf cents. Elle est entièrement démocratique.

Dans l'année 1799, les armées autrichienne et française se sont livré plusieurs combats sur le territoire thurgovien. Le 15 mai, le général Wéber, qui commandait les troupes helvétiques, trouva la mort près de Frauenfeld. Son monument funéraire existe sur la route de Saint-Gall.

Bornée au nord par le canton de Schaffouse et par le lac inférieur ou de Zell, à l'est par le lac de Constance, au sud par le canton de Saint-Gall, à l'ouest par celui de Zurich, la surface du canton de Thurgovie est de quarante et une lieues carrées et sa population d'environ quatre-vingt-cinq mille habitants, dont vingt mille catholiques. La langue allemande s'y parle seule.

Indépendamment du Rhin qui le confine, le canton de Thurgovie est arrosé par la Thur, la Sitter, la Murg, par la rive méridionale du lac de Constance et par les bords du Zellersée. Il possède en outre trois petits lacs, le Bichel, l'Hutwylen et le Haarwyl.

Sa surface est pittoresque, accidentée. La chaîne de montagnes que baigne la rive gauche de la Thur devient moins marquée à mesure qu'elle avance vers la Thurgovie; aux sources de la Murg elle se ramifie, sert de limite, de ce côté, aux territoires de Zurich, de Saint-Gall, puis se perd et s'efface en descendant la Thur. La vallée que parcourt cette

rivière, depuis Bischofzell jusqu'à son embouchure dans le Rhin, entre Ellikon et Flaach, est fort riche de culture. Un nombre considérable de monticules qui s'abaissent en gradins et qui forment entre eux d'agréables vallons, séparent la vallée de la Thur du lac de Constance. Le pays offre beaucoup de charme, d'autant plus que le climat en est doux.

Les Thurgoviens, dit Ébel, sont bons agriculteurs ; ils s'occupent plus de la culture des terres que du soin des bestiaux. Le blé, l'avoine, le vin, les fruits, le lin et le chanvre forment les principales productions du sol, qui a beaucoup de fertilité. La culture la plus étendue est celle des arbres fruitiers, et l'on dirait de la Thurgovie une forêt de poiriers et de pommiers. Les animaux sauvages, tels que les loups, les ours et les sangliers, ont disparu depuis longtemps. Les cours d'eau et les lacs abondent en poissons; les saumons, en particulier, sont très nombreux dans la Thur. Quant aux animaux domestiques, un dernier recensement indique vingt mille chevaux, trente-un mille bœufs, vaches et veaux, trois mille moutons, deux mille chèvres et deux mille cinq cents porcs. Les habitants fabriquent des étoffes de coton, des mousselines et des toiles de lin d'une grande beauté; Frauenfeld possède une manufacture de soierie. Le commerce exporte ces produits industriels, ainsi que du blé, du vin, des fruits et du cidre.

La Thurgovie renferme huit districts, dont les chefs-lieux sont : Arbon, Bischofzell, Diessenhofen, Frauenfeld, Gottlieben, Stekborn, Tobel et Weinfelden. L'instruction publique s'y est améliorée sensiblement depuis 1830. En 1846, on comptait deux cents écoles protestantes, soixante catholiques et six mixtes fréquentées par vingt mille enfants.

Frauenfeld, capitale de la Thurgovie actuelle, est une petite ville de trois mille habitants, dont les cinq sixièmes appartiennent à la religion protestante. Située au centre de la vallée qu'arrose la Murg, entourée de terres arables, de vignes et de prairies, traversée par un pont couvert, animée par beaucoup d'usines, elle présente des rues alignées, bien ouvertes et bien bâties. Un vieux château du onzième siècle, ancienne résidence des baillis suisses, domine du haut d'un rocher la ville qui s'étend à ses pieds. On remarque la maison de ville, où se réunissaient autrefois les diètes helvétiques. Ses deux églises n'offrent rien de

remarquable. A proximité de la ville, sur une hauteur, se trouve un couvent de capucins fondé en 1595.

La Thurgovie n'offre qu'un intérêt d'ensemble ; aussi, après Frauenfeld, ne ferons-nous qu'indiquer : Pfyn, ancienne petite ville dont Zurich acheta la seigneurie en 1614 ; Tœgerweilen, vieux manoir seigneurial des Planzberg ; la Chartreuse d'Ittingen, pillée, brûlée en 1524, puis rebâtie ; Gottlieben, dont le château servit de prison au pape Jean XXIII et à Jean Huss pendant la session du concile de Constance. L'expédition des marchandises qui de Lindau passent dans le nord et dans le centre de la Suisse, donne au bourg de Gottlieben une certaine activité commerciale.

Nous avons dit précédemment un mot de Fischingen, Tanek, Daniken, ligne fortifiée que couvraient autrefois des châteaux forts. Ils défendaient le cours de la Murg. Peut-être devrions-nous plutôt dire qu'ils en épouvantaient les rives, car bien souvent, au moyen âge, ces seigneurs, du haut de leurs donjons, s'abattaient comme des oiseaux de proie sur les populations tremblantes, passereaux timides, qui vivaient sous leur ombre. Heureux quand la voix d'une femme, quand quelque princesse, fée secourable, venait à leur aide et tempérait la rigueur d'un maître exigeant et cruel ! Telle fut, au dixième siècle, la ravissante châtelaine de Hohentwiell, dans ce manoir dont les ruines, vues le soir, produisent un effet si fantastique, quand sous les clartés blanchâtres de la lune elles semblent sortir de leur linceul.

C'était là que demeurait la comtesse Hedwige ; implacable pour l'oppresseur, dit M. Martin, à qui nous allons emprunter cette légende, bienfaisante pour le faible et le malheureux, et dont les plus grands seigneurs du siècle se disputaient la conquête. « Parmi ses adorateurs on compta des têtes couronnées ; mais, placée dans son château fort comme dans un impénétrable arsenal, Hedwige restait insensible aux déclarations d'amour de ses poursuivants, invulnérable aux flèches où s'attachaient leurs billets doux. Quand l'assaillant la pressait avec trop de vivacité, elle lui envoyait un portrait de fantaisie, bien laid, bien difforme, qui le guérissait de son amour. Ainsi fit-elle à l'égard de l'empereur de Byzance, auquel l'avait promise son père le duc Henri de Bavière. Les chroniques prétendent que jamais elle ne s'attacha qu'aux Muses ; qu'elle

en fut la prêtresse la plus assidue ; qu'elle connaissait le latin, le grec, et qu'elle n'aimait pas à s'entretenir avec des gens qui ne partageaient point ses goûts.

« Un moine du nom d'Eckard, le plus savant du couvent de Saint-Gall, ayant quitté sa cellule pour lui donner des leçons, la princesse lui tendit affectueusement la main, le conduisit dans sa *librairie* et le mit aussitôt sur le chapitre du grec et du latin. Eckard était boiteux, modeste, emprunté comme un savant ; mais il avait de grands yeux noirs fort expressifs, une taille bien prise, une voix douce, de jolies mains... Le diable se mit de la partie, ajoute un chroniqueur plus ou moins bien informé ; il donna des tentations à la studieuse Hedwige, qui, pour se tenir ferme dans la voie de la science et dans celle du salut, eut soin de laisser ouverte la porte de la librairie et de se faire surveiller par une de ses femmes. Eckard, resté pur, s'ennuyait ; il regrettait sa cellule et soupirait après le jour où la princesse lui permettrait d'y rentrer ; mais toujours elle imaginait quelque nouveau motif pour le retenir auprès d'elle, et ce n'était qu'aux grandes solennités de Noël, de Pâques, de la Pentecôte et de l'Assomption qu'il retournait au couvent. Il s'y rendait chargé de présents magnifiques, de tapis brodés de la main d'Hedwige ; mais chaque fois son retour au château n'en devenait que plus pénible. Enfin, un jour, il se fit accompagner d'un écolier charmant, espiégle, spirituel, déjà fort avancé dans l'étude des langues anciennes, et qu'il jugea bien plus capable que lui d'amuser la châtelaine.

« — Que veut cet enfant ? dit-elle en le voyant.

« — Apprendre un peu de grec auprès de votre seigneurie, répond Eckard.

« Et l'écolier, déjà passé maître, lui présente sa supplique en vers latins. Hedwige, enchantée, lui donne un baiser, le fait asseoir près d'elle, et lui demande un impromptu qu'il écrivit aussitôt... De ce moment, ajoute le chroniqueur, Eckard devint libre. »

Au confluent de la Sitter et de la Thur, le voyageur s'arrête volontiers pour observer le mouvement commercial qu'on y voit croître avec les années ; mouvement où se résument les efforts du Thurgovien, les dons du ciel et la puissance bienfaisante de ces cours d'eaux vives qui viennent ajouter des bras à l'industrie humaine. Le pont de Bischofzell, d'une

longueur de cinq cent quarante pas, soutenu par huit arches, est l'expression vivante, matérielle de cette action multiple. A propos du pont de Bischofzell, on raconte une touchante histoire. Jadis une dame de noble race avait deux fils qu'elle idolâtrait; ces jeunes gens voulant un jour traverser la Thur, grossie par les pluies, le bateau chavira, et soudain ils disparurent dans les flots. Peu de temps après, la pauvre mère fut trouver le prévôt du chapitre de Bischofzell et lui remit une somme d'argent suffisante pour bâtir un pont sur la rivière qui avait englouti ses enfants bien-aimés; elle ajouta une rente perpétuelle pour son entretien, et voulut qu'à l'une de ses extrémités on érigeât un petit monument indiquant la date d'érection du pont, le nom de sa fondatrice et le tarif du péage. Ce péage, exigé de tous les passants, consistait à dire l'oraison dominicale en souvenir de la mère et de ses deux fils. L'inscription subsista jusqu'au commencement du seizième siècle, époque où elle disparut : avec l'inscription s'effaça le nom de cette mère désolée, que Stumpf suppose avoir été de l'ancienne famille de Zorn. On n'exige plus le *Pater* prescrit par le tarif, mais nulle personne sensible ne passera là sans donner à la pauvre mère un souvenir de regret.

L'histoire de la Thurgovie serait plus riche en exemples de vertus domestiques qu'en témoignages de bravoure et d'illustration littéraire. On cite, cependant, Walther de la Vogelweide, qui florissait au neuvième siècle; le baron Ulrich de Bussnang, abbé de Saint-Gall au treizième siècle; le philosophe Ulrich Hugwarld Mutz ou Mucius, mort à Bâle en 1571; le savant bénédictin Buzelin; le jurisconsulte Melchior Goldast de Haimenfeld, etc. C'est assurément le baron Ulrich qui a jeté le plus d'éclat; son double mérite, comme administrateur et guerrier, ne le rend inférieur à aucun des grands hommes de l'époque. Conseiller de l'empereur Frédéric II, il lui rendit des services signalés et sut faire respecter sa couronne. Quand l'empereur voulut punir le duc de Bavière, qui l'avait trahi, ayant chargé de cette expédition le baron Ulrich, Sa Majesté lui écrivit :

« Monsieur de Saint-Gall, prenez le commandement de mes troupes, et montrez au duc que vous n'êtes pas un pauvre prêtre, comme il vous l'a reproché dans ces derniers temps.

— Je le ferai, » répondit Ulrich, et il tint parole, car en moins d'un mois le duc de Bavière demanda merci.

En 1232, Frédéric pria l'abbé de conduire à Ravenne son fils Henri, déjà roi des Romains, quoiqu'il n'eût que dix-sept ans. L'abbé s'en excusa, prétextant une maladie de poitrine.

« Monsieur de Saint-Gall, lui écrit alors Frédéric, vous m'amènerez mon fils, parce que vous seul pouvez le retenir dans la bonne voie. J'ai donné l'ordre à mon trésorier de vous compter, pour fortifier votre poitrine, un opiat de quatre cents marcs d'or.

« — J'obéirai, répondit aussitôt l'abbé, et j'accepte avec reconnaissance, pour apothicaire, le trésorier de votre majesté impériale. »

XV

CANTON DE SCHAFFOUSE

L'historien Jean de Müller; son testament. — Géographie, statistique du canton. — Ville de Schaffouse et chute du Rhin.

Au nom de Schaffouse, l'imagination prévenue ne voit qu'un seul objet, le Rhin, n'entend qu'un seul bruit, le bruit des eaux, tombant avec un horrible fracas d'une plate-forme de vingt-sept mètres d'élévation. Cette cataracte retentit au loin; elle parle à l'oreille longtemps avant de parler aux yeux; elle semble imprimer l'idée du recueillement, de la méditation; et nous ne saurions pas que le premier historien de la Suisse, l'un des plus grands historiens modernes, a pris naissance dans ce tumulte de l'onde, comparable aux tumultueux bouleversements de la vie, que nous irions l'y chercher. Oui, pour bien comprendre l'effet produit par les grandes scènes de la nature, par ces irrégularités qui ne sont qu'apparentes, par ce chaos soumis à des lois dont l'Éternel a conservé la clef, il faut ouvrir le livre de Müller. — Son *Histoire des Suisses* est une des plus belles conceptions de notre âge. Müller y fait revivre, agir, mourir les enfants de l'Helvétie, sous les Romains, sous les empereurs, et après qu'ils eurent conquis la liberté, avec leurs physionomies empreintes de l'expression et des traits de chaque époque; il ne peint pas d'un seul mot, comme Tacite; il n'a pas l'abondance suave de Tite-Live; mais il offre toute la raison du premier, tout l'entraînement du second. Plus que l'un et l'autre, il connaît les mœurs, les habitudes, les passions de ceux qu'il met en scène; son savoir est vaste, sa manière est sévère, grave,

majestueuse; rarement il s'élève, à moins qu'il ne s'indigne à la vue de la liberté avilie, offensée, opprimée; alors il devient éloquent; et si l'on pouvait emprunter une de ces images matérielles que fournit souvent son pays, on dirait qu'il ressemble à l'une des nombreuses cascades qui retentissent dans l'Oberland; cascades ayant un mouvement uniforme, régulier, mais qu'une tourmente soudaine gonfle, bouleverse et fait épancher au dehors. Après avoir occupé des postes brillants, Müller mourut en 1809 à Cassel, laissant une bibliothèque de cinq mille volumes, un recueil de notes, et des manuscrits historiques, mais si peu d'argent qu'on n'eut que bien juste pour payer ses dettes les plus criardes et les frais de son inhumation. Voici le testament de ce grand homme, pièce infiniment curieuse au point de vue de la moralité philosophique de la vie et de la peinture qu'elle donne du caractère, des souffrances de Müller :

« Au nom de Dieu !

« Moi soussigné, sentant approcher l'heure de ma dissolution, non sans éprouver de vifs regrets de laisser inexécutés les beaux et vastes plans auxquels je n'ai cessé de travailler tout le temps de ma vie; affecté surtout de l'état de ma fortune, qui, après avoir souffert à Vienne par une catastrophe bien connue, et plus considérablement encore après le mois de novembre 1807, est maintenant absolument épuisée, je trouve nécessaire, pour le repos de mon âme, dans les derniers moments de mon existence, de consigner ma dernière volonté relativement à ces tristes circonstances. — Mes jours n'ont été que travaux, et mes plaisirs n'ont été que peines; mes diverses charges, je les ai toutes remplies avec désintéressement, et plusieurs avec satisfaction. Puissent les hommes ne pas rejeter ma dernière prière !

« On trouvera, j'espère, après mon décès, assez d'argent comptant pour suffire aux frais de mon enterrement, à l'entretien de mon fidèle Michel Fuchs dans ma maison, jusqu'à ce que mon mobilier ait été vendu ou transporté, et au payement d'un mois de gages à chacun de mes autres domestiques.

« Comme mes dettes surpassent mon avoir, je n'ai proprement point d'héritier à instituer; cependant, en tant qu'il appartient à cette qualité

de faire ma liquidation, je nomme pour héritier mon frère Jean-Georges Müller, professeur et membre du sénat de Schaffouse en Suisse; et pour exécuteur testamentaire, le prédit Michel Fuchs, qui connaît parfaitement l'état de mes affaires et de mes relations : si j'avais pu vivre seulement quatre années avec mon traitement actuel, ou me livrer encore sept ans à mes travaux littéraires, j'aurais emporté la consolation de laisser de quoi payer mes dettes. Tout mon avoir consiste maintenant dans une bibliothèque d'environ trois mille volumes, dans mes écrits manuscrits et dans mes lettres : la première renferme plusieurs ouvrages importants, dont quelques-uns sont fort rares; ils sont en général d'un bon choix; ils ne seraient donc pas trop payés au prix d'un florin le volume, l'un dans l'autre. Parmi mes écrits se trouve en manuscrit le cours que j'ai lu en 1784, sur l'histoire universelle, dont la majeure partie pourrait être conservée par fragments; mon frère en fera le choix. Quant aux autres, ce sont pour la plupart des extraits rapides, destinés comme matériaux à l'ouvrage sur l'histoire universelle que j'avais projeté. On pourra, de plus, former une collection de mélanges de dix à douze tomes environ, qui contiendra quelques mémoires destinés à des académies; divers petits opuscules déjà imprimés, un recueil de mes notes, un choix des lettres qui composent ma nombreuse correspondance, des papiers d'affaires personnelles, des journaux d'un intérêt physiologique, littéraire et politique, et des documents précieux rassemblés par mes soins.

« Tous mes manuscrits devront être envoyés à mon frère pour les mettre en ordre et les publier, à la réserve de ceux qui pourraient renfermer quelque personnalité désagréable, ou qui seraient dénués de tout intérêt, afin d'en appliquer le produit au payement de mes dettes; quant aux livres, on pourra les vendre en bloc ou en détail, comme on le jugera convenable : c'est malgré moi et par nécessité que je fais de telles dispositions.

« Combien, dans cette dernière perplexité, mon cœur a brûlé du désir de m'adresser à ceux pour lesquels j'ai principalement vécu, et qui m'ont toujours été les plus chers....., à vous, mes compatriotes, les confédérés des villes et des campagnes de la Suisse, de vous instituer mes héritiers, et de placer dans le sentiment de l'antique générosité de vos

nobles gouvernements, et dans le caractère loyal de votre florissante jeunesse, la douce espérance que vous réaliseriez le dernier vœu de votre historien et de votre ami, relatif à sa succession! Mais ce qu'on eût pu tout au plus attendre de la riche Angleterre, comment l'espérer de mon pays épuisé? Et toi, Berne, honneur de la patrie! toi, bonne et sage Zurich! vous, bien-aimés Waldstetten des cantons voisins des Alpes, et vous tous, habitants de nos monts et de nos plaines, en qui j'ai reconnu et estimé les vertus helvétiques, vos images erreront avec moi dans le séjour de la félicité.... Et s'il s'y trouve une place assignée aux Suisses qui ont été les ornements des anciens temps, je dirai aux pères que leurs souvenirs et leurs exemples vivent encore aujourd'hui dans leurs enfants.

« Mon mobilier est de peu de valeur.... Que mon frère et ma sœur s'entendent avec Fuchs pour qu'il conserve ma montre et mes autres effets, qu'il a soignés depuis vingt ans. Je recommande à mon héritier, à mes amis et à tous ceux auxquels ma mémoire est chère, soit dans ma patrie, soit hors de ma patrie, ce brave serviteur, doué d'une bonté de cœur distinguée, de mœurs pures, d'une fidélité et d'un attachement à toute épreuve, que j'ai la douleur de laisser sans récompense, après qu'il a consumé sa vie à mon service.

« Si les circonstances exigeaient quelque changement à ce projet de testament, on le trouverait dans un codicille. Adieu, frère et sœur! O ma patrie! la joie et l'ornement de mon cœur, que le Dieu de nos pères te donne la liberté et la paix! Je voulais écrire toutes les scènes de l'histoire du genre humain, depuis sa naissance jusqu'à nos jours.... Ma vie entière n'y a pas suffi. Priez, mes amis, pour le repos de mon âme, et que votre dernier vœu en ma faveur soit accompli!

« Cassel, 7 juillet 1808.

« *Signé* JEAN DE MULLER,
« Conseiller d'État du roi de Westphalie. »

Cette voix mourante fut entendue. La ville de Schaffouse acheta les manuscrits de Muller, les déposa précieusement dans sa bibliothèque, et chargea M. Ochsin, artiste distingué, de lui tailler une statue en marbre de Carrare.

Un esprit de la même trempe que cet illustre historien, le docteur Geiler, auteur du *Miroir des fous*, naissait à Schaffouse trois siècles auparavant, et servait de point de départ à Rabelais, Érasme, Swift, Sterne, etc.

Le canton de Schaffouse, dont le fond calcaire dépend des ramifications du Jura, présente, au voisinage du Rhin, des brèches recouvertes d'argile et du gneiss, depuis Waldshut jusqu'à Laufenburg. Sur le *Randen*, vaste montagne, plus étendue qu'élevée, sont d'innombrables pétrifications.

Situé le long du Rhin, hors des limites de l'ancienne Helvétie, entouré par le grand-duché de Bade et par le royaume de Wurtemberg, bordé au midi par les cantons de Zurich et de Thurgovie, le canton de Schaffouse présente une surface de dix-sept lieues carrées, une population de trente-trois mille habitants. La langue allemande y est seule en usage, et l'on n'y rencontre que très peu de catholiques. Ses mines de fer fournissent annuellement trente mille quintaux de minerai qui alimentent le haut fourneau de Laufen. Ce pays possède de nombreux et d'excellents vignobles, produit beaucoup de blé, des fruits savoureux et du fourrage, mais en moindre quantité que dans les pays alpestres. La race du bétail est petite. Des manufactures d'étoffes de soie, des filatures, des tanneries, une fabrique d'acier, l'exploitation des produits du sol et le transit sont les ressources industrielles et commerciales du canton. Il se divise en six districts : Schaffhausen, Thingen, Neukirch, Unterhallau, Schleidem et Stein.

Les mœurs des Schaffousois, leur costume, ont plus de rapports avec le costume et les mœurs des Souabes que des Suisses, même voisins.

VILLE DE SCHAFFHAUSEN ET CHUTE DU RHIN.

Schaffouse est une ville de huit mille âmes, fort ancienne, dont le nom a pour racine les mots allemands *Schiffe-hauss*, bateau-maison, sans doute parce que là se trouvait le principal entrepôt, le lieu de débarquement des bois de construction, des diverses marchandises qu'animent les affluents du Rhin. Son architecture en bois présentait un caractère particulier; des sculptures, des ouvrages en stuc décoraient

les portes et les fenêtres de presque toutes les habitations dont les façades étaient couvertes de peintures à fresque. De jour en jour ces ornements empruntés au moyen âge disparaissent. Cependant, quelques maisons d'anciennes corporations, mais surtout la maison dite *Zum-Ritter*, conservent encore leur physionomie primitive. Il en est de même des portes et d'une partie des murailles crénelées de la ville. Le nouvel hôpital des ouvriers, les divers édifices publics substitués aux édifices anciens, quoique bien préférables sous le rapport architectural, les font regretter à cause de l'aspect général des lieux, qu'on voudrait retrouver tel qu'il s'offrait autrefois. Longtemps encore deux monuments remarquables conserveront leurs traditions architectoniques; c'est d'abord la cathédrale, *Münster*, ancienne abbaye de tous les Saints, fondée en 1050, type sans mélange de style byzantin, entourée d'un cloître où reposent les notabilités du pays; c'est ensuite le château fort appelé *Munnoth,* construction massive, imposante, communiquant avec la cathédrale par des passages souterrains, et qui, depuis le Bas-Empire jusqu'en 1564, date de ses dernières constructions, subit, selon les temps, plusieurs modifications différentes.

Le pont de bois, d'une seule arche, si renommé, œuvre de Grubenmann, charpentier d'Appenzell, ayant été brûlé par les Français en 1799, fut remplacé par un autre beaucoup plus simple. Le modèle de l'ancien existe à la bibliothèque de la ville avec d'autres objets de curiosité. On cite aussi, comme méritant d'être vus, le musée d'histoire naturelle et les usines d'acier du colonel Fischer.

Des promenades au Grafenbuch, au Mühlethal, au Fæsenstaub, à la Klus, à Herblingen, à Lohn, au Radenberg rendraient les environs de Schaffouse aussi intéressants qu'agréables, quand encore la cataracte du Rhin ne viendrait point animer ses paysages, mais elle absorbe l'attention du touriste et le rend moins sensible aux beautés naturelles d'un ordre secondaire.

Pour visiter commodément la chute du Rhin, il faut louer un bateau à Schaffouse et descendre sur Neuhausen, à travers une succession de légers courants qui n'offrent aucun danger. Quand la marche du petit navire se trouve accélérée par la rapidité des flots et que leur bruit annonce l'approche de la chute, le pilote se dirige vers la rive gauche

et débarque les passagers sous le château pittoresque de Lauffen, situé sur un roc élevé dominant toute la chute, mais faisant partie du canton de Zurich. De ce point, vous pouvez vous approcher de la cataracte, sans avoir d'autre sentiment de son existence que le bruit des eaux ; mais aussitôt que vous avez atteint le petit pavillon perché sur le sommet du roc qui domine cette pente du fleuve, le plus magnifique, le plus imposant des spectacles vient s'offrir, tandis que de la rive opposée le tableau ne répondrait pas à votre attente.

Une espèce de balcon construit grossièrement, supporté par des poutres, se projette sur le fleuve et vous conduit à quelques mètres de la chute. Telle est l'illusion qu'on éprouve sur l'abîme, dans ce brouillard humide, au milieu de cet enfer d'eau, comme l'a si bien nommée un célèbre voyageur, que, malgré l'extrême solidité de la galerie, elle semble trembler et recevoir l'impulsion du torrent. Les vagues, en bouillonnant, produisent des montagnes d'eau ; le fleuve, au-dessus de votre tête et sous vos pieds, passe aussi rapide que la flèche. Au milieu du courant sont deux masses de rochers isolés qui divisent la cataracte en trois chutes, et qui, vus par derrière, semblent se décomposer sous le frottement continuel des ondes. Après avoir sauté du lit supérieur au lit inférieur, le Rhin semble vouloir se reposer, car ses eaux s'étendent aussitôt et gagnent les bords d'un bassin demi-circulaire le long duquel s'apaise leur agitation convulsive. Il faut voir cet édifice liquide, ce mouvement océanique,

> Quand la nuit rend aux cieux leurs étoiles, leurs gloires,
> Candélabres que Dieu pend à ses voûtes noires.

Rien alors ne saurait égaler l'impression profonde qui se produit en vous; au milieu du sommeil de la nature, une voix, mais une voix tonnante et solennelle, vient seule en troubler le majestueux silence; et, pour écouter cette voix, le ciel lui-même replie ses longs voiles et se baisse sur l'abîme. La cataracte n'est jamais si belle qu'au mois de juillet, en raison de l'abondance des eaux que fournit la fonte des neiges.

Le château d'*Im-Woerth*, café-restaurant, sur la rive droite du fleuve, renferme une chambre obscure disposée de telle sorte que la chute tout

entière, les rochers, les eaux du fleuve, les ondulations, même les arbres du rivage, viennent se réfléchir avec leurs couleurs naturelles sur une surface blanche d'un diamètre très circonscrit; de sorte que l'on peut voir se dérouler devant soi le panorama parfaitement exact de cette merveilleuse cataracte.

Le château de Lauffen est la propriété d'un artiste, M. L. Blenler, peintre à la gouache, qui possède un beau choix de vues de la Suisse, et qui l'ouvre aux étrangers, moyennant finances, car en Suisse tout se paye. Du *premier balcon*, les regards planent sur l'ensemble, découvrent la Souabe, le Wurtemberg, le canton de Schaffhausen, etc. Dans le *pavillon*, les verres des fenêtres, de couleur variée, produisent différents effets de lumière. Du *deuxième* pavillon l'œil domine la surface générale de la chute; enfin de la galerie nommée *Fischetz*, on aperçoit la chute elle-même, et le Rhin s'y présente dans une largeur de plus de trois cents mètres. Le balcon du château se trouve à cinquante-six mètres au-dessus, et à quatre cent seize mètres plus élevé que le niveau de la mer. Du *signal*, à un kilomètre et demi du château, la vue s'étend sur les Alpes.

Après Schaffhausen, la seule localité cantonale de quelque importance, c'est Stein, petite ville ancienne, ayant sur le Rhin un pont de quarante-cinq mètres, dans son enceinte une abbaye remarquable sous le vocable de saint Georges, une antique maison *Zum-Klee*, et sur une hauteur qui la domine, les ruines du château de Hohenklingen, résidence de ses anciens maîtres. Les décorations artistiques de l'abbaye de Saint-Georges présentent un mélange de réminiscences d'histoire romaine et d'actualités chevaleresques : ce sont des tableaux où revivent quelques pages de Tite-Live; des scènes galantes, des déduits d'amour qu'on ne s'attend guère à trouver là, et, le long des baies de fenêtres, de majestueuses figures en costume du quinzième siècle.

A cinq kilomètres de Stein, à l'est, plus élevées que le Rhin de cinq ou six cents mètres, se s'étendent les carrières d'Ohningen, source inépuisable d'observations, mine féconde de découvertes pour les géologues.

XVI

FRONTIÈRES

AUTRICHIENNE, BADOISE, BAVAROISE ET WURTEMBERGEOISE.

La ville de Constance, son aspect. — Jean Huss et Jérôme de Prague. — Lac de Constance et ses rives.

LAC ET VILLE DE CONSTANCE.

Il fut une époque où sur ce petit Océan, appelé jadis la mer de Souabe, l'aigle romaine construisait son nid : des îles de Reichenau, de Lindau, du golfe de Constance, elle envoyait ses aiglons s'abattre sur les Rhétiens épouvantés, et menaçait la Germanie en protégeant ses alliés. Il fut une autre époque où la puissance des armes cédant à la puissance des idées, plusieurs princes, trente cardinaux, quatre patriarches, vingt archevêques, cent cinquante évêques, deux cents professeurs, quantité d'abbés, de chanoines, de seigneurs laïcs, réunis en concile, élisaient un nouveau pape, Martin V, et brûlaient deux hérétiques fameux, Jean Huss et Jérôme de Prague. Leur bûcher illumine encore cette grande période du moyen âge ; il consacre l'immobilité chrétienne au milieu des mobiles passions humaines. Nous n'avons à faire ni l'histoire, ni l'apologie, ni la critique de cet acte de souveraineté religieuse ; mais nous ne pouvons penser à Jean Huss sans songer qu'à lui remontent et la réforme et les doctrines de l'individualisme qui pénètrent la société moderne. Impossible de regarder le château de Gottlieben, le Münster, le Kaufhauss, le couvent des Dominicains de Constance, la place expiatoire de Brühl, sans envisager ce long drame dont les acteurs sont choisis parmi les premières

notabilités du monde, drame où la foi sert de nœud, et auquel assiste l'Europe inquiète, penchée sur un abîme.

D'autres questions capitales se sont nouées et dénouées vers les rives du lac de Constance; des grandeurs déchues sont venues lui demander la résignation et le repos. On a vu, dans la personne de Charles-le-Gros, la race impériale de Karl-magne, cette race montée si haut, descendre au fond d'une tombe modeste et solitaire; en ces dernières années, après la chute d'un autre Karl-magne, on a vu, créature noble et sainte, pétrie de la main des anges, une femme, que le diadème royal ne pouvait distinguer davantage, apparaître plus majestueuse quand elle l'eut déposé, et cacher, au fond du château d'Arenenberg, sa sollicitude maternelle et le stoïcisme de sa vertu..... Quelques amis fidèles l'ont accompagnée dans ce lieu d'exil, et parmi ces amis une fleur étrangère, l'hortensia, qui d'elle avait reçu son nom. Exilée des parterres comme la famille impériale l'était de ses palais, l'hortensia se réfugia sous les frais abris d'Arenenberg, et ses pâles et douces teintes semblaient être les couleurs symboliques de la pieuse résignation.

Le lac de Constance, *lacus Brigantinus* des Romains, *Boden See* des Allemands, est borné par les territoires de cinq États : Baden, Wurtemberg, Bavière, Autriche et Suisse. Il a soixante-douze kilomètres de longueur depuis Bregenz jusqu'à Ueberlingen, et quatorze kilomètres dans sa largeur la plus grande. Sa profondeur atteint trois cent vingt-deux mètres en quelques points. Il est à cent dix-huit mètres au-dessus du niveau de la mer. Le Rhin y pénètre par l'est, et forme, des dépôts qu'il entraîne, un delta considérable qui augmente annuellement vers l'extrémité supérieure du lac. Ses bords, presque plats, sont d'une fertilité remarquable, entrecoupés de petites villes, de nombreux villages, d'habitations élégantes et dominées, du côté du sud, par une ligne de châteaux forts; du côté de l'est, par les montagnes neigeuses du Vorarlberg.

En s'absorbant dans un passé de dix-huit siècles, on verrait à Romanshorn un fort bâti par Valentinien III ou par Tibère; dans l'emplacement d'Arbon, un autre fort, l'*Arbor-Felix*, dont s'emparèrent les *Allemanni* du cinquième siècle; à Bregenz, *Brigantinus*, un *castrum stativum;* à Constance, Lindau, Reichenau, Stein, Rheinau, Steckborn,

des constructions monumentales entre lesquelles, depuis Auguste jusqu'à la chute de l'empire, vont et viennent les cohortes *Riparenses*.

Bien plus qu'en aucune autre partie de la Suisse, le moyen âge est ici plein de vie : Constance, cette ville de quarante mille âmes, qui n'en compte plus que sept à huit mille, semble attendre dans la retraite, dans la solitude de ses rues et le silence de ses maisons, qu'un nouveau concile s'y implante. Les portes du Münster, portes de chêne admirablement sculptées ; les seize piliers de sa grande nef, les cariatides de son cloître, la salle de Kaufhauss où se réunissait le concile, le pont couvert qui joint les deux rives, cherchent autour d'eux une destination dont le secret leur échappe. L'industrie, l'administration badoise font de vains efforts pour animer Constance. Que produira le bruit d'une fabrique, le grincement des limes sur des pierres qui n'étaient habituées à répondre qu'aux saints cantiques? Les destinées se déplacent; elles ne se transforment pas.

Vis-à-vis de Constance, sur la rive opposée du Rhin, l'abbaye bénédictine de *Petershausen*, toujours entourée de ses fossés et de ses remparts, est devenue l'une des campagnes d'été du grand-duc de Bade.

De l'autre côté de la ville, en suivant le lac, se présentent l'abbaye thurgovienne de Kreutzlingen, jadis impériale, dont l'église renferme une Passion, œuvre d'admirable patience d'un paysan tyrolien, qui lui a consacré dix-huit années de sa vie. Depuis 1832, l'école normale du canton fut établie à Kreutzlingen, sous la direction du célèbre Wehli, de Hofwyl.

Un peu plus loin, se trouve une autre abbaye, Münsterlingen, qu'enrichit la princesse Agnès, et dans laquelle, en 1418, l'empereur Sigismond se réconcilia avec le duc Frédéric d'Autriche.

Guttingen et son château gothique; Utwyl, remarquable par l'animation de son port; Romanshorn, localité considérable et vivante, située en face de Friedrichshafen, campagne d'été du prince de Wurtemberg; Egnach, où se cultive le meilleur vin, où s'élèvent les plus belles plantations de la Thurgovie; Arbon, petite ville ceinte de murailles antiques, dominée par un vieux château, garnissent successivement le littoral et forment de ce côté la lisière thurgovienne.

Au sommet d'une colline apparaît le gothique manoir de Steinach,

bâti sur une large assise de rochers confusément entassés; orné dans son intérieur de fresques que le temps efface, d'armoiries et de devises où peut-être s'exerça la main du poëte Blikker, qui reçut ici le jour au commencement du treizième siècle. La paroisse de Steinach, village d'entrepôt pour les marchandises, fertile en fruits, en bons vins, occupe le pied de la colline ainsi que l'embouchure de la rivière dans le lac de Constance. De Steinach à Rorschach, trajet de quatre kilomètres, on ne rencontre que bateliers qui, moyennant privilége, font le service de la navigation au point le plus large, le plus populeux et le plus animé du lac.

Rorschach est une petite ville charmante, d'environ deux mille âmes, dans une situation délicieuse, ayant un port très commode, et voyant affluer, au sein de ses murailles, toute la population des campagnes voisines. Son marché du jeudi ressemble à une foire. Rorschach possède des fabriques de mousseline, des blanchisseries, des imprimeries de toiles, un séminaire, un collége de musique, un hôpital, une belle collection de tableaux, une résidence épiscopale pour les évêques du diocèse. Nulle part, en Suisse, le commerce des grains ne se fait d'une manière aussi large qu'à Rorschach; et nulle part, sur le lac, n'ont lieu des arrivages aussi considérables. L'église paroissiale mérite d'être remarquée.

Au-dessus de la ville, pose, avec une majestueuse grandeur, le Marienberg, vieux palais des abbés de Saint-Gall, auquel on a donné depuis peu une destination nouvelle; et non loin de lui, sur une roche calcaire, le château crénelé de Sainte-Anne.

Quatre kilomètres encore, on arrive au Rhin, limite de la Suisse; on aperçoit les frontières autrichienne, bavaroise, wurtembergeoise; des hauteurs qui dominent le lac on peut le contempler dans sa plus grande magnificence, dans la mobilité chatoyante de ses ondes lointaines, dans l'effet produit par les vastes découpures de ses bords, alternant avec un ensemble pittoresque d'habitations ou de ruines.

XVII

CANTON DE SAINT-GALL

Abbaye de Saint-Gall. — Géographie, statistique et constitution politique du canton. — Son industrie. — Ville de Saint-Gall, ses monuments, ses collections, ses institutions. — Environs de Saint-Gall. — Le lac de Wallenstadt et la Linth. — Le Kamor. — Le Rheinthal. — La Tamina. — Caractère des Saint-Gallois. — Leurs confréries.

Saint-Gall, Wallenstadt, la Tamina, voilà trois noms autour desquels se groupent des faits bien divers, et qui font de ce territoire un des points les plus intéressants de la Suisse, j'allais même dire de l'Europe.

Asile ouvert aux lettres quand partout elles gémissaient exilées, l'abbaye de Saint-Gall, fondée au septième siècle, eut pour premier abbé Othmeyer, qui, connaissant le prix de l'instruction, établit une école où se formaient les novices qu'il appelait autour de lui. Ses moines cultivèrent les mathématiques, la poésie, la musique, acquirent à grands frais des chefs-d'œuvre d'art, des manuscrits, et formèrent une bibliothèque infiniment remarquable. Ce fut, en grande partie, du couvent de Saint-Gall que l'étude des langues grecque et latine se répandit en Allemagne : les princes, les empereurs y envoyaient leurs enfants apprendre les secrets d'une littérature presque perdue. Kiron, moine de Saint-Gall, qui vivait au commencement du huitième siècle, est un des premiers auxquels on doive l'étude philologique de la langue allemande ; Notker écrivit des hymnes qu'on chantait encore au dixième siècle dans une partie de l'empire ; Salomon, d'abord abbé du même couvent, puis

évêque de Constance, composa une espèce d'encyclopédie; les Tutilon, les Notker, les Diétard, les Odon, les Ekkehard, architectes, sculpteurs, peintres, ont décoré les principales églises des contrées voisines; au quinzième siècle, le Pogge trouva dans le couvent de Saint-Gall les écrits de Quintilien, plusieurs harangues de Cicéron et quelques lettres de Valérius-Flaccus. D'autres découvertes y ont été faites depuis.

Quand le siége abbatial fut devenu le partage exclusif des seigneurs laïcs, les Muses quittèrent cet asile; les moines perdirent le goût des livres, se mêlèrent au bruit des armes, et d'un foyer d'études paisibles l'abbaye se convertit en place de guerre. A l'époque de la réforme, des vassaux du monastère, qui, depuis le dixième siècle organisés en corporations ou tribus, s'étaient rachetés de la servitude des moines et n'avaient cessé de lutter contre les anciens maîtres, crurent le moment venu de les expulser et de s'emparer de leurs domaines. Ils le firent; mais les moines revinrent bientôt en forces, et purent résister efficacement à la démocratie envahissante. Cette démocratie, qui avait bien aussi ses droits, finit par les assurer. Dans le dix-septième siècle, un traité lui valut l'indépendance politique, qui ne se compléta qu'en 1798, époque où la ville de Saint-Gall devint chef-lieu. Son vaste canton présente en surface quatre cents kilomètres carrés, et possède cent soixante-dix mille âmes de population, dont cent cinq mille sont catholiques, les autres protestantes.

Borné au nord par le lac de Constance et par le canton de Thurgovie, à l'est par l'Autriche et par les Grisons, à l'ouest par les cantons de Glaris, de Schwytz et de Zurich, le pays de Saint-Gall renferme des plaines fertiles, de belles forêts dans la vallée de Séez, des alpes dans le Sargans et le Tockenbourg, une haute montagne appelée Kamor, entre le Rheinthal et l'Appenzell, et beaucoup de marécages autour du Wallenstadt. Ses principaux cours d'eau sont le Rhin, limite du côté de l'Autriche; la Tamina, la Saar, affluents de ce fleuve; la Séez, qui aboutit au lac de Wallenstadt; la Thur, la Glatt, la Sitter, la Goldach, la Steinach, la Linth, le Goldingen, etc. Un grand lac, le Wallenstadt, lui appartient presque d'une manière exclusive; il possède aussi plusieurs petits lacs, le Wildensée, le Grippeler, les deux Murg, et confine, comme nous l'avons déjà remarqué, aux lacs de Zurich et de Constance.

Les parties basses du canton, généralement fertiles, produisent du grain, du vin, des fourrages et des fruits; mais les plaines sont beaucoup mieux soignées dans les parties montagneuses où se fait une grande quantité de beurre et de fromages maigres. Le bétail, généralement nombreux, est réparti selon les localités. Plusieurs espèces d'animaux sauvages, ours, loups, chevreuils, cerfs, ont disparu. Des légions de vautours occupent les rochers du Wallensée. Les lacs sont poissonneux et giboyeux. On tire des montagnes, surtout de celles qui couvrent le Saint-Gallois méridional, d'abondantes richesses métallurgiques. Les mines de fer du Guzenberg passent pour les plus fructueuses de la Suisse. Le grès du Rheinthal, quelques houillères et des tourbières sont aussi d'une excellente exploitation. Des sources d'eaux minérales, Pfeffers, Kobelwics, Ried, Schwellbrunnen, présentent le témoignage parlant des minéraux enfouis sous la terre.

Depuis fort longtemps les filatures du canton de Saint-Gall ont de la réputation. A la fin du siècle dernier, quarante mille ouvriers vivaient de cette industrie; loin de s'être ralentie, elle a pris au contraire une extension plus considérable. Le pays lui doit sa richesse.

La division politique du canton de Saint-Gall comprend quinze districts, savoir : Saint-Gall, Rorschach, Gossau, vieux Toggenburg, nouveau Toggenburg, Toggenburg supérieur, Toggenburg inférieur, Rheinthal supérieur, Rheinthal inférieur, Sargans, Tablat, Werdenberg, Gaster, district du lac et Wyl. La population catholique, divisée en huit chapitres, dépend de l'évèché de Coire; la population protestante, divisée en trois chapitres, est administrée par des ministres qui, chaque année, se réunissent en synode au chef-lieu. On ne parle qu'allemand dans tous ces districts, et l'instruction publique s'y trouve assez répandue, car on ne compte pas moins de deux cent cinquante écoles primaires fréquentées par dix-sept à dix-huit mille enfants. Il existe aussi quelques écoles secondaires.

Le lycée des catholiques et le gymnase des réformés, institutions non moins habilement conduites qu'organisées, forment la clef de voûte de cet ensemble littéraire. Le gymnase, où l'on professe la philosophie, les mathématiques et le dessin, existe depuis 1593. Le lycée catholique, sorte d'académie composée de onze professeurs, embrasse un

enseignement plus complet : théologie, physique, mathématiques, histoire, langues anciennes. L'un et l'autre sont établis à Saint-Gall.

VILLE DE SAINT-GALL.

Cette ville, l'une des plus considérables de la Suisse, puisqu'elle est peuplée de douze mille habitants, assise pittoresquement sur la Steinach, à deux cent quatre-vingts mètres au-dessus du lac de Constance, présente de larges rues, des fontaines jaillissantes, des monuments remarquables et des collections précieuses. L'ancienne église abbatiale, surmontée d'un double clocher, décorée de peintures à fresque par Moréto, d'une *Adoration* par Kenner, d'un jeu d'orgues magnifique, de quelques vitraux peints, passe, avec raison, pour l'un des plus beaux temples catholiques de la Suisse. Le *Pfalz* ou l'abbaye, résidence actuelle de l'administration cantonale, renferme aussi le lycée catholique et cette précieuse bibliothèque où, parmi douze cents manuscrits, se trouvent un Virgile du quatrième siècle, un admirable psautier du neuvième siècle, des poëmes anglo-saxons, si recherchés et si rares, le Niebelungenlied, la chronique de Fründ et quantité d'autres pièces du plus grand prix, qu'on ne connaît pas encore toutes, car, en 1823, Niebuhr y a découvert des fragments du poëte Mérobaudis.

Les deux temples réformés de Saint-Laurent et de Saint-Dominique sont moins remarquables par leur hardiesse et leur somptuosité architecturales que par leur antiquité.

L'hospice des orphelins, construit depuis quelques années hors de la ville, rivalise avec les plus beaux établissements consacrés au paupérisme. Nous voudrions moins d'élégance, car on crée de la sorte une aristocratie de la misère.

L'arsenal, fondé en 1228, n'offre rien de particulièrement notable.

La bibliothèque de la bourgeoisie possède les manuscrits du célèbre bourgmestre saint-gallois Joachim Watt (*Vadianus*), le buste de J.-G. Zollikofer, l'un des plus grands prédicateurs de l'Allemagne, le portrait de Zing, peint par A. Graff, des médailles, quelques antiquités, des fossiles et des archives historiques curieuses pour la localité.

La société littéraire possède également une bibliothèque considérable,

où sont des manuscrits intéressants au point de vue de l'histoire nationale.

Enfin, on désigne comme dignes d'être visités les cabinets d'histoire naturelle de MM. Zollikofer et Zyli, les collections de tableaux et de gravures de MM. Gonzenbach et W. Hartmann. Cette dernière appartient aujourd'hui à la société dite des *Marchands*.

Il existe à Saint-Gall une société biblique, une société de secours publics, un casino, une caisse des pauvres, une caisse d'épargne. Ses maisons de banque sont généralement riches et font de grandes affaires. Sa gazette occupe dans la presse allemande un rang distingué. Les imprimeries de MM. Zollikofer et Züblin et de M. Fr. Brentano, la librairie de MM. Huber et compagnie attestent en cette partie de la Suisse un certain mouvement d'intelligence; de même que les produits des deux Hartmann père et fils, et de M. Isenring, tableaux, lithographies, gravures, indiquent que les préoccupations industrielles n'ont pas complétement effacé dans cette ville le sentiment de l'art. Les idées positives y prédominent néanmoins. Hommes et femmes s'entretiennent d'affaires sérieuses; et lorsqu'à Berne, à Zurich et Lausanne, la politique, la science et la littérature ont une si large part aux rapports de l'aristocratie, elles ne préoccupent guère plus le bourgeois de Saint-Gall que celui de Bâle.

Les promenades, les excursions des environs de Saint-Gall, *auf dem Brühl;* près du couvent de Notkerseck; au pont Saint-Martin, ouvrage remarquable de suspente; au château de Dottenwyl, à Trogen, Gais, Appenzell, Weisbad, ou à Reineck et Rosellach, présentent d'agréables points de vue. Nous avons parlé de Rorschach. La petite ville de Rhineck, placée dans la partie inférieure du Rheinthal, ne lui cède en rien sous le rapport de la position. Autour d'elle s'élèvent par amphithéâtre, jusque sur les alpes de l'Appenzell, des coteaux verdoyants où les vignes sont mêlées aux prairies, les prairies aux champs labourés, où quantité de fermes isolées, de chalets et de châteaux donnent à cet ensemble une grande animation. Ce fut en 918 qu'on planta pour la première fois la vigne sur le territoire de Rhineck. Un tonneau rempli valait un trésor. Il arriva qu'un religieux du couvent de Saint-Gall, conduisant un baril à l'évêque de Constance le laissa rouler dans une fon-

drière; les religieux accoururent aussitôt, et tous à genoux au bord du précipice, ils ne cessèrent de chanter le *Kyrie eleison* qu'après qu'on eut ramené le précieux tonneau.

Rhineck présente dans ses constructions beaucoup d'élégance. Ses manufactures de toile, de fil, de coton, ses blanchisseries, ses ateliers de teinture, ses tanneries, lui donnent, comme à Saint-Gall et Rorschach, une animation que ne possèdent pas des villes bien plus considérables.

Nous ne ferons qu'indiquer le bourg de Werdenberg, patrie du poëte Rodolphe de Montfort, qui vivait au treizième siècle, et d'un autre Rodolphe, plus habile à manier l'épée que la lyre, car il aida les Appenzellois à conquérir leur liberté.

Utznach, bourg chef-lieu d'un pays fertile, près du lac de Zurich; Wallenstadt, autre bourg assis dans des marais qu'assainit l'industrie moderne, sont des communes intéressantes par leurs souvenirs, riches par leurs fondations ou par leurs ressources commerciales.

A Sennewald, au pays de Sax, vers le Tyrol, de riches cultures, d'admirables champs de maïs couvrent un sol qu'agitent fort souvent des tremblements de terre. Les environs de la ville de Sargans, au bord du Wallenstadt, présentent la même richesse agricole, la même fécondité que le pays de Sax, et quand on compare ce luxe du travail aux ruines qu'ont laissées après elles les hautes et puissantes châtelaines de Sargans, citées pour leur élégance, d'un tel fait peut se déduire une grave leçon d'utilité pratique.

Du manoir démantelé de Sargans l'œil embrasse la longue vallée que le Rhin arrose, le lac de Wallenstadt, les pics de Grauhorn et du Falknis; à l'angle formé par le lac et la vallée, il distingue le point, si curieux pour le géologue, où le flux gonflé de débris accumulés, surchargé de ses eaux, embarrassé de sa puissance inutile, fit un suprême effort, et, rompant les digues que lui a données la nature, se fraya spontanément un passage entre les chaînes rompues du Falknis et de Schollberg.

La nature, dit M. A. Martin, s'est plu à réunir sur les rives du lac de Wallenstadt des tableaux tour à tour sauvages, hardis et mélancoliques : l'Oberspitz, le Blatt, l'Eiger, le Quintenberg, le Krauch, hautes montagnes, dominent ses rivages, tandis que l'Ammon se fait remar-

quer par ses croupes verdoyantes, peuplées d'habitations. Quelques-unes des cascades qui descendent de ces différents sommets sont d'un effet magnifique. Les villages de Quintenberg, Blatlis, Wesen, Muhlehorn, et la petite ville de Wallenstadt occupent les bords du Wallenstadt. Il a quatre lieues de longueur sur une lieue de large et une grande profondeur. On a beaucoup exagéré le danger que présente sa navigation. Le plus redoutable des vents est celui du nord, nommé *Blatlisel*, qui, soulevant d'énormes vagues, les pousse avec force contre les parois rocheuses du midi.

La Linth, née du Linthal, et qui, après avoir traversé le canton de Glaris dont elle entraîne les eaux, se précipite dans le lac de Wallenstadt, pour en sortir à Wesen, et joindre le lac de Zurich, est de tous les affluents de ces deux lacs celui dont le cours a préoccupé davantage l'industrie humaine. L'irrégularité de sa marche, les crues instantanées de ses eaux, les débris qu'elle entraîne forment des atterrissements considérables, des inondations fréquentes, constituant d'immenses marécages pestilentiels. On rechercha les moyens d'y porter remède, et ce fut en 1807 qu'un philanthrope éclairé, M. Escher, conçut le projet de canaliser cette rivière. Il y travailla quinze ans. Les travaux, dirigés par lui, étaient terminés en 1822. Sur le terrain qu'occupaient les marécages on a fondé, grâce à la munificence de l'empereur Alexandre et à la générosité de plusieurs philanthropes suisses, un établissement pour l'éducation des enfants pauvres, connu sous le nom de *Colonie de la Linth.*

Ce n'est pas seulement par son élévation au-dessus des autres sommets du canton de Saint-Gall que se fait remarquer le Kamor, c'est encore par les richesses minérales et les cristallisations qu'il renferme. A ses pieds, dans le Rheinthal, Kobelwies possède des eaux thermales renommées dans toute la Suisse. Si, sortant de ce village, on monte pendant un quart d'heure, on atteint des grottes, au nombre de trois, connues sous le nom de *Grottes de cristal*, dont les parois sont tapissées d'une espèce de spath calcaire, appelé *cristal d'Islande* ou *doppelt-spath.*

Nous finirons par la Tamina ce que nous avions à dire sur le canton de Saint-Gall. Cette gorge offre un des plus grands tableaux qu'il soit possible d'imaginer. C'est le Tartare avec toutes ses formes hideuses, tel que l'imagination la plus vive ne saurait se le représenter. Figurez-

vous un torrent furieux, roulant à dix ou douze mètres de profondeur ; deux parois de rochers perpendiculaires, élevées de soixante-dix mètres et qui se courbent en formant un dôme; puis, le long de ces rochers, dans une longueur de plus de deux cents mètres, un point fragile, glissant, étroit, qui n'est séparé de l'abîme que par une planche. Tantôt le rapprochement des rochers ne permet point au passager de se tenir debout; tantôt ces rochers s'écartent à distance assez considérable et le laissent sans aucun appui. Il ne faut s'aventurer en un tel voyage que dans le milieu du jour, marcher d'un pas ferme, mesuré, et sans autre appui que les mains. La source ne coule qu'en été; elle fournit environ quatorze cents pintes par minute. L'eau est sans odeur, insipide, sans couleur; on l'emploie extérieurement aussi bien qu'en boisson. On en exporte beaucoup hors du pays. Les médecins la conseillent contre les affections chroniques, les obstructions, les tumeurs. Les paysans des environs y ont la confiance la plus grande; de toutes parts ils accourent aux bains de Pfeffers; ils y restent ordinairement depuis le samedi jusqu'au lundi, et demeurent dans l'eau, comme au moyen âge, une bonne partie du jour, afin de provoquer d'abondantes transpirations. Les cures commencent le 1er juin et finissent le 1er septembre.

Au dixième siècle, un chasseur de chamois pénétra, dit-on, le premier dans l'antre salutaire. La difficulté d'y arriver ne fit qu'en irriter le désir. On bandait les yeux du malade pour lui épargner l'horreur de se voir ainsi descendre vivant au fond d'un véritable sépulcre, puis on le fixait à des cordes, et, selon l'expression pittoresque échappée à un voyageur du seizième siècle qui visitait les bains, on exposait sa vie pour la prolonger. En 1602, Daniel l'Hermite écrivait : « Ces bains, d'un aspect et d'un abord effrayants, sont construits au milieu d'un gouffre infernal et perpétuellement ébranlés par la chute du torrent, qui, tombant avec fracas sur les rochers voisins, les arrose de la poussière humide que produit le choc des ondes. Au reste, l'horreur d'un tel site ne semble pas nuire à sa fréquentation, car chaque année les malades s'y rendent en grand nombre. » Vraie il y a deux cent cinquante ans, cette description ne l'est pas moins aujourd'hui; mais la source, conduite sur une longueur de six cents pas, a permis de construire un établissement, qui, loin encore d'être confortable, permet du moins aux

malades de se baigner sans péril. C'est à peine si, pendant deux ou trois heures de la journée, on jouit à Pfeffers de la vue du soleil.

Les Saint-Gallois sont intelligents, actifs, laborieux, et ceux qui ont quelque fortune la doivent au travail, à l'économie. Le costume des hommes n'offre rien de particulier. Les femmes campagnardes portent généralement des souliers à haut talon, des jupes longues, un spencer à courtes manches, avec des basques, une cravate de soie et un bonnet plat, garni de dentelles. Les femmes riches se couvrent volontiers de broderies et de mousselines. Quelques personnages d'un mérite éminent ont dû le jour au canton de Saint-Gall. Nous avons déjà cité Vadianus, Zollikofer, Zwingli, Rodolphe de Montfort, etc. Au même rang, peut-être même au-dessus d'eux, sous le rapport de la facilité de conception, il faut placer Jacques Ruef, écrivain dramatique du seizième siècle, qui faisait représenter ses pièces sur la grande place de Zurich.

Il existe à Saint-Gall, à Roschach, à Sargans, des *confréries de plaisir*, associations qui sont en même temps des sociétés de bienfaisance, et qui deviennent, dans certaines occasions, des sociétés politiques organisées pour les élections des communes ou du canton. La confrérie peut-être la plus ancienne de toutes, car on en voit des traces au treizième siècle, et sans doute elle remontait plus haut, s'appelait la *confrérie des fifres*. Un chef, appelé le roi des fifres, *Pfeiferkœnig*, avait sous sa direction les fifres de Saint-Gall, de Thurgovie, de Zurich et de Winterthür. Hermann Meyer de Bremgarden, roi de cette association lyrique en 1431, fut gratifié par Saint-Gall du droit d'habitation. Cinq années après, pour donner quelque éclat à la société des fifres, les Saint-Gallois demandaient au concile de Bâle de l'ériger en confrérie sous le vocable de la Vierge. Ce fut vers la même époque que les fifres entrèrent dans la musique militaire des cantons. Ils n'avaient figuré jusqu'alors que dans les divertissements, dans les fêtes, aux noces, aux convois, et leur conduite ne les avait pas toujours mis à l'abri d'une censure méritée. Leur admission en confrérie moralisa l'institution et la fit respecter.

XVIII

CANTON D'APPENZELL

Mœurs des Appenzellois. — Géographie et statistique cantonales. — Bourg d'Appenzell. — Gais, Hérisau, Trogen. — Ascension du Sæntis par le Weissbad.

Toutes les montagnes, tous les rochers de l'Appenzell étaient autrefois couverts de croix monumentales, de chapelles et d'ermitages : les femmes elles-mêmes s'y retiraient pour vivre de la charité publique. A certaines heures se faisaient entendre une cloche, puis deux, puis mille cloches différentes,

Joyeuses d'habiter dans des clochers à jour.

La population entière, pieusement agenouillée, portait ses vœux au ciel et chantait avec ses cloches. Mais voilà que tout à coup cette fleur de dévotion, courbée sous la bise du seizième siècle, tomba flétrie; les saintes images descendirent de leur piédestal; la dévotion contemplative s'égara. Depuis lors, le mysticisme appenzellois a suivi deux routes différentes; il s'est accommodé au spiritualisme romain comme au rationalisme de la religion réformée.

Les cartes, les dés, la danse, même le jeu de quilles, sont interdits sous des peines sévères, excepté dans quelques occasions. La privation de la danse pèse surtout aux jeunes filles. Aussi, le dimanche, les pâtres des Rhodes protestants se rendent au cabaret avec leur future, et se placent autour d'une table couverte de pots de bière et de vin; puis arrive le ménétrier qui ne joue jamais que des airs de danse : airs malencontreux

s'ils ne trouvaient un véritable charme à battre la mesure en attendant la réalisation du plaisir dont le ménétrier leur présente l'avant-goût.

Le caractère des Appenzellois porte encore des traces profondes de celui des tribus germaniques qui ont peuplé primitivement le pays; mais il varie d'après les occupations propres à telle ou telle zone provinciale. Les bergers sont grossiers, gais, irritables, querelleurs, indifférents pour tout ce qui ne concerne pas leur existence matérielle; c'est le fond des dispositions natives. Les ouvriers sont laborieux, mais enclins au plaisir, à la volupté. Les fabricants montrent un esprit inventif, de l'activité, de l'économie, de la ruse. La jeunesse aime les armes, montre de la spontanéité, de la vigueur; mais les vachers ont seuls conservé les formes athlétiques de leurs aïeux. Bien qu'il n'y ait plus de costume national, les filles des Rhodes inférieurs et les vachers lui demeurent fidèles.

L'Appenzellois, entièrement renfermé dans le canton de Saint-Gall, a de surface soixante-douze kilomètres carrés et cinquante-sept mille âmes de population. Il forme deux petites républiques distinctes appelées Rhodes intérieurs, qui comprennent environ quinze mille habitants, tous catholiques, et les Rhodes extérieurs, qui sont protestants. Ceux-ci sont voués au commerce, à l'industrie; ceux-là mènent de préférence la vie pastorale, et présentent encore une simplicité véritablement primitive. La langue allemande est seule en usage dans ce pays.

Les rivières du canton sont le Goldach, le Sitter, l'Urnæsch, cours d'eau peu considérables. On y voit aussi plusieurs petits lacs : le Fahler, le Sæmtis, le Scalp. Ce dernier, le plus grand des trois, d'une profondeur immense, n'a qu'un kilomètre de longueur. Il donne naissance à la petite rivière de Swendibach.

Le climat, plutôt froid que chaud, est très variable à cause de l'élévation du pays, du voisinage des montagnes neigeuses et de l'inclinaison septentrionale de la contrée. De fréquents et d'épais brouillards se manifestent au printemps, en automne, et sont amenés de la Thurgovie ou du lac de Constance par le vent du nord. Ordinairement le thermomètre marque deux degrés de moins dans l'Appenzellois qu'à Saint-Gall.

La terre forte et sèche fournit de l'excellent blé, du seigle, de bons

légumes. On élève beaucoup de gros bétail, des chevaux, et grand nombre de chèvres, de porcs et de moutons. Les ours, les loups, les lynx, les sangliers, les blaireaux, les bouquetins, les marmottes, les chevreuils et les cerfs, qui jadis existaient dans l'Appenzellois, ont disparu. Le chamois y est même moins commun qu'autrefois. Sa chasse cependant fait encore une des occupations favorites des chevriers. Les oiseaux chanteurs abondent, et l'on estime à deux cent quarante les différentes espèces de papillons. Quant aux plantes, leurs variétés sont presque infinies.

La fabrication des toiles de coton et des mousselines, les ateliers de filature occupent un grand nombre de bras. Les fromages deviennent aussi l'objet d'un commerce assez considérable.

Appenzell, Gais, Hérisau, Trogen sont les seules localités du canton qui présentent quelque importance.

Appenzell, bourg de bois, presque aussi sombre qu'antique, situé sur la Sitter, au centre d'un vallon verdoyant, borné au nord par de petites montagnes, au sud par les plus hautes alpes cantonnales, est dans une admirable position, entouré de jolis points de vue. Son église paroissiale, fondée en 1061, a subi l'inconvénient des additions, des superfétations et des réparations. Sous la truelle des conservateurs se sont cachés chaque fois quelques traits de son antique physionomie. Une chapelle dite de Sainte-Croix, dont la fondation remonte à l'année 647, un couvent de capucins, un couvent de religieuses de Saint-François vouées à l'instruction, sont les seuls monuments religieux de cette petite ville. Son ancienne maison commune renferme des portraits de landammans, des bannières conquises et quelques autres objets curieux. L'arsenal, le bâtiment des archives n'offrent de l'intérêt que pour la contrée.

C'est près d'Appenzell, au bord de la Sitter, que se réunit chaque année la *landsgemeinde,* assemblée générale de tous les hommes libres ou citoyens du canton. On y propose, on y discute les lois; on y nomme les magistrats, etc. La landsgemeinde de l'Appenzell réformé et celle de Glaris attirent ordinairement un concours fort considérable d'étrangers, curieux d'assister à cette division infinitésimale de la souveraineté.

Gais, bourg de trois mille âmes, sur une hauteur, reconstruit avec élégance depuis l'incendie de 1780, est renommé pour ses cures de petit-lait. Au mois de juillet et d'août, quantité de malades s'y rassemblent.

Hérisau, le plus beau bourg du canton, bâti presque complétement en pierre depuis l'incendie de 1812, possède une église dont quelques parties sont l'œuvre des Romains, et de jolies maisons, entre lesquelles se distingue celle de M. Walser, véritable palais. La maison des orphelins, l'un des plus beaux établissements charitables de la Suisse, fut fondée en 1817 par M. J.-C. Schoch. Quoique le bourg se trouve sur une hauteur, il est dominé par les ruines du Rosemberg et du Schwenberg, châteaux forts d'un aspect romantique. Les habitants d'Hérisau sont très industrieux, très actifs. On y fabrique beaucoup de mousselines et de broderies.

Trogen, chef-lieu de l'*Ausser-Rhoden*, auquel appartiennent Gais et Hérisau, est situé dans une contrée couverte de forêts et de prairies, sur un monticule, au pied du revers septentrional du mont Gæbris. Entre autres bâtiments remarquables, on distingue la maison qu'habitait un riche négociant, Jean Zellweger, mort en 1802, et qui, par ses rapports avec l'Inde et la Chine, amassa une immense fortune. Il avait une bibliothèque considérable qu'on dispersa malheureusement à son décès, au lieu d'en faire la bibliothèque cantonale, créée depuis peu d'années.

La landsgemeinde des réformés se tient à Trogen les années paires et à Hérisau les années impaires. C'est à Trogen que sont jugées en dernier ressort les affaires criminuelles du canton. Cette ville possède un institut où l'on enseigne l'allemand, le français, l'anglais, l'italien, le grec, la géographie, l'histoire, les mathématiques, le dessin, les sciences naturelles; et deux écoles d'industrie pour les enfants pauvres.

Du *Hoch-Kasten*, sommet de la montagne appelée Kamor, l'œil embrasse la Suisse orientale, le Rhinthal, le lac de Constance, une partie de la Souabe, les chaînes du Tyrol et de la Carinthie. Au sud et à l'ouest, on aperçoit les montagnes de l'Appenzell, le Sæntis, le Geirispitz, le Murli, le Mesmer inférieur, le Niederi et le Wagenlucke. Au nord-est s'étendent les inclinaisons beaucoup plus douces des pays de Saint-Gall

et de Thurgovie. Du Voglisegg, on jouit aussi d'une vue non moins belle qu'étendue sur le lac de Constance et la Thurgovie.

L'ascension du Sæntis et celle de la chapelle des Rochers, *Wildkirchlein*, en passant par Weissbad, sont les deux excursions capitales de l'Appenzell.

Il faut d'abord se rendre à Weissbad (bains blancs), dans les Rhodes intérieurs, au pied septentrional de l'Ebenalp, où s'ouvrent les trois vallées qu'arrosent les trois sources de la Sitter. Weissbad n'est qu'à trois kilomètres d'Appenzell. On suit, pour y arriver, les bords enchanteurs du ruisseau qui lui a donné son nom. L'eau minérale jaillit d'un banc de gravier, tout proche de l'établissement des bains. Cette maison hospitalière, déjà fort ancienne, a été successivement agrandie, de telle sorte qu'elle peut contenir aujourd'hui quatre-vingts baignoires. Les malades se font apporter chaque matin une ou deux tasses de *schotten* ou *molken* (lait de chèvre), base essentielle du traitement qui dure deux ou trois mois, après lesquels une affection chronique peut avoir perdu sa gravité.

Pour atteindre la chapelle des Rochers, pèlerinage très fréquenté jadis, on grimpe, en sortant de Wiessbad, un sentier rude et pierreux qui, traversant la Bommenalp, longe la cabane dite *Im-Æscher;* puis, après une heure et demie de marche, on rencontre un pont de bois jeté sur un abîme, d'où l'on gagne une caverne creusée entre des rochers qui s'élèvent en parois verticales à une hauteur de plus de quatre-vingts mètres. Quelques pas encore, et l'on atteint le Wildkirchlein. Derrière la chapelle, dit Ebel, s'ouvre une grotte dans le rocher, dont les parois sont couvertes de ce qu'on appelle dans le pays le lait de la lune, *lac lunæ;* au fond de la grotte, un particulier d'Appenzell, Ulmann, bâtit un autel en 1656, et choisit la caverne attenante pour séjour. D'une ouverture de la caverne on jouit de la plus belle vue qu'il soit possible d'imaginer. Au fond de la grotte existe l'entrée d'une troisième caverne dont la longueur a deux cents pas sur soixante en largeur et trois à quatre mètres en élévation. La voûte, garnie de stalactites curieuses et de *lait de montagne*, est obscure, d'un difficile accès. Pour y pénétrer, il faut escalader des rocs détachés. Une ouverture se présente, on la franchit et l'on se trouve sur le revers nord-ouest de la montagne,

d'où, par une pente assez raide, on monte aux vastes pâturages de l'Ebenalp, point de départ d'un vaste panorama, moins étendu, moins varié toutefois que celui du Kamor.

Si du Weissbad on veut faire l'ascension du Sæntis, deux chemins viennent s'offrir. Le plus facile, mais le moins pittoresque, longe la rive droite du ruisseau de Schwœndi jusqu'au Scalpthal, puis le vallon de la Scalp pendant une heure, après laquelle il faut monter successivement au Megelisalp, au Kumœd, à la Wagenlucke, et enfin au Geirisspitz, l'un des sommets du Sæntis; pérégrination faite à travers des prairies riantes, des forêts, des terrains alpestres d'autant plus arides qu'on s'élève davantage, et des champs de neige. L'autre chemin passe par la chapelle des Rochers. De ce point on monte à gauche pendant deux heures jusqu'à l'Altenalp, d'où l'on distingue au-dessous de soi, dans une immense profondeur, le lac de la Scalp. Quand l'Altenalp est atteint, et c'est avoir déjà fait un trajet pénible; quand on s'est reposé quelque temps sous la grotte de Ziegerloch, garnie de stalactites et dans les interstices de laquelle coule du *lait de lune*, on s'engage à travers une échancrure de rochers, *Wagenlucke;* on passe entre les Thürmen et l'Ober-Mesmer; on suit des rochers bordés d'affreux précipices, sur un sentier où ne pourraient s'engager de front deux personnes, et l'on arrive à l'Œhrlekopf, plus préoccupé du danger que l'on court, du résultat soudain qu'aurait le moindre faux pas, que des ravissants points de vue qui viennent s'offrir. Après l'Œhrlekopf, dont la tête surgit comme un obélisque, commencent les neiges. A gauche du sentier, contre un rocher, se lit une inscription en mémoire du professeur Jetzeler, de Schaffausen qui, pour s'être exposé sans guide, trouva la mort dans ces précipices; on traverse les chalets de l'Ober-Mesmer, les cabanes dites *in dem Sprüngen;* on monte une pente des plus raides qui conduit à la Ninter-Wagenlucke; on marche encore cinq quarts d'heure, à travers les rochers et les glaçons, entre deux précipices, sur une rampe singulièrement escarpée qui aboutit au Sæntisspitz, et l'on parvient au hardi sommet de cette montagne, après avoir gravi, pendant dix minutes, les flancs raides de son cône. Dans ce long et pénible trajet, le plus fashionable gentleman s'estimerait heureux de rencontrer sur la route des chalets hospitaliers, un lit de foin aromatique, un *rohm-*

zonne, composé de lait, de beurre et de farine, et d'adopter les habitudes frugales, l'aventureuse existence du chasseur de chamois.

Le chasseur de chamois, c'est le héros des montagnes; l'homme à la vue perçante, à la main ferme, au pied agile, pouvant braver toutes les transitions atmosphériques, coucher impunément sur la neige, marcher quinze heures consécutives avec la charge d'un soldat romain, et contenir sa passion, son ardeur dans les limites qu'impose la prudence. Le gibier qu'il poursuit, guidé par un odorat très exercé, par une oreille délicate, par une méfiance justement craintive, semble avoir fait de la fuite une théorie, tant il la dirige avec finesse. C'est donc à qui du chasseur ou du chamois montrera le plus de dextérité. Les chasseurs, ordinairement deux ou trois réunis ensemble, portent le fusil en bandoulière, et munis d'un bâton ferré, chaussés de souliers à crampons, ayant dans un sac du pain d'orge, un morceau de fromage, de l'eau-de-vie de gentiane ou de cerises, une lunette d'approche et une hache pour tailler des escaliers sur la glace, se mettent en route dans l'après-midi et passent la nuit au chalet le plus élevé afin d'être prêts dès l'aube matinale. Avant que le soleil se soit montré, ils endossent une chemise blanche qui leur permet de glisser inaperçus entre les glaciers, et pendant que le tireur le plus exercé se traîne vers un point appelé *luegi,* formé de deux grosses pierres posées debout; pendant qu'il observe à l'aide de sa lunette la marche des chamois, il dirige de la main ses compagnons qui cherchent à tourner la montagne ou qui lancent des chiens vers les crêtes inaccessibles. Pour approcher du gibier, il faut une circonspection, une patience des plus grandes, demeurer toujours sous le vent, ramper de rocher en rocher, et rester quelquefois des heures entières immobile, tant que l'attention du chamois paraît fixée sur le point occupé par le chasseur. Quand l'animal a été longtemps relancé des chiens, il se couche pour prendre du repos; souvent aussi, un vieux mâle, faisant ferme aux chiens, ne s'inquiète plus du tireur, qui profite de cette circonstance, le met en joue et le tire dès qu'il peut distinguer la cambrure de ses cornes. Au moment d'ajuster, s'il arrive que le chamois regarde son ennemi, il faut s'arrêter et ne pas exécuter le moindre mouvement, car le chamois disparaîtrait, et nul moyen de le tuer à la course. Lorsque plusieurs chamois se trouvent groupés ensemble, le chasseur

doit choisir, pour le tirer, celui dont la couleur paraît la plus foncée. Une détonation d'arme à feu ne met pas toujours les chamois en fuite. Leur habitude du bruit des montagnes fait qu'ils redoutent davantage les mouvements des chasseurs ou l'odeur de la poudre.

Qu'un léger chamois se présente,
Le péril du chasseur se change en doux transports ;
Et quand il l'a percé sur la roche glissante,
Il est payé de ses efforts.

CHÊNEDOLLÉ.

A moins d'être chasseur, on ne saurait bien apprécier l'allégresse de celui qui voit enfin, après tant de fatigues, tomber une tête de gibier; il s'élance à travers la neige, en poussant des cris de joie; achève sa victime si elle respire encore, boit même de son sang qu'il croit un spécifique contre le vertige; vide le bas-ventre, attache les pieds ensemble, de manière à endosser le corps de l'animal comme une hotte, et revient ainsi chargé d'un fardeau dont le poids dépasse quelquefois trente-cinq kilogrammes. « On a vu fréquemment, dit M. Wyss, des chamois s'élancer tête baissée sur le chasseur, qui, pour n'être pas précipité dans un gouffre, n'a souvent d'autre ressource que de se coucher et de laisser l'animal effrayé lui passer sur le corps; il arrive qu'une troupe entière fait la même chose et périt plutôt que de se laisser prendre. » Cet animal gravit des pentes inaccessibles en apparence, occupe des saillies où se percherait à peine un oiseau, et peut atteindre par des bonds successifs, comme une pierre dirigée en ricochets, les surfaces les plus étroites et les plus aiguës.

XIX

CANTON DE GLARIS

Histoire. — Bataille de Næfels. — Géographie et statistique du canton. — Ville de Glaris. — Vallée de la Linth. — Le Dœdi. — Mœurs des Glaronais, leurs occupations, leur costume.

Ce fut au cinquième siècle qu'un membre de cette sainte cohorte venue d'Irlande, appelé Fridolin, prêcha la foi chrétienne dans la vallée de Glaris. Il y bâtit une église. Autour de l'église se groupèrent des familles pieuses, serfs nés de l'abbaye de Seckingen, qui devait sa fondation à Fridolin, et qu'administrèrent fort longtemps des seigneurs laïques appelés Tschüdi. En 1264, au gouvernement paternel des Tschüdi fut substitué celui de baillis autrichiens. Avares, injustes, cruels, ils commirent tant d'exactions, tant d'abus, qu'en l'année 1351 les Glaronais, appuyés par les confédérés, se déclarèrent libres et chassèrent leurs oppresseurs; mais bientôt le bailli Walther de Stadion, suivi d'une armée, rentra dans le pays, d'où il fut expulsé de nouveau. Admis le 8 juin 1352 dans la confédération helvétique, les Glaronais prirent une part glorieuse à la bataille de Sempach, et seuls, sans autre appui que leur courage et leur confiance dans le droit, ils triomphèrent en 1388 à Næfels. Des lettres patentes, *næfels fahrtbrief*, composées l'année suivante, sont un monument curieux du style simple, des sentiments pieux et du caractère loyal des Glaronais de cette époque. En voici la traduction :

« Au nom de la sainte Trinité, Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le

Saint-Esprit, *amen* : à celles fins que par nous grâces soient rendues au Dieu Tout-Puissant, à la sainte Vierge Marie, aux glorieux princes du ciel saint Fridolin et saint Hilaire, nos fidèles défenseurs, et à toute l'armée céleste, et de peur que perdu ne soit le souvenir des grands secours et soulagements que nous en avons reçus dans notre détresse, ceci sera mis par écrit; d'autant que la mémoire et l'entendement de l'homme sont faibles, et que dans la suite des temps on met bientôt en oubli les choses passées; c'est pourquoi nous, le landamman et les hommes du pays de Glaris, savoir faisons à tous ceux qui sont ici présents ou qui y seront par après, que mortelles hostilités et guerres à outrance seraient survenues entre le sérénissime prince et seigneur le duc Léopold d'Autriche, d'une part, et les honorables, prudents et avisés, nos bien bons amis, les fidèles et chers confédérés, d'autre part : et voici les confédérés qui pour lors étaient alliés : Zurich, Berne, Soleure, Lucerne, Uri, Schwitz, Unterwald, Zug et notre pays de Glaris. Or, il advint qu'en ces jours-là le susdit duc Léopold d'Autriche marcha contre la petite ville de Sempach en Œrgaw, à dessein d'y endommager nos confédérés dans leurs corps et biens : alors nos bons amis les fidèles et chers confédérés de Lucerne, Uri, Schwitz et Unterwald entreprirent de le repousser, et marchèrent, le 9 juillet de l'an où l'on comptait 1386, devers Sempach, et là fut occis le susdit duc Léopold d'Autriche, et avec lui seize cents comtes et barons; une grande quantité de chevaliers et de gens d'armes y furent aussi déconfits et mis à mort. Puis, au milieu du mois d'août, nos bons, fidèles et chers confédérés de Zurich, d'Uri et de Schwitz, et nos gens du pays de Glaris, s'en allèrent contre la ville de Wésen, et la prirent le premier vendredi après la fête de Notre-Dame au mois d'août, et cela bien loyalement; et prêtèrent les gens de Wésen à nous les susdits confédérés serment de fidélité à toujours : ce qui resta ainsi sans paix ni trève jusqu'au prochain jour de Saint-Gall; alors fut moyennée une paix par certaines villes impériales, jusqu'au jour de Notre-Dame de la Chandeleur; puis cette paix fut prolongée jusqu'au vieux carême; alors la guerre recommença, et beaucoup d'hommes preux et vaillants du pays s'en vinrent dans la ville de Wésen, afin d'icelle garder et défendre pour les confédérés, et afin que notre pays de Glaris demeurât d'autant plus sûr et tranquille. Et

comme nos gens se fiaient au serment et à l'honneur de ceux de Wésen, quelques hommes de Wésen ont machiné un terrible mal contre les nôtres; ils ont donné en grand secret de méchants conseils à nos mortels ennemis, tellement qu'au prochain Quatre-Temps, le samedi de l'an où l'on comptait 1388 depuis la naissance de Christ notre bon Seigneur, s'en vinrent nuitamment et à l'improviste nos mortels ennemis dans la ville de Wésen, et les portes leur furent livrées par les bourgeois, et les nôtres de Glaris furent surpris et occis par l'épée des gens de Wésen et des ennemis; et quelques-uns furent mis à mort dans leur lit où ils étaient couchés et endormis sans défiance aucune, car ils croyaient prendre leur sommeil chez de bons amis, et ainsi furent déconfits, par grande perfidie, et pitoyablement occis beaucoup de gens de bien, et ce fut à grand'peine que quelques-uns purent se sauver; puis le 9 avril, sur le jeudi de la semaine de Pâques de l'année sus mentionnée, se rassemblèrent derechef nos mortels ennemis de la seigneurie d'Autriche, avec quinze mille hommes, tant à cheval qu'à pied, et marchèrent vers Nœfels en notre pays de Glaris, et rompirent à grande force nos lignes et murs de défense : des nôtres il n'y avait contre eux que trois cent cinquante hommes, dont trente nous avaient été envoyés en assistance et consolation par nos bons amis, fidèles et chers confédérés de Schwytz; et les ennemis nous tuèrent bien des braves gens, mais ils furent mis à mal et déconfits près de la Ranti, avec le secours du Dieu tout-puissant, de la sainte Vierge Marie, de nos chers et fidèles soutiens dans la détresse, saint Fridolin et saint Hilaire, et de toute l'armée des cieux; et les ennemis furent mis en grande déroute; tellement que nous gagnâmes onze bannières, et que nous tuâmes deux mille cinq cents hommes : quant à ceux qui se perdirent dans le lac et dans la Linth, on ne saurait en savoir le nombre; et y périrent aussi plusieurs de ceux qu'on croyait être les auteurs de la sus mentionnée tuerie des nôtres à Wésen : et pour que par nous tous, les habitants du pays de Glaris, et par nos descendants, grâces soient à jamais rendues au Dieu tout-puissant, à la sainte Vierge Marie, aux glorieux princes du ciel saint Fridolin et saint Hilaire, nos fidèles aides dans la nécessité, et à tous les saints de Dieu, et pour qu'on n'oublie jamais les grands secours et reconforts qu'en avons reçus, quand il nous fut accordé de pouvoir venger la tuerie et tout

le mal arrivé aux nôtres à Wésen, nous, les habitants du pays de Glaris, avons établi d'un commun accord, pour nous et nos descendants, une procession dans toutes les églises de notre pays; de sorte que de chaque maison le plus honorable personnage, surtout un homme s'il y en a un, aille tous les ans, le second jeudi du mois d'avril, en grande dévotion par les chemins et sentiers où les nôtres en pareil jour ont enduré grand'peine et le labeur, jusqu'au Moulin près des fontaines, et que cela se fasse avant tout à l'honneur et à la gloire de Dieu, de Notre-Dame, de saint Fridolin, de saint Hilaire et de toute l'armée céleste, et ensuite pour la consolation et le repos de toutes les âmes des nôtres qui ont exposé leurs corps afin que notre pays subsiste avec biens et honneur, et qui ont perdu la vie pour cette cause, ainsi que de ceux des nôtres qui ont été mis à mort à Wésen, de même que de tous ceux qui ont combattu en la bataille, lesquelles braves gens ne faut jamais oublier, bien au contraire, leur souvenir doit se garder à perpétuité; au nom de Dieu, et en témoignage public et digne de foi, nous, les gens du pays de Glaris en commun, avons fait appendre le sceau de notre pays à cette lettre, donnée au mois d'avril, le vendredi avant la Saint-Ambroise, de l'an où l'on compte, depuis la naissance de Jésus-Christ, 1389. »

Quelque temps après, s'étant affranchis, à prix d'argent, des droits que prélevait sur eux l'abbaye de Seckingen, les Glaronais augmentèrent de quelques communes leur territoire; puis ayant signé la paix avec l'Autriche, l'empereur Sigismond les releva de toute redevance. En 1403-1404, ils aidèrent les Appenzellois à secouer le joug des alliés de Saint-Gall; ils s'emparèrent de plusieurs bailliages, notamment de Gaster, d'Utznach, et combattirent avec gloire dans toutes les batailles du quinzième siècle. Au commencement du siècle suivant, ils guerroyaient en Italie. Zwingli, curé de Glaris, prêcha la réforme dès l'année 1516. Secondé par ses disciples Fridolin Brunner, Valentin Tschudi, Hans Heer, il introduisit avec succès le culte réformé dans le pays; mais de cette invasion d'idées nouvelles naquit la guerre civile. Une scission profonde, nettement tranchée, s'opéra entre les sectateurs des deux croyances; un état politique différent en fut la suite, et toute tentative de rapprochement échoua. En 1798, Glaris perdit les bailliages de Gaster,

d'Utznach, de Wendenberg et le petit pays de Gambs, qui furent incorporés à Saint-Gall.

Borné à l'est et au nord par le canton de Saint-Gall, au sud par celui des Grisons, à l'ouest par ceux de Schwytz et d'Uri, le canton de Glaris possède cent soixante-huit kilomètres carrés en surface, et une population de trente mille habitants, dont quatre mille seulement sont catholiques. La langue allemande y est seule en usage. Il a pour rivière principale la Linth qui reçoit la Sernft, et qui se jetait autrefois dans la Mag qu'elle obstruait. Depuis les admirables travaux de Conrad Escher, elle débouche dans le lac du Wallenstadt. L'Oberblegi, le Murg, le Mutten et l'Ober, petits lacs des Alpes, et le Klœnthal, dans la vallée du même nom, appartiennent au canton de Glaris, où se trouvent en outre des cascades remarquables, parmi lesquelles on cite celles de Fetschbach, du Fismal, du Schechen et du Rütibach. Ses parties basses, très fertiles, fournissent en abondance du foin, des fruits. On y fabrique beaucoup de fromages, surtout avec le lait de chèvre. Le nombre de ces animaux est plus considérable qu'en aucune autre partie de la Suisse, car il y a des communes qui en ont jusqu'à quatre à cinq cents. Les bêtes sauvages sont les mêmes que dans les deux cantons précédents. Des carrières d'Engi et de Matt on tire de fort belles ardoises. On trouve aussi, sur le territoire du canton, des marbres, des cristaux, des mines de fer, de cuivre et d'argent, mais dont l'exploitation serait trop dispendieuse.

Quinze communautés forment la division politique du canton de Glaris; ce sont : Bilten, Urnen, Nœfels, Mollis, Nettstall, Glaris, Enneda, Mitlœdi, Schwanden, Eschen, Bettschwanden, Rüti, Linththal, Matt et Elm.

La population de tous ces districts est très laborieuse. Leur principale industrie consiste dans l'élève du bétail, dans la fabrication de cotonnades, d'indiennes, de mousselines; dans celle de feuilles minces de bois d'érable, de cerisier et de noyer pour instruments de musique, et dans la préparation d'un fromage vert appelé *schabzieger*, qu'ils font avec le céret mêlé à des herbes odorantes. C'est sur l'exportation de ces divers produits, du gros bétail et des chevaux que repose principalement le commerce cantonal.

Glaris ou Glarus, seule ville du canton, tristement assise au fond d'une étroite vallée, que parcourt la Linth, possède des fabriques considérables, des foulons, différentes sortes de moulins, et une population de quatre mille âmes. Son église, de construction ogivale, sert aux deux confessions. Son hôtel de ville n'a rien de remarquable. On cite la bibliothèque du chanoine Blübimer. Une jolie promenade et un pont de bois, chef-d'œuvre du célèbre charpentier Grubenmann, qui unit les deux rives de la Linth, conduisent au village d'Enneda, dont la population nomade, composée de deux mille âmes, passe sa vie à voyager.

Du Burg, où se trouve une chapelle dédiée à saint Félix, on découvre toute la vallée.

Au nord, entre les parois abruptes du sauvage et gigantesque Glœrnisch, et les cimes du Wiggis, serpente le chemin qui conduit au Klœnthal, lac et vallée dont le souvenir est inséparable du souvenir de Gesner. Après une montée d'environ deux heures, par un sentier passablement raide, on arrive au pied du Glœrnisch; on traverse le hameau romantique de Riedern, puis un pont couvert, et bientôt l'on entend mugir la Linth au fond d'une gorge effrayante; mais après cela se présente une de ces gracieuses et fraîches vallées dont la nature est avare même au sein des Alpes, et que semblent protéger les hauts sommets du Wiggis et du Glœrnisch. Au sud du vallon apparaît le Klœnthal, lac charmant, sur les rives duquel se balancent des bouquets de hêtres et d'érables entremêlés de cabanes alpestres. « Les contrastes des scènes les plus sauvages et des paysages les plus riants donnent à l'ensemble de cette vallée un caractère unique, dit Ébel, et en font une des plus attrayantes que l'on rencontre dans les Alpes. » Un sentier, allant vers l'ouest, traverse la Linth, et se rend, à travers de frais pâturages, au pied du Glœrnisch, où se trouve gravée contre un rocher une inscription en l'honneur du poëte Gesner. On suit les bords du lac, qui n'a pas plus de quatre kilomètres, et dont le Wiggis domine la rive orientale, et l'on sort du Klœnthal par les montagnes de Saas, pour se rendre vers Einsiedeln et Rothenthurm; ou sur le Pragel, pour descendre sur Schwytz par le Muttenthal.

Nous avons parlé précédemment du village d'Enneda. C'est le che-

min qu'il faut suivre si l'on veut connaître la riante vallée de la Linth, sillonnée de cascades, peuplée de troupeaux et tapissée de prairies :

Que j'aime ses eaux transparentes,
Et son léger murmure, et ses abris si frais,
Que le soleil, aux jours des chaleurs dévorantes,
Ne saurait percer de ses traits !

On traverse Mitlœdi, Schwanden, Zuzingen, Haslen, Diesbach, Dornhaus, Matt, dont l'église, après celle de Glaris, est la plus ancienne du canton; enfin Stachelberg, renommé par sa source sulfureuse, à laquelle on accorde beaucoup de puissance. Cette partie de la vallée est le berceau des Stüssi, des Stauffacher, familles renommées dans les annales suisses; de l'intrépide Wala et du géant Melchior Thut, dont le squelette, haut de deux mètres quarante-deux centimètres, se conserve à Vienne où il mourut. Des bains du Stachelberg on peut se rendre en huit heures à Altorf, par le Klausen; en neuf heures à Bregels, par le Kisten; en dix heures à Dissentis, par l'Ober-Sandalp.

Qui suivrait la vallée rencontrerait les gais pâturages du Linththal, la belle cascade de Fetsbach, celle de Schreienbach, qui n'est pas moins retentissante, et trouverait après, dans le sein d'une affreuse solitude, le gouffre épouvantable au fond duquel la Linth bouillonne, et sur lequel est jeté le Pantenbrucke.

De ce point extrême de la vallée, pour parcourir les deux Sandalp, pour visiter les sources de la Linth et faire l'ascension difficile du Dœdi ou Tœdi, montagne d'une hauteur de trois mille six cent quatre-vingts mètres, située sur les confins des cantons de Glaris, des Grisons et d'Uri, il faut un guide.

« Le Dœdi, montagne calcaire reposant sur le Gneiss, ayant l'aspect jaunâtre, s'élève, dit Ébel, du sein de la Sandalp et d'une enceinte de glaciers. Sa cime est couverte d'un banc de glace et de neige coupé à pic, et assis horizontalement sur le roc; cette masse est si prodigieusement épaisse, qu'on la distingue aisément de Zurich, sur le Legerberg, et de diverses autres stations qui s'en trouvent à la distance de quinze à vingt lieues. Du haut de la cime descend au sud-ouest un glacier d'où sort un torrent qui se précipite jusqu'au pied du Dœdi, en formant plu-

sieurs chutes verticales. Du côté du sud, la seconde tête de la montagne, appelée Rusein, est accessible au moyen d'une croupe neigeuse qui descend vers un défilé engorgé par les glaces. Depuis les hauteurs du Sandalp, tout le flanc de la montagne offre un magnifique tapis de neige et de glace. A l'est, on voit un vallon glacial se prolonger jusque dans la Sandalp. La pente du revers septentrional du Dœdi offre des escarpements tels que les neiges n'y peuvent guère prendre pied : pour la première fois, elle fut gravie le 17 juillet 1834. Si l'on voulait en faire l'ascension, il faudrait se rendre à l'alpe d'Ilems, dans la vallée de Rusein, passer la nuit sous un chalet, au pied du glacier d'Ilems, gagner ensuite le Piz-Urlaun, d'où l'on descendrait le long des glaces du vallon qui mène à la croupe méridionale du Rusein dont on gagnerait le sommet ; après quoi l'on gravirait celui du Dœdi. Le soir, on pourrait être de retour à l'alpe d'Ilems. Ce vallon glacé présente de si larges fentes, qu'on ne saurait les franchir sans échelle. » C'est du fond de ces glaciers éternels, inépuisables réservoirs, que s'échappent les torrents du Sandbach, le Limmerbach et l'Oberstaffelbach, qui, réunis, prennent au Pantenbrücke le nom de Linth.

Laissant de côté l'ascension périlleuse et parfaitement inutile du Dœdi, le naturaliste, auquel un bon guide ferait parcourir en détail les croupes montagneuses que nous venons de signaler, et celles qui s'y rattachent, ferait ample provision de fossiles et de plantes intéressantes. Les bancs schisteux des ardoisières de la Linth présentent beaucoup d'empreintes de poissons et de végétaux.

Le luxe n'a point encore pénétré dans les vallées glaronaises. Des contrevents peints en vert distinguent seuls la maison du riche de la maison du pauvre. Le costume national correspond, par sa simplicité, à la simplicité de la vie. Le pâtre porte une espèce de camisole de lin, à laquelle il ajoute un capuchon quand il pleut ; mais il a cru devoir remplacer par un pantalon collant le large pantalon dont ses ancêtres lui avaient légué le modèle.

La récolte des herbes odoriférantes, surtout du mélilot bleu qui entre dans la composition du schabzieger, constituant une des occupations principales des montagnards, ils ont acquis, en qualité de faucheurs intrépides, une réputation méritée. Rien ne les arrête, aucun obstacle

26

ne leur semble insurmontable. Ils vont à la chasse des herbes, dit M. A. Martin, comme le paysan de l'Oberland à la chasse au chamois; et souvent l'une n'est pas moins dangereuse que l'autre. Après s'être muni de vivres, d'eau-de-vie, de tabac à fumer, le faucheur part. Derrière sa provision de pain, il attache des crampons; dans une ceinture de peau, il place la dalle dont il se sert pour aiguiser sa faux; ses souliers sont garnis intérieurement de paille hachée, pour préserver ses pieds des secousses trop violentes, lorsqu'il escalade les pics; ses guêtres sont déboutonnées par le bas pour rendre sa marche plus libre. Tel est le vêtement du faucheur des Alpes, qu'on aperçoit souvent sur le flanc des montagnes, coupant, avec une merveilleuse dextérité, les herbes qu'il entasse, qu'il lie ensuite fortement comme des bottes de foin, pour les jeter dans la vallée d'où il les transporte à la ville la plus proche. A ce périlleux métier il gagne quinze à vingt sous par jour. Quand l'hiver est venu, il va chercher fortune ailleurs; on le retrouve suspendu par des cordes au-dessus d'abîmes profonds, où il pousse, à l'aide de longues perches, les troncs d'arbres, qui, en tombant, sont arrêtés sur leurs bords, et qu'on fait flotter ainsi depuis le lac de Klonthal jusqu'au village de Nestall. Quand cet homme possède quelque argent, il renonce à son existence aventureuse, et se marie avec une jeune fille dont le père, le plus souvent, n'a pour toute fortune qu'un chalet, une petite prairie et le lait de deux ou trois vaches, que cette moderne Galatée va vendre dans la vallée voisine. Elle a la tête couverte d'un léger chapeau, entre les rubans duquel le zéphyr se joue, et tient à la main un bâton pointu. Le baptême, le mariage, célébrés toujours par d'abondantes libations, deviennent l'occasion de réunions joyeuses où se montre avec franchise le caractère du Glaronais, ami du travail, non moins ami des aventures et de la vie militaire. Aussi vous voyez, depuis le seizième siècle jusqu'au dix-neuvième, les Bachmann, les Galati, les Jauch, les Martin, les Müller, les Paravicini, les Schindler, fournir à la Suisse, à la France, à l'Autriche, mais surtout à la France, des officiers, des généraux distingués. Plusieurs illustrations scientifiques et littéraires ont également pris naissance dans le canton de Glaris : certes, le poëte Henri Loritz, né en 1488 à Mollis, et son contemporain l'historien Henri Tschudi, né en 1506, mort en 1572, n'étaient pas des hommes ordinaires.

XX

CANTON DES GRISONS

Constitution géologique du canton. — Ses annales. — Caractère, mœurs, habitudes de ces montagnards. — Diversité de leur langage, témoignage d'origine différente. — Ville de Coire. — Chemin de Coire à Airolo par Dissentis. — Le Rhinthal. — Reichenau. — La Via-Mala. — Les colonnes Juliennes. — La Bernina.

Compris entièrement dans le domaine des Alpes primitives, à l'exception de sa partie septentrionale, où sont des schistes argileux et des bancs de pierre calcaire, le canton des Grisons, plus qu'aucun autre pays de la Suisse, renferme une quantité notable de minéraux et de métaux, d'affreux déserts, des vallées de glace, d'abrupts rochers. A ces lieux sauvages appartiennent des ours de différentes espèces, des loups-cerviers, des lynx, des sangliers, des cerfs, des chevreuils, des lièvres blancs, des marmottes, et sur divers points, notamment aux environs de Coire, d'Ems, de Kazzis, une race humaine abâtardie, frappée d'humeurs froides et de crétinisme. L'étendue des Grisons, car ils embrassent douze cent soixante kilomètres carrés; leur situation au sud-est de la Suisse, sur les frontières d'Allemagne et d'Italie, à l'occident du Tyrol, au nord des vallées de Bormio, de la Valteline et de Chiavenna, en font un pays des plus pittoresques et des plus variés, non-seulement sous le rapport de la température, du sol et de ses produits, mais encore sous celui du langage, des mœurs et des habitudes. Ils présentent au moins soixante vallées, parmi lesquelles nous citerons la vallée du Rhin antérieur, celle du Rhin postérieur, la vallée de l'Albula, celle de l'Inn ou de l'Engadine, etc. Leur

température diffère essentiellement; autant les vallées qu'arrose le Rhin ou qui couvrent le revers méridional des Alpes sont riantes, précoces et fécondes, autant les vallées du nord sont froides. Dans la haute Engadine, dès la fin de novembre, quelquefois même bien avant, les lacs se couvrent d'une croûte de glace qui ne fond que sept mois après.

Les montagnes les plus hautes du canton partent du Saint-Gothard, vont aux sources du Rhin, à celles de l'Inn, et se prolongent au nord-est jusque dans le Tyrol. De cette chaîne principale il en naît d'autres en divers sens, parmi lesquelles certains sommets portent leurs têtes à plus de trois mille mètres d'élévation. Les escarpements du pays sont tels, les précipices sont si nombreux, les accidents si communs et si terribles, que les mères prévoyantes attachent à des cordes les enfants en bas âge qu'elles sont forcées d'abandonner pour le travail d'agriculture.

Le Crispalt, le Luckmanier, le Vogelberg, le Bernardin, le Splugen, le Septimer, le Julier, l'Albula, le Bernina, le Fermunt, le Galanda qui domine Coire, sont les montagnes principales des Grisons. Entre elles coulent le Rhin, qui fait dans le canton un trajet de quarante lieues au moins; l'Inn qui, traversant toute l'Engadine, porte ses eaux dans le Danube; la Linquart, qui arrose le Prettigau; la Plessur, qui se précipite dans le Rhin près de Coire; le Glenner, qui va joindre le Rhin antérieur; le Muesal, qui tombe dans le Tessin; l'Albula, qui reçoit le Rhin postérieur; la Maira, qui se rend au lac de Chiavenna. Ce lac, comme tous les lacs du pays, formé des eaux de neige descendues des montagnes, offre plus de profondeur que d'évasement relatif. Cependant, le lac de Sils, dans la haute Engadine, a presque dix kilomètres de longueur sur quatre de largeur; le lac de Poschiavo, alimenté par trois autres petits lacs, présente quatre kilomètres d'étendue. Les lacs de Silva-Plana et de Saint-Maurice sont à peu près de la même longueur que le Poschiavo. Beaucoup d'autres petits lacs méritent à peine d'être cités.

On conçoit qu'un tel pays doit abonder en sources minérales et thermales; aucun canton de la Suisse n'en possède un si grand nombre. Les sources minérales de Saint-Moritz, de Fideris et du Saint-Bernardin, les eaux thermales de la haute Engadine jouissent d'une réputation méritée. On fréquente aussi les bains de Jenatz et d'Alvenere, près de Coire; ceux de Vulpera, de Gani, de Rothenbrunnen et de Senols.

Le canton ne produit guère que moitié du blé nécessaire à la consommation; mais en revanche le fourrage s'y trouve en quantité si considérable qu'il suffit pour la nourriture d'environ quatre-vingt-dix mille pièces de gros bétail, et pour une immense quantité de moutons et de chèvres. Les forêts sont mal administrées. Les vallées méridionales donnent du vin et beaucoup de fruits. Excepté quelques fabriques d'étoffes, rares et peu actives, les Grisons ne possèdent d'autre industrie que l'élève du bétail et la fabrication des fromages. Ils ont des mines de fer, des sources d'eau salée, et demeurent néanmoins, sous ce double rapport, tributaires de l'étranger.

Primitivement, le pays des Grisons formait ce qu'on appelait, avant notre ère, la haute Rhétie. Il y a vingt-quatre siècles que les Toscans ou Rhétiens s'en emparèrent pour échapper à l'esclavage des Gaulois, tombés comme une avalanche sur l'Italie septentrionale. De cette époque reculée date sans doute l'introduction dans les Grisons d'une langue spéciale, romantsche ou romane, qui s'y maintient avec ses racines, et dont l'étude jette un grand jour sur l'origine complexe de trois langues qui s'y rattachent : la langue allemande, la langue française et la langue italienne. Les Cimbres, les All-Manni, les Goths envahirent successivement les Grisons, et laissèrent des traces durables de leur passage, sans entamer la nationalité rhétienne qui lutta longtemps contre Rome. Enfin Auguste demeura vainqueur dans cette lutte inégale. Des milliers de Rhétiens furent arrachés de leurs foyers, transportés sur divers points de la Gaule, et remplacés au cœur de la Rhétie par des colonies romaines que protégèrent des forteresses élevées par les Césars, et que gouvernait un procurateur. Au cinquième siècle, la Rhétie passa sous la domination des All-Manni, puis sous la puissance des Ostrogoths. Théodoric, roi de ces derniers peuples, la fit administrer par un commandant militaire, qui prit le titre de *duc des frontières rhétiennes*, et qui se trouva sans doute en rivalité avec l'évêque de Coire. En 536, Théodebert, roi des Francs, s'empara de la Rhétie. Il accorda d'immenses priviléges au clergé du pays. Ses successeurs l'imitèrent. Au commencement du dixième siècle, l'empereur Conrad réunit au duché d'Allemagne la Rhétie, qui vit s'élever une telle quantité de petits souverains, qu'aujourd'hui les sommets montagneux des Grisons présentent encore les ruines de deux

cents châteaux, dont l'origine remonte généralement à l'ère d'Othon Ier et de ses successeurs de la maison de Saxe. Dans la dernière moitié du douzième siècle, l'empereur Frédéric Ier établit dans le Rhinwald une colonie souabe, afin d'avoir sur ses derrières, pour tout le temps que dureraient ses expéditions d'Italie, des sujets fidèles propres à lui ménager une retraite en cas d'insuccès. La colonie s'étendit, prospéra de telle sorte, qu'aujourd'hui on retrouve encore ses anciennes mœurs et les éléments de son langage. Après la chute du duché de Souabe la Rhétie tomba dans l'anarchie. Seigneurs ecclésiastiques, seigneurs laïques, ce fut à qui saisirait quelque lambeau d'autorité, à qui montrerait envers les vassaux le plus d'exigence. Quand la mesure des iniquités fut comble, un cri de liberté retentit du haut des montagnes; les Rhétiens se tournèrent vers les Suisses déjà vengés, et s'insurgeant à leur tour, menacèrent la noblesse et le clergé. Alors l'évêque de Coire avec quelques seigneurs et leurs vassaux forma une ligue appelée la ligue *Caddée*, ou ligue de la *Maison de Dieu*. D'autre part, les communes du Rhin jusqu'à Reichenau opposèrent à cette ligue celle qu'on nomma *ligue supérieure* ou *ligue grise*, dont la première assemblée eut lieu à Tronz en 1424. Une troisième ligue, dite *des dix droitures ou juridictions*, formée en 1436, résulta de la réunion des communes situées entre les monts Scaletta et Lucaa, le Rhéticon et le Plessur. Enfin, ces ligues conclurent en 1471 une alliance générale, et le pays, devenu libre, s'appela le *Pays des Grisons*. Sa constitution fut même plus populaire que celle des autres démocraties suisses. Un changement aussi profond amena de longues et sanglantes discussions. Les braves enfants de la Rhétie s'emparèrent de la Valteline, du pays de Bormio, de Chiavenna, dont la possession leur fut cédée à perpétuité par les ducs de Milan, et qu'ils firent administrer par des baillis depuis le commencement du seizième siècle jusqu'en 1797, que la France les réunit à la république cisalpine. Depuis l'année suivante ils sont entrés comme canton dans la confédération helvétique. Aujourd'hui, l'ancienne division en trois ligues : ligue Grise, ligue de la Maison-Dieu, ligue des Dix Droitures, subsiste comme autrefois. La première comprend huit juridictions, la seconde onze et la troisième sept. Tout le monde, depuis dix-sept ans jusqu'à soixante ans, porte les armes; aussi l'armée des Grisons peut-elle atteindre le chiffre

de vingt mille hommes. La population entière n'est pas inférieure à cent mille âmes, dont soixante mille protestants ; les autres sont catholiques.

« Élevés au sein d'une nature âpre et rigoureuse, les Grisons, dit M. A. Martin, apprennent dès leur enfance à braver les dangers. Ils ne payent point d'impôts : souverains dans leurs chaumières, législateurs dans leurs landgemeindes, électeurs de leurs magistrats, éligibles eux-mêmes aux premiers emplois politiques, ils aiment avec passion la patrie et révèrent la constitution. Le bien et le mal leur sont presque également chers, s'ils viennent de leurs ancêtres ; mais ils repoussent toute espèce d'innovation. Le défaut d'éducation les entretient dans une profonde ignorance dont les conséquences sont souvent funestes. Religieuse quelquefois avec excès, la population catholique emploie plus d'un sixième de l'année en processions et en célébrations de fêtes sacrées. Ces montagnards sont généralement de mœurs très simples, honnêtes, fidèles à leurs engagements, hospitaliers et d'une ambition modérée.

« Dans la vallée de Bergell le paysan se montre frugal, économe, laborieux ; les femmes surtout déploient une incroyable activité. Tandis que les hommes s'occupent du transport des marchandises d'Italie venues par le lac de Côme, ou qu'ils gardent les troupeaux au sommet des montagnes, leurs compagnes labourent, moissonnent, fauchent, charrient la récolte sur leurs épaules, et ne négligent pour cela ni leurs enfants, ni l'entretien de leur ménage. En général elles sont grandes, fraîches, jolies, bien proportionnées dans leur jeunesse, mais leurs membres perdent de bonne heure les gracieux contours dont ils sont doués ; leur dos se courbe sous le poids de fardeaux trop forts, leur teint se brunit et leur physionomie devient plus mâle et plus sévère. Un mouchoir blanc, un corset noir, une jupe de même couleur bordée d'un ruban écarlate, un tablier bleu foncé, des bas de laine rouge avec des coins jaunes ou verts, voilà leur parure les jours de fête ; elle est simple, mais fort agréable. Les jeunes filles relèvent et attachent leurs cheveux sur le sommet de la tête, et forment deux tresses qui s'entrelacent autour d'une grande aiguille d'argent ; elles y ajoutent des espèces de nœuds ou de chiffres. Les femmes âgées ou chauves substituent à ces tresses de cheveux une toque de velours noir. Les hommes portent une veste de drap bleu, une culotte et des bas de laine de même couleur, relevés au-dessus du genou.

La conformité de leurs vêtements et la coutume qu'ils suivent de ne pas se marier hors de la vallée leur donnent à tous une ressemblance remarquable et les fait aisément distinguer des autres Grisons. Ils sont, en général, grands et bien faits; d'une physionomie noble; ils exercent l'hospitalité avec un empressement, un plaisir, une générosité qu'on ne rencontre guère ailleurs. La coutume qu'ont les hommes de danser ensemble sans femmes, et les filles de se ranger autour de la table de la communion pour chanter en chœur des cantiques avant et après le service divin, est particulière à cette vallée solitaire, l'une des plus pieuses de l'Helvétie.

« A Pleurs, les paysans n'ont point cet air d'aisance qu'on remarque chez la plupart des Grisons. Ils logent dans de méchantes cabanes, s'habillent d'une bure grossière, et se nourrissent de pain noir, de châtaignes, de pommes de terre et de *menestre* ou soupe de riz et de choux. Leur mets de gala est le *pollenta*, qui n'est autre chose que de la farine de maïs bouillie avec de l'huile et de l'eau. Beaucoup de familles sont réduites ici à la dernière pauvreté, luttant contre le besoin, et assujetties aux travaux les plus pénibles. Néanmoins la physionomie de ces paysans est riante et spirituelle, leur teint basané n'est point désagréable et leur taille est généralement belle. A quinze ou seize ans les femmes sont jolies, elles ont de l'embonpoint, des yeux noirs et vifs et des dents d'une blancheur éblouissante.

« D'anciens usages, inconnus ailleurs, ont été conservés dans divers districts du pays; tel est celui du pain de réconciliation : quand deux hommes sont irrités l'un contre l'autre, leurs amis communs tâchent de les attirer ensemble dans une même maison, à une même table; s'ils y réussissent, la rancune et l'inimitié cessent aussitôt, les deux ennemis rompent le même pain et se réconcilient; les tribunaux ou des arbitres prononcent ensuite sur leurs différends.

« Dans l'Engadine, lorsqu'un homme faussement accusé d'un crime a été justifié par une sentence du juge, tous les habitants du pays se réunissent pour le voir sortir de prison, et une jeune fille lui offre solennellement une rose, qu'on nomme la *rose de l'innocence*. »

Respect à la vieillesse, déférence à l'égard des ministres du culte, rapports naïfs et purs entre les jeunes gens des deux sexes, rien de ce

qui indique une civilisation primitive, un esprit patriarcal, ne manque aux habitudes de ces pasteurs. Quand le printemps arrive, ils font ordinairement combattre ensemble les vaches qui doivent gagner les menus pâturages alpestres : celle qu'on proclame victorieuse reçoit le nom de maîtresse vache et marche à la tête du troupeau, le front orné de rubans et de fleurs.

Vingt-sept mille Grisons parlent la langue allemande, dix mille l'italien, tous les autres usent de la vieille langue rhétienne, mais à laquelle se sont mêlées des expressions allemandes et italiennes. On en distingue trois dialectes principaux : 1° le *ladin*, en usage dans la basse Engadine et dans le val de Munster; 2° le roman de la haute Engadine, des vallées de Bregaglia, Ober-Habstein, Schams, etc.; 3° le roman des Grisons alpins, dans les vallées du Rhin. Un exemple fera ressortir leur différence beaucoup mieux qu'aucune description :

PATER NOSTER QUI ES IN CŒLIS.....

traduction en roman :

1° Bab noss, qual ea ti cis entechiel.
2° Pap noss, quel tii est en cil.
3° Pap noss, quel chi esch in' Iscêls.

Il pourrait très bien se faire qu'à certaines expressions près, introduites depuis le douzième siècle, le ladin fût le même langage que celui des paysans romains dont parle Tite-Live. Le roman de la ligue grise et celui de l'Engadine diffèrent beaucoup l'un de l'autre. Plusieurs ouvrages sont écrits dans ces deux idiomes, notamment les dissertations philologiques de Conradi. Au commencement du dix-huitième siècle, une imprimerie fut établie à Bonadutz (deux lieues de Coire) pour l'impression des livres de prières, des affiches et de quelques livres d'école écrits en langue romantsche. On imprima aussi une Bible et un Nouveau Testament dans la même langue. Ce fut Conradi qui le premier composa, en 1820, à Zurich, une grammaire romantsche. Il s'est publié, en 1836, un journal dans le même dialecte.

L'instruction publique, encore très arriérée dans ce pays, suit néanmoins le mouvement progressif des autres parties de la Suisse. Beaucoup

d'écoles primaires et quelques écoles secondaires y ont été fondées. En général la population protestante manifeste plus d'intelligence et de zèle que la population catholique. Cette dernière, partagée en quatre-vingt-sept paroisses, relève de l'évêque de Coire, excepté quelques communes qui se trouvent sous la juridiction de celui de Côme. Les protestants forment cent trente paroisses comprises dans six colloques, dont les membres se réunissent annuellement en synode présidé par un doyen nommé à vie.

Les bénédictines de Munster existaient dès l'année 800; les bénédictins de Dissentis, dont le couvent et la riche bibliothèque furent incendiés par les Français en 1799, étaient là depuis 1615; les capucins de Coire, de Zizers, d'Untervaz et de Saint-Antonisberg n'ont pas une existence antérieure à deux siècles.

Les Grisons doivent s'honorer d'être le berceau des Salis, des Planta, du sire Rodolphe de Wardenberg, qui commandait les Appenzellois dans les plaines de Am-Stross; des historiens ou polygraphes Ulrich Campel, Jean Gessler, Fortunatus Spricher; du peintre Frizzoni, etc.

Coire, la *Curia Rhætorum* des Romains, porte encore le caractère de son antique origine. Au point de vue architectural, c'est assurément une des villes les plus curieuses de la Suisse. Située en partie au versant d'une colline à un kilomètre du Rhin, sur les grandes routes qui lient la Suisse à l'Allemagne, ainsi qu'à l'Italie, formée de rues étroites qu'enserre une muraille, elle présente beaucoup d'animation, quoiqu'elle n'ait pas six mille habitants; mais toujours un grand nombre d'étrangers, qu'attire le commerce, s'y trouvent réunis.

Capitale de la Rhétie quinze siècles avant d'être devenue la capitale du canton, Coire pourrait presque résumer toutes ses annales dans l'aspect de son église ou *Dôme*. Placée, avec le palais épiscopal et un groupe de maisons habitées par des catholiques, dans une seconde enceinte sur une éminence qui devait servir de capitole à la ville primitive, cette église, ancien temple païen, transformé vers la fin du troisième siècle, en un sanctuaire de dévotion chrétienne, présente des portions d'architecture et de sculpture qui remontent aux neuvième, septième et même quatrième siècles. C'est le style roman dans toute sa grossière naïveté, tel qu'on le rencontre parmi les églises lombardes. Le chœur, auquel on

arrive par une haute rampe d'escaliers, a été décoré par les deux Holbein père et fils. Il renferme des sculptures en bois de la fin du quinzième siècle très remarquables. Dans le bas-côté méridional se trouve le tombeau, en marbre rouge, de l'évêque Ortlieb Brandis. La sacristie conserve les restes de saint Lucius, roi breton, ainsi que divers objets curieux, des vases sacrés, une croix épiscopale du quatorzième siècle, un saint-sacrement d'une ciselure très soignée, une miniature exécutée sur lapis-lazuli, etc. Le palais épiscopal, en quelques-unes de ses parties, est presque aussi ancien que l'église, et nous ne doutons pas que ses fondations ne reposent sur des constructions romaines. Sa chapelle remonte, dit-on, au premier siècle de la chrétienté. Des ouvrages en stuc décorent la grande cage d'escalier et les principaux appartements de cet édifice.

Derrière lui sont des vignes plantées au versant d'un ravin par lequel on gagne le séminaire catholique, situé à courte distance.

Des promenades agréables au Lüzlibad, à Marien-Hugel, à la vallée de Schalfich, le long du torrent de la Plessur, l'un des plus impétueux qui soient en Suisse; aux bains de Lurli, à l'antique manoir de Marschlins, domaine carlovingien devenu la propriété des Salis, préparent le touriste à de plus longues excursions, et lui font mesurer d'avance la nature des impressions qui l'attendent.

Il ne faudrait pas moins de quinze jours si l'on voulait visiter en détail le pays des Grisons; il serait mieux de voyager à pied qu'autrement, de prendre un guide, et, au lieu de se hasarder par des sentiers inconnus, de revenir à Coire après chaque excursion.

Pour aller de Coire à Airolo, par Dissentis, on enfile la vallée du Worder-Rhein, on traverse le village d'Ems, et l'on arrive à Reichenau, ancienne seigneurie de la famille de Buol de Schauenstein, située au confluent du Rhin antérieur avec le Rhin postérieur. Ce fut là, dans l'Institut fondé par le bourgmestre Tscharner, de Coire, que professèrent simultanément le célèbre Henri Zschokke et Louis-Philippe, devenu roi des Français. Le vieux pont de Reichenau, brûlé par les Français en 1799, fut remplacé par un autre pont, qui a soixante-douze mètres de longueur et vingt-sept mètres d'élévation. Sur le second bras du Rhin se trouve un pont du même genre. Après Reichenau se présentent successivement le village de Tamins, d'où l'on peut gagner la vallée de Tamina; le vieux

château de Rhœtzuns, qui domine l'Inter-Rhein ; le village féodal de Lax ; les ruines du manoir de Spielberg et de Wildenberg ; puis, la petite ville d'Ilanz, la seule du monde où se parle encore la langue rhétienne, ville délabrée qui n'a d'autre splendeur que celle de ses armoiries, d'autre monument remarquable qu'un pont sur le Rhin. On traverse le village de Ruvis, qui possède un haut fourneau et une usine de cuivre qu'alimentent les mines du val Bonteglias ; le village de Tavanaséa, dont la fontaine servait de point de rendez-vous aux députés qui se rendaient jadis à Tronz, et l'on arrive dans ce petit bourg que protégeaient cinq châteaux forts, dont les débris conservent encore beaucoup de majesté. Le bâtiment capitulaire du couvent de Dissentis, séjour ordinaire des députés de la ligue grise, présente d'intéressantes peintures, des costumes, des portraits de *Landrichter*, magistrats qui s'assemblaient aussi sous le vieux platane, contemporain de la liberté helvétique, qu'on voit encore à la sortie du bourg, près d'une chapelle catholique. La vallée sauvage de Puntajilas, hérissée de glaciers, d'où sort avec impétuosité le torrent de Ferrœra, dont les eaux ne se troublent jamais, et qui forme là une cascade imposante, renferme du minerai de fer et de cuivre oxydé, de l'antimoine, de la galène, du minerai de zinc jaune-citron, ainsi qu'une variété considérable de pyrites. Sumwix, sa vallée, son territoire argentifère, son vieux château, ses cascades formées par le Greina, ses glaciers, ses prairies, ses forêts rendent très pittoresque le trajet de douze kilomètres qui sépare Tronz de Dissentis.

Ce bourg considérable, peuplé de mille habitants, élevé de douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, était digne, par son admirable position, par la richesse minéralogique de son territoire, d'attirer les sympathies des premiers disciples de saint Benoît, qui sont venus défricher les districts de la Rhétie. L'origine du couvent de Dissentis remonte au septième siècle. On y conservait des manuscrits précieux et une collection minéralogique intéressante, formée par le P. Placide à Specha, qui fut un des explorateurs les plus intrépides de ces vallées. Le massacre d'une compagnie de grenadiers français aux environs de l'abbaye amena sa ruine.

Le *Piz-Cœcen* (Aiguille-Rouge), l'une des montagnes les plus hautes du canton ; le *Piz-Rusein* ou Dœdi, au-dessus des vallées de Barkuns,

Rusein et Kavrein, la Sandalp, sont autant de buts d'excursions intéressantes, mais pénibles, qu'on peut faire avec un guide, en partant de Dissentis. Du même point, on gagnerait Andermatt, par Monpetavetsch, Sadrun, Sainte-Anne, Ruœras, Selva, Ciamot, pays que menacent souvent les avalanches.

Pour atteindre le Tessin, la Leventine et la ville d'Airolo qui se trouve à dix lieues de Dissentis, il faut quitter la grande vallée du Word-Rhein et monter l'étroite, la sauvage et romantique vallée de Medels, en langue rhétienne *Val de Medel*, qui, s'élargissant après deux kilomètres de trajet, conduit, par des escarpements sans nombre, à travers des vallons latéraux dont les habitants semblent perdus sous la neige, au fameux Luckmanier, *Mons Lucumanius*, en patois roman, *Lokma'in, Quolm Santa-Maria.*

Sur l'une des plates-formes du Luckmanier, qui a dix-neuf cent quatorze mètres d'élévation, existe l'hospice de Santa-Maria, bâti en 1374, par Jean III, abbé du couvent de Dissentis. De l'hospice, qu'administre un laïque, partent trois chemins conduisant à Olivone, Faido et Airolo. Dans le huitième siècle, peut-être bien antérieurement, on connaissait le chemin d'Olivone, car une armée carlovingienne y passa.

De Santa-Maria au Scopi, sommet du Luckmanier, il faut encore monter quatre ou cinq heures; mais on en est bien dédommagé par la splendeur du spectacle qu'on découvre de ces hauteurs.

L'un des chemins les plus directs et les plus intéressants qui, du pays des Grisons, conduisent en Italie, part de Reichenau et suit le cours de l'Hinter-Rhein, à travers la vallée de Domleschg, *vallis domestica*, garnie de vingt-un châteaux forts, dont les ruines témoignent la vengeance populaire et le dernier soupir de la féodalité. Sur ce chemin sont les communes de Bonadütz, Rhœtzuns et Kœtzis; la grande forteresse de Rhealt, fondation romaine à laquelle se rattachent bien des fables; le château de Montera et la paroisse populeuse de Thusis, que plusieurs incendies successifs ont rendue la mieux bâtie du canton. Située au confluent du Rhin postérieur et de la Nolla, au pied du Heizenberg, dont les beautés grandioses ont une réputation si méritée, Thusis confine à la *Via-Mala*, gorge affreuse, d'une longueur de huit kilomètres, creusée entre le Béverin et le Mutterhorn. Souvent la Via-Mala n'a

qu'une largeur de quelques mètres. Dans une épouvantable profondeur on entend plutôt qu'on ne voit couler le Rhin dont bouillonne tumultueusement la blanche écume. Au-dessus des parois de rochers qui surplombent le ravin, règne une lisière d'arbres verts qui interceptent le jour et viennent ajouter même à l'horreur de ces lieux. Le grand chemin, taillé en corniche dans le roc, large d'un mètre trente-trois centimètres environ, suit tantôt la droite et tantôt la gauche de la rivière, qu'on voit le plus souvent à soixante-dix et même à cent soixante-dix mètres au-dessous de soi et que l'on passe sur trois petits ponts vacillants. « Pour les construire, dit Ébel, il a fallu, du haut des parois du défilé, descendre avec des cordes des sapins grands comme des mâts de vaisseau, dont on fixait l'un des bouts à l'un des côtés de la rivière avant d'établir l'autre sur la rive opposée. »

Au delà de la Via-Mala, dans la vallée grisone de Schams, se présente Zillis, avec sa vieille église byzantine; puis Andeer, renommé pour ses bains sulfureux; on voit le Rhin, grossi de six rivières, menacer de ses vagues écumantes les bâtiments élevés le long de ses rives; et l'Avers, sortant du Val de Ferrera, sous les regards du château de Bœrenberg, se précipiter dans le Rhin avec un bond furieux. Ce fut un bailli du comte Henri de Werdenberg, sire de Bœrenburg, qui fit manger ses vassaux dans une auge à cochons. Ils s'y résignèrent; mais bientôt le manoir abaissait devant eux ses ponts-levis, et sur ses tours flottait l'étendard de l'indépendance. A six kilomètres de Bœrenburg, en continuant à remonter le Rhin, on atteint le village de Splugen, situé à près de quinze cents mètres au-dessus de la mer; puis l'on s'engage dans l'abrupt défilé du même nom qui vous mène directement sur Chiavenna et de Chiavenna au lac de Como, si l'on n'aime mieux continuer de remonter le Rhin pendant trois heures, et traverser le col du Bernardin. Cette montagne vous conduit parallèlement au Splugen, le long de la Moïsa, jusqu'à Rovérédo, d'où l'on gagne très facilement Bellinzone et Locarno sur le lac Majeur. Une de nos vues, prise aux environs d'Airolo, rend l'aspect des défilés avec une vérité palpable.

Le voyage que nous venons d'effectuer dans le Rhinthal, curieux pour l'homme du monde, intéressant pour le naturaliste, ne le serait pas moins pour l'historien et le philologue désireux de saisir les points de

contact et de fusion qui, lors des grands bouleversements politiques, se sont formés entre les peuples. A Coire, où domine le protestantisme, on ne parle qu'allemand ; à Ems, la langue usuelle est le romantsche ; à Tamins et Reichenau, communes catholiques, on parle allemand, tandis que de l'autre côté du fleuve, à Bonaduts, presque personne ne comprend cette langue. A Rhœtzuns, village catholique, on parle allemand ; à Kœtzis, qui s'en trouve voisin, on parle romantsche et l'on professe la même croyance qu'à Rhœtzuns. Les habitants de Heinzenberg sont Allemands et protestants ; ceux de Thusis le sont également ; tandis que dans la vallée de Schams on ne parle que la langue romane. Hinter-Rhin et Splugen servent de limite au protestantisme, ainsi qu'à l'usage du dialecte rhétien dégénéré.

Vers Bormio, Sondrio, Milan, se dirigent, entre les vallées grisones, plusieurs routes que peuvent aborder les chars, et qui, dans leur trajet, présentent une infinité d'aspects remarquables, de souvenirs, même de monuments auxquels se rattachent les longues luttes des indigènes contre les populations étrangères envahissantes, ou contre la tyrannie de la force brutale et de l'ignorance.

Ainsi, de Coire à Bormio, par Saint-Moritz, on voit à Cheerwalden le tombeau de ce puritain du quatorzième siècle, Donat de Vatz, qui, dans son indignation contre la vie déréglée des nonnes du village, brûla leur couvent ; à Vozerol, la maison où les confédérés des communes grisones ont juré leur pacte d'alliance ; près de Tiefenkasten, la route romaine et la forteresse qui défendait le pont de l'Albula ; à Conters, d'autres souvenirs romains ; à Marmels, le gothique manoir où naquit la puissante famille du même nom ; au sommet du mont Julier, les *Colonnes Juliennes,* monument granitique élevé peut-être en présence de Jules-César et d'une partie de son armée ; à Saint-Moritz, des eaux minérales, les plus énergiques de toute la Suisse ; puis se présentent les glaciers de Bermina ou de Pontresima, le glacier de Roseggio, le col de Braglio et les sources de l'Adda ; l'Adda, rivière célèbre où l'aigle napoléonienne essaya son vol, où la victoire indécise entre les aigles d'Autriche, de Russie et le bonnet rouge planté sur une pique par des mains françaises, s'abandonna confiante à l'oiseau de Jupiter qui venait de surgir d'une petite île de la Méditerranée.

XXI

CANTON DU TESSIN

Caractère des Tessinois. — Illustrations artistiques du pays. — Géographie, statistique et constitution politique du canton. — Ses produits. — Mœurs, usages, modes. — Vallée du Tessin. — Bellinzone. — Locarno. — Lugano. — Mendrizio.

Il fut un âge, heureux âge où le bon bourgeois de Bellinzone et de Locarno soupait avec quelques conserves; maintenant il mange, il boit comme deux Suisses. Les médecins, dans leur indulgence, ont mis sur le compte de l'air vif des montagnes cet exubérant appétit; mais autrefois l'air était le même et les conserves paraissaient suffisantes. Certaines habitudes naissent de la vie oisive; or les habitudes culinaires sont de ce nombre. L'homme qui travaille mange généralement beaucoup moins que l'homme inoccupé.

Jeune, le Tessinois aime les voyages, l'existence active. S'il trouve occasion d'imprimer à son esprit quelque culture, il préfère aux lettres les arts, et parmi les arts ceux qui se rattachent au dessin. Dans le développement d'une semblable inclination les grands spectacles de la nature, le sol que l'on foule, les traditions de famille et d'atelier sont pour beaucoup : un Tessinois, artiste naissant, trouve cela réuni sans sortir de sa patrie. Depuis Dominique Fontana, de Mélide, qui inventa une machine pour transporter du cirque le grand obélisque dressé sur la place du Vatican, et qui acheva, conjointement avec Della Porta et Vignola, l'immense coupole de Saint-Pierre, beaucoup d'artistes émi-

nents, architectes, sculpteurs, peintres, graveurs, ont vu le jour dans le canton du Tessin. Parmi les architectes nous signalerons : Carlo Maderna, de Bissone, auteur du portail et du péristyle de la basilique de Saint-Pierre; Joseph Sardi et Maria Nosséni; parmi les sculpteurs, Étienne Maderna, Carloni di Rovio, Albertoli et Bernardo Falconi, qui a fait la statue colossale de saint Charles Borromée, érigée en 1697; parmi les peintres, Tencella, Bianchi di Campione, David-Antoine Fossati, Baptiste Antoine et Innocent Colomba, Baptiste Discepoli; parmi les graveurs et stucateurs, Georges Fossati et Tencella. Il serait facile de grossir cette liste, déjà fort longue. Elle prouve une aptitude spéciale que le gouvernement du Tessin ne devra point perdre de vue, s'il désire féconder l'intelligence des peuples qu'il administre.

Agglomération de lambeaux d'un territoire jadis arraché par la conquête aux souverains du Milanais, le Tessin n'a point d'histoire nationale, et ne possède d'autre patriotisme qu'un patriotisme de localité. Borné par le Valais, l'Uri, les Grisons, mais principalement par la Lombardie, ayant plus de quatre cents kilomètres carrés, et une population de cent dix mille âmes répandue dans une quarantaine de vallées qui diffèrent entre elles de sol, d'inclinaisons, de température et d'aspect, le Tessin se trouve comme jeté en dehors de la Suisse. S'il arrivait jamais qu'on reconstituât le royaume Lombardo-Vénitien, ce pays devrait en être une des premières adjonctions. Il n'appartient plus à la chaîne des Alpes; et, comme le remarque judicieusement Ebel, le versant de ses rivières se dirige du nord au sud, tandis que toutes celles des autres cantons vont du sud au nord, à l'exception du Valais et d'une partie du canton de Vaud, dont les eaux s'écoulent à l'ouest. Les montagnes, presque toutes de nature primitive, sont très élevées aux frontières du Valais, des Grisons et d'Uri; mais en allant au midi elles s'abaissent de telle sorte, qu'en arrivant dans les districts de Lugano et de Mendrisio elles se convertissent en collines, et finissent par se fondre avec les plaines de la Lombardie. De grands lacs, de rapides rivières arrosent le pays. Ses principaux cours d'eau sont : le Tessin, qui, parti du lac Majeur, va du midi au nord à travers la contrée qu'il divise; la Maggia qui prend sa source dans le val Caverna et tombe, près de Locarno, dans le lac Majeur; le Bégno qui parcourt la vallée du même

nom et gagne le Tessin; la Moïsa qui se jette dans la même rivière et qui sort des Grisons; l'Agno qui se rend au lac de Lugano; la Tresa et la Verzasca qui se précipitent dans le lac Majeur. Quant aux lacs principaux, nous venons de les citer. Il est encore beaucoup d'autres lacs et d'autres cours d'eau dont les débordements occasionnent parfois d'affreux ravages. Aucune rivière du pays n'est navigable. La Tresa et le Tessin pourraient le devenir cependant, mais il faudrait en régulariser la pente.

Le gneiss, le granit veiné, le schiste micacé, le porphyre constituent les roches qu'on rencontre le plus fréquemment dans le Tessin. Il y a des roches de pierre ollaire et des bancs de talc dans la vallée de Peccia; du calcaire primitif dans celle de Bedretto; on trouve des cristaux, des rubis, des topazes, des grenats, des hyacinthes sur le Saint-Gothard, et dans différents points du minerai de fer, de la houille, de l'ardoise, du grès, du marbre.

Indépendamment des animaux sauvages que nous avons indiqués pour les Grisons, et qui se rencontrent ici, on signale l'hermine, la martre, le blaireau, la loutre, le faucon, le faisan, la gélinotte. Le scorpion, et une espèce de vipère dont la morsure est souvent mortelle, infectent quelques plaines et quelques forêts du pays. Parmi les animaux domestiques on élève le chiffre des chevaux à dix-sept mille; celui des ânes et des mulets à cent soixante mille; des bêtes à cornes à soixante mille; des chèvres à quatre-vingt mille; des moutons à vingt mille; des porcs à trente mille. Bien que deux fois l'année on récolte du maïs dans les vallées du Tessin, les grains ne suffiraient point à la consommation, parce qu'en beaucoup de districts on ne peut utiliser les terres que pour la pâture, et qu'en plusieurs autres, tous les lieux au-dessus de seize cent cinquante mètres ne présentent qu'une végétation misérable. On cultive en pleine terre la vigne, même les amandiers, les grenadiers, les figuiers, les mûriers, les châtaigniers, le tabac; et dans les jardins, les citronniers et les orangers. Sur les points d'une altitude supérieure à mille mètres se sont acclimatés presque tous nos fruits du nord.

Les Tessinois, bien traités par la nature, manquent d'industrie. Au lieu d'exploiter leur sol, ils l'abandonnent pour courir le monde; ils ne cherchent même pas à perfectionner leurs instruments de labour, qui témoignent l'enfance de l'art. Les roues de leurs chars, faites d'une

seule pièce, semblent appartenir à un peuple du cinquième siècle. Le montagnard met quelque élégance dans la construction de sa demeure qui est en bois; tandis que l'habitant de la plaine construit la sienne sans goût, sans grâce ni symétrie, mais il la fait solide, en moellons, qu'il ne recrépit même pas avec de la chaux.

On récolte pour environ trois cent mille francs de soie et beaucoup de laine. Ces matières se filent en quelques localités, mais généralement on les exporte. On exporte également du bois, du charbon, du fromage, de la térébenthine, des bestiaux, du poisson, du gibier, des fourrures, des cristaux, des marbres, des truffes, des chapeaux de paille. Le transit par le Saint-Gothard forme néanmoins la base des opérations commerciales du pays.

Le climat présente beaucoup de variété, et les saisons ne sont pas moins variables que le climat. A l'extrémité de telle vallée, de la glace; à l'extrémité opposée, des plantes printanières. Ici, plusieurs mètres de neige et des avalanches; plus loin, à quelques kilomètres, vers le bord des lacs, une température qui est à peine au-dessous de zéro. Les gelées blanches sont fréquentes dans les premiers mois du printemps ainsi qu'en automne; les orages sont presque toujours accompagnés de grêle, et naissent dans les matinées.

Les Tessinois ont la physionomie italienne, dit M. L. Maison, dans son excellente édition d'Ebel, ils ne sont ordinairement ni hauts de taille ni forts de membres; néanmoins ils peuvent supporter la fatigue la plus dure et les plus grandes privations. Bien que les femmes des campagnards soient astreintes à de pénibles travaux, on en voit partout de jolies. Plusieurs localités offrent des traces de crétinisme qui deviennent heureusement de plus en plus rares. Le paysan fait par jour trois repas; quatre au milieu de l'été. Dans les ménages on mange, suivant l'aisance de chacun, de la viande salée une ou deux fois la semaine; et quelquefois du chamois ou de la marmotte qu'on se procure à un prix très modéré. Aux grands jours de fête, aux fêtes patronales, aux anniversaires, les galas présentent une nourriture substantielle. Chez le bourgeois, même chez le paysan aisé, l'usage du café noir après le dîner devient général. On abuse du vin et de l'eau-de-vie. Moins jaloux que son voisin de la Lombardie, le Tessinois est infiniment plus proces-

sif : il aime le jeu de cartes, le jeu de *la Mora*, se livre volontiers au libertinage, et rapporte des pays qu'il visite pendant la moitié de sa vie les vices d'une société corrompue. Quand meurt un père de famille, son héritage est partagé en deux portions; l'une dévolue aux enfants mâles, l'autre à ces derniers et aux filles. Ainsi, dans une famille de deux garçons et de deux filles, chacune de ces dernières ne reçoit que le huitième de l'avoir paternel.

La mise des citadins et celle des campagnards aisés présentent une imitation plus ou moins fidèle de la mode qu'on adopte en France. L'esprit d'innovation pénètre partout; cependant, les femmes des vallées de Colla, Isone, Maggia, Marobbia, Riviera, conservent avec un certain respect les anciennes traditions locales. Les pantalons remplacent aujourd'hui les culottes; aux bonnets de laine et de coton la jeunesse a substitué le chapeau rond; mais au nord du Cérésio on voit encore beaucoup de gilets couleur écarlate. La seule langue en usage est un italien corrompu, excepté dans quelques villages du val Maggia où l'on parle allemand.

Tous les Tessinois professent la religion catholique. Ils sont partagés en deux cent trente paroisses, et leurs églises sont filiales ou paroissiales et collégiales. L'église de Lugano prend le titre de demi-cathédrale. La plupart des paroisses nomment leurs curés et leurs chapelains sous la ratification de l'évêque. On évalue à deux cent cinquante le nombre des confréries, ayant toutes leurs règles particulières, leurs priviléges, leurs revenus spéciaux, leurs usages. Le nombre des ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, s'élève à six cent cinquante environ, un pour cent soixante-dix âmes. Les couvents d'hommes sont au nombre de douze; ceux de femmes au nombre de neuf. Il existe, en outre, une infinité d'ermitages, mais la plupart sans ermites.

La division politique du Tessin comprend huit districts : Mendrisio, Lugano, Locarno, val Maggia, Bellinzone, Riviera, Blegno et la Lévantine. Ces districts sont subdivisés en trente-deux cercles. Lorsqu'après les événements de 1798 le Tessin fut appelé à faire partie de la confédération suisse, il forma deux cantons, réunis dans un seul à dater de 1802.

L'instruction publique, améliorée depuis quelques années, est cepen-

dant bien loin encore d'avoir atteint les résultats qu'on peut en espérer. Les écoles supérieures comprennent trois classes : la grammaire, la rhétorique, la philosophie ; les écoles inférieures ou primaires deux classes : une classe d'écriture, de lecture et de calcul, une classe de travail. Le conseil directeur d'instruction se compose de trois conseillers d'État, de huit inspecteurs de district et des trente-huit sous-inspecteurs de cercles. Il se réunit une fois par an. Quelques établissements d'instruction sont dotés richement, mais ils manquent d'une organisation convenable.

Le val *Levantina*, *Levinenthal* des Allemands, formé du val Bedretto et du val Tessino, se subdivise en Lévantine supérieure, Lévantine du milieu et Lévantine inférieure. La Lévantine supérieure ne renferme guère que des pâturages, et commence vers Nüfenen, pour finir à Dazio-Grande ; la Lévantine du milieu se prolonge jusqu'à Giornico, et la Lévantine inférieure, peuplée d'arbres magnifiques, vient aboutir au bourg de Biasca. Ce dut être après une lutte des plus opiniâtres que le Tessin, qu'on peut avec sécurité longer et traverser aujourd'hui sur de jolis ponts, se fraya le passage du Piottino, et creusa, dans une gorge profonde, son lit inégal. Il compte de nombreux affluents ; il mugit, il bouillonne contre certaines masses immobiles auxquelles la masse des eaux donne néanmoins quelquefois, comme on l'a vu en 1514 et 1834, une effrayante impulsion. Alors les parapets s'écroulent, les digues se brisent, et l'œuvre humaine cède aux mouvements convulsifs de la nature. Les cascades de Pisemegna, Gribiasca, Barolgia, Temosina, et beaucoup d'autres chutes d'eau, argentent les rideaux montagneux qui bordent le Tessin ; rideaux d'une sévérité lugubre, mais auxquels succèdent des teintes moins sombres quand on arrive en vue de Biasca, où l'élargissement de la vallée prend le nom de Riviera.

Connue des Romains sous le nom de val Lepontin, la Lévantine devint, au huitième siècle, la propriété des rois de Lombardie, qui couronnèrent ses sommets de plusieurs châteaux forts dont les ruines imposantes sont encore debout. Possédé successivement par des évêques d'Italie, par le duc Visconti, puis cédé au canton d'Uri, ce territoire ne fut pas heureux. Las de supporter les caprices d'une démocratie exigeante, un jour le peuple s'arma, et l'année 1755 eût assuré son triomphe si tous les cantons ne s'étaient armés pour comprimer la révolte.

Dans la vallée Lévantine existent trois bourgs : Airolo, Faido, Giornico; au midi de cette vallée, Bellinzone; à l'extrémité nord du lac Majeur, Locarno; au bord septentrional du lac de Lugano, la ville du même nom; et à l'extrémité sud du canton, Mendrisio. Localités intéressantes par leur situation, par leurs monuments, par l'éclatante fraîcheur de leurs paysages, elles résument tout ce qu'il est possible de dire sur l'existence citadine des Tessinois; de même que les grands lacs du versant méridional de cette contrée réfléchissent dans leurs ondes les occupations champêtres.

Situé au pied du Saint-Gothard, à douze cent soixante-cinq mètres au-dessus du niveau du lac, au point de jonction des trois branches du Tessin qui viennent du lac Majeur, du val Bedretto et du val Tremola, Airolo dont les habitants portent sur leur physionomie et dans leur langage l'empreinte italienne, date d'une époque très reculée. Son *Castello*, sa vieille tour, *Casa dei Pagani*, passaient pour avoir été bâtis par Didier, roi des Lombards; c'est au même monarque qu'il faut attribuer les tours de Stalvedro et de Quinto, élevées pour défendre l'extrémité du val Bedretto. Mieux que des remparts matériels, six cents Français ont arrêté pendant douze heures deux mille grenadiers russes de l'armée de Suwarow, sortis vainqueurs néanmoins de cette lutte acharnée.

En remontant le Tessin, nous traversâmes Dazio-Grande, déchirure du Monte-Piottino, gorge profonde où parfois le Tessin bondit contre les travaux humains opposés à ses fureurs; insensiblement les sapins disparaissent; les cimes montagneuses ne se montrent plus blanches de neiges; une magnifique bordure de vignes, de noyers et de châtaigniers garnit les hauteurs, ombrage la route et se prolonge jusqu'à Faido, chef-lieu de la Lévantine. En admirant ces arbres séculaires, une triste pensée nous préoccupa; nous nous rappelâmes la tragique vengeance, la sanglante exécution dont furent victimes les habitants du val Lévantin révoltés contre les pâtres d'Uri, leurs seigneurs. En présence d'une population atterrée, qui demanda pardon à genoux, les chefs des rebelles furent mis à mort, et leur tête demeura pendue aux troncs des châtaigniers qu'on voit sur la route. Priviléges municipaux, libertés civiles, port d'armes, immunités diverses, rien de ce qui peut faire la con-



DÉFILÉ DE DAZIO-GRANDE

solation des vaincus ne resta aux Lévantins. Tous les quatre ans, le bailli d'Uri, seul juge, seul administrateur de la Lévantine, y descendait avec apparat du sommet du Saint-Gothard, et «peut-être, dit Héléna-Maria Williams, son aspect faisait-il éprouver ce que sent un oiseau timide et sans défense lorsqu'il aperçoit un vautour armé de serres cruelles se préparant à fondre sur lui.» Après trois siècles et demi d'esclavage, la révolution française rendit indépendant le pays lévantin, dont la population n'atteignait pas alors neuf mille âmes. En 1814, Uri voulut ressaisir son ancienne proie; mais, annexée au canton du Tessin, elle ne cessa point de lui appartenir. Malgré l'émigration déplorable des habitants de cette vallée pour l'Amérique, leur nombre dépasse douze mille.

Dans ce pays une seule voix se fait entendre, la voix du Tessin, toujours grondeuse, souvent retentissante, tombant de chute en chute sur des rochers qui forment quantité de cataractes, dont la blanche écume se tamise. Tel vient s'offrir l'étroit passage connu sous le nom d'Irnickerstalden, conduisant au bourg d'Irnis, autrement appelé *Giornico*. Une haute tour d'origine gauloise, deux églises antiques, *Santa Maria di Castello* et *San Nicolao da Mira*, recommandent Giornico à l'attention des antiquaires; c'est de l'architecture romane primitive dans toute sa rudesse. Au-dessus, au-delà de Giornico, apparaissent des fortifications en ruine, qui fermaient autrefois le défilé, puis d'admirables forêts de châtaigniers; et dans une plaine un monument grossier, formé de rocs entassés, destiné à perpétuer le souvenir de *ce combat sur la glace*, où quinze mille hommes du duché de Milan furent mis en déroute par six cents pâtres sous les ordres des capitaines Stranga de Giornico et Troger d'Uri; communauté de gloire scellée en 1478, et qui aurait dû d'autant mieux sauver les victimes de 1755, qu'à cette époque les ballades d'un poëte lucernois, de Viol, en l'honneur des pâtres victorieux, se chantaient encore dans les vallées du Saint-Gothard. En 1799, la ville de Giornico montrait avec un légitime orgueil les insignes triomphals du 28 décembre 1478; mais l'Autriche, jalouse, les lui ravit. Henri de Zschokke a raconté, de la manière suivante, la bataille de Giornico: «Au quinzième siècle, dans les vallées et les montagnes, dans les campagnes et les villes de la Suisse, tout le peuple était rempli d'une arrogance soldatesque. Depuis que le duc de Bourgogne avait perdu ses

trésors dans une bataille, son armée dans la deuxième, sa vie dans la troisième, la Suisse ne craignait plus personne; de là des guerres sans fin. Un jour, quelques sujets du duc de Milan coupent du bois dans une forêt du val Livino; sur-le-champ, guidés par la vengeance, des jeunes gens d'Uri passent le Saint-Gothard, pillent et maltraitent les habitants des premiers villages du Milanais. Au lieu de punir ces jeunes gens, le canton d'Uri les prit sous sa protection, déclara la guerre aux Milanais, et appela les confédérés à son secours. Ceux-ci, voyant bien le tort du canton d'Uri, voulurent tenter un accommodement, mais ne pas abandonner leurs amis. Ils leur envoyèrent donc des troupes pour les soutenir au besoin, tandis que d'autre part le duc de Milan détachait le comte Borelli, avec des forces considérables, le long du Tessin. L'avant-garde des Suisses, composée de six cents hommes d'Uri, de Lucerne, de Schwytz et de Zurich, se trouvait près du village de Giornico; les autres confédérés, au nombre d'environ dix mille, étaient restés bien en arrière. Borelli voulut marcher contre Giornico avec l'élite de ses troupes. Les Suisses firent couler l'eau du Tessin sur les prairies qui se couvrirent aussitôt d'une surface de glace, puis ils attachèrent à leurs souliers des crampons. Tandis que les Milanais montaient, d'un pas mal assuré, la pente glacée de la colline, les Suisses, d'un pas ferme, se précipitèrent sur eux. Leur petit nombre vainquit sans peine la multitude des ennemis chancelants. Frischhaus Theilig, chef des Lucernois, semblable à l'ange de la mort, se jeta avec sa redoutable épée au milieu des Milanais. Terrifiés, ceux-ci s'enfuirent; quinze mille hommes devant six cents! Leur sang teignit la plaine jusqu'à Bellinzona; il en périt au delà de quinze cents. Cette action, presque incroyable, rendit le nom des Suisses célèbre dans toute l'Italie. Milan acheta la paix, paya les dédommagements, et reconnut que Livino, ainsi que la vallée de Brugiasco, appartiendrait à Uri comme fief perpétuel, sous la seule condition que Uri enverrait chaque année à l'église cathédrale de Milan un cierge pesant trois livres. »

Polleggio, village situé sur un territoire extrêmement fertile, entouré de sentiers romantiques le long du Brenno et du val Blegno; Osogna, autre village à l'ouverture de la vallée de Calanka; puis les cascades éblouissantes de Roggera; puis le bourg de Claro sur la pente d'une

des montagnes les plus belles, les plus fécondes de la Suisse, sont autant d'agréables stations où l'on ne peut se lasser d'admirer la magnificence de la nature. Jadis, du *Poncione de Claro*,

> Quand s'élançant de la flèche gothique,
> Un son religieux se répand dans les airs,

le voyageur se trouvait initié, par la brise du soir, aux mystérieuses pratiques des bénédictines dont l'abbaye occupait le bourg précité ; mais la voix des nonnes comme celle des cloches s'est perdue dans la tourmente révolutionnaire des cantons suisses. Un peu plus loin, laissant à gauche la route qui conduit à Rovérédo, ainsi qu'au Saint-Bernardin, par le val Misono, puis traversant la Moesa, on aperçoit, sur une éminence fertile, le village d'Orbédo, où, le 30 juin 1422, trois mille confédérés triomphèrent d'une armée milanaise de vingt-quatre mille hommes, et l'on n'a plus qu'à suivre une spacieuse et riante vallée pour atteindre Bellinzone, cette clef guerrière de la Suisse italienne.

Arrêtons-nous ici, car il y a des noms sonores qui retentissent autour de nous comme un cliquetis d'armes, des passages qu'en 1799 et 1800 nos cohortes républicaines ont foulés de leur pied victorieux, des sommets où semblent planer les ombres majestueuses de Lecourbe, de Suvarow et de Macdonald. Abandonnant aux touristes l'exploration de la vallée d'Interrhein, du glacier de Rheinwald, des pics du Moschelhorn et du Vogelberg, à travers d'affreux débris, d'épouvantables précipices, nous leur cédons volontiers l'honneur de vérifier l'exactitude descriptive de Boileau, poëte officiel du grand roi, lorsqu'il dit :

> Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
> Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,
> Appuyé d'une main sur son urne penchante,
> Dormait au bruit flatteur de son onde naissante.

Si paisible il y a deux siècles, dans les vers de Boileau, le Rhin aura changé d'humeur aussi bien que de lit, car, loin de sommeiller, il tient en éveil aujourd'hui toute la nature et ne rencontre sur son passage, au lieu d'herbes flexibles, que des rocs contre lesquels il se brise. Pour jouir de la vue du glacier, des cascades et du ravin sauvage appelé Hœllis, il faut monter au Zaport-Alp.

Le passage du Bernardin, *Bernardino*, déjà célèbre dans l'antiquité, porta le nom de Vogelberg jusqu'au cinquième siècle, époque où san Bernardino, pieux missionnaire de la ville de Sienne, prêcha l'Évangile dans ces vallées sauvages. Une chapelle lui fut dédiée, et le nom de San-Bernardino, cachet commémoratif d'un bienfait, s'appliqua désormais au Vogelberg. Dans le mois de mars 1799, Lecourbe, traversant la montagne pour attaquer les Autrichiens, planta ses drapeaux le long du lac Mœsola, source de la Moesa, situé à deux mille cent trente-neuf mètres au-dessus du niveau de la mer; et, traversant le torrent, malgré les glaçons et les neiges, malgré des rochers sans issues, des précipices sans rebords, il apparut aux Autrichiens épouvantés tel qu'une avalanche qui porte dans ses flancs la mort.

Depuis 1803, grâce à l'intelligente coopération du canton des Grisons et du gouvernement sarde, grâce à l'habileté pratique de l'ingénieur Poccobelli, une belle route, large de quatre à sept mètres, et dont la déclivité ne dépasse pas un vingtième du parcours, forme, à travers le Bernardino, une voie de communication des plus importantes qui réunit le Piémont, la Méditerranée, l'Orient, avec la Suisse et l'Allemagne occidentale. Du pont d'Hinterrhein, la route contourne par seize zigzags le flanc de la montagne, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la vallée et les glaciers du Rhin, qui dominent les masses sombres du Moschelhorn et du Mittaghorn; on franchit sans effort le sommet du col; on rencontre, pour franchir la Moesa, le pont Victor-Emmanuel, puis une sorte de hangar protecteur contre les avalanches, et l'on arrive, entre quelques sapins épars, d'une nature rabougrie, au petit village de San-Bernardino, le plus élevé du val Misocco. Il existe à San-Bernardino une source d'eau minérale et thermale d'une température de sept degrés et demi qu'on utilise avec quelque succès.

Le val Misocco, en italien *Mesoleina*, en langue romane *Maisox*, court, d'une part, de l'ouest à l'est, dans une étendue de deux heures et demie; d'autre part, du sud au nord, sur une étendue de huit heures, entre de hautes montagnes. Il possède aujourd'hui quatre mille habitants vivant pastoralement, occupés aussi d'un commerce de transit et parlant le dialecte rhétien. Onze glaciers couronnent la partie supérieure du val Misocco, tandis qu'inférieurement, à travers de jolies cascades,

des bouquets d'arbres, des roches entrelacées de verdure, se montre la puissante végétation qui caractérise les versants d'Italie. Des sentiers plus ou moins difficiles, partant de la vallée, conduisent au célèbre château de Masox, qui devint, en 1482, la propriété du général Trivulzio; à la Forcola, à Chiavenna, au val Cama; aux ruines des manoirs de Grono et de Calanka; au val Traversegna, d'où le torrent du même nom descend; au château Boggiano, vis-à-vis Rovérédo, ainsi qu'à cette charmante église de Madonna, modestement cachée parmi les arbres, comme serait la figure d'une vierge innocente sous les plis d'un voile vert.....

Parallèle au passage du Bernardino, et perpendiculaire à l'Hinter-Rhein, le passage du Splügen dispute à celui que nous venons de décrire sa prééminence de célébrité. Si jadis les soldats de Carthage et de Rome ont franchi le Bernardino, leurs frères, leurs émules, ont également franchi le Splügen; si Lecourbe a frappé de la crosse de ses fusils le front humilié du Bernardino, Macdonald, entre le 27 novembre et le 4 décembre 1800, a franchi le Splügen, nonobstant d'immenses difficultés nées du manque de sentiers praticables et d'avalanches incessantes qui écrasaient des bataillons presque entiers. Déjà, sous Auguste, une route romaine, traversant les défilés du Splügen, venait aboutir à Chiavenna; mais le temps, la négligence en laissèrent altérer la disposition primitive. Au quinzième siècle, les bêtes de somme y passaient. Depuis lors, on a fait quelques travaux d'amélioration; mais la route actuelle, œuvre remarquable, date de notre époque.

Ce fut entre les années 1818 et 1838 que les gouvernements de l'Autriche et des Grisons transformèrent l'ancienne voie romaine, chemin devenu presque impraticable, même aux mulets, en une route de voitures excellente, dont les spirales doucement inclinées contournent les hauteurs, s'appuient contre d'immenses galeries qui les garantissent des avalanches et permettent, l'été, de ne pas doubler le nombre des chevaux, comme on le faisait autrefois. C'est le chevalier Donegani que l'Autriche a chargé d'exécuter, en ce qui la concernait, ce travail remarquable. Il l'emporte de beaucoup sur le travail du versant opposé.

Borné à l'est par les glaciers du mont Soretto, à l'ouest par une escarpe de forme pyramidale, nommée Schneehorn ou Tambohorn, d'où

la vue peut embrasser la chaîne des Alpes et les plaines de la Lombardie, le col de Splügen, appelé aussi *Speluca*, *Colmo del Orso*, est élevé de deux mille quatre-vingt-quinze mètres au-dessus de la mer. A quinze minutes de la descente, on entre dans le royaume lombardo-vénitien; on traverse des terrains incultes, que tapissent des lichens, des mousses, que recouvrent, l'hiver, d'énormes amas de neige; puis, laissant à gauche la fameuse gorge Cardinell, on suit, le long du torrent, trois galeries protectrices de la route contre les avalanches, galeries voûtées, percées de jours, dont la dernière présente quatre cent quatre-vingt-seize mètres d'étendue; on évite le passage de la Lira, si dangereux autrefois, et moyennant des pentes en zigzag, à travers un affreux labyrinthe de blocs détachés et de précipices, on franchit les vallées de Lira, de San-Giacomo, jusqu'à ce qu'ayant rencontré des bouquets de châtaigniers, on peut pressentir l'approche d'une nature féconde. Chiavenna, petite ville de quatre mille âmes située au point de jonction de la Maïra avec la Lira, dans une riante vallée qu'entourent de hautes montagnes, appartint, depuis 1512 jusqu'en 1797, à la république grisone; mais les traités de 1815 l'ont rendue au royaume lombardo-vénitien, dont elle forme la clef du côté de la Suisse. A Chiavenna finit le défilé du Splügen, et viennent irradier plusieurs routes très fréquentées, l'une montant vers le Tyrol par la Maïra, l'autre descendant sur l'Adda, une troisième gagnant Bellinzone par le lac de Como, par Domaso, Isone, Camorino, ou plus directement encore par Rovérédo. Chiavenna, Rovérédo, Bellinzone, Locarno, déversoirs du Tessin, semblent des stations d'attente, des retraites offertes aux voyageurs ainsi qu'aux marchandises, et, dans un cas de guerre, des points stratégiques de la plus haute importance.

Ville guerrière, sorte de défi permanent jeté du haut de ses murailles aux ennemis de la liberté suisse, Bellinzone, fièrement assise sur les deux rives du Tessin, fermant la vallée avec ses trois portes, sa double enceinte crénelée, et ses trois châteaux, a pris, depuis le quinzième siècle, l'attitude belliqueuse qu'on lui voit sur la gravure de M. Rouargue.

Ce sont les ducs de Milan qui ont bâti ces forteresses; ce sont les Français qui, du temps de François Ier, ont élevé cette grande digue jetée le long du Tessin, du Calanchetto et de la Moesa. Bellinzone



est à quarante-trois mètres au-dessus du lac Majeur, à deux cent trente-deux mètres au-dessus du niveau de la mer. On admire son pont d'une longueur de deux cent trente-huit mètres; sa superbe et splendide église garnie de onze autels; ses points de vue, ses promenades sur l'Aldaro, d'une fertilité proverbiale, sur l'Isone peuplé de forêts épaisses, et sur les sauvages anfractuosités du Gramophe, la plus haute montagne du Tessin. Capitale de deux mille âmes, remplie d'étrangers qu'attire le dépôt des marchandises expédiées de la Suisse en Italie, séjour d'un gymnase théologique et place d'armes du canton, Bellinzone ne fait presque, avec Lucarno, qu'une seule et même cité, car Monte-Carasso, Sementina, Gudo, Cugnasco, Gordola, Tenero forment une suite d'habitations champêtres, qui semblent lier l'une à l'autre les deux villes par une chaîne continue de verdure et de fleurs.

Locarno, chef-lieu de district, possède un beau port sur le lac, une grande place publique, beaucoup d'églises, plusieurs couvents, une tour monumentale, *San Vittore*, une bibliothèque, une école littéraire et des environs charmants. Une montagne l'abrite contre les vents du nord, circonstance qui rend son climat très doux. Sa population est à peu près la même que celle de Bellinzone.

Deux routes principales viennent s'offrir pour aller de Locarno à Lugano : l'une, le long du lac jusqu'à Macagno, et de Macagno à Muzano, véritable faubourg de Lugano; l'autre, par Cadenazzo, Bironico et la riante vallée d'Agno.

Lugano, la ville la plus populeuse du Tessin, puisqu'elle a quatre mille âmes, occupe au bord du lac une situation enchanteresse. Elle présente de larges places, des rues bien ouvertes, et possède six couvents, plusieurs églises, un hôpital fondé dans le treizième siècle, un théâtre bâti en 1805. Il faut aller voir l'église de San-Lorenzo, bâtie sur une éminence et dont le portail décoré de sculptures s'exécuta d'après les dessins de Bramante; l'église Santa-Maria degli Angeli, fondée en 1499, où l'on remarque un Crucifiement de Bernardin Luini. Le réfectoire des frères mineurs est orné d'une sainte Cène du même artiste, qui a fait aussi une Madone nichée sur l'une des portes d'entrée de ce monastère.

Les environs de Lugano sont pleins d'intérêt par les phénomènes

naturels qu'ils présentent, par les délicieuses excursions que l'on peut faire le long des flancs de la montagne de Bré et du San-Salvadore. Mais n'anticipons pas sur notre domaine descriptif, et, pour le moment, bornons-nous à signaler les *cantines* ou caves de la montagne (*Cantine di Caprino*), cavernes d'Éole (*Cryptæ Æolicæ*), ouvertures naturelles que les habitants ont utilisées pour y déposer leurs vins et s'y promener au frais pendant les grandes chaleurs de l'été.

L'industrie commerciale de Lugano, ses fabriques de laine, ses ingénieux moulins à filer la soie, ses manufactures de tabac et de poudre à canon, ses librairies considérables; les papeteries, les usines de fer et de cuivre du voisinage, et, plus que tout cela peut-être encore, les produits abondants d'un sol éminemment fertile, font de cette localité un des lieux les plus animés de la Suisse méridionale.

Entre Lugano et Mendrisio une voie commode se présente, la voie d'eau. En côtoyant Mélide, berceau des Fontana, puis Bissone, Maroggia où sont des cavernes de brigands célèbres, et, débarquant à Capa-Lago, on atteint, après une heure de navigation, Mendrisio.

Placée à l'extrême versant des alpes méridionales, à une lieue du lac de Lugano, à trois lieues du lac de Como, à cinq du lac Majeur, traversée par le More, ruisseau torrentiel, Mendrisio, donnant la main, qu'on nous permette cette expression, aux populations allemandes, helvétiques, italiennes et lombardes des environs, semble un asile de paix auquel sourit le ciel, que la nature a voulu former dans un des coins de l'Europe les plus fertiles. Les habitants craindraient, dirait-on, de troubler cette quiétude, car leurs occupations respirent une douce tranquillité; presque tous élèvent des vers à soie. Trois couvents, des capucins, des servites, des ursulines, l'église prévôtale que dessert un clergé nombreux, servent de sanctuaires à la piété d'un peuple religieux par besoin autant qu'il peut l'être par conviction. La ville de Mendrisio n'a que deux mille âmes. Son territoire ne renferme qu'une seule vallée alpine, le *Val-Muggia* ou *Val-Mara*, qui est pourvue d'incomparables beautés. « Elle offre, dit l'Ebel-Maison, un caractère tout particulier, elle n'a point de terre-plein, et les revers des montagnes opposées se rapprochent tellement par leurs bases, que les ondes paisibles de la Breggia trouvent à peine l'espace nécessaire pour s'échap-



MÜHLIBACH

per. Cependant les précipices mêmes sont remplis de fleurs; et du pied jusqu'à la cime, les pentes les plus escarpées revêtues de châtaigniers, de noyers d'une grande magnificence, sont couvertes de prairies. Les groupes d'habitations qui forment les six villages de la vallée ressemblent à des demeures aériennes. Nulle part on ne jouit plus délicieusement des contrastes du soleil et de l'ombre, d'une chaleur douce et d'une fraîcheur agréable. »

Nos vues de Bellinzone, de Côme, de Dazio-Grande, celles de Louësch et de Muhlibach reproduisent avec exactitude les formes architecturales ainsi que l'aspect de cette nature de transition placée entre la Suisse ancienne et l'Italie.

XXII

LOMBARDIE

(LAC DE COMO, LAC DE LUGANO, LAC MAJEUR).

Histoire. — Aspect général et rivages du lac de Como, ses villes, ses *ville*, ses habitants. — Description du lac de Lugano. — Ensemble du lac Majeur et promenade le long de ses rivages. — Monument de saint Charles Borromée. — L'Isola Madre, l'Isola Bella.

ILES BORROMÉES.

Italiam! Italiam.....!

Elle n'était point vaine cette exclamation échappée de la poitrine du poëte, exclamation inspirée par le patriotisme, et léguée aux siècles futurs comme une semence d'émulation, d'héroïsme et de gloire. Les enfants des trois lacs y ont répondu : sous les Romains, Pline le Jeune; au moyen âge, deux papes, Clément XIII et Innocent XI; un savant historien, Simon de Muralt; dans les siècles postérieurs, saint Charles Borromée; Paul Jove, le panégyriste de Charles-Quint; parmi nos contemporains, le physicien Volta; le sculpteur Canova; un monde entier d'artistes célèbres, tous Italiens, tous issus de ce versant des Alpes qui tient à la Suisse et qu'ont éclairé de leurs rayons plusieurs civilisations différentes.

Les Étrusques, les Orobiens, les Romains se sont succédé dans la possession des trois lacs. Sur leur territoire, César fonda une colonie grecque, et tel était déjà le goût de ces peuples pour l'architecture et



CÔME.

la statuaire que, sous les empereurs, la plupart des maçons, sculpteurs, charpentiers d'Italie venaient du vaste territoire compris entre les rives du lac Majeur, de la Moesa, de la Maïra et du lac de Como. Il en fut de même sous les rois des Lombards. On appelait alors les maçons *magistri comacenses*.

Au douzième siècle, la ville de Côme, habitée par une noblesse puissante, par un peuple nombreux, régnait en souveraine sur les pays de Lugano, de Mendrisio, de Bellinzone, de la Valteline et de Bornico. Elle était à la tête des Gibelins, tandis que Milan, sa rivale, appuyait les Guelfes. Assiégée, prise et brûlée en 1127 par les Milanais, Côme se releva bientôt de ses ruines. Elle recommença la guerre. Elle ouvrit aux empereurs d'Allemagne le chemin d'Italie et finit par devenir la propriété des Visconti. A ces destinées de la ville de Côme se rattachent les destinées de toutes les grandes communes voisines.

LAC DE COMO.

Long d'environ quarante kilomètres, large de quatre, partagé au sud en deux bras qui aboutissent, l'un à Côme, l'autre à Lecco, le lac de Como est ceint de hautes montagnes. Soixante-sept rivières et ruisseaux torrentiels s'y jettent. Les plus considérables sont l'Adda, la Léra, la Maïra. Il éprouve souvent des crues instantanées, surtout dans le bras voisin de la ville de Côme.

Naviguer sur cette vaste étendue d'eau, c'est faire une promenade non moins intéressante qu'agréable. Jusqu'au bord de ses rives descendent en gradins successifs les montagnes des Grisons et de la Valteline, faisant place, vers Côme et Lecco, à de charmantes collines ornées de cette parure italienne, de ces forêts de figuiers et de lauriers, de ces orangers entrelacés de vignes qu'on n'a vus dans aucune partie de la Suisse. Voilà Vico et ses *ville* adossées à la montagne de Lampino; Cernobio, puis l'embouchure de la Breggia; voilà le palais Calderora, *ville* d'Este, ancien séjour de la princesse de Galles, où le pinceau du célèbre Vaccani a transporté dans le salon et les boudoirs une partie des merveilles que la nature produisait sous ses yeux; plus loin, le Pizzo, jolie campagne qu'on oublie pour admirer le site pittoresque du village de Mol-

trasio. Le chantier de Carato, garni de bateaux d'une poétique élégance; Germanello, groupé sur une pointe de rochers qui s'avance au milieu du lac; Bienno, entouré d'une forêt de lauriers; Argegno; Calogno, avec son arc triomphal romain, son inscription aux déesses-mères, viennent s'offrir successivement. Une île, l'île Saint-Georges ou Comacina, située vis-à-vis de Balbiano, pourrait servir de relâche aux bateaux. Ce serait même, pour le voyageur, l'occasion d'une étude d'archéologie, si, après avoir visité le magnifique palais du cardinal Gallio, et la *ville* d'Aqua-Fredda sur une hauteur voisine, il descendait à Villa où sont enfouis des restes de colonnes romaines. Plusieurs ruines plus importantes, débris d'un temple en marbre cipolin, les traces d'un aqueduc et divers monuments romains, les uns enfouis sous l'eau, les autres épars sur le sol, existent aux environs de Lenno. Portezza, Tramezzo, sont une réunion de jolies campagnes qu'efface la *ville* Sommariva, séjour véritablement féerique où les merveilles de l'art luttent d'intérêt avec les merveilles de la nature. On passe devant Cedenabbia; on arrive au bourg de Menaggro, à Rezzonico, à Pianello. On voit de loin le château fortifié de Musso, bâti par le maréchal de Trivulce; et tout à coup des bruits inaccoutumés, le retentissement de lourdes voitures qui reviennent chargées des carrières de marbre de Tusso, la résonnance du martinet de l'usine de Dongo où s'exploite un minerai ferrugineux abondant, substituent l'image de la vie active aux rêves, aux chimères qu'inspiraient peut-être les objets précédemment indiqués. Les hautes murailles du bourg de Gravedonna, le village de Domaso n'empêchent pas le regard de suivre les ondulations lointaines de la plaine de Livio, peuplée d'habitations, et l'on arrive au fond d'un golfe garni de rochers presque inaccessibles, appelé Lac de dessus, *il Lago superiore*, territoire de Gera et de Serico. Des archéologues pensent que là se trouvaient les *Campi Ceciliani* ou *Mariani* des anciens.

Un costume particulier distingue les femmes du lac de Como. Presque toutes sont habillées comme les capucins; et cela depuis qu'un prédicateur ardent leur eut persuadé, il y a deux siècles, de se mettre sous l'invocation de sainte Rosalie, et de voiler leurs charmes ainsi que le font les vierges vouées au Seigneur. Cette prise d'habits s'exécuta avec enthousiasme, mais peu à peu la coquetterie lutta contre la *frate;* on

y associa des dentelles, des pierreries; on en dessina le corsage sur les hanches; de sorte qu'aujourd'hui, même sous la robe traditionnelle de la modestie religieuse, les jeunes filles savent utiliser l'art de plaire.

Remontant le lac par la rive opposée à celle que nous venons de suivre, nous atteignons successivement Derio et Devrio à l'embouchure de la Varone, ensuite Bellano où, du haut d'un rocher de soixante-dix mètres, presque perpendiculaire, la Pioverna se précipite dans le lac. De Bellano à Varéna sont des carrières de marbre en exploitation. On voit ensuite la *ville* Carmana, que Baldoni suppose avoir été la maison de campagne de Pline; Mandello, bourg considérable où pose majestueusement le palais Airoldi; le village d'Abbadia, et enfin Lecco, qui, de simple château fortifié, est devenu ville d'industrie assez importante, puisqu'on y compte au moins douze fabriques, usines ou manufactures.

En parcourant le côté occidental du lac, on rencontre, après Lecco, Malgrate, Pari, Vasséna, Limona et la *ville* Giula, belle habitation, élevée entre deux golfes au centre d'une plaine, et dont l'intérieur a été somptueusement décoré de la main d'artistes éminents, parmi lesquels on cite Bibbiéna. Jovius place à Bellagio la maison qu'habita Pline, et qu'il nomme *Tragœdia*. Une inscription trouvée là rend cette opinion vraisemblable. Les *ville* Serbelloni, Ciceri, Taverna, Anguissola, la *ville* Lodi surtout, bâtie par François Melzi d'Eril, font de Bellagio un vaste groupe de palais. La campagne Serbelloni se trouve dans un site ravissant, et celle de Lodi, indépendamment de l'élégance des jardins, possède dans ses vastes salles, dans sa chapelle, des statues en marbre et des peintures des premiers maîtres d'Italie.

En quittant Bellagio, le lac, dominé par une montagne très élevée, *la Valassina*, s'assombrit; mais presque aussitôt se présente le village de Lesseno avec ses *ville* Cascate, Cendrato, Sozzana, Rozzo, Calzolina, Calvagnane, etc., rivalité d'architecture, d'ornementation, d'orgueil et de bien-être. Ce ne serait pas perdre son temps de visiter quelques-unes de ces habitations où se trouvent de précieux tableaux, et de voir, dans l'église paroissiale, des peintures attribuées à Luini. Le bourg de Nesso, les villages de Polagna, Careno, Falanza, présentent une lisière animée, vivante, qui vient aboutir à la *ville Pliniana*, ainsi nommée de la description que Pline le jeune a faite d'une source voisine. Les

Pallavicini, les Visconti, les Canarisi ont possédé cette campagne délicieuse qu'embellissent des bouquets de cyprès, de lauriers, d'arbres divers d'une végétation vigoureuse et une cascade de l'effet le plus pittoresque. Un couvent où repose sainte Guglielmine existe à Brunate, au sommet d'une montagne, non loin de Côme, et attire de nombreux pèlerins. Toutes les mères du voisinage, dont le lait se perd en nourrissant leur enfant, courent invoquer sainte Guglielmine.

Torno, Perlasca, Blivio, villages à maisons de plaisance disséminées sur les pentes des collines, vous ramènent dans Côme, dont la cathédrale de marbre, fondée en 1396, les différentes églises, les couvents et les maisons patriciennes renferment une infinité d'objets d'art. Ici, plusieurs siècles semblent revivre en présence les uns des autres, parlant tous à la fois d'une voix souvent discordante, tantôt belliqueuse quand elle s'échappe des noirs donjons qui la protégent; tantôt caressante et douce, quand avec la prière et l'ogive elle s'élève comme un parfum vers le ciel. Notre gravure rend très bien ces contrastes.

La population de Côme et de tous les environs s'absente si volontiers du pays, pour parcourir l'Allemagne et la Suisse en vendant des baromètres, des images, des lunettes, de la quincaillerie, qu'à peine sur dix chefs de famille en trouve-t-on un chez lui. Un chemin de fer très fréquenté réunit aujourd'hui Côme et son lac à la ville de Milan.

LAC DE LUGANO.

Ce lac, *lago Ceresio*, de soixante-six mètres plus élevé que celui de Côme, présente de nombreuses sinuosités et différents golfes, nommés lacs d'Agno, de Morcote, de Tresa, d'après la proximité des lieux qu'il baigne. Il est si poissonneux qu'on y pêche toutes les semaines mille à quinze cents kilogrammes de poissons qui se vendent à Milan.

Excepté du point où s'élèvent les rochers de Caprino, le lac dont il s'agit présente, dans tout son pourtour, des sites ravissants et des paysages enchanteurs. Ses bords montueux, dit Ebel, ont un rapport frappant avec les montagnes et les îles de la mer du Sud, et le vert foncé de ses eaux limpides rehausse le charme de l'ensemble. Nulle part, du côté septentrional des Alpes, on ne trouve une nature aussi belle. De

Lugano à Portezzo, quand le vent n'est pas contraire, on voit se succéder des points de vue magnifiques. A Gandéra, par exemple, des jardins suspendus sur de hautes arcades, des terrasses revêtues de pampres, des maisons pyramidalement étagées présentent un aspect plein de noblesse et de grandeur; près de Capo di Milano retentit et se dessine une superbe cascade; le mont Castano, le mont Bré, le golfe de Lugano, reproduction en miniature de la baie de Naples, sont dignes, sous tous les rapports, des empressements du touriste, de la palette du peintre et de la lyre du poëte.

LAC MAJEUR.

Un lac imposant, un grand saint, une statue colossale, c'est-à-dire les merveilles de l'art et du spiritualisme associés aux merveilles de la nature, voilà ce que nous allons rencontrer. Long de soixante-quatre kilomètres, mais étroit à proportion, puisqu'il ne dépasse pas dix kilomètres dans sa plus forte largeur, d'une profondeur qui atteint jusqu'à six cents mètres, le lac Majeur, bien qu'exposé aux bourrasques de quatre vents, l'*Inverno*, le *Margozzolo*, le *Vento di Maggiore* et le *Bergamasco*, présente une navigation moins dangereuse que celle du lac de Côme. Plusieurs rivières considérables : le Tessin, la Verzasca, la Maggia, la Toccia; les eaux des lacs de Lugano, de Mergozzo, d'Orta, de Varise, de Monate et de Comabio, viennent se jeter dans son vaste réservoir, et produire des courants qu'un habile batelier évite avec soin.

Une majesté sauvage, jointe aux beautés d'une nature douce et riante, caractérise ce délicieux pays, dit M. A. Martin. Tantôt la vue s'y trouve resserrée dans les plus étroites limites; tantôt elle embrasse le plus vaste horizon. Ici, de hautes montagnes l'étreignent; là, leurs sommets s'inclinent, leurs croupes s'affaissent par degrés jusqu'aux plaines de la Lombardie. Au nord-est, entre Laveno et Magadino, le sombre Gamborogno s'élève rapidement du sein des ondes, à une hauteur de deux mille mètres. Ailleurs, les flancs boisés du Pino et le mont Canobbio semblent fermer le lac; de sorte que sa partie septentrionale forme un bassin long de douze kilomètres, qu'on appelle lac de Locarno. Au-dessous de Canobbio et de Luino, le lac Majeur s'élargit et dessine un

golfe oval de deux à trois mètres d'évasement. Plusieurs villes : Palanza, Intra, Locarno, Luino, Laveno, Sesto-Calende ; les îles Borromées, Isola-Bella, Isola-Madre, Isola-San-Giovanni, quantité de villages et beaucoup de *ville*, mais en moins grand nombre qu'autour du lac de Côme, bordent les rives du lac Majeur. Les promenades en bateau y sont ravissantes. Le pont de Brolla ; l'ouverture de la vallée de Maggia, d'où sort avec impétuosité la rivière du même nom, par des gorges resserrées entre des rochers menaçants ; Pedamonte, Intragi, à l'entrée des vallées de Centovalli et d'Onsernone ; la montagne de Vichezza, mélange d'horribles beautés et de paysages *idylliques*, offrent une intarissable succession de tableaux variés à travers lesquels l'imagination se trouble et la mémoire se perd.

Les vallées, toutes d'aspect différent, qui viennent aboutir aux rives du lac Majeur, mériteraient d'être parcourues, étudiées avec le marteau du géologue, la valise du botaniste, le crayon de l'antiquaire et le pinceau de l'artiste. On y ferait d'immanquables découvertes, car depuis des siècles les pas de cent générations successives ont marqué sur ce sol. La vallée, plutôt la gorge de Centovalli, garnie de rochers en étages, en promontoires, présente une longue succession de vallons latéraux, terrasses naturelles qu'embellissent d'agréables pâturages et de frais bosquets, où le figuier prend de telles dimensions, qu'il couvre une maison tout entière ; le long de la vallée de Vichezza, comme en quelques parties de la Centovalli, ce sont des haies de jasmin, de romarin et de myrthe ; ce sont des fougères élancées, des genêts vigoureux qui tapissent les rochers ; ce sont, au-dessus du chemin, des berceaux de pampres ; de chaque côté du même chemin, un rideau de châtaigniers, d'orangers et de citronniers, ou des forêts superbes entrecoupées de prairies. Une population de ramoneurs abandonne cette contrée chaque hiver, tandis que les femmes sont occupées de la fabrication des chapeaux de paille. La vallée de Verzona, presque impraticable, d'un pittoresque sauvage, offrant disséminées de chétives maisons, qui témoignent autant de conquêtes difficiles opérées sur un sol ingrat, couverte de pâturages alpestres, de noyers et de châtaigniers, a pour habitants une population colère, vindicative, jalouse, armée sans cesse d'un couteau très acéré, recourbé comme une serpe, que les hommes pendent à

leur ceinture, et dont ils font, dans leurs rixes, un usage malheureusement trop fréquent. La vallée d'Onsernone, la vallée de Maggia, la vallée Lévantine, la vallée de Domo-d'Ossola, sont couvertes de forêts superbes, bordées de rochers en amphithéâtre, arrosées d'eaux vives, garnies de massifs de verdure et tapissées de prairies, se resserrant, s'élargissant tour à tour, tantôt impénétrables aux rayons du soleil; tantôt recevant d'aplomb un faisceau d'éclatante lumière; ici baignées par des nappes d'eau de plusieurs kilomètres, les lacs de *Varise*, d'*Orta;* ou par de petits lacs, le Comabio, le Monate; là présentant l'image d'une convulsion profonde, la preuve d'un cataclysme dont le secret demeure gravé sur le grand livre de la Providence.

Lorsque de Mendrisio nous revînmes au lac Majeur pour gagner le Simplon, et monter par Brieg aux sources du Rhône, nous traversâmes un pays enchanté, séjour favori de l'aristocratie milanaise. Après avoir visité la sombre église carlovingienne de Varise, qui contraste avec la somptueuse élégance des édifices bourgeois, des palais seigneuriaux et la magnificence des *ville* voisines, nous fûmes, dans nos visites, embarrassé du choix, et après, non moins embarrassé de nos préférences. A quel rang de primauté placer les palais Serbelloni, Zinzendorf, Schinchinelli, Biümi et Dandolo? Où trouver réunis plus de splendeurs artistiques, plus de goût, plus de sentiment de bien-être, plus de pompe et de richesses empruntées à la nature? Qui l'emporte des jardins ou des champs, des créations du ciel ou des créations humaines? On demeure presque indécis devant la Litta Mondignani, et n'était le ciel, ce ciel bleu d'Italie que rien ne saurait remplacer, on se passionnerait pour l'art au point d'oublier les œuvres de Dieu. Après un pèlerinage à la *Madonna del Sacro Monte*, calvaire d'où l'œil plonge sur les lacs de Varise, de Comabio, de Ternate et de Monate, sur une partie du lac Majeur, sur celui de Côme, et sur les plaines de la Lombardie, jusqu'aux Apennins; après un salut de vénération donné à cette ville de Milan, dont le dôme, peuplé de statues, semble tressaillir encore à la voix de saint Ambroise, nous descendîmes sur le lac Varise, sur celui de Comabio, garnis de campagnes charmantes, et nous arrivâmes à Sesto-Calente, non loin de cette Somma des anciens où passèrent sur des radeaux les éléphants d'Annibal, où des tombeaux romains encore épars, des

armures oxydées et divers autres débris perpétuent le souvenir de la défaite de Scipion.

A dix kilomètres de Sesto, deux petites villes commerçantes, envieuses l'une de l'autre, se penchent sur le lac et se regardent. On les nomme Angéra et Arona; Angéra, au gothique manoir; Arona, berceau de saint Charles, où le voyageur apprend sa touchante histoire, sa vie d'abnégation, et côtoie des rivages palpitants de son souvenir. C'est là qu'à leurs frais une grande famille, une ville, un peuple ont élevé la glorification matérielle du cardinal. Il porte l'habit de simple religieux. D'une main il tient un bréviaire, de l'autre il bénit sa ville natale. La statue, sans le piédestal, a vingt-trois mètres. La tête, les pieds, les mains sont en bronze; les autres parties en lames de bronze très épaisses. Au dedans se trouve une colonne en pierre destinée à soutenir le colosse, dans l'intérieur duquel existe un escalier en fer par lequel on peut atteindre la tête et s'asseoir dans la cavité que forme le nez. Sur le miroir limpide du lac se reproduit cette vénérable image, comme se voyait naguère l'image véritable du saint pontife à travers le tombeau de cristal que lui a donné l'église métropolitaine de Milan.

Trois lieues plus loin que le colosse sont les îles Borromées. Ce n'étaient autrefois que des rochers stériles, dit M. Martin, aux paroles duquel nous n'ajouterions rien de nouveau. Vitalien Borromée conçut le projet de lutter avec la nature et fit construire sur ces rocs un des plus beaux palais de la Lombardie. Couvrir d'arbres exotiques et indigènes un sol aride, le décorer de statues précieuses, imiter les jardins suspendus de Babylone, tel fut le rêve de Vitalien, et la réalisation de son rêve enfanta presque un prodige. C'est du centre du lac qu'il faut voir ces îles féeriques. On aperçoit au fond les montagnes de Baveno et de Montorfano qui s'élèvent graduellement jusqu'à la cime du Simplon; on approche, et l'*Isola-Bella* présente alors le ravissant aspect de dix terrasses étagées les unes au-dessus des autres. D'un côté, forêt d'orangers; de l'autre, bois touffu de lauriers, qui, dans toutes les saisons, ombragent d'une riante verdure ces lieux de délices. Les tours, les arceaux, les statues forment une espèce de contraste, et dissimulent la monotonie des citronniers adossés aux murailles, devant lesquelles sont disposés des parterres de fleurs aux couleurs non moins éclatantes que variées. Un Pégase, placé sur la

plus haute des terrasses, donne à l'île et à l'ensemble de ses décorations une forme pyramidale. De cette terrasse on découvre les îles voisines, les villes de Palanza, d'Intra, de Laveno, de Sonnat, de Sainte-Catherine. Des lauriers couvrent les murs du côté du nord. Parmi les statues de ces délicieux jardins on distingue un beau buste d'Achille. Le palais, vaste et magnifique, resplendit de glaces, d'or, de marbres prodigués dans sa décoration intérieure. On voit, avec une sorte d'étonnement, la devise *humilitas* tracée au pourtour de ces salles où tout rappelle la magnificence. Il serait injuste, néanmoins, de reprocher à la famille Borromée des dépenses de luxe, quand on songe que saint Charles consacra tous ses revenus, même le produit de la vente de ses meubles, au soulagement des classes pauvres, et que le cardinal Frédéric fonda la bibliothèque Ambroisienne. La galerie renferme une collection précieuse de tableaux, parmi lesquels on distingue des ouvrages du Titien, de Raphaël, du Corrège, de Paul Véronèse, de Lucas Giordano, de Camille Procaccini, de Schedoni, de Lebrun, etc. Dans un des étages supérieurs règne un appartement que Tempesta a décoré de tableaux remarquables. Son portrait, peint par lui-même, et celui de sa femme qu'il tua dans un accès de jalousie, ne sont pas les ornements les moins piquants de ce lieu où l'artiste passa, dit-on, loin du monde, le reste de sa vie. Du côté des jardins est un appartement souterrain dont les colonnes, les parois et le plafond sont revêtus de cailloux et de coquilles de diverses couleurs. On a placé, dans le fond, de belles statues en marbre.

L'*Isola-Madre,* située à deux kilomètres du rivage, présente à peu près la même étendue de circonférence. Elle abonde en beautés naturelles, et doit conséquemment moins aux efforts de l'art que l'Isola-Bella. Les sept terrasses qu'elle renferme, bâties les unes au-dessus des autres, sont tapissées d'orangers, de limoniers, de citronniers, d'une quantité d'arbres fruitiers divers, de vignes aux puissants rameaux. Un palais, malheureusement inachevé, œuvre architecturale grandiose dans sa simplicité, domine ces terrasses; et l'île forme de tous côtés des bosquets de lauriers, de pins d'Italie qu'habitent une foule de faisans et de pintades. L'aloès, le cactus, toutes les plantes des pays chauds croissent sans culture dans l'Isola-Madre et tapissent de leurs feuilles épaisses les

rochers qui bordent l'île, circonstance due à ce que les montagnes voisines arrêtent le souffle des vents du nord.

Près de l'Isola-Bella, l'île des Pêcheurs semble, par la rusticité de ses demeures, par la pauvreté de ses habitants, placée exprès pour rehausser la magnificence de sa voisine. Un clocher la surmonte : on dirait une invocation de la misère élevée vers le ciel, une consolation du ciel descendue sur la misère.

Débarqué à Fariolo, nous suivîmes les bords de la bruyante et rapide Toccia, vallée riche de végétation, plus riche par les produits du sol que par son minerai d'or, et nous arrivâmes à Domo-d'Ossola un jour de foire : c'étaient un bruit, une agitation, une féerie, un concours insolites pour nous autres habitants du Nord. Aux fenêtres, des drapeaux, des guirlandes; sur le sein de toutes les madones nichées dans l'angle des carrefours, à la main de tous les saints patrons, d'énormes bouquets rubanés; sur la place et le long des rues, des tables où figuraient en monceaux la cannelle, le sucre, le café, le poivre, l'ail, les fromages et les pâtes d'Italie ; çà et là, des femmes ayant au bout d'un bâton des bouquets de fleurs artificielles en plumes d'oiseaux ou en papier qu'elles présentaient aux passants; et par les rues, toute la population du district, toutes les classes, tous les ordres réunis, confondus, se heurtant, se coudoyant pêle-mêle; des dames vêtues de mantilles élégantes; des paysannes en bas rouges, en corset de brocart à demi caché par un mantelet flottant, les cheveux attachés derrière la tête avec une longue épingle et couverts d'un léger mouchoir ; des moines, des capucins en costume sévère; des masques grotesques et des arlequins; des lazzaroni avec leur bonnet rouge, leurs jambes nues, couleur d'acajou, et les sons de la cloche qui invitaient à la prière en même temps que le fifre et le tambour annonçaient la grande représentation du soir.....

A quatre kilomètres de Domo-d'Ossola, nous prîmes la rive gauche de la Vreda; puis, traversant Isella, nous entrâmes par Gando dans le canton du Valais, pays sauvage, presque désert, où des rochers à pic, couronnés de glaciers, sont disposés comme les pions d'un jeu d'échecs, entre lesquels les vieux pâtres s'imaginent encore voir jouer les démons.

XXIII

CANTON DU VALAIS

Aspect général. — Géographie, statistique, histoire du Valais. — Vallée du Rhône, route du Simplon. — Brieg, Louësch, Sierre. — Ville de Sion et ses environs, le lac de Derborentz; le Saut-du-Chien. — Ranz des vaches. — Martigny et sa vallée; cascade de Pissevache. — Saint-Maurice et la légion Thébéenne. — Entrée du Rhône dans le Léman. — Illustrations valaisanes.

Une immense vallée centrale arrosée par le Rhône, à laquelle viennent aboutir seize vallées latérales; entre ces vallées deux grandes chaînes de montagnes, l'une au nord, d'où s'élèvent la Jungfrau, le Finsteraarhorn, le Schreckhorn; l'autre au midi, d'où s'élancent, audacieux et gigantesques rivaux, le mont Rosa, le Weisshorn, le Simplon, le Saint-Bernard, etc., tel se présente le Valais. Il est fermé d'une ceinture glaciale, vrai cirque neigeux ayant ses pilastres, ses gradins, ses voûtes, ses portiques disposés dans un ordre d'architecture sans modèle et sans imitation possible. A chaque hiver, à chaque été leur amphithéâtre varie d'aspect, leurs décorations changent, et sur cette vaste scène où rien ne demeure immobile on voit s'ouvrir des abîmes, s'écrouler des glaciers, mugir des torrents inattendus.

Les montagnes du Valais, presque toutes primitives et granitiques, sont au nombre des plus hautes alpes helvétiques. Leur base, leurs premiers étages, couverts de prairies et de forêts, voient couler dans les interstices qui les séparent, indépendamment du Rhône auquel se rendent quatre-vingts rivières ou ruisseaux torrentiels, la Borgne, la Dala, la Dranse, l'Égine, la Lonza, la Navisanche, la Raspille, la Saltine, la Sionne, le Trient, la Vesonce, la Viège.

Une seule grande chaussée, la chaussée du Simplon, reste praticable

toute l'année. La route qui, de Martigny, monte au Saint-Bernard, celle qui des bains de Louësch gagne le canton de Berne, et tous les autres chemins, sentiers généralement difficiles, demeurent ensevelis sous la neige pendant neuf à dix mois de l'année.

Borné au nord par les cantons de Berne et de Vaud, à l'ouest et au sud par les États du roi de Sardaigne, à l'est par les cantons du Tessin et d'Uri, le Valais présente en surface deux cent seize lieues carrées; en longueur, depuis la source du Rhône à la Furca jusqu'à son embouchure dans le Léman trente-quatre lieues, et presque cent mille âmes de population.

Les montagnes, où se rencontrent quantité de petits lacs, présentent de grandes richesses minérales, des chaux carbonatées et sulfatées, du quartz amorphe, du grenat, des tourmalines noire et verte, des amphiboles, du plomb et du zinc sulfuré, des cobalts, des titanes, des fers oxydulés, de l'argent et même de l'or natif. On exploite des mines de fer, de cuivre et de plomb.

Peu de cantons, dit M. Maison dans sa nouvelle édition d'Ébel, offrent autant de variétés dans leurs productions que le Valais. On y récolte des grains, du vin, des fruits, du maïs, du safran, des grenades, des amandes et des figues. La culture de la pomme de terre s'y répand de plus en plus. Les noyers sont magnifiques et donnent une huile excellente. Les pommes et les poires produisent du bon cidre. Les prairies sont naturelles et artificielles. Le canton nourrit beaucoup de bestiaux; mais les bêtes à cornes sont d'une petite race. Suivant le dernier recensement, on compte deux mille deux cent quarante chevaux ou juments, deux cent dix ânes et quinze cents mulets; quarante-sept mille têtes de la race bovine, cinquante-cinq mille moutons et chèvres. Le fromage, les porcs, les bois de construction, le miel, sont des objets d'exportation considérable. Ceux des habitants qui ne s'occupent ni de la culture des terres, ni de l'élève du bétail, sont chasseurs ou recueillent des résines, des plantes, des cristaux et divers objets d'histoire naturelle qu'ils vendent aux étrangers. Il existe à Saint-Gingolph deux usines de fer; des forges à Ardon; à Octan, près de Martigny, une fabrique de draps; à Monthey, une verrerie; à Sion, une fabrique de tabacs, et sur divers points des papeteries.

La flore et la faune du canton sont très riches. On ne compte pas moins de cinquante espèces de papillons rares. Les quadrupèdes et les reptiles sont à peu près les mêmes que ceux des deux cantons qui précèdent. La rapidité des rivières et la fraîcheur de leurs eaux font que le Rhône seul peut passer pour poissonneux ; dans ce fleuve on pêche des truites de dix à douze kilogrammes.

L'histoire du Valais serait une intéressante histoire, car elle se lie à toutes les phases de la civilisation européenne. Ses premiers habitants, d'origine celtique, ont subi l'invasion successive des Cimbres, des Teutons et des Romains. L'an de Rome 646, Lucius Cassius traversa les alpes Pennines ; mais Divicon, à la tête des Tigurins, battit son armée entre le Rhône et le lac Léman. Les lieutenants d'Auguste ayant conquis le Valais, il prit le nom de vallée Pennine, et l'empereur, pour lier sa nouvelle conquête à ses possessions de la Gaule, ouvrit sur le Saint-Bernard une route très fréquentée, qui fut mise sous la garde tutélaire de Jupiter Pennin. Différentes colonies romaines s'établirent au cœur du Valais. Les barbares y pénétrèrent ensuite, non sans lutte, et le christianisme fut prêché par l'évêque Théodore, qui choisit pour siége la ville d'*Octodorus*, aujourd'hui Martigny. Deux siècles après, les Lombards traversent le Simplon et pillent le couvent de Saint-Maurice ; mais Teudefried, duc des Franks, les met en fuite. En 730, c'est au tour des Sarrasins de s'implanter sur les Alpes. Aux Sarrasins succèdent les Huns, aux Huns les troupes carlovingiennes, qui de là n'ont à faire qu'un pas pour anéantir le royaume des Lombards. Bernard, oncle de Charlemagne, a donné son nom au Saint-Bernard. Louis le Débonnaire, Lothaire, Charles le Chauve, Charles le Gros ont possédé successivement le Valais, qui passa ensuite aux rois de Bourgogne, et des rois de Bourgogne aux empereurs d'Allemagne. Dans le quatorzième siècle commence le déplorable spectacle des luttes intestines entre le peuple valaisan et les seigneurs ecclésiastiques ou laïques secondés de leurs vassaux, appuyés par les Rarognes de Savoie, puis par la ville de Berne et ses alliés. Aux factions politiques succèdent les factions religieuses. La réforme s'introduit, fait des prosélytes. Pour maintenir l'intégrité de la foi, les dixains se liguent avec les cantons demeurés catholiques ; la lutte devient vive, acharnée, jusqu'à ce qu'enfin, en 1603, les patriotes réunis eussent décidé de con-

server la religion romaine : alors les réformés furent obligés d'opter entre la croyance catholique et l'exil. Les troubles de la France continuèrent à réagir sur le Valais. En 1798, le directoire y créa deux États indépendants, la république Rhodanique et la république Sarine ou de Broye. L'année suivante c'en était déjà fait des deux républiques. Bonaparte, premier consul, traversa le Valais avec trente mille hommes, et franchit le Saint-Bernard. Ce souvenir a fait oublier celui d'Annibal et de Bellovèse. En 1803, le Valais fut déclaré libre, indépendant de la république helvétique. Au mois de novembre 1810, un décret impérial le réunit à la France sous le nom de département du Simplon. Rendu à son indépendance en 1813, il émit le vœu d'appartenir à la confédération suisse, et constitua son vingtième canton.

Politiquement, le Valais se divise en treize dixains, savoir : Conches, Brieg, Viège, Rarogne, Louësch, Sierre, Hérens, Sion, Conthay, Martigny, Entremont, Saint-Maurice, Monthey, et en trois arrondissements militaires qui obéissent chacun à un commandant de la milice, forte de huit mille hommes, élite et réserve. Le contingent fédéral est à peu près de douze cents hommes.

Ce canton se partage plus naturellement en haut et bas Valais, ayant pour limite la rivière de la Morge. Dans le haut Valais, depuis Sierre, on parle allemand, tandis que les habitants du Valais inférieur ne connaissent que le français ou le patois. Tout le monde professe la religion catholique. Jeune, le Valaisan se montre gai, confiant, ouvert; la gravité et une sorte de mélancolie lui viennent avec la vieillesse. Quand ses forces déclinent, il implore plus volontiers les secours du ciel, et montre du zèle à parer l'église : sa maison est nue, mais ses autels sont riches. Le chant pieux, les processions, le service divin, la visite au tombeau de ses ancêtres, lui servent de passe-temps ordinaire.

Reprenant la route du Simplon à Gondo, frontière du Valais, où nous l'avons précédemment quittée, nous marchons quatre heures avant d'atteindre le sommet de la montagne; nous faisons une série de zigzags jusqu'au val Doveria, sujet inépuisable d'inspirations grandioses pour le poëte et l'artiste; nous voyons tomber d'une hauteur prodigieuse le Frissinone, dont l'image se conserve dans notre imagination jusqu'à la célèbre galerie de Gondo, où les merveilles de l'art font presque oublier les

merveilles de la nature; puis, traversant le *Ponte-Alto,* sur la Doveria, nous pénétrons dans cette gorge sombre de Gondo, une des plus imposantes et des plus sauvages de la Suisse; gorge formée par des rochers schisteux à coupe verticale, sans végétation apparente : on dirait une route funèbre entre deux linceuls noirs ayant inférieurement pour bordure argentée le torrent, et pour lisière des arbres d'un vert foncé, entre lesquels le soleil fait glisser quelques rayons de pourpre et d'or. Après la gorge de Gondo, c'est la galerie d'Algabi, ensuite le village de Simplon, *Sempione;* puis on monte une heure, et l'on arrive successivement au *septième refuge*, aujourd'hui ruiné; à l'ancien hospice, dont il ne reste guère qu'une tour très ancienne; puis au nouvel hospice, maison considérable, plus confortable, plus commode, plus vaste que celle du grand Saint-Bernard. Elle est desservie par quatre ou cinq religieux de l'ordre de Saint-Augustin, qui exercent avec un zèle pieux une hospitalité bienveillante. Des chiens, de la race de ceux qu'on voit au Saint-Bernard, les secondent dans la recherche des voyageurs égarés.

Le point culminant du Simplon, à quelques minutes de l'hospice, est désigné par une croix en bois, et dépasse de deux mille cent quatre-vingt-treize mètres le niveau de la mer.

La descente, plus difficile que la montée, se fait à travers des champs de glace éternelle, appelés *kaltwasser*, eau froide; par la gorge de Schalbet, antre abominable bordé d'affreux précipices. — Une scène de désolation entoure le voyageur, dit le nouvel Ébel : le pin ne trouve plus dans le sol la mince nourriture nécessaire à l'alimentation de sa sève; la fleur brillante des Alpes cesse d'embellir cette solitude stérile, et l'œil erre tristement sur la neige et les glaciers, sur des roches fracturées et sur la cataracte rugissante. Mais si quelque chose est propre à soulager l'âme au milieu de cette nature désolée, c'est assurément l'aspect des nobles travaux de l'homme, c'est la route elle-même, serpentant le long de gouffres immenses, pénétrant dans des masses granitiques, enjambant des torrents furieux, et s'enfonçant dans de sombres grottes au-dessous de masses accumulées de glace et de neige. Ce fut après la bataille de Marengo que Napoléon décida la construction d'une route, merveille humaine dont il avait depuis longtemps la pensée. La levée des plans et partie des travaux furent exécutés par l'ingénieur Céard.

On la commença du côté de l'Italie en 1800, et du côté de la Suisse en 1801. Elle coûta quatre cent mille francs par lieue. « Quand le canon pourra-t-il passer? » demanda un jour Napoléon à l'ingénieur; parole exprimant son but principal. Il fallut six années et trente mille hommes occupés en même temps pour terminer ce hardi travail. Sa largeur n'a pas moins de huit mètres; en quelques points, elle en présente même dix. Les pentes ont été ménagées de telle sorte qu'elles n'excèdent nulle part seize centimètres et demi par deux mètres dix-sept centimètres.

Inutile de décrire ces panoramas qui se succèdent depuis le cinquième refuge jusqu'à Brieg; ces pics du Breithorn, du Mœnch, de la Jungfrau qui brillent au soleil comme des tours d'argent élevées sur un dôme également d'argent; cette vallée sauvage de Ganther, contrastant avec l'élégante et fertile vallée du Rhône, au centre de laquelle brille comme un saphir la ville de Brieg, dont les églises sont décorées de pierre ollaire ou *lavezzi* et les maisons couvertes de schistes micacés d'un blanc argenté. Il y a dans la ville de Brieg un couvent d'ursulines et un collége de jésuites fondé en 1662, qui possède une belle bibliothèque.

Nous sommes encore à sept cent vingt-huit mètres au-dessus du niveau de la mer, à trois cent quarante-deux mètres au-dessus du lac de Genève. Nous montons le Rhône jusqu'au Grimsel; nous voyons, en passant, les vallées de Massa, de Binna, de Viesch et Aletsch accolé au petit lac du même nom; la vallée d'Éginen, jonction du Rhône au val Bedretto; puis, après avoir étudié ces champs de neige qui font, principalement au nord, une vaste scène de désolation, nous nous hâtons de revenir à Brieg, pour gagner les bains de Louësch ou Leuk.

A Glyss, on voit le mur des Vibiriens, reste d'une longue fortification flanquée de tours; et dans l'église paroissiale le tombeau de Georges Supersax, célèbre Valaisan mort en 1519, inhumé avec sa femme et ses vingt-trois enfants. Après Glyss se présentent les confluents de la Mund, de la Nanza et de la Visp ou Vispach, dont le bourg, moins élevé que Brieg d'environ soixante mètres, présente beaucoup d'activité commerciale. La Visp conduit au Matterhorn, ainsi qu'au mont Rosa, gigantesques sommets, limite séparative de la Suisse et du Piémont, qu'on atteint en traversant la plaine de Zermatt, véritable champ de fleurs, terre promise des botanistes et des entomologistes. De Visp à Louësch, la vallée



LOUECHE LES BAINS

du Rhône s'élargit; le fleuve reçoit la Lonza, au confluent de laquelle se groupent trois villages, et le torrent du Tourtemagne, près du bourg du même nom, ouverture d'une vallée profonde qui conduit au Weisshorn.

Louësch, joli village ayant deux églises, un hôtel de ville bien bâti, d'élégantes maisons bourgeoises, est entouré de prairies et de champs de fleurs. Dans le lointain, se montre une forêt de sapins et de mélèzes couronnée par le sommet neigeux du Gemmi. Deux ponts, d'où l'on jouit de points de vue bien différents, sont jetés l'un sur le Rhône, l'autre sur la Dala. Le long de ce ruisseau torrentiel, entre des murailles granitiques et d'horribles précipices, serpente et grimpe le pénible chemin qui conduit aux bains de Leuk, si renommés dans toute l'Europe. Il faut monter quatre heures, par les territoires de Salgues, de Varen et d'Albinen, puis descendre un sentier taillé en corniche contre une paroi calcaire, colorée de teintes diverses, passage où le voyageur le plus brave ne peut éviter une sensation d'effroi.

On trouve à Leuk, disent les nouveaux *Manuels*, dans un espace d'environ une lieue et demie de circuit, onze ou douze sources d'eaux chaudes, dont les neuf dixièmes se perdent dans la Dala. La grande source, autrement nommée source de Saint-Laurent, surgissant de terre entre les auberges et les bâtiments des bains, forme un ruisseau considérable, qui alimente les *bains des messieurs, des gentilshommes et des pauvres*. Au-dessus de la grande source est située celle que l'on nomme Goldbrünnlein, et, au nord-est du village, on rencontre dans les prés, jusque sur les bords de la Dala, une multitude d'autres sources abondantes, dont les plus remarquables sont celles du *bain des lépreux*, du *bain de guérison* et du *vomissement*. Les deux sexes se baignent ensemble, pratique que rend obligatoire le système adopté pour la prise des eaux. Chacun s'assied sur un siége mobile ou sur un banc qui règne autour du carré; et quand on chemine d'un côté du bain à l'autre, il faut garder la posture d'une personne assise. Un tuyau, pourvu d'un robinet, fournit incessamment à chaque carré l'eau chaude propre à maintenir la température du bain, et dont s'abreuvent les malades. Il y en a qui tiennent devant eux une petite table flottante, sur laquelle ils placent leur déjeuner, leur verre, leur mouchoir de po-

che, leur tabatière, des livres, des gazettes, etc. Les jeunes dames valaisanes ornent ces petites tables d'une sorte d'autel garni de fleurs des Alpes, auxquelles la vapeur de l'eau thermale rend toute leur fraîcheur et tout leur éclat, alors même qu'elles sont déjà presque fanées. Des allées règnent autour des compartiments, dont elles se trouvent séparées pâr une légère balustrade. C'est dans ces allées que vont se placer les personnes qui, ne prenant pas de bains, désirent voir leurs connaissances et s'entretenir avec elles. Les eaux de Leuk sont extrêmement efficaces pour la guérison de diverses maladies chroniques. Des médecins de Sion y passent la saison des bains.

Une nature extrêmement variée, des pâturages alpestres, de riantes prairies encadrées par des montagnes colossales aux crêtes chenues, aux flancs déchirés; les glaciers du Læmmernhorn, du Rinderhorn et du Balmhorn, d'où s'écoule la Dala, et, vers le sud, des pentes qui s'inclinent; partout une population à mœurs antiques, courant le *chemin des Échelles* avec une merveilleuse dextérité, font de cette région sauvage un pays à part, digne d'inspirer la muse nébuleuse des Allemands. Aussi le poëte Werner l'a-t-il choisi pour la scène de l'un de ses drames.

Sierre, *Siders*, est un bourg féodal où débouche la longue et fertile vallée d'Anniviers. Peuplée d'hommes vigoureux, intelligents, probes et simples, cette vallée, garnie de vingt-cinq villages, tous en bois, présente dans ses aspects, comme dans les habitudes et le langage de ses habitants, un caractère distinctif. La vallée semble faite pour eux et ils semblent faits pour elle. Venus probablement de l'Asie, ils ne se sont convertis au christianisme que depuis le douzième siècle. Ces orgueilleuses murailles, ces guérites massives, plantées comme des nids de vautours à la crête de plusieurs rochers, ne sont point l'œuvre de paisibles pasteurs, mais celle de maîtres issus des entrailles du moyen âge.

La capitale du Valais, Sion (*Sedunum* des anciens, *Sitten* des Allemands), résidence épiscopale depuis les premiers siècles du christianisme, ne compte cependant pas quatre mille âmes, quoiqu'elle soit située au centre de la contrée, au confluent du Rhône avec la Sionne, dans une plaine vaste et fertile entourée de vignes. Un fossé profond, des remparts, de hautes murailles ceignent la ville, dont les six portes sont décorées de peintures empruntées à l'histoire sainte. Ses rues étroites, que sur-

plombent les toitures des maisons, sillonnent les pentes assez raides d'une petite montagne à double sommet que dominent deux châteaux gothiques : Tourbillon et Valéria. Cependant les quartiers neufs ont un aspect régulier, mais ils s'éloignent du caractère primitif de la localité. L'église cathédrale, d'architecture byzantine, est fort ancienne. Elle renferme quinze autels, divers monuments funèbres, et présente encastrées dans ses murailles plusieurs inscriptions romaines. Une église bâtie en l'honneur de saint Théodule mérite aussi d'être vue. On cite encore le collége des jésuites, l'hôtel de ville où sont réunis quelques débris d'antiquité romaine, où se voit une horloge remarquable; la tour des Kalendes, monument d'origine carlovingienne; la tour des Chiens, au-dessus de laquelle plane encore le souvenir d'une cruelle justice exercée en 1308 par le duc de Savoie, et enfin, quelques bâtiments modernes, au nombre desquels se distinguent l'hôtel de la chancellerie et le palais épiscopal.

Les anciens évêques occupaient ordinairement le château de Tourbillon, qui tombe en ruine depuis l'incendie de 1788.

Valéria, couronnée de tours et de murailles crénelées, présente une ancienne et grande église dans laquelle reposent les restes de saint Will, qui attire de nombreux pèlerins. On y voit aussi des inscriptions romaines. Inutile de dire que de Tourbillon et de Valéria les points de vue sont enchanteurs.

Les Mayens de Sion, la plaine où s'est donnée, en 1475, la bataille de Planta, champ de victoire des Hauts-Valaisans, qui défirent dix mille Savoyards; les chemins qui conduisent au couvent des capucins, à l'hospice des sœurs blanches, à la maison des tireurs, aux forteresses ruinées de Montorge et de Sion; tout l'espace compris entre la ville et le Rhône, présentent d'agréables promenades embellies par une végétation vigoureuse qui tient, en même temps, de la végétation du Nord et de celle du Midi. Les mûriers, les amandiers, les figuiers, sont ici d'une énorme grosseur et les fruits très savoureux. La vigne donne d'excellents produits. Nulle part en Suisse l'existence matérielle n'offre des conditions plus favorables.

Une magnifique vallée, la vallée d'Evolina, ou val d'Erin, *Eringerthal*, qu'arrose la petite rivière de la Borgne, s'ouvre gracieusement au midi de Sion. Elle court, dans une longueur de quarante-huit kilomè-

tres, jusqu'aux glaciers énormes qui la séparent de la vallée d'Aoste. L'ermitage de Long-Borgne, à cinquante minutes de Sion, composé d'une église, de plusieurs chapelles, d'un réfectoire, de cellules creusées dans le roc par un ermite du seizième siècle, passe pour la merveille du pays. Deux solitaires l'habitent ordinairement.

De Sion, des chemins directs conduisent à Saanen, Turbach, contrées de l'Oberland, intéressantes par les occupations pastorales des habitants, ainsi qu'aux Diablerets, muraille plus que cyclopéenne, de laquelle descendent des cascades appelées *la grande eau*, et qu'ont rendue célèbre deux éboulements terribles arrivés en 1714 et 1749. Le lac de Derborentze doit sa naissance à cette dernière catastrophe, dont le souvenir funèbre reste encore si profondément empreint dans l'esprit du montagnard, qu'après les longues pluies tout le monde fuit cette contrée de désolation, dans la crainte de voir descendre quelque nouveau glacier. Le tableau que présentent ce lac et ses alentours est extrêmement romantique, dit Ébel; rien de plus varié que les formes et les groupes de rochers entassés ou isolés qui l'enceignent de toutes parts. Ceux-ci s'élèvent comme de gigantesques pyramides, ceux-là comme des châteaux de cartes; les uns sont couverts de mousses et d'arbrisseaux, tandis que sur d'autres des sapins ont pris racine. On marche pendant une heure, le long d'un sentier sinueux, à travers les ruines des Diablerets; on traverse des ponts fournis par quelques sapins jetés d'un des bords du précipice à l'autre, et dont le dernier couvre un abîme des plus effrayants. Enfin on sort de ce sauvage labyrinthe, pour entrer dans le chemin neuf, sentier qui n'a parfois que soixante centimètres de largeur, pratiqué tantôt sur le talus d'une paroi de rochers, tantôt dans une échancrure lavée par les eaux, et sur laquelle on a jeté quelques branches d'arbre tenant lieu de pont; ailleurs se rencontrent des débris d'ardoises qu'ont entraînés les pluies. C'est un chemin souvent dégradé par les eaux et les neiges, et qui quelquefois manque aux pieds du voyageur. Semblable à un ruban blanc, coule dans une immense profondeur la Lizerne écumante; mais la distance qui vous sépare du fond de l'abîme est si grande, qu'on ne peut entendre le bruit des eaux. Quelquefois le précipice immense qui borde le sentier se trouve caché par quelques arbustes; le plus souvent il apparaît dans toute son

horreur, nu et pelé. Au-dessus de l'abîme s'élèvent dans les airs des rochers menaçants élancés jusqu'aux nues, et qui, après de longues pluies, ne permettent pas aux voyageurs de cheminer à leurs pieds en toute sécurité. Le passage le plus périlleux se nomme le Saut-du-Chien : après l'avoir traversé on arrive à la chapelle de Saint-Bernard, d'où l'on descend à Sion par le village d'Aven, à travers des sites d'un aspect souvent très pittoresque.

Dans les montagnes valaisanes qui joignent les montagnes de l'Oberland, nous entendîmes, pour la première fois, retentir le *kühreihen*, ou ranz des vaches, marche pastorale analogue à la marche anglo-saxonne des matelots, *saylor's rant;* chants nationaux empreints d'une expression mélancolique, d'un parfum de localité qu'on ne peut bien apprécier qu'après les avoir ouïs dans le pays même. La Suisse romande a ses *ranz* comme la Suisse allemande ses *kühreihen*. Il en est de particuliers à l'Entlibouch, aux environs du Pilate, aux cantons d'Appenzell, de Berne, de Glaris, de Fribourg et d'Uri : leur thème diffère peu l'un de l'autre : ce sont toujours des vachers conduisant un nombreux troupeau sur la montagne, qui, arrêtés soit par des fondrières, soit par des torrents, invoquent le ciel, lui font offrande de fromage ou de crème, et moyennant une prière, un signe de croix du prêtre, surmontent les plus grands obstacles. Dans ses largesses, la Providence devient souvent si libérale, que la chaudière s'emplit de lait avant qu'on ait trait la moitié du troupeau. Voici le texte d'un ranz du Valais, chanté fréquemment :

1 Les vachers des Colombettes
De bon matin se sont levés :
Ha ah ! ha ah !
Vaches ! vaches, pour vous traire
Venez toutes,
Blanches et noires,
Rouges et étoilées,
Jeunes et autres,
Sous un chêne,
Où je vous trais,
Sous un tremble
Où j'épanche le lait.
Vaches ! vaches, pour vous traire.

2 Quand sont venues aux basses eaux,
Nullement ils n'ont pu passer.
Ha ah ! etc.

3 Pauvre Pierre, que faisons-nous ici ?
Nous ne sommes pas mal embourbés.
Ha ah ! etc.

4 Il te faut aller frapper à la porte,
A la porte du curé.
Ha ah ! etc.

5 Que voulez-vous que je lui dise
A notre brave curé ?
Ha ah ! etc.

6 Qu'il faut qu'il nous dise une messe,

Pour que nous puissions là passer.
Ha ah ! etc.

7 Il est allé frapper à la porte,
Et il a dit ainsi au curé :
Ha ah ! etc.

8 Il faut que vous nous chantiez une messe,
Pour que nous y puissions passer.
Ha ah ! etc.

9 Le curé lui a fait réponse :
Pauvre frère, si tu veux passer,
Ha ah ! etc.

10 Il faut me donner un petit fromage,
Mais ne faut pas l'écrémer.
Ha ah ! etc.

11 Envoyez-nous votre servante,
Nous lui ferons un bon fromage gras.
Ha ah ! etc.

. . . .

16 Retourne-t'en, mon pauvre Pierre,
Dirai pour vous un *Ave, Maria.*
Ha ah ! etc.

17 Assez bien, assez, fromage je vous souhaite,
Mais venez-moi souvent visiter.
Ha ah ! etc.

18 Pierre revint aux basses eaux,
Et de suite ils ont pu passer.
Ha ah ! etc.

19 Ils ont mis la présure en chaudière,
Qu'ils n'avaient pas à moitié trait.
Ha ah ! etc.

Vaches, pour vous traire,
Venez toutes, etc.

Indépendamment de ce grand refrain, il en existe un second plus court, qui alterne quelquefois avec le premier, après chaque couplet pair, mais dont la mélodie est autre. Les paroles ordinaires du petit refrain sont les suivantes :

Celles qui portent des clochettes
Vont les premières ;
Les toutes noires
Vont les dernières.
Vaches ! vaches ! pour vous traire
Venez toutes, etc.

Pour dominer le bruit des torrents, le souffle des tempêtes, pour que l'écho les saisît et les répétât, il fallait que les airs suisses fussent caractérisés par une notation vigoureuse, sobre, distancée de telle sorte qu'un son ne vînt pas se confondre avec le son qui précède ou qui suit ; il fallait que, sans s'arrêter aux intermédiaires, le chanteur attaquât nettement les divers tons de la gamme, et que tous les refrains fussent ou des refrains dits *de conviction*, ou des *yoles* sur lesquelles on pût passer par saccades, en s'arrêtant de préférence sur la tonique enflée avec une lenteur pleine d'énergie. Or, c'est ce qu'on observe dans les airs de pâtres et de chevriers des Alpes, principalement dans les *kühreihen*.

J.-J. Rousseau a fait connaître un ranz des vaches, mais accommodé

au goût du dix-huitième siècle; Grétry s'en est servi pour l'ouverture de son Guillaume Tell; Adam, Laborde, l'ont également publié. Qu'on ne s'y trompe pas, néanmoins, ce n'est point là qu'éclate le chant national helvétique avec son expressive rudesse, avec son indéfinissable accentuation. Il ressortait bien davantage sous l'archer de Viotti, sous celui de Lafont, ingénieux imitateurs de la voix du cor des Alpes. Nous l'avons entendu sur le hautbois, seul instrument moderne capable de le bien rendre; et peut-être aurions-nous alors éprouvé les émotions du docteur Bridel, si, au lieu de nous trouver au milieu d'un salon, nous n'avions eu pour lumières que les flambeaux du ciel. Pareil à la fleur indigène qui, voulant briller sur le sol où Dieu l'a mise, se fane partout ailleurs, le *ranz des vaches* ne pourrait jamais être naturalisé. C'est dans les Alpes qu'il importe de l'écouter, au milieu des rochers, à la porte des chalets; car, pour accompagnements, il lui faut le fracas des ondes, le brisement des sapins, le beuglement des vaches, le carillon de leurs clochettes; il faut que du sein d'une obscurité profonde ou d'un immense horizon s'élèvent des modulations simples, exhalées par des voix inconnues et qui semblent avoir, pour introduction et pour finale, l'harmonie de la brise.

Entre Sion et Martigny, la vallée présente une grande richesse. Les céréales y viennent admirablement. Les vins en sont très bons, et les usines d'Ardon répandent autour d'elles beaucoup d'aisance. Vis-à-vis Martigny, le Rhône, qui s'est accru d'une manière notable, forme un angle presque droit au point où il reçoit la Dranse. Déjà plusieurs fois, en 1545 et 1818, ce dangereux torrent a failli détruire la ville. Les inondations qu'il cause sont subites, terribles; et le limon qui en résulte, la longue stagnation des eaux sur un terrain plat, dépourvu de pente, produisant des exhalaisons malsaines, développent le crétinisme. Sans cela, Martigny pourrait s'agrandir et prendre une attitude prospère en rapport avec son heureuse situation au versant de grandes vallées. On y récolte des vins estimés, un miel exquis. Près de Martigny, sur une éminence, sont les ruines du château de la Bâtie, ancienne résidence fortifiée des évêques de Sion. On passe vis-à-vis pour se rendre, par les rives du Trient et par le col de Balme, au mont Blanc, ainsi qu'à la vallée de Chamounix, ou pour continuer la descente de la grande vallée du Rhône.

La cascade de Pissevache ou de la Sallenches, qui tombe d'une hauteur de quarante mètres; la chapelle de Veriolaz, érigée à l'endroit même où fut décimée la légion thébéenne; au-dessus, et toujours à gauche, l'ermitage de *Notre-Dame-du-Seex;* puis les traces désastreuses du torrent de boue descendu, en 1835, de la Dent du Midi, forment la succession d'objets notables placés le long de la route dont le Rhône suit la droite jusqu'à Saint-Maurice.

Saint-Maurice, la *Tarnada* ou *Tarnaïas* des anciens, l'*Agunum* du Bas-Empire, n'a pas plus de quinze cents habitants; mais son abbaye, fondée au quatrième siècle, enrichie par l'empereur Sigismond, par Rodolphe Ier, souverain de la Transjurane, qui reçut sous sa coupole la couronne royale et la sépulture, par Charlemagne, la reine Berthe et par plusieurs autres monarques, excita la convoitise des bandes guerroyantes du moyen âge, et fut souvent pillée, même brûlée; mais elle conserva sa tour primitive où sont incrustées quelques inscriptions romaines, et se releva toujours de ses désastres. Encore aujourd'hui, le trésor de l'église abbatiale est l'un des plus curieux qu'on connaisse.

Vis-à-vis Saint-Maurice, de l'autre côté du Rhône, se trouve la source thermale hydro-sulfureuse de Lavey, découverte en 1831. Sa température, dans la maison des bains, est de trente-sept degrés.

Un chemin direct conduit de Saint-Maurice aux Diablerets par Bex dont il ne faut pas oublier de visiter les salines; un autre chemin à la Dent du Midi, montagne de deux mille neuf cent cinquante mètres plus élevée que la mer; mais il faut deux jours entiers pour exécuter ce voyage. L'excursion sur la *Dent de Vallerette*, beaucoup plus facile, demande quelques heures. D'autres pérégrinations agréables ou curieuses se présentent encore. Aucune ne l'emporte sur la traversée du Rhône, dont les ondes bouillonnantes et rapides vont ouvrir dans le lac de Genève leur sillon blanchâtre.

La pauvreté a toujours fait le partage du Valaisan et servi quelquefois de trépied à ses grands hommes. Thomas Platner, Mathieu Schinner, celui-ci cardinal et diplomate, celui-là savant helléniste, érudit philologue, mendiaient de porte en porte dans leur enfance. Platner illustra l'université de Bâle; Schinner éclaira le monde chrétien.

XXIV

HOSPICE DU GRAND SAINT-BERNARD

Son site, son histoire, son aspect, son régime intérieur, ses offices. — Habitudes des pères religieux. — Réception des étrangers. — Chemin de Martigny au Saint-Bernard.

A l'une des extrémités de cette ceinture de géants que baignent les eaux du Rhin et du Rhône, ceinture où des champs de glaces éternelles sont incrustés, s'élèvent de multiples aiguilles entre lesquelles, depuis l'origine du monde, divers torrents ont creusé leur lit et fait connaître à l'homme l'art de franchir d'inaccessibles hauteurs, moyennant des coupures dans le granit, le marbre, le grès et les schistes. Quand le mouvement d'oscillation des Alpes eut cessé, les eaux prirent un cours régulier; l'effet sympathique des liens naturels qui rapprochent les races humaines, s'étant prononcé du midi au nord et du nord au midi, les différentes issues des eaux servirent d'issues aux premiers explorateurs; les cols, tournés ou franchis, reçurent des noms distinctifs; les anneaux de la chaîne alpine devinrent une continuité de l'immense chaîne d'association qui unit les peuples, et si les Alpes demeurèrent un obstacle, elles cessèrent du moins d'être une impossibilité.

La religion enregistre ou consacre nos premiers efforts comme nos premiers succès. Dès lors, rien d'étonnant de retrouver au sommet du grand Saint-Bernard, du petit Saint-Bernard et du Bonhomme, les druides, prédécesseurs des autres pontifes du polythéisme; rien d'éton-

nant d'y sentir agenouillés tour à tour les guerriers puniques marchant à la suite d'Annibal et les compagnons de gloire de Scipion l'Africain. Ces lieux sont encore tellement remplis de leurs souvenirs, qu'on croirait, après vingt siècles, reconnaître l'empreinte de leurs sandales, si les merveilles de l'antiquité n'avaient été dépassées par les merveilles de nos guerres contemporaines.

Deux cols principaux, le grand Saint-Bernard et le petit Saint-Bernard, se disputent l'honneur du choix stratégique d'Annibal, et nous ne verrions pas d'invraisemblance à les rendre tous deux solidaires du même fait; mais au Saint-Bernard seul revient la gloire de l'éclatant triomphe de Marengo.

Situé à une hauteur de deux mille quatre cent quatre-vingt-onze mètres entre le dizain valaisan d'Entremont et la vallée piémontaise de Saint-Remy, rameau de celle d'Aoste, le col du grand Saint-Bernard est dominé, à l'orient, par le mont Mort, le mont Combin et le mont Vélan; à l'occident, par le Chenalettaz et la pointe du Dronaz; au sud-ouest, par le Pain-de-Sucre et le Roc-Poli. Une plate-forme inégale, plus longue que large, exposée aux ouragans du nord-est et du sud-ouest, mais que protégent contre les autres vents le mont Chenalettaz et le mont Mort, plate-forme interrompue vers son milieu par un petit lac, présentait, sur une terrasse méridionale, au-dessus du lac, un vaste temple dédié à Jupiter *Penninus*, d'où la montagne prit le nom de mont *Jovis*, mont Joux, qu'elle a conservé jusqu'au dixième siècle. Ce temple, dont plusieurs fragments furent utilisés dans la construction de l'hospice, était en granit et en briques. On l'a fouillé bien des fois, et on y a découvert des inscriptions sur bronze et sur marbre, quantité d'ex-voto, d'instruments de sacrifices et de médailles romaines ou puniques appartenant à toutes les époques, depuis Scipion l'Africain jusqu'aux dernières années de l'empire. Les Lombards, traversant les Alpes en 574, ont respecté un sanctuaire qui, sans doute, servait aussi de maison d'asile; mais les Vandales l'ont détruit. Une belle voie, taillée dans le roc, ayant trois mètres de largeur, et dont nous avons suivi la trace l'espace d'un kilomètre, montait du versant méridional au temple, limite sacrée entre le territoire des *Salassi* ou Aostins, et des *Veragi* ou Valaisans. La frontière sardo-valaisane, fixée au moyen d'une

colonne et d'une table granitique marquée des armes de ces deux États, occupe, à quelques mètres près, l'emplacement de l'ancienne limite.

Charlemagne et les autres princes de la race carlovingienne entretenaient des rapports trop directs avec l'Italie, pour que nous n'admettions pas la continuité d'une maison de refuge au sommet du mont Joux ; mais on n'y voit point d'hospice organisé avant l'année 962. Vers cette époque, Bernard de Menthon, seigneur savoyard, né près d'Annecy, qui s'était voué à la vie monastique, fonda presque simultanément l'hospice du grand Saint-Bernard et celui du petit Saint-Bernard, qu'il administra tous deux pendant quarante ans. Sa mort, arrivée en 1008, fut bientôt suivie de leur abandon. Pillés, incendiés par des bandes de brigands, occupés ensuite par d'autres brigands, qui s'y réfugiaient pour rançonner les voyageurs, ces pieux asiles ne rentrèrent qu'après un siècle dans leur condition primitive. Canut, roi d'Angleterre et de Danemark, s'étant plaint au pape de ce que ses sujets ne pouvaient traverser les Alpes pour aller en pèlerinage à Rome, sans être réunis au nombre de quatre à cinq cents personnes au moins, les brigands furent chassés, tous les péages abolis, et l'institut de Saint-Bernard de Menthon put renaître de ses cendres. Les expéditions de Frédéric Barberousse en Italie devinrent très favorables au monastère, dont la fortune s'accrut avec rapidité. Dès l'année 1177, la communauté possédait, dans divers diocèses, quatre-vingt-huit bénéfices et de belles propriétés sur plusieurs points de l'Europe. A la fin du quinzième siècle, elle pouvait donner l'hospitalité avec une sorte d'opulence. Ses prieurs exerçaient une juridiction plus étendue que certains évêques et jouissaient de revenus plus considérables ; mais la réforme religieuse de cette époque, les guerres qui surgirent, tous les malheurs inséparables des dissidences d'opinions, réduisirent la fortune des religieux hospitaliers au point de les forcer de quêter pour continuer leur œuvre. Ces vicissitudes cessèrent ; et des bienfaits de quelques gouvernements, de la piété des fidèles, du zèle et de la sage administration des pères, naquirent quelques ressources. L'aisance reparut au Saint-Bernard : la multiplicité des aumônes le témoignait, quand la révolution de 1793 accrut dans une proportion considérable les obligations de ces religieux. En trois années, depuis 1798 jusqu'en 1801, plus de cent cin-

quante mille soldats traversèrent le Saint-Bernard; des détachements y furent en permanence; on se battit même, en 1799, autour de l'hospice, et, du 15 au 21 mai 1800, l'armée de réserve commandée par Bonaparte, alors premier consul, passa devant les portes du couvent qui reçut, avec l'affabilité la plus touchante, l'état-major consulaire ainsi que les officiers de l'armée. Bonaparte avait ordonné de tout payer, de couvrir les moindres dépenses; mais entre l'hospice et sa volonté, entre les victimes et le trésor réparateur, s'interposait le commissariat des guerres... La maison y perdit considérablement.

Quand les démagogues de la Suisse décidèrent la suppression des communautés religieuses, celle du Saint-Bernard fut menacée dans son existence; on se contenta de lui ravir une partie de ses revenus. Sans doute les membres du gouvernement auront eu honte de signer la plus inique des spoliations, et, certes, ce n'est pas une des moindres inconséquences de la démocratie triomphante de se dépouiller elle-même en dépouillant les pauvres, dont les religieux du Saint-Bernard ne sont que les économes.

Bâti, au commencement du siècle dernier, d'une manière plus solide qu'auparavant, l'hospice actuel fut agrandi en 1826, rehaussé d'un étage, et disposé de telle sorte, qu'élevé de sept à huit marches au-dessus du sol, le rez-de-chaussée présente de grandes dépendances. On y voit cuisine, buanderie, chambres à coucher, vaste pièce pour recevoir les passagers ordinaires, qui peuvent y dîner au nombre de cent, le cloître et la chapelle. Au premier étage existent une salle à manger tenant lieu de salon, le réfectoire des religieux communiquant avec le cloître, leurs cellules, et bon nombre de chambres pour les voyageurs. Au deuxième, ne sont que des chambres ordinaires.

La chapelle, ornée convenablement, garnie de stalles, ayant un maître-autel, quatre autels latéraux en marbre et en bois sculpté, un petit jeu d'orgues, des tableaux à l'huile d'une exécution médiocre, des reliques, et le monument funéraire du général Desaix, présente quelque chose de satisfaisant dans son ensemble. On y officie fort bien; on y accompagne tous les chants avec l'orgue. Jamais, nous pouvons l'affirmer, musique religieuse ne nous a si profondément ému.

De larges corridors unissent entre elles les différentes parties du con-

vent, dont la portion régulière se confond presque avec la portion abandonnée aux séculiers. Dans l'espèce de préau qui sépare le rez-de-chaussée du salon, se voit l'inscription suivante, gravée en belles lettres d'or sur une grande table de marbre noir :

Napoleoni primo Francorum imperatori semper augusto.
Reipublicæ valesianæ restauratori semper optimo.
Ægyptiaco, bis italico semper invicto.
In monte Iovis et Semplonii semper memorando.
Respublica Valesiæ grata 11 decembris anni MDCCCIV.

Cinquante années auront passé tout à l'heure sur ce monument de gratitude de la république valaisane envers Napoléon ; plusieurs révolutions se sont accomplies ; des milliers d'étrangers jaloux, le cœur rempli de fiel contre la nation française et son illustre chef, ont pu lire l'élogieuse inscription sans oser y toucher. Pour la protéger, quelques prêtres hospitaliers suffisaient, et plus qu'un millier de baïonnettes, la charité chrétienne, dans la sublimité de son expression, réussissait à la défendre.

Les religieux du grand Saint-Bernard, de l'ordre de Saint-Augustin, ne sont pas des moines, bien que les livres-guides s'obstinent à les désigner de la sorte. Tous reçoivent la prêtrise. Après une année de noviciat, ils prononcent des vœux perpétuels, et portent pour costume une soutane ordinaire boutonnée de haut en bas ; une bande blanche fendue autour du cou, et disposée en écharpe ; un chapeau noir, à larges bords et plat. Le vêtement de chœur comprend un camail rouge, un surplis, et le bonnet pyramidal des chanoines surmonté d'une houppe. Le jeûne, l'abstinence ne leur sont pas prescrits comme obligatoires. Ils se lèvent à cinq heures, se couchent à neuf heures et demie. L'office du matin ou messe chantée commence à six heures ; l'office du soir ou salut à trois heures. On déjeune vers sept heures ; on dîne à midi ; on soupe à six heures, et les voyageurs qui le désirent prennent du thé vers huit heures. En l'absence du père supérieur, le père Clavendier, commissaire de la maison, préside à ces divers repas. Les autres pères mangent ensemble, mais ils admettent volontiers

à leur table les voyageurs du sexe masculin qui le désirent. Ici tous les besoins sont prévus, satisfaits. Un des pères possède en médecine des connaissances suffisantes pour combattre les maladies accidentelles, et l'on fait porter immédiatement dans la plaine, aux frais de l'hospice, quiconque semble atteint d'une affection sérieuse; car, à cette hauteur, les désordres de la circulation deviennent extrêmes, et la puissance de réaction des tissus demeure très bornée.

La communauté tout entière ne se compose aujourd'hui que de trente-cinq membres, dont sept occupent le Saint-Bernard. Les autres pères, jeunes et valides, sont au Simplon; les infirmes, à la maison de retraite de Martigny; quelques-uns desservent les cures disséminées depuis cette ville jusqu'au Saint-Bernard.

En été, six domestiques et trois chiens font le service de cet hospice. En hiver, on y ajoute deux ou trois domestiques, ainsi qu'un ou deux chiens. Chaque matin, ces derniers frayent sur la neige un sentier circulaire de près d'une lieue que parcourent un ou deux pères accompagnés de domestiques, afin de recueillir les voyageurs qui pourraient être perdus dans les neiges. Quelquefois, le temps devient si mauvais, le froid si intense, la bise si violente que les chiens se refusent à sortir du couvent. Ces animaux, d'origine espagnole, sont plus ramassés, moins hauts que les chiens de Terre-Neuve; leur poil est lisse, condition favorable aux marches qu'ils ont à faire parmi les glaçons et les neiges. On n'estime pas à plus de six ou sept ans la durée de leurs services, et à dix ans celle de leur vie. Les rhumatismes les accablent. Il en est qui dès l'âge de quelques mois souffrent beaucoup de cette infirmité.

L'hiver, au Saint-Bernard, le thermomètre centigrade se maintient longtemps entre dix-huit et vingt degrés au-dessous de zéro. On l'a vu quelquefois descendre jusqu'à trente. L'été, par les plus grandes chaleurs, il ne dépasse jamais dix-huit degrés. En toutes saisons, il suffit d'un peu de pluie pour amener la neige et le froid. Généralement, à cette hauteur, l'atmosphère est plus claire, moins chargée de nuages l'hiver que l'été. La neige s'accumule autour de l'hospice à deux mètres d'élévation; mais en divers points elle atteint jusqu'à trente mètres. Le lac demeure ordinairement gelé jusqu'à la fin de juillet, et présente une

croûte glacée d'environ deux mètres d'épaisseur. L'hiver, les avalanches et l'abondance des neiges rendent très dangereuse l'approche du grand Saint-Bernard. Chaque année quelques voyageurs y périssent. Les religieux, les domestiques appelés marronniers, les chiens eux-mêmes ne peuvent pas toujours se garer du péril.

Quand on trouve un cadavre, on le place debout, enveloppé d'un linceul, dans une petite morgue, où, pendant quelques mois, les traits du visage se conservent de manière à le rendre reconnaissable. Un de ces cadavres, qui est là depuis plus de quarante ans, ressemble à une pièce d'anatomie desséchée au four. Rarement il arrive que les familles ne viennent point réclamer, pour leur donner la sépulture, ceux que la mort a frappés. Il est des victimes qu'on ne découvre qu'après la fonte des neiges, laquelle ne s'opère jamais d'une manière absolue; car, au milieu de l'été on aperçoit encore, sur les pentes et dans certaines anfractuosités du Saint-Bernard, des glaces et des champs de neige.

La durée du service actif de chaque religieux reste subordonnée aux exigences de sa constitution. Il en est qui sont forcés, après un mois, de descendre dans la plaine et de renoncer à cette profession; d'autres, se croyant aguerris au bout de plusieurs mois, se trouvent spontanément obligés de discontinuer leurs travaux, à cause des hémorragies, des palpitations et des névroses qui leur surviennent. En général, un jeune homme robuste, bien constitué, pourra remplir jusqu'à vingt-sept ou vingt-huit ans les devoirs qui lui sont imposés; mais, à partir de cet âge, les forces diminuent, la respiration s'embarrasse, les poumons se congestionnent, la marche devient difficile, et vers trente-cinq ou quarante ans, quand on est demeuré jusque-là dans l'hospice, on sent les forces vitales décliner comme si l'on avait vingt années de plus.

Pour une tâche si difficile il faudrait le double de religieux; ils auraient besoin d'intervalles de repos. Nous voudrions les voir passer alternativement six mois dans la plaine et six mois sur la hauteur. Leur santé l'exige. Le dévouement a beau grandir avec l'œuvre, la puissance physique ne saurait toujours répondre au dévouement. Comme preuve de cette pénible existence, considérez les vénérables patriarches du couvent, qui, chargés d'infirmités plus encore qu'ils ne le sont d'an-

nées, traînent dans la maison de refuge de Martigny une bien triste vieillesse.

Nous avons trouvé parmi les pères augustins du grand Saint-Bernard de la dignité, de l'esprit de convenance, de la religion sans afféterie, une instruction profonde et variée. Ils possèdent d'anciens manuscrits relatifs à l'histoire de la contrée, des chartes, des diplômes, quatre à cinq mille volumes imprimés dans toutes les langues, et qui, presque tous, leur ont été donnés par les voyageurs reçus sous ce toit hospitalier. Des nombreuses trouvailles faites parmi les ruines du temple de Jupiter Pennin ils s'étaient formé un petit musée d'archéologie du plus haut intérêt, dont certain passager déroba les médailles d'or; de même qu'ils se sont organisé un cabinet de minéralogie et de géologie, ainsi qu'un herbier très riche dont le père Teissère agrandit chaque jour la collection. Les derniers troubles du Valais ayant nécessité quelques mesures de précaution contre d'inopportunes visites domiciliaires, il a fallu serrer ces objets, de sorte que les étrangers ne peuvent les voir comme autrefois.

On estime à quinze ou dix-huit mille le nombre des passagers qui, traversant annuellement le Saint-Bernard, y reçoivent l'hospitalité. Au mois de juin, époque de la fête patronale, au 15 août, jour de l'Assomption, l'hospice a été tenu d'héberger jusqu'à huit cents personnes à la fois, venues de vingt lieues à la ronde; les unes pour intercéder saint Bernard de Menthon, les autres par une fatale habitude de mendicité qui les conduit tout l'été de refuge en refuge. Dans les cas d'affluence extraordinaire, les deux cents lits de la maison se dédoublent; l'hôtel dit de Saint-Louis, sorte de succursale située vis-à-vis, reçoit tous ceux que l'hospice ne peut contenir; mais on a soin de mettre ensemble les crétins dont la saleté repoussante serait, pour les autres voyageurs, un objet d'irrésistible dégoût.

Rarement il arrive qu'on séjourne au delà de vingt-quatre heures à l'hospice. La discrétion fait un devoir d'en user ainsi. Cependant le père supérieur comprend la nécessité de s'y arrêter davantage, et autorise volontiers une prolongation de séjour justifiée par des recherches scientifiques. La rétribution des voyageurs reste facultative. Ils la déposent dans le tronc de la chapelle placé près du monument de Desaix.

Ce fut le 13 août 1851, à sept heures et demie du soir, que nous arrivâmes au Saint-Bernard. Parti dès le matin de Martigny-la-Ville, nous avions traversé Martigny-Bourg, où se voient une petite halle en granit de construction moderne, une maison dont la façade repose sur des colonnes de marbre noir, ainsi que divers débris d'antiquités romaines, entre autres un chapiteau corinthien provenant de quelque grand édifice. Laissant à droite, au sortir de la commune, le chemin qui mène vers Chamounix, par le col de Trient et le col de Balme, nous atteignîmes le village de Brocard, dont les maisons de bois, élevées sur des massifs de maçonnerie, et protégées à leurs angles par d'autres massifs très épais, possèdent presque toutes des pivots de pierre ou de bois qui, les préservant de l'humidité, permettent aux eaux torrentielles de s'écouler en dessous. Côtoyant les rives abruptes de la Dranse sur une voie qu'ont foulée bien souvent les cohortes romaines, nous commençâmes à tourner la chaîne du mont Blanc ou des Alpes pennines, dont la Dranse, dans un cours de dix lieues jusqu'au Saint-Bernard, constitue la lisière argentée.

Saint-Branchier est un village considérable, admirablement situé au point de jonction du val de Bagne avec le val de la Dranse; dominé par les ruines lointaines de deux châteaux dans l'un desquels, en 1444, séjourna l'empereur Sigismond, avec huit cents gentilshommes de sa suite. L'aspect d'une nature cultivée, d'un sol fécond, nous flatta d'autant plus que pour y arriver il avait fallu traverser un long défilé solitaire. De Saint-Branchier à Orsières, d'Orsières jusqu'à Liddes, petit bourg du val d'Entremont, se trouvent des champs de labour, de nombreux vergers, même de la vigne; mais, à mesure que l'on monte vers Saint-Pierre, cette fécondité diminue, et les montagnes se rapprochent.

Orsières forme une commune d'environ trois mille âmes, dont le chef-lieu se trouve coupé par la Dranse, qu'on traverse sur un beau pont d'une seule arche. Pavé en cailloux comme Saint-Branchier, Liddes et Saint-Pierre, ce bourg présente de la régularité. Au clocher se voient quelques réminiscences byzantines; et au-dessus de la porte du sanctuaire apparaît une peinture du quatorzième siècle encore assez bien conservée, représentant la Salutation angélique.

Nous conseillons aux touristes, aux amateurs de la belle nature, ainsi qu'aux botanistes, de s'arrêter dans le bourg d'Orsières, où l'hôtel des Alpes leur offrira tout le bien-être désirable; et d'aller visiter le lac Champé et le mont Catogne. Du Catogne ils apercevront le Léman ainsi que les ondulations montagneuses du pays de Vaud, la chaîne du Jura, les pentes alpines du Valais, etc. Autour de l'eau limpide de Champé, leurs pas fouleront d'admirables mousses, de superbes graminées, des plantes rares éparses à travers des éminences rocheuses, au-dessus desquelles se balancent les sapins et les mélèzes. C'est une excursion de quatre ou cinq heures.

Saint-Pierre, village escarpé, posé depuis des siècles comme une vigie aux confins du territoire qu'on cultive, fermait la vallée. Les Romains y avaient un fort, et la colonne milliaire, érigée près de la porte de l'église paroissiale, rappelle l'ère des Constantins. Divers antiquaires veulent que le pont de Saint-Charles soit l'œuvre de Charlemagne; mais les Carlovingiens ont seulement continué, réparé des voies de communication ouvertes bien avant eux. L'église, bâtie vers le onzième siècle par Hugues, évêque de Genève, porte une inscription latine qui rappelle la première irruption sarrazine dans la vallée du Rhône. Ce fut là qu'entouré d'imposants souvenirs, frappé des témoignages matériels d'efforts opérés par l'esprit belliqueux des Césars, debout devant cette église, devant cette colonne, Bonaparte acheva d'organiser le transport de ses canons, et d'imposer à la nature rebelle le despotisme de son propre génie.

Du bourg Saint-Pierre pour atteindre le mont Saint-Bernard, il faut encore marcher pendant quatre heures; mais de petites voitures peuvent facilement aborder la Cantine, d'où l'on n'a plus qu'à monter par le pont de Prou et le défilé de Marengo. Ici le guide Dorsaz retint au-dessus de l'abîme Bonaparte, dont la mule venait de faire un faux pas. Successivement se présentent la montagne de Pierre, l'hôpital, le pont de Nudri et les Tronchettes. A mesure que l'on avance, le sol devient plus stérile, l'air plus rare, la neige plus abondante, le sentier moins marqué. Cependant, à quelque distance de l'hospice, qu'on aperçoit dix minutes avant de l'atteindre, la voie s'élargit. Dès lors toutes les craintes cessent, toutes les espérances renaissent; la bienfaisante

tutelle d'une religion d'amour semble descendre du haut des cieux; les aboiements des chiens se font entendre; on aperçoit ordinairement quelques voyageurs groupés sur le perron; un tintement de la cloche annonce votre arrivée; et tel que Jésus accueillant les disciples d'Emmaüs, le père supérieur ou le clavendier accourt vous offrir gracieusement le pain de l'hospitalité.

Beaucoup d'Anglais, au nombre desquels M. de Birch, homme aimable, botaniste distingué; des Américains, des Piémontais, des Suisses, trois dames, un seul Français, M. Richard, jeune médecin, porteur d'un nom cher à la science, se trouvaient en même temps que nous assis autour de ce foyer pour lequel semble avoir été formulée d'avance la pensée latine : *Deus hæc nobis otia fecit.*

XXV

PIÉMONT — PAYS D'AOSTE

Val d'Aoste. — Crétinisme. — Cité d'Aoste. — Morgex et son couvent de capucins. — Le Petit Saint-Bernard. — Le Tramant. — Saint-Didier, Cormayeur et leurs eaux minérales. — Val Ferrex. — Allée Blanche, lac Combal et col de la Seigne. — Chasse du bouquetin. — Col des Fours. — Frontière de la Savoie.

Trente-deux heures passées au mont Saint-Bernard, parmi ces dignes ministres de la bienfaisance, humbles serviteurs du pauvre, nous ont permis, vivant au milieu d'eux, d'explorer leurs montagnes, d'écouter leurs hymnes pieuses, le souffle des vents, le murmure des ondes, et de nous initier complétement aux grandeurs d'un culte posé sur la neige, dans un champ d'abîmes autour duquel rayonne l'esprit évangélique. Nous avons comparé les bruits du jour aux bruits de la nuit, si différents d'impression, de langage et d'harmonie; les inspirations de la tempête aux inspirations du silence; nous avons entendu, bien avant l'aube matinale, les pas des pèlerins qu'attirait la fête de l'Assomption, et quand de ses premières lames flamboyantes le soleil dora l'horizon d'Italie, quand déjà plusieurs centaines de fidèles stationnaient le long des parapets monastiques, nous sommes descendus de ces hauteurs où la prière des hommes semble se mêler avec la prière des anges. Ayant traversé la Vacherie, nous eûmes promptement atteint les mélèzes qui précèdent de deux kilomètres le village de Saint-Remy, et foulant une excellente route de montagne, œuvre du despotisme sarde, diraient nos démagogues, qu'involontairement nous comparions au mauvais chemin de la république valaisane, nous voyions

commencer et se dérouler avec pompe, depuis le territoire de Bauresan jusqu'à Saint-Oyen, les riches ondulations du val d'Aoste. Après Etroubles, l'Italie se sent, se voit, se respire; la végétation prend des formes grandioses; Gignod, son vieux château, sa jeune église bariolée de saintes images, s'élèvent au milieu d'un bouquet d'arbres, d'où l'œil peut suivre les riantes sinuosités de la Valpelline. Qui ne verrait ces châtaigniers, ces noyers gigantesques, ces maïs hauts de deux à trois mètres, ces pampres qui lient les arbres entre eux, qui festonnent en berceaux quantité de vastes domaines, ne pourrait concevoir une idée juste de la magnificence déployée ici par la nature. Autour d'Aoste on n'aperçoit, le long des jardins, que colonnes de maçonnerie sur lesquelles posent des branches de vigne d'une grosseur prodigieuse, couronnant de raisins monstrueux la longue galerie qui les supporte.

Rien ne manquerait à la prospérité de cette terre aimée du ciel, si de fréquents orages n'y jetaient l'épouvante et la désolation. Hiver comme été, la foudre s'y fait entendre. Des grêlons énormes, des pluies torrentielles détruisent soudain toutes les espérances du cultivateur, dont les récoltes, par les temps ordinaires, suivent de près les travaux.

Les montagnes de la vallée d'Aoste et des vallées aboutissantes présentent le plus grand intérêt. Elles se lient majestueusement aux derniers gradins des Alpes primitives, depuis le mont Blanc jusqu'au mont Rosa, et coupent, de différentes manières, le versant septentrional des Alpes pennines, ainsi qu'une grande partie des Alpes grecques. Au-delà de la cité d'Aoste, vers le sud-est, roches calcaires primitives, alternant avec des roches de corne verte; en avant de Châtillon, schistes micacés; au mont Jovet, ancien *mons Jovis*, entre Châtillon et Vervex, ici des pierres ollaires d'espèces variées, tantôt brillantes et fibreuses, tantôt vertes, rouilles et striées; là du schorl vert foncé, du grenat rouge, un mélange de quarz, de pierre calcaire et de mica, véritable draperie minérale étendue d'une main capricieuse, en pentes d'inclinaisons variables; celles-ci presque verticales, celles-là mollement ondulées; les couches reposant quelquefois l'une sur l'autre, et d'autres fois laissant béantes les déchirures qu'ont occasionnées des convulsions souterraines. Par intervalles, du gneiss alternant avec la roche primitive; de la serpentine; puis, à travers tous ces gisements des fossiles magnifiques, des stries

de minerais de fer, de cuivre et de plomb ; des ruisseaux charriant du sable d'or, lavant des pyrites cuivreuses et des pyrites d'or natif et d'argent. Comme partie complémentaire du tableau, des plantes charmantes, des graminées, des mousses et des lichens d'élite, population gracieuse, au milieu de laquelle se balancent avec noblesse l'*inula montana,* l'*asphodelus ramosus*, et tant d'autres espèces créées pour ces solitudes, autant que ces solitudes semblent créées pour elles.

En regard d'une nature si grandiose, si somptueuse et si riante, chacun s'attend peut-être à trouver l'homme d'accord avec la nature ; mais, hélas ! au lieu du type grec, au lieu de cette excellence de formes dont la pureté presque idéale serait seule digne du val d'Aoste, on y rencontre à chaque pas le rebut de l'espèce humaine.

Déjà dans le Valais, depuis Sion jusqu'à Saint-Maurice, depuis Saint-Maurice jusqu'à Orsières, nous avions été frappé du grand nombre de goîtreux et de crétins répandus le long des routes, stationnant aux portes des maisons, comme une livrée de misère qu'étale le pays pour exciter la compassion des étrangers. La vallée d'Aoste nous en offrit bien davantage. Par instinct, par besoin, le crétin aime la lumière et l'air ; au moindre rayon de soleil il sort, traîne lentement ses jambes, balance son corps rabougri, porte en avant sa grosse tête, dont l'expression d'hébétude est affreuse, et fait entendre un langage guttural difficile à comprendre. Jeune, il ne manque pas de quelque activité dont il use pour s'échapper du logis et battre le pays ; aussi a-t-on vu des père et mère attacher au cou de leur enfant, comme à celui d'une bête de somme, un grelot dont l'enfant semblait tout fier. En vieillissant, et le crétin vieillit vite, sa puissance locomotive s'affaiblit, son intelligence si bornée devient plus obtuse, le sentiment d'amour-propre qui lui donnait quelque énergie s'oblitère, et il tombe au dernier échelon de la dégradation humaine.

Le crétinisme dans une famille n'est pas constant ni général. On naît crétin de parents très robustes ; on naît robuste de parents crétins. La maladie peut venir de naissance, ou se développer sous l'influence de certaines conditions hygiéniques. Indépendamment de l'action persistante de l'humidité des vallées, de celle des eaux de neige, regardées avec raison comme développant le crétinisme, nous ajouterons le défaut de croisement des races, première raison de dégénérescence pour

l'espèce. Fort longtemps les indigènes de quelques vallées alpines se sont croisés entre eux. Plus ils avaient de troupeaux et de pâturages, plus ils tenaient à ce que leurs biens ne sortissent point de famille. Aujourd'hui encore on connaît des familles de crétins qui ne l'étaient point jadis, mais qui le sont devenues par suite de cette perpétuité d'alliances directes. C'est au gouvernement d'y porter remède. Dussent la jeune France et la jeune Italie le taxer de despotisme, il rendrait au val d'Aoste un véritable service en empêchant la religion de consacrer des mariages dont ne peut résulter rien de favorable à la population.

Depuis un demi-siècle, surtout depuis trente ans, le nombre des crétins a diminué. L'assainissement du pays, la meilleure construction des maisons, les guerres de l'empire qui ont forcément fait sortir du fond de ces vallées une population jeune qu'on y laissait croupir, sont les causes indubitables de cette amélioration sociale. Plusieurs philanthropes ayant aussi pris à tâche la guérison du crétinisme comptent déjà d'encourageants succès. Leur méthode est presque entièrement hygiénique et morale. Ils habillent, ils logent le crétin d'une manière convenable; ils lui donnent des satisfactions d'amour-propre, développent son intelligence parallèlement à son physique, et le tirent de l'abject idiotisme auquel le condamnait sa position malheureuse.

Doux, honnête, mais généralement paresseux, indolent et mou, l'indigène du val d'Aoste, depuis le Pas-de-Bard jusqu'au mont Jovet, dans les anciennes limites de l'ancienne Tarentaise et du Faucigny, montre une énergique activité, lorsque de la plaine on s'élève vers les montagnes. Sur leurs sommets il se trouve mêlé avec une population passagère qui vient momentanément là des diverses parties de la Savoie pour utiliser les pâturages, depuis la Saint-Michel jusqu'à la Saint-Remy. Aostins, Savoyards, Valaisans, on dirait presque le même peuple. Ils parlent plutôt français que piémontais; ils ressemblent, sous le rapport des mœurs hospitalières, aux populations de la Forêt-Noire. En les voyant si calmes, si paisibles, personne ne les prendrait pour les descendants directs de ces fiers et belliqueux Salaciens fanatiques de leur liberté, qui, l'an de Rome 605, ont anéanti les cohortes d'Appius Claudius et balancé quelque temps la fortune de Varro. Vaincus, mais non soumis, Auguste, par des bienfaits, sut les incorporer à l'empire. Cor-

della, leur capitale, reçut une nombreuse colonie de citoyens romains ; un préteur y fut établi, et son nom, transformé en celui d'*Augusta Pretoria*, devint, par contraction, le nom d'Aouste ou Aoste, à moins qu'on n'aime mieux le faire dériver d'*Ostia*, porte ou communication. C'était effectivement la porte principale, qui de la Gaule conduisait alors en Italie.

Des édifices somptueux, des fondations d'utilité publique, aqueducs, ponts, théâtres, temples, thermes, forteresses, eurent bientôt couvert le val d'Aoste. A voir encore aujourd'hui les masses de granit et de marbre qu'entassa le grand peuple dans l'espace d'une lieue d'étendue, on dirait qu'il lui a suffi d'un geste pour que des hauts sommets voisins les moellons se soient empressés à descendre. Sur l'arc triomphal élevé hors de la ville actuelle, près du cours de la Doire, nous avons lu cette inscription moderne :

AU TRIOMPHE D'OCTAVE AUGUSTE CÉSAR ;
IL DÉFIT COMPLÉTEMENT LES SALASSES L'AN DE ROME 724.

Sur une porte urbaine, construite en grand appareil, comme l'arc de triomphe, se trouve cette autre inscription, complément de la première :

L'EMPEREUR AUGUSTE FONDA CES MURS, BATIT LA VILLE EN TROIS ANS,
ET LUI DONNA SON NOM, L'AN DE ROME 728.

Voilà tout ce que l'édilité prévoyante, tout ce que le génie archéologique de l'administration d'Aoste a jugé d'exécutable pour mettre en évidence les titres matériels de la cité. Au lieu de les préserver des égouts qui les minent, des masures qui s'y attachent comme une lèpre, d'écriteaux insultants faisant appel aux ivrognes ; au lieu de recueillir en un musée les nombreux débris que les siècles respectent plus que les hommes, on laisse Aoste se vieillir et s'user d'elle-même, sans égard pour les âges passés qui servent cependant de trépied aux générations actuelles.

Le christianisme modifia l'aspect de la cité. Sur le pavé des temples resplendissant de mosaïques s'élevèrent des cryptes qu'on voit encore, puis au-dessus des cryptes de nouveaux temples qui furent à leur tour transformés et modifiés d'après le goût variable de chaque époque. Les

constructions byzantines de la paroisse Saint-Ours, son clocher, son cloître, son prieuré, nous ont particulièrement intéressé. Ce cloître, garni de colonnettes en marbre noir dont les chapiteaux portent la naïve empreinte des histoires de la Bible signées d'une main habile, l'an de l'incarnation 1084; ce prieuré qui date de la même époque, aux arcatures surbaissées duquel apparaissent encore quelques peintures du temps, brillantes de couleur et d'expression; et le grand clocher qui, dans son isolement, a l'air d'aspirer la lumière plus à l'aise, et d'abaisser sur les petits édifices, ses vassaux, un regard d'affectueux intérêt; tout cet ensemble a quelque chose de fort original. Il me semblait y voir cheminer côte à côte plusieurs illustrations européennes qu'on ne s'imaginerait pas devoir rencontrer là : le vénérable Saint-Bernard de Menthon, archidiacre d'Aoste; son contemporain, le célèbre Anselme, archevêque de Cantorbéry, et les comtes de Maurienne, devenus souverains de la contrée.

Les treizième, quatorzième et quinzième siècles, dont le passage à travers l'église Saint-Ours et la cathédrale d'Aoste ont apporté, dans l'agencement architectural et dans les sculptures de ces deux sanctuaires, des modifications tranchées, y parlent encore la langue du temps, malgré d'étranges superfétations modernes.

Autour du chœur de la cathédrale, dans les chapelles du rond-point, dans la muraille circulaire du jubé sont des tombeaux d'évêques, avec leur effigie de marbre; ceux-ci couchés, ceux-là debout, prélats bienfaiteurs dont le peuple reconnaissant a retenu les noms : Émeric Ier, Boniface de Valperga, etc.; et parmi ces évêques le buste d'un simple chanoine, Anselmus Jacquemod, bienfaiteur du sanctuaire, décédé en 1829, auquel ses confrères ont voté un monument... Les stalles de la cathédrale, sculpture du quinzième siècle, sont très belles; mais celles de la paroisse Saint-Ours, plus anciennes, présentent une finesse d'exécution bien autrement remarquable.

Ce fut dans la ville d'Aoste, au couvent des franciscains, que le prince Amédée de Savoie, alors pape sous le nom de Félix V, abdiqua volontairement la tiare le 3 avril 1449, quitta ses ornements pontificaux et se retira dans le château de Ripaille, près du lac Léman.

Depuis lors jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, la cité d'Aoste et sa vallée ont presque toujours appartenu aux ducs de Savoie. Calvin y prê-

cha la réforme; mais la population soulevée le força de prendre la fuite. Cette population, amie de la France, nous fut souvent très utile dans nos guerres d'Italie. Bonaparte eut à s'en louer lors du passage du Saint-Bernard. Après avoir été quelque temps sujets de l'empire français, les Aostins sont devenus Piémontais. Leur vallée, ancien duché d'Aoste, qu'ils regardent comme parfaitement distincte des contrées voisines, et dont ils conservent les traditions nationales, constitue l'une des provinces les plus riches du royaume échu à la maison de Savoie.

Ville de sept à huit mille âmes, mieux ouverte que bien bâtie; malpropre malgré le ruisseau qui la parcourt, silencieuse malgré ses nombreux balcons, tribunes aériennes ouvertes aux causeries de la rue; triste malgré la joie qu'on dirait descendre d'un ciel bleu; monotone malgré le costume bariolé de ses maisons et de ses habitants, Aoste nous a présenté l'aspect d'une ville espagnole. La place Charles-Albert, de construction toute récente, dans l'emplacement d'une ancienne abbaye, deviendrait remarquablement belle si le palais de justice et les hôtels destinés à en compléter l'ensemble étaient exécutés d'après le système architectural observé pour l'hôtel de ville. Cet édifice d'ordre composite, très vaste, reposant sur un beau péristyle granitique, offre aux deux étages supérieurs huit colonnes engagées surmontées d'un tympan triangulaire aux armes de la cité. Les autres monuments modernes ne méritent pas d'être indiqués, quoiqu'on les décore du titre de palais.

Les environs d'Aoste sont charmants, ses abords enchanteurs. La manière dont cette ville est posée au point de jonction des trois vallées du grand Saint-Bernard, du petit Saint-Bernard et de Châtillon, lui donnent l'apparence d'une oasis ménagée pour les explorateurs des montagnes qui la ceignent. Au front de ses édifices, de ses tours d'enceinte et de ses murailles se lit, bien mieux que dans les livres, son antique histoire; comme au front de ses habitants se peignent leurs inclinations et leurs besoins. Entre la population actuelle et la population salacienne du vieil âge l'art lui-même semble avoir voulu fixer l'intervalle; c'est l'intervalle qui sépare le chétif pont de bois jeté sur la Doire de cette arche gigantesque d'Aimaville, demeurée pendant dix-huit siècles vainqueur d'un torrent furieux, esclave de la volonté de Caïus Avillus et de la gloire des Césars.

Depuis Aoste jusqu'à Saint-Didier la vallée qu'arrose la Doire déploie une véritable magnificence. Fatigué d'avoir parcouru des champs de neige, contemplé des scènes de désordre, l'œil se repose avec plaisir sur de verdoyants sommets avec lesquels contraste le glacier d'Aimaville, qui doit à sa situation exceptionnelle de conserver tout l'été la robe neigeuse des hivers. Saint-Pierre, Villeneuve, Morgex, Saint-Didier, villages considérables, ne sont pas seulement les nœuds principaux du tronc où s'élabore l'existence industrielle de la contrée, ce sont pour l'histoire des points de recours, car, en y passant, chaque génération a laissé quelque trace après elle : ici Rome et ses colons prétoriens; par-dessus Rome la civilisation byzantine; ailleurs les templiers, défricheurs laborieux d'un sol qui ne fut point ingrat; après les templiers, d'autres ordres monastiques plus heureux. Interrogez cette tour romane, ce péristyle où trente générations se sont pieusement agenouillées, ces châteaux de Sarre, d'Aimaville, de Villeneuve, appelé dans le pays le château d'Argent, et tous vous raconteront quelque chronique ou quelque légende.

Villeneuve dépassé, les montagnes garnies d'énormes châtaigniers se rapprochent; on voit au sud courir les vallées aboutissantes de Savarauche et de la Rhèmes; on a devant les yeux le mont Blanc, et l'on arrive au pied du village de La Salle que couronnent d'antiques ruines, berceau du célèbre Pierre de Tarrentès, qui prononça l'oraison funèbre de saint Bonaventure. Près de là retentissent les cascades de Vertusan et celle de Lentéoze, formée de cinq à six chutes successives que termine une longue nappe brillante et mobile; paysage ravissant, dont ne parle cependant aucun voyageur. Les ondes écumeuses et les bords tourmentés de la Doire impriment une puissante animation à cette partie de la vallée. Par son évasement, elle forme, depuis La Salle jusqu'à Morgex, une sorte d'arène longitudinale aux deux côtés de laquelle sont échelonnés des gradins de verdure, qui présente pour limites lointaines, en arrière, les glaciers de Cogne et de Rhèmes, en avant ceux du mont Blanc.

A Morgex, dans l'hospice où le prince Thomas de Savoie faisait transporter ses malades quand il occupait le camp de la Thuile, six pères capucins sont établis. Ces religieux, d'une simplicité cordiale, nous avons voulu les voir chez eux : deux heures passées avec le père gardien nous

ont paru courtes, car il arrive rarement de rencontrer un sens aussi droit, un esprit aussi cultivé que le sien.

De Morgex à Palésieux, la vallée continue sans presque changer d'aspect; puis elle se bifurque pour aller à droite vers Cormayeur, à gauche vers Saint-Didier, la Thuile et le petit Saint-Bernard.

Saint-Didier n'a d'importance que par ses eaux thermales, qui portent 29° Réaumur en sortant de la source, au pied de la montagne, mais qui perdent un degré dans leur trajet. Elles contiennent de l'oxyde de fer, du sulfate de soude, du sous-carbonate de magnésie, etc. Le bâtiment thermal ne manque pas d'élégance et renferme dix-huit cabinets, sans compter le pavillon réservé pour la famille royale. Le nombre moyen des baigneurs est, chaque année, d'environ trois cents, presque tous du val d'Aoste. La saison commence le 15 juin et finit le 15 août, quelquefois même avant, quand le temps se refroidit. C'est le docteur Bogio qui dirige l'établissement.

De Saint-Didier à la Thuile il faut marcher deux heures; puis on monte au village de Pont-Serrant; on traverse sur un pont de bois un profond ravin; et, après deux heures, on atteint le col, qui s'annonce par un beau pâturage précédé d'anciennes fortifications. L'hospice du petit Saint-Bernard, reconstruit récemment, occupe l'extrémité de cette plaine où se voit une enceinte druidique ayant deux cent soixante mètres de circonférence, formée de moellons brutes distants de trois mètres les uns des autres. Une colonne de marbre cipolin, la colonne de Joux, ayant six mètres soixante-six centimètres en hauteur et un mètre en diamètre, s'élève près de cette enceinte, appelée Cirque d'Annibal, où peut-être les Carthaginois auront campé, mais qui certainement existait avant eux.

L'hospice que desservent les pères de l'ordre hospitalier de Saint-Lazare a été fondé, comme celui du grand Saint-Bernard, par le vénérable Bernard de Menthon. Il présente beaucoup moins d'importance.

Une excursion que ne devront jamais manquer de faire les naturalistes, c'est l'ascension du Tramont; car, d'aucun point, on ne jouit d'une vue plus belle sur le mont Blanc. Il faut quatre heures pour l'atteindre. « Nous passâmes six heures sur ce sommet, dit Saussure, et ces

six heures sont certainement celles de ma vie durant lesquelles j'ai goûté les plus grandes jouissances que puissent procurer la contemplation et l'étude de la nature. »

Du col du Saint-Bernard à Saint-Maurice, dans la Tarentaise, la route serpente autour de la montagne, et n'atteint qu'après dix kilomètres le village de Saint-Germain, où divers stratégistes prétendent reconnaître le passage d'Annibal.

Si de Saint-Didier vous montez à Cormayeur, un sentier, le long du torrent, vous conduira directement aux sources dites de Sainte-Marguerite et de la Victoire. La source de Sainte-Marguerite, très chargée de fer, gazeuse et thermale, puisqu'elle porte seize à dix-huit degrés Réaumur, a beaucoup plus de puissance que la source de la Victoire, qui n'est point thermale, qui se trouble, et présente une grande mobilité de composition. Mais on aborde difficilement la source de Sainte-Marguerite. L'eau de la Victoire ressemblerait beaucoup à l'eau de Seltz si elle était de digestion facile. Il faut agir, se promener en la buvant. Sa dose ordinaire est de huit à douze verres le matin, à jeun; mais certains malades extravagants s'en administrent jusqu'à cinquante verres.

Indépendamment de ces deux sources, Cormayeur possède une eau ferrugino-sulfureuse dont l'administration s'opère dans un bâtiment fort mesquin situé près du confluent des deux Doires. On a lieu de s'étonner que l'autorité municipale fasse si peu pour améliorer le régime de ces bains qui contribuent beaucoup à la prospérité du pays; car chaque année quatre à cinq cents personnes s'y rendent, parmi lesquelles se trouvent souvent de grands personnages. Le roi, la reine de Sardaigne ont séjourné plus d'un mois à Cormayeur, en 1850. Ils étaient descendus dans la maison curiale.

Ce bourg de la vallée d'Entrèves, au pied méridional du mont Blanc, jouit, malgré son élévation, d'un climat plus doux, d'une végétation plus belle que Chamounix. Ses champs de blés bordent littéralement les glaciers qu'on voit descendre du col de la Seigne et du col Ferrex.

Le col Ferrex communique directement avec Martigny, mais par un sentier difficile, que les mules ne peuvent même suivre entièrement. On fera bien de ne jamais s'y basarder quand les pluies auront détrempé le

sol ou quand on redoutera quelque tourmente; effet terrible, instantané, contre lequel aucune force humaine ne saurait lutter.

Quand de Cormayeur on se dirige vers l'allée Blanche pour faire le tour du mont Blanc, la première chose qu'on rencontre en approchant de la chapelle Notre-Dame-des-Guérisons, c'est un monument funéraire élevé à la mémoire d'une infortunée victime; et, soit que l'œil s'élève au sommet des rochers perpendiculaires, soit qu'il plonge sur les profondeurs du gouffre glacé étendu le long du rocher, on comprend facilement les annales funèbres dont cet étroit passage retrace le souvenir. Cependant, la chapelle dépassée, l'horreur cesse; on traverse un bois des plus agréables, on suit la Doire à travers une plaine accidentée, et lorsque la vallée se rétrécit, on retrouve une forêt qui vous conduit, sans quitter ni le torrent, ni les pentes abruptes du mont Blanc, jusqu'à l'allée Blanche, dont le lac Combal forme l'extrémité. L'hiver, ce lac a bien six kilomètres de circonférence; mais l'été, sa longueur diminue des deux tiers. Rien de plus triste, de plus désert, de plus sauvage que le Combal. Élevé à cinq mille quatre cent vingt pieds au-dessus du niveau de la mer, son onde immobile et trouble n'accepte aucun reflet, et ne fait entendre aucun murmure; encaissé dans ses rives, il devient le réservoir de toutes les eaux torrentielles des montagnes voisines, en même temps que leur complice dans les ravages qu'elles occasionnent. On dirait qu'ici va finir la nature végétale; qu'au-delà le soleil ne fécondera plus rien; et l'on ne peut s'empêcher de mettre de l'empressement à recueillir quelques-unes des jolies fleurs, labiées délicates, renoncules élégantes, gentianes aux couleurs bleues d'azur, éparses sur les versants du lac. Aimables habitantes confinées dans un désert, elles sourient au voyageur comme le soleil leur sourit; elles lui procurent les seules distractions, les seules pensées douces capables de mitiger l'impression pénible causée par des lieux si sauvages.

L'herborisation du lac Combal nous a pris cinq heures : cinq heures pendant lesquelles nous n'avons entendu d'autre bruit que celui de la Doire s'échappant furieuse à travers l'étroite ouverture que lui a laissée la main de l'homme. Ce plateau de l'allée Blanche, désert verdoyant placé dans un vaste désert, présente de petits vallons, de petites

collines, des ravins, et même des traces d'habitations que le mont Blanc aura renversées jadis en secouant sa crinière neigeuse.

Nous étions assis dans une hutte de chevriers, occupé de classer nos plantes, quand, sur l'une des montagnes voisines, retentit un sifflement : bientôt deux coups de fusil partent ; nous levons les yeux, mais nous n'apercevons rien, et le silence reprend son empire. Longtemps après, lorsque arrivé au plus haut sommet du col de la Seigne, au point limitrophe de la Savoie et du pays d'Aoste, nous contemplions, avant de descendre sur Chapiu, l'imposante chaîne des Alpes, quelques chasseurs, heureux en même temps qu'effrayés, passèrent à nos côtés. Ils rapportaient un énorme bouquetin, âgé de trente-cinq ans, comme l'indiquaient les trente-cinq nœuds de ses cornes, et revenaient harassés d'une chasse interdite sous les peines les plus sévères.

Le bouquetin est une espèce de chèvre sauvage pesant communément quatre-vingt-dix kilogrammes, quelquefois davantage, ayant le poil ras, les formes sveltes, élégantes, et les cornes longues à proportion de leur vieillesse. Rien de plus vif, de plus courageux et de plus intelligent que cet animal. Il vit en société, par troupeaux, se plaît au sommet des montagnes inaccessibles, au milieu des neiges, et ne quitte son gîte que soir et matin, pour brouter, le long des glaciers, les graminées dont il se nourrit. Pendant que la petite troupe mange, un bouquetin expérimenté observe en sentinelle, et siffle avec force dès qu'il aperçoit quelqu'un. La troupe aussitôt s'élance de pointe en pointe rocheuse, et fuit avec une incompréhensible rapidité. C'est un de ces sifflements que nous avions entendu près du lac Combal.

Pour chasser le bouquetin, il faut être au moins quatre, se munir de provisions pour plusieurs jours, et de cordes destinées à soutenir au-dessus des ravins celui qui se dévoue ; il faut ne pas craindre de passer une nuit sur la neige, de franchir les torrents débordés, d'escalader des montagnes presque droites. On tire de flanc ce gibier ; car autrement on ne l'atteindrait pas, et dès qu'il est tiré, on se couche sur le ventre ; car souvent il arrive, qu'au lieu de fuir, la troupe entière, animée d'une vengeance suprême, se précipite vers le point d'où la détonation s'est fait entendre, et renverse tout ce qu'elle rencontre, dût-elle périr au fond des précipices. Quand un bouquetin a succombé, les peines du

chasseur n'en sont pas terminées pour cela ; sa victime gît tantôt à une hauteur qu'on ne saurait atteindre qu'après plusieurs lieues d'un périlleux circuit ; tantôt à une profondeur effrayante, parmi des glaçons éboulés ; aussi quel triomphe après le succès !

De la peau du bouquetin, qu'on tanne, l'Aostin fait des culottes ; de ses cornes, exportées en Suisse, en Allemagne, des ouvriers habiles fabriquent des pommeaux de canne, des manches d'instruments et divers petits meubles de fantaisie. Les habitants de la contrée, persuadés que le sang du bouquetin donne des forces surnaturelles, et qu'il jouit, dans le traitement de la pleurésie, d'une efficacité souveraine, se l'administrent desséché par morceaux de la grosseur d'une noisette mêlé à du vin chaud.

Le récit des prouesses de ces chasseurs avec lesquelles nous cheminions rendit moins monotone, moins fatigant le long défilé qui, des sommets de l'allée Blanche, serpente par le col de la Seigne jusqu'aux chalets du Mottet, et du Mottet à Chapiu ; chemin étroit, tracé entre deux linceuls funèbres : l'un qui, des flancs de la montagne, descend vers le ravin, en déroulant aux regards le nom de ses victimes ; l'autre qui, du ravin, promène à cinquante mètres de profondeur dans les eaux du torrent ses ondulations cristallines.

Un chemin plus difficile, plus escarpé, mais aussi plus direct, passant derrière le Mottet, traverse le col des Fours, d'où la vue s'étend très loin sur des montagnes arides, et conduit en deux heures au sommet du Bonhomme, imposant promontoire de cet océan neigeux qui domine la Savoie.

XXVI

CANTON DE VAUD

Lac Léman, son ensemble, sa navigation, ses aspects, ses rivages. — Chillon et Bonnivard. — Clarens et Rousseau. — Vevey et ses monuments. — Ouchy, Morges, Rolle, Saint-Prex, Allaman, Prangins, Nyon. — Coppet et madame de Staël. — Versoix, Genthod. — Coup d'œil sur Genève. — Ville de Lausanne, son histoire, ses monuments, ses institutions; mœurs de ses habitants, sa société, son industrie. — Promenades et environs de Lausanne. — Détails sur l'état politique du canton de Vaud, sur l'ensemble de sa géographie et de sa statistique. — Illustrations vaudoises.

LAC LÉMAN OU LAC DE GENÈVE.

C'est une belle chose que le lac de Genève, écrivait le chevalier de Boufflers. Il semble que l'Océan ait voulu donner son portrait en miniature à la Suisse. On peut dire qu'à son tour la Suisse française, le canton de Vaud, se réfléchissent dans le lac Léman. Il a presque la forme d'un croissant, dont les deux extrémités sont tournées vers le sud. Appelé le grand lac depuis Villeneuve jusqu'à Promenthoux, le petit lac depuis Promenthoux jusqu'à Yvoire, il présente, sur la rive nord, une longueur de dix-huit lieues, sur la rive sud, une longueur de seize lieues, et une circonférence totale d'environ trente-cinq lieues. Sa plus grande profondeur, qui est près de Meillerie, atteint trois cent cinquante mètres. D'une saison à l'autre son niveau varie; il paraît contenir en été cinquante-six milliards deux cent quarante-un millions deux cent cinquante-neuf mille deux cents pieds cubes d'eau de plus qu'en hiver. Par les temps orageux, il s'élève ou s'abaisse

alternativement d'un à deux mètres, phénomène connu sous le nom de *seiches*, sensible surtout aux extrémités du lac, et qu'on attribue à l'inégalité de pression qu'exerce l'atmosphère. Depuis l'année 805, époque où des chars ont exécuté la traversée de Nyon à Thonon, jamais le Léman ne paraît avoir été gelé. La température ordinaire de ses eaux, dans une profondeur de cinquante mètres, est de 4° 1/2 Réaumur. Les principaux vents qu'on y voit régner ont reçu des bateliers différents noms. Les plus redoutables de ces vents sont le *Vaudaire* et le *Bornaud*, qui venus, celui-ci de la Savoie, celui-là des gorges du Valais, soulèvent devant eux les vagues et brisent les embarcations contre les rochers.

Vingt-neuf espèces de poissons vivent dans le Léman : la truite, l'ombre-chevalier, la féra, le brochet, la carpe jouissent d'une réputation méritée, atteignent quelquefois des dimensions énormes et s'expédient très loin. Cinquante espèces d'oiseaux, parmi lesquelles quinze sont amphibies, habitent ces rivages. On y rencontre une vipère très venimeuse, le *coluber burus*.

« Mon lac est le premier, » s'écriait Voltaire, et Voltaire avait raison, car aucun lac d'Europe n'est supérieur en beauté au lac Léman. J.-J. Rousseau dans la *Nouvelle Héloïse*, lord Byron dans *Childe-Harold*, en ont célébré la majestueuse ordonnance. « C'est la mer de Naples, dit M. Alexandre Dumas, c'est son ciel bleu, ce sont ses eaux bleues, et plus encore ses montagnes sombres, qui semblent superposées les unes aux autres, comme les marches d'un escalier du ciel; seulement chaque marche a trois mille pieds de haut; puis, derrière tout cela, apparaît le front neigeux du mont Blanc, géant curieux regardant le lac par-dessus la tête des autres montagnes, qui près de lui ne sont que des collines... Aussi a-t-on peine à détacher le regard de la rive méridionale du lac pour le porter sur la rive septentrionale; c'est cependant de ce côté que la nature a secoué le plus prodigieusement ces fleurs et ces fruits de la terre qu'elle porte dans un coin de sa robe; ce sont des parcs, des vignes, des moissons, un village de dix-huit lieues de long, étendu d'un bout à l'autre de la rive... »

Quarante et une rivières apportent au Léman le tribut de leurs ondes; jalouses, comme dirait le poëte Ausone, de contribuer à sa splendeur; mais de tous ces cours d'eau le plus imposant est le Rhône, qui, arrivant

des Alpes, meurtri, souillé d'une lutte de soixante lieues contre les rochers, trouve avec bonheur un large bassin et s'y étale. « Là, dit Saussure, le Rhône se repose et se dépouille du limon dont il était chargé; il sort ensuite brillant et pur de ce grand réservoir, puis il vient avec ses eaux limpides traverser la ville de Genève. » Ces dépôts accumulés de la sorte tendent naturellement à remplir le bassin; on pourrait, selon la remarque du même naturaliste, déterminer d'avance le temps qu'il faudra au Rhône pour le combler tout à fait.

Lacus Lemanus des anciens, *Lousanius* ou Lousanette du moyen âge, mer du Rhône, mer de Genève, *Genfersée* des Allemands, le lac Léman se distingue par la limpidité transparente et la teinte de ses belles eaux, non moins que par l'ornementation fleurie de ses rives et la majesté grandiose de son amphithéâtre. Les Alpes, le Jura, le Jorat lui servent de ceinture; les Alpes l'entourent depuis Genève jusqu'à Vevey, et portent aux nues ces splendides aiguilles appelées le Salève, le château de Boisy, la Dent-de-Morcles, la tour d'Aï, la Dent-de-Jaman et le pic du Léman. Le Jura, qui commence au fond de l'Écluse, s'éloigne insensiblement du lac en courant du sud au nord, et marquant ses étages des noms de Thoiry, la Dôle, mont Tendre, Dent-de-Vaulian. Intermédiaire en hauteur aux deux chaînes précitées, le Jorat se prolonge depuis la Veveyse jusqu'au Léman, courant à l'ouest nord-ouest, puis au nord, et sépare les eaux qui vont à l'Océan de celles qui vont à la Méditerranée.

RIVE VAUDDISE DU LAC LÉMAN.

Malgré quelques écueils, notamment près du port de Genève, ce lac présente une navigation agréable et facile. On s'embarque à Villeneuve, le *Penniculus* de l'Itinéraire d'Antonin, que détruisit en 563 un éboulement du mont *Tauretunum*, bourg dont le territoire est couvert de débris antiques, et dont la rade, remplie de barques, semble attendre la population des vallées voisines pour la répandre sur la mer de Genève. Vis-à-vis de Villeneuve est « une petite île qui semblait me sourire, dit lord Byron, la seule qu'on pût apercevoir, une petite île verte; elle ne paraissait pas plus large que le sol de mon cachot, mais au-dessus d'elle

s'élevaient trois grands arbres et soufflaient les brises de la montagne, tandis qu'autour les eaux du lac roulaient leurs vagues contre ses rives, et que dans son intérieur naissaient des fleurs aussi fraîches que belles. » De cette île, de Villeneuve à Chillon, soit qu'on suive la route des voitures, soit qu'on navigue sur le lac, la nature apparaît majestueuse, mais l'ombre du poëte plus majestueuse encore.

Le château de Chillon aux gothiques tourelles, à l'imposant beffroi, aux murailles blanches tapissées de lierre, vieille forteresse du moyen âge, bâtie sur un rocher tombé des montagnes voisines, s'avance jusqu'au bord du lac. Fortifié en 248 par le duc Pierre de Savoie, surnommé le Petit Charlemagne, Chillon communiquait jadis avec la route moyennant un pont-levis; mais pour l'époque actuelle le pont-levis eût semblé trop féodal. On aima mieux lui substituer un hangar, sous lequel s'abritent une brigade de carabiniers, gardiens de ces lieux, et de l'artillerie fédérale. Chillon est « un bloc de tours posées sur un bloc de rochers, écrivait en 1839 M. Victor Hugo. Tout le château est du douzième et du treizième siècle, à l'exception de quelques boiseries, portes, tables, plafonds, etc., qui sont du seizième. La bouche des canons touche l'embrasure des catapultes. Chaque tour de Chillon pourrait raconter de sombres aventures : dans l'une on m'a montré trois cachots superposés; on entre dans celui d'en haut par une porte; dans les deux autres par une dalle qu'on soulevait et qu'on laissait retomber sur le prisonnier; le cachot d'en bas recevait un peu de lumière par une lucarne; le cachot intermédiaire n'avait ni air, ni jour. Il y a quinze mois, on y est descendu avec des cordes, et l'on a trouvé sur le pavé un lit de paille fine, où la place d'un corps était encore marquée, et çà et là des ossements humains. Le cachot supérieur est *orné* de ces lugubres peintures de prisonniers qui semblent faites avec du sang; ce sont des arabesques, des fleurs, des blasons, un palais à fronton brisé dans le style de la renaissance. Par sa lucarne le prisonnier pouvait voir un peu de feuilles et un peu d'herbe dans le fossé. Dans une autre tour, après quelques pas sur un plancher vermoulu qui menace ruine, et où il est défendu de marcher, j'ai aperçu, par un trou carré, un abîme creusé dans la masse même de la tour : ce sont les oubliettes; elles ont quatre-vingt-onze pieds de profondeur, et le fond en était hérissé de couteaux. On y a

trouvé un squelette disloqué et une vieille couverture en poil de chèvre rayé de gris et de noir, que l'on a jetée dans un coin, et sur laquelle j'avais les pieds tandis que je regardais le gouffre. »

En 1530, François de Bonnivard, prieur de Saint-Victor, arrêté dans le Jura par une bande de voleurs, fut mis entre les mains du duc de Savoie, son plus cruel ennemi, qui, pour le punir d'avoir défendu les libertés genevoises, le fit enfermer dans le château de Chillon. Il y demeura six années, lié par le milieu du corps à une chaîne dont l'autre bout allait rejoindre un anneau de fer scellé dans un pilier, n'ayant de liberté que la longueur de cette chaîne, ne pouvant se coucher que là où elle lui permettait de s'étendre, tournant toujours autour de son pilier comme une bête fauve, creusant le pavé avec sa marche forcément régulière, rongé par cette pensée que sa captivité ne servait peut-être en rien à l'affranchissement de son pays, et que Genève et lui restaient voués à des fers éternels. On reconnaît encore la trace de ses pas, on touche l'anneau de fer qui le tenait attaché. La chaîne aura été brisée, lorsqu'en 1536 les Bernois, appuyés des habitants de Genève, conquirent le pays de Vaud. Chillon résista longtemps ; mais à la fin il fallut céder, et les cachots s'ouvrirent devant plusieurs malheureux qui ne conservaient sans doute d'autre espoir que celui de la mort. Les changements qui avaient eu lieu pendant les six années de l'emprisonnement de Bonnivard étaient, pour ainsi dire, la réalisation de la légende des *Sept Dormeurs*, dit M. A. Joanne. Il avait laissé Genève catholique, dépendante, il la retrouvait libre, république et protestante. Sa ville natale s'empressa de lui témoigner sa reconnaissance et de le dédommager des maux qu'il avait soufferts ; elle le reçut bourgeois, lui donna la maison habitée par le vicaire-général et lui assigna une pension de deux cents écus d'or tant qu'il séjournerait à Genève.

Depuis cette époque jusqu'en 1733 Chillon fut la résidence des baillis bernois. Le bailliage ayant été transféré à Vevey, le fort devint une prison d'État où demeuraient enfermés les citoyens vaudois dont les opinions déplaisaient à Leurs Excellences de Berne. Depuis 1798 il sert de dépôt d'armes et de maison de détention militaire.

Sur les colonnes du cachot de Bonnivard nous avons vu les initiales de J.-J. Rousseau, J.-J. R., qu'on prétend être venu là plusieurs fois ; le

nom de Byron et de son ami le poëte Hant; celui de Leeke, du pianiste Gottschalk, du célèbre Fenimore Cooper et les initiales d'Alexandre Dumas, A. D. M. Au-dessus de l'anneau de Bonnivard, nous avons remarqué la signature de Lamartine; à côté du nom d'Eugène Sue, le millésime 1836; à côté du nom de V. Hugo, l'année 1839, et près du nom de madame G. Sand la date de 1848; puis une nuée de signatures plus ou moins obscures.

Les plafonds de quelques salles, construits en bois de mélèze, des peintures murales qui demanderaient une restauration intelligente, de nombreuses armoiries et différentes sculptures en chêne nous ont paru dignes d'intérêt. Après l'*Étude historique sur Chillon*, par M. L. Vulliemin, qui vient de paraître à Lausanne, in-12, de longs détails deviendraient nutiles.

Un groupe de vingt villages ou hameaux protégés contre les vents du nord et jouissant d'un climat aussi doux que le climat de la Provence, forme la paroisse de Montreux, éparse le long du lac jusqu'à Clarens et dont les maisons riantes, éparpillées comme des perles sur un fond de verdure, sont peuplées d'étrangers.

Placé près de la baie qui porte son nom et dont les débordements ont amené bien des dégâts, Clarens n'offre pas toute la réalité poétique que respire la prose de Jean-Jacques, mais n'est pas non plus destitué d'un certain charme. « En approchant de Clarens, dit M. de Valery, je me rappelais les pages brûlantes de Julie; mais quel fut mon étonnement de tomber dans une espèce de petit port nu, laid, mal situé, près d'un torrent à peu près desséché et rempli de rocailles! Jamais le baron d'Étange n'a pu avoir de maison au milieu de ces huttes; je doute même qu'il eût été possible d'y célébrer les noces de la Fanchon; M. de Wolmar n'eût guère pu s'y livrer à ses expériences agronomiques, et les fleurs d'Iris du jardin de Julie n'ont jamais dû y croître. Tel est le privilége du génie : il fait vivre ce que l'on sait bien n'avoir pu exister, et il l'empreint d'un charme impérissable. Cette existence qu'il crée n'est point affaiblie par la vue même de la réalité. Souvenir immortel d'amour et de volupté, le bosquet de Clarens ne perdait rien à mes yeux de ses enchantements par le triste aspect des lieux. Il paraît que l'euphonie du nom de Clarens fut le motif qui décida Rousseau à préférer cet endroit,

malgré l'invraisemblance, au château de Chatelard ou au village de Montreux, pour y placer son action. Ce scrupule, cette crainte, cette méfiance de son talent, n'étaient point fondés. Rousseau eût même pu conserver à Julie d'Étange son premier nom de Julie d'Orsenge, sans que ses tableaux eussent été moins touchants, car la passion sait tout ennoblir; et Walter Scott n'est pas si difficile sur les noms, quelquefois très vulgaires, de ses héros. » Les capricieuses dispositions de l'esprit influent nécessairement sur notre impressionnabilité. Si, comme nous, M. de Valery était arrivé à Clarens par un beau jour d'été; s'il s'était assis une heure dans les charmants bosquets de M. Mirabeau qui possède aussi l'ancienne demeure de madame de Warens, située aux Crètes, non loin du vieux manoir de Chatelard; s'il avait entendu comme nous, en arrivant, les sons d'un délicieux piano, Saint-Preux, Rousseau maître de Julie, Julie docile, trop docile, hélas! au triple langage de la passion, de la nature et de l'art, se seraient reproduits à son imagination charmée. Nous n'imiterons pas toutefois tant d'autres voyageurs qui, dans leurs préoccupations enfantines, veulent retrouver les frais bosquets de Julie; fermons les yeux, vivons de souvenirs, gardons-nous d'analyser les réalités et laissons-nous aller au doux balancement du petit navire qui nous entraîne le long de ces rives parfumées. Voici la Tour-de-Peilz, petite ville moyen âge, création de Pierre de Savoie qu'ont brûlée en 1476 les vainqueurs de Morat; voici le sentier romantique qui monte à la Dent-du-Jaman d'où l'on découvre tout le lac de Genève, la Savoie, les lacs de Neuchâtel, de Morat, etc., et bientôt nous pouvons nous écrier avec M. Victor Hugo : « Je suis à Vevey, jolie petite ville blanche, propre, anglaise, confortable, chauffée par les pentes méridionales du mont Chardonne comme par des poêles, et abritée par les Alpes comme par un paravent. J'ai devant moi un ciel d'été, le soleil des coteaux couverts de vignes murées, et cette magnifique émeraude du Léman, enchâssée dans des montagnes de neige comme dans une orfévrerie d'argenterie. Vevey n'a que trois choses, mais ces trois choses sont charmantes : sa propreté, son climat et son église (je devrais me borner à dire la tour de son église, car l'église elle-même n'a rien de remarquable); elle a subi cette espèce de dévastation soigneuse, méthodique et vernissée, que le protestantisme inflige aux églises gothiques : tout est ratissé, raboté, ba-

layé, défiguré, blanchi, lustré et frotté; c'est un mélange stupide et prétentieux de barbarie et de nettoyage. Plus d'autel, plus de chapelles, plus de reliquaires, plus de figures peintes ou sculptées; une table et des stalles de bois qui encombrent la nef, voilà l'église de Vevey. Je m'y promenais assez maussadement, escorté de cette vieille femme (toujours la même) qui tient lieu de bedeau aux églises calvinistes, et me cognant les genoux aux bancs de M. le préfet, de M. le juge de paix, quand, à côté d'une chapelle condamnée où m'avaient attiré quelques belles vieilles consoles du quatorzième siècle, oubliées là par l'architecte puritain, j'ai aperçu, dans un enfoncement obscur, une grande lame de marbre noir appliquée au mur; c'est la tombe d'Edmond Ludlow, mort réfugié à Vevey en 1693. Je croyais cette tombe à Lausanne. Comme je me baissais pour ramasser mon crayon tombé à terre, le mot *depositorium*, gravé sur la dalle, a frappé mes yeux. Je marchais sur une autre tombe, sur un autre proscrit, Andrew Broughton... » Cette cathédrale, édifiée en 1498, sous le vocable de saint Martin, se trouve hors de la ville, au milieu des vignes, entourée d'une terrasse plantée d'arbres d'où l'on jouit d'une vue magnifique. On n'y célèbre le service divin que l'été. L'hiver, les fidèles se réunissent dans un autre temple. Edmond Ludlow, dont le poëte aperçoit la tombe *en se cognant les genoux*, fut l'un des régicides de Charles I[er]. Exclu de l'acte d'amnistie promulgué par Charles II, il se réfugia dans Vevey où il séjourna trente-deux années, occupé de la rédaction de ses *Mémoires*. Les Bernois ont généreusement refusé de le livrer au roi d'Angleterre, et protégeant sa tête contre les sbires envoyés pour l'assassiner, ils lui ménagèrent une existence assez douce dans une petite maison que l'on distingue à cette inscription : *Omne solum forti patria est — quia patris.* Près des tombeaux de Ludlow et de Broughton compris dans la même proscription, reposent le voyageur Laurent Matte, né à Montpellier le 10 avril 1697, mort à Vevey après avoir parcouru l'Asie, l'Afrique et l'Amérique; Jean Martin Couvreu, bienfaiteur de sa ville natale, décédé en 1738, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, et plusieurs autres notabilités moins connues.

Vevey possède en outre quelques restes du château des baillis; plusieurs édifices modernes tels que l'hôtel de ville, bâti en 1755; l'hôpital, en 1734; la Guenette ou halle au blé; la fontaine Perdonnet, en 1817;

le bâtiment des sœurs de la Part-Dieu de Fribourg, situé à l'angle de la rue d'Italie et que nous regardons comme l'édifice le mieux conçu de la ville. On a lieu de regretter que l'hôtel des Trois-Couronnes, tout splendide qu'il soit pour une petite localité, ait remplacé le manoir historique des Belles-Truches. Vevey, grâce à d'heureuses circonstances, se trouve doté d'intéressantes institutions morales, scientifiques ou littéraires : caisse d'épargne, société de secours pour les ouvriers malades, bûcher de prévoyance, société évangélique, société pour la sanctification du dimanche, collége, écoles, cercles littéraires, bibliothèque publique de douze mille volumes, bibliothèque religieuse et populaire, cabinet d'histoire naturelle et d'antiquités du docteur Levade. Mais de toutes ces institutions la plus ancienne, la plus respectable, la plus utile peut-être, c'est l'abbaye des Vignerons, ayant pour devise : *Ora et labora*, société vinicole probablement d'origine gauloise dont l'autel en marbre blanc au dieu Sylvain, conservé à l'hôtel de ville, aura sans doute été l'un des premiers monuments, et qui, devenue chrétienne, modifia ses statuts et ses fêtes, sans proscrire de vieux usages. « Chaque printemps et chaque automne, dit M. A. Joanne, l'abbaye des Vignerons charge des experts de passer en revue toutes les vignes du district, et, sur leur rapport, elle décerne aux plus habiles et aux plus industrieux vignerons des couronnes, des médailles et des serpes d'honneur. De plus, pour se conformer aux traditions antiques, elle célèbre, cinq ou six fois par siècle, une fête qui s'appelle la *fête des vignerons*. Des historiens prétendent que les religieux du couvent de Haut-Clet et les riches propriétaires de vignes des environs de Vevey, voulant récompenser leurs vignerons des travaux de l'année, leur accordaient la jouissance d'une procession par la ville, procession dans laquelle ils portaient triomphalement leurs instruments aratoires, et qui était suivie d'abondantes libations vineuses; mais d'où viendrait ce mélange bizarre de cérémonies païennes, de scènes de l'Ancien Testament, d'usages domestiques empruntés à plusieurs civilisations différentes? Pourquoi Jupiter à côté de la sainte Trinité; Hercule coudoyant saint Jean-Baptiste; les vestales mêlées aux vierges du Seigneur; les oiseaux de la Fable avec les oiseaux de l'Apocalypse? Et ces chants sacrés mêlés à des chants profanes, et ces danses empruntées au culte de la bonne déesse?... N'y a-t-

il point là tout le désordre intellectuel d'une nation qui s'arrache à un ordre de croyances pour entrer dans un autre, et qui, ne pouvant choisir, les confond? Cooper, dans son roman du *Bourreaü de Berne*, a donné de la fête des vignerons une description aussi piquante qu'originale. Cette année, le 7 août, elle fut célébrée avec un pompeux appareil. On avait construit, pour la distribution des primes, un vaste théâtre à l'instar des théâtres romains, auquel conduisaient quatre portiques dédiés aux quatre saisons; on avait garni de drapeaux, de guirlandes et de devises toutes les rues, toutes les maisons de Vevey. Vingt mille personnes s'y étaient rendues; malheureusement le temps fut mauvais; il fallut interrompre la fête et la remettre au samedi suivant. Or fête remise est presque toujours fête gâtée. Après le défilement du cortége, la joie publique dut se réfugier au cabaret, et son ardeur mit à sec les tonneaux. Le lundi, nous traversions les mêmes lieux, où dans chaque auberge où nous demandions de la bière, on faisait la même réponse : « Ah! mon cher monsieur, ils ont tout bu... » Bienheureux sont les cabaretiers du pays de Vaud.

« Je dirais volontiers à ceux qui ont du goût et qui sont sensibles : Allez à Vevey, visitez le pays, examinez les sites, promenez-vous sur le lac, et dites si la nature n'a pas fait ce beau pays pour une Julie, pour une Claire et pour un Saint-Preux; mais ne les y cherchez pas. » A ces paroles de J.-J. Rousseau nous ajouterons : Cherchez-les y moins que jamais, car l'idéalité de caractères semblables devient d'une réalisation impossible aujourd'hui. C'est une ville presque anglaise où cinq mille habitants vivent en partie des miettes tombées de la table de l'opulence.

De Vevey au village d'Ouchy, qui sert de port à la ville de Lausanne, ce ne sont que monuments romains; d'abord Vevey lui-même, le *Vibiscum*, le *Vibiacum* de l'antiquité, cité détruite par les barbares envahissant la Gaule, réédifiée presque aussitôt par les empereurs, tour à tour agrandie, minée au moyen âge, puis restaurée, conserve empreinte sur son territoire la sandale de ses premiers maîtres; puis, apparaissent, à Saint-Saphorin, une colonne milliaire de Claude, un autel consacré à la Fortune; à Cully, un autel de Bacchus, le patron de ces coteaux; à Paudex, un milliaire d'Antonin le Pieux,... antiquités cachées presque toutes sous des fleurs, sous des berceaux de verdure et qu'on a vraiment

mauvaise grâce de signaler en présence d'une campagne aussi riante, d'un ciel aussi bleu, d'un air aussi parfumé.

Ouchy, comme l'a spirituellement dit un écrivain, est une sentinelle chargée de faire signe aux voyageurs de ne point passer sans venir rendre hommage à Lausanne, la reine vaudoise. Notre hommage, pour être attardé, n'en deviendra que plus respectueux et plus sincère, mais nous voulons achever notre circumnavigation.

Voilà l'emplacement de l'antique Lausanne, et au-dessus le *Vizi* ou *Vidianum* qui devait en former un faubourg; Morges, aux rues larges et bien pavées, aux maisons élégantes, avides d'air et de lumière, au port animé couvert de barques, aux souvenirs féodaux qui, chez elle, n'ont été ni sans éclat, ni sans grandeur, ni sans indépendance. En 1264, Pierre de Savoie y fonda un gouvernement représentatif, et depuis elle fut une des quatre *bonnes villes* privilégiées du pays de Vaud. Sur les murailles du vieux manoir dont l'administration actuelle a fait un arsenal, semblent gravées les anciennes annales de la ville de Morges et reposer les titres de ses trois mille habitants.

Saint-Prex, l'ancien *Lisus*, submergé quand Lausanne fut engloutie sous l'éboulement du Tauretunum, doit son salut, dit la légende, aux restes précieux de *Saint-Protais*, évêque d'Avenches, qui fut enseveli là parce que, ajoute la légende, son corps qu'on transportait à Lausanne ne voulut pas aller plus loin.

Le château d'Allaman, élevé sur des débris romains, rappelle le séjour qu'y ont fait l'historien Maubert et Joseph Napoléon.

Rolle, le *Rotulum* des Romains, ville de quinze cents âmes, composée d'une seule, mais grande et belle rue que termine une jolie promenade, possède des bains ferrugineux jadis célèbres, et un château gothique du treizième siècle. C'est de Rolle que notre Laharpe tire son origine. Le monument funéraire d'un autre Laharpe, de la même famille, général, ancien précepteur de l'empereur Alexandre, se trouve en vue du port, dans une île agréable.

Salut aux vignobles renommés de la *côte;* au château presque moderne de Prangins que posséda Joseph Napoléon et qu'habita Voltaire; château sans expression, sec, froid comme l'Encyclopédie qu'on croirait logée là. J'aime beaucoup mieux Nyon, cette *bonne ville* du pays de Vaud,

où Jules César établit une colonie de chevaliers, *Colonia Julia Equestris.* Écrasé sous le pied des barbares du cinquième siècle, mais relevé bientôt sous l'haleine bienfaisante du christianisme, le *Novidonum* de l'empire se mirait comme le Nyon du moyen âge dans les eaux de son lac, et portait orgueilleusement ses créneaux comme nous les voyons portés par le manoir féodal qui domine la cité moderne. Elle n'en a pas moins d'importance que Morges, et beaucoup plus que Rolle; elle jouit d'immenses revenus, possède une forêt de plusieurs lieues d'étendue et fait payer cher ses droits de bourgeoisie. De l'esplanade, on jouit d'une vue magnifique. M. de Reverdy, assez spirituel pour avoir été l'ami de Voltaire, assez profond et sage pour avoir été celui de Necker, habitait Nyon. Autour de lui se groupait une société charmante.

En présence du château de Coppet, je comprends l'énorme dictionnaire de Bayle, je conçois les longues dissertations financières de Necker et l'ouvrage profond de son illustre fille sur la révolution française. Une habitation si sévère et si simple, des bosquets à compartiments si réguliers devaient inspirer de semblables travaux; je comprends également ces conversations faciles, cette élégance de formes, cette aménité d'intérieur dont parlent tous ceux qui ont vu Necker en famille, qui ont assisté aux banquets académiques de Coppet; mais *l'Allemagne*, mais *Delphine*, mais surtout *Corinne* demandaient pour éclore une serre plus chaude. Le château de Coppet regarde Genève, et de ses fenêtres l'œil ne peut franchir aucun espace sans rencontrer les tombes des illustres personnages qui l'ont habité. Necker, madame de Staël reposent là, dans un parterre, de sorte qu'avec le parfum des fleurs on croirait respirer quelques émanations de leur génie.

Après Coppet, se présente Versoix, ville imaginée par Choiseul, qui n'eut longtemps que des rues sans maisons; après Versoix, Genthod, patrie de Charles Bonnet, puis le château de Panthex, ancienne propriété de Joséphine, et enfin Genève, qui se présente sous un magnifique aspect, occupant deux collines inégales de grandeur, séparées par le Rhône à l'endroit même où ce fleuve affranchi de l'alliance embarrassante du Léman se précipite vers la France qui lui tend les bras.

« Genève, a dit M. Alexandre Dumas, est après Naples une des villes les plus heureusement situées du monde. Paresseusement couchée

comme elle l'est, appuyant sa tête à la base du mont Salève, étendant jusqu'au lac ses pieds que chaque flot vient baigner, elle semble n'avoir autre chose à faire que de regarder avec amour les mille *villas* semées aux flancs des montagnes neigeuses qui s'étendent à sa droite ou couronnent le sommet des collines vertes qui se prolongent à sa gauche. Sur un signe de sa main, elle voit accourir des fonds vaporeux du lac ces légères barques aux voiles triangulaires, qui glissent à la surface de l'eau, blanches et rapides comme des goëlands, et ces pesants bateaux à vapeur, qui chassent l'écume avec leur portrait. Sous ce beau ciel, devant ces belles eaux, il semble que ses bras lui sont inutiles, et qu'elle n'a qu'à respirer pour vivre. Et cependant, cette odalisque nonchalante, cette sultane paresseuse en apparence, c'est la reine de l'industrie, c'est la commerçante Genève, qui compte quatre-vingt-trois millionnaires parmi ses trente mille habitants. »

A la suite d'une aussi belle prose, nous nous garderons de rien ajouter sur la Rome protestante; nous aimons mieux y revenir et continuer par Lausanne l'exploration du canton de Vaud.

VILLE DE LAUSANNE.

Lorsqu'en 563 la chute d'une montagne appelée *Tauretunum*, tombée dans le lac, entre Meillerie et Saint-Gingolph, eut détruit l'ancienne *Lausonium*, ses habitants allèrent s'établir sur les hauteurs voisines, autour de l'ermitage que le Vénitien Protasius y avait bâti au commencement du siècle. Marius, gentilhomme bourguignon, évêque d'Avenches, usant de son droit de seigneur, transféra, vers l'année 580, le siége épiscopal dans la nouvelle ville, qui s'appela successivement *Lausodunum*, *Lausanum*, *Losène* et enfin Lausanne, dénominations dont l'origine étymologique exerça l'oiseuse intelligence de beaucoup d'érudits. Quoi qu'il en soit de cette étymologie, toujours est-il que la translation du siége épiscopal, suivie bientôt de celle des reliques de sainte Anne, et d'autres reliques non moins précieuses, contribua à l'agrandissement de la ville nouvelle. Au dixième siècle, les grands du royaume de Bourgogne y tinrent deux diètes dans lesquelles ils élirent,

en 937, Conrad, fils de Rodolphe II, pour leur roi, et, en 993, Rodolphe III, fils de Conrad. Le royaume de Bourgogne étant tombé, en 1032, dans la succession de Conrad, empereur d'Allemagne, ses successeurs accordèrent à Lausanne d'importants priviléges. Au treizième siècle, Berne, Fribourg et Soleure s'interposèrent souvent, comme médiatrices, entre les bourgeois de Lausanne et leurs évêques qui, souverains dans le quartier de la Cité, n'étendaient pas leur juridiction sur les autres quartiers. Pendant plusieurs siècles, l'histoire du pays de Vaud comme celle de Lausanne respire le témoignage d'une lutte permanente entre la bourgeoisie, les évêques, les recteurs de Zoeringen, les comtes de Kybourg et les barons de Vaud. En 1273, le duc de Philippe de Savoie fit la conquête du pays de Vaud. Deux années après, l'empereur Rodolphe de Habsbourg et le pape Grégoire X, s'étant rencontrés dans la ville de Lausanne, prirent tous deux part à la consécration de sa cathédrale. En 1448, le concile de Bâle y fut transféré. En 1476, Charles le Téméraire y passa six semaines pour rassembler cette formidable armée qui se fit battre dans les plaines de Morat. « En 1479, dit M. de Sinner, Lausanne et ses environs furent infectés par une espèce de vers qui ravagent les arbres sous la forme d'insectes volants, ou dévorent les racines des plantes quand ils sont sous la forme de vers : on les appelle *hannetons*. Frikart, chancelier de Berne, qui passait pour un habile homme, conseilla d'intenter un procès en forme, au nom de la république, à ces animaux destructeurs, et de les évoquer devant le tribunal de leur évêque. Ce qu'il y eut encore de plus bizarre, ce fut qu'on cita comme leur avocat un nommé Perrodet, mort peu auparavant, et qui avait eu la réputation d'un mauvais chicaneur. On peut croire que ni l'avocat ni les parties ne parurent. La cour ecclésiastique passa outre, et prononça par contumace une sentence dont l'original existe encore. Les insectes furent excommuniés, proscrits au nom de la sainte Trinité, et condamnés à sortir de toutes les terres du diocèse de Lausanne. Les historiens bernois, qui nous ont transmis ce fait, ajoutent qu'on ne remarqua point que cet arrêt, rendu en latin, selon l'usage, eût apporté quelque remède au mal. » En 1536, Vaud, obligé de céder aux armes victorieuses des Bernois, conserve ses franchises, mais se voit enlever son évêque que remplace un bailli. Lausanne perd en même temps le droit

de s'administrer elle-même. On était alors dans toute l'exaltation de la réforme religieuse. Pierre Viret, natif d'Orbe, Farel, Jean Lecomte, Calvin jettent les fondements de la nouvelle croyance sur les rives du Léman, et les richesses des couvents, des églises sont transportées à Berne. Pour remplacer le chapitre de Sainte-Claire qui se retire de l'autre côté du lac, dans la petite ville d'Evian, Farel et Viret fondent à Lausanne une académie dont ils deviennent eux-mêmes professeurs. Les choses marchaient vite : Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Étienne, églises somptueuses, magnifiques, sont démolies et leurs matériaux employés à la réparation des murailles de la ville; la langue latine, proscrite des actes publics, des chants d'église, des livres liturgiques et des livres de dévotion ordinaire, est remplacée par le français; en 1544, le gouvernement bernois accorde à Lausanne une charte connue sous le nom de *Grande Largition*, sorte de réparation, mais fort incomplète, des pertes qu'avait éprouvées cette ville sous le régime de la bourgeoisie souveraine. Cependant les lettres, du moins certaines *lettres*, y prospéraient. L'imprimerie, apportée à Lausanne dès le quinzième siècle, multipliait les livres et devenait une branche d'industrie considérable. Beaucoup d'exilés de France, pour cause d'opinion religieuse, venaient chercher le repos sur les bords du Léman, tandis que les catholiques s'y cachaient ou passaient en Savoie. D'un tel état de choses naissait une société nouvelle, souffrante, difficile, mais qui semblait élevée pour la lutte et qui trouvait dans son propre sein les éléments d'un grand courage. En 1584, un tremblement de terre éclate : Yvorne, Corbeyrier sont ensevelis sous les décombres d'une montagne voisine; Aigle, Montreux, Lausanne, voient s'écrouler grand nombre de maisons; et comme si ce n'était pas assez d'un fléau, les troubles civils, excités par les menées d'Isbrand d'Aux, qui voulait faire rentrer le pays sous la puissance des ducs de Savoie, amènent de nouvelles peines. Les conjurés furent exilés, et leurs biens vendus à l'encan. Quelque temps après, se déclare une peste qui enlève plus de quinze cents personnes à la Tour-de-Peilz et à Vevey; fléau moins terrible toutefois qu'une affection mentale qui frappait bien des têtes. Presque toutes les imaginations faibles en étaient atteintes. On se croyait, on se disait sorcier. Vainement les Bernois avaient-ils cherché à y porter remède par des moyens de rigueur. Dans un

synode, le clergé protestant se décide enfin à recourir aux voies de persuasion; un *catéchisme contre la sorcellerie* s'imprime (1658) et bientôt l'épidémie cesse. L'attention des magistrats s'étant portée ensuite sur les objets de luxe, on fit le procès du tabac, on le défendit comme nuisible, on le brûla sur les places publiques; on réforma le luxe des habits, la somptuosité des noces et des enterrements, l'appareil culinaire des grandes tables. La révocation de l'édit de Nantes augmenta considérablement la population et la prospérité de Lausanne. Les réfugiés français y fondèrent les premières boutiques. Ils n'eurent pas une moindre influence sur l'agriculture, sur les lettres, le goût et les mœurs. Dans un *Voyage au pays de Vaud* fait pendant l'émigration dernière, Lezay Marnésia disait : « La société de Londres, celle de Paris, même dans ses plus beaux jours, ne valaient pas celle de Lausanne..... A Lausanne, où l'amabilité est générale, la société n'est pour ainsi dire qu'une famille. La conversation n'y est point hachée, heurtée, brisée comme elle l'est nécessairement dans les grandes villes; celle du jour est la continuation de celle de la veille; le même intérêt s'y soutient, s'y anime et s'y accroît. »

Quand éclata la révolution française, Vaud toujours humilié d'être soumis aux Bernois et rongeant son frein avec l'espoir de le rompre, crut le moment arrivé. Les patriotes s'agitèrent; Berne occupa leur territoire avec cinq mille hommes et fit emprisonner ceux qu'elle craignait; mais le colonel Laharpe se rendit secrètement à Paris, invoqua la médiation du directoire en faveur du pays de Vaud, et le 10 janvier 1798, Vaud, proclamé libre, devint successivement *république lémanique*, *république rhodanique*, et fit enfin partie de la confédération helvétique, sous le titre de canton du Léman, nom qu'il échangea en 1803 contre celui de canton de Vaud. La réaction de 1814 faillit le replacer sous le joug de ses anciens maîtres. Il sacrifia quelques libertés pour en conserver une plus grande et se racheta comme un vassal vis-à-vis de son seigneur. Le 20 juin 1830, sur la demande de nombreux pétitionnaires, une assemblée constituante fut convoquée. Elle révisa la constitution, telle à peu près qu'elle existe aujourd'hui, dans un sens tout à fait démocratique.

Lausanne possède peu d'édifices anciens; mais ceux qui lui restent

méritent d'être vus. La cathédrale, qui passe avec raison pour l'une des plus belles églises de la Suisse, fondée l'an 1000 de notre ère par l'évêque Henri, fut consacrée en 1275, comme nous l'avons marqué précédemment. En 1335, un incendie dévora ses nefs, mais respecta le chœur. Reconstruite par l'évêque Boniface et par son successeur, puis restaurée par l'évêque Aymé de Montfaucon, elle offre un mélange d'architecture d'époques différentes. Les sculptures byzantines de l'église primitive, encore assez nombreuses autour du rond-point, sont infiniment supérieures à celle des autres époques. Nulle part nous n'en avons rencontré de plus fermes et de mieux accentuées.

Le 24 mai 1825 la foudre frappa la flèche élevée sur le grand portail. Elle brûla au milieu de la nuit comme un cierge immense. Il s'en faut que la flèche qui l'a remplacée, et qui n'a pas moins de soixante-dix mètres, montre des proportions aussi belles que l'ancienne. Le sanctuaire a la forme d'une croix latine. Sa rose est garnie de vitraux peints, qui représentent des sujets de l'histoire sacrée. Dans le chœur sont plusieurs tombeaux presque tous intéressants, soit sous le rapport de l'art, soit à cause des restes illustres qui leur ont été confiés, soit en raison des particularités qui se rattachent à la mort de ceux qu'ils renferment. Nous signalerons surtout le tombeau d'Othon de Grandson, appelé dans une vieille chronique le *chevalier sans pair*, tué en duel à Bourg-en-Bresse, le 7 août 1397, par Gérard d'Estavayé, et celui de Victor Amédée, duc de Savoie, évêque de Genève, puis pape sous le nom de Félix V. Dans ce sanctuaire reposent également le vénérable Bernard de Menthon, Marius, premier évêque de la ville, et plusieurs autres prélats. Quelques monuments modernes captivent aussi l'attention : celui de la princesse Orloff, de la duchesse de Courlande, de l'historien K. Bochat, du savant Louis Wattenwyl, d'un Constant de Rebecque, ancêtre de notre Benjamin Constant, tous effacés par la somptuosité artistique du tombeau de lady Harriet Canning, première femme de Strafford Canning, décédée le 17 juin 1817. Bartolini et Canova ont sculpté ce monument. Les statues de l'*Hymen* et de l'*Étude* sont de Canova; mais à l'œuvre du ciseau nous préférons l'inscription du cippe funéraire, simple et touchante élégie.

Les boiseries, les stalles portent la date 1509 et sont dues à la munifi-

cence de l'évêque Aymé de Montfaucon, dont elles portent la devise et les armes. Certaines parties y furent ajoutées en 1635.

Sur une plate-forme, plus élevée encore que celle de la cathédrale, pose majestueusement une vaste tour quadrangulaire, flanquée de quatre tourelles, et surmontée d'une galerie percée de machicoulis. C'est une construction du douzième siècle, résidence des évêques de Lausanne, puis après des baillis bernois. Une porte secrète qu'on voit encore servait d'entrée à un conduit souterrain qui communiquait avec la cathédrale. Cette tour est le siége actuel du gouvernement vaudois. Nous y avons remarqué une salle dont le plafond en caissons est chargée des armes et de la devise d'Aymé de Montfaucon, *si qua fata sinant*. Les mêmes armes, la même devise décorent la cheminée de cette salle, dont la construction date des premières années du seizième siècle.

Parmi les édifices du moyen âge ou de la renaissance que renferme la ville, il convient de visiter l'église de Saint-François où s'est terminé en 1449 le célèbre concile de Bâle; le collége ou académie, fondé en 1587; l'hôtel de ville, siége des autorités du district, bâti en 1454; les monuments modernes les plus remarquables sont : l'hospice cantonal, construit en 1766 et décoré de colonnes toscanes et doriques; le musée des beaux-arts, ou musée Arland; la nouvelle Grenette, commencée en 1810 et inaugurée en 1840; le théâtre, élevé en 1804; la maison pénitentiaire, en 1828, etc. La bibliothèque cantonale reconnaît pour principal fondateur le général Laharpe, ancien précepteur de l'empereur Alexandre, qui lui a légué douze mille volumes. Elle en possède aujourd'hui cinquante à soixante mille, parmi lesquels une collection vaudoise formée de tous les ouvrages relatifs au pays, ou composés par des auteurs originaires du canton. Au nombre des rares manuscrits de cette bibliothèque, nous ne trouvons guère à citer qu'une chronique du pays, in-4°, dont le texte commence l'an du monde 3789 et s'arrête à l'année 1486, et une belle Bible du treizième siècle qu'on présente comme étant du dixième. C'est M. Winner, professeur de littérature grecque, qui est chargé de la classification du catalogue, tâche difficile s'il veut en rectifier les cartes, car elles laissent beaucoup à désirer.

Le musée cantonal, fondé en 1818, renferme une collection zoologique, botanique, minéralogique et ornithologique très importante;

des antiquités romaines recueillies sur les territoires d'Avenches, de Bex, de Nyon, d'Orbe, de Vevey; des armures sarrasines découvertes à Arnex, près d'Yverdun; divers objets qui ont appartenu à l'empereur Napoléon, etc. Les antiquités attendent un classement. Quant aux objets d'histoire naturelle, fort nombreux, ils se trouvent dans un ordre parfait. L'une des salles qui les contient possède le buste en marbre du conservateur Alexandre Chavanne, exécuté en 1841 avec beaucoup de talent, par A. Clesinger, artiste bernois. Lausanne possède, en outre, différentes bibliothèques et collections particulières, une société des sciences médicales, une société des sciences naturelles, une société d'utilité publique, une autre biblique, un casino fourni d'une nombreuse bibliothèque, des écoles secondaires, des associations de charité, de bienfaisance, une caisse d'épargne, une caisse de secours, etc. On y publie le *Nouvelliste vaudois,* la *Gazette de Lausanne*, le *Courrier suisse*. En tout temps des célébrités européennes, attirées à Lausanne par le charme de paysages enchanteurs, par les agréments d'une société polie et l'honnête simplicité d'une population prévenante, sont venues s'abriter, oublier le monde, ses vaines clameurs et ses intrigues, sous les verdoyantes tentures que dessinent, à chaque étage de la montagne, des arbres séculaires. « L'étonnante, la savante Genève, qui a produit tant de personnages justement célèbres, appelle dans ses murs des admirateurs, disait Lezay-Marnézia; Lausanne, plus modeste et peut-être aussi sage, appelle dans les siens des amis. Ses habitants, si l'on peut s'exprimer ainsi, sont en harmonie avec les sites qui les environnent. Ces sites, les plus beaux de la terre, sont foulés par des hommes plus calmes, plus doux, plus aimables qu'énergiques. Ils goûtent en paix les délices des champs élysées. » Ici Gibbon méditait sur la grandeur et la décadence de Rome; là Byron accordait sa lyre et composait en deux nuits, dans un hôtel du village d'Ouchy, son poëme du *Prisonnier de Chillon*. Voltaire y vint organiser sa croisade anti-religieuse et s'y plut; J.-J. Rousseau, jeune, étourdi, reçut à Lausanne un des plus poignants mécomptes d'amour-propre qu'il ait jamais éprouvés... On le voit, les grands noms se pressent autour de cette étroite enceinte, les illustrations se coudoient par les rues étroites et grimpantes de Lausanne, pour s'étaler ensuite au-dessus du lac, au-dessus du monde. Ici, naguère, parmi les hommes les

plus utiles, parmi les esprits les plus originaux et les plus scientifiquement novateurs, nous avons rencontré le chirurgien Mathias Mayor, aimable vieillard décédé trop tôt, car il manque à l'appel que lui fait la gratitude.

Les environs de Lausanne sont délicieux. Le promeneur n'éprouve que l'embarras du choix. Un touriste devra visiter Montbenon, le Petit-Languedoc qui en est tout voisin; les Belles-Roches; Belle-Vue; Mont-Rion, célèbre pour avoir servi de résidence à Voltaire et de demeure habituelle au médecin Tissot; Signal et la forêt de Sauvabelin, *Silva Beleni*, d'où l'œil embrasse sur le Léman une vue dont la réputation mérite d'être européenne. Pour en bien jouir, il convient de monter jusqu'au sommet du Jorat, route de Berne. Notre gravure de Lausanne, prise d'un champ de fleurs, s'étendant sur une portion du lac, sur les collines du pays de Vaud et les lointains sommets du Jura, fait ressortir ce que la plume ne saurait peindre.

Maintenant résumons l'état politique du canton de Vaud : 1° un grand conseil ou pouvoir législatif composé de cent quatre-vingt-quatre députés; 2° un conseil d'État ou pouvoir administratif et exécutif, composé de neuf membres choisis dans le grand conseil; conseil d'État duquel dépendent des préfets chargés de faire exécuter les lois; 3° un pouvoir judiciaire dont les membres sont indépendants et ne peuvent être destitués que par jugement, fonctionnant par tribunal d'appel de quinze membres et tribunal de première instance composé de neuf membres, et siégeant en chaque district; et par tribunaux militaires et tribunaux de commerce; 4° un pouvoir communal, formé d'un conseil général pour les grandes communes et d'un conseil communal pour les petites municipalités. Il y a vingt-un préfets résidant au chef-lieu des dix-neuf districts et des deux cercles. Ils ont des substituts, des syndics et des membres du ministère public qui fonctionnent sous eux. Les chefs-lieux de districts sont : Aigle, Pays d'En Haut, Vevey, Oron, Lavaux, Lausanne, Morges, Aubonne, Rolle, Nyon, Vallée du lac de Joux, Cossonay, Echalens, Moudon, Orbe, Yverdun, Grandson, Payerne, Avenches. Ils sont subdivisés en soixante cercles. Ils occupent une surface de cent vingt lieues carrées et contiennent une population de 200,000 âmes, qui presque toute parle français. Cependant le peuple emploie un idiome très

ancien, barbare, inintelligible, dérivé du celtique et du latin. La religion protestante est généralement suivie, excepté dans quelques communes d'Échalens.

Que n'avons-nous le temps, avant de quitter le pays Vaudois, où les choses les plus dignes d'intérêt se passent sous les regards, de vous conduïre à Moudon, ville des Romains, ville du moyen âge, encore marquée des cicatrices des siéges qu'elle a subis en 1406, 1475, 1536; de vous montrer cette ville d'Orbe, qui se souviendrait à peine d'avoir été capitale d'un des quatre cantons de l'Helvétie, puis capitale de la petite Bourgogne, si chaque jour on ne trouvait dans son enceinte des débris magnifiques dont ses habitants ne tiennent pas le moindre compte [1]?

Nous voudrions bien aussi vous dire quelques mots de Payerne, ville détruite, puis réédifiée en 960 par les soins de Berthe, reine de Bourgogne, qui fixa sur ce point des bénédictins, vénérables défricheurs du moyen âge. Au mois d'octobre 1818, l'administration municipale, ayant découvert les précieux restes de Berthe et de Rodolphe, son époux, les mit dans un même cercueil, dont l'épitaphe latine peut se traduire ainsi :

« A Berthe, de sainte et heureuse mémoire, très excellente épouse de Rodolphe II, roi de la petite Bourgogne. Son nom est en vénération, son fuseau donné pour exemple; elle fonda des églises, fortifia des châteaux, ouvrit des routes, fit valoir des terres incultes, nourrit les pauvres, et fut la mère de notre patrie transjurane. L'an de grâce MDCCCXVIII, après neuf siècles, le sépulcre où reposent ses cendres s'étant retrouvé tel que l'indiquait la tradition, les descendants de ceux qu'elle gouvernait, pénétrés de gratitude et d'un religieux respect, ont restauré son tombeau. »

Aucun témoignage ne saurait mieux honorer le passé; aucun spectacle ne pourrait être plus touchant que celui d'un peuple agenouillé devant une ombre grandissant à proportion qu'elle s'éloigne, surtout quand ce peuple a su garder la vérité d'habitudes héréditaires. Nulle part le costume des femmes n'est aussi pittoresque, aussi riche que

[1] Telle, par exemple, une grande mosaïque brisée avec barbarie. Il en reste quelques fragments au musée de Lausanne.

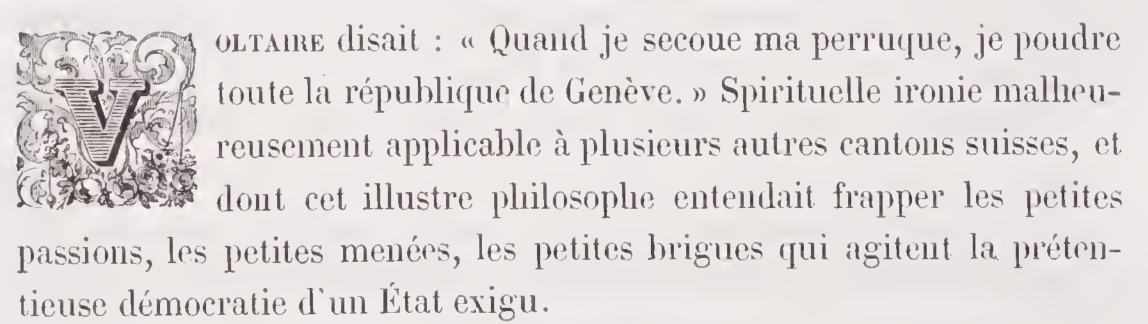
dans le canton de Vaud; on dirait une race distincte créée pour le sol qu'elle occupe. Autrefois, des lois somptuaires réprimaient sa *gloutonnerie,* son amour du plaisir, et ne lui permettaient que *trois honnêtes danses* le jour des noces; mais depuis, l'animation des fêtes n'a fait qu'ajouter à l'agrément du costume.

Grave, studieux quand il le faut, le Vaudois a cultivé toutes les sciences, tous les arts, honoré toutes les professions. Notre cardinal Duperron, archevêque de Sens, grand aumônier de France; les naturalistes Struve, Van Berchem et Vicat; l'architecte Charles Labelye; l'illustre général Regnier; le philanthrope Perdonnet, et tant d'autres déjà cités, forment à travers les annales du pays de Vaud un imposant cortége. Celui des agriculteurs, des horticulteurs, des industriels éclairés serait beaucoup plus nombreux encore, car, depuis l'époque romaine, il n'est sorte de tentatives que les Vaudois n'aient faites pour améliorer leur sol, pour accroître leur bien-être.

XXVII

CANTON DE GENÈVE

Ville de Genève. — Son état politique, son aspect, ses institutions, ses monuments, ses curiosités, ses grands hommes, son industrie, son commerce. — Promenades et environs de Genève, Ferney, Carouge, Chêne. — Le mont Salève. — Rive genevoise, du Léman, l'Écluse et retranchements de César. — Yvoire, Hermance, Cologny.



VOLTAIRE disait : « Quand je secoue ma perruque, je poudre toute la république de Genève. » Spirituelle ironie malheureusement applicable à plusieurs autres cantons suisses, et dont cet illustre philosophe entendait frapper les petites passions, les petites menées, les petites brigues qui agitent la prétentieuse démocratie d'un État exigu.

Moins de cinq lieues carrées en surface; moins de soixante-dix mille habitants; un pouvoir exécutif que l'on heurte dans les rues; des sénateurs qui trônent au fond d'une boutique; une capitale sans province; une grande ville dont les membres ne peuvent s'allonger qu'à la condition d'enjamber ses fortifications, et qui chaque jour gagne en hauteur ce qu'elle ne peut gagner en étendue, telle est la *république de Genève;* nous devrions dire la cité de Genève, car déjà Carouge, Chêne, Ferney, Versoix ne sont que ses faubourgs, et les routes admirables dont le réseau s'étend autour d'elle pourraient être considérées comme de longues rues, percées à travers des jardins.

VILLE DE GENÈVE.

Il y a deux villes qui résument merveilleusement l'Europe, écrivait un voyageur moderne que nous nous plaisons à citer, ce sont Bruxelles

et Genève : Bruxelles, plus poétique, plus large, plus fashionable, plus intime, plus pure d'alliage, plus chaude de mœurs hospitalières ; Genève, plus sèche, plus positive, plus égoïste, plus hétérogène, plus raisonneuse, moins riche en épopées populaires, mais beaucoup plus remuante et vivace que la jeune capitale de la Belgique. Peuplée de riches étrangers arrivés avec leurs goûts distinctifs, avec leurs habitudes nationales, échangeant l'or contre une vie commode, facile, élégante, contre l'aspect de paysages délicieux, Genève est certes un des plus agréables séjours qui soient sur cette terre, où tout se mélange de félicités et d'infortunes. Rivale de Bruxelles comme ville de civilisation, d'actualité littéraire et scientifique, comme rendez-vous des opulences voyageuses et des gloires déchues qui s'exilent, la Rome protestante, devenue champ neutre au cœur de l'Europe, voit les nationalités, les sommités d'intelligence, de naissance et d'argent des divers pays se mêler, se confondre, se serrer passagèrement la main et dormir paisibles, après les tempêtes sociales dont les secousses les plus violentes ne rident pas même la face du lac Léman. Divisés partout ailleurs d'opinions, ici, du moins, les hommes sont d'accord en quelque chose : un sentiment d'admiration pour les œuvres de la nature les rapproche, et de leur âme, empreinte d'idées politiques ou religieuses opposées, s'élève vers l'infini le même hymne d'amour et de piété.

A Genève, rues, maisons, monuments traduisent avec vérité le type moral qui les caractérise : l'aigu pignon de la Germanie heurte la toiture plate de la Toscane ; le parloir de *Marlborough-Street* précède une salle décorée à la moscovite. « Des habitudes régulières, sérieuses, limitent le luxe sans l'exclure ; une autorité prévoyante témoigne de son respect pour le public, en pourvoyant avec sollicitude à ses besoins, à ses plaisirs, à sa commodité. Ici, philanthropie sans trop de jactance, patriotisme sans rouerie, sans jargon, sans phraséologie de club, fierté sans orgueil, entraînement remarquable vers tout ce qui rentre dans l'économie politique, dans le progrès, l'utilité, le bien-être et l'amélioration progressive de la communauté. Ici encore, charité prodigue, philosophie pratique indulgente, raisonnant assez l'existence humaine pour la régler, et ne la pressurant pas au point de flétrir la dernière fleur de poésie qui la caresse. A Genève, tous les hommes sont citoyens par

caractère et presque tous par droit : les monuments sont des promenades, à l'exception de Saint-Germain laissé au catholicisme : les églises sont des temples. Pas un seul pauvre qui vous montre les trous de sa casaque, qui vous tende, sur la voie publique, sa main livide et décharnée : pas un imberbe bandit crayonnant des invectives sur les murs, ou prodiguant aux étrangers des insultes : pas un crocheteur qui vous jette d'insolentes et grossières paroles ; mais un nombre prodigieux d'auberges et de maisons meublées attendant les visiteurs et les curieux pour lever quelque impôt sur leur bourse. Cette population exotique, mêlée aux races indigènes, ces flots de grands seigneurs français, russes, allemands, italiens, anglais, répandus dans la cité et dans les villages délicieux qui la ceignent de leur réseau d'ombrages, ont neutralisé les mœurs locales du chef-lieu de la petite république et du canton de Genève, sans toutefois leur ravir un genre d'individualité très distinct. Cette individualité consiste à s'approprier tout ce qu'il y a de bien chez les nations voisines. Ainsi, Genève a pris de la France son exquise urbanité, son bon goût en toutes choses, son amour des convenances, sa délicatesse et son aménité sociales : de la Grande-Bretagne, ses principes de gymnastique et d'éducation, ses habitudes graves, réservées, ses idées rationnelles appliquées à la vie domestique, ses *raouts*, ses *thés*, ses recherches du confortable, son luxe de chevaux et de voitures : de l'Italie, ses traditions d'art, ses auvents, ses arcades qui aspirent la lumière et ses rues étroites qui cherchent l'ombre : de la Germanie enfin, sa passion pour les livres, pour l'histoire philosophique et les savantes études. N'allez pas croire néanmoins que de tant d'importations diverses résulte une physionomie pâle et diffluente. Non : il est encore facile, en ce pays, de distinguer l'indigène des colons et l'hôte du citoyen ; la ville suisse de la ville italienne et de la ville française. »

Au premier aspect, quand apparaissent ces deux larges quais garnis de somptueux hôtels, dont l'uniforme ordonnance accuse les inspirations d'une civilisation toute moderne, on croirait Genève sortie d'hier des eaux du lac, habillée déjà pour une fête, car d'innombrables joyaux resplendissent à sa ceinture ; car les produits de l'industrie locale mêlés aux produits de l'industrie étrangère se confondent dans les plis de sa robe et brillent en bouquets variés au-dessus de sa chaussure élégante.

Va-t-elle, couronnée de fleurs, s'embarquer sur les navires amarrés dans le port pour visiter le riche domaine qui lui est échu; ou bien attend-elle le soir pour bondir, riante et joyeuse, au son de la musique groupée devant la statue de Rousseau? D'une rive à l'autre, ses nombreux admirateurs vont, viennent, se croisent et s'agitent. On les voit d'autant mieux que des parapets à jour garnissent tous les ponts; et quand la nuit étend ses ombres, on dirait des sylphes qui se promènent aux flambeaux entre deux champs de lumières, les unes réelles, les autres émanées par projection des mobiles profondeurs du lac.

Derrière cette Genève actuelle existe la Genève ancienne, la Genève de Calvin, la Genève des rois de Bourgogne et de Jules César; le cintre implanté sur l'ogive, l'ogive implantée sur l'arc byzantin, l'arc byzantin reposant sur la voussure romaine; la ville telle que le christianisme l'avait faite, telle que la réforme l'a rendue; des rues étroites, tortueuses et grimpantes; de hautes et profondes maisons dans lesquelles la vie passe mystérieuse et cachée; une population différente pour chaque étage; à celle-ci un toit sert d'horizon; à celle-là une cour de trois mètres carrés sert de promenoir et de galerie; par ces échelles de pierre qu'on appelle escaliers, par ces trous grillés qu'on appelle fenêtres, des milliers d'individus montent, descendent, respirent avec la régularité du mécanisme industriel auquel ils sont liés. Nous connaissons des maisons, des rues où des siècles ont passé d'un pied si léger qu'à peine en ont-ils effleuré la surface; et nous ne pouvons trop approuver les respectueux égards de l'édilité municipale qui conserve les anciens noms, les noms historiques, au lieu de les effacer sous un nouveau baptême. L'étalage commercial de la rue des Orfévres a quelque chose d'extrêmement curieux : on se croirait encore au moyen âge. Figurez-vous deux lignes de maisons ayant presque toutes des bancs de bois de chaque côté d'une petite porte; au-dessus des bancs, une étagère où posent les marchandises; puis, dans le milieu de la rue, des baraques en chêne étalant à leur manière, autour desquelles la montre semble une efflorescence.

La ville des Adhémar, des Jean de Brogny, devenue la ville de Calvin, n'a plus, dans le style byzantin christo-français, qu'un seul édifice remarquable à citer, c'est l'ancienne cathédrale connue sous le nom de Saint-Pierre; encore gémit-on profondément d'y voir accolée, mons-

trueuse superfétation, une façade grecque imitée du Panthéon romain. Beaucoup de monuments et d'épitaphes décoraient autrefois l'intérieur de ce sanctuaire; mais la réforme en a détruit une partie, la révolution française a brisé les autres. Nous y avons remarqué le massif tombeau d'un duc de Rohan, maréchal de France, tué à Reinfelden; quelques pierres tumulaires du moyen âge; l'épitaphe du célèbre Agrippa d'Aubigné, mort à Genève en 1603; de fort belles stalles, un baldaquin de chaire à prêcher exécutés au quinzième siècle, et divers monuments romains avec inscriptions.

L'hôtel de ville, dont la rampe montante sur un plan déclive, sans marches d'escalier, porte le millésime 1274, mais à l'ensemble duquel le seizième siècle fit subir de grandes modifications, est assurément, quoique les Guides n'en parlent pas, l'édifice civil le plus curieux de Genève.

L'hôpital, immense bâtiment élevé au commencement du siècle dernier, bien aéré, commode, approprié d'une manière convenable à son objet, assez riche d'ailleurs pour que l'hospitalité s'exerce avec largesse, mérite les sympathies du médecin et du philanthrope.

Dans l'Académie, dont Calvin posa les bases le 29 mai 1559, en présence de six cents élèves réunis sous la coupole de la cathédrale, on enseigne la théologie, le droit, les sciences, les lettres. Ses annales tiennent une honorable place parmi les annales progressives de l'intelligence humaine; car laissant de côté la question religieuse, le bûcher de Servet, celui d'Anthoine, dont les flammes assombrissent encore ce triste refuge de l'inquisition protestante, sur quel théâtre a-t-on vu se succéder, d'une manière aussi continue, des hommes de la capacité de Calvin, de Théodore de Bèze, de Diodati, de Burlamaqui, de Jurine et de l'infortuné Rossi? Toutefois, c'est bien plus sous le rapport scientifique qu'au point de vue littéraire qu'il faut estimer l'Académie genevoise.

Les littérateurs éminents, formés en apparence dans son sein, ont pris à l'étranger leur essor, et les gens de lettres demeurés à Genève n'ont pu s'y défendre des préjugés de localité : J.-J. Rousseau, madame de Staël ont eu besoin d'un plus vaste théâtre.

Trois cents manuscrits, une collection de lettres autographes des plus précieuses, un Térence du neuvième siècle, une traduction de Quinte-Curce trouvée sous la tente de Charles le Téméraire à Morat, des homé-

lies de saint Augustin écrites au sixième siècle sur papyrus, les Tablettes de dépenses du roi Philippe le Bel, quantité de sermons des premiers réformateurs et soixante mille volumes rendent la bibliothèque publique de Genève une des plus intéressantes de l'Europe. Fondée par le célèbre Bonnivard, elle fut longtemps sous la direction du savant Abauzit, mort en 1767, qui fut l'ami de Newton, celui de Bayle, et qui mérita de J.-J. Rousseau des éloges que ce philosophe ne prodiguait pas. Il existe un catalogue de la bibliothèque de Genève, deux volumes in-8°.

Le jardin botanique, création du savant de Candolle, monument pour la science en même temps qu'il sert de promenade au public, serait une des plus utiles institutions de Genève s'il y régnait de l'ordre, et si, par sa classification, il marchait au niveau de la science. On y voit l'herbier de Haller, légué par lui à l'ancien établissement. Sur la façade de l'orangerie se trouvent six bustes de Genevois qui se sont illustrés dans les sciences naturelles : de Saussure, Deluc, Bonnet, Trembley, Senebier et Jurine.

Nous citerons encore, comme méritant d'être visités, l'arsenal, situé en face de l'hôtel de ville, et dont la construction date de la même époque; le musée d'histoire naturelle, où se trouvent réunies des collections formées par Necker de Saussure, Brongniart, de Candolle; le cabinet d'antiquités, intéressant quoique peu riche; le musée Rath, ainsi appelé du nom de son fondateur, le général Rath, qui contient, indépendamment d'objets antiques, divers ouvrages d'art recommandables, ciselures, sculptures et tableaux; l'observatoire, construit en 1834; le théâtre, dérogation à la sévère défense de Calvin, bonbonnière où l'on ne joue que trois fois la semaine, depuis octobre jusqu'en mars, etc.

Quand vous aurez admiré la statue de Pradier représentant Rousseau, assis vis-à-vis le lac dont il a célébré les rives, allez voir la maison qui lui a donné le jour, puis celles qu'habitaient Saussure, de Candolle, Sismondi; demandez après le berceau du jurisconsulte Burlamaqui, de l'économiste J.-B. Say et du diplomate Rossi; cherchez, fouillez l'ancienne Genève plus encore que la nouvelle; d'illustres ombres apparaîtront, et pour celles qui vous échapperaient, allez au champ de repos situé vers la commune de Plain-Palais, peut-être les y rencontrerez-vous. Là gît le célèbre chimiste anglais sir Humphry Davy; là s'élèvent

des monuments somptueux, témoignages de l'orgueil humain enté sur le néant; mais au-dessous règne l'égalité de la tombe, seule égalité véritable, même dans une république.

Des établissements de bienfaisance, de charité, d'utilité publique, la bourse française, la bourse allemande, le comité des orphelins, la fondation Tronchin, l'institution particulière dite des orphelins fondée en 1805, la société des secours établie en 1810, l'école rurale de Carra, l'école rurale des jeunes filles, les asiles de l'enfance et des vieillards, le comité d'utilité publique, la caisse d'épargne, la caisse d'escompte, la société suisse d'amélioration, etc., tendent à prévenir tous les besoins essentiels, à seconder toutes les infortunes.

Il existe une société de lecture établie dans le bâtiment du Musée, qui a une bibliothèque très considérable, qui reçoit cent vingt journaux, et où l'étranger est admis volontiers sur la présentation d'une carte d'entrée. Il existe aussi une société académique des arts, une société de médecine, de physique et d'histoire, une société d'industrie. Enfin, plusieurs particuliers riches, possédant des collections nombreuses de tableaux, de livres, d'antiquités, d'histoire naturelle, forment, avec les collections publiques, un ensemble très satisfaisant qui aide aux études sévères des Genevois dont les spéculations commerciales n'absorbent pas les facultés.

Dans leur simplicité républicaine, les membres du gouvernement genevois se qualifiaient jadis *nobles*, *magnifiques* et *très honorés seigneurs*. L'État comprenait un petit nombre de citoyens ou bourgeois, au-dessous desquels étaient classés les *natifs*, enfants d'un père habitant; les *habitants*, jouissant de priviléges industriels et commerciaux; les *domiciliés*, moins favorisés que les habitants, et les *sujets* ou campagnards, privés de toute espèce de participation aux affaires publiques. D'un semblable régime, si opposé aux principes d'égalité fraternelle inscrits en tête de la constitution, devaient naître des réclamations sans cesse renaissantes, des révoltes, des actes de vengeance et de tyrannie. On eût dit le gouvernement de ces mouches ouvrières qui tour à tour amassent, construisent, édifient et s'entre-détruisent. Héritiers directs de l'autorité des rois de Bourgogne, dont Genève fut longtemps la seconde capitale, les évêques, déclarés princes, exercèrent sur le pays, à compter du huitième siècle, une souveraineté sans contrôle, souveraineté généralement pa-

ternelle, jusqu'à ce que les comtes officiers de l'empire, puis ensuite les ducs de Savoie, eussent ouvert cette longue lutte, souvent sanglante, toujours désastreuse, qui remplit les annales du moyen âge. Grandi, fortifié aux dépens de ses maîtres, le peuple gagnait chaque jour quelque franchise nouvelle, quelque privilége, jusqu'à ce qu'enfin, le 6 février 1518, il eût fait avec Fribourg un traité de combourgeoisie, puis, le 20 février 1526, avec Berne. La paix de Saint-Julien, signée en 1530, assura l'indépendance genevoise. La réformation, prêchée avec un éclatant succès par Farel, Froment, Saunier, consolidée par Calvin, Théodore de Bèze, César Pontus, Jean Knox, acheva d'opérer le changement politique que l'énergique résolution d'une bourgeoisie fatiguée d'abus avait su précédemment conquérir. La marche de la réforme fut d'autant plus rapide que le clergé catholique favorisait la maison ducale de Savoie, regardée par Genève comme hostile à ses libertés.

Devenue la métropole du calvinisme, le refuge de tous les persécutés pour cause religieuse, cette ville, au seizième siècle, réunissait dans son sein grand nombre d'illustrations européennes; Clément Marot y traduisit les Psaumes que Théodore de Bèze fit mettre en musique; notre savant philologue Robert Estienne y transporta ses presses; beaucoup d'hommes éminents, français, anglais, italiens, réunis là par un même sentiment de propagande religieuse et de réforme sociale, formèrent une ligne dont la force impulsive s'est maintenue pendant deux siècles. Vainement les ducs de Savoie cherchèrent-ils à reconquérir Genève; leurs tentatives furent infructueuses, et l'attaque du 11 décembre 1602 ne servit qu'à rehausser l'orgueil du peuple. « Le dix-septième et le dix-huitième siècle, dit M. Picot, ont été des siècles de paix extérieure; les Genevois en ont profité pour faire de grands progrès dans la civilisation, les arts, les sciences, le commerce; ils ont élevé à grands frais des fortifications, couvert leur territoire de belles maisons de campagne, changé en parterre de fleurs et de verdure un sol naturellement ingrat; ils ont perfectionné toutes leurs institutions et offert à l'Europe l'exemple de l'industrie couronnée de succès; mais aussi, ils lui ont donné le spectacle de longues dissensions intestines. » Les années 1707, 1738, 1762, 1782, 1789, 1792, furent signalées chacune par des commotions politiques où des droits légitimes réclamés avec violence, refusés avec

hauteur, arrachés, repris, perdus tour à tour, donnèrent aux monarchies absolues le spectacle d'une république où l'absolutisme seul dictait des lois; où l'inégalité, l'injustice, la haine transsudaient de tous les pores du corps social. A la fin cependant on s'entendit; cinq mille Genevois signèrent, en 1795, un acte solennel de réconciliation, et l'on accepta une constitution démocratique qui dura jusqu'au 5 avril 1798, époque où les Français se sont emparés de Genève. Chef-lieu du département du Léman, pendant dix-huit années, cette ville reprit, en 1813, ses anciennes formes républicaines, entra, comme vingt-deuxième canton, dans la nouvelle confédération suisse, obtint quelque agrandissement de territoire, et vit, à différentes reprises, sa constitution se modifier d'après les vœux d'une majorité souvent turbulente.

« Avec un ton dogmatique et froid, les Genevois sont vifs, impétueux, et ont les passions très ardentes. Ils diraient même assez bien les choses de sentiment, s'ils ne disaient pas tout ou s'ils ne parlaient qu'à des oreilles; mais leurs points, leurs virgules sont tellement insupportables, ils peignent si poliment des émotions si vives, que, quand ils ont achevé leur dire, on chercherait volontiers autour d'eux où est l'homme qui sent ce qu'ils ont décrit avec ce style un peu guindé. Les Genevoises ne laissent pas d'être vives et piquantes. Dans la simplicité de leur parure, elles ont de la grâce et du goût; elles en ont dans leur entretien, dans leurs manières. Comme les hommes sont moins galants que tendres, les femmes sont moins coquettes que sensibles, et cette sensibilité donne même aux plus honnêtes un tour d'esprit agréable et fin qui va au cœur et qui en tire toute sa finesse. » Jean-Jacques Rousseau a parfaitement raison, le Genevois s'admire, cause par points et virgules, s'écoute et se répond; la Genevoise, exagérant la passion du devoir, porte l'esprit de convenance jusqu'à l'immobile raideur d'une jeune pensionnaire qui craint de froisser sa robe blanche.

PROMENADES DE GENÈVE.

Indépendamment des quais des deux rives du Rhône, qui sont de véritables, de charmantes promenades, nous citerons 1° la *Treille*, jolie ter-

rasse plantée de marronniers, dominée par une rangée de belles maisons dues au célèbre financier Law, et d'où l'on jouit d'une très belle vue sur le bassin de Genève, le mont Sion, le Jura, le mont Vuache et les deux Salève; 2° le bastion Bourgeois et le bastion du Pin servant d'enceinte au jardin botanique; 3° la place Maurice d'où l'on découvre parfaitement le mont Blanc; 4° la vaste pelouse de Plain-Palais, bordée de plusieurs rangs d'énormes tilleuls et d'ormeaux; les Tranchées, communiquant par un pont en fil de fer avec le bastion du Pin; 6° le Pré-l'Évêque; 7° la Cour des Jardins au confluent de l'Arve avec le Rhône; 8° plus loin et au-dessus de cette jonction, la colline de la Bâtie, véritable belvédère où sont encore quelques ruines d'un vieux château féodal, de la plate-forme duquel on distingue très bien Genève, les Voirons, le Salève, le Môle et le mont Blanc; 9° de l'autre côté, sur la rive droite, se trouvent la *Tour de Sous-Terre* et la fameuse maison des *Délices* de laquelle Voltaire a daté tant de lettres et de poésies; 10° Carouge, petite ville de cinq mille âmes, bien ouverte, bien bâtie, peuplée d'étrangers auxquels le séjour à Genève est défendu, remplie d'ouvriers horlogers et d'industriels de toutes sortes, allant jusque sur les rives de l'Arve et se liant à la grande ville par une suite continue d'agréables campagnes.

Nous n'avons pu traverser Carouge sans penser aux singulières destinées qu'engendre quelquefois la politique des princes. Quand, ne pouvant reconquérir Genève, les ducs de Savoie eurent la prétention singulière de lui créer une rivale à sa porte, se serait-on jamais imaginé qu'un jour cette rivale, abandonnée de ses Mécènes, serait forcée pour vivre d'accepter le protectorat de la petite république qu'elle espérait dominer? Versoix éprouve le même sort; et Genève, n'ayant plus rien à redouter ni de la France, ni de la Savoie, démolit ses remparts, abaisse ses ponts-levis, plante d'arbres, sème de fleurs, garnit d'élégants bâtiments le terrain qu'envahissait le génie militaire. A Plain-Palais, nous qui n'admirons guère les édifices modernes, nous avons véritablement admiré un temple de construction récente, et dans l'ordonnance duquel l'architecte a su combiner l'alliance difficile des traditions byzantines et des traditions ogivales.

Des courses un peu plus lointaines, mais qu'on peut faire en *omnibus*, conduisent au village de Ferney, petit hameau dont Voltaire avait fait

un bourg de 1,200 âmes; à Chêne, bourg animé, commerçant; aux Voirons, au pont de la Caille, au Salève, etc... Salève, roche calcaire, le Palatin, le Janicule des Genevois, n'est assurément ni une belle montagne, ni une montagne intéressante; mais on aime d'y rencontrer de l'ombre, de vastes pelouses et de gais pâturages. De son sommet ou piton s'étend un vue magnifique.

RIVE GENEVOISE DU LAC LÉMAN.

Êtes-vous archéologue, partez pour le fort de l'Écluse, gorge du mont Jura, séparant, disait Jules César, la Séquanie de l'Helvétie, *qui fines Sequanorum ab Helvetiis dividit;* longez la rive gauche du Rhône, entre ce fleuve et l'ancien territoire des Allobroges; et quand vous serez arrivé au point où le Rhône sort du lac, *a lacu Lemano quâ flumen Rhodanum influit*, c'est-à-dire à Genève, vous aurez suivi la ligne du fameux retranchement de César contre lequel se sont brisés les efforts des Helvétiens; ensuite, vous prendrez les deux rives du lac; d'un côté jusqu'à Prangins, territoire des Ambrons; de l'autre côté jusqu'au port d'Yvoire, situé vis-à-vis; et vous découvrirez, par la vieille route, l'empreinte matérielle du grand peuple. Ne cherchez pas plus entre Chatelaine et Gex qu'entre Nyon et Divonne les traces d'une prétendue muraille césarienne créée par la puissance imaginative de certains antiquaires; mais étudiez l'enceinte de la ville équestre, *colonia Julia equestris;* puis traversez le lac, et débarquant à Yvoire, vous serez frappé du parfum d'antiquité qu'on y respire. D'Yvoire à Messery, de Messery à Beauregard, dont le château gothique fut élevé sur des fondations romaines; de Beauregard à Hermance, station militaire du moyen âge après avoir été station romaine; d'Hermance à Bellerive, et de Bellerive à Genève, se rencontrent aussi des débris antiques; mais Cologny les fait oublier, Cologny où les souvenirs du médecin Tronchin, de l'historien Jean de Muller, de lord Byron se pressent et se confondent; ombres glorieuses qui ont vécu, pensé sous le même toit, et qu'on aime à retrouver, celle de lord Byron surtout, le long des verdoyants rivages si bien décrits, si bien chantés par lui.

Nous ne savons lequel, de Byron ou du lac, a fait le plus pour leur

illustration réciproque. Ses inspirations, le poëte les puisait dans le lac, dans cette nature majestueuse dont il appréciait l'ineffable grandeur ; le lac, en retour, sentait son onde tressaillir aux accords du poëte ; accords que répéteront les générations lointaines, comme se répètent, depuis des siècles, les mélancoliques modulations du rossignol auxquelles le temps n'a pas laissé perdre une seule note.

Chose remarquable et qui tend à prouver l'esprit sérieux des Genevois, c'est que de tout temps la poésie chez eux a été une importation étrangère. Depuis Clément Marot jusqu'à Voltaire, depuis Voltaire jusqu'à Byron, depuis Byron jusqu'à nous, les chantres remarquables de ce pays inspirateur sont des étrangers. L'ancien pèlerinage littéraire à Ferney, où toutes les jeunes muses venaient recevoir leur consécration, n'influait presque en rien sur le peuple genevois, tandis que l'esprit d'observation et d'analyse qui le distingue fécondait les champs de la science et de l'industrie. Les deux Tronchin, Isaac Casaubon étaient des philologues éminents, Gabriel Crammer et Lesage de profonds mathématiciens ; Mallet et Delolme peuvent être cités même après Burlamaqui : ces derniers érudits représentent le système d'enseignement philosophique dont J.-J. Rousseau occupe le sommet.

XXVIII

SAVOIE

Caractère, mœurs, habitudes, inclinations des Savoyards. — Grands hommes de la Savoie. — Aspect général du pays, sa culture, ses produits, son industrie. — Lac de Genève pris du côté de la Savoie. — Beauregard, Yvoire, Thonon, Ripaille, Évian, Meillerie. — Le mont Blanc. — Vallée de Chamounix. — Vallées de Servoz et de Sallenches. — Ville de Sallenches. — Saint-Gervais et ses bains. — Cours de l'Arve, Cluses, Bonneville, etc. — Samoenz et vallées du Chablais. — Chambéry, Aix-les-Bains, Annecy.

Chante tant que la vie est pour toi moins amère,
Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau ;
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

Et le soleil tombait des montagnes prochaines,
Et la mère avait dit : il faut nous séparer ;
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois, mais n'osant pas pleurer.

(Alexandre Guiraud, *Élégies savoyardes.*)

Cette mère qui bénit, qui pleure et se résigne ; cette famille à genoux priant pour celui qui part ; cet enfant, voyageur novice passé sous les ordres d'un maître quelquefois très dur ; abandonnant les pâturages, la chaumière qu'il aime, le troupeau qu'il guidait ; renvoyant le chien fidèle obstiné comme d'habitude à vouloir le suivre ; ce vieillard assis sur une escabelle de bois, racontant mainte aventure pour entremêler des pensées d'espérance aux pensées tristes qu'inspire une séparation, telle est, sous le rapport social, l'image véritable de la Savoie montagneuse. L'autre Savoie, la

Savoie du Chablais a bien aussi ses misères, ses légions de pauvres, ses mendiants accrochés aux poches de l'étranger, mais elle présente des éléments de prospérité, une terre féconde, une population non moins intelligente qu'active et laborieuse. En certains lieux, nous avons vu le villageois disputer aux avalanches, aux torrents, aux éboulements, des parcelles de terrain cultivable, étendus, à de grandes hauteurs sur le flanc de rochers presque inaccessibles; construire là son habitation dont la toiture se compose de sommiers recouverts de planches assujetties par d'énormes pierres plates; fabriquer lui-même ses meubles, sa vaisselle de bois; récolter le seigle et l'avoine qui entrent dans la composition de son pain grossier et de son biscuit d'hiver; faire des fromages du lait de quelques chèvres et des salaisons de porc, de vache ou de mouton qu'il porte à la ville, ne s'en réservant qu'une très faible partie pour résister aux rigueurs des saisons, aux fatigues d'un travail opiniâtre. Sa nourriture habituelle se compose de châtaigues cuites à l'eau ou de maïs bouilli dans du lait. Rarement il y ajoute de la viande et du pain. Le vin lui plaît, même un peu trop; dans la montagne, il s'en prive à cause de sa cherté; mais dans la plaine, le moyen d'y résister quand pour dix centimes on trouve l'oubli de ses peines au fond d'une bouteille excellente?

Les campagnards se couchent de très bonne heure et se lèvent avant l'aurore, soit pour battre à la grange, soit pour mener paître les troupeaux. Souvent il nous est arrivé, à quatre heures du matin, de trouver des villages complétement vides d'habitants. Pendant l'hiver, les femmes se réunissent dans de vastes étables autour d'une lampe entretenue à frais communs; et tandis qu'elles cousent, filent ou tricotent, les matrones racontent des historiettes, les jeunes filles chantent, le sarment et le sapin pétillent. Autrefois les jeunes gens leur tenaient compagnie; mais aujourd'hui, réunis entre eux dans les cabarets, ils boivent, jurent, jouent, raisonnent ou plutôt déraisonnent. Des *vogues*, fêtes qu'en Flandre on appelle *kermès*, deviennent pour la majeure partie de la population savoyarde autant d'occasions de plaisirs et de rendez-vous. En plein champ se dressent des tables chargées de gâteaux, de fruits, de vin, etc.; on fait des offrandes, des prières au patron de l'église dont le sanctuaire resplendit de cierges et brille décoré de fleurs; puis les ménétriers arrivent, et les danses et les jeux durent vingt-quatre heures

sans interruption. Les vogues des Carmes, de Mian, de Saint-Barthélemy, jouissent d'une grande renommée.

Malgré la vigilance des curés, malgré l'instruction qui tend à se répandre, quelques anciens usages persistent. Il en est de bizarres; il en est de dangereux contre lesquels le magistrat devrait sévir. Un soir, arrivant dans un petit village des environs de Montmélian, nous entendîmes le tintement funéraire de la cloche, et bientôt accoururent deux femmes qu'à leur air effaré nous prîmes pour des héritières. En effet, c'étaient des intéressées, mais d'une espèce dont nous ne soupçonnions certes pas l'existence. On les nomme *couseuses;* on leur abandonne la dépouille des décédés. Dès qu'un malade paraît agonisant, les couseuses sont appelées; armées de leur aiguille, munies d'un linceul, d'un cierge et d'eau bénite, elles s'implantent près du moribond, et attendent, si même, dans leur zèle, elles ne devancent le moment d'exercer ce triste ministère. Un mois avant notre voyage une jeune femme de trente ans, déjà cousue, s'est avisée de revenir à la vie. On nous a cité un enfant de cinq ans qui porté en terre jeta quelques cris et fut sauvé.

C'est aux deux voisins les plus proches du défunt qu'est dévolu l'honneur de creuser sa fosse; quatre autres voisins l'y transportent sur leurs épaules; le village entier assiste à la cérémonie; et quand la fortune de la famille le permet, au retour de l'église chacun boit *à la mémoire de l'inhumé, à la santé de ceux qui ont fait la terre.* Chaque dimanche, pendant un mois, les héritiers déposent sur la tombe un pain de quatre livres ainsi qu'une bouteille de vin, destinés au curé qui, dans quelques communes de la Maurienne, reçoit en outre une chèvre faisant partie du convoi; sorte de bouc d'Israël chargé des iniquités de son ancien maître.

Un enfant naît : aussitôt des rubans, des fleurs garnissent le berceau qu'on lui destine; la plus vieille de l'endroit prédit sa bonne aventure. S'il est du sexe masculin, les cloches retentissent, un porteur met le berceau sur son épaule droite, et va, suivi du compère et de la commère, le présenter de la sorte à l'église. Huit jours après, chez l'accouchée, a lieu le festin des *compéraille*s.

Ordinairement, quand un jeune homme se croit sûr de l'amour de celle qu'il désire pour épouse, il invite au cabaret son beau-père futur, fait sa demande et donne quelquefois des *arrhes*. Le samedi suivant la

famille se réunit en un repas de fiançailles où le jour du mariage est fixé. La veille de ce grand jour, nouveau repas chez le père de la future. Au moment de se mettre à table, le fiancé demande après sa fiancée : on lui répond qu'elle a disparu. Alors il appelle le ménétrier et court la chercher accompagné du garçon d'honneur et des jeunes gens de la famille. Dès qu'il l'a découverte, tout le monde pousse des cris de joie, tout le monde l'environne, la ramène triomphalement, puis on se met à table, mais la fiancée n'y paraît qu'au dessert. Le lendemain, chaque convié attache à sa boutonnière une branche de laurier ou de romarin et va chercher la fiancée qui, conduite par le parent le plus proche de son mari, chemine avec gravité de chez elle vers le domicile où l'attend sa belle-mère. Au seuil de la porte se trouve un balai qu'elle a bien soin de relever, prouvant ainsi qu'elle sera ménagère excellente. La belle-mère lui jette alors sur la tête une poignée de blé, témoignage des vœux qu'elle fait pour la prospérité des jeunes époux, tandis qu'un garçon du village agite une longue quenouille à laquelle ses camarades essaient de mettre le feu en tirant des coups de pistolet. D'une combustion rapide se tire un heureux présage. Au repas, les mariés vont chercher un gâteau surmonté d'une branche de laurier et le donnent à la jeune fille qu'ils désirent favoriser, car immanquablement un mari lui échoit dans l'année. La quête des pauvres se fait au dessert par un jeune homme vêtu en blanc. Dans le pays d'Aix et d'Annecy, tous les jours qui suivent la noce, on se réunit le soir sous les fenêtres de la mariée ; on chante *Allouia, madame est grosse*, et madame, flattée du pronostic, jette de ses fenêtres des noix, des amandes ou des dragées. Quelquefois aussi, le premier dimanche de carême, *dimanche des Bugnes*, les enfants du village vont complimenter la nouvelle épouse qui leur donne, soit de petits gâteaux, soit des fruits.

En certaines vallées désertes, où les cabarets sont rares, où toutes les affaires se traitent au coin du foyer domestique, un jeune homme désireux d'une jeune fille se présente chez les parents, accompagné de son intime ami ; s'il ne convient pas, les parents ôtent du feu un tison qu'ils placent perpendiculairement au fond de la cheminée. Le solliciteur n'en demande pas davantage et se retire sans autre explication.

Ces divers usages, reflet d'habitudes patriarcales, dont chaque jour

nous éloigne, auront bientôt le sort du costume des Savoyards qui n'a plus son caractère primitif. Chez les hommes, un habit long de couleur éclatante, un bonnet de laine rouge, un large chapeau de paille; chez les femmes, un corset rouge ou bleu dont les manches, de couleur différente, s'arrêtent au coude, une jupe d'étoffe grossière à plis nombreux, un bonnet plat garni d'une dentelle, un chapeau de paille, n'accusent pas une date plus ancienne que le dix-septième siècle. Les enfants vont presque tous pieds nus, et chez la plupart des paysans la livrée de la saleté coïncide avec la livrée de la misère.

Leur dialecte, fort doux, fort expressif, abondant en images gracieuses, se compose de mots italiens, français et latins. Dans la Tarentaise, les formes italiennes dominent, l'accentuation est vive, animée; dans le Faucigny, la Maurienne, l'idiome affecte une allure plus lente et se rapproche beaucoup du dauphinois, mélange de réminiscences latines et romanes.

Une expression de candeur, de franchise et de bonhomie, des traits fins, des yeux vifs ou langoureux, un teint chaud, une taille moyenne et bien prise, des manières dégagées caractérisent l'indigène de la Savoie. « A Chambéry, disait J.-J. Rousseau, les femmes sont belles et pour« raient se passer de l'être; elles ont tout ce qui peut faire valoir la « beauté et même y suppléer. Il est singulier qu'appelé par mon état « (maître de musique) à voir beaucoup de jeunes filles, je ne me rap« pelle pas en avoir vu à Chambéry une seule qui ne fût pas char« mante. » Ce témoignage de l'illustre écrivain s'appliquerait, en le généralisant un peu moins, aux femmes d'Aix et d'Annecy, bien plus qu'à celles de la Maurienne et de la vallée de l'Arve.

Amoureux enthousiaste de son pays, l'abandonnant par nécessité, mais y revenant par goût, ne serait-ce que pour y mourir, le Savoyard a manifesté de tout temps un patriotisme remarquable. A la suite de ses princes, il a sur les champs de bataille conquis bien des lauriers; et malgré sa parcimonie connue, jamais peut-être on ne lui a réclamé vainement une offrande au profit du culte local, de l'église près de laquelle dorment ses ancêtres. Nulle part nous n'avons vu plus de recherche et de convenance dans la décoration des temples, plus de piété solide et de foi tranquille. Beaucoup de Savoyards, devenus riches, se sont fait

un devoir de répandre sur leur pays des bienfaits : tels le cardinal de Brogny ; Eustache Chapuis, conseiller de Charles-Quint, et, dans ces derniers temps, le général de Boigne, qui a consacré plus de quatre millions à l'embellissement, au bien-être de Chambéry.

Il résulte d'un dénombrement fait en 1783 qu'alors, dans le seul diocèse de Genève, qui ne renfermait guère que moitié de la Savoie, il y avait quarante-quatre mille indigènes absents parmi lesquels s'en trouvaient un grand nombre à Lyon, à Paris, à Munich, presque tous domestiques, industriels et commerçants. Plusieurs s'adonnaient aux lettres, aux sciences, principalement à la médecine; le chimiste Berthollet, le médecin Fodéré, les comtes Xavier et Joseph de Maistre sont des illustrations contemporaines dont s'honoreraient les pays les mieux favorisés. L'ingénieur Ducla, le peintre Paul, le graveur Delallée, le jésuite Challe, grand mathématicien, l'historien Saint-Réal, le prédicateur Maïstrait, le philologue Claude de Seyssel, appartiennent également à la Savoie; mais toutes ces gloires mondaines pâlissent devant l'humble gloire de saint François de Salles, de sainte Chantal et du bienheureux Bernard de Menthon, l'apôtre des Alpes.

La configuration de la Savoie présente infiniment de variété. D'une part, des arêtes déchirées, des pentes abruptes, des pics aigus appelés aiguilles par les habitants, des gouffres de neige dont personne n'a pu sonder la profondeur; d'autre part, des ondulations montagneuses de l'aspect le plus riant, de la fécondité la plus riche; des vallées variant d'étroitesse et de longueur, celles-ci paisibles, productives, heureuses; celles-là n'offrant qu'aridité, confusion d'éléments divers, lutte perpétuelle entre les rochers et les eaux.

Ce que nous avons dit des Alpes s'applique à la Savoie dont la charpente se compose tantôt de granit et de porphyre, tantôt de chaux carbonatée compacte, alternant avec des couches de quartz, avec des brèches de marbres divers, au-dessus desquels règnent différentes couches de grès ordinairement horizontales. L'aspect des masses varie du gris au blanc, du blanc au jaune, au rouge clair, au noir, au bleu, selon certains mélanges métalliques ou certaines combinaisons rocheuses, et dans quelques régions, les fossiles se trouvent en telle abondance qu'on pourrait les appeler des cimetières de coquilles.

Les bassins bien exposés, comme celui d'Aix, présentent un mélange attrayant de productions alpines et de productions méridionales : le pin, le mélèze, les bruyères timides à côté du figuier aux ambitieux rameaux, du noyer, du châtaignier gigantesques et du grenadier croissant en pleine terre. Les coteaux se montrent garnis de vignes dont les pampres élancés le long des *hautains* forment des berceaux et mêlent leur feuillage au feuillage de l'érable. On se croirait en Lombardie ou dans les belles plaines du Piémont. Même climat : mêmes courants atmosphériques dont la fraîcheur attiédit le feu dévorant du soleil ; même précocité, car au mois d'avril les arbres se couvrent de fleurs ; même transparence dans le ciel, même parfum dans l'air, même expression joyeuse par toute la nature.

RIVE SAVOYARDE DU LAC LÉMAN.

Au-delà d'Hermance, on est en Savoie. Une route neuve magnifique y conduit : un autre chemin beaucoup plus ancien, partant d'Hermance, et côtoyant le lac, plus encore que ne l'a fait la nouvelle route, gagne directement Yvoire. Dans le triangle formé par ce village, par Coudrée et Massongier, sur une colline, presque au bord du lac, se trouve une chapelle consacrée à saint Symphorien dont les reliques attirent grand nombre de pèlerins, surtout le 22 août, jour de sa fête.

Touriste, nous préférons le chemin accidenté des rives du lac d'où l'œil plane entre la transparence des eaux et la transparence de l'air, à cette route large, commode, uniforme qui traversant Douvaine gagne directement Thonon : car éviter un contour, abréger le temps, c'est conspirer contre ses propres jouissances ; c'est substituer à tous les plaisirs le plaisir de l'arrivée.

Thonon, chef-lieu de sept mille âmes, d'aspect misérable, ayant des rues larges qu'un ruisseau qui les traverse ne rend pas plus propres, des maisons que leurs propriétaires semblent abandonner à la garde de Dieu, possède néanmoins un hôtel de ville bien bâti, un bel hôpital jouissant de revenus considérables, et présente, aux jours de marché, quelque animation commerciale. Son église *rococo* possède des boise-

ries, des stalles qui n'étaient pas sans mérite; mais un génie fatalement réparateur, le même peut-être qui a promené son pinceau sur Saint-Germain-l'Auxerrois, a placardé d'une couche épaisse de vernis l'œuvre artistique d'autrefois, incomprise de notre génération. Le tribunal, l'administration provinciale, la compagnie d'infanterie, les douze carabiniers ou gendarmes de Thonon, exilés involontaires, nous faisaient l'effet, à travers les tristes quartiers de cette triste ville, de gens résignés qui se consolent plutôt que de gens qui s'amusent.

Quoi d'étonnant qu'au séjour de Thonon un duc ait préféré celui du château de Ripaille, situé sur la même rive :

Au bord de cette mer où s'égarent nos yeux
Des soins et des grandeurs écartant toute idée,
Il vécut en vrai sage, en vrai voluptueux,
Jusqu'à ce que lassé de son doux ermitage
Et voulant être pape, il cessa d'être sage.

Voltaire parle ici d'Amédée V, le premier des comtes de Savoie qui prit le titre de duc. Après quarante années d'une administration souveraine, empreinte de sagesse, fatigué de porter la couronne, il abdique entre les mains de son fils, pour se retirer, avec six veufs sexagénaires comme lui, dans un vaste château flanqué de sept tours qu'il a fait bâtir et surnommé Ripaille. Nul ne sait les mystérieuses chroniques du vieux manoir; mais au moyen âge, comme aujourd'hui, certains murs parlaient. Or de ces murs naquit le proverbe *faire ripaille*. Cinq années s'étaient écoulées de la sorte, quand, spontanément revenu à ses anciennes habitudes régulières, Amédée accepte du concile de Bâle le titre de pape, remplace Eugène IV et conserve dix années la tiare, qu'il dépose en 1449, comme il avait déposé la couronne ducale, pour vivre, cette fois, d'une manière très retirée, dans le manoir témoin naguère d'excentricités blâmables. Nicolas V, successeur légitime d'Eugène IV, avait fait le duc Amédée cardinal-évêque de Genève. Saccagé par les Bernois en 1589, l'ermitage pontifical devint quarante ans après un couvent de chartreux, supprimé depuis la première révolution française.

A peine les derniers jardins de Thonon sont-ils franchis qu'on voit

apparaître ces majestueux châtaigniers du Chablais qui ne connaissent de rivaux que dans les Pyrénées ou sur les flancs du mont Etna; arbres géants, dont le doyen, le châtaignier de Neuvecelle, porte sa tête à vingt-cinq mètres d'élévation et présente une circonférence de quatorze mètres. Des noyers superbes bordent la route; quantité d'autres arbres magnifiques étendent au milieu des champs leurs puissants rameaux; on passe devant Tuisey, vaste domaine du général comte Forez; on distingue un double rideau de montagnes dont les premières assises sont cultivées ou tapissées de forêts, et dont les roches terminales, taillées en longues stries, présentent dans leurs interstices des touffes de verdure et de fleurs.

Un pont très long, très solide, mais étroit, jeté sur la Dranse, qui descend des glaciers du Buet, porte les dates 1512, 1792, 1844. A ce dernier millésime se trouvent joints les noms de Charles-Albert, roi de Sardaigne, de J.-P. Sage, intendant, et de E. Mellot, ingénieur; puis une couronne et la croix de Sardaigne, que la stupide ignorance des démagogues a mutilées, comme s'ils pouvaient jamais mutiler l'histoire. Un petit chemin de fer, contournant la montagne, se dirige vers une fabrique de gypse, propriété du baron Saladin.

Au-delà du pont trônait avec fierté l'antique château de Publier, dont les vigilantes tourelles plongeaient sur lui et dont les vastes dépendances sont devenues en partie la propriété du comte Davet de Beaurepaire. A ce nom, une valse charmante que nous avons entendue dans les salons de Paris s'est reproduite dans notre mémoire, comme la ballade d'Avenel dans celle de Georges, et le *Souvenir d'Amphion*[1] nous a servi d'introducteur vers ce joli village où tout chante, délicieux séjour où l'eau du lac, le balancement du feuillage, la brise nocturne ne font qu'une seule et même mélodie.

Amphion possède, au bord du lac, une fontaine minérale ferrugineuse acidulée, qu'abrite un hangar couvert et près de laquelle s'élève, sur une petite esplanade, un édifice de construction simple, élégante, renfermant un vaste salon d'où l'on jouit de la vue la plus belle. Cette eau fut analysée, en 1772 et en 1786, par M. Tingry; on y a

[1] Valse composée par M. le comte Davet de Beaurepaire.

reconnu beaucoup de fer, de l'hydro-chlorate de chaux, du sous-proto-carbonate de soude, du sous-carbonate de chaux et de magnésie, de l'alumine, de la silice et une quantité notable de gaz acide carbonique. Tonique, apéritive, emménagogue, elle ne s'emploie qu'en boisson, depuis la dose d'un verre, matin et soir, jusqu'à douze ou quinze verres par jour, selon l'âge, le sexe, le tempérament. A la fin du siècle dernier, LL. MM. le roi, la reine de Sardaigne; leurs AA.RR. le prince et la princesse de Piémont, la duchesse de Chablais et d'autres grands personnages sont venus prendre l'eau d'Amphion.

La seconde ville du Chablais, beaucoup moins grande que Thonon, mais mieux posée, mieux bâtie, plus propre, assise au bas de la gracieuse colline de Saint-Paul, se mirant dans le lac avec complaisance, et, naïade indolente, y baignant ses pieds, Évian porte le cachet d'une ville ancienne, romaine, byzantine, puis ogivale. Appelée jadis *Aquianum*, *Ab aquis*, elle a dû, depuis longtemps, au charme de son site, à la fécondité merveilleuse de son territoire, à l'efficacité de ses eaux minérales une importance qui eût été bien plus considérable sans la paresse des indigènes et leur jalousie pour tout étranger prospérant au milieu d'eux.

Depuis 1789 seulement l'eau minérale d'Évian, recommandée par les docteurs Butini, de Genève, et Petit, de Lyon, a pris dans la science, à côté de l'eau de Vichy, le rang qu'elle doit occuper. Alcaline, insipide, inodore et incolore, froide puisque sa température ne dépasse pas 12 degrés centigrades, cette eau contient du bicarbonate de chaux, de magnésie, de soude, et un peu de chlorure de sodium. Elle diffère de l'eau de Vichy en ce qu'elle ne renferme pas de sulfate de chaux, circonstance qui la rend bien mieux appropriée aux estomacs délicats. Elle s'échappe toujours pure, et en quantité toujours égale d'une source abondante située dans le jardin de l'établissement. On ne vient guère la prendre avant le 15 juin, et déjà le 15 septembre il ne se rencontre à Évian presque plus personne. Elle est employée sous toutes les formes, de toutes les manières : en boisson, en bains, en douches ascendantes ou descendantes, en injections, en lotions. On la boit le matin, à jeun, de bonne heure, et l'après-midi, plusieurs heures après le repas, par verrées de quatre à six onces, en ayant soin d'agir, de se promener entre

chaque verrée qu'on distance de quinze ou vingt minutes, et qu'on répète depuis quatre jusqu'à dix verrées, selon la susceptibilité stomacale. Généralement, les malades se baignent vingt fois; après la première décade, ils se reposent quelques jours. L'eau se chauffe par un ingénieux mécanisme qui l'empêche de perdre aucun de ses principes constituants. Les affections principales contre lesquelles on l'administre sont les maladies chroniques du tube digestif, du foie et de la rate, sans lésion organique, la gravelle, la goutte, les maladies de vessie et celles des organes génitaux, les affections nerveuses, hypochondrie, hystérie, etc.[1].

Chaque année, le nombre des étrangers s'accroît ici. En 1851, il s'est élevé à cinq cents; mais telle est la fraîcheur des matinées et des soirées dans ce pays, quand la température commence à décliner, qu'on le fuit vers la fin du mois d'août. L'établissement, commode, bien distribué, l'un des mieux tenus de la Suisse, renferme vingt-cinq chambres destinées aux malades, quatorze cabinets de bains, une grande salle de lecture, un beau salon et tous les accessoires désirables. D'une cour carrée, assez vaste pour que les bâtiments qui l'entourent ne lui donnent pas trop d'ombre, on monte au jardin disposé en terrasse, véritable paradis terrestre, tant la végétation s'y montre admirable, tant les fleurs y sont belles et les arbres vigoureux. Un rosier, d'une grosseur prodigieuse, nous a surtout frappé. On ne peut qu'applaudir au projet des propriétaires de la maison d'élever dans ce même jardin un bâtiment de vingt-cinq chambres. Ils le disposeront de manière que les malades, en ouvrant leur porte, se trouvent sur une longue galerie couverte, promenade de toute saison, d'où la vue s'étendra, comme elle s'étend déjà de tous les points du jardin, dans un horizon de douze lieues sur le lac de Genève et le pays de Vaud jusqu'à la chaîne qui forme sa ceinture. Cette admirable perspective, cet air pur qu'on respire, cette richesse d'une nature privilégiée dont chacun peut jouir avec calme une partie de l'été, seraient, même sans les eaux, de la plus grande efficacité contre les maladies de langueur et contre beaucoup d'affections nerveuses nées sous le choc des intérêts et des passions.

[1] Voyez *Eaux minérales alcalines d'Évian*, par le docteur F. Andrier. Seconde édition, Genève, 1848.

Dernier fils du plus riche propriétaire de la province, qu'ont ruiné les événements politiques, M. le comte Davet de Beaurepaire, le même dont nous avons déjà parlé, que son mérite a fait décorer de plusieurs ordres, connu généralement à Paris sous le nom de docteur Davet, est né dans la ville d'Évian. Médecin homéopathe d'une rare distinction, élève des célèbres Volta, Brugnatelli, Borda, Scarpa, Pannizza, subordonnant la science aux inspirations d'une âme honnête, aux révélations soudaines que le tact suggère, M. Davet a pris rang parmi les illustrations contemporaines de la Savoie.

Aux malades d'Évian nous indiquerons comme promenades agréables, comme excursions charmantes, Publier, la Tour-Ronde, Lugrin, Meillerie, Saint-Gingolph, le Boveret et la Porte de Cex, la Grotte des Fées, à Feternes; à ceux qui ne peuvent cheminer longtemps nous conseillerons de petits voyages sur le lac, trajets agréables, sans aucun danger, effectués par de jolies nacelles amarrées contre la rive, et que les mariniers manœuvrent avec habileté.

D'Évian jusqu'à Boveret, la grande route ne cesse pas de côtoyer le lac. Magnifiquement ombragée d'abord, traversant des plaines fertiles, elle prend tout à coup, en approchant de Meillerie, un caractère sévère, et l'on voit ce Leucate de Saint-Preux projeter, bien avant dans le lac, l'ombre effrayante de ses pics qui s'élèvent semblables à d'énormes tours. En 1816, lord Byron, naviguant sur le lac avec le poëte Schelley, fut assailli par une tempête si violente qu'il ne voyait d'autre moyen de salut qu'en se précipitant dans les flots, et il allait le faire pour nager vers la rive, quand une bourrasque soudaine précipita le bateau contre les rochers.

Bret, dont les maisons se trouvent huchées les unes au-dessus des autres, ne voulant rien perdre sans doute de la vue du lac, occupe presque la place de l'antique *Tauretunum*, écrasé, en 563, par un immense éboulement qui a fait, dans le lac Léman, un promontoire d'environ trois cents mètres. Les eaux, chassées avec l'impétuosité de la foudre, ont envahi la rive opposée, renversé toutes les habitations, enseveli plusieurs villes et laissé derrière elles, en se retirant, un champ d'horrible misère dont les traces n'ont disparu qu'à la longue.

Le 4 mars 1584, un autre éboulement a fait périr cent vingt-deux



VALLÉE DE CHAMOUNIX

personnes; mais cette fois l'eau du lac n'est presque pas sortie de ses rives.

La limite savoyarde du Léman, le point où finit le Chablais, où le Valais commence, se trouve marquée par un profond ravin qui divise en deux parties le bourg de Saint-Gingolph dont les belles forêts, les fours à chaux, la houillère, l'affluence des étrangers constituent les ressources et l'aisance. Douze lieues nous séparent de Genève, deux lieues des bouches lémaniques du Rhône; nous quittons un pays délicieux pour aborder les montagnes et grimper les premières assises de la chaîne du mont Blanc.

MONT BLANC.

Voilà donc ce mont Blanc, monarque des montagnes!
Son sceptre de vingt monts est le dominateur;
Tous semblent à ses pieds ramper dans les campagnes
Abaissés devant sa hauteur.

CHÊNEDOLLÉ.

Semblable à toutes les grandeurs d'ici-bas, qu'il ne faut pas regarder de trop près, le mont Blanc, vu de la vallée de Chamounix, présente des formes ordinaires; ses aiguilles resplendissantes se confondent quelquefois avec les surfaces voisines, et l'on dirait un champ de neige sur les ondulations duquel a passé la herse du Très-Haut. Des vallées de Servoz et de Morgex, des hauteurs de Lausanne et du sommet de la Dôle, il nous a paru beaucoup plus majestueux : c'est de là principalement qu'il justifie le titre de *monarque* que lui donne le poëte, monarque au front duquel l'antique main des temps a posé un diadème de frimats. Ses couches granitiques, calcaires et schisteuses, presque toutes verticales, courent parallèlement les unes aux autres dans la direction du nord-est au sud-ouest et renferment des éléments bien divers de composition : au nord et au sud, calcaire primitif et schistes appuyés contre des bancs de granit; ou des masses de grès et de poudingues, comme au col des fours; au nord-est, granit, gneiss, talc jaune et rognons de quartz; au sud-ouest, syénite et schistes avec mélange de pyrites et de quartz; à sa

base occidentale, près de Bionassey, mélange de feldspath, de pierre de corne, de quartz et de stéatite; au sud-est, roche calcaire primitive dont les couches séparent transversalement la vallée de Montjoie. En approchant de la cime du mont Blanc, quantité de rochers, géants immobiles, fatigués, sans doute, d'avoir dormi des milliers d'années sous la neige, sortent la tête de leur linceul, attendant, pour se dresser, un signe de l'Éternel.

La chaîne du mont Blanc est la plus élevée de l'Europe, car, d'après Saussure, sa cime n'a pas moins de quatorze mille sept cents pieds au-dessus du niveau de la mer et onze mille cinq cent trente-deux au-dessus de la vallée de Chamounix; en sorte qu'étant moins élevé de cinq mille trois cent cinquante-cniq pieds que le Chimborazo (Amérique méridionale), il l'emporte sur lui dans sa hauteur relative, car le Chimborazo dépasse de onze mille deux cent trente-deux pieds seulement la vallée de Tapia. Vers le sud-ouest et le nord-est, ses flancs présentent une superposition continue de gradins arrondis; au sud, la pente se rapproche à tel point de la verticale que la neige ne peut s'y fixer; tandis qu'au nord et à l'ouest la montagne, doucement inclinée, permet aux neiges éternelles de s'accumuler. Du sommet, qu'en raison de sa forme on appelle la bosse du Dromadaire, on peut voir, quan l l'horizon est bien dépouillé, descendre dix-sept glaciers principaux dont plusieurs atteignent une longueur de cinq ou six lieues; mais l'épaisseur des couches d'air qui séparent cette plate-forme du fond des vallées, l'insuffisance de nos moyens visuels qu'affaiblit le défaut de compression atmosphérique, neutralisent les jouissances qu'on pourrait se promettre d'un panorama dont les dernières limites sont à soixante-huit lieues.

Les premières tentatives d'ascension du mont Blanc ne remontent pas au-delà de l'année 1762. Saussure ayant promis une récompense considérable à celui qui déconvrirait un chemin vers le sommet, Pierre Simon, de Chamounix, tâcha, mais sans succès, de l'atteindre par les glaciers des Bossons et du Tacul. En 1775, quatre Savoyards s'y acheminèrent le long de la montagne dite de la Côte, parallèle au glacier des Bossons et ne purent y parvenir. En 1783, d'autres paysans prirent la même voie; mais le sommeil, ce sommeil précurseur d'une congélation, les gagna et ils ne purent s'y soustraire qu'en rebroussant chemin. La

même année, M. Bourrit de Genève, type des guides et des *cicerone*, chronique ambulante, admirateur émérite, tenta le voyage infructueusement; mais l'année suivante, accompagné de cinq guides, il prit une autre direction vers l'ouest. La fatigue, la violence du froid ne permirent pas à toute la caravane de compléter son ascension; deux chasseurs de chamois, Marie Coutet et François Cuidet, persistèrent seuls et parvinrent à cent vingt mètres environ de la plus haute cime. C'était presque avoir résolu le problème de l'ascension. Aussi, en 1785, Saussure, Bourrit et son fils, escortés de quinze guides, firent seuls une nouvelle tentative. Partis, au mois de septembre, du village de Bionassey, ils longèrent le glacier du même nom, prirent la direction du nord-est jusqu'au pied de l'aiguille du Goûté où ils arrivèrent après cinq heures et demie de marche, passèrent la nuit sous une tente et purent atteindre le lendemain cette même aiguille. Malheureusement, les neiges étaient si molles, la chaleur si vive qu'ils n'ont pu monter au-delà. En 1786, six hommes de la vallée de Chamounix tentèrent une nouvelle ascension demeurée sans résultat. L'un d'eux, cependant, égaré parmi les glaciers, obligé d'y passer la nuit, dut à cette circonstance le privilége d'apercevoir la cime du mont Blanc et de distinguer un passage d'où son dernier sommet serait accessible. Parti de nouveau, le 7 août, pour ce périlleux voyage, le docteur Paccard l'accompagna et le lendemain, à six heures et demie du soir, tous deux atteignirent le plateau, en vue de la population de Chamounix et de plusieurs étrangers qui suivaient, à l'aide de lunettes, leur marche aventureuse. Ayant quitté la cime vers sept heures, contourné vers minuit la montagne de la Côte, ils s'y reposèrent deux heures et rentrèrent dans Chamounix le 9 août, à huit heures du matin. Leur visage était considérablement gonflé; Balmat demeura huit jours méconnaissable. La même année, Saussure, accompagné de dix-sept guides, en tête desquels marchait l'intrépide Balmat, tenta l'ascension, objet de ses plus chers désirs, mais des avaries le forcèrent d'y renoncer. Enfin, le 1er août suivant, eut lieu ce mémorable voyage qui marque dans les annales de la science non moins que dans les annales du courage:

« A sept heures du matin, l'illustre savant part de Chamounix avec dix-huit guides chargés d'instruments de physique, d'une tente, d'un

lit et de vivres, d'échelles et de perches, de corde, de paille, etc. La caravane arrive à deux heures à la montagne de la Côte, dont les énormes fentes présentaient de grands obstacles à vaincre. On marche ensuite sur la neige jusqu'au dôme du Goûté, où les rocs étaient toujours plus escarpés et les glaciers plus déchirés de crevasses. A quatre heures, on s'arrête à la hauteur de onze mille neuf cent quarante pieds au-dessus de la mer. Après avoir passé la nuit sous la tente, les voyageurs se remettent en route le lendemain trois août. La pente était si rapide, la surface de la neige si dure, que ceux qui marchaient les premiers étaient obligés de tailler à coups de hache des espèces de marches dans ce sol glacé, et ce ne fut qu'à force de précautions que l'on traversa sans accident ce passage dangereux. A huit heures, on vit, de Chamounix, la caravane occuper les dernières hauteurs. A onze heures, lorsqu'elle eut atteint le sommet, on sonna toutes les cloches du village en signe d'allégresse. Madame de Saussure et ses deux sœurs, l'œil fixé sur le télescope, suivaient avec anxiété tous les pas du célèbre naturaliste. Les voyageurs mirent deux heures à franchir la dernière rampe, qui cependant n'est point escarpée et n'a que cent cinquante pieds de longueur; mais l'excessive rareté de l'air épuisait si promptement leurs forces, qu'au bout de dix ou douze pas ils étaient obligés de s'arrêter pour reprendre haleine et se reposer un moment. »

Depuis Saussure passablement de voyageurs, presque tous Anglais ou Suisses, ont exécuté cette ascension. Une femme française, appelée Maria, plus courageuse que robuste, après avoir traversé le grand plateau et atteint les Rochers-Rouges, ne pouvant avancer davantage, ses guides, pleins d'admiration pour une résolution si rare, jurèrent qu'elle serait la première femme qui parviendrait à la cime du mont Blanc, et ils l'y portèrent dans leurs bras. Depuis lors, une autre Française, mademoiselle d'Angeville, parvint sur le même sommet, et, quand elle y fut, elle pria ses guides de la hisser sur leurs épaules, voulant s'élever une fois, disait-elle, au-dessus de toutes les femmes de l'Europe.

C'est de Chamounix que l'on part ordinairement pour exécuter cette ascension. Une personne seule ne doit pas prendre moins de quatre guides, sans compter les porteurs de bagages, et chaque guide reçoit quarante francs par jour. Les personnes robustes, marchant bien, passeront

la première nuit aux Grands-Mulets, arriveront le second jour, dans la matinée, au sommet du plateau, et pourront être de retour le soir même à Chamounix; ceux qui emploieront trois journées longeront le glacier des Bossons, et stationneront la nuit à cent mètres au-dessus; le second jour, ils se rendront des Grands-Mulets vers le Goûté, par le glacier du Taconnaz, les Petites-Montées, les Grandes-Montées, les Rochers-Rouges et les Petits-Mulets. Cette dernière escalade, dit le Guide-Maison, très fatigante, est la plus dangereuse de l'ascension; il faut y observer un grand silence, car le moindre bruit, la moindre agitation de l'air suffirait pour provoquer la chute d'une avalanche. Le mur de la côte, escarpement terminal, se gravit en quarante minutes, et le reste de la montée n'offre qu'une pente peu rapide; mais la raréfaction de l'air épuise tellement les forces qu'on ne peut presque avancer. La troisième journée suffit grandement pour revenir à Chamounix.

Un voyageur qui aurait l'habitude des courses alpestres et le jarret vigoureux pourrait, des bains de Saint-Gervais où stationnent tant de gens invalides et valides, gagner, par des sentiers très pittoresques, le pavillon de Belle-Vue et le chalet du mont Blanc, dont le propriétaire, Victor Battendier, les conduira volontiers, en moins d'un jour et sans danger, de sa demeure à la cime de la montagne, dont il a fait six fois l'ascension. Le chalet du mont Blanc est une station commode, agréable, d'où l'on jouit d'une vue magnifique et qui présente plus de ressources que n'en offrent les chalets ordinaires. Nous nous y sommes reposé dans notre parcours de Contamines à Chamounix; et de là jusqu'au village des Ouches, nous avons traversé une forêt charmante coupée de cascades, de ruisseaux limpides, tapissée de ces labiées délicates, de ces crucifères des Alpes qui, le long des sentiers, forment avec les mousses une bordure étincelante d'harmonie. Nulle croupe du mont Blanc ne nous a plu davantage.

A l'étude du mont Blanc se rattache celle des glaciers principaux, coulées cristallines et poreuses qui, descendus de la région des hautes neiges, remplissent de grandes, d'étroites vallées, ou forment de longues surfaces, tantôt planes, tantôt irrégulières, d'après la nature du sol sur lequel ils reposent. Couvrent-ils une pente raide, un terrain inégal, leur surface présente infiniment de crevasses, d'ondulations semblables aux

vagues de l'Océan, et atteignent, parfois, jusqu'à trente mètres d'élévation. La pente a-t-elle plus de trente ou quarante degrés d'inclinaison, les bancs de glace se brisent, s'accumulent, se déplacent, prennent des formes bizarres, et s'offrent sillonnés de larges fentes qui ont quelquefois cent pieds de profondeur, fentes dont les bords, les angles et les pointes sont d'un beau vert céladon, et dont l'intérieur se colore d'azur. Dans les grands froids, le plus profond silence règne sur les glaciers; mais, aussitôt que la température s'élève, on entend des bruits considérables accompagnés d'effrayantes secousses, résultat des crevasses qui se forment et qui varient chaque jour, à toute heure. Le murmure de nombreux ruisseaux résonne sourdement sous les glaces. Quand une issue leur manque, l'eau s'accumule en telle quantité qu'on voit instantanément un torrent furieux jaillir de quelques larges ouvertures. Souvent aussi des puits verticaux, circulaires, se creusent dans les glaciers. En hiver, des voûtes quelquefois hautes de trente ou quarante mètres, couvrent, dans la partie inférieure des glaciers, l'infiltration peu considérable d'une eau qui finit par devenir très abondante, et par rompre tout à coup, quand le soleil monte à l'horizon, les gigantesques barrières qui lui sont opposées. Cette eau, d'un bleu blanchâtre, couleur provenant des particules de feldspath et de quartz qu'elle charrie, conserve sa teinte tant que le mélange d'eaux plus pures ne la lui fait pas perdre.

Le mont Blanc possède plusieurs grottes remarquables, parmi lesquelles on cite la grotte de Madière, sur le bord du Rhône, et celle de Bauge. Cette dernière est située dans les rochers si pittoresques appelés Tour-de-Rucheroche, hauts de soixante mètres, et qui ressemblent à de vieilles tours démantelées. On y arrive par un sentier des plus périlleux, corniche étroite garnie d'affreux précipices, et aboutissant aux ruines d'une tour très ancienne, sur un plateau de trois mètres carrés. Plus loin se trouvent les grottes, puis un petit lac, séjour de Lucifer, qui garde d'immenses trésors. La chose semblait si bien avérée aux fanatiques paroissiens d'Hiry-sur-Alby, qu'en 1740 ils voulurent obtenir de leur curé qu'il dirait la messe à reculons, et qu'il baptiserait un chevreau consacré au diable, moyen infaillible, selon eux, d'obtenir les bonnes grâces de l'ange des ténèbres.

De Chapiu, hameau situé sur le dernier versant méridional de la chaîne du mont Blanc, nous franchîmes le Bonhomme, par un temps tour à tour nébuleux et clair, par une succession de pluie, de neige et de soleil qui nous permit d'observer les montagnes sous les divers aspects qu'elles présentent. Quand des nuages, arrivant comme une rafale, amenaient les ténèbres, nous nous perdions; nous allions une heure, deux heures à l'aventure, tantôt vers Beaufort; tantôt, parcourant les rochers d'Enclaves, nous cheminions vers Haute-Luce, jusqu'à ce qu'enfin, le ciel s'étant éclairci, nous pûmes traverser le col de la Fenêtre, et descendre sur Nant-Bourant.

Quand on a marché pendant sept ou huit heures sans trouver autre chose que des glaces, des neiges, des rochers et de rares graminées, l'aspect d'une végétation vive, d'une terre habitée vous cause un plaisir infini. Comparativement au pays que nous venions de voir, Nant-Bourant nous parut un délicieux séjour : sa gorge étroite et boisée, où retentit la cataracte du Bourant, source principale de l'Arve, qui, dans une autre disposition d'esprit, nous eût semblé triste et sombre, calma notre âme encore émue du désordre, du chaos de la nature, et nous nous sentîmes bien à l'aise, heureux de vivre de la vie de tous, quand nous eûmes atteint Notre-Dame-de-la-Gorge. C'est un pèlerinage important situé dans le val Joli ou de Mont-Joie, plaine arrosée d'eaux vives, enrichie d'une végétation admirable. De la Notre-Dame à Contamines, de Contamines à Tresse, Bionay et Saint-Gervais, la vallée, d'une médiocre largeur, mais garnie de hautes montagnes dont la charrue envahit la cime et laboure les pointes, se déploie avec magnificence. Les champs apparaissent entre des bouquets d'arbres, comme une mosaïque aux plus vives couleurs, et parmi ces arbres brillent les flèches bleuâtres des églises sur la pomme d'or desquelles le soleil du matin et le soleil du soir laissent tomber quelques rayons.

Nous avons quitté la chaîne du mont Blanc, mais avec l'intention d'y revenir, car la vallée de Chamounix en est une dépendance. Ne faut-il point, d'ailleurs, qu'avant de l'abandonner, notre main reconnaissante inscrive sur son front les noms de Saussure et d'Agassiz; de Saussure, presque oublié, d'Agassiz, presque méconnu de ses concitoyens, et forcé d'accepter l'hospitalité rémunératrice de l'Angleterre? Plus que

les hommes, le mont Blanc conservera leur mémoire, et quelle que puisse être la fureur de ses avalanches, elles déracineront plutôt une forêt tout entière qu'elles n'enlèveront une seule lettre des noms de Saussure et d'Agassiz.

VALLÉE DE CHAMOUNIX.

« A travers les nuages déchirés on aperçoit le monde, et bien au-dessous des vapeurs du ciel, la campagne verdoyante. »

(SCHILLER.)

Nous avions lu, dans le *Mercure suisse* des mois de mai et juin 1743, le récit qu'a fait le bibliothécaire Bauluc du voyage qu'il venait d'exécuter depuis Genève jusqu'à Chamounix; et, sans partager les craintes chimériques d'alors sur les dangers d'une semblable excursion, nous admettions volontiers certaines conditions matérielles d'isolement, qui faisaient de cette vallée un pays presque étranger aux contrées voisines. L'heureux peuple, disions-nous, de ne point avoir d'histoire, plus heureux peut-être encore de ne point avoir eu d'historien, et de n'offrir que des glaciers et des neiges à la curieuse convoitise des savants. Mais voilà qu'en abordant l'église du prieuré de Chamounix nous apercevons vingt et un tableaux peints à l'huile, en 1652, par Nicolas de Langres, pour la confrérie du lieu; nous descendons sur la place du marché, qui, tous les jeudis, attire quantité de montagnards, et l'un des patriarches les plus vénérables de la province nous affirme que, grâce à certaines ordonnances de Philippe de Savoie, comte de Genève, datées de 1530-1533, Chamounix n'a cessé, pendant trois siècles, d'être renommé pour ses foires comme pour ses marchés. Un Anglais fort obligeant nous ayant prêté la brochure du capitaine Schervill, *A brief historical sketch of the vale of Chamouni*, nous y lûmes le récit intéressant d'une visite pastorale de saint François de Sales, évêque de Genève, qui visita, au mois de juillet 1606, ses ouailles des vallées latérales du mont Blanc, et séjourna dans le prieuré de Chamounix. Le 4 du mois d'octobre 1443, un autre évêque genevois, accompagné de l'abbé de Sallenches, de deux clercs et d'un nombreux service, s'était rendu de pied au même prieuré. Nous

voilà déjà bien loin des allégations mensongères qui faisaient de la population de Chamounix une population sauvage. En poursuivant nos investigations, nous arriverions à l'année 1090, où *Campus munitus*, champ muni, dont s'est fait Chamounix, reçut un couvent de bénédictins, et prit le nom de *prieuré*, qu'il a conservé jusque maintenant. Autour de l'abbaye se sont groupées quelques habitations, quelques auberges. Aujourd'hui, la demeure des savants disciples de saint Benoît n'existe plus; on se trouve privé de leur aimable hospitalité; mais à leur place de vastes, d'élégants, de somptueux hôtels peuvent recevoir cinq ou six cents voyageurs. L'hôtel de la Couronne, où nous sommes descendu, possède un belvédère duquel on jouit d'une très belle vue sur la vallée et sur la chaîne du mont Blanc; l'hôtel de l'Union a l'avantage de posséder, dans son jardin même, un établissement d'eau minérale sulfureuse assez puissante; l'hôtel de Londres ou d'Angleterre se recommande par quelques souvenirs historiques : les impératrices Joséphine et Marie-Louise, la reine-mère de Naples, le prince héréditaire d'Autriche, devenu empereur, le roi de Bavière et la grande-duchesse Constantin y ont séjourné. Quant à l'hôtel Royal, c'est un palais qui, s'il était terminé comme on projette de le faire, offrirait au public trois cents pièces disponibles.

Situé au pied du Breven et des deux côtés de l'Arve, que l'on passe sur un large pont, le bourg de Chamounix présente beaucoup de régularité et l'aspect d'une ville qui attend l'occasion de s'agrandir. Sorte de caravansérail, elle renferme, d'une part, d'immenses abris pour une population d'emprunt qu'attendent des hôteliers qui s'expriment dans presque toutes les langues usuelles de l'Europe; d'autre part, de petits musées d'histoire naturelle ou d'objets fabriqués en Suisse. Pendant le jour, on se promène, et quand arrive le soir, une société fort amusante, fort curieuse à voir, composée d'éléments sortis de tous les coins du monde, se réunit au *Casino*.

Depuis les premiers jours de juin jusqu'à la fin de septembre, les guides, organisés en compagnie, se tiennent chaque matin à la disposition des voyageurs, sur la place dont l'église occupe l'extrémité supérieure. Avant 1823, était guide qui voulait; mais, dans l'intérêt public, le gouvernement régularisa ce service, créa un guide-chef qui réside à

Chamounix, et distribua ses subordonnés en deux catégories : 1° les guides de première classe, au nombre de quarante, tous d'une expérience, d'une moralité reconnues ; 2° les guides de seconde classe ou porteurs, au nombre de trente, parmi lesquels se recrutent ceux de première classe. Nul individu étranger à la commune ne serait incorporé dans la compagnie, et l'inconduite devient un motif d'exclusion. D'après le tarif, les courses ordinaires, telles que l'ascension du Montanvert, de la Flégère, du Breven se payent six francs par jour ; les courses extraordinaires, telles que celles du Buet, du Jardin, du Géant coûtent dix francs par jour, et s'il y a lieu d'emporter des vivres, le guide se nourrit aux dépens du voyageur. Les mulets, assujettis à une inspection attentive ainsi qu'aux exigences d'une réforme dès que leurs pieds cessent d'être sûrs, sont également tarifés. Quantité de petites voitures étroites, traînées par deux chevaux, font le service des environs. Elles marchent bien, ne manquent pas de commodité, mais coûtent passablement cher, surtout si l'on voyage seul. Quand on est quatre, le prix en devient très supportable.

Chamounix se trouve à six cent quatre-vingts mètres au-dessus du lac de Genève, à mille cinquante mètres au-dessus de la Méditerranée. L'hiver y commence vers la fin d'octobre, et ne finit qu'aux premiers jours de mai. Tant que dure cette saison, un mètre de neige couvre communément son sol. On en voit jusqu'à quatre mètres vers le village du Tour, le plus haut de la vallée. En été, par les grandes chaleurs, à neuf heures du matin, le thermomètre ne dépasse guère huit degrés, et à midi seize ou dix-sept degrés ; il survient même instantanément des jours si froids qu'on ne peut se dispenser de faire du feu. D'affreux ouragans, surtout par le vent d'est, sortis de certaines gorges, soufflent quelquefois avec une telle impétuosité dans les saisons du printemps et de l'automne, que des arbres tombent déracinés, que des toitures disparaissent, et que des maisons s'écroulent. Les avalanches du printemps et les débordements torrentiels sont d'autres causes d'épouvante auxquelles s'habituent néanmoins les indigènes, comme s'habituent les Napolitains aux menaces du Vésuve qui gronde sur leur tête.

Une terre légère, meuble, féconde, fournit en abondance du froment,

du seigle, de l'orge, de l'avoine, du chanvre, divers légumes et de bons fruits; on y récolte un miel parfumé; on y fait un beurre excellent; et lorsqu'à travers des pâturages étendus cheminent d'innombrables troupeaux, une autre population composée de marmottes, de chamois, de coqs de bruyères et de bouquetins animent les solitudes du pays.

Longitudinalement ouverte dans la direction du nord-est au sud-ouest, arrosée d'un bout à l'autre par la rivière de l'Arve, ayant quinze à vingt minutes de largeur et cinq heures d'étendue, la vallée de Chamounix présente pour limites, au sud-ouest, les monts de Lacna et de Vaudagne; au nord-est le col de Balme, qui n'offre qu'une ceinture de roches arides; au nord le Breven et la chaîne des aiguilles Rouges; au sud les aiguilles du mont Blanc, de la base duquel descendent jusque dans la vallée six glaciers, ceux des Bossons, des Bois, d'Argentière, du Tour, de Gria et de Taconnay. Le glacier des Bossons nous a particulièrement frappé, à cause de la disposition pyramidale, presque régulière, de sa surface, qu'on croirait sous l'empire d'une sorte de cristallisation. Le soir, au clair de lune, vous prendriez ce glacier pour une légion de fantômes qui, des hauteurs du mont Blanc, descendent jusqu'aux rives de l'Arve.

Les excursions ordinaires que l'on fait aux environs de Chamounix sont les suivantes : 1° Au Chapeau, sommet situé presque vis-à-vis du Montanvert, mais moins élevé et d'un accès beaucoup plus facile; cinq heures aller et retour; 2° à la source de l'Arveyron, au pied du glacier des Bois; deux heures aller et retour; 3° au Montanvert d'où l'on voit une immense vallée de glace et près d'elle une prairie émaillée de fleurs; cinq heures aller et retour; 4° au Breven, qui permet de bien apprécier la vallée de Chamounix et la chaîne du mont Blanc; neuf heures aller et retour; 5° au Jardin, en passant par le Montanvert, délicieux gazon entouré de glaces, sur lequel le botaniste recueillera des plantes rares; quinze heures aller et retour. Ces différentes promenades exigeant la présence de guides expérimentés et n'étant remarquables qu'au point de vue d'un panorama dont les effets sont presque tous les mêmes, nous croyons parfaitement inutile d'insister davantage sur la topographie des lieux.

En 1822, deux Anglaises, madame et mademoiselle Campbell, femmes

artistes, pleines de résolution, accompagnées de huit guides, sont allées de Chamounix aux Grands-Mulets, puis des Grands-Mulets au col du Géant, plateau de neige qui leur a servi d'asile pendant une nuit, et d'où le lendemain elles sont descendues vers Cormayeur pour monter au Grand-Saint-Bernard. C'est une course difficile, aventureuse, profitable au naturaliste. Des expériences datées du col du Géant témoignent que l'illustre Saussure y a passé plusieurs jours et plusieurs nuits.

Au nord, la vallée de Chamounix communique avec Martigny par deux voies difficiles, l'une appelée le col de la Tête-Noire, l'autre le col de Balme. Connaissant Martigny, nous nous sommes rendu à Trient par la Tête-Noire et nous avons regagné Chamounix par le col de Balme, trajet de douze heures, du plus haut intérêt, en raison des superpositions géologiques, des innomblables variétés d'espèces végétales qu'on rencontre, et des sublimités sauvages de la nature.

Quand, après une heure et demie d'ascension rapide sur une espèce de gradin continu que forment les racines des arbres verts et les assises de rochers, nous eûmes atteint les chalets des herbagères, puis enfin le col de Balme lui-même, nous fûmes bien récompensé de nos fatigues. Un panorama de la plus admirable variété frappa nos yeux éblouis; devant nous, la vallée de Chamounix tout entière; à l'est, le mont Blanc avec ses aiguilles; à l'ouest, le Buet couvert de sa calotte neigeuse; au nord-est, en face du Valais, la vallée du Rhône; plus loin, les sommets de l'Oberland, les pics du Grimsel et du Saint-Gothard. Le Balme possède une excellente maison de refuge où nous avons passé la nuit, pour jouir, soir et matin, du ravissant effet que produisent ici les rayons du soleil éparpillant le saphir, le grenat et l'émeraude sur le diadème de neige dont resplendit le front de tous les géants des Alpes. Certes, on ne saurait terminer, d'une manière plus rationnelle, plus complète, l'exploration de la vallée de Chamounix. Envisagée à cette hauteur, elle se détache des autres vallées ou montagnes qui la ceignent, en même temps qu'elle fait connaître les liens qui la rattachent au système général d'architecture géologique dont le mont Blanc forme la clef.

VALLÉES DE SERVOZ ET DE SALLENCHES.

Au moment d'abandonner la vallée de Chamounix pour entrer dans la vallée de Servoz, les montagnes se rapprochent, l'Arve resserrée bondit avec fureur et dérobe, sous un berceau de verdure, les flots d'écume qu'elle lance contre les rochers. Par intervalles, on l'aperçoit du haut de la route; mais quand on cesse de la voir, elle a bien soin de se faire entendre. Sa voix domine ici toutes les autres voix, celle même de la tempête; puis enfin elle s'apaise, et quand, après un trajet de vingt minutes, le long des *montées*, on arrive au pont Pélissier, son cours se régularise. Il ne pouvait en être autrement; la vallée de Servoz est une contrée trop paisible, trop agréable, trop riante pour que l'Arve ose la troubler; l'ordre, le calme y dominent, et de toutes parts se rencontrent des éléments de quiétude qui empêcheraient la prédominance d'éléments contraires. A voir ce château féodal dont les ruines respirent si peu la menace, ne dirait-on pas que la vie du seigneur existait rapprochée de la vie du paysan; qu'ensemble ils ont traversé les siècles sans bruit, sans froissement d'amour-propre ou d'ambition; et que l'histoire s'est tue sur leur destinée commune, faute de pouvoir signaler des excès?

Un lac admirable, le lac de Chède, dont la surface limpide reproduisait la chaîne du mont Blanc, ajoutait un puissant attrait au charme de ces lieux; mais en 1837 il disparut sous une avalanche de pierres; et depuis lors quelques filets d'eau qui serpentent le long de la route sont demeurés les seuls révélateurs de son existence.

Nous ne sommes déjà plus dans la vallée de Servoz; nous voyons ses verdoyants gradins servir d'assises, de piédestal au mont Blanc, se lier aux chaînes du Faucigny, et nous entrons dans cette large vallée de Sallenches, que labourent malheureusement les courants impétueux de l'Arve, mais que bordent des collines fertiles. A droite sont des forêts d'arbres fruitiers et beaucoup de vignes. On estime surtout les vins blancs de Passy, village connu déjà du temps des Romains et possédant plusieurs pierres votives dignes d'intérêt encastrées dans le portail de l'église. Ce sont des témoignages de gratitude envers le dieu Mars, ren-

dus par un gouverneur provincial et par un *flamen augustal,* intendant du trésor.

Les approches de Sallenches sont très pittoresques. Vis-à-vis de la ville s'élève l'aiguille calcaire de Warens, haute d'environ deux mille quatre cents mètres; à quinze ou vingt minutes de distance s'ouvre profondément une double gorge appelée Sallenches, qui fournit le torrent du même nom; et deux rideaux de verdure, ondoyants depuis les sommets jusqu'à la plaine, bordent le lit torrentiel de l'Arve.

Sallenches offre l'aspect d'une grande ville. Rajeunie depuis l'incendie du 19 avril 1840 qui en a dévoré les deux tiers, elle a été reconstruite au cordeau. Ses rues, largement espacées, garnies de belles maisons, partent des deux quais et de la grande place pour s'étendre, de chaque côté, d'une manière à peu près uniforme. Quand le jardin qui occupe encore le tiers de cette place aura disparu; quand de beaux bâtiments garniront son pourtour, qu'une fontaine monumentale en occupera le centre; quand la plantation des quais sera complète et qu'en regard de l'hôtel de ville s'élèveront quelques édifices correspondant à sa majestueuse ordonnance, Sallenches rivalisera avec les plus belles villes de la Savoie. Son église à trois nefs ne brille pas seulement comme œuvre somptueuse, mais comme œuvre d'art, dont la sculpture et la peinture murale animent l'ensemble. Le maître-autel et quatre autels du rond-point sont en marbre blanc; les stalles, surmontées de vingt-quatre statuettes hautes d'un mètre et revêtues d'un pinacle, se rapprochent des boiseries du seizième siècle. Nous avons admiré des peintures vraiment remarquables, mais gémi d'y voir accolées quelques allégories de mauvais goût, quelques allusions fantastiques où les diables figurent d'une manière ridicule. Dans la chapelle des fonts, un petit monument pyramidal du quatorzième siècle, et, sous les orgues, un bénitier daté de 1646, sont les seuls souvenirs de l'ancien sanctuaire qu'aient bien voulu respecter les flammes. C'est pour l'âme une grande ressource de pouvoir se recueillir sous la voûte d'une belle église; aussi, lorsqu'on fera la part des circonstances qui contribuent à l'accroissement rapide de la population de Sallenches, déjà forte d'environ quatre mille habitants, ne faudra-t-il pas oublier l'action morale du culte.

L'étranger stationne volontiers à Sallenches. Il y est comme enchaîné

par l'aspect romantique de gorges sombres, de profondes déchirures rocheuses et d'escarpements arides, alternant avec de riches coteaux garnis d'arbres et de pampres, de champs variés et de jardins; plans gradués au-dessus desquels s'élèvent, comme trois autels dressés entre la terre et le ciel, trois aiguilles du mont Blanc. Dès l'aurore, le soleil allume les cierges de ces autels, les voiles de la nuit s'écartent pour que le monde agenouillé puisse adorer le Créateur, la coupole du firmament s'illumine et l'office commence.

Dans aucun lieu de la Suisse, ni du Piémont, ni de la Savoie, le géologue ne trouverait en si grande profusion des terrains affaissés ou soulevés; des couches redressées ou contournées; des superpositions anomales ou régulières. Terrain granitique, supportant des terrains de transition; calcaire alpin, servant de base au grès vert; gypse et tuf calcaire, régnant sous le *diluvium;* moraines et blocs erratiques, qu'on pourrait comparer aux membres attardés d'une longue caravane dont le vent des déserts a depuis longtemps balayé la trace; voilà l'ensemble que présente la vallée de Sallenches. Quantité de boraginées, de caryophyllées, de labiées et de liliacées méditerranéennes se trouvent mêlées avec les amentacées, les composées, les crucifères, les conifères, les champignons, les graminées et les ombellifères des différentes régions européennes; tandis qu'au-dessus règnent de vastes champs de bruyères, de saxifrages, de mousses et de lichens propres au climat hyperboréen. A ces diverses plantes sont liées des légions d'insectes et de papillons, cincindelles, leptura, apollons, argus, sphynx de cent espèces différentes, parmi lesquels nous avons remarqué l'hyppophae, si rare, et qu'on ne rencontre qu'au bord de l'Arve sur l'arbrisseau qui lui a donné son nom.....

SAINT-GERVAIS ET SES BAINS.

En 1806, un sieur Gontard imagina d'utiliser les sources minérales et thermales de Saint-Gervais situées au fond d'une gorge étroite à deux lieux de Sallenches, vers Chamounix, et il fit construire l'établissement actuel dont la réputation s'accroît chaque année. Ce sont des eaux 1° de nature saline, contenant, en proportion considérable, du sulfate

de soude, de l'hydrochlorate de soude et de magnésie; 2° de nature gélatineuse et sulfureuse, qualités qu'elles doivent à la glairine combinée avec le soufre; 3° gazeuses, en raison de la présence du gaz d'azote acide sulfurhydrique et carbonique. On y trouve aussi du pétrole, du carbonate de chaux, du sulfate de chaux, du chlorhydrate de soude et de l'iode. Elles jaillissent de neuf sources différentes, dont quatre grandes ou sources-mères et cinq petites. Leur température constante, pour chacune d'elles, est de 18, 29, 35, 37, 39, 42 degrés centigrades. Elles offrent donc l'avantage incontestable de contenir mélangées, en proportion considérable, trois substances minéralisatrices principales, le soufre, des sels purgatifs et une substance végéto-animale. Leurs propriétés toniques, stimulantes, diurétiques, s'appliquent avec avantage au traitement des affections du système lymphatique, des cachexies, des engorgements chroniques, des tumeurs rebelles, des maladies articulaires, scrofuleuses, etc. L'établissement vaste, confortable, très bien tenu, renfermant cent chambres, des salles de réunion, de bal, de concert et de jeu, une bibliothèque de trois mille volumes, un cabinet d'histoire naturelle, un médailler, se trouve aujourd'hui sous la direction médicale de M. le docteur de Mey, qui en est propriétaire. Le prix le plus élevé de la pension, tout compris, ne dépasse pas huit francs par jour et peut même se réduire à cinq francs. On s'y rend depuis le 20 mai jusqu'à la fin du mois d'août.

« Quand on chemine de Sallenches vers Saint-Gervais, on a devant soi, dit l'Ebel-Maison, la masse neigeuse du mont Blanc, colorée, au coucher du soleil, de reflets magnifiques; à gauche, les coteaux de Passy, chargés de vignes et couronnés par les hautes pyramides de Warens; à droite, les sommets de Combloux et de Domency, couverts de pâturages et de vergers; on franchit un pont de pierre sous lequel le Bonnant se précipite; puis, sans quitter le torrent, on pénètre dans un val étroit serré entre des rochers d'une élévation de deux cents mètres, tantôt nus et à pic, tantôt inclinés, gazonnés, ombragés de grands sapins qui s'étagent les uns au-dessus des autres. Au fond du vallon, au point où les deux escarpements latéraux semblent se joindre pour fermer le passage, la maison des bains apparaît couronnée de tourelles, décorée de balcons et de galeries. Dans la belle saison, il y règne une animation

continuelle; car, indépendamment des prescriptions hygiéniques et médicales, dont beaucoup de malades réalisent l'application, la variété singulière des sites attire quantité d'étrangers. Toutes les qualités pittoresques des Alpes s'y rencontrent, continue l'auteur précité : majesté de montagnes, horreur de ravins et de torrents; recoins gracieux et verdoyants; abondance de fleurs alpestres, sources et cascades. Dans l'enceinte même de la propriété, tout près des bains, au fond du vallon, vous trouverez une cascade qui peut passer pour l'une des plus remarquables des Alpes, non par sa hauteur, mais par la masse de ses eaux, par le tumulte de ses chutes et par le caractère grandiose et sauvage des rochers du milieu desquels elle se précipite. Du haut de ces rochers, des tilleuls, des sapins, des noyers et d'autres grands arbres se penchent sur l'abîme, comme pour en aspirer la fraîcheur et l'humidité; en bas, l'eau brisée rejaillit en poussière fine et blanche, et lorsque, vers trois heures de l'après-midi, le soleil l'atteint de ses rayons, cette poussière d'eau décompose la lumière, réfléchit les couleurs de l'arc-en-ciel, et semble alors un nuage d'or qui se joue sur le fond le plus sombre du ravin. Un écho, sourd comme un tonnerre lointain et continu, sort du creux des rochers, et accompagne le bruit de la chute, de sorte qu'il ne manque rien à cette cascade pour lui donner un caractère imposant, tout à fait en harmonie avec la majesté des Alpes. C'est le Bonnant qui la forme : torrent volumineux descendu des hauteurs du Bonhomme, et dont les eaux blanches, battues, brisées, pulvérisées par mille chutes successives, absorbent une quantité d'air telle qu'on les préfère, pour boisson, aux eaux des sources les plus limpides. A une lieue des bains, la cascade de Chède mérite aussi qu'on la visite. Moins majestueuse que celle de Saint-Gervais, elle est plus haute, plus svelte, plus gracieuse. Non loin de là les chutes de l'Arve étonnent par leur violence et par l'aspect terrible des rochers escarpés et noirs qui les entourent.

« Le Combloux, le mont Joli présentent, dans les environs des bains de Saint-Gervais, de sublimes panoramas. Du mont Joli (deux mille six cent soixante-sept mètres), vaste pyramide isolée, belvédère placé, dirait-on, exprès par la nature, au centre d'un tableau gigantesque, le regard peut contempler, dans presque toute leur étendue, les vallées de Chamounix, de Sallenches, de Maglans, de Mont-Joie, de Mégève et du

Grésivaudan; le Jura au-delà du lac Léman; les pics nombreux des montagnes du Four, de Warens, des Fées, de la Promenaz, du Buet; le sommet du Prarion; spectacle immense encore agrandi, complété par la masse colossale du mont Blanc, et des nombreuses pyramides qui en dépendent, depuis l'aiguille du Tour jusqu'au col du Bonhomme, c'est-à-dire sur une longueur de plus de vingt lieues. Du même coup d'œil, on voit une rangée de treize glaciers effroyables, qui descendent tous le long des pentes rapides du mont Blanc; on entend gronder, d'une distance de trois lieues, les fréquentes avalanches de glace qui se brisent dans leur chute; on distingue, à l'aide d'une lunette ordinaire, les principaux phénomènes des glaciers, leurs pyramides, les escarpements et leurs horribles crevasses. Aperçu de ce point, le glacier de Trélatête ne le cède pas à la mer de glace que tout le monde va voir à Chamounix. Mais un avantage qu'offre seul le mont Joli, c'est de présenter une pointe absolument isolée, qui permet de parcourir des yeux, sur tout le cercle de l'horizon, un ensemble de montagnes d'une incroyable majesté.

« Les environs de Saint-Gervais n'ont pas tous le même caractère; il y a des sites plus doux, plus riants; on les trouve en parcourant les chemins à mi-côte, les sentiers qui courent d'un village à l'autre; parmi des pâturages, des vergers, des bois, des champs, des fermes, des chalets, sur les croupes arrondies qui forment comme le premier échelon de ces montagnes. Des sources y jaillissent, des troupeaux y paissent; les fleurs, si variées, si nombreuses et si belles dans les Alpes, y font la décoration du paysage, la distraction du promeneur, l'admiration du botaniste. Les villages de Saint-Gervais, de Combloux, de Domency, des Plagnes, de Chède, offrent un grand nombre d'excursions du même genre. Les bords du Bonnant, au-dessus de la cascade; le pont du Diable, dont l'arche élégante et hardie s'élance légèrement de l'un à l'autre bord du ravin, à vingt-sept mètres au-dessus du torrent; la tour des Rateaux, les bords du torrent de Jaspe; la pyramide des Fées, singulière colonne taillée, arrondie par la nature; ces lieux divers, qui font l'entourage immédiat des bains, varient infiniment les points de vue, et procurent des promenades toujours nouvelles et toujours intéressantes. »

COURS DE L'ARVE.

« Et le fleuve, tantôt sous les glaces caché,
Tantôt rapide, impur, battu par la tempête,
Se promène, orgueilleux du calme de ses eaux. »
(GILBERT.)

Nous l'avons vu se précipiter des glaciers du mont Blanc, personnifier l'histoire du pays qu'il inonde, et forcer le Rhône d'accepter son alliance : nous allons le suivre dans la seconde phase d'un trajet fertile en événements désastreux.

Voilà les ardoisières, les couches de marbre du territoire de Saint-Martin ; le mont d'Arpenas, cataracte retentissante, qui tombe d'une hauteur de deux cent soixante-sept mètres ; écoutez les échos de Maglans, et voyez quelle richesse, quelle fraîcheur de végétation caractérisent les abords de ce joli village. Si le Warens, le Levant, le Four, le Douran, montagnes presque perpendiculaires, présentent quelquefois des tableaux terribles, « on en voit, dit Saussure, d'infiniment doux et agréables : de belles fontaines, des cascades, de petits réduits situés au pied de quelque roc escarpé, ou au bord de la rivière, tapissés d'une riante verdure, et ombragés par de grands arbres. » La caverne de Balme, située à quatre kilomètres de Cluses, passe pour une des merveilles du pays.

Dominée par les ruines du château de Mussel, la petite ville de Cluses, incendiée quelques années après Sallenches, présente aujourd'hui deux quartiers distincts, savoir : une rue étroite, que les flammes ont ménagée, et la place où s'élève l'église, petit édifice du moyen âge. C'est autour de cette place que se groupe la ville moderne, qui compte de fort jolies maisons, et possède une vaste école d'horlogerie.

En sortant de Cluses, la vallée s'élargissant témoigne une grande fécondité jusqu'à Bonneville, où d'importants travaux furent exécutés sous le règne du roi Charles-Félix pour contenir l'Arve entre des digues et régulariser son cours. La statue pédestre du monarque, exécutée en pierre, s'élève sur une haute colonne, à l'extrémité du pont. A l'une

des faces du piédestal on voit l'Arve enchaînée, et on lit l'inscription suivante :

ARVAM
AGROS EFFUSE VASTANTEM
REX CAROLUS FELIX
DESCRIPTO ALVEO OPPOSITIS AGGERIBUS
COERCUIT
ANNO MDCCCXXIV
OPTIMO ET PROVIDENTISSIMO PRINCIPI FOCUNATES.

Les digues ayant été insuffisantes, on vient d'exécuter de nouveaux travaux.

Bonneville, peuplée d'environ deux mille habitants, est bâtie régulièrement, dans une forme triangulaire. Son château, du treizième siècle, origine de la ville actuelle, sert aujourd'hui de prison. A proximité sont les châteaux de Mornex, d'Escry, et plusieurs jolies campagnes. La vallée, d'abord spacieuse, finit par se rétrécir; on traverse un pont dont les arches sont superposées les unes aux autres; on franchit le Môle, et bientôt l'on arrive sur le terre-plein du lac Léman, d'où l'on voit le Jura déployer le magnifique rideau bleuâtre de ses montagnes.

SAMOENZ ET VALLÉES DU CHABLAIS.

« Nous voyagions dans la terre fortunée du repos, du bonheur et de la bienfaisance. »

(Lantier, *Les Voyageurs en Suisse.*)

La vallée de Samoenz, communiquant avec la romantique vallée de Clévieux, avec la vallée de Sixt et d'autres vallées latérales, forme, dans le cœur du Chablais, un point d'exploration bien digne d'intérêt. D'abord, la position du bourg de Samoenz est délicieuse; ensuite, quand on est sorti de Sougex pour se diriger vers Sixt, on aperçoit l'imposante cascade du Nant-Dan, haute de deux cent dix mètres; le goufre des Tines où gronde un torrent à quarante-huit mè-

tres de profondeur; puis la cascade du Rouget, des hauteurs de laquelle on découvre un panorama ravissant. L'abbaye de Sixt, fondée en 1144, par Ponce de Faucigny, sécularisée maintenant, n'offre plus rien de remarquable; nous ne nous y serions point arrêté s'il ne nous avait été doux de rendre un pieux hommage aux restes du célèbre naturaliste Albanis de Beaumont, mort en 1811, et qui repose dans le cimetière paroissial.

De Sixt, ayant passé dans la vallée de la Combe, nous rencontrâmes, devant la croix de Pilly, une longue procession de tous les habitants de la vallée qui venaient, d'après un pieux usage, prier le ciel de les préserver d'un éboulement semblable à celui qui, en 1602, écrasa plus de deux cents personnes. Il ne nous restait plus qu'un pas à faire pour atteindre le Fer-à-Cheval. « C'est une grande enceinte semi-circulaire, dit Pictet, formée par des rochers à pic, au-dessus desquels sont des pâturages qui appartenaient à la vallée de Sixt, mais qu'elle a vendus à une commune du Valais, en raison de la difficulté d'y atteindre; les pâturages sont eux-mêmes dominés par des prés élevés, entrecoupés de glaciers, d'où s'écoulent un grand nombre de torrents qui forment, en été, autant de cascades tombant d'une hauteur prodigieuse et dont la blancheur ressort sur la verdure des prairies. Cette enceinte, terminée à gauche par la pointe de Tenneverges, à droite par la Tète-Noire, offre un point de vue des plus pittoresques et des plus sauvages. »

CHAMBÉRY, AIX-LES-BAINS, ANNECY.

« Passons au pays des marmottes. »
(ROLAND, *Lettres écrites de Suisse.*)

En 1581, Michel Montaigne, revenant d'Italie, traversant la Maurienne, écrivait que « Chambéry était une ville petite, belle et marchande, « plantée entre des monts, mais en un lieu où ils se reculent fort et font « une bien grande plaine. » Rien n'a changé quant au site, rien peut-être quant à la fertilité du sol; la civilisation seule est venue modifier, agrandir, embellir la capitale des ducs de Savoie. Antérieurement au treizième siècle, ils ne possédaient là qu'un château. Peu à peu le châ-

teau se fit bourg, le bourg se fit ville. Aujourd'hui, c'est un siége archiépiscopal orné d'une cathédrale, bâtie en 1430; renfermant des casernes, un hospice pour les vieillards des deux sexes; un collége royal, plusieurs écoles spéciales de théologie, de droit, de médecine, de langues; un théâtre, un musée, une bibliothèque publique de vingt mille volumes; beaucoup d'ecclésiastiques et dix ou douze mille habitants, logés en des maisons commodes, en des rues généralement spacieuses. De toutes les curiosités de Chambéry, ce sont encore les *Charmettes* que les étrangers vont voir avec le plus d'empressement. Pour y aller, il faut passer devant la grande caserne, suivre un bras de l'Albane, gagner le séminaire et monter par le bocage. « Entre deux coteaux élevés, dit Rousseau, dans ses *Confessions*, est un petit vallon, nord et sud, au fond duquel coule une rigole entre des cailloux et des arbres. Le long de ce vallon, à mi-côte, sont quelques maisons éparses fort agréables pour quiconque aime un asile un peu sauvage et retiré. » Cet asile, Rousseau l'habitait avec madame de Warens; nulle demeure ne lui fut plus douce :

« Je me levais tous les matins avant le soleil. Je montais par un verger voisin dans un très joli chemin qui était au-dessus de la vigne et suivait la côte jusqu'à Chambéry. Là, tout en me promenant, je faisais ma prière, qui ne consistait pas en un vain balbutiement de lèvres, mais dans une sincère élévation de cœur à l'auteur de cette aimable nature dont les beautés étaient sous mes yeux. Je revenais en me promenant par un assez grand tour, occupé à considérer avec intérêt et volupté les objets champêtres dont j'étais environné, les seuls dont l'œil et le cœur ne se lassent jamais..... Deux ou trois fois la semaine, quand il faisait beau, nous allions derrière la maison prendre le café dans un cabinet frais et touffu que j'avais garni de houblon et qui nous faisait grand plaisir durant la chaleur. Nous passions là une petite heure à visiter nos légumes, nos fleurs, à des entretiens relatifs à notre manière de vivre, et qui nous en faisaient mieux goûter la douceur. J'avais une autre petite famille au bout du jardin, c'étaient des abeilles. »

Aux environs de Chambéry, on va visiter aussi avec intérêt les tours de Saint-Joire; la cascade de Couz, décrite avec tant de charme par J.-J. Rousseau; le Bout du Monde, murailles rocheuses desquelles se pré-

cipitent cent filets d'eau qu'on croirait tamisés; enfin, la cascade de Grésy, théâtre de la mort si fatale de madame la baronne de Broc, sous les yeux de la reine Hortense. Une pierre funéraire porte ces touchantes paroles, dictées par la reine elle-même :

« Madame la baronne de Broc, âgée de 25 ans, a péri sous les yeux « de son amie, le 10 juin 1813.

« O vous qui visitez ces lieux, n'avancez qu'avec précaution sur ces « abîmes ; songez à ceux qui vous aiment. »

Le mont du Chat, célèbre par ses points de vue, le lac du Bourget qui en baigne le pied, servent de point intermédiaire, de lien de transition entre la ville de Chambéry et la petite ville d'Aix, dont les eaux thermales jouissent depuis dix-huit siècles d'une réputation européenne. Un arc de triomphe y fut élevé dans le quatrième siècle, par Lucius Pompeius Campanus; Vénus ou Diane y possédait un temple, et les eaux Gratiennes, *Aquæ Gratianæ*, étaient reçues somptueusement dans des thermes d'une vaste étendue. Brûlée au treizième siècle, érigée en baronnie, puis en marquisat, par les princes de Savoie, la ville d'Aix se releva lentement de ses ruines et ne vit reparaître les malades qu'après la cessation des troubles de l'Europe. Roland n'y trouva que « des maisons noires, écrasées, mal entretenues, et pour habitants la misère. » L'édifice actuel des bains, œuvre de Victor Amédée III, date de l'année 1772. On y a fait d'importantes améliorations. Trois mille malades se rendent maintenant chaque année à Aix-les-Bains, dont les eaux thermales sulfureuses portent une température qui varie depuis 110 jusqu'à 117 degrés. Ces eaux s'administrent soit dans l'Établissement royal où arrivent les deux sources, soit dans les Thermes Berthollet. Elles ont pour directeur M. Despine fils, héritier d'un nom cher à la science.

Les environs d'Aix, dont la population ne dépasse pas trois mille âmes, présentent autant d'intérêt que ceux de Chambéry, et se confondent même pour ainsi dire avec eux.

Au mont du Chat, on va voir quelques débris du culte de Mercure, reconnaître les indications présumées du passage d'Annibal lorsqu'il descendit sur Chambéry, et jouir d'un splendide panorama. Du château de Bordeaux, de la colline de Tresserve, du château de Bonport, de la

gorge de Saint-Germain, lieux privilégiés, qui ont inspiré plusieurs grands poëtes, le touriste apercevra des sites, des effets d'horizon très remarquables. L'historien, l'antiquaire ne devront pas négliger de visiter l'abbaye de Haute-Combe, ce Saint-Denis de la maison de Savoie, mutilé, dévasté malheureusement en 1793, mais restauré avec beaucoup de soin, même avec magnificence, par le roi Charles-Félix, au règne duquel se rattachent tant de grandes et belles choses.

Si la route de Chambéry à Aix nous a présenté une suite continue de sites pittoresques, celle d'Aix à Annecy n'offre pas moins d'agrément et de variété, surtout quand on navigue sur le lac. Les bateliers chantent des couplets, et leur voix mélodieuse se marie, d'une façon agréable, au balancement du petit navire.

Annecy est une ville ancienne, épiscopale, peuplée de sept mille âmes, posée pittoresquement sous un beau ciel, ayant dans sa vieille cathédrale les reliques de saint François de Sales, dans son château les souvenirs des comtes de Genève, dans ses rues la brise du lac, qui semble y répandre, mêlés ensemble, le parfum de toutes les fleurs et de toutes les gloires riveraines, depuis le vénérable Bernard de Menthon jusqu'au savant Berthollet. « Mon petit Annecy, disait saint François de Sales, j'ai appris à m'y plaire, car c'est la barque dans laquelle il faut que je vogue pour passer de cette vie dans l'autre. » Parti du même port, un prélat moderne, M. Dupanloup, se dirige par les mêmes voies vers les mêmes rivages.

Nous avons franchi le pont de la Caille, rival du pont de Fribourg, et qui fut inauguré le 10 juin 1839; nous donnons à la Savoie un salut d'estime et de regret; puis, côtoyant le mont Salève, nous rentrons sur le territoire genevois, pour regagner la France, dont les verdoyants remparts s'étendent majestueusement devant nos yeux, le long des croupes du Jura.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES LIEUX CITÉS DANS CET OUVRAGE.

J

K

L

M

N

O

P

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DES LIEUX.

TABLE DES MATIÈRES

XI. CANTONS PRIMITIFS. — URI, SCHWYTZ, UNTERWALDEN.

XII. CANTON DE ZUG.

XIII. CANTON DE ZURICH.

XIV. CANTON DE THURGOVIE.

XV. CANTON DE SCHAFFOUSE.

XVI. FRONTIÈRES AUTRICHIENNE, BADOISE ET BAVAROISE.

XVII. CANTON DE SAINT-GALL.

XVIII. CANTON D'APPENZELL.

XIX. CANTON DE GLARIS.

XX. CANTON DES GRISONS.

XXI. CANTON DU TESSIN.

XXII. LAC DE COMO, LAC DE LUGANO, LAC MAJEUR.

XXIII. CANTON DU VALAIS.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imprimerie de G. GRATIOT, 11, rue de la Monnaie.




LIBRARY OF CONGRESS
0 020 230 573 8